



Universitat de Lleida

## Los elementos no verbales en *L'Assommoir* de Émile Zola y *La desheredada* de Benito Pérez Galdós: descripción, análisis y justificación

Kateřina Valentová

<http://hdl.handle.net/10803/462195>

**ADVERTIMENT.** L'accés als continguts d'aquesta tesi doctoral i la seva utilització ha de respectar els drets de la persona autora. Pot ser utilitzada per a consulta o estudi personal, així com en activitats o materials d'investigació i docència en els termes establerts a l'art. 32 del Text Refós de la Llei de Propietat Intel·lectual (RDL 1/1996). Per altres utilitzacions es requereix l'autorització prèvia i expressa de la persona autora. En qualsevol cas, en la utilització dels seus continguts caldrà indicar de forma clara el nom i cognoms de la persona autora i el títol de la tesi doctoral. No s'autoritza la seva reproducció o altres formes d'explotació efectuades amb finalitats de lucre ni la seva comunicació pública des d'un lloc aliè al servei TDX. Tampoc s'autoritza la presentació del seu contingut en una finestra o marc aliè a TDX (framing). Aquesta reserva de drets afecta tant als continguts de la tesi com als seus resums i índexs.

**ADVERTENCIA.** El acceso a los contenidos de esta tesis doctoral y su utilización debe respetar los derechos de la persona autora. Puede ser utilizada para consulta o estudio personal, así como en actividades o materiales de investigación y docencia en los términos establecidos en el art. 32 del Texto Refundido de la Ley de Propiedad Intelectual (RDL 1/1996). Para otros usos se requiere la autorización previa y expresa de la persona autora. En cualquier caso, en la utilización de sus contenidos se deberá indicar de forma clara el nombre y apellidos de la persona autora y el título de la tesis doctoral. No se autoriza su reproducción u otras formas de explotación efectuadas con fines lucrativos ni su comunicación pública desde un sitio ajeno al servicio TDR. Tampoco se autoriza la presentación de su contenido en una ventana o marco ajeno a TDR (framing). Esta reserva de derechos afecta tanto al contenido de la tesis como a sus resúmenes e índices.

**WARNING.** Access to the contents of this doctoral thesis and its use must respect the rights of the author. It can be used for reference or private study, as well as research and learning activities or materials in the terms established by the 32nd article of the Spanish Consolidated Copyright Act (RDL 1/1996). Express and previous authorization of the author is required for any other uses. In any case, when using its content, full name of the author and title of the thesis must be clearly indicated. Reproduction or other forms of for profit use or public communication from outside TDX service is not allowed. Presentation of its content in a window or frame external to TDX (framing) is not authorized either. These rights affect both the content of the thesis and its abstracts and indexes.

## 8. APÉNDICE

# ÍNDICE

8. APÉNDICE .....	I
A1.1. Vêtements dans <i>l'Assommoir</i> d'Émile Zola.....	3
A1.2. Atuendo en <i>La desheredada</i> de Benito Pérez Galdós.....	29
A2.1. Chronémique dans <i>l'Assommoir</i> d'Émile Zola .....	43
A2.2. Cronémica en <i>La desheredada</i> de Benito Pérez Galdós.....	88
A3.1. Paralangage dans <i>L'Assommoir</i> d'Émile Zola .....	119
A3.2. Paralenguaje en <i>La desheredada</i> de Benito Pérez Galdós.....	145
A4.1. Kinésique dans <i>L'Assommoir</i> d'Émile Zola .....	176
A4.2. Kinésica en <i>La desheredada</i> de Benito Pérez Galdós.....	213

Type de vêtement	Citation	
<b>Blouse</b>	On reconnaissait les serruriers à leurs bourgerons bleus, les maçons à leurs cottes blanches, les peintres à leurs paletots, sous lesquels de <b>longues blouses</b> passaient (378).	*bourgeron, cotte, paletot
	Le <b>flot de blouses</b> descendant des hauteurs avait cessé ; et seuls quelques retardataires franchissaient la barrière à grandes enjambées (379).	
	Peu à peu, les <b>blouses</b> s'amassaient à l'angle du trottoir, faisaient là une courte station finissaient par se pousser dans la salle, entre les deux lauriers-roses gris de poussière (407).	
	C'était un envahissement du trottoir, de la chaussée, des ruisseaux, un flot paresseux coulant des portes ouvertes, s'arrêtant au milieu des voitures, faisant une <b>traînée de blouses</b> , de bourgerons et de vieux paletots, toute pâlie et déteinte sous la nappe de lumière blonde qui enfilait la rue (409).	*bourgeron, paletot
	Heureusement les petits [Claude et Étienne] avaient des <b>blouses possibles</b> (433).	
	Puis, elle s'intéressait à des magasins, une vaste épicerie, avec un étalage de fruits secs garanti par des filets à petites mailles, une lingerie et bonneterie d'ouvriers, balançant au moindre souffle des cottes et des <b>blouses bleues</b> , pendues les jambes et les bras écartés (500).	*cotte, bonneterie
	Coupeau, en <b>blouse grise</b> , criait, avec des gestes furieux et des coups de poing sur le comptoir [...] (570).	
	Cependant, madame Lorilleux ne semblait pas contente d'être près du vieux [père Bru] ; elle s'écartait, elle jetait des coups d'œil dégoûtés sur ses mains durcies, sur sa <b>blouse rapiécée et déteinte</b> (572).	
	Coupeau seul était en <b>blouse</b> , parce que, disait-il, on n'a pas besoin de se gêner avec des amis, et que la <b>blouse</b> est du reste le vêtement d'honneur de l'ouvrier (573-574).	
	Cependant, Mes-Bottes, avec ses souliers éculés, sa <b>blouse noire d'ordures</b> , sa casquette aplatie sur le sommet du crâne, gueulait fort et roulait des yeux de maître dans l'Assommoir (622).	*soulier, casquette
	Puis marchaient les hommes, M. Madinier, très grave, tout en noir, Mes-Bottes, un paletot sur <b>sa blouse</b> , Boche, dont le pantalon jaune fichait un pétard, Lantier, Gaudron, Bibi-la-Grillade, Poisson, d'autres encore (667).	*paletot, pantalon
	Ils étaient très sales tous les quatre [Bec-Salé, Bibi-la-Grillade, Mes-Bottes et Coupeau], avec leurs ordures de barbes raides et pisseuses comme des balais à pot de chambre, étalant <b>des guenilles de blouses</b> , allongeant des pattes noires aux ongles en deuil (703).	
	Des ouvriers de vingt ans, débraillés dans des <b>blouses grises</b> , causaient lentement avec elles, les bras croisés, leur soufflant au nez la fumée de leurs brûle-gueule (712).	
	Coupeau se dandinait sur ses pieds, en <b>blouse sale</b> , en vieille casquette de drap sans visière, aplatie au sommet du crâne (738).	*casquette
	– Dites donc ! cria-t-il, furieux, en retirant son brûle-gueule de sa bouche noire, vous ne pourriez pas demander excuse ?... Et ça fait le dégoûté encore, parce qu'on porte une <b>blouse</b> ! (739).	
	– Apprends un peu, bougre de greluchon, que la <b>blouse</b> est le plus beau vêtement, oui ! le vêtement du travail !... Je vas t'essayer, moi, si tu veux, avec une paire de claques... A-t-on jamais vu des tantes pareilles qui insultent l'ouvrier ! Gervaise tâchait vainement de le calmer. Il s'étalait dans ses guenilles, il tapait sur sa <b>blouse</b> , en gueulant : – Là-dedans, il y a la poitrine d'un homme ! (739).	

	S'il le retrouvait, il le collait à genoux et lui faisait saluer la <b>blouse</b> . Mais l'étouffement était trop grand, on ne pouvait pas marcher (739).	
	Méfiant, inquiet, tourmenté d'une fièvre ardente, il se roulait dans des rages folles, <b>déchirait ses blouses</b> , mordait les meubles de sa mâchoire convulsée [...] (746).	
	Dans le roulement plus assourdi des omnibus et des fiacres, parmi les haquets, les tapissières, les fardiens, qui rentraient vides et au galop, un pullulement toujours croissant de <b>blouses</b> et de bourgerons couvrait la chaussée (765).	*bourgeron
	Oh ! celui-là, elle le voulait, elle ne le lâcherait pas ! Et elle courut plus fort, elle l'atteignit, le prit par la <b>blouse</b> (774).	
	Un vrai chienlit de la Courtille, avec sa <b>blouse en lambeaux</b> et ses membres qui battaient l'air ; mais un chienlit pas drôle, oh ! non, un chienlit dont le chahut effrayant vous faisait dresser tout le poil du corps (782).	
<b>Bolivar</b>	ses [de Coupeau] souliers vernis et son <b>bolivar</b> pouvaient encore marcher (433).	
<b>Bonnet</b>	Elle s'était habillée : une robe noire, avec un châle à palmes jaunes en mousseline de laine imprimée, et un <b>bonnet blanc garni d'une petite dentelle</b> . Depuis six semaines qu'elle travaillait, elle avait économisé les sept francs du châle et les <b>deux francs cinquante du bonnet</b> ; la robe était une vieille robe nettoyée et refaite (421).	*robe, châle
	Avec les sept francs qui restaient, elle [Gervaise] eut une paire de gants de coton, une rose pour son <b>bonnet</b> et des souliers pour son aîné Claude (433).	*gant, soulier
	[...] les passants s'arrêtaient pour voir ce monsieur promenant la grosse mère Coupeau, en châle vert, en <b>bonnet noir</b> , avec des rubans rouges (435)	*châle, ruban
	Madame Fauconnier, une femme grasse, belle encore, parut la première ; elle avait une robe écrue, à fleurs imprimées, avec une cravate rose et un <b>bonnet très chargé de fleurs</b> (437-438).	*robe, cravate
	– Alors, je leur relève la jupe, je couds en dedans... Je leur [aux poupées] plante une épingle dans la tête pour tenir le <b>bonnet</b> ... Et c'est fait, on les vend treize sous (454).	*jupe
	Dès le samedi soir, madame Lorilleux apporta ses cadeaux de marraine : un <b>bonnet de trente-cinq sous</b> et une robe de baptême, plissée et garnie d'une petite dentelle, qu'elle avait eue pour six francs, parce qu'elle était défraîchie (472).	*robe,
	Dans la vitrine, fermée au fond par des petits rideaux de mousseline, tapissée de papier bleu pour faire valoir la blancheur du linge, des chemises d'homme restaient en montre, des <b>bonnets de femme</b> pendaient, les brides nouées à des fils de laiton (497).	
	Soigneusement, elle trempait dans l'eau laiteuse des <b>bonnets</b> , des devants de chemises d'homme, des jupons entiers, des garnitures de pantalons de femme (504).	*chemise, jupon, pantalon
	Elle [Mme Putois] n'avait pas même retiré son <b>bonnet</b> , un <b>bonnet noir</b> garni de rubans verts tournés au jaune (504).	*ruban
	Gervaise pourtant venait de commencer un <b>bonnet</b> appartenant à madame Boche, qu'elle voulait soigner (505).	
	– Ce n'est plus tenable, nous grillons, dit Gervaise en s'essuyant la figure, avant de se remettre au <b>bonnet</b> de madame Boche (510).	
	Gervaise acheva enfin la coiffe du <b>bonnet</b> de madame Boche. Elle en avait ébauché les dentelles, les détirant à la main, les redressant d'un léger coup de fer. C'était un <b>bonnet</b> dont la passe, très ornée, se composait d'étroits bouillonnés alternant avec des entre-deux brodés (510).	
	Gervaise venait de poser le <b>bonnet</b> de madame Boche sur un champignon garni d'un linge, et en tuyautait les dentelles minutieusement au petit fer (513).	
	Gervaise se remit à tuyauter les dentelles du <b>bonnet</b> . Et, dans le calme brusque qui se fit, on distingua, au fond de l'arrière-boutique, la voix épaisse de Coupeau (514).	

	– Oh ! je n’attaque pas votre travail, vous travaillez dans la perfection, je le sais, dit madame Goujet. Ainsi, voilà un <b>bonnet</b> qui est perlé (539).	
	Quand elles réglèrent, elle vit que Gervaise lui comptait un <b>bonnet</b> six sous ; elle se récria, mais elle dut convenir qu’elle n’était vraiment pas chère pour le courant [...] (539).	
	Les dames posèrent sur le lit leurs châles et leurs <b>bonnets</b> , puis relevèrent leurs jupes avec des épingles, pour ne pas les salir (566).	*châle, jupe
	Elle [Mme Lerat] remit son châle et son <b>bonnet</b> ; elle monta, raide dans ses jupes, l’air important (568).	*châle, jupe
	Poisson ménageait une surprise. Brusquement, il donna un dernier coup ; l’arrière-train de la bête se sépara et se tint debout, le croupion en l’air : c’était le <b>bonnet d’évêque</b> (577).	
	Le sergent de ville, après avoir laissé la société admirer le <b>bonnet d’évêque</b> pendant quelques minutes, venait d’abattre les morceaux et de les ranger autour du plat (577).	
	Elle se tenait raide, petite et rageuse, la face blême sous son <b>bonnet noir</b> [...] (585-586).	
	Elle faisait aussi des cancons abominables avec les Lorilleux, en leur racontant à quoi passaient leurs dix francs, aux fantaisies de la blanchisseuse, des <b>bonnets neufs</b> , des gâteaux mangés dans les coins, des choses plus sales même qu’on n’osait pas dire (634).	
	Elle en était même arrivée à les préférer en colère, parce que, les fois où ils faisaient les gentils, ils l’assommaient davantage, toujours après elle, ne lui laissant plus repasser un <b>bonnet</b> tranquillement (648).	
	Ils [Gervaise et Lantier] lui [à maman Coupeau] avaient mis des bas, un jupon blanc, une camisole, un <b>bonnet</b> ; enfin, son linge le meilleur (655).	*jupon, camisole
	[...] madame Lerat devait donner le voile et le <b>bonnet</b> , Virginie la bourse, Lantier le paroissien [...] (678).	*voile
	Elle avait pris le <b>petit bonnet de tulle</b> , elle demandait à sa mère combien ça coûtait. Et, comme Coupeau allongeait la main pour arracher le <b>bonnet</b> [...] (679).	
	Elle avait lavé un <b>bonnet</b> , et s’escrimait, depuis le matin, sur les trous d’une vieille robe, voulant être présentable (701).	*robe
	Elle s’était rafistolé une petite robe modeste, elle portait un <b>bonnet</b> dont elle nouait les brides sous son chignon (741).	
<b>Bonneterie</b>	Puis, elle s’intéressait à des magasins, une vaste épicerie, avec un étalage de fruits secs garanti par des filets à petites mailles, une lingerie et <b>bonneterie</b> d’ouvriers, balançant au moindre souffle des cottes et des blouses bleues, pendues les jambes et les bras écartés (500).	*blouse, cotte
<b>Bottes</b>	Cependant, le père, sans même retirer ses <b>bottes</b> , s’était jeté sur le lit, l’air éreinté, la face marbrée par une nuit blanche (381).	
	[...] il y avait de vrais artistes, dans la partie ; ainsi, il citait des <b>bottes d’étrennes</b> , dont il connaissait les modèles, des merveilles de luxe (454).	
	[...] il [Coupeau] n’entendait pas laisser ses <b>bottes</b> chez le mastroquet, à la fleur de l’âge (516).	
	Puis, toute la flopée des mioches suivait en ordre, les grands d’abord, les petits ensuite, se bousculant ; un bébé en jupe, haut comme une <b>botte</b> , portant sur l’oreille un bourrelet défoncé, venait le dernier (520).	
	[...] quelque chose de doux et de solide qu’on sentait couler le long de son boyau, jusque dans ses <b>bottes</b> (574).	
	Quand j’entre dans un atelier, les jeunes rigolent et me demandent si c’est moi qui ai verni les <b>bottes</b> d’Henri IV... (582).	
	Il [Lantier] en tira successivement une casserole, une <b>paire de bottes</b> , un buste de Ledru-Rollin avec le nez cassé, une chemise brodée, un pantalon de travail (605).	*chemise, pantalon

	Vrai, on claquait vite, chacun pouvait graisser ses <b>bottes</b> (659).	
	Oh ! ils [les voisins] ne se pressaient pas, ils entendaient sonner lentement ses <b>bottes</b> , le long de la boutique, dans la rue noire et vide, sans pour cela hasarder leurs nez hors de la couverture (730).	
<b>Bottines</b>	Une couturière qui ne recoud pas seulement ses <b>bottines</b> ! (392).	
	Elle avait fait un saut en arrière, ses <b>bottines</b> seules étaient mouillées (395).	
	Elle ne se lavait pas toujours les pieds, mais elle prenait ses <b>bottines si étroites</b> , qu'elle souffrait le martyr dans la prison de Saint-Crépin [...] (709).	
	Mais, elle, tranquille, se collait des accroche-cœur sur le front avec de l'eau sucrée, recousait les boutons de ses <b>bottines</b> ou faisait un point à sa robe, les jambes nues, la chemise glissée des épaules, dans le désordre de ses cheveux ébouriffés (710).	*robe, chemise
	C'était Nana qui, tranquillement, venait demander à coucher ; et dans quel état, bon Dieu ! nutête, une robe en loques, des <b>bottines éculées</b> , une toilette à se faire ramasser et conduire au Dépôt (743).	*robe
<b>Bourgeron</b>	On reconnaissait les serruriers à leurs <b>bourgerons bleus</b> , les maçons à leurs cottes blanches, les peintres à leurs paletots, sous lesquels de longues blouses passaient (378).	*cotte, paletot, blouse
	Il [Coupeau] était très propre, avec un <b>bourgeron</b> et une petite casquette de toile bleue, riant, montrant ses dents blanches (404).	*casquette
	C'était un envahissement du trottoir, de la chaussée, des ruisseaux, un flot paresseux coulant des portes ouvertes, s'arrêtant au milieu des voitures, faisant une traînée de blouses, de <b>bourgerons</b> et de vieux paletots, toute pâlie et déteinte sous la nappe de lumière blonde qui enfilait la rue (409).	*blouse, paletot
	Goujet n'avait jamais un trou, sortait avec des <b>bourgerons propres</b> , sans une tache (474).	
	Bec-Salé, dit Boit-sans-Soif, était trop laid, dans sa cotte et son <b>bourgeron sales</b> , sautant d'un air de singe échappé (534).	*cotte
	Puis, la voix lui manqua, il [Bijard] continua de taper sourdement, follement, raidi dans sa cotte et son <b>bourgeron déguenillés</b> , la face bleuie sous sa barbe sale, avec son front chauve taché de grandes plaques rouges (556).	*cotte
	Leurs [à Pauline et Nana] belles robes fraîches s'écrasaient entre les paletots et les <b>bourgerons sales</b> (713).	*robe, paletot
	Dans le roulement plus assourdi des omnibus et des fiacres, parmi les haquets, les tapissières, les fardiens, qui rentraient vides et au galop, un pullulement toujours croissant de blouses et de <b>bourgerons</b> couvrait la chaussée (765).	*blouse
<b>Camisole</b>	Puis, toute frissonnante d'être restée en <b>camisole</b> à l'air vif de la fenêtre [...] (375).	
	Dépeignée, en savates, grelottant sous sa <b>camisole blanche</b> où les meubles avaient laissé de leur poussière et de leur graisse (381).	
	Il finit par décrocher le pantalon et le châle, ouvrit la commode, ajouta au paquet une <b>camisole</b> et deux chemises de femme [...] (384).	*pantalon, châle, chemise
	Le ruban rouge et le filet en chenille bleue de la grande brune furent arrachés ; son corsage, craqué au cou, montra sa peau, tout un bout d'épaule ; tandis que la blonde, déshabillée, une manche de sa <b>camisole</b> blanche ôtée sans qu'elle sût comment, avait un accroc à sa chemise qui découvrait le pli nu de sa taille (398).	*ruban, corsage, chemise
	Cependant, Gervaise repassait la manche de sa <b>camisole</b> , rattachait ses jupes (401).	*jupe
	[...] toute la lessive d'un ménage, les chemises de l'homme, les <b>camisoles de la femme</b> , les culottes des gamins [...] (414).	*chemise, culotte
	Elle [Gervaise] trouvait la femme [Mme Lorilleux] très vieille pour ses trente ans, l'air revêche, malpropre avec ses cheveux queue de vache, roulés sur sa <b>camisole défaite</b> (425).	
	[...] tandis que madame Lorilleux se décidait à retirer sa <b>camisole</b> , les bras nus, la chemise plaquant sur les seins tombés (425).	*chemise
	Quand elle allongeait la tête, en <b>camisole blanche</b> , les bras nus, ses cheveux blonds envolés dans le feu du travail [...] (500).	

	En jupon blanc, la <b>camisole retroussée</b> aux manches et glissée des épaules, elle avait les bras nus, le cou nu, toute rose, si suante, que des petites mèches blondes de ses cheveux ébouriffés se collaient à sa peau (504).	*jupon
	– Ah ! non, mademoiselle Clémence, remettez votre <b>camisole</b> (504).	
	– Clémence, remettez votre <b>camisole</b> , dit Gervaise. Madame Putois a raison, ce n'est pas convenable... On prendrait ma maison pour ce qu'elle n'est pas (505).	
	Clémence retira sa <b>camisole</b> (510).	
	Madame Putois avait attaqué le panier de linge préparé par Gervaise, des serviettes, des pantalons, des <b>camisoles</b> , des paires de manches (511).	*pantalon
	C'était venu à propos d'un fer sale, trouvé sur la mécanique par madame Putois ; celle-ci, ne se méfiant pas, avait noirci toute une <b>camisole</b> [...] (514).	
	Oh ! par exemple, voilà une <b>camisole</b> que je ne vous paierai pas (640).	
	Ils [Gervaise et Lantier] lui [à maman Coupeau] avaient mis des bas, un jupon blanc, une <b>camisole</b> , un bonnet ; enfin, son linge le meilleur (655).	*jupon, bonnet
	Elle faisait sur le parquet un tas de quelque chose de pas propre, dépeignée, montrant par les trous de sa <b>camisole</b> l'enflure de son corps [...] (731).	
	Lalie était toute nue, un reste de <b>camisole</b> aux épaules en guise de chemise ; oui, toute nue, et d'une nudité saignante et douloureuse de martyre (759).	*chemise
	Puis, croyant voir une flamme s'allumer dans ses yeux, elle [Gervaise] porta la main à sa <b>camisole</b> , elle ôta le premier bouton (777).	
<b>Caraco</b>	En face de lui, Gervaise, en <b>caraco d'Orléans noir</b> , la tête nue, achevait de manger sa prune, qu'elle tenait par la queue, du bout des doigts (404).	
	Madame Putois, une femme de quarante-cinq ans, maigre, petite, repassait sans une goutte de sueur, boutonnée dans un <b>vieux caraco marron</b> (504).	
	Les dames arrivaient ensuite, au premier rang madame Lorilleux qui traînait la jupe retapée de la morte, madame Lerat cachant sous son châle son deuil improvisé, un <b>caraco garni de lilas</b> , et à la file Virginie, madame Gaudron, madame Fauconnier, mademoiselle Remanjou, tout le reste de la queue (667).	*jupe, châle
	Un jour, comme elle lui essayait un <b>ancien caraco</b> à Nana, elle était restée suffoquée, en lui voyant l'échine bleue, le coude écorché et saignant encore, toute sa chair d'innocente martyrisée et collée aux os (690).	
<b>Casquette</b>	Il [Coupeau] était très propre, avec un bourgeron et <b>une petite casquette de toile bleue</b> , riant, montrant ses dents blanches (404).	*bourgeron
	Cependant, Mes-Bottes, avec ses souliers éculés, sa blouse noire d'ordures, sa <b>casquette aplatie sur le sommet du crâne</b> , gueulait fort et roulait des yeux de maître dans l'Assommoir (622).	*soulier, blouse
	[...] elle [Mme Boche] trouvait généralement la pièce qui manquait à l'appel dans la visière de la <b>casquette</b> , cousue entre le cuir et l'étoffe (684).	
	Et, sans même ôter son chapeau, un caloquet noir qu'elle appelait sa <b>casquette</b> et qu'elle était lasse de retaper [...] (715).	
	Une autre fois, elle rapporta des rubans rouges pour retaper sa <b>casquette</b> , ce vieux chapeau noir qui lui faisait tant de honte (723).	*ruban, chapeau
	[...] elle [Nana] avait surtout assez de sa <b>casquette</b> , ce caloquet sur lequel les fleurs chipées chez Titreville faisaient un effet de gringuenaudes pendues comme des sonnettes au derrière d'un pauvre homme (726).	
	Coupeau se dandinait sur ses pieds, en blouse sale, en <b>vieille casquette de drap sans visière, aplatie au sommet du crâne</b> (738).	
	Deux ouvriers, allongeant le pas, faisaient côte à côte de grandes enjambées, en parlant très fort, avec des gestes, sans se regarder ; d'autres, seuls, en paletot et en <b>casquette</b> , marchaient au bord du trottoir (765).	
<b>Châle</b>	[...] sur le dossier des meubles, pendaient un <b>châle troué</b> , un pantalon mangé par la boue, les dernières nippes dont les marchands d'habits ne voulaient pas (375-376).	*pantalon
	Il finit par décrocher le pantalon et le <b>châle</b> , ouvrit la commode, ajouta au paquet une camisole et deux chemises de femme [...] (384).	*pantalon, camisole, chemise

	– Si vous saviez ! si vous saviez ! dit-elle [Gervaise] enfin tout bas. Il m’a envoyée ce matin porter mon <b>châle</b> et mes chemises au Mont-de-Piété pour payer cette voiture... (394).	*chemise
	Elle s’était habillée : une robe noire, avec un <b>châle à palmes jaunes en mousseline de laine imprimée</b> , et un bonnet blanc garni d’une petite dentelle. Depuis six semaines qu’elle travaillait, elle avait économisé les <b>sept francs du châle</b> et les deux francs cinquante du bonnet ; la robe était une vieille robe nettoyée et refaite (421).	*robe, bonnet,
	Elle [Gervaise] restait devant eux [les Lorilleux], serrée dans <b>son mince châle à palmes jaunes</b> , répondant par des monosyllabes, comme devant des juges (429).	
	Les passants s’arrêtaient pour voir ce monsieur promenant la grosse mère Coupeau, en <b>châle vert</b> , en bonnet noir, avec des rubans rouges (435).	*bonnet, ruban
	Le <b>châle vert</b> de maman Coupeau, tombé d’une chaise, venait d’être retrouvé dans un coin, <b>roulé et piétiné</b> (460).	
	L’enfant pleurait, emmailloté dans un <b>châle</b> , aux pieds de la mère (468).	
	Les dames posèrent sur le lit leurs <b>châles</b> et leurs bonnets, puis relevèrent leurs jupes avec des épingles, pour ne pas les salir (566).	*bonnet, jupe
	Elle [Mme Lerat] remit son <b>châle</b> et son bonnet ; elle monta, raide dans ses jupes, l’air important (568).	*bonnet, jupe
	Mais, après avoir arrêté le compte, madame Goujet avait tranquillement repris sa place près de la fenêtre, travaillant au raccommodage d’un <b>châle de dentelle</b> (640).	
	Les dames arrivaient ensuite, au premier rang madame Lorilleux qui traînait la jupe retapée de la morte, madame Lerat cachant sous son <b>châle</b> son deuil improvisé, un caraco garni de lilas [...] (667).	*jupe, caraco
	Avec ça, en taille, <b>sans un bout de châle sur les épaules</b> , montrant son corsage nu aux boutons craquées (740).	*corsage
<b>Chapeau</b>	La malle de Gervaise et de Lantier, grande ouverte dans un coin, montrait ses flancs vides, un <b>vieux chapeau d’homme</b> tout au fond, enfoui sous des chemises et des chaussettes sales [...] (375).	*chemise, chaussette
	Puis, d’un geste de mauvaise humeur, il lança à la volée son <b>chapeau de feutre noir</b> sur la commode (380).	
	Il [Lantier] avait déjà repris son <b>chapeau</b> sur la commode (381).	
	Mais c’étaient surtout les <b>chapeaux des messieurs</b> qui égayaient, de <b>vieux chapeaux conservés, ternis par l’obscurité de l’armoire, avec des formes pleines de comique, hautes, évasées, en pointe, des ailes extraordinaires, retroussées, plates, trop larges ou trop étroites</b> (443).	
	Le père Bazouge, un croque-mort d’une cinquantaine d’années, avait son pantalon noir taché de boue, son manteau noir agrafé sur l’épaule, son <b>chapeau de cuir noir cabossé</b> , aplati dans quelque chute (462).	*pantalon, manteau
	[...] même M. Marescot, pas très poli non plus celui-là, entra dans la boutique, le <b>chapeau sur la tête</b> , demandant son argent, qu’on lui allongea tout de suite d’ailleurs (521).	
	Puis, sur leurs talons, Virginie entra, mise comme une dame, en robe de mousseline imprimée, avec une écharpe et un <b>chapeau</b> , bien qu’elle eût eu seulement la rue à traverser (565).	*robe, écharpe
	Il aurait fait rire les carafes, quand il imitait le tourlourou, les doigts écartés, le <b>chapeau</b> en arrière (584-585).	
	Ce jour-là, il [Lantier] portait un pantalon gris et un paletot gros bleu comme un monsieur, avec un <b>chapeau rond</b> [...] (597).	*pantalon, paletot
	Elle [Gervaise] se souvenait, dans un coin, d’un tas de chaussettes, de deux chemises sales, d’un <b>vieux chapeau</b> (605).	*chaussette, chemise
	Non, le <b>vieux chapeau</b> n’était plus dans le coin de gauche (605).	

	Quand maman Coupeau l'emporta, dans une petite caisse à <b>chapeau</b> , elle tomba sur une chaise, les bras mous, les yeux mouillés, comme si on lui enlevait sa fortune (645).	
	[...] ça l'exaspérait de sentir la maison déjà mangée, si bien nettoyée, qu'il voyait le jour où il lui faudrait prendre son <b>chapeau</b> et chercher ailleurs la niche et la pâtée (649).	
	Coupeau et Lorilleux, en redingote, le <b>chapeau</b> à la main, conduisaient le deuil ; le premier dans son attendrissement que deux verres de vin blanc [...] (667).	*redingote
	[...] au milieu des signes de croix et des coups de <b>chapeau</b> , les quatre croque-morts prirent la tête, deux en avant, les deux autres à droite et à gauche (667).	
	Dès qu'il rentrait, le soir, elle suivait malgré elle son petit ménage, le <b>chapeau de cuir noir</b> sonnait sourdement sur la commode comme une pelletée de terre, le manteau noir accroché et frôlant le mur avec le bruit d'ailes d'un oiseau de nuit, toute la défroque noire jetée au milieu de la pièce et l'emplissant d'un déballage de deuil (686-687).	*manteau
	De grands garçons endimanchés, en veste et en <b>chapeau rond</b> , les retenaient un instant au bord du ruisseau, à rigoler et à vouloir leur pincer la taille (712).	*veste
	Et, sans même ôter son <b>chapeau</b> , un caloquet noir qu'elle appelait sa casquette et qu'elle était lasse de retaper [...] (715).	*casquette
	Une autre fois, elle rapporta des rubans rouges pour retaper sa casquette, ce <b>vieux chapeau noir</b> qui lui faisait tant de honte (723).	*ruban, casquette
	Elle n'ôta pas son <b>chapeau</b> , fit le tour de la chambre ; puis, les dents serrées, elle rouvrit la porte, elle s'en alla (727).	
	[...] pour lors, il [Lantier] mijotait une invention superbe, le <b>chapeau-parapluie</b> , un <b>chapeau</b> qui se transformait sur la tête en riflard, aux premières gouttes d'une averse [...] (730).	
	[...] comme ils [Coupeau et Gervaise] étaient petits l'un et l'autre, ils se haussaient sur les pieds, pour voir quelque chose, les chignons et les <b>chapeaux</b> qui sautaient (739).	
	C'était, à gauche, un <b>vieux chapeau de velours noir, avec deux plumes déguenillées</b> qui se balançait ; un vrai plumet de corbillard. Mais ils n'apercevaient toujours que ce <b>chapeau</b> , dansant un chahut de tous les diables, cabriolant, tourbillonnant, plongeant et jaillissant [...] rien qu'à regarder ce <b>chapeau</b> danser, sans savoir ce qu'il y avait dessous (739-740).	
	N'importe, elle [Nana] restait joliment fraîche et friande, ébouriffée comme un caniche, et le bec rose sous son <b>grand coquin de chapeau</b> (740).	
	Et, s'avancant, elle flanqua à Nana deux gifles soignées. La première mit de côté le <b>chapeau à plumes</b> , la seconde resta marquée en rouge sur la joue blanche comme un linge (741).	
	Une seule chose mettait Gervaise hors d'elle. C'était lorsque sa fille reparaisait avec des robes à queue et des <b>chapeaux couverts de plumes</b> . Non, ce luxe-là, elle ne pouvait pas l'avalier. Que Nana fit la noce, si elle voulait ; mais, quand elle venait chez sa mère, qu'elle s'habillât au moins comme une ouvrière doit être habillée (743-744).	*robe
	À cette heure, les dames en <b>chapeau</b> , les messieurs bien mis habitant les maisons neuves [...] (765).	
	La camoufle, restée allumée, éclairait sa défroque, son [à père Bazouge] <b>chapeau noir aplati</b> dans un coin, son manteau noir qu'il avait tiré sur ses genoux, comme un bout de couverture (779).	*manteau
<b>Chaussettes</b>	La malle de Gervaise et de Lantier, grande ouverte dans un coin, montrait ses flancs vides, un vieux chapeau d'homme tout au fond, enfoui sous des chemises et des <b>chaussettes sales</b> [...] (375).	*chapeau, chemise
	Mais quand elle voulut prendre les chemises et les <b>chaussettes</b> de Lantier au fond de la malle, il lui cria de laisser ça (384).	*chemise

	Gervaise faisait des tas autour d'elle, jetait ensemble les chemises d'homme, les chemises de femme, les mouchoirs, les <b>chaussettes</b> , les torchons (505).	*chemise
	[...] elle enfonçait ses bras nus et roses au milieu des chemises jaunes de crasse, des torchons raidis par la graisse des eaux de vaisselle, des <b>chaussettes mangées et pourries de sueur</b> (506).	*chemise
	Elle [Gervaise] se souvenait, dans un coin, d'un tas de <b>chaussettes</b> , de deux chemises sales, d'un vieux chapeau (605).	*chemise, chapeau
	Poisson ajoutait qu'elles devaient désormais savoir faire la cuisine, raccommoder les <b>chaussettes</b> , conduire une maison (682).	
<b>Chemise</b>	La malle de Gervaise et de Lantier, grande ouverte dans un coin, montrait ses flancs vides, un vieux chapeau d'homme tout au fond, enfoui sous des <b>chemises</b> et des chaussettes sales [...] (375).	*chapeau, chaussette
	Du coup, elle se releva, le regarda en face, sans lâcher les <b>chemises sales</b> des petits qu'elle tenait à la main (383).	
	Il finit par décrocher le pantalon et le châle, ouvrit la commode, ajouta au paquet une camisole et deux <b>chemises de femme</b> [...] (384).	*pantalon, châle, camisole
	Mais quand elle voulut prendre les <b>chemises</b> et les chaussettes de Lantier au fond de la malle, il lui cria de laisser ça (384).	*chaussette
	Tu n'as pas besoin de tes <b>chemises</b> maintenant, tu ne vas pas partir... (385).	
	Dites donc, voilà des <b>chemises</b> que vous auriez dû mettre à couler (387).	
	Gervaise défaisait son paquet, étalait les <b>chemises</b> des petits [...] (387).	
	Elle venait d'étaler une <b>chemise</b> sur la planche étroite de la batterie, mangée et blanchie par l'usure de l'eau (388).	
	– Si vous saviez ! si vous saviez ! dit-elle [Gervaise] enfin tout bas. Il m'a envoyée ce matin porter mon châle et mes <b>chemises</b> au Mont-de-Piété pour payer cette voiture... (394).	*châle
	Le ruban rouge et le filet en chenille bleue de la grande brune furent arrachés ; son corsage, craqué au cou, montra sa peau, tout un bout d'épaule ; tandis que la blonde, déshabillée, une manche de sa camisole blanche ôtée sans qu'elle sût comment, avait un accroc à sa <b>chemise</b> qui découvrait le pli nu de sa taille (398).	*ruban, corsage, camisole
	La petite blonde était grasse comme une caille. Ça serait farce, si sa <b>chemise</b> se fendait (399).	
	[...] toute la lessive d'un ménage, les <b>chemises de l'homme</b> , les camisoles de la femme, les culottes des gamins [...] (414).	*camisole, culotte
	Gervaise vit encore, au moment où une grande fille rentrait avec un seau dans une chambre voisine, un lit défait, où un homme en manches de <b>chemise</b> attendait, vautre, les yeux en l'air [...] (423).	
	Le mari, d'une année plus âgé seulement, lui semblait un vieillard, aux minces lèvres méchantes, en manches de <b>chemise</b> , les pieds nus dans des pantoufles éculées (425).	*pantoufle
	[...] tandis que madame Lorilleux se décidait à retirer sa camisole, les bras nus, la <b>chemise</b> plaquant sur les seins tombés (425).	*camisole
	La femme, un coin de la <b>chemise</b> glissé sur l'épaule, la peau rougie par le reflet du brasier, tirait un nouveau fil, gonflait à chaque effort son cou, dont les muscles se roulaient, pareils à des ficelles (430).	
	Elle passa quatre nuits, nettoyant tout, visitant jusqu'aux plus petits trous de ses bas et de sa <b>chemise</b> (433-434).	
	Les hommes retirèrent leurs redingotes et continuèrent à manger en manches de <b>chemise</b> (454).	*redingote
	Mais, comme elle [Gervaise] parlait de se mettre à des <b>chemises d'homme</b> , elle devint blanche (467).	
	Dans la vitrine, fermée au fond par des petits rideaux de mousseline, tapissée de papier bleu pour faire valoir la blancheur du linge, des <b>chemises d'homme</b> restaient en montre, des bonnets de femme pendaient, les brides nouées à des fils de laiton (497).	*bonnet

	D'ailleurs, il lui fallait ça ; elle serait restée gngnangnan, à regarder les <b>chemises</b> se repasser toutes seules, si elle ne s'était pas collé un velours sur la poitrine, quelque chose de bon dont l'envie lui chatouillait le jabot (502).	
	– Ah bien ! dit Gervaise, si nous ne fondons pas, aujourd'hui ! On retirerait sa <b>chemise</b> ! (504).	
	Soigneusement, elle trempait dans l'eau laiteuse des bonnets, des devants de <b>chemises d'homme</b> , des jupons entiers, des garnitures de pantalons de femme (504).	*bonnet, jupon, pantalon
	Puis, elle roulait les pièces et les posait au fond d'un panier carré, après avoir plongé dans un seau et secoué sa main sur les corps des <b>chemises</b> et des pantalons qui n'étaient pas amidonnés (504).	*pantalon
	Et elle levait les bras, sa gorge puissante de belle fille crevait sa <b>chemise</b> , ses épaules faisaient craquer les courtes manches [...] Mais on la gardait quand même, car pas une ouvrière ne pouvait se flatter de repasser une <b>chemise d'homme</b> avec son chic (504).	
	Gervaise faisait des tas autour d'elle, jetait ensemble les <b>chemises d'homme</b> , les <b>chemises de femme</b> , les mouchoirs, les chaussettes, les torchons (505).	*chaussette
	Nous disions quatorze <b>chemises de femme</b> , n'est-ce pas, madame Bijard ?... quinze, seize, dix-sept... (506).	
	Elle n'avait aucun dégoût, habituée à l'ordure ; elle enfonçait ses bras nus et roses au milieu des <b>chemises jaunes de crasse</b> (506).	
	Et elle savait d'autres particularités, les secrets de la propreté de chacun, les dessous des voisines qui traversaient la rue en jupes de soie, le nombre de bas, de mouchoirs, de <b>chemises</b> qu'on salissait par semaine [...] (507-508).	*jupe
	Les <b>chemises</b> de mademoiselle Remanjou, par exemple, fournissaient des commentaires interminables [...] (508).	
	Maintenant, toujours assise au bord du tabouret, elle disparaissait entre les <b>chemises</b> et les jupons ; elle avait devant elle les draps, les pantalons, les nappes, une débâcle de malpropreté [...] (508).	*jupon, pantalon
	Tout en balbutiant, il [Coupeau] tournait le tas des jupons, il butait dans le tas des <b>chemises</b> ; puis, comme il s'entêtait, ses pieds s'accrochèrent, il s'étala, le nez au beau milieu des torchons (509).	
	Quant à la grande Clémence, elle en était, depuis le matin, à sa trente-cinquième <b>chemise d'homme</b> [...] Elle le frotta sur son carreau, l'essuya sur un linge pendu à sa ceinture, et attaqua sa trente-cinquième <b>chemise</b> , en repassant d'abord l'empiècement et les deux manches (511).	
	Clémence, après avoir plié le dos de la <b>chemise</b> et donné un coup de fer des deux côtés, en était aux poignets et au col (511).	
	Il la blaguait sur les <b>chemises d'homme</b> . Alors, elle était toujours dans les <b>chemises d'homme</b> (512).	
	L'ouvrière, qui était allée chercher un fer très chaud pour le devant de la <b>chemise</b> , la consola tout de suite en la menaçant de lui repasser les deux oreilles, si elle continuait. [...] Le devant de <b>chemise</b> prenait une raideur et un luisant de papier fort (512-513).	
	[...] toute sa chair nue avait un gonflement, ses épaules remontaient avec le jeu lent des muscles mettant des battements sous la peau fine, la gorge s'enflait, moite de sueur, dans l'ombre rose de la <b>chemise béante</b> (513).	
	Elle [Gervaise] leva les yeux juste au moment où le zingueur envoyait encore les mains, fouillant dans la <b>chemise</b> (513).	
	Clémence achevait de plisser au fer sa trente-cinquième <b>chemise d'homme</b> (515).	
	Sa <b>chemise</b> roulée aux manches, ouverte au col, découvrait ses bras nus, sa poitrine nue, une peau rose de fille où frisaient des poils blonds (529).	
	[...] elle ne brûlait pas les pièces, ne les déchirait pas comme tant d'autres, n'arrachait pas les boutons avec le fer ; seulement elle mettait trop de bleu et	

	amidonnait trop les devants de <b>chemise</b> . – Tenez, c’est du carton, reprit-elle en faisant craquer un devant de <b>chemise</b> (539).	
	Les <b>chemises</b> pour s’habiller doivent être un peu raides, si l’on ne veut pas avoir un chiffon sur le corps. Voyez les messieurs... (539)	
	Elle craignait de laisser voir le plaisir qu’elle prenait à repasser elle-même les <b>chemises</b> de Goujet (539).	
	Quand elles réglèrent, elle vit que Gervaise lui comptait un bonnet six sous ; elle se récria, mais elle dut convenir qu’elle n’était vraiment pas chère pour le courant ; non, les <b>chemises d’homme</b> cinq sous, les pantalons de femme quatre sous, [...] ce n’était pas cher, attendu que bien des blanchisseuses prenaient deux liards ou même un sou de plus pour toutes ces pièces (539).	*bonnet
	La grande Clémence mettait à neuf une <b>chemise d’homme</b> , dont elle détachait les plis du bout de l’ongle (544).	
	Dès que Clémence se remua, elle eut un accès de toux, à cracher sa langue ; puis, elle acheva sa <b>chemise d’homme</b> , dont elle épingla les manchettes et le col. Madame Putois s’était remise à son jupon (551).	*jupon
	Mais elle la posa tout de suite au bord de l’établi, entre un jupon et un paquet de <b>chemises</b> (560).	*jupon
	Cependant, Gervaise, qui venait de disparaître doucement, rentra en poussant devant elle Étienne, en manches de <b>chemise</b> , la face déjà endormie (597).	
	Elle [Gervaise] se souvenait, dans un coin, d’un tas de chaussettes, de deux <b>chemises sales</b> , d’un vieux chapeau (605).	*chaussette, chapeau
	Il [Lantier] en tira successivement une casserole, une paire de bottes, un buste de Ledru-Rollin avec le nez cassé, une <b>chemise brodée</b> , un pantalon de travail (605).	*botte, pantalon
	On le voyait du matin au soir aller de la boutique à la chambre du fond, en bras de <b>chemise</b> , haussant la voix, ordonnant [...] (609).	
	– Qu’est-ce que ça nous fiche ! interrompit Bibi-la-Grillade. On ne leur demande pas la couleur de leur <b>chemise</b> ... La petite a beau avoir de la dentelle, elle n’en verra pas moins la lune par le même trou que les autres (627).	
	Dans son trouble, comme pour montrer qu’elle [Gervaise] resterait là, elle se déshabillait, jetait sa robe de soie sur une chaise, se mettait violemment en <b>chemise</b> et en jupon, toute blanche, le cou et les bras nus (632).	*robe, jupon
	La petite venait de se réveiller et de se lever doucement, en <b>chemise</b> , pâle de sommeil (632-633).	
	M’apportez-vous la paire de draps que vous me gardez depuis un mois, et la <b>chemise</b> qui est restée en arrière, au dernier blanchissage ? – Oui, oui, murmura Gervaise, la <b>chemise</b> y est. La voici. Mais madame Goujet se récria. Cette <b>chemise</b> n’était pas à elle, elle n’en voulait pas (639)	
	Tenez, regardez-moi ce devant de <b>chemise</b> , il est brûlé, le fer a marqué sur les plis (640).	
	La boutique aurait pu crouler ; pourvu qu’elle ne fût pas dessous, elle s’en serait allée volontiers, sans une <b>chemise</b> (642-643).	
	On finit par se lasser de réclamer une paire de bas pendant trois semaines et de remettre des <b>chemises</b> avec les taches de graisse de l’autre dimanche (643).	
	Lorsqu’on venait demander Coupeau, on le trouvait toujours là, en pantoufles, en manches de <b>chemise</b> , sortant de l’arrière-boutique avec la tête ennuyée d’un mari qu’on dérange [...] (647).	*pantoufle
	[...] mais le chapelier en avait trop, ou du moins il avait une instruction comme les gens pas propres ont une <b>chemise blanche</b> , avec la crasse par-dessous (648).	
	[...] des colères contre cette vicieuse de Nana qui ne se gênait plus, la nuit, pour aller guetter en <b>chemise</b> par la porte vitrée (652).	
	[...] elle trotta en <b>chemise</b> , ses petons nus effleurant à peine le carreau ; elle se glissa comme une couleuvre dans le lit [...] (654-655).	

	[...] une mange-tout, dont la fille n'aurait jamais communié si les parents ne lui avaient tout donné, oui, tout, jusqu'à une <b>chemise neuve</b> , par respect pour la sainte table (680).	
	Gervaise en vit deux autres devant le comptoir en train de se gargariser, si pafs, qu'ils se jetaient leur petit verre sous le menton, et imbibaient leur <b>chemise</b> , en croyant se rincer la dalle (704).	
	Dès le matin, elle s'habillait, elle restait des heures en <b>chemise</b> devant le morceau de glace accroché au-dessus de la commode [...] (710).	
	Mais, elle, tranquille, se collait des accroche-cœur sur le front avec de l'eau sucrée, recousait les boutons de ses bottines ou faisait un point à sa robe, les jambes nues, la <b>chemise glissée</b> des épaules, dans le désordre de ses cheveux ébouriffés (710).	*bottine
	– Oui, je ne t'en ai jamais parlé, parce que ça ne me regardait pas ; mais tu ne te gênais guère, je t'ai vue assez souvent te promener en <b>chemise</b> , en bas, quand papa ronflait... (744).	
	Lalie était toute nue, un reste de camisole aux épaules <b>en guise de chemise</b> ; oui, toute nue, et d'une nudité saignante et douloureuse de martyr (759).	*camisole
<b>Corsage</b>	Elles étaient l'une et l'autre ruisselantes de la tête aux pieds, les <b>corsages plaqués</b> aux épaules, les jupes collant sur les reins, maigries, roidies, grelottantes, s'égouttant de tous les côtés ainsi que des parapluies pendant une averse (397).	*jupe
	Le ruban rouge et le filet en chenille bleue de la grande brune furent arrachés ; son <b>corsage</b> , craqué au cou, montra sa peau, tout un bout d'épaule ; tandis que la blonde, déshabillée, une manche de sa camisole blanche ôtée sans qu'elle sût comment, avait un accroc à sa chemise qui découvrait le pli nu de sa taille (398).	*ruban, camisole, chemise
	Elle [Mme Lorilleux] avait une robe de soie noire, dans laquelle elle étouffait ; le <b>corsage, trop étroit</b> , tirait sur les boutons, la coupait aux épaules ; et la jupe, taillée en fourreau, lui serrait si fort les cuisses, qu'elle devait marcher à tout petits pas (439).	*robe, jupe
	[...] Clémence haletait, se tordait, pelotonnée et les seins crevant son <b>corsage</b> , car l'idée seule de chatouilles lui faisait courir un frisson partout (566).	
	Les dames, sanglées dans leur <b>corsage</b> , avaient des bandeaux empâtés de pommade, où le jour se reflétait (574).	
	Elle entra, avec un rire de bête, débarbouillée, grasse à crever son <b>corsage</b> (581).	
	– Je t'en ficherais, des robes blanches ! Hein ? c'est encore pour te faire des nichons dans ton <b>corsage</b> avec des boules de papier, comme l'autre dimanche ? (679).	*robe
	Nana, ennuyée, finit par baver tout son vin sur son corsage ; ce fut une affaire, on la déshabilla, on lava immédiatement le <b>corsage</b> dans un verre d'eau (681).	
	Elle [Gervaise] mijotait dans une bonne chaleur, son <b>corsage collé à son dos</b> , envahie d'un bien-être qui lui engourdissait les membres (706).	
	Maintenant, Nana ne fourrait plus des boules de papier dans son <b>corsage</b> (709).	
	[...] l'encolure du <b>corsage</b> , qu'elle ouvrait en cœur avec des épingles, dans un coin noir de l'escalier, pour éviter les calottes du père Coupeau, montrait la neige de son cou et l'ombre dorée de sa gorge (710).	
	[...] elles [Nana et Pauline] balançaient les hanches, se pelonnaient, se dégingandaient, histoire d'attrouper le monde et de faire craquer leur <b>corsage</b> sous leurs formes naissantes (711).	
	Au milieu, dans le goulot d'une grande carafe, une fleuriste avait fourré un petit bouquet de deux sous, qui se fanait depuis la veille à son <b>corsage</b> (716).	
	Avec ça, en taille, sans un bout de châle sur les épaules, montrant son <b>corsage nu aux boutons craquées</b> (740).	*châle
<b>Cotte</b>	On reconnaissait les serruriers à leurs bourgerons bleus, les maçons à leurs <b>cottes blanches</b> , les peintres à leurs paletots, sous lesquels de longues blouses passaient (378).	*bourgeron, paletot, blouse
	Il portait une <b>cotte d'ouvrier</b> , une vieille redingote tachée, qu'il pinçait à la taille, et avait en parlant un accent provençal très prononcé (380).	*redingote

	[...] elle visitait ses vêtements, mettant des boutons aux <b>cottes</b> , reprisant les vestes de toile (418).	*veste
	Puis, elle s'intéressait à des magasins, une vaste épicerie, avec un étalage de fruits secs garanti par des filets à petites mailles, une lingerie et bonneterie d'ouvriers, balançant au moindre souffle des <b>cottes</b> et des blouses bleues, pendues les jambes et les bras écartés (500).	*bonneterie, blouse
	Bec-Salé, dit Boit-sans-Soif, était trop laid, dans sa <b>cotte</b> et son bourgeron sales, sautant d'un air de singe échappé (534).	*bourgeron
	Puis, la voix lui manqua, il [Bijard] continua de taper sourdement, follement, raidi dans sa <b>cotte</b> et son bourgeron déguenillés, la face bleuie sous sa barbe sale, avec son front chauve taché de grandes plaques rouges (556).	*bourgeron
<b>Cravate</b>	[...] une raie soignée sur le côté de la tête, de <b>jolies cravates</b> , une paire de souliers vernis pour le dimanche (417).	*soulier
	Bibi-la-Grillade, boutonné jusqu'au cou, sans gilet, laissait passer seulement un coin de <b>cravate roulé en corde</b> (435).	*gilet
	Madame Fauconnier, une femme grasse, belle encore, parut la première ; elle avait une robe écrue, à fleurs imprimées, avec une <b>cravate rose</b> et un bonnet très chargé de fleurs (437-438).	*robe, bonnet
	[...] la couturière avec sa toilette de mousseline semée de bouquets roses, la blanchisseuse en robe de percale blanche à pois bleus, les poignets nus, une <b>petite cravate de soie grise</b> nouée au cou (570).	*robe
	[...] il lui fallait bien de l'argent pour se payer du linge blanc et des <b>cravates</b> de fils de famille (598).	
<b>Culotte</b>	[...] toute la lessive d'un ménage, les chemises de l'homme, les camisoles de la femme, les <b>culottes des gamins</b> [...] (414).	*chemise, camisole
	[...] l'ouvrier taillait tranquillement son zinc à coups de cisaille, penché sur l'établi, pareil à un tailleur coupant chez lui une <b>paire de culottes</b> (479).	
	Madame Gaudron, à elle seule, en lâchait neuf, des blonds, des bruns, mal peignés, mal mouchés, avec des <b>culottes</b> jusqu'aux yeux, des bas tombés sur les souliers, des vestes fendues, montrant leur peau blanche sous la crasse (519).	*soulier, veste
	Il ouvrait les tiroirs, se fichait des <b>culottes</b> tout seul, quand Virginie le pria de garder la boutique (730).	
<b>Écharpe</b>	[...] il devait être pour sûr chez sa blonde, à frictionner sa goutte ; peut-être bien aussi qu'il avait avalé son <b>écharpe</b> (435).	
	Puis, sur leurs talons, Virginie entra, mise comme une dame, en robe de mousseline imprimée, avec une <b>écharpe</b> et un chapeau, bien qu'elle eût eu seulement la rue à traverser (565).	*robe, chapeau
	Reine, oui, reine ! avec une couronne et une <b>écharpe</b> , pendant vingt-quatre heures, deux fois le tour du cadran ! (767).	
<b>Gants</b>	Avec les sept francs qui restaient, elle [Gervaise] eut une paire de <b>gants de coton</b> , une rose pour son bonnet et des souliers pour son aîné Claude (433).	*bonnet, soulier
	Mais ce qui les enthousiasma, ce furent les exploits du marquis de T... sortant d'un bal à deux heures du matin et se défendant contre trois mauvaises gouapes, boulevard des Invalides ; sans même retirer ses <b>gants</b> , il s'était débarrassé des deux premiers scélérats avec des coups de tête dans le ventre (626-627).	
	M. Marescot arrivait, le samedi suivant, couvert d'un bon paletot, ses grandes pattes fourrées dans des <b>gants de laine</b> (683).	*paletot
	Il faut peut-être que je mette des <b>gants</b> pour la trifouiller... C'est à la seule fin de l'avertir, vous voyez bien, histoire simplement de lui montrer que j'ai le bras long (693).	
	C'est elle [Nana] qui m'a envoyé une risette avec son <b>gant</b> ... (747-748).	
	Voyez-vous ce sagouin avec son pardessus et ses <b>gants de laine</b> , qui montait leur parler des termes (751).	
	Eh bien ! je vas t'estranguiller, oui, oui, moi ! et sans mettre des <b>gants</b> encore !... Ne fais pas le fendant... Empoche ça. Et atout ! atout ! atout ! (792).	

<b>Gilet</b>	Mais il se décida à la glisser dans la poche de son <b>gilet</b> , quand il vit, sur la commode, un reste de jambon dans un papier, avec un bout de pain (384).	
	Un gros homme de quarante ans, le père Colombe, en <b>gilet à manches</b> , servait une petite fille d'une dizaine d'années, qui lui demandait quatre sous de goutte dans une tasse (404).	
	Il se commanda ensuite une redingote, un pantalon et un <b>gilet</b> , chez un tailleur de la rue Myrrha, auquel il donna seulement un acompte de vingt-cinq francs ; ses souliers vernis et son bolivar pouvaient encore marcher (433).	*redingote, pantalon, soulier, bolivar
	Bibi-la-Grillade, boutonné jusqu'au cou, <b>sans gilet</b> , laissait passer seulement un coin de cravate roulé en corde (435).	*cravate
	Un huissier superbe, en <b>gilet rouge</b> , la livrée galonnée d'or, qui semblait les attendre sur le palier, redoubla leur émotion (444).	
	Elle lui glissait même des pièces de vingt sous dans la poche de son <b>gilet</b> (490).	
	Il n'y avait pas besoin non plus de mettre son nez sur les <b>gilets de flanelle</b> de M. Madinier, pour savoir qu'ils étaient à lui [...] (507).	
	Les hommes déboutonnaient leur <b>gilet</b> , les dames s'essuyaient la figure avec leur serviette (575).	
	Elle les surprit seulement un jour en train de l'appeler « la grand-tétasse », parce que sans doute son devant de <b>gilet</b> était un peu fort, malgré la mauvaise nourriture qui lui vidait la peau (701).	
<b>Habit</b>	Puis, les employés étaient passés, soufflant dans leurs doigts, mangeant leur pain d'un sou en marchant ; des jeunes gens efflanqués, aux <b>habits trop courts</b> , aux yeux battus, tout brouillés de sommeil [...] (379).	
	Seul, M. Madinier portait un <b>habit</b> , un <b>grand habit à queue carrée</b> (435)	
	M. Madinier, pourtant, n'avait encore rien proposé. Il était appuyé contre le comptoir, les pans de son <b>habit écartés</b> , gardant son importance de patron (441).	
	[...] les couples en procession mettaient des taches violentes, [...] une raideur de gens endimanchés donnait des drôleries de carnaval à la redingote luisante de Coupeau et à l' <b>habit carré</b> de M. Madinier (443).	*redingote
	Tout le saint-frusquin y passait, le linge, les <b>habits</b> , jusqu'aux outils et aux meubles (645).	
<b>Jupe</b>	[...] les rentiers du voisinage se promenaient au soleil ; les mères, en cheveux, en <b>jupes sales</b> , berçaient dans leurs bras des enfants au maillot [...] (380).	
	Tu crèves d'ambition, tu voudrais être habillé comme un monsieur et promener des catins en <b>jupes de soie</b> (382).	
	– De l'argent ! où veux-tu donc que je l'aie volé ?... Tu sais bien que j'ai eu trois francs avant-hier sur ma <b>jupe noire</b> (383-384).	
	Gervaise, sans retrousser ses <b>jupes</b> , en femme habituée aux flaques, s'engagea sous la porte, encombrée de jarres d'eau de javelle (386).	
	Le long des batteries, aux deux côtés de l'allée centrale, il y avait des files de femmes, les bras nus jusqu'aux épaules, le cou nu, les <b>jupes raccourcies</b> montrant des bas de couleur et de gros souliers lacés (386).	*soulier
	Puis, après avoir empli son baquet de quatre seaux d'eau froide, pris au robinet, derrière elle, elle plongea le tas du linge blanc ; et, relevant sa <b>jupe</b> , la tirant entre ses cuisses, elle entra dans une boîte posée debout, qui lui arrivait au ventre (387).	
	Elles tordaient toutes deux, chacune à un bout, une <b>jupe</b> , un petit lainage marron mauvais teint, d'où sortait une eau jaunâtre (391).	
	Elles étaient l'une et l'autre ruisselantes de la tête aux pieds, les corsages plaqués aux épaules, les <b>jupes</b> collant sur les reins, maigries, roidies, grelottantes, s'égouttant de tous les côtés ainsi que des parapluies pendant une averse (397).	*corsage
	Quand elle vit Virginie par terre, elle accourut, tirant Gervaise par ses <b>jupes</b> (398).	
	[...] elle [Gervaise] lui [à Virginie] releva les <b>jupes</b> , largement (400).	
	Cependant, Gervaise repassait la manche de sa camisole, rattachait ses <b>jupes</b> (401).	*camisole

	Lui [Coupeau], à se frotter toujours contre ses <b>jupes</b> , s'allumait de plus en plus (418).	
	Elle ne hasardait plus que des objections timides, les mains tombées sur ses <b>jupes</b> , la face noyée de douceur (420).	
	La femme [Mme Gaudron], énorme, étalant son ventre de femme enceinte, dont sa <b>jupe, d'un violet cru</b> , élargissait encore la rondeur (438).	
	Une rafale de pluie balayait la chaussée, où des femmes fuyaient en <b>tenant leurs jupes à deux mains</b> (439).	
	Elle [Mme Lorilleux] avait une robe de soie noire, dans laquelle elle étouffait ; le corsage, trop étroit, tirait sur les boutonsnières, la coupait aux épaules ; et la <b>jupe, taillée en fourreau</b> , lui serrait si fort les cuisses, qu'elle devait marcher à tout petits pas (439).	*robe, corsage
	[...] tandis que la belle toilette de madame Lorilleux, les effilés de madame Lerat, les <b>jupes fripées</b> de mademoiselle Remanjou, mêlaient les modes, traînaient à la file les décrochez-moi-ça du luxe des pauvres (443).	
	– Personne ne dit le bénédicité ? demanda Boche, pendant que les dames <b>arrangeaient leurs jupes sous la nappe</b> , par peur des taches (451).	
	– Alors, je leur relève la <b>jupe</b> , je couds en dedans... Je leur [aux poupées] plante une épingle dans la tête pour tenir le bonnet... Et c'est fait, on les vend treize sous (454).	*bonnet
	Elle se tut, cachant Nana dans sa <b>jupe</b> , craignant un cri de la petite (481).	
	[...] et quand elle [Mme Boche] revint, droite et sévère dans ses <b>jupes</b> , traversant la cour avec de lents regards à toutes les fenêtres (494).	
	Hier encore, j'ai vu ce sournois de Boche <b>se frotter aux jupes</b> de madame Gaudron (499).	
	Elle promenait doucement, dans le fond de la coiffe, le polonais, un petit fer arrondi des deux bouts, lorsqu'une femme entra, osseuse, la face tachée de plaques rouges, les <b>jupes trempées</b> (505).	
	Et elle savait d'autres particularités, les secrets de la propreté de chacun, les dessous des voisines qui traversaient la rue en <b>jupes de soie</b> , le nombre de bas, de mouchoirs, de chemises qu'on salissait par semaine [...] (507-508).	*chemise
	[...] chaque fois qu'elle devait passer derrière Clémence, elle gardait de la salive, elle crachait, riant en dedans, quand ça dégoulinait le long de la <b>jupe</b> (514).	
	L'étouffement devenait tel, sous les <b>jupes</b> et les nappes séchant au plafond, que ce louchon d'Augustine, à bout de salive, laissait passer un coin de langue au bord des lèvres (515).	
	Puis, toute la flopée des mioches suivait en ordre, les grands d'abord, les petits ensuite, se bousculant ; un bébé en <b>jupe</b> , haut comme une botte, portant sur l'oreille un bourrelet défoncé, venait le dernier (520).	
	Fifine, dans ses deux mains, ne dansait pas un chahut de bastingue, les guibolles emportées <b>par-dessus les jupes</b> (533).	
	Mais lui la rassura en souriant, jura qu'il n'y avait rien à craindre ; elle devait seulement avoir bien soin de ne pas laisser traîner ses <b>jupes</b> trop près des engrenages (535).	
	Et voilà qu'elle reconnut Virginie, la fille dont elle <b>avait retroussé les jupes</b> au lavoir (540).	
	Les ouvrières ne se pressèrent pas, engourdies d'une torpeur de paresse, les bras abandonnés sur leurs <b>jupes</b> , tenant toujours d'une main leurs verres vides, où un peu de marc de café restait (550-551).	
	Il y avait sans cesse là des femmes bavardes qui prenaient un air de feu devant la mécanique, leurs <b>jupes troussées</b> jusqu'aux genoux, faisant la petite chapelle (552).	
	Sur le carreau, au milieu, madame Bijard, les <b>jupes encore trempées</b> par l'eau du lavoir et collées à ses cuisses (556).	

	Les dames posèrent sur le lit leurs châles et leurs bonnets, puis relevèrent leurs <b>jupes</b> avec des épingles, pour ne pas les salir (566).	*châle, bonnet
	Elle [Mme Lerat] remit son châle et son bonnet ; elle monta, raide dans ses <b>jupes</b> , l'air important (568).	*châle, bonnet
	Elle <b>tirait</b> Gervaise par la <b>jupe</b> , elle l'emmena dans la pièce du fond (568).	
	Pourtant, elle commença de son filet de voix cassé ; et son visage ridé, aux petits yeux vifs, soulignait les allusions, les terreurs de mademoiselle Lise <b>serrant ses jupes</b> à la vue de la souris (587).	
	C'était son milieu, il crevait d'aise parmi les <b>jupes</b> , se fourrait au plus épais des femmes, adorant leurs gros mots, les poussant à en dire, tout en gardant lui-même un langage choisi (608).	
	S'il passait derrière elle, il enfonçait les genoux dans ses <b>jupes</b> , soufflait sur son cou, comme pour l'endormir (613).	
	elle s'y abandonnait et s'habituaît au papier déchiré, aux boiseries graisseuses, comme elle en arrivait à porter des <b>jupes fendues</b> et à ne plus se laver les oreilles (644).	
	Gervaise, demandant si maman Coupeau ne laissait pas une <b>jupe noire</b> , cette <b>jupe</b> qu'on lui avait donnée pour sa fête. Gervaise dut aller chercher la <b>jupe</b> (663).	
	Les dames arrivaient ensuite, au premier rang madame Lorilleux qui traînait la <b>jupe retapée</b> de la morte, madame Lerat cachant sous son châle son deuil improvisé, un caraco garni de lilas, [...] (667).	*châle, caraco
	Madame Lorilleux s'occupait surtout de la robe, son cadeau à elle, foudroyant Nana et l'appelant « grande sale », chaque fois que l'enfant <b>ramassait la poussière avec sa jupe</b> , en s'approchant trop des magasins (680).	*robe
	– Nom de Dieu ! ils me trouent la pelure !... Oh ! les sales bêtes !... Tiens bon ! <b>serre tes jupes</b> ! (698).	
	La <b>jupe, un peu courte</b> , dégageait ses pieds ; les manches, largement ouvertes et tombantes, découvraient ses bras jusqu'aux coudes ; l'encolure du corsage [...] (710).	*corsage
	Quand un homme traversait la cour, des rires flûtés montaient, les froufrous de leurs <b>jupes amidonnées</b> passaient comme un coup de vent (711).	
	La rue était à elles ; elles y avaient grandi, en relevant leurs <b>jupes</b> le long des boutiques (711).	
	Et il y avait encore, pour les filles restées sages comme Nana, un mauvais air à l'atelier, l'odeur de bastingue et de nuits peu catholiques, apportée par les ouvrières coureuses, dans leurs chignons mal rattachés, dans leurs <b>jupes si fripées</b> qu'elles semblaient avoir couché avec (717).	
	Eh bien ! c'était gentil, à quinze ans et demi, de <b>traîner ainsi des hommes à ses jupes</b> ! (720).	
	Un vrai fouille-au-pot, qui <b>tâtait sa jupe</b> par-dérrière, dans la foule, sans avoir l'air de rien (725).	
	On faisait cercle, on l'applaudissait ; et, lancée, elle ramassait ses <b>jupes</b> , les retroussait jusqu'aux genoux (740).	
	Oh ! elle n'en aurait pas mis la main au feu, il était homme à faire pire, quand une <b>jupe</b> lui trottait dans la tête (747).	
	Alors, elle s'assit elle-même sur une chaise, les membres cassés, les mains tombées le long de sa <b>jupe sale</b> (748).	
	Tu viens de la retape, chameau ! Attends un peu que je t'arrange !... Hein ? tu caches ton monsieur derrière tes <b>jupes</b> (792).	
<b>Jupon</b>	Qu'est-ce qu'elle frotte donc là ? Hein ? c'est un <b>jupon</b> ? Il est joliment dégoûtant, il a dû en voir de propres, ce <b>jupon</b> ! (392)	
	Si elle m'avait attrapée, je lui aurais joliment <b>retroussé ses jupons</b> ; vous auriez vu ça (395).	
	Trois jours après ses couches, elle repassait des <b>jupons</b> chez madame Fauconnier, tapant ses fers, mise en sueur par la grosse chaleur du fourneau (472).	

	C'était bien de ne pas licher, de ne pas souffler dans le nez des filles, sur les trottoirs ; mais il fallait pourtant qu'un homme fût un homme, sans quoi autant valait-il tout de suite porter des <b>jupons</b> (474-475).	
	En <b>jupon blanc</b> , la camisole retroussée aux manches et glissée des épaules, elle avait les bras nus, le cou nu, toute rose, si suante, que des petites mèches blondes de ses cheveux ébouriffés se collaient à sa peau (504).	*camisole
	Soigneusement, elle trempait dans l'eau laiteuse des bonnets, des devants de chemises d'homme, des <b>jupons entiers</b> , des garnitures de pantalons de femme (504).	*bonnet, chemise, pantalon
	Maintenant, toujours assise au bord du tabouret, elle disparaissait entre les chemises et les <b>jupons</b> ; elle avait devant elle les draps, les pantalons, les nappes, une débâcle de malpropreté [...] (508).	*chemise, pantalon
	Mais il s'emberlificota dans les <b>jupons</b> , qui lui barraient le chemin, et faillit tomber (509).	
	Tout en balbutiant, il [Coupeau] tournait le tas des <b>jupons</b> , il butait dans le tas des chemises ; puis, comme il s'entêtait, ses pieds s'accrochèrent, il s'étala, le nez au beau milieu des torchons (509).	*chemise
	Près d'elle, madame Putois, enveloppée de flanelle, matelassée jusqu'aux oreilles, repassait un <b>jupon</b> , qu'elle tournait autour de la planche à robe, dont le petit bout était posé sur le dossier d'une chaise ; et, par terre, un drap jeté empêchait le <b>jupon</b> de se salir, en frôlant le carreau (544).	*robe
	Maman Coupeau et Virginie seules étaient assises sur des chaises ; les autres, sur leurs petits bancs, semblaient par terre ; même ce louchon d'Augustine avait tiré un coin du drap, sous le <b>jupon</b> , pour s'étendre (545).	
	Gervaise releva le <b>jupon</b> , l'aperçut sur le drap qui se roulait comme un goret, les jambes en l'air (547).	
	Dès que Clémence se remua, elle eut un accès de toux, à cracher sa langue ; puis, elle acheva sa chemise d'homme, dont elle épingla les manchettes et le col. Madame Putois s'était remise à son <b>jupon</b> (551).	*chemise
	Mais elle la posa tout de suite au bord de l'établi, entre un <b>jupon</b> et un paquet de chemises (560).	*chemise
	Les dames finirent par faire les jeunes filles ; elles jouaient à se pousser, elles couraient d'une pièce à l'autre, ébranlant le plancher, remuant et développant les odeurs de cuisine avec leurs <b>jupons</b> , dans un vacarme assourdissant, où les rires se mêlaient au bruit du couperet de maman Coupeau, hachant du lard (567).	
	Voilà que les <b>jupons</b> le relançaient maintenant ! (570).	
	Pourtant, l'après-midi, cédant à son envie, elle prit un panier vide, elle partit sous le prétexte d'aller prendre des <b>jupons</b> chez sa pratique de la rue des Portes-Blanches (613).	
	Dans son trouble, comme pour montrer qu'elle [Gervaise] resterait là, elle se déshabillait, jetait sa robe de soie sur une chaise, se mettait violemment en chemise et en <b>jupon</b> , toute blanche, le cou et les bras nus (632).	*robe, chemise
	Elle regarda son père roulé dans son vomissement ; puis, la figure collée contre la vitre, elle resta là, à attendre que le <b>jupon</b> de sa mère eût disparu chez l'autre homme, en face (633).	
	L'été, naturellement, il y avait toujours un peu plus de travail, les <b>jupons blancs</b> et les robes de percale des baladeuses du boulevard extérieur (644).	*robe
	Le bout de bougie était brûlé, elle renouait ses <b>jupons</b> dans l'obscurité, étourdie, les mains fiévreuses (653).	
	Ils [Gervaise et Lantier] lui [à maman Coupeau] avaient mis des bas, un <b>jupon blanc</b> , une camisole, un bonnet ; enfin, son linge le meilleur (655).	*camisole, bonnet
	Elle n'avait rien à elle que sa rente de calottes avant de se fourrer dans le lambeau de drap, où elle grelottait sous son <b>petit jupon noir</b> qu'elle étalait pour toute couverture (726).	

	Oui, ce chameau dénaturé lui emportait le dernier morceau de son honnêteté dans ses <b>jupons sales</b> (728).	
	Son vieux <b>jupon trempé</b> lui collait aux fesses (731).	
	Sur le tas de paille, Gervaise, tout habillée, se tenait en chien de fusil, les pattes ramenées sous sa <b>guenille de jupon</b> , pour avoir plus chaud (750).	
	[...] et elles se noyaient de nouveau, reprises par l'ombre, balançant la raie blanche de leur <b>jupon</b> , retrouvant le charme frissonnant des ténèbres du trottoir (771).	
<b>Manteau</b>	Le père Bazouge, un croque-mort d'une cinquantaine d'années, avait son pantalon noir taché de boue, son <b>manteau noir</b> agrafé sur l'épaule, son chapeau de cuir noir cabossé, aplati dans quelque chute (462).	*pantalon, chapeau
	Dès qu'il rentrait, le soir, elle suivait malgré elle son petit ménage, le chapeau de cuir noir sonnait sourdement sur la commode comme une pelletée de terre, le <b>manteau noir</b> accroché et frôlant le mur avec le bruit d'ailes d'un oiseau de nuit, toute la défroque noire jetée au milieu de la pièce et l'emplantant d'un déballage de deuil (686-687).	*chapeau
	La camoufle, restée allumée, éclairait sa défroque, son chapeau noir aplati dans un coin, son <b>manteau noir</b> qu'il avait tiré sur ses genoux, comme un bout de couverture (779).	*chapeau
<b>Mantelet</b>	Elle avait une grosse envie d'un <b>petit mantelet de soie</b> , affiché treize francs, rue du Faubourg-Poissonnière (433).	
	Gervaise, très douce, gaie, dans sa robe d'un bleu dur, les épaules serrées sous son <b>étroit mantelet</b> [...] (435).	*robe
<b>Paletot</b>	On reconnaissait les serruriers à leurs bourgerons bleus, les maçons à leurs cottes blanches, les peintres à leurs <b>paletots</b> , sous lesquels de longues blouses passaient (378).	*bourgeron, cote, blouse
	C'était un envahissement du trottoir, de la chaussée, des ruisseaux, un flot paresseux coulant des portes ouvertes, s'arrêtant au milieu des voitures, faisant une traînée de blouses, de bourgerons et de <b>vieux paletots</b> , toute pâlie et déteinte sous la nappe de lumière blonde qui enfilait la rue (409).	*blouse, bourgeron
	[...] écoutait complaisamment les ricanements de Lorilleux, perdu au fond d'un <b>immense paletot sac</b> , malgré la chaleur [...] (435).	
	– Parfaitement. Un gros homme en <b>paletot</b> , l'air bon garçon... (455).	
	Poisson, qui n'était pas de service ce jour-là, serré dans un <b>vieux paletot marron</b> , l'écoutait, la mine terne et silencieuse, hérissant son impériale et ses moustaches rouges (570).	
	Ce jour-là, il [Lantier] portait un pantalon gris et un <b>paletot gros bleu</b> comme un monsieur, avec un chapeau rond [...] (597).	*pantalon, chapeau
	Puis, assis contre la vitrine, toujours en <b>paletot</b> , rasé et peigné, il causait poliment, avec les manières d'un homme qui aurait reçu de l'instruction (598).	
	Sans doute, il était changé à son avantage : il portait toujours un <b>paletot</b> , il avait pris de l'éducation dans les cafés et dans les réunions politiques (612).	
	Puis marchaient les hommes, M. Madinier, très grave, tout en noir, Mes-Bottes, un <b>paletot</b> sur sa blouse, Boche, dont le pantalon jaune fichait un pétard, Lantier, Gaudron, Bibi-la-Grillade, Poisson, d'autres encore (667).	*blouse, pantalon
	M. Marescot arrivait, le samedi suivant, couvert d'un <b>bon paletot</b> , ses grandes pattes fourrées dans des gants de laine (683).	*gant
	Leurs [à Pauline et Nana] belles robes fraîches s'écrasaient entre les <b>paletots</b> et les bourgerons sales (713).	*bourgeron
	Nana reprit les queues de violettes qu'elle roulait, et tout l'atelier s'occupa de l'homme. C'était un monsieur bien vêtu, en <b>paletot</b> , d'une cinquantaine d'années (718).	
	Et, comme il barrait le passage, il vit un petit jeune homme maigre qui essuyait la manche de son <b>paletot</b> , après lui avoir donné un coup de coude (738-739).	
	Coupeau voulut le rattraper. Plus souvent qu'il se laissât mécaniser par un <b>paletot</b> ! (739).	

	Mais Coupeau, qui venait de retrouver dans le cavalier de sa fille le jeune homme maigre au <b>paletot</b> , se fichait pas mal du monde (741).	
	Un vrai chenil, maintenant, où les levrettes qui portent des <b>paletots</b> , dans les rues, ne seraient pas demeurées en peinture (750).	
	Et, si ton monsieur est bien nippé, demande-lui un <b>vieux paletot</b> , j'en ferai mon beurre (764).	
	Deux ouvriers, allongeant le pas, faisaient côte à côte de grandes enjambées, en parlant très fort, avec des gestes, sans se regarder ; d'autres, seuls, en <b>paletot</b> et en casquette, marchaient au bord du trottoir (765).	*casquette
<b>Pantalon</b>	[...] sur le dossier des meubles, pendaient un châle troué, un <b>pantalon mangé par la boue</b> , les dernières nippes dont les marchands d'habits ne voulaient pas (375-376).	*châle
	Il finit par décrocher le <b>pantalon</b> et le châle, ouvrit la commode, ajouta au paquet une camisole et deux chemises de femme [...] (384).	*châle, camisole, chemise
	Dessous, il y avait un <b>pantalon</b> . Elle passa la main dans la fente, l'arracha, montra tout, les cuisses nues, les fesses nues (400).	
	Il se commanda ensuite une redingote, un <b>pantalon</b> et un gilet, chez un tailleur de la rue Myrrha, auquel il donna seulement un acompte de vingt-cinq francs ; ses souliers vernis et son bolivar pouvaient encore marcher (433).	*redingote, gilet, soulier, bolivar
	Boche avait un <b>pantalon jaune</b> ; (435).	
	[...] les couples en procession mettaient des taches violentes, [...] le <b>pantalon jaune canari</b> de Boche ; une raideur de gens endimanchés donnait des drôleries de carnaval [...] (443).	
	[...] et il réussit même à l'égayer, en lui racontant à l'oreille qu'ils entraient en ménage avec la somme de sept sous toute ronde, trois gros sous et un petit sou, qu'il faisait sonner de la main dans la poche de son <b>pantalon</b> (462).	
	Le père Bazouge, un croque-mort d'une cinquantaine d'années, avait son <b>pantalon noir taché de boue</b> , son manteau noir agrafé sur l'épaule, son chapeau de cuir noir cabossé, aplati dans quelque chute (462).	*manteau, chapeau
	Boche lâchait la redingote ou le <b>pantalon</b> dont il refaisait les boutons, venait de son côté surveiller ses hommes (496).	*redingote
	Soigneusement, elle trempait dans l'eau laiteuse des bonnets, des devants de chemises d'homme, des jupons entiers, des garnitures de <b>pantalons de femme</b> (504).	*bonnet, chemise, jupon
	Puis, elle roulait les pièces et les posait au fond d'un panier carré, après avoir plongé dans un seau et secoué sa main sur les corps des chemises et des <b>pantalons</b> qui n'étaient pas amidonnés (504).	*chemise
	Maintenant, toujours assise au bord du tabouret, elle disparaissait entre les chemises et les jupons ; elle avait devant elle les draps, les <b>pantalons</b> , les nappes, une débâcle de malpropreté [...] (508).	*chemise, jupon
	Madame Putois avait attaqué le panier de linge préparé par Gervaise, des serviettes, des <b>pantalons</b> , des camisoles, des paires de manches (511).	*camisole
	Quand elles réglèrent, elle vit que Gervaise lui comptait un bonnet six sous ; elle se récria, mais elle dut convenir qu'elle n'était vraiment pas chère pour le courant ; non, les chemises d'homme cinq sous, les <b>pantalons de femme</b> quatre sous, [...] ce n'était pas cher, attendu que bien des blanchisseuses prenaient deux liards ou même un sou de plus pour toutes ces pièces (539).	*bonnet, chemise
	Ce jour-là, il [Lantier] portait un <b>pantalon gris</b> et un paletot gros bleu comme un monsieur, avec un chapeau rond [...] (597).	*paletot, chapeau
	Il [Lantier] en tira successivement une casserole, une paire de bottes, un buste de Ledru-Rollin avec le nez cassé, une chemise brodée, un <b>pantalon de travail</b> (605).	*botte, chemise
	Il [Lantier] se soignait beaucoup, mesurait son ventre à la ceinture de son <b>pantalon</b> , avec la continuelle crainte d'avoir à resserrer ou à desserrer la boucle ; il se trouvait très bien, il ne voulait ni grossir ni mincir, par coquetterie (646-647).	

	Elle se décidait à la faire habiller, lorsque Lantier, en <b>pantalon</b> et en pantoufles, vint la rejoindre ; il ne pouvait plus dormir, il avait un peu honte de sa conduite (654).	*pantoufle
	Puis marchaient les hommes, M. Madinier, très grave, tout en noir, Mes-Bottes, un paletot sur sa blouse, Boche, dont le <b>pantalon jaune</b> fichait un pétard, Lantier, Gaudron, Bibi-la-Grillade, Poisson, d'autres encore (667).	*paletot, blouse
	Un jour, Gervaise qui lui reprochait sa vie crûment, et lui demandait si elle donnait dans les <b>pantalons rouges</b> , pour rentrer cassée à ce point, exécuta enfin sa menace en lui secouant sa main mouillée sur le corps (744).	
	Est-ce qu'il n'y avait pas des araignées aussi ! Il serrait rudement son <b>pantalon</b> pour tuer contre sa cuisse de grosses araignées, qui s'étaient fourrées là (791).	
	Sa voix montait, rauque, épouvantée, et il se baissait vivement, répétant que la rousse et les <b>pantalons rouges</b> étaient en bas, des hommes qui le visaient avec des fusils (791).	
<b>Pantoufles</b>	Alors, il la taquinait, se rendait chez elle avec ses <b>pantoufles</b> à la main, comme pour emménager (418).	
	Le mari, d'une année plus âgé seulement, lui semblait un vieillard, aux minces lèvres méchantes, en manches de chemise, les pieds nus dans des <b>pantoufles éculées</b> (425).	*chemise
	Lorsqu'on venait demander Coupeau, on le trouvait toujours là, en <b>pantoufles</b> , en manches de chemise, sortant de l'arrière-boutique avec la tête ennuyée d'un mari qu'on dérange [...] (647).	*chemise
	Elle se décidait à la faire habiller, lorsque Lantier, en pantalon et en <b>pantoufles</b> , vint la rejoindre ; il ne pouvait plus dormir, il avait un peu honte de sa conduite (654).	*pantalon
<b>Redingote</b>	La concierge raconta qu'elle allait à deux pas, rue de la Charbonnière, pour trouver au lit un employé, dont son mari ne pouvait pas tirer le raccommodage d'une <b>redingote</b> (378-379).	
	Il portait une cotte d'ouvrier, une <b>vieille redingote tachée</b> , qu'il pinçait à la taille, et avait en parlant un accent provençal très prononcé (380).	*cotte
	Le particulier était déjà au deuxième étage, mais j'ai bien reconnu la <b>redingote</b> de monsieur Lantier (394).	
	Il se commanda ensuite une <b>redingote</b> , un pantalon et un gilet, chez un tailleur de la rue Myrrha, auquel il donna seulement un acompte de vingt-cinq francs ; ses souliers vernis et son bolivar pouvaient encore marcher (433).	*pantalon, gilet, soulier, bolivar
	[...] sur l'autre trottoir, venaient Coupeau, Boche et Bibi-la-Grillade. Ces trois-là étaient en <b>redingote noire</b> , le dos rond, les bras ballants (435).	
	[...] les couples en procession mettaient des taches violentes, [...] une raideur de gens endimanchés donnait des drôleries de carnaval à la <b>redingote luisante</b> de Coupeau et à l'habit carré de M. Madinier (443).	
	Les hommes retirèrent leurs <b>redingotes</b> et continuèrent à manger en manches de chemise (454).	*chemise
	Coupeau, furieux, aurait cogné, si Gervaise ne l'avait tiré par sa <b>redingote</b> , très effrayée, suppliante (458).	
	[...] devant la fenêtre, toute la lumière tombait sur l'établi du tailleur, où traînait une <b>vieille redingote</b> à retourner (494)	
	Boche lâchait la <b>redingote</b> ou le pantalon dont il refaisait les boutons, venait de son côté surveiller ses hommes (496).	*pantalon
	Et, au bas de ce mur, au fond d'un trou, grand comme une armoire, entre une marchande de ferraille et une marchande de pommes de terre frites, il y avait un horloger, un monsieur en <b>redingote</b> , l'air propre, qui fouillait continuellement des montres avec des outils mignons (501).	

	Mais le voisin qu'elle respectait le plus était encore, en face, l'horloger, le monsieur en <b>redingote</b> , l'air propre, fouillant continuellement des montres avec des outils mignons (525).	
	[...] d'autant plus que la concierge et la couturière l'effrayaient beaucoup en racontant des histoires terribles, des hommes attendant des femmes avec des couteaux et des pistolets cachés sous leur <b>redingote</b> (561).	
	Le forgeron, qui avait sa <b>redingote</b> , tenait Gervaise à son bras gauche et Virginie à son bras droit (569).	
	[...] tandis que les messieurs, assis loin de la table, bombaient la poitrine et écartaient les coudes, par crainte de tacher leur <b>redingote</b> (574).	
	Il y avait des militaires, des bourgeois en <b>redingote</b> , trois petites filles de cinq ou six ans, se tenant par la main, très graves, émerveillées (588).	
	Comme on s'asseyait, Boche entra dire que M. Marescot demandait à se présenter, et le propriétaire se présenta, très grave, avec sa large décoration sur sa <b>redingote</b> (660).	
	Coupeau et Lorilleux, en <b>redingote</b> , le chapeau à la main, conduisaient le deuil ; le premier dans son attendrissement que deux verres de vin blanc [...] (667).	*chapeau
	Il s'accroupit, sans s'inquiéter s'il ne ramassait pas la poussière du paillason avec sa <b>redingote</b> (786)	
<b>Robe</b>	Tu crèves d'ambition, tu voudrais être habillé comme un monsieur et promener des catins en jupes de soie. N'est-ce pas ? tu ne me trouves plus assez bien, depuis que tu m'as fait mettre toutes mes <b>robes</b> au Mont-de-Piété... (382)	*jupe
	Et ç'a été des dîners, des voitures, le théâtre, une montre pour lui, une <b>robe de soie</b> pour moi ; car il n'a pas mauvais cœur, quand il a de l'argent (389).	
	Elle [Virginie] avait une <b>vieille robe noire à volants</b> , un ruban rouge au cou ; et elle était coiffée avec soin, le chignon pris dans un filet en chenille bleue (392).	*ruban
	– Rosse ! elle m'a perdu ma <b>robe</b> ! cria celle-ci, qui avait toute une épaule mouillée et sa main gauche teinte en bleu. Attends, gadoue ! (396).	
	Ce fut Virginie qui, la première, en reçut un en pleine figure ; l'eau, entrant par son cou, coula dans son dos et dans sa gorge, pissa par-dessous sa <b>robe</b> (397).	
	[...] et les enfants, Claude et Étienne, pleurant, suffoquant, épouvantés, se pendaient à sa <b>robe</b> , avec ce cri continu : Maman ! maman ! qui se brisait dans leurs sanglots (398).	
	Elle s'était habillée : une <b>robe noire</b> , avec un châle à palmes jaunes en mousseline de laine imprimée, et un bonnet blanc garni d'une petite dentelle. Depuis six semaines qu'elle travaillait, elle avait économisé les sept francs du châle et les deux francs cinquante du bonnet ; la <b>robe était une vieille robe nettoyée et refaite</b> (421).	*châle, bonnet
	Pourtant, un rire adouci sortait de la chambre de la repasseuse, tandis qu'un filet de lumière glissait par la serrure de mademoiselle Remanjou, taillant encore, avec un petit bruit de ciseaux, les <b>robes de gaze</b> des poupées à treize sous (431).	
	[Gervaise] racheta pour dix francs au mari d'une blanchisseuse, morte dans la maison de madame Fauconnier, une <b>robe de laine gros bleu</b> , qu'elle refit complètement à sa taille (433).	
	Gervaise, très douce, gaie, dans sa <b>robe d'un bleu dur</b> , les épaules serrées sous son étroit mantelet [...] (435).	*mantelet
	Madame Fauconnier, une femme grasse, belle encore, parut la première ; elle avait une <b>robe écru, à fleurs imprimées</b> , avec une cravate rose et un bonnet très chargé de fleurs (437-438).	*cravate, bonnet
	Ensuite vinrent ensemble mademoiselle Remanjou, toute fluette dans l' <b>éternelle robe noire</b> qu'elle semblait garder même pour se coucher (438).	
	Madame Lerat, l'aînée des Coupeau, était une grande femme, sèche, masculine, parlant du nez, fagotée dans une <b>robe puce trop large</b> , dont les longs effilés la faisaient ressembler à un caniche maigre sortant de l'eau (438).	

	Coupeau essaya de la calmer. Mais elle l'envoya coucher. Ce ne serait pas lui qui payerait sa <b>robe</b> , si elle était perdue. Elle [Mme Lorilleux] avait une <b>robe de soie noire</b> , dans laquelle elle étouffait (439).	
	[...] les couples en procession mettaient des taches violentes, la <b>robe gros bleu</b> de Gervaise, la <b>robe écrue à fleurs imprimées</b> de madame Fauconnier [...] (443).	
	Et les sourires augmentaient encore, quand, tout au bout, pour clore le spectacle, madame Gaudron, la cardeuse, s'avavançait dans sa <b>robe d'un violet cru</b> , avec son ventre de femme enceinte, qu'elle portait énorme, très en avant (443).	
	Il s'occupait beaucoup de madame Lorilleux, à cause de sa <b>robe de soie</b> ; et, chaque fois qu'elle l'interrogeait, il répondait gravement, avec un grand aplomb (445).	
	Madame Lorilleux, le coeur noyé à chaque goutte qui mouillait sa <b>robe</b> , proposa de se réfugier sous le Pont-Royal ; d'ailleurs, si on ne la suivait pas, elle menaçait d'y descendre toute seule (447).	
	Pour sûr, sa <b>robe de soie</b> était tachée. M. Madinier dut lui regarder le dos, mais il n'y avait rien, il le jurait (456).	
	[...] pendant que les dames, ne sachant plus comment soulager leur besoin de colère, regardaient leurs <b>robes</b> , cherchant si elles n'avaient pas attrapé des taches (460).	
	La <b>robe écrue</b> de madame Fauconnier était pleine de sauce (460).	
	– Qu'est-ce que je disais ? cria-t-elle. C'est du jus de poulet. Le garçon payera la <b>robe</b> . Je lui ferai plutôt un procès... (460).	
	Dès le samedi soir, madame Lorilleux apporta ses cadeaux de marraine : un bonnet de trente-cinq sous et une <b>robe de baptême</b> , plissée et garnie d'une petite dentelle, qu'elle avait eue pour six francs, parce qu'elle était défraîchie (472).	*bonnet
	Mais Augustine, hargneuse, d'une méchanceté sournoise de monstre et de souffre-douleur, cracha par-derrière sur sa <b>robe</b> , sans qu'on la vit, pour se venger (505).	
	[...] et comme Clémence, pour se défendre de ne pas avoir nettoyé son fer, accusait Augustine, jurait ses grands dieux que le fer n'était pas à elle, malgré la plaque d'amidon brûlé restée dessous, l'apprentie lui avait craché sur la <b>robe</b> , sans se cacher, par-devant, outrée d'une pareille injustice (514).	
	Elle y attachait par derrière les <b>robes</b> de ses camarades, elle emplissait de cendre la tabatière de la maîtresse, trouvait des inventions moins propres encore, qu'on ne pouvait pas raconter (518).	
	[...] il avait fait un petit héritage d'une tante ; il l'établirait sans doute plus tard ; pour le moment, elle continuait à s'occuper de couture, elle bâclait une <b>robe</b> par-ci par-là (542).	
	Près d'elle, madame Putois, enveloppée de flanelle, matelassée jusqu'aux oreilles, repassait un jupon, qu'elle tournait autour de la planche à <b>robe</b> , dont le petit bout était posé sur le dossier d'une chaise (544).	*jupon
	Elle [Gervaise] plia vivement sa <b>robe de soie noire</b> dans une serviette, qu'elle épingla (563).	
	Puis, sur leurs talons, Virginie entra, mise comme une dame, en <b>robe de mousseline imprimée</b> , avec une écharpe et un chapeau, bien qu'elle eût eu seulement la rue à traverser (565).	*écharpe, chapeau
	Enfin, parurent Boche avec un pot de pensées, madame Boche avec un pot de réséda, madame Lerat avec une citronnelle, un pot dont la terre avait sali sa <b>robe de mérinos violet</b> . [...] Une <b>robe</b> qui accrocha la rôtissoire, causa une émotion. Ça sentait l'oie si fort, que les nez s'agrandissaient (566).	
	Elle tint de la main la porte de la boutique grande ouverte, tandis que madame Lorilleux, en <b>robe de soie</b> , s'arrêtait sur le seuil (568).	
	[...] la couturière avec sa toilette de mousseline semée de bouquets roses, la blanchisseuse en <b>robe de percale blanche à pois bleus</b> , les poignets nus, une petite cravate de soie grise nouée au cou (570).	*cravate

	Mais les dames, qui dégrafaient leur <b>robe</b> , se plaignaient de la chaleur (577).	
	Oui, M. Lantier grimait la rue Notre-Dame-de-Lorette ; la femme était blonde, un de ces chameaux du boulevard à moitié crevés, le derrière nu sous leur <b>robe de soie</b> (600).	
	Mais Clémence eut beau ajouter des commentaires dégoûtants, Gervaise continuait à repasser tranquillement une <b>robe blanche</b> (600-601).	
	Le chapelier l'attendait sous la porte, bien mis, sifflant un air. Elle avait sa <b>robe de soie</b> (629).	
	Dans son trouble, comme pour montrer qu'elle [Gervaise] resterait là, elle se déshabillait, jetait sa <b>robe de soie</b> sur une chaise, se mettait violemment en chemise et en jupon, toute blanche, le cou et les bras nus (632).	*chemise, jupon
	Madame Goujet causait gravement, en <b>robe noire</b> comme toujours, sa face blanche encadrée dans sa coiffe monacale (640).	
	L'été, naturellement, il y avait toujours un peu plus de travail, les jupons blancs et les <b>robes de percale</b> des baladeuses du boulevard extérieur (644).	*jupon
	Puisque l'argent était prêt depuis longtemps, l'héritage d'une tante, elle avait joliment raison de lâcher les <b>quatre robes</b> qu'elle bâclait par saison, pour se lancer dans les affaires (650).	
	Madame Lorilleux geignait : elle n'avait pas de <b>robe noire</b> , elle aurait pourtant voulu éviter d'en acheter une, car ils étaient bien gênés, bien gênés (663).	
	De courts silences se faisaient, coupés de chuchotements rapides, une attente agacée et fiévreuse, avec des courses brusques de <b>robe</b> , madame Lorilleux qui avait oublié son mouchoir, ou bien madame Lerat qui cherchait un paroissien à emprunter (665).	
	Nana dansait de joie en pensant à la <b>robe blanche</b> . Les Lorilleux, comme parrain et marraine, avaient promis la <b>robe</b> , un cadeau dont ils parlaient dans toute la maison (678).	
	– Je t'en ficherais, des <b>robes blanches</b> ! Hein ? c'est encore pour te faire des nichons dans ton corsage avec des boules de papier, comme l'autre dimanche ? (679).	*corsage
	Il assista à la toilette de la petite, attendri par la robe blanche, trouvant qu'un rien du tout donnait à cette vermine un air de vraie demoiselle (679).	
	Et il fallait voir le chic de Nana, qui avait des sourires embarrassés de mariée, dans sa <b>robe trop courte</b> (679)	
	Madame Lorilleux s'occupait surtout de la <b>robe</b> , son cadeau à elle, foudroyant Nana et l'appelant « grande sale », chaque fois que l'enfant ramassait la poussière avec sa jupe, en s'approchant trop des magasins (680).	*jupe
	Mais les reines de la fête furent les deux petites, Nana et Pauline, auxquelles on avait permis de ne pas se déshabiller ; elles se tenaient raides, de crainte de tacher leurs <b>robes blanches</b> , et on leur criait, à chaque bouchée, de lever le menton, pour avaler proprement (681).	
	Les gamines écoutaient et rigolaient en dessous, se frottaient l'une contre l'autre, le cœur gonflé d'être des femmes, rouges et embarrassées dans leurs <b>robes blanches</b> (682).	
	Nana, qui se déshabillait, demanda à sa mère si la <b>robe</b> de la demoiselle du second, qu'on avait mariée le mois dernier, était en mousseline comme la sienne (682).	
	Gervaise l'attirait le plus possible, lui donnait tout ce qu'elle pouvait, du manger, des <b>vieilles robes</b> (690).	
	Elle avait lavé un bonnet, et s'escrimait, depuis le matin, sur les trous d'une <b>vieille robe</b> , voulant être présentable (701).	*bonnet
	Alors, elle faisait des miracles, elle rapportait des rubans de l'atelier, elle s'arrangeait des toilettes, des robes sales couvertes de nœuds et de bouffettes (709).	
	Avec une robe de percale de six francs, elle passait tous ses dimanches, elle emplissait le quartier de la Goutte-d'Or de sa beauté blonde (709).	

	Une <b>robe</b> surtout lui alla à la perfection. C'était une <b>robe blanche à pois roses</b> , très simple, sans garniture aucune (710).	
	Mais, elle, tranquille, se collait des accroche-cœur sur le front avec de l'eau sucrée, recousait les boutons de ses bottines ou faisait un point à sa <b>robe</b> , les jambes nues, la chemise glissée des épaules, dans le désordre de ses cheveux ébouriffés (710).	
	Et leurs <b>robes envolées</b> laissaient, derrière elles, l'insolence de leur jeunesse ; elles s'épalaient en plein air, sous la lumière crue, d'une grossièreté ordurière de voyous, désirables et tendres comme des vierges qui reviennent du bain, la nuque trempée (711-712).	
	Nana prenait le milieu, avec sa <b>robe rose</b> , qui s'allumait dans le soleil. Elle donnait le bras à Pauline, dont la <b>robe, des fleurs jaunes sur un fond blanc</b> , flambait aussi, piquée de petites flammes (712).	
	Leurs [à Pauline et Nana] <b>belles robes fraîches</b> s'écrasaient entre les paletots et les bourgerons sales (713).	*paletot, bourgeron
	Le matin, pendant que la mère regardait l'heure au coucou, la petite partait toute seule, l'air gentil, serrée aux épaules par sa <b>vieille robe noire trop étroite et trop courte</b> ; et madame Lerat était chargée de constater l'heure de son arrivée, qu'elle disait ensuite à Gervaise (714).	
	Allez, vous n'avez pas à la plaindre, elle est bien heureuse, une <b>jolie robe de laine</b> sur le dos, une croix d'or au cou, et l'air drolichon avec ça ! (733).	
	Le zingueur, d'une poussée, écarta la foule. Nom de Dieu ! oui, c'était Nana ! Et dans une jolie toilette encore ! Elle n'avait plus sur le derrière qu'une <b>vieille robe de soie</b> , toute poissée d'avoir essuyé les tables des caboulots, et dont les volants arrachés déglobillaient de partout (740).	
	Elle [Nana] s'était rafistolé une <b>petite robe modeste</b> , elle portait un bonnet dont elle nouait les brides sous son chignon (741).	
	Ça ne pouvait pas durer ; le douzième jour, la garce fila, emportant pour tout bagage sa <b>robe modeste</b> à son derrière et son bonnichon sur l'oreille (742).	
	C'était Nana qui, tranquillement, venait demander à coucher ; et dans quel état, bon Dieu ! nutête, une <b>robe en loques</b> , des bottines éculées, une toilette à se faire ramasser et conduire au Dépôt (743).	*bottine
	Une seule chose mettait Gervaise hors d'elle. C'était lorsque sa fille reparaisait avec des <b>robes à queue</b> et des chapeaux couverts de plumes. Non, ce luxe-là, elle ne pouvait pas l'avalier. Que Nana fit la noce, si elle voulait ; mais, quand elle venait chez sa mère, qu'elle s'habillât au moins comme une ouvrière doit être habillée (743-744).	*chapeau
	Les <b>robes à queue</b> faisaient une révolution dans la maison : les Lorilleux ricanaient ; Lantier, tout émoustillé, tournait autour de la petite, pour renifler sa bonne odeur ; les Boche avaient défendu à Pauline de fréquenter cette rouchie, avec ses oripeaux (744).	
	Rien ne tombait, mais il y avait un gros silence en l'air, qui apprêtait pour Paris un déguisement complet, une <b>jolie robe de bal, blanche et neuve</b> (760).	
<b>Rubans</b>	Elle [Virginie] avait une vieille robe noire à volants, un <b>ruban rouge</b> au cou ; et elle était coiffée avec soin, le chignon pris dans un filet en chenille bleue (392).	*robe
	Le <b>ruban rouge</b> et le filet en chenille bleue de la grande brune furent arrachés ; son corsage, craqué au cou, montra sa peau, tout un bout d'épaule ; tandis que la blonde, déshabillée, une manche de sa camisole blanche ôtée sans qu'elle sût comment, avait un accroc à sa chemise qui découvrait le pli nu de sa taille (398).	*corsage, camisole, chemise
	[...] et les passants s'arrêtaient pour voir ce monsieur promenant la grosse mère Coupeau, en châte vert, en bonnet noir, avec des <b>rubans rouges</b> (435).	*châte, bonnet
	Elle [Mme Putois] n'avait pas même retiré son bonnet, un bonnet noir garni de <b>rubans verts tournés au jaune</b> (504).	*bonnet
	Alors, elle faisait des miracles, elle rapportait des <b>rubans</b> de l'atelier, elle s'arrangeait des toilettes, des robes sales couvertes de nœuds et de bouffettes (709).	*robe

	Et rien autre, rien qu'un <b>ruban rose</b> noué autour de ses cheveux blonds, un <b>ruban</b> dont les bouts s'envolaient sur sa nuque (710).	
	Alors, toutes les six, se tenant par les bras, occupant la largeur des chaussées, s'en allaient, vêtues de clair, avec leurs <b>rubans</b> noués autour de leurs cheveux nus (711).	
	Si elles couraient à perdre haleine, c'était histoire de montrer leurs bas blancs et de faire flotter les <b>rubans</b> de leurs chignons (712).	
	Une autre fois, elle rapporta des <b>rubans rouges</b> pour retaper sa casquette, ce vieux chapeau noir qui lui faisait tant de honte. Et il lui demanda furieusement d'où venaient ces <b>rubans</b> (723).	*casquette, chapeau
	Avec ça, on ne mangeait point à sa faim, on crevait de froid. Si la petite s'achetait quelque chose de gentil, un nœud de <b>ruban</b> , des boutons de manchettes, les parents le lui confisquaient et allaient le laver (726).	
	– Ah ! fichtre alors, je garderai votre petite machine ! reprit Lantier en riant. Vous savez, je me la mettrai au cou avec un <b>ruban</b> (732).	
<b>Savate</b>	Et, pieds nus, sans songer à remettre ses <b>savates tombées</b> , elle retourna s'accouder à la fenêtre, elle reprit son attente de la nuit, interrogeant les trottoirs, au loin (376).	
	Dépeignée, en <b>savates</b> , grelottant sous sa camisole blanche où les meubles avaient laissé de leur poussière et de leur graisse (381).	*camisole
	Aussi, quand elle sortait dans le quartier, en <b>savates</b> et en cheveux, recevait-elle des bonjours de tous les côtés ; elle restait là chez elle, les rues voisines étaient comme les dépendances naturelles de son logement, ouvert de plain-pied sur le trottoir (525).	
	Quand il se laissait encore embaucher, las de traîner ses <b>savates</b> , le camarade le relançait au chantier, le blaguait à mort en le trouvant pendu au bout de sa corde à nœuds comme un jambon fumé (619).	
	Gervaise, maintenant, <b>traînait ses savates</b> , en se fichant du monde (729).	
	Et Gervaise s'en alla avec ses trente sous dans la main. Ses <b>savates éculées</b> crachaient comme des pompes, de véritables souliers à musique, qui jouaient un air en laissant sur le trottoir les empreintes mouillées de leurs larges semelles (736).	*soulier
	Gervaise <b>traîna ses savates</b> dans le corridor, alourdie, pliant les épaules (756).	
	Elles restaient de longs moments immobiles, patientes, raidies comme les petits platanes maigres ; puis, lentement, elles se mouvaient, <b>traînaient leurs savates</b> sur le sol glacé, faisaient dix pas et s'arrêtaient de nouveau, collées à la terre (770).	
	Ses pieds à dormir debout s'élargissaient dans <b>ses savates trouées</b> (773).	
	Il avait tant marché du matelas à la fenêtre, qu'on voyait son petit chemin à terre ; le paillason était <b>mangé par ses savates</b> (786).	
<b>Soulier</b>	Le long des batteries, aux deux côtés de l'allée centrale, il y avait des files de femmes, les bras nus jusqu'aux épaules, le cou nu, les jupes raccourcies montrant des bas de couleur et de <b>gros souliers lacés</b> (386).	*jupe
	Dès qu'ils l'aperçurent, ils coururent à elle, au milieu des flaques, tapant sur les dalles les talons de leurs <b>souliers dénoués</b> (393).	
	Mais comme elle se baissait pour rattacher les cordons des souliers d'Étienne, elle vit, à un doigt de Claude, la clef de la chambre avec son numéro de cuivre, qu'il balançait (393).	
	Gervaise fut d'abord atteinte aux jambes ; un seau lui emplit ses <b>souliers</b> , rejaillit jusqu'à ses cuisses ; deux autres l'inondèrent aux hanches (397).	
	De tous les gargots, des bandes d'ouvriers sortaient ; des gaillards barbus se poussaient d'une claque, jouaient comme des gamins, avec le tapage de leurs <b>gros souliers ferrés</b> , écorchant le pavé dans une glissade (409)	
	[...] une raie soignée sur le côté de la tête, de jolies cravates, une paire de <b>souliers vernis pour le dimanche</b> (417).	*cravate

	– Il faut prendre garde, dit-il, les petits morceaux d’or, ça se colle sous les <b>souliers</b> , et ça s’emporte, sans qu’on le sache (430).	
	Madame Lorilleux ne quittait pas du regard les <b>souliers</b> de Gervaise (430).	
	Il se commanda ensuite une redingote, un pantalon et un gilet, chez un tailleur de la rue Myrrha, auquel il donna seulement un acompte de vingt-cinq francs ; ses <b>souliers vernis</b> et son bolivar pouvaient encore marcher (433).	*redingote, pantalon, gilet, bolivar
	Avec les sept francs qui restaient, elle [Gervaise] eut une paire de gants de coton, une rose pour son bonnet et des <b>souliers</b> pour son aîné Claude (433).	
	La mariée avait le cordon de son <b>soulier</b> gauche dénoué ; et, comme elle le rattachait, au pied de la statue de Louis XIV, les couples se serrèrent derrière elle, attendant, plaisantant sur le bout de mollet qu’elle montrait (443).	
	On criait à madame Gaudron de poser ses <b>souliers à plat</b> , à cause de sa position (444).	
	Et la noce, déjà lasse, perdant de son respect, <b>traînait ses souliers à clous</b> , tapait ses talons sur les parquets sonores, avec le piétinement d’un troupeau débandé, lâché au milieu de la propreté nue et recueillie des salles (446).	
	La noce descendit, muette, boudeuse, avec la seule dégringolade des <b>souliers</b> sur les marches (450).	
	Puis, on entendit Gervaise lui <b>ôter ses souliers</b> . Elle le déshabillait, en le bourrant un peu, maternellement (514).	
	Madame Gaudron, à elle seule, en lâchait neuf, des blonds, des bruns, mal peignés, mal mouchés, avec des culottes jusqu’aux yeux, des bas tombés sur les <b>souliers</b> , des vestes fendues, montrant leur peau blanche sous la crasse (519).	*culotte, veste
	La cour lui appartenait, retentissait du tapage des <b>petits souliers</b> se culbutant à la débandade, du cri perçant des voix qui s’enflaient chaque fois que la bande reprenait son vol (519).	
	Il surveillait maman Coupeau, exigeant les biftecks très cuits, pareils à des semelles de <b>soulier</b> , ajoutant de l’ail partout, se fâchant si l’on coupait de la fourniture dans la salade, des mauvaises herbes, criait-il, parmi lesquelles pouvait bien se glisser du poison (609).	
	Cependant, Mes-Bottes, avec ses <b>souliers éculés</b> , sa blouse noire d’ordures, sa casquette aplatie sur le sommet du crâne, gueulait fort et roulait des yeux de maître dans l’Assommoir (622).	*blouse, casquette
	On a beau n’être pas envieux, on rage toujours quand les autres chaussent vos <b>souliers</b> et vous écrasent (674).	
	[...] mais ça ne l’avançait guère, des camarades prévenaient Coupeau, l’argent filait dans les <b>souliers</b> ou dans un porte-monnaie moins propre encore (684).	
	Le croque-mort ôtait ses <b>souliers</b> en chantant : <i>Il était trois belles filles</i> . L’ouvrage avait dû marcher dans la journée, car il paraissait plus ému encore que d’habitude (688).	
	Puis, quand le père était las de l’envoyer promener à coups de soulier aux quatre coins de la pièce, elle attendait d’avoir la force de se ramasser (690).	
	Il posa ce fouet dans le coin du lit, il n’allongea pas son <b>coup de soulier</b> habituel à la petite, qui se garant déjà en présentant les reins (692).	
	Est-ce que je te touche, pour trembler comme un quiqui ?... <b>Ôte-moi mes souliers</b> . Lalie, épouvantée de ne pas recevoir sa tatouille, redevenue toute pâle, lui <b>ôta ses souliers</b> (692).	
	Gervaise, qui se doutait de la façon dont ils l’arrangeaient, <b>ôtait ses souliers</b> , collait son oreille contre leur porte ; mais la couverture l’empêchait d’entendre (701).	
	On pouvait lui allonger des <b>coups de soulier</b> partout, devant et derrière, elle ne les sentait pas, elle devenait trop flasque et trop molle (729).	
	Et Gervaise s’en alla avec ses trente sous dans la main. Ses savates éculées crachaient comme des pompes, de <b>véritables souliers à musique</b> , qui jouaient	*savate

	un air en laissant sur le trottoir les empreintes mouillées de leurs larges semelles (736).	
	Elle reçut un maître <b>coup de soulier</b> , juste au bon endroit, se releva et devint toute pâle en reconnaissant son père et sa mère (741).	
	[...] lorsque celui-ci arriva en se dandinant, il avait étouffé deux roues de derrière, deux belles pièces de cent sous neuves, une dans chaque soulier (761).	
	Il y eut une bataille, un souïard tomba pile, les quatre fers en l'air, pendant que son camarade, croyant lui avoir réglé son compte, fuyait en tapant ses <b>gros souliers</b> (772).	
<b>Veste</b>	[...] elle visitait ses vêtements, mettant des boutons aux cottes, reprisant les <b>vestes de toile</b> (418).	*cotte
	Alors, comme on ne parlait pas toujours de leur mariage, elle voulut s'en aller, elle tira légèrement la <b>veste</b> de Coupeau (428)	
	[...] le ménage Gaudron, le mari, d'une lourdeur de brute, faisant craquer sa <b>veste brune</b> au moindre geste [...] (438).	
	Deux garçons servaient, en <b>petites vestes grasseuses</b> , en tabliers d'un blanc douteux (451).	
	Madame Gaudron, à elle seule, en lâchait neuf, des blonds, des bruns, mal peignés, mal mouchés, avec des culottes jusqu'aux yeux, des bas tombés sur les souliers, des <b>vestes fendues</b> , montrant leur peau blanche sous la crasse (519).	*soulier
	Il bâillait encore, il avait dormi dix-huit heures. D'ailleurs, il était complètement dégrisé, l'air abêti, sa <b>vieille veste pleine de duvet</b> ; car il devait s'être couché dans son lit tout habillé (630).	
	De grands garçons endimanchés, en <b>veste</b> et en chapeau rond, les retenaient un instant au bord du ruisseau, à rigoler et à vouloir leur pincer la taille (712).	*chapeau
<b>Voile</b>	[...] madame Lerat devait donner le <b>voile</b> et le bonnet, Virginie la bourse, Lantier le paroissien [...] (678).	*bonnet
	Nana et Pauline marchaient les premières, le paroissien à la main, retenant leurs <b>voiles</b> que le vent gonflait (680).	

<b>Bata</b>	Arrastraba aquella mujer una astrosa <b>bata</b> de lana roja con cuadros negros, que parecía haber servido de alfombra en un salón de baile de Capellanes (102).	
	Envuelto en su abrigadora <b>bata</b> , calados los lentes o quevedos, afeitada y descañonada ya la barbilla violácea, bien peinadas y perfumadas con colonia las patillas de un gris de estopa, revolvía cartas, consultaba notas, [...] (227).	
	Se sentaba, leía una carta, lloraba un poco, guardaba luego la carta, arrugándola en el bolsillo de la <b>bata</b> ; (302).	
	Isidora vestía una <b>bata</b> azul de corte elegantísimo (340).	
	Tomó de una percha una <b>bata</b> , y ofreciéndola a Isidora con imperturbable frialdad, le dijo: «Póngase usted este» (360).	
	Ayer, señor doctor, vino con pañuelo a la cabeza, con <b>bata</b> de percal, zapatillas, la voz muy ronca, y lo más salado de todo fue... que me pidió dos reales (485).	*pañuelo, zapatilla
	Don José la miraba sin moverse de su duro y martirizante sofá; pero su atención se trocó en asombro al ver que la joven se levantaba, se vestía, aunque a la ligera, echándose la <b>bata</b> , se calzaba y se dirigía al mezquino tocador próximo a su lecho (495).	
<b>Blusa</b>	¡Hacía tanto tiempo que su familia no le llevaba ropa!... Últimamente le pusieron una <b>blusa</b> azul. Pero una mañana se comió la mitad (74).	
	Había piernas blancas desnudas asomándose a las ventanas de un pantalón que a pedazos se caía; había zancas negras, esbeltas cinturas ceñidas por sucia cuerda o por tirajo informe; chaquetones que fueron de abuelos, y calzones que fueron mangas; <b>blusas</b> que aún se acordaban de haber sido chalecos; gorras peludas que fueron, ¡ay!, manguito de elegantes damas (151).	*pantalón, chaquetón, calzón, chaleco, gorra
	«Dice este -continuó el estampador, incansable en la denuncia- que él ha de poder poco o ha de soltar pronto la <b>blusa</b> (331).	
	A veces no estaba más que un rato, a veces cuatro o cinco horas. Se le veía solo, en <b>blusa</b> azul y gorra, con los codos sobre la mesa, el vaso de café delante y en la boca un puro de a cuarto, mirando las nubecillas de humo con estúpida somnolencia (336).	*gorra
	Mariano, arrinconado en el recibimiento, y oyendo desde allí el rasguear de las plumas que en la sala hacían tan lucrativos números, se preguntaba por qué razón tenía el señorito Melchor sombrero de copa y él no; por qué motivo el señorito Melchor vestía bien y él andaba de <b>blusa</b> (369).	*sombrero
	-¡Anda, anda, chaval desorejado!... ¡Y con qué tipos te ajuntarás tú para allegar eso! ¿Qué diabluras haces? ¿En qué te ocupas por las noches? ¿Qué llevas aquí debajo de la <b>blusa</b> ? (444).	
	Pues yo, tías brujas, ando al sol y al aire, con los zapatos rotos, y la <b>blusa</b> rota, muerto de frío (450).	*zapatos
	En el acto sacó de debajo de la <b>blusa</b> una pistola vieja, y apuntando con mano no muy firme, salió el tiro con fugaz estruendo (473).	
<b>Botas/botitas</b>	-¿Sabes que estás muy cesanta? -dijo la <i>Sanguijuelera</i> , observando el vestido y las <b>botas</b> de Isidora, cosas que en verdad dejaban mucho que desear (101).	*vestido
	¿Con qué prenda se cubría? ¿Sotana, mantón, gabán de hombre? No: era una prenda híbrida, un arreglo del ruso al español, un cubrepersona de corte no muy conforme con el usual patrón. Ello es que su pañuelo rojo, sus lágrimas acabadas de secar, su gabán raído y de muy difícil calificación en indumentaria, su agraciado rostro, su ademán de resignación, sus <b>botas</b> mayores que los pies y ya entradas en días, inspiraban lástima (78).	*gabán, pañuelo, sotana, mantón
	«¿Sabes que estás muy cesanta?» -dijo la <i>Sanguijuelera</i> , observando el vestido y las <b>botas</b> de Isidora, cosas que en verdad dejaban mucho que desear (101).	*vestido
	Cinco días después de su llegada a Madrid y a los cuatro de la escena con la <i>Sanguijuelera</i> , levantóse Isidora más tarde que de costumbre, por haber dormido	*calzado

	la mañana, y se arregló aprisa. Aquel día estrenaba unas <b>botas</b> . ¡Qué bonitas eran y qué bien le sentaban! Esto pensó ella poniéndoselas y recreándose en la pequeñez y configuración graciosa de sus pies, y dijo para sí con orgullo: «Hoy, al menos, no me verá con el horrible calzado roto que traje del Tomelloso». La vergüenza que sintió al mirar las <b>botas</b> viejas que en un rincón estaban, también muertas de vergüenza, no es para referida. Juró dar aquellos miserables despojos al primer pobre que a la puerta llegase (115).	
	Y volvió a mirarse las <b>botitas</b> (115).	
	Para los domingos tenía un pantalón azul, más bien recortado que corto, unas <b>botas</b> usadas, de segunda mano, o mejor, de segundos pies, y una camisola que su madre cuidaba de planchar el sábado (144).	*Camisola, pantalón
	Eran estos enemigos del género humano pequeñuelos y sucios. Calzaban <b>botas</b> indescifrables, pues no se podía decir a ciencia cierta dónde acababa la piel y empezaba el cordobán (149).	
	Los guardias civiles y los de Orden Público trataron de remontar el arroyo; pero venía muy crecido. Peligraba el lustre de las <b>botas</b> y aun las <b>botas</b> mismas. «¿Quién pesca ahora a ese condenado? -Hay una reja que no le dejará internarse. Ha de estar a cuatro o cinco varas de la boca». Miraban todos y no le veían. Un guardia civil arriesgó las <b>botas</b> , acercándose a la boca. Llevaba fusil (165).	
	Veíanse también por el suelo, junto al armario, zapatos y <b>botitas</b> apenas usados, y un corsé cuyo cordón suelto describía rúbricas por el suelo (200-201).	*corsé, zapatos
	El palacio, mi abuela, mi hermano criminal, yo sin <b>botas</b> , yo llena de deudas, y luego aquel, aquel, aquel, que ha venido a trastornarme más (215).	
	Ya mis <b>botas</b> no están decentes, ya mi vestido está muy <i>cesante</i> , como dice <i>la Sanguijuelera</i> (214).	*vestido
	»No quiero pensar en Joaquín, ni en mi abuela, ni en mi hermano, ni en mis <b>botas</b> rotas, a ver si de este modo me olvido y duermo (217).	
	¡Cómo entra el sol por mi cuarto! El pícaro va derecho a iluminar mis pobres <b>botas</b> , que ya no sirven para nada (218).	
	Venía compuesta con galana sencillez, respirando aseo y coquetería; pero todo el aseo del mundo, toda la gracia y sencillez no podían disimular la fea catadura del descolorido traje, ni menos, ¡y esto era lo más atroz!, la desgraciadísima vejez y mucho uso de las <b>botas</b> , que no sólo estaban usadas y viejas, sino ¡rotas! (234).	*traje
	Admirablemente calzada, aunque sin lujo, completaba su personalidad con la decencia de las <b>botas</b> , parte tan principal del humano atavío, que por ella quizás se dividen las clases sociales (261).	
	«Es lástima que no se lleve usted también mis <b>botas</b> -dijo Isidora sentándose y apoderándose con verdadera furia de uno de sus pies para descalzarlo-. Llévelas usted para que las use su señora». Y se quitó una <b>bota</b> . «No, no tanto -dijo Botín-; conserve usted su calzado». Isidora dio algunos pasos cojos con un pie calzado y otro no, y entrando en su alcoba se puso otras <b>botas</b> (359).	*calado
	Isidora en tanto arrojaba las preciosas <b>botas</b> en medio del gabinete, y después hacía lo mismo con su peineta (360).	*peineta
	Sacudiré la tierra que se haya pegado a las suelas de mis <b>botas</b> , y diré: «Ya no más, ya no más lodo de las calles» (421).	
	A la semana siguiente me pareció que su traje tenía algunas manchas, y sus <b>botas</b> algunos agujeros (485).	*Traje
<b>Botinas</b>	Largos meses vivieron con un solo vestido bueno para las dos, un par de <b>botinas</b> comunes y una pelliza blanca de invierno, de lo que resulta que cada día le tocaba a una sola niña salir a paseo con D. <sup>a</sup> Laura (189).	*vestido, pelliza
<b>Calzado</b>	Isidora cuidaba de ocultar sus pies para que Miquis no viera lo <b>mal calzados</b> que estaban (93).	
	Cinco días después de su llegada a Madrid y a los cuatro de la escena con <i>la Sanguijuelera</i> , levantóse Isidora más tarde que de costumbre, por haber dormido la mañana, y se arregló aprisa. Aquel día estrenaba unas botas. ¡Qué bonitas eran	*botas

	y qué bien le sentaban! Esto pensó ella poniéndoselas y recreándose en la pequeñez y configuración graciosa de sus pies, y dijo para sí con orgullo: «Hoy, al menos, no me verá con el horrible <b>calzado</b> roto que traje del Tomelloso». La vergüenza que sintió al mirar las botas viejas que en un rincón estaban, también muertas de vergüenza, no es para referida. Juró dar aquellos miserables despojos al primer pobre que a la puerta llegase (115).	
	Cuidadosamente escondía bajo las faldas sus pies, tan pequeños como mal <b>calzados</b> , para que Joaquín no se los viera (234).	*falda
	No le faltaba nada, ni el mantón de Manila, ni el pañuelo de seda en la cabeza, empingorotado como una graciosa mitra, ni el vestido negro de gran cola y alto por delante para mostrar un <b>calzado</b> maravilloso, ni los ricos anillos, entre los cuales descollaba la indispensable haba de mar (355).	*mantón, pañuelo, mitra, vestido
	«Es lástima que no se lleve usted también mis botas -dijo Isidora sentándose y apoderándose con verdadera furia de uno de sus pies para descalzarlo-. Llévelas usted para que las use su señora». Y se quitó una bota. «No, no tanto -dijo Botín-; conserve usted su <b>calzado</b> ». Isidora dio algunos pasos cojos con un pie <b>calzado</b> y otro no, y entrando en su alcoba se puso otras botas (359).	*botas
<b>Calzón</b>	Había piernas blancas desnudas asomándose a las ventanas de un pantalón que a pedazos se caía; había zancas negras, esbeltas cinturas ceñidas por sucia cuerda o por tirajo informe; chaquetones que fueron de abuelos, y <b>calzones</b> que fueron mangas; blusas que aún se acordaban de haber sido chalecos; gorras peludas que fueron, ¡ay!, manguito de elegantes damas (151).	*pantalón, chaquetón, blusa, chaleco, gorra
	Hoy estrena zapatos y <b>calzones</b> (469).	*zapatos
<b>Camisa</b>	Había sobre sus miserables y secas carnes algunas formas de tela que respondían en principio a la idea de <b>camisa</b> , de levita, de pantalón (74).	*levita, pantalón
	Él se preguntaba que de qué servía tanta pomada en el cabello, tal lujo de corbata y <b>camisa</b> blanca, si entre los dos no tenían ni un ochavo partido. Por la tarde, Mariano salió solo, cuando su hermana no estaba en el cuarto, y volvió ya muy entrada la noche, todo sucio, desgarrado, la <b>camisa</b> rota y la corbata hecha jirones (255).	*corbata
	-Yo te ayudaré. Si tuviéramos ahora la máquina... harías <b>camisas</b> de hombre... -¿ <b>Camisas</b> de hombre? Eso no me gusta (313).	
	-Esta mañana salió muy temprano. Desde ayer me ha estado marcando porque le tuviera hoy <b>camisa</b> limpia; ha salido hecho un brazo de mar, con la corbata negra y amarilla que se compró la semana pasada (469).	*corbata
	Se había levantado muy temprano después de una noche de desvelos y tortura; habíase puesto su <b>camisa</b> limpia y las demás prendas que estrenaba, mostrando un empeño particular en aparecer con la facha más decente que le fuera posible; (470).	
<b>Camisola</b>	Para los domingos tenía un pantalón azul, más bien recortado que corto, unas botas usadas, de segunda mano, o mejor, de segundos pies, y una <b>camisola</b> que su madre cuidaba de planchar el sábado (144).	*botas
<b>Capa</b>	Miquis se paseaba desde la lechería a la esquina de la calle de Hortaleza, y estaba embozado en su <b>capa</b> de vueltas rojas, porque si bien el día era claro y hermoso, se sentía fresco (116).	
	La <b>capa</b> le daba calor. Se la quitó arrojándola por tierra (118).	
	[...] los cajones verdes con matas de <i>evonymus</i> , cuyas hojas tenían una costra de endurecido polvo, el aspecto del público de <b>capa</b> y mantón que iba poco a poco ocupando los puestos cercanos, el rumor soez, la desagradable vista de los barriles de escabeche, chorreando salmuera (126).	*mantón
	Llegaba a su casa todas las noches entre una y dos de la madrugada, fatigado, triste, pensativo; soltaba la <b>capa</b> ; ponía los codos sobre la mesa del comedor, las quijadas entre las palmas de las manos, y así se quedaba media hora o más en reposada meditación (194).	

	Pero llegaba la mañana del 24, y entonces D. José era la imagen de la felicidad, siempre que nos representemos a esta embozada en su <b>capa</b> y con su gran cesto enganchado en el brazo derecho (241).	
<b>Casaca</b>	[...] enfrente, dos amantes escualidos, esmirriados y de pie muy pequeño, él de <b>casaca</b> con mangas de pemil, ella con sombrero de dos pisos, se juraban fidelidad junto a un arroyo (142).	*sombrero
<b>Chaleco</b>	Había piernas blancas desnudas asomándose a las ventanas de un pantalón que a pedazos se caía; había zancas negras, esbeltas cinturas ceñidas por sucia cuerda o por tirajo informe; chaquetones que fueron de abuelos, y calzones que fueron mangas; blusas que aún se acordaban de haber sido <b>chalecos</b> ; gorras peludas que fueron, ¡ay!, manguito de elegantes damas (151).	*pantalón, chaquetón, calzón, blusa, gorra
<b>Chambra</b>	Estaba ella planchando unas <b>chambras</b> , y la ligereza de su vestido permitía ver sus bellas formas enflaquecidas (487).	*vestido
<b>Chaqueta</b>	[...] pero usted se ha mamado el dedo como yo, y ahora somos iguales, y estamos juntos en un ventorrillo, entre honradas <b>chaquetas</b> y más honrados mantones (127).	*mantones
	Pero lo más lindo era una <b>chaquetilla</b> de felpa roja, tan raída como bien ajustada, sobre la cual liaba Angustias una faja hecha de dos o tres cintas de colores perfectamente cosidas (144).	*faja
	Con la mano siniestra se limpió el polvo y las telarañas que no querían desprenderse de la felpa de su <b>chaqueta</b> , y dando después tres o cuatro brincos, se puso en la calle gritando con todo el vigor de su pecho infantil: «Soy <i>Plin</i> » (147).	
	Lo mismo <i>Zarapicos</i> que <i>Gonzalete</i> tenían las solapas de sus deformes <b>chaquetas</b> llenas de alfileres tan bien clavados, que sólo asomaban la cabeza (156).	
	Allí, por el contrario, le hacían a D. José <b>chaquetas</b> de los gabanes viejos de Melchor, y todas las corbatas de éste pasaban, después de usadas, a decorar el cuello paterno (190).	*gabán, corbata
<b>Chaquetón</b>	Había piernas blancas desnudas asomándose a las ventanas de un pantalón que a pedazos se caía; había zancas negras, esbeltas cinturas ceñidas por sucia cuerda o por tirajo informe; <b>chaquetones</b> que fueron de abuelos, y calzones que fueron mangas; blusas que aún se acordaban de haber sido chalecos; gorras peludas que fueron, ¡ay!, manguito de elegantes damas (151).	*pantalón, calzón, blusa, chaleco, gorra
<b>Chichonera</b>	Y el tal preopinante no llevaba <b>chichonera</b> porque hoy es moda que los niños de teta usen sombrero (225).	*sombrero
<b>Corbata</b>	No obstante, sobre aquellos harapos se ponía todos los días una <b>corbata</b> no mala, liándose la con arte y esmero delante de la pared, hecha espejo de un golpe de imaginación (74).	
	Después compraría una <b>corbata</b> bonita... Rogaría a Doña Laura que la dejase traer de la sala dos sillas de damasco con sus fundas de percal... En fin (142).	
	[...] más lejos ricas pieles, trapos sin fin, <b>corbatas</b> , chucherías que enamoran la vista por su extrañeza, objetos en que se adunan el arte inventor y la dócil industria, poniendo a contribución el oro, la plata, el níquel, el cuero de Rusia, la celuloide, la cornalina, el azabache, el ámbar, el latón, el caucho, el coral, el acero, el raso, el vidrio, el talco, la madreperla, el chagrín, la porcelana y hasta el cuerno...(172).	
	«Con esas pieles me abrigaré yo en mi coche; en mi casa no habrá otros muebles que esos; pisaré esas alfombras; las amas de cría de mis niños llevarán esos corales; mi esposo..., porque he de tener esposo..., usará esas petacas, bastones, escribanías, fosforeras, alfileres de <b>corbata</b> ; y cuando alguno esté enfermo en casa, se tomará esas medicinas tan buenas, guardadas en tan lindas cajas y botecillos» (173).	
	Allí, por el contrario, le hacían a D. José chaquetas de los gabanes viejos de Melchor, y todas las <b>corbatas</b> de éste pasaban, después de usadas, a decorar el cuello paterno (190).	*chaqueta, gabán
	Gozosa también Isidora de verle sin las siniestras genialidades de la pasada noche, hízole mil caricias, le vistió, le arregló, púsole una elegante <b>corbata</b> , que ha días	

	tenía para él, le peinó, sacándole raya, y cuando estuvo, a su parecer, bastante acicalado y compuesto, llevóle delante del espejo para que se viera, y le dijo: «Ahora sí que estás hecho una persona decente» (255).	
	Él se preguntaba que de qué servía tanta pomada en el cabello, tal lujo de <b>corbata</b> y camisa blanca, si entre los dos no tenían ni un ochavo partido. Por la tarde, Mariano salió solo, cuando su hermana no estaba en el cuarto, y volvió ya muy entrada la noche, todo sucio, desgarrado, la camisa rota y la <b>corbata</b> hecha jirones (255).	*camisa
	Convidado por Bou al banquete que celebraba a la siguiente noche, fue D. José vestido con su levitita anticuada y su <b>corbata</b> azul de alfiler (411).	*levita
	-Esta mañana salió muy temprano. Desde ayer me ha estado marcando porque le tuviera hoy camisa limpia; ha salido hecho un brazo de mar, con la <b>corbata</b> negra y amarilla que se compró la semana pasada (469).	*camisa
<b>Corsé</b>	Veíanse también por el suelo, junto al armario, zapatos y botitas apenas usados, y un <b>corsé</b> cuyo cordón suelto describía rúbricas por el suelo (200-201).	*botitas, zapatos
<b>Estola</b>	Y en efecto, venía dos, tres y hasta cuatro veces por semana, trayendo golosinas para <i>Riquín</i> y sus camaradas, y además velas de cera, cálices de plomo, efigies, estampas del Sagrado Corazón, mitras, <b>estolas</b> , y por último un monumento de Semana Santa tan completo y hermoso que no había más que pedir (484).	*mitra
<b>Faja</b>	Pero lo más lindo era una chaquetilla de felpa roja, tan raída como bien ajustada, sobre la cual liaba Angustias una <b>faja</b> hecha de dos o tres cintas de colores perfectamente cosidas (144).	*chaqueta
	Sostenía el crédito del establecimiento y ganaba mucho dinero, porque, desgraciadamente para la Humanidad, parece que esta es una vieja máquina que se desvencija y deshace, hallándose cada día más necesitada de remiendos y puntales, o llámense muletas, cabestrillos, <b>fajas</b> , cinchas, suspensorios, etc (396).	
<b>Falda</b>	Sus <b>faldas</b> azules, azotadas por enorme rosario, sus blancas tocas aladas, respetables y respetadas como enseña de paz, se ven por todas partes, entre el verdor de la huerta, entre los estantes de la botica, en la enorme cocina, cuyos hogares de hierro vomitan lumbre; en la despensa llena de víveres; en el lavadero, donde ya saltan los chorros de agua; en el alto secadero que domina la huerta, y en el patio de mujeres, en la región de las locas, que es el departamento de trabajo más penoso y de las dificultades más terribles (76).	
	Alzóse con cuidadosa mano las <b>faldas</b> , y avanzó venciendo su repugnancia (96).	
	Vestía una <b>falda</b> de diversos pedazos bien cosidos y mejor remendados, mostrando un talle recto, liso, cual madero bifurcado en dos piernas (100).	
	Sin aliento yacía en tierra la víctima, recogiendo sus <b>faldas</b> y sacudiéndoles la tierra, tentándose en partes diversas para ver si tenía sangre, fractura o contusión grave, mientras <i>la Sanguijuelera</i> , respirando como un fuelle en plena actividad, arrojaba los vencedores pedazos de caña y alargaba su mano generosa a la víctima para ayudarla a levantarse (112).	
	Todo lo que colgaba de las paredes, ropa, trapos, sogas, se ponía horizontal; balanceábanse las bacías de cobre colgadas en la puerta del barbero; las <b>faldas</b> de las mujeres se arremolinaban; se rompían las vidrieras; los hombres se iban sujetando con la mano sus gorras y sombreros, los curas apenas podían andar; (148).	*gorra, sombrero
	Cuidadosamente escondía bajo las <b>faldas</b> sus pies, tan pequeños como mal calzados, para que Joaquín no se los viera (234).	*calzado
	Cuando Augusto se marchó, quedose Isidora meditabunda, clavados los ojos en su propia <b>falda</b> (248).	
	-No, no, no se pega -dijo Isidora, atándole en su sitio la <b>falda</b> -. No le gusta más que pegar. En las piernas no tiene fuerzas; pero en los brazos (310).	
	Esta tarde misma hablaré con Emilia, y mañana te irás a vivir con esa gente, para que aprendas, víbora, para que veas, pantera, para que sepas, demonio con <b>faldas</b> , lo que es el bien (393).	

<b>Faldellín</b>	Era la jaula del león..., pues andabas por allí en pernetas con un mal <b>faldellín</b> (101).	
	Se le había desatado el <b>faldellín</b> , corriéndose por la cintura abajo (309).	
<b>Gabán</b>	¿Con qué prenda se cubría? ¿Sotana, mantón, <b>gabán</b> de hombre? No: era una prenda híbrida, un arreglo del ruso al español, un cubrepersona de corte no muy conforme con el usual patrón. Ello es que su pañuelo rojo, sus lágrimas acabadas de secar, su <b>gabán</b> raído y de muy difícil calificación en indumentaria, su agraciado rostro, su ademán de resignación, sus botas mayores que los pies y ya entradas en días, inspiraban lástima (78).	*sotana, mantón, botas, pañuelo
	Porque el <b>gabán</b> tenía un bolsillo hondo. Su autora había sido pródiga en esto, presumiendo tener mucho que guardar (79).	
	Allí, por el contrario, le hacían a don José chaquetas de los <b>gabanes</b> viejos de Melchor, y todas las corbatas de éste pasaban, después de usadas, a decorar el cuello paterno (190).	*chaqueta, corbata
	De repente avanzó hacia la calle del Sordo, mirando, no sin disimulo, a tres individuos que acababan de salir del Congreso. Uno de ellos se distinguía por su <b>gabán</b> claro (277).	
	En efecto, dos siguieron hacia la Presidencia, y el del <b>gabán</b> claro bajó por la calle de Alcalá (278).	
	¡Instante tremendo, que no olvidaría jamás D. José Relimpio aunque viviera mil años! Cuando el señor del <b>gabán</b> claro pasó por la trágica esquina, Isidora echó a correr, llegóse a él, se le colgó del brazo (278).	
	Andaba por ahí con un <b>gabán</b> perenne y sucio; pero ya dejaba traslucir sus disposiciones para la intriga; adulaba a todo el mundo, y agenciaba cosas de poco valor en las oficinas (348).	
	<i>(Acércase a un rincón en que hay una percha, de la cual pende un <b>gabán</b>. Toca la tela, reconociendo por fuera algo que abulta dentro de un bolsillo.)</i> (414).	
<b>Gorra</b>	Usted, señorita -añadió tras breve pausa, quitándose cortesanamente la <b>gorra</b> -, no ve, no puede ver en el infelicitísimo Rufete más que un padre putativo, tal y como el Santo Patriarca San José lo era de Nuestro Señor Jesucristo (86).	
	Pero aún hoy persiste algo de tan bella ilusión; aún se ven zamacucos de cinco años, con un palo al hombro y una <b>gorra</b> de papel en la cabeza, que quieren ser Prim o ser O'Donnell (148).	
	Todo lo que colgaba de las paredes, ropa, trapos, sogas, se ponía horizontal; balanceábanse las bacías de cobre colgadas en la puerta del barbero; las faldas de las mujeres se arremolinaban; se rompían las vidrieras; los hombres se iban sujetando con la mano sus <b>gorras</b> y sombreros, los curas apenas podían andar; (148).	*falda, sombrero
	Había piernas blancas desnudas asomándose a las ventanas de un pantalón que a pedazos se caía; había zancas negras, esbeltas cinturas ceñidas por sucia cuerda o por tirajo informe; chaquetones que fueron de abuelos, y calzones que fueron mangas; blusas que aún se acordaban de haber sido chalecos; <b>gorras</b> peludas que fueron, ¡ay!, manguito de elegantes damas (151).	*pantalón, chaquetón, calzón, blusa, chaleco
	A veces no estaba más que un rato, a veces cuatro o cinco horas. Se le veía solo, en blusa azul y <b>gorra</b> , con los codos sobre la mesa, el vaso de café delante y en la boca un puro de a cuarto, mirando las nubecillas de humo con estúpida somnolencia (336).	*blusa
	Isidora y el escribano entraban en un vestíbulo nada espacioso; salía a recibirlos un empleado con <b>gorra</b> galoneada, traspasaban un cancel de cristales, y volviendo un poco a la derecha, encaraban con una puerta de pesados cerrojos, sobre la cual se leía en letras negras la palabra <i>Rastrillo</i> (430).	
	Y se marchó despacio, las manos en los bolsillos, la <b>gorra</b> encasquetada, la mirada vagabunda y sin fijeza, como su andar y pensamiento (445).	
	Te digo que te sientes y que te pongas la <b>gorra</b> . Aquí no se gastan cumplidos. Conque cuéntame: ¿trabajas o no? (445).	

<b>Levita</b>	Había sobre sus miserables y secas carnes algunas formas de tela que respondían en principio a la idea de camisa, de <b>levita</b> , de pantalón (74).	*camisa, pantalón
	Es cruel eso de que todos seamos distintos por la fortuna y tengamos que ser iguales por la ropa. El inventor de las <b>levitas</b> sembró la desesperación en el linaje humano (192).	
	El conserje echó una mirada a la poco flamante <b>levita</b> de D. José y al traje sencillamente decoroso de Isidora, sin hallarse completa armonía entre el vestido y las personas (208).	*traje, vestido
	De la Comisión, justo. Todavía no he leído su discurso ( <i>Incorpórase, y del bolsillo de su levita saca un diario.</i> ) Es un hatajo de necesidades soporíferas (347).	
	Convidado por Bou al banquete que celebraba a la siguiente noche, fue don José vestido con su <b>levitita</b> anticuada y su corbata azul de alfiler (411).	*corbata
	¿Cómo puedo creer que el hombre mejor vestido de Madrid sea este que aquí veo dentro de esta <b>levitita</b> abotonada hasta el cuello, con los ojales rotos y los bordes grasientos y con flecos? (413).	
	¿Por qué era esto, cuando él valía más que toda aquella granjería de <b>levita</b> ? (471).	
<b>Mantón</b>	¿Con qué prenda se cubriría? ¿Sotana, <b>mantón</b> , gabán de hombre? No: era una prenda híbrida, un arreglo del ruso al español, un cubrepersona de corte no muy conforme con el usual patrón. Ello es que su pañuelo rojo, sus lágrimas acabadas de secar, su gabán raído y de muy difícil calificación en indumentaria, su agraciado rostro, su ademán de resignación, sus botas mayores que los pies y ya entradas en días, inspiraban lástima (78).	*sotana, gabán, botas, pañuelo
	Pero <i>la Sanguijuelera</i> , cortándole la palabra, se echó un <b>mantón</b> sobre los hombros y salió con su sobrina, tomando el camino de la calle de las Amazonas, adonde llegaron pronto (102).	
	[...] los cajones verdes con matas de <i>evónymus</i> , cuyas hojas tenían una costra de endurecido polvo, el aspecto del público de capa y <b>mantón</b> que iba poco a poco ocupando los puestos cercanos, el rumor soez, la desagradable vista de los barriles de escabeche, chorreando salmuera...(126).	*capa
	[...] pero usted se ha mamado el dedo como yo, y ahora somos iguales, y estamos juntos en un ventorrillo, entre honradas chaquetas y más honrados <b>mantones</b> (127).	*chaqueta
	En esto andaban cuando reapareció <i>la Sanguijuelera</i> . Entró sacudiéndose el <b>mantón</b> , calado de agua (309).	
	No le faltaba nada, ni el <b>mantón</b> de Manila, ni el pañuelo de seda en la cabeza, empingorotado como una graciosa mitra, ni el vestido negro de gran cola y alto por delante para mostrar un calzado maravilloso, ni los ricos anillos, entre los cuales descollaba la indispensable haba de mar (355).	*calzado, pañuelo, mitra, vestido
	«Bien, bien -dijo el padre de la patria, no desdeñándose de inclinarse para recoger lo que estaba por el suelo-. Ahora quítese usted el <b>mantón</b> de Manila» (359).	
	«Don José -dijo resuelta-. Cargue usted a <i>Riquín</i> . Envolvedlo bien en un <b>mantón</b> . Nos vamos ahora mismo. -¡Ahora!» -exclamó D. José con espanto (361).	
	La de Rufete no había visto nunca llorar a su tía, la cual, envejecida considerablemente en aquellos tristes días, traía un <b>mantón</b> negro echado por la cabeza, con lo que su aspecto era hartó lúgubre y repulsivo (479).	
	Y en la tarde del día anterior, una mujer vestida de negro con un <b>mantón</b> echado por la cabeza, alta, flaca, vieja, semejante a una momia animada por la aflicción, acechaba en las proximidades del Palacio Real la salida y paso de un coche (492).	
<b>Mitra</b>	No le faltaba nada, ni el mantón de Manila, ni el pañuelo de seda en la cabeza, empingorotado como una graciosa <b>mitra</b> , ni el vestido negro de gran cola y alto por delante para mostrar un calzado maravilloso, ni los ricos anillos, entre los cuales descollaba la indispensable haba de mar (355).	*mantón, pañuelo, calzado, vestido
	[...] era <i>Riquín</i> , el cual traía en la cabeza una gran <b>mitra</b> de papel, y echando la bendición graciosamente con su mano derecha, cantó en el latín más estropajoso que se ha oído jamás: <i>Dominis vobiscum</i> (482).	

	Tan fuertemente negó con su cabezota, que se le cayó la mitra (483).	
	Y en efecto, venía dos, tres y hasta cuatro veces por semana, trayendo golosinas para <i>Riquín</i> y sus camaradas, y además velas de cera, cálices de plomo, efigies, estampas del Sagrado Corazón, <b>mitras</b> , estolas, y por último un monumento de Semana Santa tan completo y hermoso que no había más que pedir (484).	*estola
<b>Pantalón</b>	Había sobre sus miserables y secas carnes algunas formas de tela que respondían en principio a la idea de camisa, de levita, de <b>pantalón</b> (74).	*camisa, levita
	Para los domingos tenía un <b>pantalón</b> azul, más bien recortado que corto, unas botas usadas, de segunda mano, o mejor, de segundos pies, y una camisola que su madre cuidaba de planchar el sábado (144).	*botas, camisola
	Había piernas blancas desnudas asomándose a las ventanas de un <b>pantalón</b> que a pedazos se caía; (151).	
	Con estas cosillas resultaba que tanto <i>Zarapicos</i> como <i>Gonzalete</i> pudieran tocarse el titulado <b>pantalón</b> para sentir sonar algo como retintín de un cuarto dando contra otro (155).	
	El sastre hará <b>pantalones</b> al zapatero, y el zapatero le hará zapatos al sastre (332).	*zapato
	Mariano guardó las monedas para dejar desembarazada la mano, metió esta luego por una abertura de su <b>pantalón</b> [...] (440).	
	Pero en mi casa no entran <b>pantalones</b> ; ¿te conviene? Otra cosa te propongo (466).	
<b>Pañuelo</b>	Sus manos algo bastas, sin duda a causa del trabajo, oprimían un lío de ropa seminueva, mal envuelta en un <b>pañuelo</b> rojo (78).	
	¿Con qué prenda se cubriría? ¿Sotana, mantón, gabán de hombre? No: era una prenda híbrida, un arreglo del ruso al español, un cubrepersona de corte no muy conforme con el usual patrón. Ello es que su <b>pañuelo</b> rojo, sus lágrimas acabadas de secar, su gabán raído y de muy difícil calificación en indumentaria, su agraciado rostro, su ademán de resignación, sus botas mayores que los pies y ya entradas en días, inspiraban lástima (78).	*gabán, mantón, sotana, botas
	El anciano se conmovió un poco, Isidora tanto, que volvieron a salir lágrimas de sus ojos. Llevándose a ellos la punta del <b>pañuelo</b> rojo, exclamó: (81).	
	Asomaban caras curiosas, frentes guarnecidas de rizos, bocas de amarillos dientes descubiertos hasta la raíz por estúpido asombro, bustos envueltos en <b>pañuelos</b> de distintos colores; (113).	
	-¡Marquesa de <b>pañuelo</b> de hierbas! (136).	
	Miróle salir gozosa <i>Palo-con-ojos</i> ; mas no era fácil que el regocijo se pintase en su cara, por tenerla casi toda cubierta con un <b>pañuelo</b> , a causa del dolor de muelas y de la hinchazón que estaba sufriendo aquel día (145).	
	Sería preciso tener corazón de estuco para no afligirse al verle descalabrado, con la mano en la frente y esta ceñida por un <b>pañuelo</b> , corriendo en coche simón hacia la Casa de Socorro de la calle de Embajadores, donde por la noche se vistió de la luz de los serafines el pobrecito <i>Zarapicos</i> (169).	
	El que Melchor fundaba en su pipa era disculpable, porque la pipa iba pareciéndose al ébano más puro y reluciente, y el artista, después de arrojar sobre ella, distribuyéndolos bien, chorros de espeso humo, la frotaba con el <b>pañuelo</b> , y se miraba después en aquel espejo de azabache (194).	
	Y diciendo esto, de un <b>pañuelo</b> que cogido por las cuatro puntas traía, sacó sucesivamente varios pedazos de turrón y algunos puñados de cascajo, castañas, nueces, avellanas y bellotas (247).	
	No le faltaba nada, ni el mantón de Manila, ni el <b>pañuelo</b> de seda en la cabeza, empingorotado como una graciosa mitra, ni el vestido negro de gran cola y alto por delante para mostrar un calzado maravilloso, ni los ricos anillos, entre los cuales descollaba la indispensable haba de mar (355).	*mantón, calzado, mitra, vestido
	( <i>Rompe a llorar, y para sofocar sus lamentos muere el pañuelo. Larga pausa.</i> ) (422).	

	Todavía es temprano. Tenemos para un rato -dijo Angustias desatándose y liándose el <b>pañuelo</b> bajo la barba, con ese movimiento maquinal que en la gente chulesca hace las veces del movimiento de abanico (468).	
	Ayer, señor doctor, vino con <b>pañuelo</b> a la cabeza, con bata de percal, zapatillas, la voz muy ronca, y lo más salado de todo fue... que me pidió dos reales (485).	*bata, zapatilla
<b>Peineta</b>	Isidora en tanto arrojaba las preciosas botas en medio del gabinete, y después hacía lo mismo con su <b>peineta</b> (360).	*botas
<b>Pelliza</b>	Largos meses vivieron con un solo vestido bueno para las dos, un par de botinas comunes y una <b>pelliza</b> blanca de invierno, de lo que resulta que cada día le tocaba a una sola niña salir a paseo con doña Laura (189).	*botinas, vestido
<b>Ros</b>	Era un sombrero que parecía escudilla, un <b>ros</b> de cartón, deforme, cuarteado, pero con tres tiras de papel dorado pegadas en redondo (146).	*sombrero
	Se puso el <b>ros</b> y vio que era bueno (147).	
	En cuanto al <b>ros</b> , justo es consignar que no vino a sus manos por causa de rapiña, sino que lo cogió en la calle, en el momento de caer de un balcón, arrojado por unos niños (147).	
	El <b>ros</b> tuvo en sus orígenes plata y oro, insignias de comandante. <i>Pecado</i> le hizo ganar de un salto la mayor jerarquía militar con una prontitud que envidiaría la misma <i>Gaceta</i> ..., ¡hala! (147).	
	Dejemos a <i>Majito</i> con el <b>ros</b> encasquetado, el sable en la derecha mano, en actitud tan belicosa, que si le viera el sultán de Marruecos convocara a toda su gente a la guerra santa (147).	
	La pluma del <b>ros</b> del <i>Majito</i> (porque una pluma de pavo tenía) se torcía con la fuerza del viento (148).	
	A los primeros golpes cayó a tierra el <b>ros</b> (153).	
	Con inflamados ojos miró <i>Pecado</i> su querido <b>ros</b> en la cabeza de aquel monstruo de la rapacidad, y poniéndose los brazos en jarra, habló así: «¿Sabes lo que te digo?... que si no sueltas el <b>ros</b> te revienta a patás (159).	
	Representábase luego la llegada a su casa; recordaba que su tía, antes de darle de comer, le había anunciado el hurto del <b>ros</b> , y que él, sin poderse contener al oír tan atroz noticia, abandonó la comida, y subiendo otra vez a la Ronda, se lanzó por el barranco abajo en busca de la cuadrilla (167).	
<b>Sombrero</b>	No me quitaré yo el <b>sombrero</b> como esos tontos (134).	
	Pasado su primer arrobamiento, Isidora empezó a ver con ojos de mujer, fijándose en detalles de vestidos, <b>sombreros</b> , adornos y trapos. «¡Qué variedad de <b>sombreros</b> ! ¡Mira este, mira aquel, Miquis!... ¡Vaya un vestidito! Y tú, ¿por qué no montas a caballo, para parecerte a aquel joven? (135).	*vestido
	-Cuando nos casemos, como yo he de ganar tanto dinero, tendrás tres coches, catorce <b>sombreros</b> y la mar de vestidos (136).	*vestido
	Él dejaría su <b>sombrero</b> en un sillón (141).	
	[...] enfrente, dos amantes escualidos, esmirriados y de pie muy pequeño, él de casaca con mangas de pemil, ella con <b>sombrero</b> de dos pisos, se juraban fidelidad junto a un arroyo (142).	*casaca
	Era un <b>sombrero</b> que parecía escudilla, un <b>ros</b> de cartón, deforme, cuarteado, pero con tres tiras de papel dorado pegadas en redondo (146).	*ros
	Todo lo que colgaba de las paredes, ropa, trapos, sogas, se ponía horizontal; balanceábanse las bacías de cobre colgadas en la puerta del barbero; las faldas de las mujeres se arremolinaban; se rompían las vidrieras; los hombres se iban sujetando con la mano sus gorras y <b>sombreros</b> , los curas apenas podían andar; (148).	*falda, gorra
	[...] y <i>el Majito</i> , con la cara soplada, los ojos encendidos, el corazón hirviendo de rabia, se había subido a una colina de las inmediatas al barranco, y desde allí gritaba que iba a matar a uno y a reventar a seis si no le devolvían su <b>sombrero</b> (153).	
	[...] su <b>sombrero</b> , el aire y el sol; (154).	

	En tanto <i>el Majito</i> , desde la cumbre de una eminencia formada por escombros, increpaba a la muchedumbre infantil de abajo, diciendo que iba a reventar a patadas a todos y cada uno si no le devolvían su <b>sombrero</b> (156).	
	«Picos..., mi <b>sombrero</b> ... Yo soy <i>Plim</i> .» (159).	
	-Dirvos, digo... y venga mi <b>sombrero</b> . -Miale, miale... ¿Te quieres callar? El <b>sombrero</b> es mío» (160).	
	Mas a fuerza de trabajar, de desvelos y de casi inverosímiles economías, lograron vestirse y calzarse ambas de la misma manera, y aun tener sendos <b>sombreros</b> de moda, arreglados por ellas, bajo la inspección de Isidora, con despojos y reliquias de otros <b>sombreros</b> que conseguían de balde en una tienda para la cual trabajaban. ¿Qué mujer no tiene <b>sombrero</b> en los años que corren? (189).	
	Y el tal preopinante no llevaba chichonera porque hoy es moda que los niños de teta usen <b>sombrero</b> (225).	*chichonera
	Pero esta las examinó bien, y en menos de lo que se dice hizo de ellas crítica acerba, las desnudó, les quitó los <b>sombreros</b> , censuró aquellos talles de araña, y concluyó por considerar en su mente lo que resultaría si la más guapa de las chicas de Pez se vistiera con los arreos de Isidora, y esta se pusiera los de la chica de Pez (233).	
	«Vengo a tener el gusto de saludar a la señora archiduquesa -dijo este, <b>sombrero</b> en mano, con ceremoniosa cortesía- (247).	
	Sobre esta se elevaba un montón de cosas revueltas, en cuya ingente masa podían distinguirse cajas de <b>sombreros</b> y cajas de sobres estropeados, libros, lios de ropa, un álbum de retratos, un Diccionario de la Lengua Castellana y un caballo de cartón (292).	
	-Confecciones, <b>sombreros</b> ... ¿Qué tal? Tú tienes un gusto (313).	
	Mariano, arrinconado en el recibimiento, y oyendo desde allí el rasguear de las plumas que en la sala hacían tan lucrativos números, se preguntaba por qué razón tenía el señorito Melchor <b>sombrero</b> de copa y él no; por qué motivo el señorito Melchor vestía bien y él andaba de blusa (369).	*blusa
	No tenía ningún vestido propio para viaje, ni <b>sombrero</b> , ni nada de lo que ordena el implacable imperio del verano, que con sus chapuzones iguala en dispendios al invierno con sus bailes y fiestas. <i>Riquín</i> estaba casi desnudo (374).	*vestido
	Empezaron a funcionar las modistas, y estas, así como la elección de telas y de <b>sombreros</b> , tuvieron a Isidora febrilmente distraída y excitada durante algunos días (374).	
	Últimamente, en un triste y húmedo día de octubre, se comieron el <b>sombrero</b> de paja de Italia (376).	
	Completaba la persona de Bou un <b>sombrero</b> hongo, de la forma más vulgar, ligeramente inclinado al lado derecho, como si de aquella parte estuviesen todas las ideas que era preciso proteger de la intemperie (380).	
	No volvió a ponerse <b>sombrero</b> más que cuando iba de viaje los veranos, ni a tratar de parecerse a las niñas de Pez, las cuales (dicho sea de paso) continuaban tratando de imitar a las niñas de los duques de Tal (396).	
	-Siéntese usted, Augusto; deje usted el <b>sombrero</b> » -dijo Eponina con melosa urbanidad (402).	
	En los <b>sombreros</b> no determino nada hasta no enterarme bien (421).	
	UN SEÑOR ( <i>Entrando <b>sombrero</b> en mano y dirigiéndose a Isidora.</i> )- ¿Es usted doña Isidora Rufete? (427).	
	Miale, miale, cómo saluda a todo el mundo, <b>sombrero</b> en mano; (450).	
	El instinto de conservación de su error era tan grande, que este necesitaba muchos y muy fuertes golpes para someterse. Muñoz y Nones tomó su <b>sombrero</b> (461).	
	[...] le destrozaba las sienas tan horriblemente, que prefería, sí, prefería mil veces un <b>sombrero</b> de última moda (475).	
	Así, cuando usted entre por aquella puerta, hallará una modista y un chico de la tienda de <b>sombreros</b> que irá con muestras..., ¿usted se entera? (481).	

	La primera vez parecía una gran señora: traía un vestido de gro negro y un <b>sombrero</b> , que ya, ya (485).	*vestido
	-¿Qué hay, pero qué...? ¿está mala? -preguntó Miquis encasquetándose el <b>sombrero</b> y tomando el bastón (485).	
	La vida me pesaba como un <b>sombrero</b> de plomo (490).	
<b>Sotana</b>	¿Con qué prenda se cubría? ¿ <b>Sotana</b> , mantón, gabán de hombre? No: era una prenda híbrida, un arreglo del ruso al español, un cubrepersona de corte no muy conforme con el usual patrón. Ello es que su pañuelo rojo, sus lágrimas acabadas de secar, su gabán raído y de muy difícil calificación en indumentaria, su agraciado rostro, su ademán de resignación, sus botas mayores que los pies y ya entradas en días, inspiraban lástima (78).	*mantón, gabán, botas, pañuelo
<b>Traje</b>	[...] por el abandono de su <b>traje</b> y la unción bondadosa de su fisonomía (70).	
	«Hoy, al menos, no me verá con el horrible calzado roto que traje del Tomelloso» (115).	
	El conserje echó una mirada a la poco flamante levita de don José y al <b>traje</b> sencillamente decoroso de Isidora, sin hallarse completa armonía entre el vestido y las personas (208).	*levita, vestido
	Un <b>traje</b> negro con adornos de fuego, o claro con hojas de Otoño resulta lindísimo (216).	
	Venía compuesta con galana sencillez, respirando aseo y coquetería; pero todo el aseo del mundo, toda la gracia y sencillez no podían disimular la fea catadura del descolorido <b>traje</b> , ni menos, ¡y esto era lo más atroz!, la desgraciadísima vejez y mucho uso de las botas, que no sólo estaban usadas y viejas, sino ¡rotas! (234).	*botas
	Estaba, pues, en <b>traje</b> talar que le arrastraba, y por los bordes de él asomaban sus patitas vacilantes (309).	
	Su <b>traje</b> realizaba el difícil prodigio, no a todas concedido, de unir la riqueza a la modestia, pues todo en ella era selecto, nada chillón, sobrecargado ni llamativo (340).	
	¿Por qué no era suyo, sino prestado, aquel <b>traje</b> , y había que quitárselo en seguida, sin poder siquiera, como los cómicos, lucirlo un momento? (401).	
	Miquis, haz el favor de pasarte a la sala, que me voy a mudar de <b>traje</b> » (403).	
	A la semana siguiente me pareció que su <b>traje</b> tenía algunas manchas, y sus botas algunos agujeros (485).	*Botas
	Vi los <b>trajes</b> , el dinero y las comodidades, y no vi al hombre (489).	
<b>Velo</b>	Púsose su vestidillo negro, que a toda prisa se había hecho aquellos días, colocóse el <b>velito</b> en la cabeza y hombros, mirándose al espejo con movimientos de pájaro, y se dispuso a salir (115).	*vestido
	Mucha gente va a misa, y a cada paso halla el transeúnte bandadas de lindas pollas, de cintura bien ceñida y <b>velito</b> en la frente, que salen de la iglesia, devocionario en mano, joviales y coquetuelas (170).	
	La marquesa, que no había dejado de mirar el rostro de su hija hasta que las lágrimas echaron un <b>velo</b> sobre sus ojos, volvió a rezar, y mientras pronunciaba una oración especialmente consagrada a las ánimas, pensaba así: [...] (202).	
	Miróse mucho al espejo y se puso el <b>velo</b> (261).	
	Con gentil arrogancia separó su <b>velo</b> para mostrar más completos el rostro y el busto (268).	
	Marcábanse las curvas del río por jirones de niebla desvanecida, vellones sueltos, que se iban reuniendo hasta formar un <b>velo</b> salpicado de motas blancas, o sea la ropa de los lavaderos (271).	*vellón
	Cuando llegó a su casa le dolía la cabeza; acordóse entonces de Botín, a quien de seguro encontraría, esperándola airado, y entonces cayó un <b>velo</b> negro sobre sus alegrías (356).	
	Volvió a ver lucir su belleza dentro de un marco de percales finos, de cintas de seda, de flores contrahechas, de menudos <b>velos</b> , y a recrearse con su hermosa imagen delante del espejo (374).	

	Rasgóse un <b>velo</b> y vio al monstruo herido que se postraba ante ella y le lamía las manos (383).	
<b>Vellón</b>	Marcábanse las curvas del río por jirones de niebla desvanecida, <b>vellones</b> sueltos, que se iban reuniendo hasta formar un velo salpicado de motas blancas, o sea la ropa de los lavaderos (271).	*velo
	[...] que yo he leído casos semejantes, en los cuales un lunarillo, un ligero <b>vellón</b> o cosa así han bastado para que encarnizados enemigos se reconocieran como hijo y padre y como tales se abrazaran (281).	
<b>Vestido</b>	Los <b>vestidos</b> de este sujeto sin ventura eran puramente teóricos (74).	
	«¿Sabes que estás muy cesanta?» -dijo <i>la Sanguijuelera</i> , observando el <b>vestido</b> y las botas de Isidora, cosas que en verdad dejaban mucho que desear (101).	*botas
	Púsose su <b>vestidillo</b> negro, que a toda prisa se había hecho aquellos días, colocóse el velito en la cabeza y hombros, mirándose al espejo con movimientos de pájaro, y se dispuso a salir (115).	*velo
	Con siete del <b>vestido</b> son diez; seis que di a doña Laura a cuenta, son dieciséis (115).	
	Pasado su primer arrobamiento, Isidora empezó a ver con ojos de mujer, fijándose en detalles de <b>vestidos</b> , sombreros, adornos y trapos. «¡Qué variedad de sombreros! ¡Mira este, mira aquel, Miquis!... ¡Vaya un <b>vestidito</b> ! Y tú, ¿por qué no montas a caballo, para parecerte a aquel joven? (135).	*sombrero
	-Cuando nos casemos, como yo he de ganar tanto dinero, tendrás tres coches, catorce sombreros y la mar de <b>vestidos</b> (136).	*sombrero
	Aquella neblina que se forma con el vaho de la población, las evaporaciones del riego y el continuo barrer (de que son escobas las colas de los <b>vestidos</b> ), se iban iluminando hasta formar una claridad fantástica, cual irradiación lumínica del suelo mismo (137).	
	[...] su <b>vestido</b> una serie de agujeros pegados unos a otros por medio de jirones de tela; (154).	
	Largos meses vivieron con un solo <b>vestido</b> bueno para las dos, un par de botinas comunes y una pelliza blanca de invierno, de lo que resulta que cada día le tocaba a una sola niña salir a paseo con doña Laura (189).	*botinas, pelliza
	Un armario ropero de triple luna tenía las puertas entreabiertas, y de su seno de cedro se veían salir desordenados <b>vestidos</b> , rasos y granadinas, fayas y gros riquísimos, todo ajado y descolorido, todo en tal manera invadido por la muerte, que parecía próximo a caer; (200).	
	De modulación en modulación, la idea única se iba desfigurando sin dejar de ser la misma, a semejanza de un histrión que cambia de <b>vestido</b> (202).	
	El conserje echó una mirada a la poco flamante levita de don José y al traje sencillamente decoroso de Isidora, sin hallarse completa armonía entre el <b>vestido</b> y las personas (208).	*levita, traje
	Ya mis botas no están decentes, ya mi <b>vestido</b> está muy <i>cesante</i> , como dice <i>la Sanguijuelera</i> (214).	*botas
	¡Cuánta sonrisa, cuánto brillante, qué variedad de <b>vestidos</b> , qué bulla magnífica! (217).	
	Mi <b>vestido</b> es motivo de admiración (217).	
	También da de lleno en mi <b>vestidillo</b> para hacerle, con tantísima luz, más feo de lo que es (218).	
	[...] casa de diez y ocho mil reales, buena mesa, estreno constante de ropa por todos los individuos de la familia, lujosos <b>vestidos</b> de baile para las niñas, landó, palco a primer turno al Teatro Real, excursiones a los otros teatros, viajes de verano, imprevistos, etc (223).	
	[...] pero la circunstancia de hallarse algunas de ellas bastante ligeras de <b>vestido</b> le indujo a creer que eran Diosas o cosa tal (233).	
	¿Pero qué haces, gandul? ¿Te enjugas las manos en mi <b>vestido</b> ? (246).	

	Quando se acercaba la hora, púsose la de Rufete su <b>vestido</b> de merino negro, tan decente que no se podía pedir más, muy bien cortado y hecho; (261).	
	Su dignidad, su hermosura, su derecho mismo, resplandecían más en la decencia correcta y limpia de su <b>vestido</b> negro (261).	
	Por más que aseguren que esta igualdad se ha iniciado ya en el lenguaje y en el <b>vestido</b> , es decir, que todas las personas van hablando y vistiendo ya de la misma manera, a mí no me entra eso (283).	
	Ya los has gastado en el pleito, en <b>vestidos</b> , en la educación de Mariano, y... confiésalo, que si es un misterio para todo el mundo, no lo es para quien te habla en este momento (302).	
	¡Dama por la figura, por la elegancia, por el <b>vestido</b> ! (341).	
	No le faltaba nada, ni el mantón de Manila, ni el pañuelo de seda en la cabeza, empingorotado como una graciosa mitra, ni el <b>vestido</b> negro de gran cola y alto por delante para mostrar un calzado maravilloso, ni los ricos anillos, entre los cuales descollaba la indispensable haba de mar (355).	*mantón, pañuelo, mitra, calzado
	«¿Quiere usted que le entregue todos mis <b>vestidos</b> ? (359).	
	Ahora póngase usted el <b>vestidito</b> que usaba cuando iba a rezar a la iglesia con tanta devoción (360).	
	«Y mañana podrás llevarte todos tus <b>vestidos</b> » (361).	
	No tenía ningún <b>vestido</b> propio para viaje, ni sombrero, ni nada de lo que ordena el implacable imperio del verano, que con sus chapuzones iguala en dispendios al invierno con sus bailes y fiestas. <i>Riquín</i> estaba casi desnudo (374).	*sombrero
	Poco a poco los <b>vestidos</b> fueron pasando de la cómoda a la cocina, por conducto de las prenderas (376).	
	Isidora ya tenía conocimiento con Eponina, porque esta le hizo algunos <b>vestidos</b> en los prósperos tiempos botinescos (399).	
	He sabido con disgusto que ha contravenido mis prescripciones higiénicas, remontándose al taller de madama Eponina, y probándose varios <b>vestidos</b> de baile para ver su buen efecto (399).	
	Y en tanto, excesivamente distraída de sus trabajos, Isidora visitaba con frecuencia el taller de Eponina, y allí se encantaba contemplando los magníficos <b>vestidos</b> , entre los cuales a la sazón había tres de baile (400).	
	-Perdóneme usted, amiguita -indicó Eponina con bondad-, me va usted a estropear el <b>vestido</b> ; me lo está usted mojando con sus lágrimas (403).	
	Se abrochaba su <b>vestidillo</b> humilde diciendo: «Ya tengo otra vez la librea de la miseria» (403).	
	No tengo un <b>vestido</b> decente que ponerme (417).	
	Hace un rato estaba en una tienda de la calle del Carmen, escogiendo telas para <b>vestidos</b> (425).	
	El mismo, un chulo <b>vestido</b> de persona decente (450).	
	Quando ella trataba de arreglarse un <b>vestidillo</b> , le decía: «Tendrás veinte modistas a tus órdenes» (463).	
	Que me saquen de esta pocilga; que me traigan mis <b>vestidos</b> , mi coche; que venga Joaquín...» (465).	
	Se quitó el <b>vestido</b> , diciendo que no podía tener encima tales harapos, y pidió una y otra vez su baño, su querido baño (465).	
	La primera vez parecía una gran señora: traía un <b>vestido</b> de gro negro y un sombrero, que ya, ya (485).	*sombrero
	Estaba ella planchando unas chambras, y la ligereza de su <b>vestido</b> permitía ver sus bellas formas enflaquecidas (487).	*chambra
	Encontróla en el estado más deplorable, sentada en un rincón del cuarto, tras un sofá viejo, los pies desnudos, el <b>vestido</b> muy a la ligera, encorvada sobre sí misma, en desorden el precioso cabello (493).	

	No pude entender lo que decían, porque me mandó salir fuera; pero hablaban con animación, y la mujer aquella, a quien vea yo partida por un rayo, le enseñaba, ¡ay!, muestras de <b>vestidos</b> (494).	
<b>Zapatilla</b>	Púsole visera que no tenía para lo cual le bastó media suela de una <b>zapatilla</b> ; (147).	
	En los ratos que tenga libres, dedíquese la enferma a bordar unas <b>zapatillas</b> al Sr. Juan Bou, para lo cual dicho se está que ha de emplear dos varas de cañamazo (399).	
	Ayer, señor doctor, vino con pañuelo a la cabeza, con bata de percal, <b>zapatillas</b> , la voz muy ronca, y lo más salado de todo fue... que me pidió dos reales...(485).	*pañuelo, bata
	Es un hombre con el cual no se debe hablar con palabras, sino con una <b>zapatilla</b> : es un bicho asqueroso (489).	
	Cuando <i>Gaitica</i> me maltrató y no pude hacerle pedazos ni aplastarle con la <b>zapatilla</b> , también tuve un momento de bochorno, de ira y de desesperación en que quise suicidarme (490).	
<b>Zapatos</b>	Al menos, que me gane para <b>zapatos</b> (106).	
	[...] sus <b>zapatos</b> , los adoquines y baldosas de las calles (154).	
	Veíanse también por el suelo, junto al armario, <b>zapatos</b> y botitas apenas usados, y un corsé cuyo cordón suelto describía rúbricas por el suelo (200-201).	*corsé, botitas
	El sastre hará pantalones al zapatero, y el zapatero le hará <b>zapatos</b> al sastre (332).	*pantalón
	Pues yo tuve anoche mucho frío, y ando con los <b>zapatos</b> rotos (449).	
	Pues yo, tías brujas, ando al sol y al aire, con los <b>zapatos</b> rotos, y la blusa rota, muerto de frío (450).	*blusa
	Hoy estrena <b>zapatos</b> y calzones (469).	*calzón

<b>An / Année</b>		
	– Ne m'en parlez pas ! répondit Gervaise, il était très bien pour moi, là-bas ; mais, depuis que nous sommes à Paris, je ne peux plus en venir à bout... Il faut vous dire que sa mère est morte <b>l'année dernière</b> , en lui laissant quelque chose, dix-sept cents francs à peu près. Il voulait partir pour Paris. Alors, comme le père Macquart m'envoyait toujours des gifles sans crier gare, j'ai consenti à m'en aller avec lui ; nous avons fait le voyage avec les deux enfants (389).	
	Oh ! la besogne ne manquait pas, il ne quitterait certainement pas ce chantier <b>avant l'année</b> . Il y en avait des mètres et des mètres de gouttières ! (413).	
	Ce furent <b>quatre années</b> de dur travail (463).	
	Ils désespéraient d'économiser une si grosse somme en <b>moins de deux années</b> , lorsqu'il leur arriva une bonne chance : un vieux monsieur de Plassans leur demanda Claude, l'aîné des petits, pour le placer là-bas au collège (463-464).	
	<b>Pendant trois années</b> , la vie des deux familles coula, aux deux côtés du palier, sans un événement (475).	
	<b>En trois années</b> , elle avait contenté une seule de ses envies, elle s'était achetée une pendule ; encore cette pendule, une pendule de palissandre, à colonnes torsées, à balancier de cuivre doré, devait-elle être payée <b>en un an</b> , par acompte de vingt sous tous les lundis (476).	*lundi
	<b>Dans les premières années</b> de son mariage, il leur avait échappé, grâce à l'influence de Gervaise (489).	
	Maintenant, il faudrait travailler <b>quatre ou cinq années</b> , avant d'avoir mis de côté une si grosse somme (491).	
	<b>Trois années</b> se passèrent. On se fâcha et on se raccommoda encore plusieurs fois (524).	
	Des toiles d'araignée pendaient aux poutres, comme des haillons qui séchaient là-haut, alourdies par des <b>années</b> de saleté amassée (528).	
	Ça n'avait l'air de rien, mais ça vous nettoyait souvent des gaillards solides en <b>quelques années</b> (530).	
	La blanchisseuse allait tous les samedis chez les Goujet pour reporter leur linge. Ils habitaient toujours la petite maison de la rue Neuve de la Goutte-d'Or. <b>La première année</b> , elle leur avait rendu régulièrement vingt francs par mois, sur les cinq cents francs (537).	*samedi, mois
	Elle, <b>pendant cinq ans</b> , avait demeuré de l'autre côté de l'eau, au Gros-Caillou (541).	
	Tout le long de la journée, d'un <b>bout de l'année</b> à l'autre, il refaisait la même boîte, huit centimètres sur six (542).	*journée
	Cependant, l'hiver était venu, le quatrième hiver que les Coupeau passaient rue de la Goutte-d'Or. <b>Cette année-là</b> , décembre et janvier furent particulièrement durs (543).	*hiver, décembre, janvier
	Depuis bientôt <b>sept ans</b> , elle n'avait plus entendu parler de Lantier (549).	
	Peut-être évoquait-il ses <b>cinquante années</b> de travail sur des échelles, le demi-siècle passé à peindre des portes et à blanchir des plafonds aux quatre coins de Paris (552).	
	<b>Cette année-là</b> , un mois à l'avance, on causa de la fête. On cherchait des plats, on s'en léchait les lèvres. Toute la boutique avait une sacrée envie de nocer (558).	*mois
	<b>L'année dernière</b> , j'ai encore gagné trente sous par jour à peindre un pont ; il fallait rester sur le dos, avec la rivière qui coulait en bas. Je tousse depuis ce temps... (582).	

	Si on conservait de la rancune après des <b>neuf ans et des dix ans</b> , on finirait par ne plus voir personne (596).	
	<b>Pendant les huit dernières années</b> , il avait un moment dirigé une fabrique de chapeaux ; et quand on lui demandait pourquoi il s'était retiré, il se contentait de parler de la coquinerie d'un associé, un compatriote, une canaille qui avait mangé la maison avec les femmes (598).	
	C'était une collection faite par lui, <b>depuis des années</b> . Chaque fois qu'au café il lisait dans un journal un article réussi et selon ses idées, il achetait le journal, il le gardait (606).	
	<b>Une année</b> s'écoula de la sorte. Dans le quartier, on croyait que Lantier avait des rentes, car c'était la seule façon de s'expliquer le grand train des Coupeau (610).	
	Plus souvent qu'on me pince dans cette boîte ! Non, j'aimerais mieux tirer la langue jusqu'à <b>l'année prochaine...</b> (621).	
	Cet hiver-là, maman Coupeau faillit passer, dans une crise d'étouffement. <b>Chaque année</b> , au mois de décembre, elle était sûre que son asthme la collait sur le dos pour des deux et trois semaines (633).	*hiver, mois, décembre, semaine
	Très pâle, les membres cassés à l'avance, elle mit le linge dans le panier, elle partit. <b>Depuis des années</b> , elle n'avait pas rendu un sou aux Goujet (638).	
	Oui, il y avait des femmes qui jouaient l'hypocrisie <b>pendant des années</b> et dont la mauvaise conduite finissait par éclater au grand jour (641).	*jour
	<b>Pendant une année</b> encore, la maison boulotta (644).	
	Elle l'aurait cédée peut-être à la première femme dans la rue, mais pas à cette grande hypocrite qui attendait certainement <b>depuis des années</b> de lui voir faire le saut (651).	
	Son existence s'était gâtée, mais elle ne voulait pas s'en aller si tôt ; oui, elle aimait mieux crever la faim <b>pendant des années</b> , que de crever la mort, l'histoire d'une seconde (664-665).	*seconde
	Un jour, en se penchant, elle eut une drôle de sensation, elle crut se voir en personne là-bas, sous le porche, près de la loge du concierge, le nez en l'air, examinant la maison pour la première fois ; et ce saut de <b>treize ans</b> en arrière lui donna un élanement au cœur (673).	*jour
	Un homme qui se soule <b>d'un bout de l'année à l'autre</b> , n'a plus la tête à lui, et il y a des maris, très jaloux à vingt ans, que la boisson rend très coulants à trente sur le chapitre de la fidélité conjugale (677).	
	Ce fut <b>cette année-là</b> , en juin, que Nana fit sa première communion. Elle allait sur ses treize ans, grande déjà comme une asperge montée, avec un air d'effronterie ; <b>l'année précédente</b> , on l'avait renvoyée du catéchisme, à cause de sa mauvaise conduite ; et, si le curé l'admettait cette fois, c'était de peur de ne pas la voir revenir et de lâcher sur le pavé une païenne de plus (678).	*juin
	Mais ce fut là le dernier beau jour du ménage. <b>Deux années</b> s'écoulèrent, pendant lesquelles ils s'enfoncèrent de plus en plus (682-683).	*jour
	Il ne pouvait plus se taper sur le torse, et crâner, en disant que le sacré chien l'engraissait ; car sa vilaine graisse jaune des <b>premières années</b> avait fondu, et il tournait au sécot, il se plombait, avec des tons verts de macchabée pourrissant dans une mare (694).	
	Nana grandissait, devenait garce. À <b>quinze ans</b> , elle avait poussé comme un veau, très blanche de chair, très grasse, si dodue même qu'on aurait dit une pelote. Oui, c'était ça, <b>quinze ans</b> , toutes ses dents et pas de corset (708).	
	Depuis <b>deux ans</b> , elle rêvait d'avoir ce cœur, et voilà qu'on le lui aplatissait ! Non, elle trouvait ça trop fort, ça finirait à la fin ! (724).	
	Il était trop provençal pour ne pas adorer les douceurs ; c'est-à-dire qu'il aurait vécu de pastilles, de boules de gomme, de dragées et de chocolat. Les dragées surtout, qu'il appelait des « amandes sucrées », lui mettaient une petite mousse	

	aux lèvres, tant elles lui chatouillaient la gargamelle. Depuis <b>un an</b> , il ne vivait plus que de bonbons (730).	
	On bouleversait le quartier, <b>cette année-là</b> . On perçait le boulevard Magenta et le boulevard Ornano, qui emportaient l'ancienne barrière Poissonnière et trouaient le boulevard extérieur (737).	
	En <b>trois ans</b> , il entra ainsi sept fois à Sainte-Anne. Le quartier racontait qu'on lui gardait sa cellule (745).	
	Elle restait debout, regardant la fenêtre du premier, où une persienne arrachée pendait, et elle se rappelait sa jeunesse avec Lantier, leurs premiers attrapages, la façon dégoûtante dont il l'avait lâchée. N'importe, elle était jeune, tout ça lui semblait gai, vu de loin. <b>Vingt ans</b> seulement, mon Dieu ! et elle tombait au trottoir (766).	

## Saison de l'année

<b>Printemps</b>	Elle raconta tout de suite son histoire pour se poser : elle était mariée maintenant, elle avait épousé au <b>printemps</b> un ancien ouvrier ébéniste qui sortait du service et qui sollicitait une place de sergent de ville, parce qu'une place, c'est plus sûr et plus comme il faut. Justement, elle venait d'acheter un maquereau pour lui (541).	
	Quand le <b>printemps</b> fut venu, Gervaise alla se réfugier auprès de Goujet. Elle ne pouvait plus ne réfléchir à rien, sur une chaise, sans penser aussitôt à son premier amour ; elle le voyait quitter Adèle, remettre son linge au fond de leur ancienne malle, revenir chez elle, avec la malle sur la voiture (553).	
	Pendant un <b>printemps</b> , leurs amours emplirent ainsi la forge d'un grondement d'orage. Ce fut une idylle dans une besogne de géant, au milieu du flamboiement de la houille, de l'ébranlement du hangar, dont la carcasse noire de suie craquait (555).	
	Quand le <b>printemps</b> revint, Lantier, tout à fait de la maison, parla d'habiter le quartier, afin d'être plus près de ses amis. Il voulait une chambre meublée dans une maison propre (601).	
	La cour, pourtant, ne lui inspirait guère que des idées tristes. En face d'elle, du côté du soleil, elle apercevait son rêve d'autrefois, cette fenêtre du cinquième où des haricots d'Espagne, à chaque <b>printemps</b> , enroulaient leurs tiges minces sur un berceau de ficelles. Sa chambre, à elle, était du côté de l'ombre, les pots de réséda y mouraient en huit jours (672-673).	*jour
<b>Été</b>	Cependant, Nana, <b>vers la fin de l'été</b> , bouleversa la maison. Elle avait six ans, elle s'annonçait comme une vaurienne finie (518).	
	On n'y voyait jamais de glaçons aux vitres, comme chez l'épicier et le bonnetier d'en face. La mécanique, bourrée de coke, entretenait là une chaleur de baignoire ; les linges fumaient, on se serait cru <b>en plein été</b> ; et l'on était bien, les portes fermées, ayant chaud partout, tellement chaud, qu'on aurait fini par dormir, les yeux ouverts (543).	
	Pourtant, <b>vers le milieu de l'été</b> , la grande Clémence était partie, parce qu'il n'y avait pas assez de travail pour deux ouvrières et qu'elle attendait son argent pendant des semaines (611).	*semaine
	<b>L'été</b> , naturellement, il y avait toujours un peu plus de travail, les jupons blancs et les robes de percale des baladeuses du boulevard extérieur. Ça tournait à la dégringolade lente, le nez davantage dans la crotte chaque semaine, avec des hauts et des bas cependant, des soirs où l'on se frottait le ventre devant le buffet vide, et d'autres où l'on mangeait du veau à crever (644).	*semaine, soir
	<b>L'été</b> était la saison de ses triomphes. Avec une robe de percale de six francs, elle passait tous ses dimanches, elle emplissait le quartier de la Goutte-d'Or de sa beauté blonde. Oui, on la connaissait des boulevards extérieurs aux fortifications, et de la chaussée de Clignancourt à la grande rue de la Chapelle.	*jour

	On l'appelait « la petite poule », parce qu'elle avait vraiment la chair tendre et l'air frais d'une poulette (709-710).	
	<b>Le dernier été</b> , pendant lequel Nana traîna chez ses parents les restes de ses nuits, fut surtout mauvais pour Coupeau. Sa voix changea complètement, comme si le fil-en-quatre avait mis une musique nouvelle dans sa gorge. Il devient sourd d'une oreille (745).	
	Ce farceur de Mes-Bottes, <b>vers la fin de l'été</b> , avait eu le truc d'épouser pour de vrai une dame, très décatie déjà, mais qui possédait de beaux restes ; oh ! une dame de la rue des Martyrs, pas de la gnognotte de barrière (762).	
<b>Automne</b>	Une après-midi <b>d'automne</b> , Gervaise, qui venait de reporter du linge chez une pratique, rue des Portes-Blanches, se trouva dans le bas de la rue des Poissonniers comme le jour tombait. Il avait plu le matin, le temps était très doux, une odeur s'exhalait du pavé gras ; et la blanchisseuse, embarrassée de son grand panier, étouffait un peu, la marche ralentie, le corps abandonné, remontant la rue avec la vague préoccupation d'un désir sensuel, grandi dans sa lassitude (526).	*après-midi, jour, matin
	Vers <b>l'automne</b> , malheureusement, le ménage se gâta encore. Lantier prétendait maigrir, faisait un nez qui s'allongeait chaque jour. Il renaudait à propos de tout, renâclait sur les potées de pommes de terre, une ratatouille dont il ne pouvait pas manger, disait-il, sans avoir des coliques (649).	*jour
<b>Hiver</b>	Cependant, <b>l'hiver</b> était venu, le <b>quatrième hiver</b> que les Coupeau passaient rue de la Goutte-d'Or. Cette année-là, décembre et janvier furent particulièrement durs. Il gelait à pierre fendre. Après le jour de l'an, la neige resta trois semaines dans la rue sans se fondre. Ça n'empêchait pas le travail, au contraire, car <b>l'hiver</b> est la belle saison des repasseuses. Il faisait joliment bon dans la boutique ! (543).	*année, décembre, janvier, semaine
	– Ma foi ! ce n'est pas de refus... Rien que pour traverser la rue, on a <b>l'hiver</b> dans les os (545).	
	<b>Cet hiver-là</b> , maman Coupeau faillit passer, dans une crise d'étouffement. Chaque année, au mois de décembre, elle était sûre que son asthme la collait sur le dos pour des deux et trois semaines. Elle n'avait plus quinze ans, elle devait en avoir soixante-treize à la Saint-Antoine. Avec ça, très patraque, râlant pour un rien, quoique grosse et grasse. Le médecin annonçait qu'elle s'en irait en toussant, le temps de crier : Bonsoir, Jeanneton, la chandelle est éteinte ! (633).	*année, mois, décembre, semaine
	Au plus fort de sa crise, <b>cet hiver-là</b> , une après-midi que madame Lorilleux et madame Lerat s'étaient rencontrées devant son lit, maman Coupeau cligna les yeux, pour leur dire de se pencher. Elle pouvait à peine parler. Elle souffla, à voix basse : – C'est du propre !... Je les ai entendus cette nuit. Oui, oui, la Banban et le chapelier... Et ils menaient un train ! Coupeau est joli. C'est du propre ! (634).	*après-midi, nuit
	Janvier était arrivé, un sale temps, humide et froid. Maman Coupeau, qui avait toussé et étouffé tout décembre, dut se coller dans le lit, après les Rois. C'était sa rente ; <b>chaque hiver</b> , elle attendait ça. Mais, <b>cet hiver</b> , autour d'elle, on disait qu'elle ne sortirait plus de sa chambre que les pieds en avant ; et elle avait, à la vérité, un fichu rôle qui sonnait joliment le sapin, grosse et grasse pourtant, avec un œil déjà mort et la moitié de la figure tordue (652).	*janvier, décembre
	On parlait à demi-voix, dans le petit jour qui éclairait la pièce par les fentes des volets. La porte du cabinet restait grande ouverte ; et, de cette ouverture béante, sortait le gros silence de la mort. Des rires d'enfants montaient dans la cour, une ronde de gamines tournait, au pâle soleil <b>d'hiver</b> (657).	
	<b>L'hiver</b> était presque fini, les quatre sous des meubles cédés à Virginie avaient facilité l'installation. Puis, dès les beaux jours, il arriva une chance, Coupeau se trouva embauché pour aller travailler en province, à Étampes ; et là, il fit près de trois mois, sans se souler, guéri un moment par l'air de la campagne (673).	*jour, mois
	Mais ce fut là le dernier beau jour du ménage. Deux années s'écoulèrent, pendant lesquelles ils s'enfoncèrent de plus en plus. <b>Les hivers</b> surtout les nettoyaient.	*jour, année, décembre

	S'ils mangeaient du pain au beau temps, les fringales arrivaient avec la pluie et le froid, les danses devant le buffet, les dîners par cœur, dans la petite Sibérie de leur cambuse. Ce gredin de décembre entrant chez eux par-dessous la porte, et il apportait tous les maux, le chômage des ateliers, les fainéantises engourdies des gelées, la misère noire des temps humides. <b>Le premier hiver</b> , ils firent encore du feu quelquefois, se pelotonnant autour du poêle, aimant mieux avoir chaud que de manger ; <b>le second hiver</b> , le poêle ne se déroilla seulement pas, il glaçait la pièce de sa mine lugubre de borne de fonte (682-683).	
	Ne lui avait-il pas offert deux fois de l'emballer, de l'emmener avec lui quelque part, sur un dodo où la jouissance du sommeil est si forte, qu'on oublie du coup toutes les misères ? Peut-être était-ce en effet bien bon. Peu à peu, une tentation plus cuisante lui venait d'y goûter. Elle aurait voulu essayer pour quinze jours, un mois. Oh ! dormir un mois, surtout en <b>hiver</b> , le mois du terme, quand les embêtements de la vie la crevaient ! Mais ce n'était pas possible, il fallait continuer de dormir toujours, si l'on commençait à dormir une heure ; et cette pensée la glaçait, son béguin de la mort s'en allait, devant l'éternelle et sévère amitié que demandait la terre (687-688).	*jour, mois, heure
	– Hop ! hop ! gueulait-il, c'est la course des bourriques !... Hein ? très chouette, le matin, en <b>hiver</b> ; je fais dodo, je ne m'enrhume pas, j'attrape les veaux de loin, sans écorcher mes engelures... Dans ce coin-là, touchée, margot ! Et dans cet autre coin, touchée aussi ! Et dans cet autre, touchée encore ! Ah ! si tu te fourres sous le lit, je cogne avec le manche... Hop ! hop ! à dada ! à dada ! (693).	*matin
	Mais, lorsque <b>l'hiver</b> arriva, l'existence devint impossible chez les Coupeau. Chaque soir, Nana recevait sa raclée. Quand le père était las de la battre, la mère lui envoyait des torgnoles, pour lui apprendre à bien se conduire (726).	*soir
	Ce fut aux premières gelées que Nana s'esbigna une fois encore, sous le prétexte d'aller voir chez la fruitière s'il y avait des poires cuites. Elle sentait <b>l'hiver</b> , elle ne voulait pas claquer des dents devant le poêle éteint. Les Coupeau la traitèrent simplement de rosse, parce qu'ils attendaient les poires. Sans doute elle rentrerait ; <b>l'autre hiver</b> , elle était bien restée trois semaines pour descendre chercher deux sous de tabac (746-747).	*semaine
	Quand on a <b>l'hiver</b> et la faim dans les tripes, on peut serrer sa ceinture, ça ne vous nourrit guère (749).	
	<b>L'hiver</b> , dans cet escalier de la maison, l'escalier des pouilleux, c'étaient de continuel emprunts de dix sous, de vingt sous, des petits services que ces meurt-de-faim se rendaient les uns aux autres (753).	
	Le mal gagnait petit à petit. On aurait dit une musique sous la peau ; ça partait toutes les trois ou quatre secondes, roulait un instant ; puis ça s'arrêtait et ça reprenait, juste le petit frisson qui secoue les chiens perdus, quand ils ont froid <b>l'hiver</b> , sous une porte. Déjà le ventre et les épaules avaient un frémissement d'eau sur le point de bouillir (787).	*seconde

<b>Mois</b>		
	– Enfin, avec du courage, on pourra encore s'en tirer... J'ai vu, hier soir, madame Fauconnier, la blanchisseuse de la rue Neuve ; elle me prendra lundi. Si tu te mets avec ton ami de la Glacière, nous reviendrons sur l'eau <b>avant six mois</b> , le temps de nous nipper et de louer un trou quelque part, où nous serons chez nous... Oh ! il faudra travailler, travailler... (382).	*soir, lundi,
	Vous comprenez, tout le tremblement, si bien <b>qu'au bout de deux mois</b> nous étions nettoyés. C'est à ce moment-là que nous sommes venus habiter l'hôtel Boncœur et que la sacrée vie a commencé... (389).	
	Elle avait eu ses soixante-deux ans, <b>le 3 du mois dernier</b> . Lui, était le plus jeune (413).	
	<b>Pendant un mois</b> , les bons rapports de la jeune femme et de l'ouvrier zingueur continuèrent (416).	

	On l'avait connue avec son amant, on savait son histoire ; ce ne serait guère propre, quand on les verrait s'épouser, <b>au bout de deux mois</b> à peine (419).	
	Deux fois par semaine, on balayait soigneusement l'atelier ; on gardait les ordures, on les brûlait, on passait les cendres, dans lesquelles on trouvait par <b>mois</b> jusqu'à vingt-cinq et trente francs d'or (430).	*semaine
	[...] c'était la chambre où elle avait vécu <b>un mois</b> avec Lantier, où les loques de sa vie passée traînaient encore. Coupeau ne comprit pas, fut seulement blessé du surnom (461).	
	Quand ils n'eurent plus à leur charge que le cadet, Étienne, ils amassèrent les trois cent cinquante francs <b>en sept mois et demi</b> (463-464).	
	Le choix d'un logement, <b>depuis deux mois</b> , les occupait. Ils voulurent, avant tout, en louer un dans la grande maison, rue de la Goutte-d'Or. Mais pas une chambre n'y était libre, ils durent renoncer à leur ancien rêve (464).	
	L'emménagement eut lieu au terme d'avril. Gervaise était alors enceinte de <b>huit mois</b> (465).	*avril
	Aussi s'était-elle décidée à mettre Étienne, qui allait sur ses huit ans, dans une petite pension de la rue de Chartres, où elle payait cent sous. Le ménage, malgré la charge des deux enfants, plaçait des vingt francs et des trente francs <b>chaque mois</b> à la Caisse d'épargne (476).	
	La convalescence devait être très longue ; le médecin avait parlé de <b>quatre mois</b> [...] Et tous deux, pour la vingtième fois, refaisaient le calcul de ce que coûteraient au ménage les <b>quatre mois</b> de convalescence ; d'abord les journées de travail perdues, puis le médecin, les remèdes, et plus tard le bon vin, la viande saignante (485).	
	Cependant, Coupeau, <b>au bout de deux mois</b> , put commencer à se lever. [...] Il avait passé <b>ces deux mois</b> dans le lit, à jurer, à faire enrager le monde (487).	
	<b>Pendant deux mois encore</b> , Coupeau marcha avec des béquilles. Il avait d'abord pu descendre dans la rue, fumer une pipe devant la porte (488).	
	[...] il se plaignait de toutes sortes de douleurs pour se faire dorloter ; <b>au bout de six mois</b> , sa convalescence durait toujours (490).	
	Sa désolation était justement de ne pouvoir s'établir tout de suite ; elle aurait fourni aux besoins du ménage, sans compter sur Coupeau, en lui laissant <b>des mois</b> pour reprendre goût au travail (491).	
	Il fut convenu qu'on prêterait cinq cents francs aux voisins ; ils les rembourseraient en donnant <b>chaque mois</b> un acompte de vingt francs ; ça durerait ce que ça durerait (492).	
	Deux fois, mademoiselle Josse la mit à la porte, puis la reprit, pour ne pas perdre les six francs, <b>chaque mois</b> (518).	
	À la vérité, ça n'allait plus du tout bien entre les Boche et les Coupeau <b>depuis un mois</b> (521).	
	– Quand tout le monde donnera cent sous <b>par mois</b> , nous donnerons cent sous [...] Mais Lorilleux se récriait. Où voulait-on qu'il volât quinze francs par <b>mois</b> ? (523).	
	La première année, elle leur avait rendu régulièrement vingt francs <b>par mois</b> , sur les cinq cents francs ; afin de ne pas embrouiller les comptes, on additionnait le livre à <b>la fin du mois</b> seulement, et elle ajoutait l'appoint nécessaire pour compléter les vingt francs, car le blanchissage des Goujet, <b>chaque mois</b> , ne dépassait guère sept ou huit francs (537).	*année
	Le lendemain de la visite de Gervaise à la forge était justement le dernier samedi du <b>mois</b> (538).	*samedi
	– Madame Goujet, dit-elle enfin, si ça ne vous faisait rien, je prendrais l'argent du blanchissage, <b>ce mois-ci</b> . Justement, le <b>mois</b> était très fort, le compte qu'elles venaient d'arrêter ensemble se montait à dix francs sept sous (540).	
	Cette année-là, <b>un mois à l'avance</b> , on causa de la fête (558).	*année

	<b>Depuis un mois</b> que son mari avait obtenu sa place de sergent de ville, la grande brune prenait des allures cavalières et parlait d'arrêter tout le monde (560).	
	– Aussi, reprit Gervaise, pourquoi sont-ils si rats !... vous savez, ils ont menti, <b>le mois dernier</b> , quand la femme a raconté partout qu'elle avait perdu un bout de chaîne d'or, en allant reporter l'ouvrage (564).	
	– Voulez-vous parier ! <b>le mois prochain</b> , ils inventeront une autre histoire... Ça explique pourquoi ils bouchent leur fenêtre, quand ils mangent un lapin (564).	
	<b>Au bout d'un mois</b> , les deux ouvrières l'adoraient. Les Boche, qu'il flattait beaucoup en allant les saluer dans leur loge, s'extasiaient sur sa politesse (599).	
	Eh bien ! le camarade leur paierait la chambre toute meublée vingt francs <b>par mois</b> ; ce ne serait pas cher pour lui, et ça les aiderait au moment du terme. [...] Alors, Gervaise hésita, parut consulter du regard maman Coupeau, que Lantier avait conquise <b>depuis des mois</b> , en lui apportant des boules de gomme pour son catarrhe (602).	
	Si, <b>pendant une dizaine de mois</b> , les vingt francs de Lantier se trouvaient mangés à l'avance par les dettes contractées, plus tard il y aurait un joli bénéfice (603).	
	<b>Au bout d'un mois</b> , il voulut mettre toute la cuisine à l'huile (609).	
	Est-ce qu'ils se fichaient du monde ! c'étaient dix francs qu'ils devaient donner <b>par mois</b> ! (609).	
	<b>Les premiers mois</b> , il avait donné des acomptes ; puis, il s'était contenté de parler d'une grosse somme qu'il devait toucher, grâce à laquelle il s'acquitterait plus tard, en un coup. Gervaise n'osait plus lui demander un centime (610).	
	M'apportez-vous la paire de draps que vous me gardez <b>depuis un mois</b> , et la chemise qui est restée en arrière, au dernier blanchissage ? (639).	
	Car, enfin, vous mangez très bien, voire, dépensez beaucoup, j'en suis sûre... Quand vous nous donneriez seulement dix francs <b>chaque mois</b> ... (641).	
	Puis, dès les beaux jours, il arriva une chance, Coupeau se trouva embauché pour aller travailler en province, à Étampes ; et là, il fit <b>près de trois mois</b> , sans se soûler, guéri un moment par l'air de la campagne (673).	
	– Ah bien ! dit madame Lorilleux devant les Boche, comme on partait, c'est notre filleule, mais du moment où ils en font une fleuriste, nous ne voulons plus entendre parler d'elle. Encore une rou lure pour les boulevards... Elle leur chiera du poivre, <b>avant six mois</b> (682).	
	Nana, qui se déshabillait, demanda à sa mère si la robe de la demoiselle du second, qu'on avait mariée <b>le mois dernier</b> , était en mousseline comme la sienne (682).	
	Peu à peu, une tentation plus cuisante lui venait d'y goûter. Elle aurait voulu essayer pour quinze jours, <b>un mois</b> . Oh ! dormir <b>un mois</b> , surtout en hiver, <b>le mois</b> du terme, quand les embêtements de la vie la crevaient ! Mais ce n'était pas possible, il fallait continuer de dormir toujours, si l'on commençait à dormir une heure ; et cette pensée la glaçait, son béguin de la mort s'en allait, devant l'éternelle et sévère amitié que demandait la terre (688).	*jour, hiver, heure
	Elle était toute rose de les voir s'amuser de si bon cœur, elle y prenait même du plaisir pour son compte, ce qui lui arrivait le trente-six de <b>chaque mois</b> (692).	
	Elle l'avait vue au pain sec <b>pendant trois mois</b> , ne mangeant pas même des croûtes à sa faim, si maigre et si affaiblie, quelle se tenait aux murs pour marcher (694).	
	Pendant le premier mois, Nana s'amusa joliment de son vieux. Il fallait le voir, toujours en petoche autour d'elle (725).	
	Dans la maison, où <b>chaque mois</b> des filles s'envolaient comme des serins dont on laisserait les cages ouvertes, l'accident des Coupeau n'étonna personne (728).	
	<b>Depuis un mois</b> , elle ne travaillait plus chez madame Fauconnier, qui avait dû la flanquer à la porte, pour éviter des disputes. En quelques semaines, elle était entrée chez huit blanchisseuses ; elle faisait deux ou trois jours dans chaque	*semaine, jour

	atelier, puis elle recevait son paquet, tellement elle cochonnait l'ouvrage, sans soin, malpropre, perdant la tête jusqu'à oublier son métier (729).	
	– Vous ne savez pas, Badingue, cria-t-il, j'ai vu votre patron hier, rue de Rivoli. Il est diablement ravagé, il n'en a pas pour <b>six mois</b> dans le corps... Ah ! dame ! avec la vie qu'il fait ! (734).	
	<b>Au bout d'un mois</b> , ils avaient oublié Nana, ils se payaient le bastringue pour leur plaisir, aimant regarder les danses (738).	
	Mais, quand elle en eut livré quelques grosses, elle s'étira les bras devant la besogne, les mains tordues de crampes, ayant perdu l'habitude des queues et suffoquant de rester enfermée, elle qui s'était donné un si joli courant d'air de <b>six mois</b> (741-742).	
	Et des semaines, <b>des mois</b> s'écoulaient, elle semblait perdue, lorsqu'elle reparaisait tout d'un coup, sans jamais dire d'où elle arrivait, des fois sale à ne pas être prise avec des pincettes, et égratignée du haut en bas du corps, d'autres fois bien mise, mais si molle et vidée par la noce, qu'elle ne tenait plus debout (743).	*semaine
	Maintenant, c'était réglé. Il ne dessoûlait pas de <b>six mois</b> , puis il tombait et entrait à Sainte-Anne ; une partie de campagne pour lui (744-745).	
	Sans doute elle rentrerait ; l'autre hiver, elle était bien restée trois semaines pour descendre chercher deux sous de tabac. Mais <b>les mois</b> s'écoulèrent, la petite ne reparaisait plus. Cette fois, elle avait dû prendre un fameux galop (747).	*hiver, semaine
	Coupeau pouvait faire la Saint-Lundi des semaines entières, tirer des bordées qui duraient <b>des mois</b> , rentrer fou de boisson et vouloir la réguiser, elle s'était habituée, elle le trouvait tannant, pas davantage (751).	*lundi, semaine
	<b>Depuis un mois</b> , elle la voyait se tenir aux murs pour marcher, pliée en deux par une toux qui sonnait joliment le sapin. La petite ne pouvait même plus tousser. Elle eut un hoquet, des filets de sang coulèrent aux coins de sa bouche (757).	
	Gervaise dura ainsi <b>pendant des mois</b> . Elle dégringolait plus bas encore, acceptait les dernières avanies, mourait un peu de faim tous les jours (795).	*jour
<b>Janvier</b>	Cette année-là, décembre et <b>janvier</b> furent particulièrement durs (543).	*année, décembre
	De plus, on se trouvait en retard de deux termes, soit encore deux cent cinquante francs ; le propriétaire, M. Marescot, parlait même de les expulser, s'ils ne le payaient pas avant <b>le 1er janvier</b> (650).	
	<b>Janvier</b> était arrivé, un sale temps, humide et froid. Maman Coupeau, qui avait toussé et étouffé tout décembre, dut se coller dans le lit, après les Rois (652).	*décembre
	Et ce qui leur cassait les jambes, ce qui les exterminait, c'était par-dessus tout de payer leur terme. Oh ! <b>le terme de janvier</b> , quand il n'y avait pas un radis à la maison et que le père Boche présentait la quittance ! (683).	
	Cependant, un soir de <b>janvier</b> , elle cogna des deux poings contre la cloison. Elle avait passé une semaine affreuse, bousculée par tout le monde, sans le sou, à bout de courage (688).	*soir, semaine
	Ce devait être le samedi après le terme, quelque chose comme <b>le 12 ou le 13 janvier</b> , Gervaise ne savait plus au juste (749).	*samedi
	Elles logeaient toutes à la même enseigne, chez misère et compagnie. Ça donnait plus froid encore, de les voir piétiner et se croiser silencieusement, dans cette terrible température de <b>janvier</b> (761).	
<b>Février</b>	Et il donnait ses raisons : le peuple se lassait de payer aux bourgeois les marrons qu'il tirait des cendres, en se brûlant les pattes ; <b>Février</b> et Juin étaient de fameuses leçons ; aussi, désormais, les faubourgs laisseraient-ils la ville s'arranger comme elle l'entendrait (475).	*juin
<b>Mars</b>	<b>Au mois de mars</b> , Coupeau rentra un soir trempé jusqu'aux os ; il revenait avec Mes-Bottes de Montrouge, où ils s'étaient flanqué une ventrée de soupe à l'anguille (695).	

<b>Avril</b>	L'emménagement eut lieu au terme <b>d'avril</b> . Gervaise était alors enceinte de huit mois (465).	
	Ce fut <b>le dernier jour d'avril</b> que la jeune femme accoucha. Les douleurs la prirent l'après-midi, vers quatre heures, comme elle repassait une paire de rideaux chez madame Fauconnier (467).	*après-midi, heure
	Justement, les Boche, depuis le terme <b>d'avril</b> , avaient quitté la rue des Poissonniers et tenaient la loge de la grande maison, rue de la Goutte-d'Or (492).	
<b>Mai</b>	– Vous savez, continua-t-il, maintenant, je travaille là, à l'hôpital... Hein ! quel joli <b>mois de mai</b> ! Ça pique dur, ce matin (377).	*matin
	– Leur loi <b>du 31 mai</b> est une abomination. Maintenant, il faut deux ans de domicile (455).	
	Un beau soleil de <b>mai</b> se couchait, dorant les cheminées. Et, tout là-haut, dans le ciel clair, l'ouvrier taillait tranquillement son zinc à coups de cisaille, penché sur l'établi, pareil à un tailleur coupant chez lui une paire de culottes (479).	
<b>Juin</b>	Vers les derniers jours de <b>juin</b> , Coupeau perdit sa gaieté. Il devenait tout chose. Gervaise, inquiète de certains regards, se barricadait la nuit (418).	*jour, nuit
	Elle ne hasardait plus que des objections timides, les mains tombées sur ses jupes, la face noyée de douceur. Du dehors, par la fenêtre entrouverte, la belle nuit de <b>juin</b> envoyait des souffles chauds, qui effraient la chandelle, dont la haute mèche rougeâtre charbonnait (420).	*nuit
	[...] et les portes uniformes, à la file comme des portes de prison ou de couvent, continuaient à montrer, presque toutes grandes ouvertes, des intérieurs de misère et de travail, que la chaude soirée de <b>juin</b> emplissait d'une buée rousse. Enfin, ils arrivèrent à un bout de couloir complètement sombre (423).	*soirée
	Et il donnait ses raisons : le peuple se lassait de payer aux bourgeois les marrons qu'il tirait des cendres, en se brûlant les pattes ; Février et <b>Juin</b> étaient de fameuses leçons ; aussi, désormais, les faubourgs laisseraient-ils la ville s'arranger comme elle l'entendrait (475).	*février
	Cependant, les fortes chaleurs étaient venues. Un après-midi de <b>juin</b> , un samedi que l'ouvrage pressait, Gervaise avait elle-même bourré de coke la mécanique, autour de laquelle dix fers chauffaient, dans le ronflement du tuyau (503).	*après-midi, jour
	La fête de Gervaise tombait <b>le 19 juin</b> . Les jours de fête, chez les Coupeau, on mettait les petits plats dans les grands ; c'étaient des noces dont on sortait ronds comme des balles, le ventre plein pour la semaine (558).	*jour, semaine
	Lorsque <b>juin</b> arriva, elle ne revint pas davantage avec le soleil (747).	
	Le monde se retournait pour les voir passer, si gais, si frais, endimanchés un jour de semaine, bousculant la foule qui encombrait la rue des Poissonniers, dans la tiède soirée de <b>juin</b> (570).	*jour, semaine, soirée
	Ce fut dans les premiers jours de <b>juin</b> que l'installation du chapelier eut lieu. La veille, Coupeau avait offert d'aller avec lui chercher sa malle, pour lui éviter les trente sous d'un fiacre (604).	*jour
	Ce fut cette année-là, en <b>juin</b> , que Nana fit sa première communion. Elle allait sur ses treize ans, grande déjà comme une asperge montée, avec un air d'effronterie ; l'année précédente, on l'avait renvoyée du catéchisme, à cause de sa mauvaise conduite ; et, si le curé l'admettait cette fois, c'était de peur de ne pas la voir revenir et de lâcher sur le pavé une païenne de plus (678).	*année
	Lorsque <b>juin</b> arriva, elle ne revint pas davantage avec le soleil. Décidément, c'était fini, elle avait trouvé du pain blanc quelque part (747).	
<b>Juillet</b>	– Ce n'est pas tout ça... Ce que vous dites et rien, c'est la même chose. La noce aura lieu le samedi <b>29 juillet</b> . J'ai calculé sur l'almanach. Est-ce convenu ? ça vous va-t-il ? (429).	*samedi
	Enfin, ça se ferait quand même <b>le 29 juillet</b> . Il se moquait pas mal d'eux ! (431).	
	L'apprentie mettait les volets de la boutique ; mais, comme les nuits de <b>juillet</b> étaient brûlantes, on laissait la porte ouverte sur la rue (517).	*nuit

	Un matin de <b>juillet</b> , Nana se présenta la dernière, ce qui d'ailleurs était assez dans ses habitudes (715).	*matin
	En <b>juillet</b> , un matin, Virginie appela Gervaise qui passait, et la pria de donner un coup de main pour la vaisselle, parce que la veille Lantier avait amené deux amis à régaler (747).	*matin
<b>Août</b>	-	
<b>Septembre</b>	Lorilleux hochait la tête. Il était né le même jour que le comte de Chambord, le <b>29 septembre</b> 1820. Cette coïncidence le frappait beaucoup, l'occupait d'un rêve vague, dans lequel il établissait une relation entre le retour en France du roi et sa fortune personnelle (455).	
	Pour ne pas la chagriner, il disait oui, et la noce était même fixée aux premiers jours de <b>septembre</b> . L'argent de l'entrée en ménage dormait depuis longtemps à la Caisse d'épargne (487).	
<b>Octobre</b>	Au terme <b>d'octobre</b> , elle fit des ragots à n'en plus finir au propriétaire, M. Marescot, parce que la blanchisseuse, qui mangeait son saint-frusquin en gueulardises, se trouvait en retard d'un jour pour son loyer, et même M. Marescot, pas très poli non plus celui-là, entra dans la boutique, le chapeau sur la tête, demandant son argent, qu'on lui allongea tout de suite d'ailleurs (521).	
	La pauvre madame Goujet était morte au <b>mois d'octobre</b> , d'un rhumatisme aigu (775).	
<b>Novembre</b>	On était alors dans les premiers jours de <b>novembre</b> . Lantier apporta galamment des bouquets de violettes, qu'il distribuait à Gervaise et aux deux ouvrières (599).	
	Ainsi, vers les premiers jours de <b>novembre</b> , Coupeau tira une bordée qui finit d'une façon tout à fait sale pour lui et pour les autres (620).	
	Justement, un soir de <b>novembre</b> , ils étaient entrés au <i>Grand Salon de la Folie</i> pour se réchauffer. Dehors, un petit frisquet coupait en deux la figure des passants (738).	*soir
<b>Décembre</b>	C'était au <b>2 Décembre</b> . Le zingueur, par rigolade, avait eu la belle idée de descendre voir l'émeute ; il se fichait pas mal de la République, du Bonaparte et de tout le tremblement (475).	
	Cette année-là, <b>décembre</b> et janvier furent particulièrement durs (543).	*année, janvier
	Cet hiver-là, maman Coupeau faillit passer, dans une crise d'étouffement. Chaque année, <b>au mois de décembre</b> , elle était sûre que son asthme la collait sur le dos pour des deux et trois semaines. Elle n'avait plus quinze ans, elle devait en avoir soixante-treize à la Saint-Antoine (633).	*hiver, année, semaine
	En <b>décembre</b> , un soir, on dina par cœur. Il n'y avait plus un radis, Lantier, très sombre, sortait de bonne heure, battait le pavé pour trouver une autre cambuse, où l'odeur de la cuisine déridât les visages (649).	*soir, heure
	Janvier était arrivé, un sale temps, humide et froid. Maman Coupeau, qui avait toussé et étouffé tout <b>décembre</b> , dut se coller dans le lit, après les Rois (652).	*janvier
	Ce gremlin de <b>décembre</b> entra chez eux par-dessous la porte, et il apportait tous les maux, le chômage des ateliers, les fainéantises engourdies des gelées, la misère noire des temps humides (683).	

<b>Semaine</b>		
	C'était avec Adèle, vous entendez. Virginie a maintenant un monsieur chez lequel elle va deux fois <b>par semaine</b> (394-395).	
	<b>Trois semaines plus tard</b> , vers onze heures et demie, un jour de beau soleil, Gervaise et Coupeau, l'ouvrier zingueur, mangeaient ensemble une prune, à l'Assommoir du père Colombe (403).	*heure, jour
	Elle savait ce qu'il voulait dire, et elle lui promettait la chose pour la <b>semaine</b> des quatre jeudis (418).	*jeudi

	<b>Depuis six semaines</b> qu'elle travaillait, elle avait économisé les sept francs du châle et les deux francs cinquante du bonnet ; la robe était une vieille robe nettoyée et refaite (421).	
	Deux fois <b>par semaine</b> , on balayait soigneusement l'atelier ; on gardait les ordures, on les brûlait, on passait les cendres, dans lesquelles on trouvait par mois jusqu'à vingt-cinq et trente francs d'or (430).	*mois
	En haut, du côté de la rue de la Goutte-d'Or, il y avait des boutiques sombres, aux carreaux sales, des cordonniers, des tonneliers, une épicerie borgne, un marchand de vin en faillite, dont les volets fermés <b>depuis des semaines</b> se couvraient d'affiches (466).	
	Les premiers jours, Gervaise le gêna beaucoup. Puis, en <b>quelques semaines</b> , il s'habitua à elle (474).	*jour
	Gervaise avait élevé la petite, en trouvant moyen de perdre, au plus, deux jours de travail par <b>semaine</b> (475-476).	
	Elle ne douta pas une minute. <b>Toute une semaine</b> , on la vit sur ses pieds, parlant peu, recueillie dans son entêtement de le sauver, oubliant les enfants, la rue, la ville entière (484).	*minute
	En quatre jours, la boutique devait être prête. Les travaux durèrent <b>trois semaines</b> (496).	*jour
	Elle était bien pardonnable de fricoter un peu le lundi, après avoir trimé la <b>semaine entière</b> (502).	*lundi
	Et elle savait d'autres particularités, les secrets de la propreté de chacun, les dessous des voisines qui traversaient la rue en jupes de soie, le nombre de bas, de mouchoirs, de chemises qu'on salissait <b>par semaine</b> , la façon dont les gens déchiraient certaines pièces, toujours au même endroit (508).	
	Cependant, l'hiver était venu, le quatrième hiver que les Coupeau passaient rue de la Goutte-d'Or. Cette année-là, décembre et janvier furent particulièrement durs. Il gelait à pierre fendre. Après le jour de l'an, la neige resta <b>trois semaines</b> dans la rue sans se fondre (543).	*hiver, année, décembre, janvier
	La fête tombait justement un lundi. C'était une chance : Gervaise comptait sur l'après-midi du dimanche pour commencer la cuisine. Le samedi, comme les repasseuses bâclaient leur besogne, il y eut une longue discussion dans la boutique, afin de savoir ce qu'on mangerait, décidément. Une seule pièce était adoptée <b>depuis trois semaines</b> : une oie grasse rôtie (559).	*lundi, l'après-midi, dimanche, samedi
	Les jours de fête, chez les Coupeau, on mettait les petits plats dans les grands ; c'étaient des noces dont on sortait ronds comme des balles, le ventre plein <b>pour la semaine</b> (558).	
	Une seule pièce était adoptée <b>depuis trois semaines</b> : une oie grasse rôtie (559).	
	Le monde se retournait pour les voir passer, si gais, si frais, endimanchés un jour de <b>semaine</b> , bousculant la foule qui encombraient la rue des Poissonniers, dans la tiède soirée de juin (570).	*soirée, juin
	Cependant, au milieu de cette coqueluche de tendresse pour Lantier, Gervaise, les <b>premières semaines</b> , vécut dans un grand trouble (599).	
	Dans les premiers temps, Lantier mangeait chez François, au coin de la rue des Poissonniers. Mais, <b>sur les sept jours de la semaine</b> , il dînait avec les Coupeau trois et quatre fois (608-609).	
	Pourtant, vers le milieu de l'été, la grande Clémence était partie, parce qu'il n'y avait pas assez de travail pour deux ouvrières et qu'elle attendait son argent <b>pendant des semaines</b> (611).	*saison : été
	C'était réglé, le zingueur lâchait l'ouvrage, commençait une bordée qui durait des journées et des <b>semaines</b> (619).	*journée
	Ainsi, il avait eu un petit Picard, dont la toquade était de se trimballer en voiture ; oui, dès qu'il touchait sa <b>semaine</b> , il prenait des fiacres pendant des journées (620).	*journée

	Cet hiver-là, maman Coupeau faillit passer, dans une crise d'étouffement. Chaque année, au mois de décembre, elle était sûre que son asthme la collait sur le dos pour des <b>deux et trois semaines</b> . Elle n'avait plus quinze ans, elle devait en avoir soixante-treize à la Saint-Antoine (633).	*hiver, année, décembre
	Maintenant, c'était réglé comme le boire et le manger ; chaque fois que Coupeau rentrait soûl, elle passait chez Lantier, ce qui arrivait au moins le lundi, le mardi et le mercredi de la <b>semaine</b> . Elle partageait ses nuits (636).	*lundi, mardi, mercredi, nuit
	Elle n'était plus exacte, ne venait jamais à l'heure, se faisait attendre des huit jours. Peu à peu, elle s'abandonnait à un grand désordre. – Voilà une <b>semaine</b> que je compte sur vous, continua la dentellière. [...] Déjà, l' <b>autre semaine</b> , elle avait eu deux mouchoirs qui ne portaient pas sa marque (639).	*heure, jour
	– Non, merci, répondit la vieille femme, il n'y a rien <b>cette semaine</b> . Gervaise pâlit. On lui retirait la pratique (640).	
	On finit par se lasser de réclamer une paire de bas <b>pendant trois semaines</b> et de remettre des chemises avec les taches de graisse de l'autre dimanche (643).	*dimanche
	L'été, naturellement, il y avait toujours un peu plus de travail, les jupons blancs et les robes de percale des baladeuses du boulevard extérieur. Ça tournait à la dégringolade lente, le nez davantage dans la crotte <b>chaque semaine</b> , avec des hauts et des bas cependant, des soirs où l'on se frottait le ventre devant le buffet vide, et d'autres où l'on mangeait du veau à crever (644).	*été, soir
	Dans les commencements, elle profitait des bonnes semaines, pour dégager, quitte à rengager la <b>semaine suivante</b> (645).	
	Lorsqu'il passait <b>des semaines</b> sans travailler, il devenait plus exigeant encore (646).	
	<b>Au bout de la semaine</b> , elle avait la tête et les membres cassés, elle restait hébétée, avec des yeux de folle. Ça use une femme, un métier pareil (648).	
	– Et qui est-ce qui paiera ? demanda violemment madame Lorilleux. Pas nous, qui avons perdu de l'argent la <b>semaine dernière</b> ; pas vous non plus, puisque vous êtes ratisés... Ah ! vous devriez voir pourtant où ça vous a conduits, de chercher à épater le monde ! (657-658).	
	Naturellement, <b>au bout de la semaine</b> , la paye n'était pas grasse ; et, comme elle le disait amèrement, c'était elle qui finirait un samedi par en redevoir à la patronne (684).	
	Cependant, un soir de janvier, elle cogna des deux poings contre la cloison. Elle avait passé une <b>semaine</b> affreuse, bousculée par tout le monde, sans le sou, à bout de courage (688).	*soir, janvier
	Elle les attendait <b>la semaine entière</b> , chatouillée de petits désirs, étouffant, prise d'un besoin de grand air, de promenade au soleil, dans la cohue du faubourg endimanché (710)	
	<b>En quelques semaines</b> , elle était entrée chez huit blanchisseuses ; elle faisait deux ou trois jours dans chaque atelier, puis elle recevait son paquet, tellement elle cochonnait l'ouvrage, sans soin, malpropre, perdant la tête jusqu'à oublier son métier (729).	*jour
	Ainsi, il avait décidé Virginie à faire venir Gervaise une fois <b>par semaine</b> pour laver la boutique et les chambres ; ça la connaissait, l'eau de potasse ; et, chaque fois, elle gagnait trente sous (731).	
	La vie recommença. Nana, après avoir dormi douze heures dans son ancien cabinet, se montra très gentille <b>pendant une semaine</b> (741).	*heure
	Et des <b>semaines</b> , des mois s'écoulaient, elle semblait perdue, lorsqu'elle reparaisait tout d'un coup, sans jamais dire d'où elle arrivait, des fois sale à ne pas être prise avec des pincettes, et égratignée du haut en bas du corps, d'autres fois bien mise, mais si molle et vidée par la noce, qu'elle ne tenait plus debout (743).	*mois

	Les parents avaient dû s'accoutumer. Les roulées n'y faisaient rien. Ils la trépignaient, ce qui ne l'empêchait pas de prendre leur chez eux comme une auberge, où l'on couchait à <b>la semaine</b> (743).	
	<b>Au bout de quelques semaines</b> , il sortait de l'asile, réparé, recloué, et recommençait à se démolir, jusqu'au jour où, de nouveau sur le flanc, il avait encore besoin d'un raccommodage (745).	
	Quand Nana rentrait, <b>après des six semaines</b> de promenade, il semblait croire qu'elle revenait d'une commission dans le quartier (746).	
	Sans doute elle rentrerait ; l'autre hiver, elle était bien restée <b>trois semaines</b> pour descendre chercher deux sous de tabac. Mais les mois s'écoulèrent, la petite ne reparaisait plus. Cette fois, elle avait dû prendre un fameux galop. Lorsque juin arriva, elle ne revint pas davantage avec le soleil (747).	*hiver, juin
	Ah ! <b>quelle semaine</b> infernale ! un ratissage complet, deux pains de quatre livres le mardi qui avaient duré jusqu'au jeudi, puis une croûte sèche retrouvée la veille, et pas une miette depuis trente-six heures, une vraie danse devant le buffet ! (749).	*mardi, jeudi, heure
	Coupeau pouvait faire la Saint-Lundi des <b>semaines entières</b> , tirer des bordées qui duraient des mois, rentrer fou de boisson et vouloir la réguser, elle s'était habituée, elle le trouvait tannant, pas davantage (751).	*lundi, mois
	Gervaise ne répondit pas. Elle n'était pas trop mal avec les Lorilleux, <b>cette semaine-là</b> . Mais la demande des dix sous lui restait dans la gorge, parce qu'elle venait d'apercevoir Boche, carrément assis près du poêle, en train de faire des cancons (754).	
	Le lundi personne, le mardi personne encore. <b>Toute la semaine</b> se passa. Ah ! nom d'un chien ! si une dame l'avait enlevé, c'est ça qui aurait pu s'appeler une chance (780-781).	*lundi, mardi

<b>Jour/Journée</b>		
	<b>Depuis huit jours</b> , au sortir du Veau à deux têtes, où ils mangeaient, il l'envoyait se coucher avec les enfants et ne reparaisait que tard dans la nuit, en racontant qu'il cherchait du travail (375).	*nuit
	Madame Boche ne lavait plus que mollement. Elle s'arrêtait, faisant durer son savonnage, pour rester là, à connaître cette histoire, qui torturait sa curiosité <b>depuis quinze jours</b> (388).	
	Ce fut le <b>dernier jour</b> d'avril que la jeune femme accoucha. Les douleurs la prirent l'après-midi, vers quatre heures, comme elle repassait une paire de rideaux chez madame Fauconnier (467).	*avril, après-midi, heure
	Faut pas te démolir, autrement tu en as <b>pour quinze jours</b> à te remettre sur tes pattes... Il est très bon, ton ragoût (468-469).	
	<b>Trois jours après</b> ses couches, elle repassait des jupons chez madame Fauconnier, tapant ses fers, mise en sueur par la grosse chaleur du fourneau (472).	
	<b>Pendant huit jours</b> , Coupeau fut très bas. La famille, les voisins, tout le monde, s'attendaient à le voir tourner de l'œil d'un instant à l'autre (484).	
	<b>Le neuvième jour</b> , le soir où le médecin répondit enfin du malade, elle tomba sur une chaise, les jambes molles, l'échine brisée, tout en larmes (484).	
	<b>Trois jours après</b> , il lançait des coups de pied au derrière du petit, matin et soir, si bien que l'enfant, quand il l'entendait monter, se sauvait chez les Goujet, où la vieille dentellière lui gardait un coin de la table pour faire ses devoirs (489).	
	Brusquement, <b>en deux jours</b> , tout fut terminé, les peintures vernies, le papier collé, les saletés jetées au tombereau (496).	
	En quatre jours, la boutique devait être prête. Les travaux durèrent trois semaines (496).	*semaine

	<b>Huit jours plus tard</b> , le samedi, avant de se coucher, elle resta deux heures à calculer, sur un bout de papier ; et elle réveilla Coupeau, la mine luisante, pour lui dire qu'il y avait des mille et des cents à gagner, si l'on était raisonnable (497).	*samedi, heure
	Il [Goujet] y avait un coin dans la boutique, au fond, où il aimait rester des heures, assis sans bouger, fumant sa courte pipe. Le soir, après son dîner, une fois <b>tous les dix jours</b> , il se risquait, s'installait ; (517).	*heure, soir
	Et, <b>depuis quinze jours</b> , elle occupait la chambre en face des Goujet. Oh ! toutes ses affaires étaient encore bien en désordre ; ça s'arrangerait petit à petit (541).	
	<b>Tout le long de la journée</b> , d'un bout de l'année à l'autre, il refaisait la même boîte, huit centimètres sur six (542).	*année
	Ce fut là le point de départ d'une grande amitié. <b>Huit jours plus tard</b> , Virginie ne passait plus devant la boutique de Gervaise sans entrer ; et elle y taillait des bavettes de deux et trois heures, si bien que Poisson, inquiet, la croyant écrasée, venait la chercher, avec sa figure muette de déterré (543).	*heure
	Voici <b>huit jours</b> qu'ils ne sont plus ensemble. Adèle, un beau matin, a emporté ses frusques, et Lantier n'a pas couru après, je vous assure (550).	*matin
	<b>Depuis quinze jours</b> , c'était le rêve des Coupeau : écraser les Lorilleux (563).	
	Virginie ayant dit qu'elle ne mangeait plus <b>depuis deux jours</b> , pour se faire un trou, cette grande sale de Clémence en raconta une plus raide: elle s'était creusée, en prenant le matin un bouillon pointu, comme les Anglais (566-567).	
	Seulement, elle craignait un refus net de la part de Lantier. Il était venu habiter chez eux, uniquement pour se rapprocher de son fils ; il n'allait pas vouloir le perdre juste <b>quinze jours</b> après son installation (608).	
	À présent, elle [Nana] avait inventé d'aller jouer dans la maréchalerie en face ; elle se balançait la <b>journée entière</b> aux brancards des charrettes ; (610).	
	– Ça venait d'un coup de pied que lui avait allongé Bijard, disait-elle d'une voix douce et monotone. Le ventre a enflé. Sans doute, il lui avait cassé quelque chose à l'intérieur. Mon Dieu ! <b>en trois jours</b> , elle a été tortillée... (614).	
	– Il n'y a pas <b>quinze jours</b> , continua Gervaise, elle avait sevré son dernier, le petit Jules ; et c'est encore une chance, car l'enfant ne pâtira pas... (615).	
	<b>Deux jours</b> se passèrent. Le zingueur n'avait pas reparu. Il roulait dans le quartier, on ne savait pas bien où (628).	
	Et, lorsqu'on alluma le gaz, comme Lantier lui parlait de nouveau du café-concert, elle accepta. Après tout, elle se trouvait trop bête de refuser un plaisir, lorsque son mari, <b>depuis trois jours</b> , menait une vie de polichinelle (629).	
	Elle n'était plus exacte, ne venait jamais à l'heure, se faisait attendre des <b>huit jours</b> . Peu à peu, elle s'abandonnait à un grand désordre. – Voilà une semaine que je compte sur vous, continua la dentellière (639).	*heure, semaine
	Sa chambre, à elle, était du côté de l'ombre, les pots de réséda y mouraient en <b>huit jours</b> (672).	
	Sa chambre, à elle, était du côté de l'ombre, les pots de réséda y mouraient en <b>huit jours</b> (673).	
	Un <b>jour</b> , en se penchant, elle eut une drôle de sensation, elle crut se voir en personne là-bas, sous le porche, près de la loge du concierge, le nez en l'air, examinant la maison pour la première fois ; et ce saut de treize ans en arrière lui donna un élanement au cœur (673).	*année
	La boutique fut peinte en noir, et relevée de filets jaunes, deux couleurs distinguées. Trois menuisiers travaillèrent <b>huit jours</b> à l'agencement des casiers, des vitrines, un comptoir avec des tablettes pour les boccas, comme chez les confiseurs (674).	
	Mais elle dut quereller Lantier, car mademoiselle Remanjou crut distinguer le bruit d'un soufflet, une après-midi ; d'ailleurs, il y eut certainement une brouille, Lantier cessa de lui parler <b>pendant quinze jours</b> , puis il revint le premier, et le traintrain parut recommencer, comme si de rien n'était (676).	

	Mais ce fut là le <b>dernier beau jour</b> du ménage. Deux années s'écoulèrent, pendant lesquelles ils s'enfoncèrent de plus en plus (682-683).	*année
	Un <b>vrai jour</b> du jugement dernier, la fin des fins, la vie impossible, l'écrasement du pauvre monde. La femme du troisième allait faire <b>huit jours</b> au coin de la rue Belhomme. Un ouvrier, le maçon du cinquième, avait volé chez son patron (683).	
	Elle manquait des journées, elle quittait l'atelier, par coup de tête ; ainsi, une fois, elle s'était trouvée si vexée de voir madame Fauconnier prendre madame Putois chez elle, et de travailler ainsi coude à coude avec son ancienne ouvrière, qu'elle n'avait pas reparu de <b>quinze jours</b> (684).	
	Quand il ne reparaisait pas de <b>trois ou quatre jours</b> , les voisins poussaient sa porte, regardaient s'il n'était pas fini. Non, il vivait quand même, pas beaucoup, mais un peu, d'un œil seulement ; jusqu'à la mort qui l'oubliait ! (686).	
	Peu à peu, une tentation plus cuisante lui venait d'y goûter. Elle aurait voulu essayer pour <b>quinze jours</b> , un mois. Oh ! dormir un mois, surtout en hiver, le mois du terme, quand les embêtements de la vie la crevaient ! Mais ce n'était pas possible, il fallait continuer de dormir toujours, si l'on commençait à dormir une heure ; et cette pensée la glaçait, son béguin de la mort s'en allait, devant l'éternelle et sévère amitié que demandait la terre (688).	*mois, hiver, heure
	<b>Pendant huit jours</b> , il se montra cependant assez raisonnable (699).	
	Oh ! mon Dieu ! Nana ne savait pas : il la suivait <b>depuis cinq jours</b> seulement, elle ne pouvait plus mettre le nez dehors, sans le rencontrer dans ses jambes ; elle le croyait dans le commerce, oui, un fabricant de boutons en os (721).	
	Chaque matin, <b>pendant quinze jours</b> , il prit la peine de descendre de la barrière Poissonnière pour accompagner Nana jusqu'à la porte de l'atelier. Et il restait cinq minutes sur le trottoir, afin d'être certain qu'elle était entrée. Mais, un matin, comme il s'était arrêté avec un camarade chez un marchand de vin de la rue Saint-Denis, il aperçut la mâtime, dix minutes plus tard, qui filait vite vers le bas de la rue, en secouant son panier aux crottes. <b>Depuis quinze jours</b> , elle le faisait poser, elle montait deux étages au lieu d'entrer chez Titreville, et s'asseyait sur une marche, en attendant qu'il fût parti (724).	*matin, minute
	Et elle se grisa <b>trois jours</b> , furieuse, les poings serrés, la bouche enflée de mots abominables contre sa garce de fille (728).	
	Depuis un mois, elle ne travaillait plus chez madame Fauconnier, qui avait dû la flanquer à la porte, pour éviter des disputes. En quelques semaines, elle était entrée chez huit blanchisseuses ; elle faisait <b>deux ou trois jours</b> dans chaque atelier, puis elle recevait son paquet, tellement elle cochonnait l'ouvrage, sans soin, malpropre, perdant la tête jusqu'à oublier son métier (729).	*mois, semaine
	Un samedi, elle eut joliment du mal. Il avait plu <b>trois jours</b> , les pieds des pratiques semblaient avoir apporté dans le magasin toute la boue du quartier (731).	*samedi
	Elle restait très bien des <b>huit jours</b> sans songer à sa gourgandine ; et, brusquement, une tendresse ou une colère l'empoignait, des fois à jeun, des fois le sac plein, un besoin furieux de pincer Nana dans un petit endroit, où elle l'aurait peut-être embrassée, peut-être rouée de coups, selon son envie du moment (736-737).	
	Ça ne pouvait pas durer ; le <b>douzième jour</b> , la garce fila, emportant pour tout bagage sa robe modeste à son derrière et son bonnichon sur l'oreille (742).	
	M. Marescot, le propriétaire, était venu lui-même, la veille, leur dire qu'il les expulserait, s'ils n'avaient pas payé les deux termes arriérés <b>dans les huit jours</b> (751).	
	En passant, elle allongea le cou dans la niche du père Bru, sous l'escalier ; encore un, celui-là, qui devait avoir un bel appétit, car il déjeunait et dînait par cœur <b>depuis trois jours</b> ; mais il n'était pas là, il n'y avait que son trou, et elle éprouva une jalousie, en s'imaginant qu'on pouvait l'avoir invité quelque part (756).	

	<b>Depuis trois jours</b> , on l'attendait. Elle tombait au bon moment (773).	
	Est-ce qu'elle ne venait pas d'apprendre le matin même que, <b>pendant huit jours</b> , on avait aperçu Coupeau, rond comme une balle, roulant les marchands de vin de Belleville, en compagnie de Mes-Bottes ! (781).	*matin
	Et Gervaise était surtout furieuse, en songeant que ces deux bougres d'égoïstes n'auraient seulement pas songé à venir la prendre pour lui payer une goutte. A-t-on jamais vu ! une noce de <b>huit jours</b> , et pas une galanterie aux dames ! Quand on boit seul, on crève seul, voilà ! (781).	
	Le lendemain, les Boche la virent partir à midi, comme les <b>deux autres jours</b> . Ils lui souhaitaient bien de l'agrément (790).	*midi
	Cependant, Gervaise, en voyant arriver madame Lorilleux avec madame Lerat, répéta mollement : – Il est claqué... Mon Dieu ! <b>quatre jours</b> à gigoter et à gueuler... (795).	
	Un matin, comme ça sentait mauvais dans le corridor, on se rappela qu'on ne l'avait pas vue <b>depuis deux jours</b> ; et on la découvrit déjà verte, dans sa niche (796).	*matin
<b>Lundi</b>	J'ai vu, hier soir, madame Fauconnier, la blanchisseuse de la rue Neuve ; elle me prendra <b>lundi</b> (382).	
	Ce soir, ils ont l'air très gentil... Et puis, si vous n'avez jamais vu faire des chaînes d'or, ça vous amusera à regarder. Ils ont justement une commande pressée pour <b>lundi</b> (421-422).	*soir
	En trois années, elle avait contenté une seule de ses envies, elle s'était achetée une pendule ; encore cette pendule, une pendule de palissandre, à colonnes torsées, à balancier de cuivre doré, devait-elle être payée en un an, par acompte de vingt sous <b>tous les lundis</b> (476).	*année
	Dès le <b>lundi</b> suivant, les ouvriers se mirent à la boutique. L'achat du papier fut surtout une grosse affaire. Gervaise voulait un papier gris à fleurs bleues, pour éclairer et égayer les murs (495).	
	Elle était bien pardonnable de fricoter un peu le <b>lundi</b> , après avoir trimé la semaine entière (502).	
	La fête tombait justement un <b>lundi</b> . C'était une chance : Gervaise comptait sur l'après-midi du dimanche pour commencer la cuisine. Le samedi, comme les repasseuses bâclaient leur besogne, il y eut une longue discussion dans la boutique, afin de savoir ce qu'on mangerait, décidément. Une seule pièce était adoptée depuis trois semaines : une oie grasse rôtie (559).	*après-midi, dimanche, samedi, semaine
	Il resterait encore bien assez de besogne pour le <b>lundi</b> , le potage, les pois au lard, l'oie rôtie (561).	
	Enfin, le <b>lundi</b> arriva. Maintenant que Gervaise allait avoir quatorze personnes à dîner, elle craignait de ne pas pouvoir caser tout ce monde (562).	
	Ah bien ! quand le Grand Turc en personne serait venu lui apporter un faux-col, quand il se serait agi de gagner cent mille francs, elle n'aurait pas donné un coup de fer ce <b>lundi-là</b> , parce qu'à la fin c'était son tour de jouir un peu (562).	
	– On rencontre dix positions pour une, expliquait-il souvent. Seulement, ce n'est pas la peine d'entrer dans des boîtes où l'on ne restera pas vingt-quatre heures... Ainsi, j'arrive <b>un lundi</b> chez Champion, à Montrouge (599).	*heure
	Maintenant, c'était réglé comme le boire et le manger ; chaque fois que Coupeau rentrait soûl, elle passait chez Lantier, ce qui arrivait au moins <b>le lundi, le mardi et le mercredi</b> de la semaine. Elle partageait ses nuits (636).	*mardi, mercredi
	[...] l'établi semblait avoir servi de table à toute une garnison, taché de café et de vin, emplâtré de confiture, gras des lichades du <b>lundi</b> (643).	
	Un <b>lundi</b> soir, Coupeau rentra paf. Depuis que sa mère était en danger, il vivait dans un attendrissement continu (652-653).	*soir
	Coupeau pouvait faire la Saint- <b>Lundi</b> des semaines entières, tirer des bordées qui duraient des mois, rentrer fou de boisson et vouloir la réguser, elle s'était habituée, elle le trouvait tannant, pas davantage (751).	*semaine, mois

	Le <b>lundi</b> personne, le mardi personne encore. Toute la semaine se passa. Ah ! nom d'un chien ! si une dame l'avait enlevé, c'est ça qui aurait pu s'appeler une chance (780-781).	*mardi, semaine
	Pourtant, le <b>lundi</b> , comme Gervaise avait un bon petit repas pour le soir, un reste de haricots et une chopine, elle se donna le prétexte qu'une promenade lui ouvrirait l'appétit (781).	
<b>Mardi</b>	Puis, après une bouderie qui avait duré du dimanche au <b>mardi</b> , tout d'un coup, un <b>mardi</b> soir, il vint frapper chez elle, vers onze heures (418).	*dimanche, soir, heure
	Eh bien ! le <b>mardi</b> matin, je filais, attendu que nous ne sommes plus au temps des esclaves et que je ne veux pas me vendre pour sept francs par jour (599).	*matin, jour
	Maintenant, c'était réglé comme le boire et le manger ; chaque fois que Coupeau rentrait soûl, elle passait chez Lantier, ce qui arrivait au moins le lundi, le <b>mardi</b> et le mercredi de la semaine. Elle partageait ses nuits (636).	*lundi, mercredi, nuit
	Ah ! quelle semaine infernale ! un ratissage complet, deux pains de quatre livres le <b>mardi</b> qui avaient duré jusqu'au jeudi, puis une croûte sèche retrouvée la veille, et pas une miette depuis trente-six heures, une vraie danse devant le buffet ! (749).	*jeudi, heure
	Aujourd'hui, elle les tapait de dix sous, demain ce serait de vingt, et il n'y avait plus de raison pour s'arrêter. Non, non, pas de ça. <b>Mardi</b> , s'il fait chaud ! (754).	
	Le <b>lundi</b> personne, le mardi personne encore. Toute la semaine se passa (780-781).	*mardi, semaine
<b>Mercredi</b>	Maintenant, c'était réglé comme le boire et le manger ; chaque fois que Coupeau rentrait soûl, elle passait chez Lantier, ce qui arrivait au moins le lundi, le mardi et le <b>mercredi</b> de la semaine. Elle partageait ses nuits (636).	*lundi, mardi, nuit
<b>Jeudi</b>	Elle savait ce qu'il voulait dire, et elle lui promettait la chose pour la semaine des <b>quatre jeudis</b> . Alors, il la taquinait, se rendait chez elle avec ses pantoufles à la main, comme pour emménager (418).	*semaine
	Ah ! quelle semaine infernale ! un ratissage complet, deux pains de quatre livres le mardi qui avaient duré jusqu'au <b>jeudi</b> , puis une croûte sèche retrouvée la veille, et pas une miette depuis trente-six heures, une vraie danse devant le buffet ! (749).	*mardi, heure
	Et Gervaise, dans les crampes qui lui tordaient l'estomac, pensait malgré elle aux jours de fête, aux gueuletons et aux rigolades de sa vie. Une fois surtout, par un froid de chien, un <b>jeudi</b> de la micarême, elle avait joliment nocé (767).	
<b>Vendredi</b>	Enfin, le <b>vendredi</b> soir, la veille du grand jour, Gervaise et Coupeau, en rentrant du travail, eurent encore à trimer jusqu'à onze heures. Puis, avant de se coucher chacun chez soi, ils passèrent une heure ensemble, dans la chambre de la jeune femme, bien contents d'être au bout de cet embarras (434).	*soir, jour, heure
	Quelle heureuse saison ! La blanchisseuse soignait d'une façon particulière sa pratique de la rue des Portes-Blanches ; elle lui reportait toujours son linge elle-même, parce que cette course, <b>chaque vendredi</b> , était un prétexte tout trouvé pour passer rue Marcadet et entrer à la forge (553).	
	Lui, bien sûr, devinait le bonheur qu'elle goûtait là ; il réservait <b>pour le vendredi</b> les ouvrages difficiles, afin de lui faire la cour avec toute sa force et toute son adresse ; il ne se ménageait plus, au risque de fendre les enclumes en deux, haletant, les reins vibrant de la joie qu'il lui donnait (554-555).	
	<b>Le vendredi</b> , quand la blanchisseuse quittait la Gueule-d'Or, elle remontait lentement la rue des Poissonniers, contentée, lassée, l'esprit et la chair tranquilles (555).	
	Mais, juste au milieu de tout ce remue-ménage, une cliente se présenta et fit une scène, parce qu'elle attendait son linge <b>depuis le vendredi</b> ; on se fichait d'elle, elle voulait son linge immédiatement (562).	
	<b>Le vendredi</b> , il était si soûl, que les camarades lui avaient scellé sa pipe dans le bec avec une poignée de plâtre. Un autre en serait crevé, lui gonflait le dos et se pavanait (622).	

	Coupeau ronflait toujours, deux notes, l'une grave, qui descendait, l'autre sèche, qui remontait ; on aurait dit de la musique d'église, accompagnant les cérémonies du <b>vendredi</b> saint (655).	
<b>Samedi</b>	Un <b>samedi</b> soir, pourtant, elle céda. Coupeau vint la chercher à huit heures et demie (421).	*soir, heure
	[...] puis, ils s'entêtaient à allumer leur fourneau sur le carré ; même que, le <b>samedi</b> d'aparavant, Mlle Remanjou, la vieille du sixième, en reportant ses poupées, était descendue à temps pour empêcher le petit Linguerlot d'avoir le corps tout brûlé (427).	
	La noce aura lieu le <b>samedi</b> 29 juillet. J'ai calculé sur l'almanach. Est-ce convenu ? ça vous va-t-il ? (429).	*juillet
	<b>Le samedi</b> matin en s'habillant, Coupeau fut pris d'inquiétude, devant sa pièce de vingt sous (434).	*matin
	Ah ! elle est jolie, la noce ! Je le disais, je voulais tout renvoyer à <b>samedi</b> prochain (439).	
	Il était à peine onze heures. Sur le boulevard de la Chapelle, et dans tout le quartier de la Goutte-d'Or, la paye de grande quinzaine, qui tombait <b>ce samedi-là</b> , mettait un vacarme énorme de soûlerie (461).	*heure
	<b>Dès le samedi</b> soir, madame Lorilleux apporta ses cadeaux de marraine : un bonnet de trente-cinq sous et une robe de baptême, plissée et garnie d'une petite dentelle, qu'elle avait eue pour six francs, parce qu'elle était défraîchie (472).	*soir
	Huit jours plus tard, le <b>samedi</b> , avant de se coucher, elle resta deux heures à calculer, sur un bout de papier ; et elle réveilla Coupeau, la mine luisante, pour lui dire qu'il y avait des mille et des cents à gagner, si l'on était raisonnable (497).	*jour, heure
	Et, depuis lors, <b>chaque samedi</b> , madame Boche, lorsqu'elle balayait les escaliers et les couloirs, laissait des ordures devant la porte des Lorilleux (499).	
	Cependant, les fortes chaleurs étaient venues. Un après-midi de juin, un <b>samedi</b> que l'ouvrage pressait, Gervaise avait elle-même bourré de coke la mécanique, autour de laquelle dix fers chauffaient, dans le ronflement du tuyau (503).	*après-midi, mois
	Quand l'atelier veillait le <b>samedi</b> , il s'oubliait, paraissait s'amuser là plus que s'il était allé au spectacle (517).	
	La blanchisseuse allait <b>tous les samedis</b> chez les Goujet pour reporter leur linge. Ils habitaient toujours la petite maison de la rue Neuve de la Goutte-d'Or. La première année, elle leur avait rendu régulièrement vingt francs par mois, sur les cinq cents francs (537).	*année, mois
	Le lendemain de la visite de Gervaise à la forge était justement le <b>dernier samedi</b> du mois. Lorsqu'elle arriva chez les Goujet, où elle tenait à aller elle-même, son panier lui avait tellement cassé les bras, qu'elle étouffa pendant deux bonnes minutes (538).	*mois, minute
	Ce fut précisément <b>ce samedi</b> que Gervaise fit une drôle de rencontre, comme elle descendait l'escalier des Goujet (540).	
	<b>Le samedi</b> , comme les repasseuses bâclaient leur besogne, il y eut une longue discussion dans la boutique, afin de savoir ce qu'on mangerait, décidément (559).	
	<b>Le samedi suivant</b> , Coupeau, qui n'était pas rentré dîner, amena Lantier vers dix heures. Ils avaient mangé ensemble des pieds de mouton, chez Thomas, à Montmartre (595).	*heure
	Mais, sur les sept jours de la semaine, il dînait avec les Coupeau trois et quatre fois ; si bien qu'il finit par leur offrir de prendre pension chez eux : il leur donnerait quinze francs <b>chaque samedi</b> (608-609).	*jour, semaine
	M. Marescot arrivait, <b>le samedi suivant</b> , couvert d'un bon paletot, ses grandes pattes fourrées dans des gants de laine ; et il avait toujours le mot d'expulsion à la bouche, pendant que la neige tombait dehors, comme si elle leur préparait un lit sur le trottoir, avec des draps blancs (683).	

	Naturellement, au bout de la semaine, la paye n'était pas grasse ; et, comme elle le disait amèrement, c'était elle qui finirait <b>un samedi</b> par en redevoir à la patronne (684).	
	<b>Un samedi</b> , Coupeau lui avait promis de la mener au Cirque. Voir des dames galoper sur des chevaux et sauter dans des ronds de papier, voilà au moins qui valait la peine de se déranger (701).	
	<b>Un samedi</b> , Nana trouva en rentrant son père et sa mère dans un état abominable (727).	
	Gervaise arrivait <b>le samedi</b> matin, avec un seau et sa brosse, sans paraître souffrir de revenir ainsi faire une sale et humble besogne, la besogne des torchons de vaisselle, dans ce logement où elle avait trôné en belle patronne blonde (731).	*matin
	Un <b>samedi</b> , elle eut joliment du mal. Il avait plu trois jours, les pieds des pratiques semblaient avoir apporté dans le magasin toute la boue du quartier (731).	*jour
	– Encore un peu à droite. Maintenant, faites bien attention à la boiserie... Vous savez, je n'ai pas été très contente, <b>samedi dernier</b> . Les taches étaient restées (732).	
	Ce devait être <b>le samedi</b> après le terme, quelque chose comme le 12 ou le 13 janvier, Gervaise ne savait plus au juste (749).	*janvier
<b>Dimanche</b>	Il n'était pas méchant diable, tenait parfois des discours très sensés, avait même un brin de coquetterie, une raie soignée sur le côté de la tête, de jolies cravates, une paire de souliers vernis <b>pour le dimanche</b> (417).	
	Puis, après une bouderie qui avait duré du <b>dimanche</b> au mardi, tout d'un coup, un mardi soir, il vint frapper chez elle, vers onze heures (418).	*mardi, heure
	Non Gervaise ne connaissait pas ça ; madame Fauconnier non plus, ni Boche, ni les autres, Coupeau croyait bien être monté <b>un dimanche</b> , mais il ne se souvenait plus bien (441).	
	Au milieu du grouillement de la foule, sur les fonds gris et mouillés du boulevard, les couples en procession mettaient des taches violentes, la robe gros bleu de Gervaise, la robe écrue à fleurs imprimées de madame Fauconnier, le pantalon jaune canari de Boche ; une raideur de gens <b>endimanchés</b> donnait des drôleries de carnaval à la redingote luisante de Coupeau et à l'habit carré de M. Madinier (443).	
	Ce furent quatre années de dur travail. Dans le quartier, Gervaise et Coupeau étaient un bon ménage, vivant à l'écart, sans batteries, avec un tour de promenade régulier <b>le dimanche</b> , du côté de Saint-Ouen (463).	*année
	– Ce sera pour <b>dimanche</b> , si vous voulez, dit le chaîniste. Et Gervaise, ayant consenti d'un signe de tête, tout le monde l'embrassa en lui recommandant de se bien porter. On dit adieu aussi au bébé. Chacun vint se pencher sur ce pauvre petit corps frissonnant, avec des risettes, des mots de tendresse, comme s'il avait pu comprendre (471).	
	<b>Le dimanche</b> , il sortait avec sa mère, à laquelle il donnait le bras ; le plus souvent, il la menait du côté de Vincennes ; d'autres fois, il la conduisait au théâtre (474).	
	Les Coupeau sortaient presque <b>tous les dimanches</b> avec les Goujet (476).	
	[...] et il glissait à un léger étourdissement, la pensée ralentie, les yeux occupés de ces femmes qui se hâtaient, balançant leurs bras nus passant la nuit à <b>endimancher</b> le quartier (517).	*nuit
	La fête tombait justement un lundi. C'était une chance : Gervaise comptait sur l'après-midi du <b>dimanche</b> pour commencer la cuisine (559).	*lundi, après-midi
	Le lendemain <b>dimanche</b> , dès trois heures, maman Coupeau alluma les deux fourneaux de la maison et un troisième fourneau en terre emprunté aux Boche (560).	*heure

	Ce furent d'abord les deux ouvrières, Clémence et madame Putois, <b>toutes deux endimanchées</b> , la première en bleu, la seconde en noir (565).	
	Le monde se retournait pour les voir passer, si gais, si frais, <b>endimanchés</b> un jour de semaine, bousculant la foule qui encombrait la rue des Poissonniers, dans la tiède soirée de juin (570).	*jour, semaine, juin
	Quand ils sortaient tous les trois, <b>le dimanche</b> , il obligeait sa femme et le chapelier à marcher devant lui, bras dessus, bras dessous, histoire de crâner dans la rue [...] (618).	
	Maintenant, on causait des femmes. Bibi-la-Grillade, <b>le dernier dimanche</b> , avait mené sa scie à Montrouge, chez une tante. Coupeau demanda des nouvelles de la <i>Malle des Indes</i> , une blanchisseuse de Chaillot, connue dans l'établissement (622).	
	On finit par se lasser de réclamer une paire de bas pendant trois semaines et de remettre des chemises avec les taches de graisse de <b>l'autre dimanche</b> (643).	*semaine
	Hein ? c'est encore pour te faire des nichons dans ton corsage avec des boules de papier, comme <b>l'autre dimanche</b> ?... (679).	
	Lui, rigolo, le sac plein tous les jours, la tête sens devant <b>dimanche</b> , toussait, crachait, chantait la mère Godichon, lâchait des choses pas propres, se battait avec les quatre murailles avant de trouver son lit (687).	
	Le <b>dimanche</b> seulement, Gervaise put se rendre à Sainte-Anne. C'était un vrai voyage (697).	
	L'été était la saison de ses triomphes. Avec une robe de percale de six francs, elle passait <b>tous ses dimanches</b> , elle emplissait le quartier de la Goutte-d'Or de sa beauté blonde. Oui, on la connaissait des boulevards extérieurs aux fortifications, et de la chaussée de Clignancourt à la grande rue de la Chapelle. On l'appelait « la petite poule », parce qu'elle avait vraiment la chair tendre et l'air frais d'une poulette (709-710).	*été
	<b>Les dimanches</b> furent pour elle, à cette époque, des journées de rendez-vous avec la foule, avec tous les hommes qui passaient et qui la reluquaient (710).	*journée
	Elle les attendait la semaine entière, chatouillée de petits désirs, étouffant, prise d'un besoin de grand air, de promenade au soleil, dans la cohue du faubourg <b>endimanché</b> (710).	*semaine
	Puis, aussitôt après le déjeuner, elle filait, elle descendait dans la cour. La paix chaude du <b>dimanche</b> endormait la maison [...] (710).	
	De grands garçons <b>endimanchés</b> , en veste et en chapeau rond, les retenaient un instant au bord du ruisseau, à rigoler et à vouloir leur pincer la taille (712).	
	Mais, juste <b>le dimanche</b> , Gervaise reçut un papier imprimé, qui lui fit peur d'abord, parce qu'on aurait dit une lettre du commissaire de police (781).	

## Phases du jour

<b>Matin</b>	Gervaise avait attendu Lantier jusqu'à deux heures du <b>matin</b> (375).	*heure
	– Vous savez, continua-t-il, maintenant, je travaille là, à l'hôpital... Hein ! quel joli mois de mai ! Ça pique dur, <b>ce matin</b> (377).	
	À la barrière, le piétinement de troupeau continuait, dans le froid du <b>matin</b> (378).	
	Ensuite, elle parla d'un de ses locataires qui était rentré avec une femme, la veille, et qui avait empêché le monde de dormir, jusqu'à trois heures du <b>matin</b> (379).	*heure
	– C'est ce matin que vous allez au lavoir, n'est-ce pas ?... J'ai quelque chose à laver, je vous garderai une place à côté de moi, et nous causerons (379).	
	Et les boulevards avaient pris leur paix du <b>matin</b> ; les rentiers du voisinage se promenaient au soleil [...] (380).	
	<b>Ce matin-là</b> , rompue par sa nuit, elle traînait sa jambe, elle s'appuyait aux murs (383).	*nuit

	Il m'a envoyée <b>ce matin</b> porter mon châle et mes chemises au Mont-de-Piété pour payer cette voiture... (394).	
	Et elle pleura. Le souvenir de sa course au Mont-de-Piété, en précisant un fait de <b>la matinée</b> , lui avait arraché les sanglots qui s'étranglaient dans sa gorge (394).	
	Boche, qui faisait le guet, <b>ce matin</b> , l'a vu redescendre tranquillement... (394).	
	Puis, entendant rire à la fenêtre Étienne et Claude, déjà consolés, elle s'approcha, prit leurs têtes sous ses bras, s'oublia un instant devant cette chaussée grise, où elle avait vu, <b>le matin</b> , s'éveiller le peuple ouvrier, le travail géant de Paris (403).	
	Alors, jusqu'à une heure du <b>matin</b> , dans la chambre noire, à la clarté fumeuse d'une chandelle qu'ils oubliaient de moucher, ils discutèrent leur mariage, baissant la voix, afin de ne pas réveiller les deux enfants, Claude et Étienne, qui dormaient avec leur petit souffle, la tête sur le même oreiller (419).	*heure
	– Écoute donc, Cadet-Cassis !... J'établissais un calcul, <b>ce matin</b> . J'ai commencé à douze ans, n'est-ce pas ? Eh bien ! sais-tu quel bout de colonne j'ai dû faire au jour d'aujourd'hui ? (427).	*ans
	Le samedi <b>matin</b> en s'habillant, Coupeau fut pris d'inquiétude, devant sa pièce de vingt sous (434).	
	Lorilleux racontait que ses cors l'avaient empêché de dormir, à partir de trois heures du <b>matin</b> (438).	*heure
	<b>Ce matin</b> , au saut du lit, il a fallu leur prêter dix francs, sans quoi rien ne se faisait plus... (442).	
	Gervaise avait gardé sa tranquillité souriante de <b>la matinée</b> (450).	
	La femme faisait des journées de douze heures chez madame Fauconnier, et trouvait le moyen de tenir son chez elle propre comme un sou, de donner la pâtée à tout son monde, <b>matin</b> et soir (463).	*journée, heure, soir
	<b>Dès le matin</b> , ils fermaient les rideaux de l'alcôve, des rideaux de calicot blanc ; et la chambre se trouvait transformée en salle à manger, avec la table au milieu, l'armoire et la commode en face l'une de l'autre (465).	
	Ça ne l'empêcha pas de partir <b>le matin</b> au travail comme à son habitude (472).	
	Cependant, <b>un matin</b> , ayant tourné la clef sans frapper, il la surprit à moitié nue, se lavant le cou ; et, de huit jours, il ne la regarda pas en face, si bien qu'il finissait par la faire rougir elle-même (474).	*jour
	Ils s'appelaient <b>le matin</b> , partaient ensemble, buvaient parfois un verre de bière avant de rentrer (475).	
	– Si vous saviez, dans les premiers temps, dit encore Gervaise, j'avais des frayeurs du <b>matin</b> au soir (480).	*soir
	Madame Lorilleux connaissait une dame qui en sortait ; eh bien ! elle avait mangé du poulet <b>matin</b> et soir (485).	*soir
	Goujet, <b>chaque matin</b> , prenait les seaux de la jeune femme, allait les emplir à la fontaine de la rue des Poissonniers ; c'était une économie de deux sous (486).	
	Trois jours après, il lançait des coups de pied au derrière du petit, <b>matin</b> et soir, si bien que l'enfant, quand il l'entendait monter, se sauvait chez les Goujet, où la vieille dentellière lui gardait un coin de la table pour faire ses devoirs (489).	*jour, soir
	C'était elle qui l'empêchait de travailler, en lui répétant <b>chaque matin</b> de prendre son temps, de ne pas se forcer (490).	
	<b>Matin</b> et soir, elle allait, rue de la Goutte-d'Or, voir la boutique, qui était toujours à louer ; et elle se cachait, comme si elle commettait un enfantillage indigne d'une grande personne (490).	
	Elle se releva, très rouge. Il l'avait donc vue, <b>le matin</b> , rester en extase devant la boutique, pendant près de dix minutes ? (491).	*minute
	Coupeau, qui ne travaillait toujours pas, arrivait <b>dès le matin</b> , pour voir si ça marchait (496).	
	<b>Le matin</b> où Gervaise enleva ses volets pour la première fois, elle avait juste six francs dans son porte-monnaie (497).	

	[...] et, comme son chantier était alors à l'autre bout de Paris, elle lui donnait <b>tous les matins</b> quarante sous pour son déjeuner, sa goutte et son tabac. Seulement, deux jours sur six, Coupeau s'arrêtait en route, buvait les quarante sous avec un ami, et revenait déjeuner en racontant une histoire (503).	*jour
	Quant à la grande Clémence, elle en était, <b>depuis le matin</b> , à sa trente-cinquième chemise d'homme (511).	
	<b>Le matin</b> , il se plaignait d'avoir des guibolles de coton, il s'appelait trop bête de gueuletonner comme ça, puisque ça vous démantibulait le tempérament (516).	
	Des fois, les ouvrières repassaient jusqu'à trois heures du <b>matin</b> (517).	*heure
	Sa mère la menait <b>chaque matin</b> , pour ne pas la rencontrer toujours sous ses pieds, dans une petite pension de la rue Polonceau, chez mademoiselle Josse (518).	
	Puis, il tapait sur maman Coupeau : elle ne voulait pas se passer de café <b>le matin</b> , elle buvait la goutte, elle montrait les exigences d'une personne qui aurait eu de la fortune (523).	
	Il avait plu <b>le matin</b> , le temps était très doux, une odeur s'exhalait du pavé gras [...] (526).	
	S'escrimer toute la sainte journée pour gagner cinquante-cinq sous, se brûler le sang du <b>matin</b> au soir devant la mécanique, non, vous savez, j'en ai par-dessus la tête !... (546).	*journée, soir
	Moi, deux jours après, je suis partie <b>un matin</b> pour déjeuner avec eux ; une fière course d'omnibus, je vous assure ! (549).	*jour
	Aussi serait-elle restée là jusqu'au lendemain <b>matin</b> , à écouter les rapports de Virginie (549).	
	Adèle, <b>un beau matin</b> , a emporté ses frusques, et Lantier n'a pas couru après, je vous assure (550).	
	Sur le carré, les voisins disaient qu'il la battait parce qu'elle lui avait refusé vingt sous, <b>le matin</b> (556).	
	Elle se décida à mettre le couvert dans la boutique ; et encore, <b>dès le matin</b> , mesura-t-elle avec un mètre, pour savoir dans quel sens elle placerait la table (562).	
	<b>La matinée entière</b> fut employée à terminer les achats (562).	
	[...] <b>un matin</b> , Gervaise l'avait surprise vidant là son panier plein d'écailles d'huîtres (563).	
	Virginie ayant dit qu'elle ne mangeait plus depuis deux jours, pour se faire un trou, cette grande sale de Clémence en raconta une plus raide : elle s'était creusée, en prenant <b>le matin</b> un bouillon pointu, comme les Anglais (566-567).	*jour
	Pendant un instant, les chansons cessèrent, on parlait d'une femme qu'on avait trouvée pendue <b>le matin</b> , dans la maison d'à côté (589).	
	<b>Un matin</b> , le zingueur l'avait vu se faire cirer, boulevard Montmartre (598).	
	Eh bien ! le mardi <b>matin</b> , je filais, attendu que nous ne sommes plus au temps des esclaves et que je ne veux pas me vendre pour sept francs par jour (599).	*mardi, jour
	En arrivant <b>un matin</b> à l'atelier, Clémence raconta qu'elle avait rencontré la veille, vers onze heures, M. Lantier donnant le bras à une femme (600).	*heure
	<b>Le matin</b> où Étienne partit, il lui fit un discours sur ses droits, puis il l'embrassa, il déclama [...] (608).	
	On le voyait du <b>matin</b> au soir aller de la boutique à la chambre du fond, en bras de chemise, haussant la voix, ordonnant [...] (609).	
	[...] d'autant plus que la boutique devenait moins bonne, des pratiques s'en allaient, les ouvrières godaillaient du <b>matin</b> au soir (610).	*soir
	[...] et elle restait très honnête au fond, rêvant de gagner du <b>matin</b> au soir des centaines de francs, elle ne savait pas trop de quelle façon, pour distribuer des poignées de pièces de cent sous à ses fournisseurs (611).	*soir

	Alors, prise d'une tristesse atroce, les larmes aux yeux, elle raconta l'agonie de madame Bijard, sa laveuse, morte <b>le matin</b> , après d'épouvantables douleurs (614).	
	C'étaient des parties sournoises, dont ils parlaient le lendemain <b>matin</b> à mots couverts, en chipotant les pommes de terre de Gervaise (619).	
	Oh ! par exemple, des bordées fameuses, une revue générale de tous les mastroquets du quartier, la soulerie du <b>matin</b> cuvée à midi et repincée le soir, les tournées de casse-poitrine se succédant, se perdant dans la nuit, pareilles aux lampions d'une fête, jusqu'à ce que la dernière chandelle s'éteignît avec le dernier verre ! (619).	*midi, soir, nuit
	Même, <b>le matin</b> , il se leva à la lampe, il voulut accompagner son ami au chantier, gravement, honorant en lui l'ouvrier vraiment digne de ce nom (620).	
	– Bon ! me voilà prévenu. Je ne mangerai pas chez eux un boisseau de sel... J'en vais tâter <b>ce matin</b> ; mais si le patron m'embête, je te le ramasse et je te l'assois sur sa bourgeoise, tu sais, collés comme une paire de soles ! (621).	
	Mais ce qui les enthousiasma, ce furent les exploits du marquis de T... sortant d'un bal à deux heures du <b>matin</b> et se défendant contre trois mauvaises gouapes, boulevard des Invalides [...] (626-627).	*heure
	Mais, dans le jour, comme on ne lui tenait pas compagnie du <b>matin</b> au soir, elle grognait, elle pleurait, elle répétait toute seule pendant des heures, en roulant sa tête sur l'oreiller [...] (633).	*soir
	C'est comme Nana, cette enfant que j'ai élevée, elle se sauve nu-pieds, <b>le matin</b> , et je ne la revois plus (634).	
	Coupeau, <b>un matin</b> qu'il avait les cheveux malades, s'était écrié [...] (634).	
	N'est-ce pas ? pourvu que son mari et son amant fussent contents, que la maison marchât son petit train-train régulier, qu'on rigolât du <b>matin</b> au soir, tous gras, tous satisfaits de la vie et se la coulant douce, il n'y avait vraiment pas de quoi se plaindre (636).	*soir
	La petite madame Vigouroux faisait la cabriole du <b>matin</b> au soir dans son charbon (637).	*soir
	Eh bien ! ma petite, il faudra vous arranger, mais je les veux quand même demain <b>matin</b> , entendez-vous ! (639).	
	Et la boutique croulait, pas tout d'un coup, mais un peu <b>matin</b> et soir (643).	*soir
	Il lui fallait sa pâtée <b>matin</b> et soir, et il ne s'inquiétait jamais d'où elle lui tombait (646).	*soir
	Aussi ne se pressa-t-il pas, fumant des cigarettes, goûtant le froid vif de <b>la matinée</b> (656).	
	Encore toute une soirée, toute une nuit et <b>toute une matinée</b> , non ! ça ne finirait jamais (659).	*soirée, nuit
	Si je ne suis pas payé après-demain <b>matin</b> , je serai forcé d'avoir recours à une expulsion (660).	
	– Mille pardons de vous avoir dérangés, murmura-t-il. Après-demain <b>matin</b> , n'oubliez pas (660).	
	Alors, Lantier, qui guettait le visage de Gervaise, parut saisir une occasion attendue par lui <b>depuis le matin</b> (661).	
	Lorsqu'on envoya Nana coucher chez les Boche, elle pleura ; elle se régala <b>depuis le matin</b> , à l'espoir d'avoir bien chaud dans le grand lit de son bon ami Lantier (662).	
	Puis, sans transition, le sergent de ville raconta qu'il avait arrêté une grande belle fille <b>le matin</b> , qui venait de voler dans la boutique d'un charcutier [...] (662).	
	<b>Vers le matin</b> , elles grelottaient, malgré la forte chaleur du poêle (663).	
	<b>Une jolie matinée</b> , à mettre avec la nuit et avec la journée de la veille ! (663-664).	
	<b>Une matinée</b> d'enterrement est par bonheur pleine de distractions (664).	

	Coupeau et Lorilleux, en redingote, le chapeau à la main, conduisaient le deuil ; le premier dans son attendrissement que deux verres de vin blanc, <b>le matin</b> , avaient entretenu, se tenait au bras de son beau-frère, les jambes molles et les cheveux malades (667).	
	– Hop ! hop ! gueulait-il, c'est la course des bourriques !... Hein ? très chouette, <b>le matin</b> , en hiver ; je fais dodo, je ne m'enrhume pas, j'attrape les veaux de loin, sans écorcher mes engelures... (693).	*hiver
	<b>Le matin</b> , dès qu'il sautait du lit, il restait un gros quart d'heure plié en deux, toussant et claquant des os, se tenant la tête et lâchant de la pituite, quelque chose d'amer comme chicotin qui lui ramonait la gorge (694-695).	*heure
	Quand le médecin des Boche l'eut vu <b>le matin</b> , et qu'il lui eut écouté dans le dos, il branla la tête, il prit Gervaise à part pour lui conseiller de faire porter tout de suite son mari à l'hôpital (696).	
	[...] mais ils s'en occupaient du <b>matin</b> au soir, dès qu'il s'agissait de mordre le monde à belles dents (700).	*soir
	Elle avait lavé un bonnet, et s'escrimait, <b>depuis le matin</b> , sur les trous d'une vieille robe, voulant être présentable (701).	
	<b>Dès le matin</b> , elle s'habillait, elle restait des heures en chemise devant le morceau de glace accroché au-dessus de la commode [...] (710).	*heure
	<b>Le matin</b> , pendant que la mère regardait l'heure au coucou, la petite partait toute seule, l'air gentil, serrée aux épaules par sa vieille robe noire trop étroite et trop courte ; et madame Lerat était chargée de constater l'heure de son arrivée, qu'elle disait ensuite à Gervaise (714).	*heure
	<b>Un matin</b> de juillet, Nana se présenta la dernière, ce qui d'ailleurs était assez dans ses habitudes (715).	*juillet
	<b>La matinée</b> fut d'une chaleur étouffante. Les ouvrières avaient baissé les jalousies, entre lesquelles elles mouchardaient le mouvement de la rue [...] (716).	
	Ce jour-là, on tâcha de savoir où se cachait le monsieur de <b>la matinée</b> ; mais, décidément, il avait disparu (721).	*jour
	À partir de ce jour, madame Lerat se régala de la première histoire de sa nièce. Elle ne la lâchait plus, l'accompagnait <b>matin</b> et soir, en mettant en avant sa responsabilité (722).	*jour, soir
	<b>Un matin</b> , il l'aperçut qui fouillait dans un papier, pour se coller quelque chose sur la frimousse (723).	
	<b>Chaque matin</b> , pendant quinze jours, il prit la peine de descendre de la barrière Poissonnière pour accompagner Nana jusqu'à la porte de l'atelier (724)	*jour
	Mais, <b>un matin</b> , comme il s'était arrêté avec un camarade chez un marchand de vin de la rue Saint-Denis, il aperçut la mâtine, dix minutes plus tard, qui filait vite vers le bas de la rue, en secouant son panier aux crottes (724).	*minute
	Ce vieux, qu'on rencontrait <b>matin</b> et soir dans l'escalier, il montait déjà donner des acomptes (728).	*soir
	Gervaise arrivait le samedi <b>matin</b> , avec un seau et sa brosse, sans paraître souffrir de revenir ainsi faire une sale et humble besogne, la besogne des torchons de vaisselle, dans ce logement où elle avait trôné en belle patronne blonde (731).	*samedi
	Nana se traînait, empochait toujours des tatouilles de son père, s'empoignait avec sa mère <b>matin</b> et soir, des querelles où les deux femmes se jetaient à la tête des abominations (742).	*soir
	Quand la petite se sentait un peu requinquée, elle s'évaporait <b>un matin</b> . Ni vu ni connu l'oiseau était parti (743).	
	Elle la secouait des cinq ou six fois <b>dans la matinée</b> , en la menaçant de lui flanquer sur le ventre une potée d'eau (744).	
	<b>Tous les matins</b> , il guérissait ainsi sa pituite. La mémoire avait filé depuis longtemps, son crâne était vide ; et il ne se trouvait pas plus tôt sur les pieds, qu'il blaguait la maladie (746).	

	En juillet, <b>un matin</b> , Virginie appela Gervaise qui passait, et la pria de donner un coup de main pour la vaisselle, parce que la veille Lantier avait amené deux amis à régaler (747).	*juillet
	– Ah bien ! murmura-t-il, il a une bonne tête <b>ce matin</b> , Badingue !... (748).	
	Ensuite, le matelas vidé, elle s'était fait trente sous de la toile, <b>un matin</b> , pour se payer du café (749).	
	Elle en arrivait, <b>les matins</b> de fringale, à rôder avec les chiens, pour voir aux portes des marchands, avant le passage des boueux ; et c'était ainsi qu'elle avait parfois des plats de riches, des melons pourris, des maquereaux tournés, des côtelettes dont elle visitait le manche, par crainte des asticots (752).	
	On voyait bien que Lalie avait, <b>le matin</b> encore, balayé et rangé les affaires (756).	
	La jambe droite montrait une déchirure mal fermée, quelque mauvais coup rouvert <b>chaque matin</b> en trottant pour faire le ménage (759).	
	Un étranger, qui serait venu le visiter avant le balayage du <b>matin</b> , en aurait emporté une jolie idée (772).	
	Est-ce qu'elle ne venait pas d'apprendre <b>le matin</b> même que, pendant huit jours, on avait aperçu Coupeau, rond comme une balle, roulant les marchands de vin de Belleville, en compagnie de Mes-Bottes ! (781).	
	<b>Un matin</b> , comme ça sentait mauvais dans le corridor, on se rappela qu'on ne l'avait pas vue depuis deux jours ; et on la découvrit déjà verte, dans sa niche (796).	
<b>Midi</b>	Avant <b>midi</b> , nous aurons expédié ça, et nous pourrons aller déjeuner... Moi, je donnais mon linge à une blanchisseuse de la rue Poulet ; mais elle m'emportait tout, avec son chlore et ses brosses (387).	
	Cependant, <b>midi</b> avait sonné, la dernière messe était dite, l'église s'emplissait du piétinement des sacristains, du vacarme, des chaises remises en place (436).	
	Quel sacré zig tout de même, ce Mes-Bottes ! Est-ce qu'un jour il n'avait pas mangé douze œufs durs et bu douze verres de vin, pendant que les douze coups de <b>midi</b> sonnaient ! (452).	
	– Est-elle bête, ma femme !... Est-elle bête de me coucher !... Hein ! c'est trop bête, en plein <b>midi</b> , quand on n'a pas dodo ! (514).	
	Ce qui était bon surtout, par ces temps de chien, c'était de prendre, à <b>midi</b> , son café bien chaud (544).	
	Justement, le lendemain des Rois, <b>midi et demi</b> sonnait, que le café n'était pas prêt (544).	*heure
	Lantier avait voulu une soupe à l'huile, une horreur qu'ils mangent dans le <b>midi</b> ; et, comme Adèle trouvait ça infect, ils se sont jeté la bouteille d'huile à la figure, la casserole, la soupière, tout le tremblement ; enfin, une scène à révolutionner un quartier (549).	
	Au fond, la forge luisait, même en plein <b>midi</b> . Son cœur sautait à la danse des marteaux (554).	
	Oh ! par exemple, des bordées fameuses, une revue générale de tous les mastroquets du quartier, la soûlerie du matin cuvée à <b>midi</b> et repincée le soir, les tournées de casse-poitrine se succédant, se perdant dans la nuit, pareilles aux lampions d'une fête, jusqu'à ce que la dernière chandelle s'éteignît avec le dernier verre ! (619).	*soir, nuit
	Je dirai que ma bourgeoise a eu des coliques... Écoutez, père Colombe, je laisse mes outils sous cette banquette, je les reprendrai à <b>midi</b> (623).	
	Quand sonna <b>midi</b> , l'heure du déjeuner, toutes se secouèrent. Nana, qui s'était précipitée vers la fenêtre, leur cria qu'elle allait descendre faire les commissions, si elles voulaient (720).	
	Et Gervaise se fâchait également des sommeils écrasés de Nana, lorsque, après	

	une de ses fugues, elle dormait jusqu'à <b>midi</b> , dépoitraillée, le chignon défait et plein encore d'épingles à cheveux, si blanche, respirant si court, qu'elle semblait morte (744).	
	Et, en attendant, comme <b>midi</b> n'avait pas sonné, elle restait allongée sur la paille, parce qu'on a moins froid et moins faim, lorsqu'on est allongé (749).	
	– Ah ! nom de Dieu, c'est trop fort ! nous allons rire !... Les vaches se mettent à la paille en plein <b>midi</b> , maintenant !... Est-ce que tu te moques des paroissiens, sacrée feignante ?... Allons, houp ! décanillons ! (758).	
	Elle partit à <b>midi</b> , car la course était longue ; il fallait traverser Paris, et sa gigue restait toujours en retard (781).	
	Quand <b>midi</b> sonna, elle ne put tenir davantage, elle ne s'aperçut pas de la longueur du chemin, tant le désir et la peur de ce qui l'attendait lui occupaient la cervelle (785).	
	Le médecin venait de se relever et écoutait Coupeau, qui maintenant voyait de nouveau des fantômes en plein <b>midi</b> . Est-ce qu'il ne croyait pas apercevoir sur les murs des toiles d'araignée grandes comme des voiles de bateau (787-788).	
	Le lendemain, les Boche la virent partir à <b>midi</b> , comme les deux autres jours. Ils lui souhaitaient bien de l'agrément (790).	
<b>Après-midi</b>	C'était le chien de l' <b>après-midi</b> , le linge pilé à coups de battoir. Dans l'immense salle, les fumées devenaient rousses, trouées seulement par des ronds de soleil, des balles d'or, que les déchirures des rideaux laissaient passer (402).	
	Oh ! quelque chose de tout simple, un petit tour de balade l' <b>après-midi</b> , en attendant d'aller tordre le cou à un lapin, au premier gargot venu (432).	
	Et, comme celle-ci lui racontait les mots à mourir de rire de ces vermines-là, pendant l' <b>après-midi</b> , elle les enleva de nouveau, les serra contre elle, prise d'une rage de tendresse (450).	
	Ce fut le dernier jour d'avril que la jeune femme accoucha. Les douleurs la prirent l' <b>après-midi</b> , vers quatre heures, comme elle repassait une paire de rideaux chez madame Fauconnier (467).	*avril, heure
	Les <b>après-midi</b> où Coupeau s'ennuyait, il montait chez les Lorilleux. Ceux-ci le plaignaient beaucoup, l'attiraient par toutes sortes de prévenances aimables (489).	
	Le zingueur avait passé l' <b>après-midi</b> chez les Lorilleux. En rentrant, comme le dîner se faisait attendre et que les enfants criaient après la soupe, il s'en était pris brusquement à Étienne, lui envoyant une paire de calottes soignées (489).	
	D'autres fois, Coupeau emmenait toute la coterie boire un canon, Boche, les peintres, avec les camarades qui passaient ; c'était encore une <b>après-midi</b> flambée. Gervaise se mangeait les sangs. Brusquement, en deux jours, tout fut terminé, les peintures vernies, le papier collé, les saletés jetées au tombereau. (496).	
	Pourtant, il y avait un inconvénient, les Coupeau ne voulaient pas en convenir d'abord ; mais les murs pissaient l'humidité, et on ne voyait plus clair dès trois heures de l' <b>après-midi</b> (497).	*heure
	Cependant, les fortes chaleurs étaient venues. Une <b>après-midi</b> de juin, un samedi que l'ouvrage pressait, Gervaise avait elle-même bourré de coke la mécanique, autour de laquelle dix fers chauffaient, dans le ronflement du tuyau (503).	*juin, samedi,
	Or, une <b>après-midi</b> , il y eut une scène affreuse. Ça devait arriver, d'ailleurs (520).	
	Une <b>après-midi</b> d'automne, Gervaise, qui venait de reporter du linge chez une pratique, rue des Portes-Blanches, se trouva dans le bas de la rue des Poissonniers comme le jour tombait (526).	*automne
	Elles en étaient aux confidences ; elles disaient ce qu'elles auraient fait, si elles avaient eu dix mille francs de rente ; elles n'auraient rien fait du tout, elles	

	seraient restées comme ça des <b>après-midi</b> à se chauffer, en crachant de loin sur la besogne (548).	
	Gervaise elle-même avait glissé de nouveau à une fainéantise heureuse. Mais elle se secoua, elle se mit debout. Ah bien ! en voilà une <b>après-midi</b> passée à faire les rosses ! C'était ça qui n'emplissait pas la bourse ! (551).	
	Maintenant, les <b>après-midi</b> se passaient toutes ainsi. La boutique, dans le quartier, était le refuge des gens frileux. Toute la rue de la Goutte-d'Or savait qu'il y faisait chaud (552).	
	Bien sûr, il devait l'espionner ; il tomberait sur elle une <b>après-midi</b> ; et cette idée lui donnait des sueurs froides, parce qu'il l'embrasserait certainement dans l'oreille, comme il le faisait par taquinerie, autrefois (553).	
	La fête tombait justement un lundi. C'était une chance : Gervaise comptait sur <b>l'après-midi</b> du dimanche pour commencer la cuisine (559).	*lundi, dimanche
	Elles avaient mis Coupeau dehors pour débarrasser le plancher. Mais elles eurent quand même du monde sur le dos toute <b>l'après-midi</b> (561).	
	Il arriva dans <b>l'après-midi</b> , vers trois heures. Coupeau ne se trouvait pas là (604).	*heure
	Il [Lantier] se levait d'ordinaire vers dix heures, faisait une promenade <b>l'après-midi</b> , si la couleur du soleil lui plaisait, ou bien, les jours de pluie, restait dans la boutique où il parcourait son journal (608).	*heure
	Pourtant, <b>l'après-midi</b> , cédant à son envie, elle prit un panier vide, elle partit sous le prétexte d'aller prendre des jupons chez sa pratique de la rue des Portes-Blanches (613).	
	Au plus fort de sa crise, cet hiver-là, une <b>après-midi</b> que madame Lorilleux et madame Lerat s'étaient rencontrées devant son lit, maman Coupeau cligna les yeux, pour leur dire de se pencher (634).	*hiver
	La boutique était perdue, elle avait dû renvoyer sa dernière ouvrière, madame Putois ; elle restait seule avec son apprentie, ce louchon d'Augustine, qui bêtissait en grandissant ; et encore, à elles deux, elles n'avaient pas toujours de l'ouvrage, elles traînaient leur derrière sur les tabourets durant des <b>après-midi</b> entières. Enfin, un plongeon complet. Ça sentait la ruine (643).	
	<b>L'après-midi</b> , quelques visites arrivèrent, des voisines mordues de curiosité, qui se présentaient soupirant, roulant des yeux éplorés ; elles entraient dans le cabinet, dévisageaient la morte, en faisant un signe de croix et en secouant le brin de buis trempé d'eau bénite ; puis, elles s'asseyaient dans la boutique, où elles parlaient de la chère femme, interminablement, sans se lasser de répéter la même phrase pendant des heures (659).	*heure
	Mais elle dut quereller Lantier, car mademoiselle Remanjou crut distinguer le bruit d'un soufflet, une <b>après-midi</b> ; d'ailleurs, il y eut certainement une brouille, Lantier cessa de lui parler pendant quinze jours, puis il revint le premier, et le traintrain parut recommencer, comme si de rien n'était (676).	*jour
	Ce qui semblait certain, c'était qu'une <b>après-midi</b> , sur la place de la Bastille, elle avait demandé à son vieux trois sous pour un petit besoin, et que le vieux l'attendait encore (738).	
<b>Soir</b>	<b>Ce soir-là</b> , pendant qu'elle guettait son retour, elle croyait l'avoir vu entrer au bal du Grand-Balcon, dont les dix fenêtres flambantes éclairaient d'une nappe d'incendie la coulée noire des boulevards extérieurs ; et, derrière lui, elle avait aperçu la petite Adèle, une brunisseuse qui dînait à leur restaurant, marchant à cinq ou six pas, les mains ballantes, comme si elle venait de lui quitter le bras pour ne pas passer ensemble sous la clarté crue des globes de la porte (375).	
	– Enfin, avec du courage, on pourra encore s'en tirer... J'ai vu, hier <b>soir</b> , madame Fauconnier, la blanchisseuse de la rue Neuve ; elle me prendra lundi (382).	*lundi
	On a vu mon mari, hier <b>soir</b> ... Et taisez-vous, parce que je vous étranglerais, bien sûr (396).	

	– Encore un !... Rince-toi les dents, fais ta toilette pour ton quart de <b>ce soir</b> , au coin de la rue Belhomme (397).	
	Et, comme Coupeau ricanait et lui parlait de ses deux enfants, qu'elle n'avait certainement pas mis couvrir sous le traversin, elle lui allongea des tapes sur les doigts, elle ajouta que, bien sûr, elle était bâtie sur le patron des autres femmes ; seulement, on avait tort de croire les femmes toujours acharnées après ça ; les femmes songeaient à leur ménage, se coupaient en quatre dans la maison, se couchaient trop lasses, <b>le soir</b> , pour ne pas dormir tout de suite (408).	
	– Et ne pas être battue, ajouta Coupeau gaiement. Mais je ne vous battrais pas, moi, si vous vouliez, madame Gervaise... Il n'y a pas de crainte, je ne bois jamais, puis je vous aime trop... Voyons, c'est pour <b>ce soir</b> , nous nous chaufferons les petons (412).	
	<b>Le soir</b> , il mangeait la pot-bouille chez les Lorilleux ; c'était une économie pour tous les trois (413).	
	Il la trouvait joliment courageuse, quand il la voyait se tuer au travail, soigner les enfants, trouver encore le moyen de coudre <b>le soir</b> à toutes sortes de chiffons (416-417).	
	Puis, après une bouderie qui avait duré du dimanche au mardi, tout d'un coup, un mardi <b>soir</b> , il vint frapper chez elle, vers onze heures (418).	* dimanche, mardi, heure
	<b>Un samedi soir</b> , pourtant, elle céda. Coupeau vint la chercher à huit heures et demie (421)	* heure
	Enfin, le vendredi <b>soir</b> , la veille du grand jour, Gervaise et Coupeau, en rentrant du travail, eurent encore à trimer jusqu'à onze heures. Puis, avant de se coucher chacun chez soi, ils passèrent une heure ensemble, dans la chambre de la jeune femme, bien contents d'être au bout de cet embarras (434).	* vendredi, heure
	Alors, après s'être chargé de conduire Claude et Étienne chez madame Boche, qui devait les amener <b>le soir</b> au dîner, il courut rue de la Goutte-d'Or et monta carrément emprunter dix francs à Lorilleux (434).	
	<b>La soirée</b> était gâtée. On devint de plus en plus aigre. M. Madinier proposa de chanter ; mais Bibi-la-Grillade, qui avait une belle voix, venait de disparaître ; (459-460)	
	Elle faisait, ce soir-là, un ragoût de mouton avec des hauts de côtelettes. Tout marcha encore bien, pendant qu'elle pelurait ses pommes de terre (467).	
	<b>Le soir</b> , les Coupeau invitèrent les Goujet à dîner. Au dessert, Cadet-Cassis et la Gueule-d'Or se posèrent chacun deux gros baisers sur les joues. Maintenant, c'était à la vie à la mort (475).	
	<b>Le soir</b> , les Coupeau, pour remercier les Boche, crurent poli de leur envoyer deux litres de vin. Ça méritait un cadeau (495)	
	Il y avait un coin dans la boutique, au fond, où il aimait rester des heures, assis sans bouger, fumant sa courte pipe. <b>Le soir</b> , après son dîner, une fois tous les dix jours, il se risquait, s'installait ; et il n'était guère causeur, la bouche cousue, les yeux sur Gervaise, ôtant seulement sa pipe de la bouche pour rire de tout ce qu'elle disait (517)	* heure, jour
	À la vérité, ça n'allait plus du tout bien entre les Boche et les Coupeau depuis un mois. Gervaise, très donnante de sa nature, lâchait à chaque instant des litres de vin, des tasses de bouillon, des oranges, des parts de gâteau. <b>Un soir</b> , elle avait porté à la loge un fond de saladier, de la barbe de capucin avec de la betterave, sachant que la concierge aurait fait des bassesses pour la salade. Mais, le lendemain, elle devint toute blanche en entendant mademoiselle Remanjou raconter comment madame Boche avait jeté la barbe de capucin devant du monde, d'un air dégoûté, sous prétexte que, Dieu merci ! elle n'en était pas encore réduite à se nourrir de choses où les autres avaient pataugé (521).	* mois
	Jamais ils ne se disputaient : ils se ricanaient dans la figure, <b>le soir</b> , après le dîner, les coudes posés au bord de la table ; ils se frottaient l'un contre l'autre toute la journée, comme les chats qui cherchent et cultivent leur plaisir (647).	* journée

	En décembre, <b>un soir</b> , on dîna par cœur. Il n'y avait plus un radis, Lantier, très sombre, sortait de bonne heure, battait le pavé pour trouver une autre cambuse, où l'odeur de la cuisine déridât les visages (649).	*décembre, heure
	<b>Le soir</b> , quand Gervaise se retrouva chez elle, elle resta abêtie sur une chaise. Il lui semblait que les pièces étaient désertes et immenses. Vrai, ça faisait un fameux débarras. Mais elle n'avait bien sûr pas laissé que maman Coupeau au fond du trou, dans le petit jardin de la rue Marcadet (671).	
	Le sergent de ville devait aimer la resucée des autres, voilà tout. <b>Les soirs</b> où Coupeau s'ennuyait, seul avec sa femme dans leur trou, sous les toits, ça ne l'empêchait pas de descendre chercher Lantier et de l'amener de force (677).	
	<b>Le soir</b> , la crémaillère fut très gaie, chez les Poisson. L'amitié régna sans un accroc, d'un bout à l'autre du repas. Lorsque les mauvais jours arrivent, on tombe ainsi sur de <b>bonnes soirées</b> , des heures où l'on s'aime entre gens qui se détestent. Lantier, ayant à sa gauche Gervaise et Virginie à sa droite, se montra aimable pour toutes les deux, leur prodiguant des tendresses de coq qui veut la paix dans son poulailler (680).	*jour, heure
	Cependant, <b>un soir</b> de janvier, elle cogna des deux poings contre la cloison. Elle avait passé une semaine affreuse, bousculée par tout le monde, sans le sou, à bout de courage. <b>Ce soir-là</b> , elle n'était pas bien, elle grelottait la fièvre et voyait (688).	*janvier, semaine
	Gervaise resta près de lui <b>jusqu'au soir</b> . Quand l'interne vint, à la visite de six heures, il lui fit étendre les mains ; elles ne tremblaient presque plus, à peine un frisson qui agitait le bout des doigts (698).	*heure
	Et, <b>le soir</b> même, il but un petit verre de cric, pour la digestion. Pendant huit jours, il se montra cependant assez raisonnable. Il était très traqueur au fond, il ne se souciait pas de finir à Bicêtre (699).	*jour
	D'abord, ils firent simplement le tour des salles, en dévisageant les traînées qui se trémoussaient. Puis, <b>un soir</b> , ayant de la monnaie, ils s'attablèrent et burent un saladier de vin à la française, histoire de se rafraîchir et d'attendre voir si Nana ne viendrait pas. Au bout d'un mois, ils avaient oublié Nana, ils se payaient le bastringue pour leur plaisir, aimant regarder les danses (738).	*mois
	Pourtant, le lundi, comme Gervaise avait un bon petit repas pour <b>le soir</b> , un reste de haricots et une chopine, elle se donna le prétexte qu'une promenade lui ouvrirait l'appétit. La lettre de l'asile, sur la commode, l'embêtait (781).	*lundi
<b>Nuit</b>	Depuis huit jours, au sortir du <i>Veau à deux têtes</i> , où ils mangeaient, il l'envoyait se coucher avec les enfants et ne reparaisait que tard dans <b>la nuit</b> , en racontant qu'il cherchait du travail (375).	*jour
	Et, pieds nus, sans songer à remettre ses savates tombées, elle retourna s'accouder à la fenêtre, elle reprit son attente de <b>la nuit</b> , interrogeant les trottoirs, au loin (376).	
	Lentement, d'un bout à l'autre de l'horizon, elle suivait le mur de l'octroi, derrière lequel, <b>la nuit</b> , elle entendait parfois des cris d'assassinés ; et elle fouillait les angles écartés, les coins sombres, noirs d'humidité et d'ordure, avec la peur d'y découvrir le corps de Lantier, le ventre troué de coups de couteau (376).	
	Il s'occupe beaucoup de politique ; l'autre jour, quand on a voté pour Eugène Sue, un bon, paraît-il, il était comme un fou. Peut-être bien qu'il a passé <b>la nuit</b> avec des amis à dire du mal de cette crapule de Bonaparte (377).	*jour
	– Je n'ai pas pu fermer l'œil... Je croyais qu'on t'avait donné un mauvais coup... Où es-tu allé ? où as-tu passé <b>la nuit</b> ? (380).	
	Cependant, le père, sans même retirer ses bottes, s'était jeté sur le lit, l'air éreinté, la face marbrée par <b>une nuit blanche</b> (381).	
	Auguste, je ne voulais pas t'en parler, j'aurais attendu encore, mais je sais où tu as passé <b>la nuit</b> ; je t'ai vu entrer au Grand-Balcon avec cette traînée d'Adèle (382).	

	Ce matin-là, rompue par <b>sa nuit</b> , elle traînait sa jambe, elle s'appuyait aux murs (383).	*matin
	On peut tout vous raconter à présent, n'est-ce pas ? Eh bien ! vous vous souvenez, quand je suis passée sous votre fenêtre, je me doutais déjà... Imaginez-vous que, <b>cette nuit</b> , lorsque Adèle est rentrée, j'ai entendu un pas d'homme avec le sien (394).	
	Cent fois, celle-ci lui avait raconté <b>les nuits</b> où le père, rentrant souïl, se montrait d'une galanterie si brutale, qu'il lui cassait les membres ; et, sûrement elle avait poussé une de <b>ces nuits-là</b> , avec sa jambe en retard (408).	
	L'alambic, avec ses récipients de forme étrange, ses enroulements sans fin de tuyaux, gardait une mine sombre ; pas une fumée ne s'échappait ; à peine entendait-on un souffle intérieur, un ronflement souterrain ; c'était comme une besogne de <b>nuit</b> faite en plein jour, par un travailleur morne, puissant et muet (411).	
	Vers les derniers jours de juin, Coupeau perdit sa gaieté. Il devenait tout chose. Gervaise, inquiète de certains regards, se barricadait <b>la nuit</b> (418).	*juin
	Voilà <b>trois nuits</b> qu'il ne dormait plus. Ça ne pouvait pas continuer comme ça (418).	
	C'était tout réfléchi. Il était descendu, parce qu'il avait besoin de passer <b>une bonne nuit</b> . Elle n'allait pas le laisser remonter pleurer, peut-être ! (419).	
	Les hommes, souvent, se marient pour <b>une nuit</b> , la première, et puis <b>les nuits</b> se suivent, les jours s'allongent, toute la vie, et ils sont joliment embêtés... Asseyez-vous là, je veux bien causer tout de suite (419).	*jour
	Du dehors, par la fenêtre entrouverte, <b>la belle nuit</b> de juin envoyait des souffles chauds, qui effraient la chandelle, dont la haute mèche rougeâtre charbonnait ; dans le grand silence du quartier endormi, on entendait seulement les sanglots d'enfant d'un ivrogne, couché sur le dos, au milieu du boulevard ; (420).	*juin
	Hein ! quel dommage, une belle fille pareille aller avec tous les hommes ! On la rencontrerait <b>une nuit</b> sur un trottoir, pour sûr (427-428).	
	Et elle dut, pour sortir, sauter par-dessus une grande mare, qui avait coulé de la teinturerie. Ce jour-là, la mare était bleue, d'un azur profond de ciel d'été, où la petite lampe de <b>nuit</b> du concierge allumait des étoiles (432).	*jour, été
	Elle passa <b>quatre nuits</b> , nettoyant tout, visitant jusqu'aux plus petits trous de ses bas et de sa chemise (433-434).	
	Cependant, l'ondée avait brusquement cessé. Le jour baissait encore, il faisait presque <b>nuit</b> , une nuit livide traversée par de larges éclairs (439).	
	Coupeau, par blague, racontait que le camarade commençait seulement à se mettre en train, qu'il allait à présent manger comme ça du pain <b>toute la nuit</b> . Les garçons, épouvantés, disparurent (456).	
	On applaudit, on cria bravo : c'était envoyé. Il faisait <b>nuit noire</b> , trois becs de gaz flambaient dans la salle, remuant de grandes clartés troubles, au milieu de la fumée des pipes (457).	
	En bas, sous les trois acacias, le bastringue commençait, un cornet à pistons et deux violons jouant très fort, avec des rires de femme, un peu rauques dans <b>la nuit chaude</b> (457).	
	<b>La nuit</b> dormait, sans une haleine, pâmée par la grosse chaleur (460).	
	Madame Boche devait, <b>pour la première nuit</b> , emmener Claude et Étienne coucher chez elle ; leur mère pouvait être sans crainte, les petits dormiraient sur des chaises, alourdis par une grosse indigestion d'œufs à la neige (460).	
	Mais madame Lorilleux, élevant la voix, trouvait ça drôle de passer <b>sa nuit</b> de noces dans ce trou infect de l'hôtel Boncoeur (461).	
	Il y avait un lit, une table de <b>nuit</b> , une commode à dessus de marbre, une armoire, une table ronde avec sa toile cirée, six chaises, le tout en vieil acajou ; sans compter la literie, du linge, des ustensiles de cuisine presque neufs (464).	

	Elle en avait sans doute pour <b>toute la nuit</b> . Ça n'allait pas l'empêcher en rentrant de préparer le dîner de Coupeau ; ensuite, elle verrait à se jeter un instant sur le lit, sans même se déshabiller (467).	
	Quand la sage-femme eut siroté son verre, elle s'en alla : tout marchait bien, on n'avait plus besoin d'elle ; si <b>la nuit</b> n'était pas bonne, on l'enverrait chercher le lendemain (470).	
	Coupeau, <b>cette nuit-là</b> , ne dormit guère. Il avait couvert le feu du poêle. Toutes les heures, il dut se relever pour donner au bébé des cuillerées d'eau sucrée tiède (472).	*heure
	<b>Cette nuit-là</b> , elle consentit à dormir deux heures, la tête posée sur le pied du lit (484).	*heure
	L'accident de Coupeau avait mis la famille en l'air. Maman Coupeau passait <b>les nuits</b> avec Gervaise ; mais, dès neuf heures, elle s'endormait sur sa chaise (484).	*heure
	Cette boutique recommençait à lui tourner la tête ; <b>la nuit</b> , quand la lumière était éteinte, elle trouvait à y songer, les yeux ouverts, le charme d'un plaisir défendu (490).	
	D'autant plus qu'elle travaillait toujours dur, se mettant en quatre pour ses pratiques, passant elle-même <b>les nuits</b> , les volets fermés, lorsque la besogne était pressée (502).	
	L'apprentie mettait les volets de la boutique ; mais, comme <b>les nuits</b> de juillet étaient brûlantes, on laissait la porte ouverte sur la rue (517).	*juillet
	Alors, il était pris par la grosse chaleur de la mécanique, par l'odeur des linges fumant sous les fers ; et il glissait à un léger étourdissement, la pensée ralentie, les yeux occupés de ces femmes qui se hâtaient, balançant leurs bras nus passant <b>la nuit</b> à endimancher le quartier (517).	
	Elle finit par se risquer sur les planches, tourna à gauche, se trouva perdue dans une étrange forêt de vieilles charrettes renversées les brancards en l'air, de masures en ruines dont les carcasses de poutres restaient debout. Au fond, trouant <b>la nuit</b> salie d'un reste de jour, un feu rouge luisait (527).	*jour
	Étienne avait lâché le soufflet, la forge de nouveau s'emplissait d'ombre, d'un coucher d'astre rouge, qui tombait tout d'un coup à <b>une grande nuit</b> . Et le forgeron et la blanchisseuse éprouaient une douceur en sentant <b>cette nuit</b> les envelopper, dans ce hangar noir de suie et de limaille, où des odeurs de vieux fers montaient ; ils ne se seraient pas crus plus seuls dans le bois de Vincennes, s'ils s'étaient donné un rendez-vous au fond d'un trou d'herbe (535).	
	Le moteur à vapeur se cachait dans un coin, derrière un petit mur de briques ; les courroies semblaient filer toutes seules, apporter le branle du fond de l'ombre, avec leur glissement continu, régulier, doux comme le vol d'un oiseau de <b>nuit</b> (535).	
	[...] revenait, à la vie, au sang même des machines, au vol souple des courroies, dont elle regardait, les yeux levés, la force énorme et muette passer <b>dans la nuit</b> vague des charpentes (536).	
	Alors, <b>la nuit</b> , j'ai commencé à tousser. Il faut dire aussi que ces hommes sont d'un bête, quand ils couchent avec une femme, ils vous découvrent <b>toute la nuit...</b> (546).	
	<b>La nuit</b> , lentement, était tombée ; un jour sale, d'un gris de cendre, s'épaississait derrière les rideaux (575).	*jour
	On croquait ça sans pain, comme un dessert. Lui, en aurait bouffé <b>toute la nuit</b> , sans être incommodé ; et, pour crâner, il s'enfonçait un pilon entier dans la bouche (578-579)	
	D'ailleurs, rien ne pressait, on avait le temps, <b>la nuit entière</b> si l'on voulait. En attendant, on emplit les assiettes de fraises et de fromage blanc (584).	
	Alors, la maison craqua, un tel gaeulement monta dans l'air tiède et calme de <b>la nuit</b> , que ces gueulars-là s'applaudirent eux-mêmes, car il ne fallait pas espérer de pouvoir gueuler plus fort (594).	

	Coupeau chantait toujours ; quant à Lantier, il avait dû rester jusqu'à la fin, elle sentait même encore un souffle dans ses cheveux, à un moment, mais elle ne pouvait pas dire si ce souffle venait de Lantier ou de <b>la nuit chaude</b> (595).	
	Et, <b>toute la nuit</b> , dans le sommeil écrasé des Coupeau, cuvant la fête, le chat d'une voisine qui avait profité d'une fenêtre ouverte, croqua les os de l'oie, acheva d'enterrer la bête, avec le petit bruit de ses dents fines (595).	
	Avant de s'en aller, pour rendre ses politesses au zingueur, il voulut absolument fermer la boutique avec lui. Puis, tapant dans ses mains par propreté, il souhaita <b>une bonne nuit</b> au ménage (598).	
	Le linge sale aussi embarrassait beaucoup Gervaise, car son mari ne s'occupait pas de la grande caisse dont il avait parlé ; et elle se trouvait réduite à fourrer le linge un peu partout, dans les coins, principalement sous son lit, ce qui manquait d'agrément <b>pendant les nuits</b> d'été (609).	*été
	Selon les Boche, au contraire, la blanchisseuse, dès <b>la première nuit</b> , s'en était allée retrouver son ancien époux, aussitôt que ce jeanjean de Coupeau avait ronflé (611).	
	D'autant plus que la pauvre femme voulait sauver son homme de l'échafaud et expliquait qu'elle s'était abîmé le ventre en tombant sur un baquet... Elle a hurlé <b>toute la nuit</b> avant de passer (614).	
	Oh ! par exemple, des bordées fameuses, une revue générale de tous les mastroquets du quartier, la soûlerie du matin cuvée à midi et repincée le soir, les tournées de casse-poitrine se succédant, se perdant <b>dans la nuit</b> , pareilles aux lampions d'une fête, jusqu'à ce que la dernière chandelle s'éteignît avec le dernier verre ! (619).	*matin, midi, soir
	On venait d'éteindre les becs de gaz ; la rue des Poissonniers, où des lambeaux de <b>nuit</b> étranglés par les maisons flottaient encore, s'emplissait du sourd piétinement des ouvriers descendant vers Paris (621).	
	Elle ne courait pas après son homme ; même si elle l'apercevait chez un marchand de vin, elle faisait un détour, pour ne pas le mettre en colère ; et elle attendait qu'il rentrât, écoutant <b>la nuit</b> s'il ne ronflait pas à la porte (628).	
	Le lendemain, avec son ivresse mal cuvée de la veille, il repartait, tapait aux volets des consolations, se lâchait de nouveau dans une course furieuse, au milieu des petits verres, des canons et des litres, perdant et retrouvant ses amis, poussant des voyages dont il revenait plein de stupeur, voyant danser les rues, tomber <b>la nuit</b> et naître le jour, sans autre idée que de boire et de cuver sur place (628).	*jour
	Il semblait s'intéresser à son malheur et se montrait vraiment paternel. Jamais Coupeau n'avait découché <b>deux nuits</b> (628).	
	[...] en voyant bien qu'elle ne ferait pas dodo sur son oreiller <b>cette nuit-là</b> , lui prit la main, en disant d'une voix basse et ardente : – Gervaise... écoute, Gervaise... (631).	
	<b>La nuit</b> encore, lorsque l'insomnie la prenait, elle écoutait dormir la petite, et c'était une distraction (633).	
	Pourtant, <b>la nuit</b> , elle dort joliment, elle ne se réveillerait pas une seule fois pour me demander si je souffre... Enfin, je les embarrasse, ils attendent que je crève (634).	
	– C'est du propre !... Je les ai entendus <b>cette nuit</b> . Oui, oui, la Banban et le chapelier... Et ils menaient un train ! Coupeau est joli. C'est du propre ! (634).	
	– Ce qu'il y a de plus dégoûtant, c'est que Nana aurait pu entendre, continua-t-elle. Justement, elle a été agitée <b>toute la nuit</b> , elle qui d'habitude dort à poings fermés ; elle sautait, elle se retournait, comme s'il y avait eu de la braise dans son lit (635).	
	Tout le quartier sut bientôt que, <b>chaque nuit</b> , Gervaise allait retrouver Lantier (635).	

	Elle partageait <b>ses nuits</b> . Même, elle avait fini, lorsque le zingueur simplement ronflait trop fort, par le lâcher au beau milieu du sommeil, et allait continuer son dodo tranquille sur l'oreiller du voisin (636).	
	<b>Une nuit</b> , Gervaise elle-même, qui revenait de la chambre du chapelier, était restée toute froide en recevant, dans l'obscurité, une tape sur le derrière ; puis, elle avait fini par se rassurer, elle croyait s'être cognée contre le bateau du lit (646).	
	<b>Une nuit</b> , elle rêva qu'elle était au bord d'un puits ; Coupeau la poussait d'un coup de poing, tandis que Lantier lui chatouillait les reins pour la faire sauter plus vite (648).	
	Elle ne parlait plus, tant elle suffoquait ; mais, de son œil resté bon, vivant et clair, elle regardait fixement les personnes ; et il y avait bien des choses dans cet œil-là, des regrets du bel âge, des tristesses à voir les siens si pressés de se débarrasser d'elle, des colères contre cette vicieuse de Nana qui ne se gênait plus, <b>la nuit</b> , pour aller guetter en chemise par la porte vitrée (652).	
	Elle veillait maman Coupeau une partie de <b>la nuit</b> . D'ailleurs, Nana se montrait très brave, couchait toujours auprès de la vieille, en disant que si elle l'entendait mourir, elle avertirait bien tout le monde (653).	
	<b>Cette nuit-là</b> , comme la petite dormait et que la malade semblait sommeiller paisiblement, la blanchisseuse finit par céder à Lantier, qui l'appelait de sa chambre, où il lui conseillait de venir se reposer un peu (653).	
	Ça manquait de gaieté <b>au milieu de la nuit</b> ; et il était exaspéré de voir son sommeil gâté par des idées noires (654).	
	Ils passèrent <b>le reste de la nuit</b> , à moitié endormis sur des chaises, achevant le litre entamé, embêtés et se boudant, comme si c'était de leur faute (655).	
	Encore toute une soirée, <b>toute une nuit</b> et toute une matinée, non ! ça ne finirait jamais. Quand on ne pleure plus, n'est-ce pas ? le chagrin tourne à l'agacement, on finirait par mal se conduire (659).	*soirée, matinée
	On avait fait un baquet de café, et du très fort, afin de se tenir éveillé <b>toute la nuit</b> . Les Poisson vinrent sur les huit heures (661).	*heure
	<b>La nuit</b> leur semblait terriblement longue. Par moments, elles se secouaient, buvaient du café, allongeaient la tête dans le cabinet, où la chandelle, qu'on ne devait pas moucher, brûlait avec une flamme rouge et triste, grossie par les champignons charbonneux de la mèche (663).	
	L'enterrement était pour dix heures et demie. Une jolie matinée, à mettre avec <b>la nuit</b> et avec la journée de la veille ! (663-664).	*heure, journée
	<b>Cette nuit-là</b> , elle dormit joliment bien, dans la bonne chaleur et les chatouilles du matelas de plume (671).	
	Dans le cabinet, le lit de Nana tenait juste ; elle devait se déshabiller chez son père et sa mère, et on laissait la porte ouverte, <b>la nuit</b> , pour qu'elle n'étouffât pas (672).	
	Naturellement, personne ne disait la vérité vraie ; ceux qui auraient pu la savoir, la jugeaient trop simple et pas assez intéressante. Si l'on voulait, Lantier avait en effet quitté Gervaise, en ce sens qu'il ne la tenait plus à sa disposition, le jour et <b>la nuit</b> ; mais il montait pour sûr la voir au sixième, quand l'envie l'en prenait, car mademoiselle Remanjou le rencontrait sortant de chez les Coupeau à des heures peu naturelles (675).	*jour, heure
	Il courait justement une blague, on prétendait qu' <b>une nuit</b> il était allé chercher Gervaise sur l'oreiller du voisin, et qu'il avait ramené et gardé Virginie sans la reconnaître avant le petit jour, à cause de l'obscurité (675).	*jour
	Dès qu'il rentrait, le soir, elle suivait malgré elle son petit ménage, le chapeau de cuir noir sonnait sourdement sur la commode comme une pelletée de terre, le manteau noir accroché et frôlant le mur avec le bruit d'ailes d'un oiseau de <b>nuit</b> , toute la défroque noire jetée au milieu de la pièce et l'emplissant d'un déballage de deuil (686-687).	

	Lalie, raide comme un pieu, avec des fourmis dans les jambes, restait au poteau pendant des journées entières ; même elle y resta <b>une nuit</b> , Bijard ayant oublié de rentrer (690).	*journée
	Lalie gardait seulement son regard muet, ses grands yeux noirs résignés, au fond desquels on ne devinait qu' <b>une nuit</b> d'agonie et de misère (694).	
	<b>Dans la nuit</b> , il fut pris d'une sacrée toux ; il était très rouge, galopé par une fièvre de cheval, battant des flancs comme un soufflet crevé (696).	
	Cependant, comme <b>la nuit</b> tombait, Coupeau fut peu à peu pris d'une inquiétude (698).	
	<b>Cette nuit</b> soudaine l'étonnait beaucoup. Au coin de la rue des Poissonniers, elle s'assit dans le ruisseau, elle se crut au lavoir (708).	
	Et il y avait encore, pour les filles restées sages comme Nana, un mauvais air à l'atelier, l'odeur de bastringue et de <b>nuits</b> peu catholiques, apportée par les ouvrières coureuses, dans leurs chignons mal rattachés [...] (717).	
	Ça leur était trop commode aussi, ce cornard de Poisson avait tous les deux jours un service de <b>nuit</b> , qui le faisait grelotter sur les trottoirs déserts, pendant que sa femme et le voisin, à la maison, se tenaient les pieds chauds (729-730).	*jour
	Le dernier été, pendant lequel Nana traîna chez ses parents <b>les restes de ses nuits</b> , fut surtout mauvais pour Coupeau (745).	*été
	<b>La nuit</b> ne viendrait donc pas ! Comme le temps est long, quand on n'a rien dans le ventre ! Son estomac s'éveillait, lui aussi, et la torturait (753).	
	Pas un fifrelin, plus un espoir, plus que de <b>la nuit</b> et de la faim. Ah ! <b>une belle nuit</b> de crevaison, cette nuit sale qui tombait sur ses épaules ! (762).	
	<b>La nuit</b> n'en finissait plus d'arriver. Alors, en attendant, elle suivit les boulevards, comme une dame qui prend l'air avant de rentrer pour la soupe (764).	
	Sur les tas de sable, entre les bancs, des gamins jouaient encore, <b>dans la nuit</b> croissante (766).	
	Le défilé continuait, les ouvrières passaient, trottant, se dépêchant, pour rattraper le temps perdu aux étalages ; une grande, arrêtée, laissait sa main dans celle d'un garçon, qui l'accompagnait à trois portes de chez elle ; d'autres, en se quittant, se donnaient des rendez-vous <b>pour la nuit</b> , au Grand Salon de la folie ou à la Boule Noire (766).	
	C'était bien la fin, le soleil avait soufflé sa chandelle, <b>la nuit</b> serait longue. Mon Dieu ! s'étendre à son aise et ne plus se relever, penser qu'on a remisé ses outils pour toujours et qu'on fera la vache éternellement ! (767).	
	Gervaise reprit lentement sa marche. Dans le brouillard d'ombre fumeuse qui tombait, les becs de gaz s'allumaient ; et ces longues avenues, peu à peu noyées et devenues noires, reparaissaient toutes braisillantes, s'allongeant encore et coupant <b>la nuit</b> , jusqu'aux ténèbres perdues de l'horizon (769).	
	Seulement, à voir avec quel entrain ça débutait, les petits rentiers, promenant leurs épouses, répétaient en hochant la tête qu'il y aurait bigrement des hommes soûls dans Paris, <b>cette nuit-là</b> . Et la nuit était très sombre, morte et glacée, au-dessus de ce bousin, trouée uniquement par les lignes de feu des boulevards, aux quatre points du ciel (769).	
	Mais un frisson lui passa dans les cheveux, elle vit que <b>la nuit</b> était noire (770).	
	Et Gervaise, aussi loin qu'elle s'enfonçait, voyait s'espacer ces factions de femme <b>dans la nuit</b> , comme si, d'un bout à l'autre des boulevards extérieurs, des femmes fussent plantées (771).	
	Oh ! que <b>la nuit</b> faisait toutes ces choses tristes ! Puis, elle tournait sur ses talons, elle s'emplantait les yeux des mêmes maisons, du défilé toujours semblable de ce bout d'avenue ; et cela à dix, à vingt reprises, sans relâche, sans un repos d'une minute sur un banc (771).	*minute
	Des femmes marchaient vite, des hommes rôdaient avec des yeux de loup, <b>la nuit</b> s'épaississait, gonflée d'abominations (773).	

	Alors, que de fois il avait mordu son oreiller, <b>la nuit</b> , en souhaitant de la tenir ainsi dans sa chambre ! Oh ! il l'aurait cassée, s'il l'avait prise, tant il la désirait ! (776-777).	
	À cette heure <b>de nuit</b> , le porche, béant et délabré, semblait une gueule ouverte. Dire que jadis elle avait ambitionné un coin de cette carcasse de caserne ! (778).	*heure
	Ce vieux rigolo de père Bazouge était revenu, <b>cette nuit-là</b> , dans un état de gaieté extraordinaire (779).	
	Coupeau tira une bordée, <b>cette nuit-là</b> . Le lendemain, Gervaise reçut dix francs de son fils Étienne, qui était mécanicien dans un chemin de fer ; le petit lui envoyait des pièces de cent sous de temps à autre, sachant qu'il n'y avait pas gras à la maison (780).	
	Elle avait bien vu, autrefois, à des bals de la mi-carême, des garçons de lavoir solides s'en donner <b>pendant toute une nuit</b> ; mais jamais, au grand jamais, elle ne se serait imaginé qu'un homme pût prendre du plaisir si longtemps ; quand elle disait prendre du plaisir, c'était une façon de parler, car il n'y a pas de plaisir à faire malgré soi des sauts de carpe, comme si on avait avalé une poudrière (785-786).	
	Le premier donnait des détails sur la nuit, avec des mots qu'elle ne comprenait pas (786).	
<b>Heures</b>		
	Gervaise avait attendu Lantier <b>jusqu'à deux heures du matin</b> (375).	*matin
	Quand Gervaise s'éveilla, <b>vers cinq heures</b> , raidie, les reins brisés, elle éclata en sanglots (375).	
	Ensuite, elle parla d'un de ses locataires qui était rentré avec une femme, la veille, et qui avait empêché le monde de dormir, jusqu'à <b>trois heures du matin</b> (379).	*matin
	Gervaise s'entêta encore à la fenêtre pendant <b>deux mortelles heures, jusqu'à huit heures</b> (379).	
	Puis, les employés étaient passés, soufflant dans leurs doigts, mangeant leur pain d'un sou en marchant ; des jeunes gens efflanqués, aux habits trop courts, aux yeux battus, tout brouillés de sommeil ; de petits vieux qui roulaient sur leurs pieds, la face blême, usée par les <b>longues heures</b> du bureau, regardant leur montre pour régler leur marche à quelques secondes près (379-380).	*seconde
	J'étais à <b>huit heures</b> à la Glacière, chez cet ami qui doit monter une fabrique de chapeaux. Je me suis attardé (380).	
	Dépeignée, en savates, grelottant sous sa camisole blanche où les meubles avaient laissé de leur poussière et de leur graisse, elle semblait vieillie de dix ans <b>par les heures</b> d'angoisse et de larmes qu'elle venait de passer (381).	
	Il resta ainsi <b>près d'une heure</b> , sans céder au sommeil, malgré la fatigue qui appesantissait ses paupières (383).	
	Elle alla au Mont-de-Piété, pourtant. Quand elle revint, <b>au bout d'une demi-heure</b> , elle posa une pièce de cent sous sur la cheminée, en joignant la reconnaissance aux autres, entre les deux flambeaux (384).	
	Il était <b>dix heures</b> . Une raie de soleil entrait par la fenêtre entrouverte (385).	
	Autour d'elles, le lavoir s'était apaisé. <b>Onze heures</b> sonnaient (390).	
	– C'est <b>deux heures</b> , ça fait deux sous, lui dit en l'arrêtant la maîtresse du lavoir, déjà réinstallée dans son cabinet vitré (401).	
	Trois semaines plus tard, <b>vers onze heures et demie</b> , un jour de beau soleil, Gervaise et Coupeau, l'ouvrier zingueur, mangeaient ensemble une prune, à l'Assommoir du père Colombe (403).	*semaine
	<b>À cette heure</b> du déjeuner, l'Assommoir restait vide (404).	
	Il regardait l'œil-de-bœuf, encadré dans la glace. Il la fit rasseoir, en criant : – Attendez donc ! Il n'est que <b>onze heures trente-cinq</b> ... J'ai encore vingt-cinq minutes... (406).	*minute

	Gervaise, tout en répondant avec complaisance, regardait par les vitres, entre les boccoux de fruits à l'eau-de-vie, le mouvement de la rue, où <b>l'heure du déjeuner</b> mettait un écrasement de foule extraordinaire (406).	
	Et elle se leva. Coupeau, qui approuvait vivement ses souhaits, était déjà debout, <b>s'inquiétant de l'heure</b> (411).	
	C'était la reprise de la tâche après le déjeuner, les chambres vides des hommes travaillant au-dehors, la maison rentrant dans cette grande paix, coupée uniquement du bruit des métiers, du bercement d'un refrain, toujours le même, répété <b>pendant des heures</b> (416).	
	Puis, après une bouderie qui avait duré du dimanche au mardi, tout d'un coup, un mardi soir, il vint frapper chez elle, <b>vers onze heures</b> (418).	* dimanche, mardi
	Non, non, il n'était pas malade. Il pleurait <b>depuis deux heures</b> , en haut, dans sa chambre ; il pleurait comme un enfant, en mordant son oreiller, pour ne pas être entendu des voisins (418).	
	Alors, jusqu'à <b>une heure du matin</b> , dans la chambre noire, à la clarté fumeuse d'une chandelle qu'ils oubliaient de moucher, ils discutèrent leur mariage, baissant la voix, afin de ne pas réveiller les deux enfants, Claude et Étienne, qui dormaient avec leur petit souffle, la tête sur le même oreiller (419).	* matin
	Gervaise, toute tremblante, resta <b>près d'une heure</b> assise au bord de son lit, sans songer à se déshabiller (421).	
	Un samedi soir, pourtant, elle céda. Coupeau vint la chercher <b>à huit heures et demie</b> (421).	* samedi soir
	Il alla lui-même à l'église marchander ; et, <b>pendant une heure</b> , il s'attrapa avec un vieux petit prêtre, en soutane sale, voleur comme une fruitière (433).	
	Enfin, le vendredi soir, la veille du grand jour, Gervaise et Coupeau, en rentrant du travail, eurent encore à trimer <b>jusqu'à onze heures</b> . Puis, avant de se coucher chacun chez soi, ils passèrent une heure ensemble, dans la chambre de la jeune femme, bien contents d'être au bout de cet embarras (434).	* vendredi, soir
	Le mariage à la mairie était pour <b>dix heures et demie</b> (435).	
	Tout en marchant très lentement, ils arrivèrent à la mairie <b>une grande demi-heure trop tôt</b> . Et, comme le maire fut en retard, leur tour vint seulement <b>vers onze heures</b> (435).	
	Cependant, <b>midi avait sonné</b> , la dernière messe était dite, l'église s'emplissait du piétinement des sacristains, du vacarme, des chaises remises en place (436).	
	Cependant, il était <b>une heure</b> , les invités arrivaient (437).	
	Lorilleux racontait que ses cors l'avaient empêché de dormir, <b>à partir de trois heures</b> du matin (438).	* matin
	Et la noce dut patienter <b>un quart d'heure</b> encore, piétinant dans la boutique du marchand de vin, coudoyée, bousculée, au milieu des hommes qui entraient boire un canon sur le comptoir (438-439).	
	Tous les regards se portaient avec anxiété sur l'oeil-de-boeuf, au-dessus de la glace : il était déjà <b>deux heures moins vingt</b> . – Allez-y ! cria Coupeau. Voilà les Angés qui pleurent (439).	
	Alors, l'orage éclata avec une extrême violence. <b>Pendant une demi-heure</b> , l'eau tomba à seaux, la foudre gronda sans relâche (439-440).	
	– Il est <b>deux heures passées</b> , cria madame Lorilleux. Nous ne pouvons pourtant pas coucher ici ! (440).	
	Alors, <b>pendant un quart d'heure</b> , en face de l'averse entêtée, on se creusa le cerveau (440).	
	Il aurait fallu <b>une heure</b> devant chacune, si l'on avait voulu comprendre. Que de tableaux, sacrédié ! ça ne finissait pas (444).	
	<b>Quatre heures</b> sonnaient. On avait <b>encore deux heures</b> à employer avant le dîner (447).	
	Il était près de <b>cinq heures et demie</b> ; on avait tout juste le temps de rentrer (450).	

	Le repas était commandé <b>pour six heures</b> . On attendait la noce depuis vingt minutes, au <i>Moulin-d'Argent</i> (450).	
	[Mes-Bottes] J'ai usé mes plantes <b>pendant trois heures</b> sur la route, même qu'un gendarme m'a demandé mes papiers... Est-ce qu'on fait de ces cochonneries-là à un ami ! (452).	
	Quel sacré zig tout de même, ce Mes-Bottes ! Est-ce qu'un jour il n'avait pas mangé douze œufs durs et bu douze verres de vin, <b>pendant que les douze coups de midi</b> sonnaient ! (452).	
	Il fallut <b>un quart d'heure</b> de calculs laborieux, avant de tout régler à la satisfaction de chacun (458).	
	M. Madinier finit par descendre avec le marchand de vin. On les entendit discuter en bas. Puis, <b>au bout d'une demi-heure</b> , le cartonnier remonta ; il avait réglé, en donnant trois francs (459).	
	Il était <b>à peine onze heures</b> . Sur le boulevard de la Chapelle, et dans tout le quartier de la Goutte-d'Or, la paye de grande quinzaine, qui tombait ce samedi-là, mettait un vacarme énorme de soûlerie (461).	*samedi
	La femme faisait des journées de <b>douze heures</b> chez madame Fauconnier, et trouvait le moyen de tenir son chez elle propre comme un sou, de donner la pâtée à tout son monde, matin et soir (463).	*matin, soir
	Ce fut le dernier jour d'avril que la jeune femme accoucha. Les douleurs la prirent l'après-midi, <b>vers quatre heures</b> , comme elle repassait une paire de rideaux chez madame Fauconnier (467).	*avril
	Lorsque la sage-femme arriva, <b>un quart d'heure plus tard</b> , ce fut là qu'elle la délivra (467).	
	Quand il rentra, <b>à sept heures</b> , il la trouva couchée, bien enveloppée, très pâle sur l'oreiller (468).	
	Et moi qui rigolais, il n'y a pas <b>une heure</b> , pendant que tu criais aux petits pâtés !... Dis donc, tu n'es pas embarrassée, tu vous lâches ça, le temps d'éternuer (468).	
	Coupeau partit enfin, pour annoncer la nouvelle à la famille. <b>Une demi-heure plus tard</b> , il revint avec tout le monde, maman Coupeau, les Lorilleux, madame Lerat, qu'il avait justement rencontrée chez ces derniers (469).	
	<b>Jusqu'à dix heures</b> , Gervaise, prise peu à peu d'une fatigue immense, resta souriante et stupide, la tête tournée sur l'oreiller ; elle voyait, elle entendait, mais elle ne trouvait plus la force de hasarder un geste ni une parole ; il lui semblait être morte, d'une mort très douce, du fond de laquelle elle était heureuse de regarder les autres vivre (470).	
	Pendant ce temps, madame Boche, prévenue, était accourue passer la journée auprès de Gervaise. Mais celle-ci, <b>après dix heures</b> de profond sommeil, se lamentait, disait déjà se sentir toute courbaturée de garder le lit (472).	*journée
	Mais, comme elle mettait la table à l'envers, s'arrêtant avec les assiettes pour tomber dans de grosses réflexions, son mari voulut absolument savoir. – Eh bien ! voilà, finit-elle par avouer, la boutique du petit mercier, rue de la Goutte-d'Or, est à louer... J'ai vu ça, <b>il y a une heure</b> , en allant acheter du fil. Ça m'a donné un coup (477).	
	– Alors, demain, si ça te plaît, dit son mari. Tu viendras me prendre <b>vers six heures</b> à la maison où je travaille, rue de la Nation, et nous passerons rue de la Goutte-d'Or, en rentrant (478).	
	Quatre hommes finirent par transporter Coupeau chez un pharmacien, au coin de la rue des Poissonniers ; et il demeura là <b>près d'une heure</b> , au milieu de la boutique, sur une couverture, pendant qu'on était allé chercher un brancard à l'hôpital Lariboisière (483).	
	Cette nuit-là, elle consentit à dormir <b>deux heures</b> , la tête posée sur le pied du lit (484).	*nuit

	Pendant <b>deux heures, jusqu'à dix heures</b> , le forgeron fumait sa pipe, en regardant Gervaise tourner autour du malade (486).	
	Ils restèrent <b>une heure</b> chez le marchand, la blanchisseuse revenait toujours à une perse très gentille de dix-huit sous, désespérée, trouvant les autres papiers affreux (495).	
	Vers <b>neuf heures</b> , les peintres se montraient avec leurs pots à couleur, les posaient dans un coin, donnaient un coup d'œil, puis disparaissaient ; et on ne les revoyait plus. Ils étaient allés déjeuner, ou bien ils avaient dû finir une bricole, à côté, rue Myrrha (496).	
	Les peintres, deux grands diables bons enfants, quittaient leurs échelles, se plantaient, eux aussi, au milieu de la boutique, se mêlant à la discussion, hochant la tête <b>pendant des heures</b> , en regardant d'un œil songeur leur besogne commencée. Le plafond se trouva badigeonné assez rapidement. Ce furent les peintures dont on faillit ne jamais sortir. Ça ne voulait pas sécher (496).	
	Pourtant, il y avait un inconvénient, les Coupeau ne voulaient pas en convenir d'abord ; mais les murs pissaient l'humidité, et on ne voyait plus clair dès <b>trois heures de l'après-midi</b> (497).	*après-midi
	Huit jours plus tard, le samedi, avant de se coucher, elle resta <b>deux heures</b> à calculer, sur un bout de papier ; et elle réveilla Coupeau, la mine luisante, pour lui dire qu'il y avait des mille et des cents à gagner, si l'on était raisonnable (497).	*jour, samedi
	Cependant, les fortes chaleurs étaient venues. Une après-midi de juin, un samedi que l'ouvrage pressait, Gervaise avait elle-même bourré de coke la mécanique, autour de laquelle dix fers chauffaient, dans le ronflement du tuyau. <b>À cette heure</b> , le soleil tombait d'aplomb sur la devanture, le trottoir renvoyait une réverbération ardente, dont les grandes moires dansaient au plafond de la boutique (503).	*après-midi, juin, samedi
	On avait laissé ouverte la porte de la rue, mais pas un souffle de vent ne venait ; les pièces qui séchaient en l'air, pendues aux fils de laiton, fumaient, étaient raides comme des copeaux en moins de <b>trois quarts d'heure</b> (503).	
	Elles allèrent chercher les paquets dans la pièce de gauche où couchait Étienne, et revinrent avec des brassées énormes, qu'elles empilèrent sur le carreau, au fond de la boutique. Le triage dura <b>une grosse demi-heure</b> (505).	
	Maintenant, il fallait attendre un <b>quart d'heure</b> pour se servir des fers (510).	
	L'ouvrage débordait ; on avait calculé qu'il faudrait veiller <b>jusqu'à onze heures</b> , en se dépêchant (515).	
	Il se levait tard, secouait ses puces <b>sur les huit heures</b> seulement ; et il crachait, traînait dans la boutique, ne se décidait pas à partir pour le chantier (516).	
	Des fois, les ouvrières repassaient <b>jusqu'à trois heures du matin</b> (517).	
	<b>Minuit</b> sonnait, puis <b>une heure</b> , puis <b>deux heures</b> . Les voitures, les passants s'en étaient allés (517).	
	D'ailleurs, elle avait raison : un monsieur qui n'aurait jamais forgé un rivet ni un boulon, et qui aurait voulu faire joujou avec son marteau de cinq livres, se serait collé une fameuse courbature <b>au bout de deux heures</b> (530).	
	Puis, dehors, ils n'échangèrent pas un mot. Il ne trouva rien ; il dit seulement qu'elle aurait pu emmener Étienne, s'il n'y avait pas eu encore <b>une demi-heure</b> de travail. Elle s'en allait enfin, quand il la rappela, cherchant à la garder quelques minutes de plus. – Venez donc, vous n'avez pas tout vu... Non, vrai, c'est très curieux (535).	*minute
	En <b>douze heures</b> , cette sacrée mécanique en fabriquait des centaines de kilogrammes (537).	
	Une autre de ses exigences était que la blanchisseuse vint exactement le jour fixé et chaque fois <b>à la même heure</b> ; comme ça, personne ne perdait son temps (538).	
	<b>Pour le quart d'heure</b> , Virginie se montrait trop gentille, il fallait bien être gentille aussi (541-542).	

	Enfin, <b>au bout d'une grosse demi-heure</b> , la blanchisseuse voulut partir (542).	
	Ce fut là le point de départ d'une grande amitié. Huit jours plus tard, Virginie ne passait plus devant la boutique de Gervaise sans entrer ; et elle y taillait des bavettes <b>de deux et trois heures</b> , si bien que Poisson, inquiet, la croyant écrasée, venait la chercher, avec sa figure muette de déterré (543).	*jour
	Justement, le lendemain des Rois, <b>midi et demi</b> sonnait, que le café n'était pas prêt. Ce jour-là, il s'entêtait à ne pas vouloir passer (544).	
	Cette gredine-là [Agustine] était partie <b>depuis deux grandes heures</b> (551).	
	Elle allait donner une légère claque sur la joue d'Étienne pendu au soufflet, et elle restait là <b>une heure</b> , à regarder les boulons (554).	
	<b>Au bout d'un quart d'heure</b> , elle commençait à étouffer un peu ; la chaleur, l'odeur forte, les fumées qui montaient, l'étourdissaient, tandis que les coups sourds la secouaient des talons à la gorge (554).	
	Les rares jours où il travaillait, il posait un litre d'eau-de-vie près de son étau de serrurier, buvant au goulot <b>toutes les demi-heures</b> (556).	
	Le lendemain dimanche, <b>dès trois heures</b> , maman Coupeau alluma les deux fourneaux de la maison et un troisième fourneau en terre emprunté aux Boche (560).	*dimanche
	<b>À trois heures et demie</b> , le pot-au-feu bouillait dans une grosse marmite, prêtée par le restaurant d'à côté, la marmite du ménage ayant semblé trop petite (560).	
	Puis, <b>vers cinq heures</b> , Virginie parut ; elle avait encore vu Lantier ; décidément, on ne mettait plus les pieds dans la rue sans le rencontrer (561).	
	Les Coupeau avaient déjeuné très tard, <b>vers une heure</b> , avec un peu de charcuterie, parce que les trois fourneaux étaient déjà occupés, et qu'ils ne voulaient pas salir la vaisselle lavée pour le soir. <b>À quatre heures</b> , les deux femmes furent dans leur coup de feu (565).	*soir
	<b>Vers cinq heures</b> , les invités commencèrent à arriver (565).	
	Alors, Boche donna un moyen de digérer tout de suite, qui consistait à se serrer dans une porte, après chaque plat ; ça se pratiquait aussi chez les Anglais, ça permettait de manger <b>douze heures</b> à la file, sans se fatiguer l'estomac (567).	
	Coupeau devait flâner par là, dans le quartier, avec Poisson, qu'il était allé prendre chez lui, après le déjeuner ; ils ne tarderaient pas à rentrer, ils avaient promis d'être exacts <b>pour six heures</b> (567-568).	
	– Eh bien ! dit madame Lorilleux, la soupe a le temps de refroidir... Coupeau oublie toujours. Il ne fallait pas le laisser filer. Il était déjà <b>six heures et demie</b> (569).	
	Il était <b>sept heures et demie</b> . Ils avaient fermé la porte de la boutique, afin de ne pas être mouchardés par le quartier ; en face surtout, le petit horloger ouvrait des yeux comme des tasses, et leur ôtait les morceaux de la bouche, d'un regard si glouton, que ça les empêchait de manger (573).	
	<b>Pendant un quart d'heure</b> , la rôtissoire avait rebondi sur le carreau, avec un bruit de vieille casserole (582).	
	Le samedi suivant, Coupeau, qui n'était pas rentré dîner, amena Lantier <b>vers dix heures</b> . Ils avaient mangé ensemble des pieds de mouton, chez Thomas, à Montmartre (595).	*samedi
	Mais, un jour, Lantier monta chez eux, se présenta si bien en leur commandant une chaîne pour une dame de sa connaissance, qu'ils lui dirent de s'asseoir et le gardèrent <b>une heure</b> , charmés de sa conversation ; même, ils se demandaient comment un homme si distingué avait pu vivre avec la Banban (599).	
	En arrivant un matin à l'atelier, Clémence raconta qu'elle avait rencontré la veille, <b>vers onze heures</b> , M. Lantier donnant le bras à une femme (600).	*matin
	Dès le lendemain, le propriétaire, M. Marescot, étant venu passer <b>une heure</b> dans la loge des Boche, Gervaise lui parla de l'affaire (603).	

	Quand il était de service, et qu'on battait de l'œil, ça voulait dire qu'on lui offrait un verre de vin. Même, il se promenait <b>des heures</b> devant la blanchisseuse, à attendre qu'elle battît de l'œil. Alors, pour ne pas être vu, il passait par la cour, il sifflait son verre en se cachant (604).	
	Il arriva dans l'après-midi, <b>vers trois heures</b> . Coupeau ne se trouvait pas là (604).	*après-midi
	[...] puis rentrait en affectant d'être éreinté, d'avoir la tête cassée, comme s'il venait de discuter, vingt-quatre heures durant, les plus graves intérêts (608).	
	Il [Lantier] se levait d'ordinaire <b>vers dix heures</b> , faisait une promenade l'après-midi, si la couleur du soleil lui plaisait, ou bien, les jours de pluie, restait dans la boutique où il parcourait son journal (608).	*après-midi
	Et, dès qu'ils eurent <b>cinq heures</b> de flâne devant eux, ils furent pris brusquement d'une joie bruyante, ils s'allongèrent des claques, se gueulèrent des mots de tendresse dans la figure, Coupeau surtout, soulagé, rajeuni, qui appelait les autres « ma vieille branche ! » (624).	
	<b>À une heure</b> , la société s'offrait encore des tournées (625).	
	On commanda deux nouveaux litres. Les verres ne désemplissaient plus, la soûlerie montait. <b>Vers cinq heures</b> , ça commençait à devenir dégoûtant, si bien que Lantier se taisait et songeait à filer ; du moment où l'on gueulait et où l'on fichait le vin par terre, ce n'était plus son genre (627).	
	On dîna vite. En partant au bras du chapelier, <b>à huit heures</b> , Gervaise pria maman Coupeau et Nana de se mettre au lit tout de suite (629).	
	Vous savez, c'est avec le garçon de la mère Baquet qu'on a eu des raisons, par rapport à un litre qu'il voulait nous faire payer deux fois... Alors, j'ai filé, je suis allé schloffer un brin. Il bâillait encore, il avait dormi <b>dix-huit heures</b> (629-630).	
	– Et vous ne savez pas où est mon mari, monsieur ? interrogea la blanchisseuse. – Mais non, pas du tout... Il était <b>cinq heures</b> , quand nous avons quitté la mère Baquet. Voilà !... Il a peut-être bien descendu la rue. Oui, même je crois l'avoir vu entrer au Papillon avec un cocher... Oh ! que c'est bête ! Vrai, on est bon à tuer ! (630).	
	Lantier et Gervaise passèrent une très agréable soirée au café-concert. <b>À onze heures</b> , lorsqu'on ferma les portes, ils revinrent en se baladant, sans se presser (630).	
	Si <b>dans une heure</b> votre apprentie n'est pas ici avec le reste, nous nous fâcherons, madame Coupeau, je vous en préviens (640).	
	En décembre, un soir, on dîna par cœur. Il n'y avait plus un radis, Lantier, très sombre, sortait de bonne heure, battait le pavé pour trouver une autre cambuse, où l'odeur de la cuisine déridât les visages. Il restait <b>des heures</b> à réfléchir, près de la mécanique. Puis, tout d'un coup, il montra une grande amitié pour les Poisson (649).	*décembre, soir
	Mais, <b>vers trois heures</b> , Gervaise sauta brusquement du lit, grelottante, prise d'une angoisse. Elle avait cru sentir un souffle froid lui passer sur le corps (653).	
	Puis, il se leva sur un coude, demandant : – <b>Quelle heure est-il ? – Trois heures. – Trois heures seulement !</b> Couche-toi donc. Tu vas prendre du mal... Lorsqu'il fera jour, on verra (653).	
	<b>Vers sept heures</b> , avant le jour, Coupeau se réveilla enfin (655).	
	Il se passait les doigts dans les crins, il avait la bouche pâteuse des lendemains de culotte, encore un peu allumé malgré ses <b>dix heures</b> de sommeil (655).	
	En sortant de chez madame Lerat, il entra même dans une crémierie des Batignolles prendre une tasse de café bien chaud. Et il resta là <b>une bonne heure</b> , à réfléchir (656).	
	Cependant, <b>dès neuf heures</b> , la famille se trouva réunie dans la boutique, dont on laissait les volets fermés. Lorilleux ne pleura pas ; d'ailleurs, il avait de	

	l'ouvrage pressé, il remonta presque tout de suite à son atelier, après s'être dandiné un instant avec une figure de circonstance (656).	
	Lantier rentra seulement à <b>onze heures</b> . Il avait demandé des renseignements au bureau des pompes funèbres (657).	
	L'après-midi, quelques visites arrivèrent, des voisines mordues de curiosité, qui se présentaient soupirant, roulant des yeux éplorés ; elles entraient dans le cabinet, devisageaient la morte, en faisant un signe de croix et en secouant le brin de buis trempé d'eau bénite ; puis, elles s'asseyaient dans la boutique, où elles parlaient de la chère femme, interminablement, sans se lasser de répéter la même phrase <b>pendant des heures</b> (659).	*après-midi
	Les Poisson vinrent <b>sur les huit heures</b> . On les invita à en boire un verre (661).	
	Les Poisson restèrent <b>jusqu'à minuit</b> . On avait fini par faire du vin à la française, dans un saladier, parce que le café donnait trop sur les nerfs de ces dames (662).	
	L'enterrement était pour <b>dix heures et demie</b> . Une jolie matinée, à mettre avec la nuit et avec la journée de la veille ! (663-664).	*matinée, nuit, journée
	Ce jour-là, à <b>huit heures</b> , il était encore tout rigolo d'une cuite prise la veille (664).	
	Enfin, <b>dix heures</b> sonnèrent. Le corbillard était en retard (665).	
	À <b>dix heures</b> , en se déshabillant, Nana pleura, trépigna. Elle voulait coucher dans le lit de maman Coupeau (671).	
	Les premiers jours, la blanchisseuse s'asseyait et pleurait. Ça lui semblait trop dur, de ne plus pouvoir se remuer chez elle, après avoir toujours été au large. Elle suffoquait, elle restait à la fenêtre <b>pendant des heures</b> , écrasée entre le mur et la commode, à prendre des torticolis (672).	*jour
	Si l'on voulait, Lantier avait en effet quitté Gervaise, en ce sens qu'il ne la tenait plus à sa disposition, le jour et la nuit ; mais il montait pour sûr la voir au sixième, quand l'envie l'en prenait, car mademoiselle Remanjou le rencontrait sortant de chez les Coupeau à <b>des heures</b> peu naturelles (675).	*jour, nuit
	Le soir, la crémaillère fut très gaie, chez les Poisson. L'amitié régna sans un accroc, d'un bout à l'autre du repas. Lorsque les mauvais jours arrivent, on tombe ainsi sur de bonnes soirées, <b>des heures</b> où l'on s'aime entre gens qui se détestent (680).	*soirée
	Même, quand il avait fini son sabbat et qu'il tombait sur le dos, il ronflait d'une façon extraordinaire, qui coupait la respiration à la blanchisseuse. <b>Pendant des heures</b> , elle tendait l'oreille, elle croyait que des enterrements défilaient chez le voisin (687).	
	Peu à peu, une tentation plus cuisante lui venait d'y goûter. Elle aurait voulu essayer pour quinze jours, un mois. Oh ! dormir un mois, surtout en hiver, le mois du terme, quand les embêtements de la vie la crevaient ! Mais ce n'était pas possible, il fallait continuer de dormir toujours, si l'on commençait à dormir <b>une heure</b> ; et cette pensée la glaçait, son béguin de la mort s'en allait, devant l'éternelle et sévère amitié que demandait la terre (688).	*jour, mois, hiver
	Gervaise resta près de lui jusqu'au soir. Quand l'interne vint, à la visite de <b>six heures</b> , il lui fit étendre les mains ; elles ne tremblaient presque plus, à peine un frisson qui agitait le bout des doigts (698).	*soir
	Mais, lorsqu'elle revint, quelques jours plus tard, elle trouva Coupeau complètement guéri. Les cauchemars eux-mêmes s'en étaient allés ; il avait un sommeil d'enfant, il dormait ses <b>dix heures</b> sans bouger un membre (698-699).	*jour
	Mais, à <b>sept heures</b> , pas de Coupeau ; à <b>huit heures</b> , toujours personne, Gervaise était furieuse. Son soulard fricassait pour sûr la quinzaine avec les camarades, chez les marchands de vin du quartier. Elle avait lavé un bonnet, et s'escrimait, depuis le matin, sur les trous d'une vieille robe, voulant être présentable. Enfin, <b>vers neuf heures</b> , l'estomac vide, bleue de colère, elle se décida à descendre, pour chercher Coupeau dans les environs (701).	*matin

	Mais, vrai, on pouvait encore se montrer dans leur société, car s'ils gobelottaient <b>depuis six heures</b> , ils restaient tout de même comme il faut, juste à ce point où l'on charme ses puces (703-704).	
	Dès le matin, elle s'habillait, elle restait <b>des heures</b> en chemise devant le morceau de glace accroché au-dessus de la commode ; et, comme toute la maison pouvait la voir par la fenêtre, sa mère se fâchait, lui demandait si elle n'avait pas bientôt fini de se promener en panais (710).	*matin
	[...] une femme, au troisième, employait la journée à laver sa chambre, roulant son lit, bousculant ses meubles, chantant <b>pendant des heures</b> la même chanson, sur un ton doux et pleurard (711).	
	Madame Lerat, pour donner l'exemple, arrivait la première. Puis, la porte battait <b>pendant un quart d'heure</b> , tous les petits bonnichons de fleuristes entraient à la débandade, suantes, décoiffées. Un matin de juillet, Nana se présenta la dernière, ce qui d'ailleurs était assez dans ses habitudes (715).	*matin, juillet
	Au même instant, Léonie qui guettait un homme, arrêté sur le trottoir d'en face, s'écria : – Qu'est-ce qu'il fait là, ce vieux ? <b>Il y a un quart d'heure</b> qu'il espionne ici (718).	
	C'était un monsieur bien vêtu, en paletot, d'une cinquantaine d'années ; il avait une face blême, très sérieuse et très digne, avec un collier de barbe grise, correctement taillé. <b>Pendant une heure</b> , il resta devant la boutique d'un herboriste, levant les yeux sur les jalousies de l'atelier (718).	
	Et il était déjà <b>une heure dix</b> , les ouvrières ne paraissaient pas pressées de reprendre leurs pinces, lorsque Léonie, d'un bruit des lèvres, du prrrout ! dont les ouvriers peintres s'appellent, signala l'approche de la patronne (721).	
	La vie recommença. Nana, après avoir dormi <b>douze heures</b> dans son ancien cabinet, se montra très gentille pendant une semaine (741).	*semaine
	Même, prise d'un beau feu, elle déclara qu'elle voulait travailler chez elle ; on gagnait ce qu'on voulait chez soi, puis on n'entendait pas les saletés de l'atelier ; et elle chercha de l'ouvrage, elle s'installa sur une table avec ses outils, se levant <b>à cinq heures</b> , les premiers jours, pour rouler ses queues de violettes (741).	*jour
	Ils n'étaient plus d'humeur à se faire blaguer par toute une salle, pour ramener chez eux une voirie pareille. Mais, un soir, <b>vers dix heures</b> , comme ils se couchaient, on donna des coups de poing dans la porte. C'était Nana qui, tranquillement, venait demander à coucher (743).	*soir
	Ah ! quelle semaine infernale ! un ratissage complet, deux pains de quatre livres le mardi qui avaient duré jusqu'au jeudi, puis une croûte sèche retrouvée la veille, et pas une miette <b>depuis trente-six heures</b> , une vraie danse devant le buffet ! (749).	*mardi, jeudi
	Avec les dix francs de ce lavage, ils fricotèrent trois jours. Est-ce que la paille ne suffisait pas ? Même la toile était allée rejoindre celle du matelas, ils avaient ainsi achevé de manger le dodo, en se donnant une indigestion de pain, après une fringale de <b>vingt-quatre heures</b> (750).	*jour
	<b>Trois heures</b> sonnèrent au coucou du père Bazouge. Il n'était que <b>trois heures</b> . Alors, elle pleura. Jamais elle n'aurait la force d'attendre <b>sept heures</b> (753).	
	Et, ne se soulageant pas, prise d'une rage, elle se leva, piétina, espérant rendormir sa faim comme un enfant qu'on promène. <b>Pendant une demi-heure</b> , elle se cogna aux quatre coins de la chambre vide (753).	
	De cette manière, si elle pinçait Coupeau à la sortie, elle mettrait la main sur la monnaie, elle achèterait les provisions. <b>Une petite heure</b> d'attente au plus, elle avalerait bien encore ça, elle qui se suçait les pouces depuis la veille (760).	
	Reine, oui, reine ! avec une couronne et une écharpe, <b>pendant vingt-quatre heures</b> , deux fois le tour du cadran ! (767).	
	La noce de la quinzaine finissait toujours ainsi, le vin coulait si fort <b>depuis six heures</b> , qu'il allait se promener sur les trottoirs (772).	

	Alors, les autres s'épatèrent : pas possible ! un homme n'aurait pas duré <b>trois heures</b> à un commerce pareil. Eh bien ! elle le jurait sur ce qu'elle avait de plus sacré, Coupeau durait depuis la veille, trente-six heures déjà (784).	
	En voilà un gaillard qui résistait ! Madame Lorilleux calcula les <b>heures : trente-six heures et vingt-quatre heures, soixante heures</b> . Sacré matin ! <b>soixante heures</b> déjà qu'il jouait des quilles et de la gueule ! (789).	
	Les médecins s'en étaient allés. <b>Au bout d'une heure</b> , Gervaise, restée avec l'interne, répéta à voix basse : – Monsieur, monsieur, il est mort... (794).	

<b>Minute</b>		
	– Oui, oui, de la belle ouvrage, murmura Lorilleux en ricanant. Ça se bâcle <b>en cinq minutes</b> et ça tient bon toute la vie... Ah ! ce pauvre Cadet-Cassis, va ! (437).	
	En <b>moins de vingt minutes</b> , on la revit au salon carré, dans la galerie française, le long des vitrines où dorment les petits dieux de l'Orient (447).	
	Alors, <b>pendant dix minutes</b> , on chercha, on se disputa même ; chacun plaçait le marchand de vin à un endroit (449-450).	
	Le repas était commandé pour six heures. On attendait la noce <b>depuis vingt minutes</b> , au <i>Moulin-d'Argent</i> (450)	*heure
	Mais tout ce qu'il put obtenir, ce fut qu'elle attendrait <b>cinq minutes</b> sur le trottoir, si l'on voulait partir ensemble (460).	
	– On moucharde donc ! cria-t-il gaiement en l'apercevant. Elle a fait la bête, n'est-ce pas ? madame Boche ; elle n'a pas voulu appeler... Attends-moi, j'en ai encore <b>pour dix minutes</b> (481).	
	Elle ne douta <b>pas une minute</b> . Toute une semaine, on la vit sur ses pieds, parlant peu, recueillie dans son entêtement de le sauver, oubliant les enfants, la rue, la ville entière (484).	*semaine
	Tout de même, on n'était pas mal chez le marchand de vin ; on rigolait, on restait là <b>cinq minutes</b> . Ça ne déshonorait personne (490).	
	Il l'avait donc vue, le matin, rester en extase devant la boutique, <b>pendant près de dix minutes</b> ? (491)	*matin
	Puis, dehors, ils n'échangèrent pas un mot. Il ne trouva rien ; il dit seulement qu'elle aurait pu emmener Étienne, s'il n'y avait pas eu encore une demi-heure de travail. Elle s'en allait enfin, quand il la rappela, cherchant à la garder <b>quelques minutes</b> de plus. – Venez donc, vous n'avez pas tout vu... Non, vrai, c'est très curieux (535).	*heure
	Il regarda celle-là <b>trois bonnes minutes</b> sans rien dire ; ses sourcils se fronçaient, sa belle barbe jaune avait un hérissément de menace (537).	
	Le lendemain de la visite de Gervaise à la forge était justement le dernier samedi du mois. Lorsqu'elle arriva chez les Goujet, où elle tenait à aller elle-même, son panier lui avait tellement cassé les bras, qu'elle étouffa <b>pendant deux bonnes minutes</b> (538).	*samedi, mois
	Pour l'apaiser, il fallut que Goujet acceptât une tournée de quelque chose ; encore mi-t-il de la méchanceté à traîner <b>cinq grandes minutes</b> devant le comptoir (571).	
	Sans doute, de son côté, Goujet devait l'attendre, car elle n'était pas là <b>depuis cinq minutes</b> , qu'il sortit comme par hasard (613).	
	Tonnerre de Dieu ! est-ce que le Bourguignon allait les empêcher de boire la goutte ? Les hommes n'étaient plus des hommes, alors ? Le singe pouvait bien attendre <b>cinq minutes</b> (621).	
	Et, comme ils arrivaient au bas de la rue, ils aperçurent en effet Mes-Bottes chez le père Colombe. Malgré l'heure matinale, l'Assommoir flambait, les volets enlevés, le gaz allumé. Lantier resta sur la porte, en recommandant à Coupeau de se dépêcher, parce qu'ils avaient <b>tout juste dix minutes</b> (621).	*heure

	Jamais Coupeau n'avait découché deux nuits. Aussi, malgré elle, <b>toutes les dix minutes</b> , venait-elle se planter sur la porte, sans lâcher son fer, regardant aux deux bouts de la rue si son homme n'arrivait pas (628).	
	Le forgeron l'avait sans doute suppliée de ne pas demander de l'argent à Gervaise. Mais, malgré elle, <b>au bout de cinq minutes</b> , elle parlait de nouveau de la dette (641).	
	Rien que dans la rue de la Goutte-d'Or, elle n'osait plus passer devant le charbonnier, ni devant l'épicier, ni devant la fruitière ; ce qui lui faisait faire le tour par la rue des Poissonniers, quand elle allait au lavoir, une trotte de <b>dix bonnes minutes</b> (644).	
	Cependant, Virginie hésitait ; elle cherchait une boutique à louer, elle désirait ne pas quitter le quartier. Alors, Lantier l'emmena dans les coins, causa tout bas avec elle <b>pendant des dix minutes</b> (650).	
	La veillée commença. Coupeau s'était allongé, pas pour dormir, disait-il, pour réfléchir ; et il ronflait <b>cinq minutes après</b> (662).	
	– Il a raison, ce monsieur, dit Gervaise dans l'omnibus qui les ramenait rue de la Goutte-d'Or. – Sans doute qu'il a raison, répondit Coupeau. Puis, après avoir songé <b>une minute</b> , il reprit : – Oh ! tu sais, un petit verre par-ci par-là, ça ne peut pourtant pas tuer un homme, ça fait digérer (699).	
	Des fois, elle arrivait juste, mais si rouge, si essoufflée, qu'elle venait bien sûr de dégringoler de la barrière en <b>dix minutes</b> , après avoir musé en chemin. Le plus souvent, elle avait <b>sept minutes, huit minutes</b> de retard ; et, jusqu'au soir, elle se montrait très câline pour sa tante, avec des yeux suppliants, tâchant ainsi de la toucher et de l'empêcher de parler (714).	*soir
	Chaque matin, pendant quinze jours, il prit la peine de descendre de la barrière Poissonnière pour accompagner Nana jusqu'à la porte de l'atelier. Et il restait <b>cinq minutes</b> sur le trottoir, afin d'être certain qu'elle était entrée. Mais, un matin, comme il s'était arrêté avec un camarade chez un marchand de vin de la rue Saint-Denis, il aperçut la mâtine, <b>dix minutes plus tard</b> , qui filait vite vers le bas de la rue, en secouant son panier aux crottes (724).	*jour, matin
	– L'empereur a un autre plan, dit le sergent de ville, <b>au bout de deux grandes minutes</b> de réflexion (735).	
	Il y avait des petites filles de huit ans, envoyées en commission, qui s'en allaient le long des boutiques, serrant sur leur poitrine de grands pains de quatre livres aussi hauts qu'elles, pareils à de belles poupées jaunes, et qui s'oubliaient <b>pendant des cinq minutes</b> devant des images, la joue appuyée contre leurs grands pains (767).	
	Puis, elle tournait sur ses talons, elle s'emplissait les yeux des mêmes maisons, du défilé toujours semblable de ce bout d'avenue ; et cela à dix, à vingt reprises, sans relâche, sans un repos <b>d'une minute</b> sur un banc (771).	
	Le lendemain, en se levant, elle se promit de ne plus aller là-bas. À quoi bon ? Elle ne voulait pas perdre la boule, à son tour. Cependant, toutes les <b>dix minutes</b> , elle retombait dans ses réflexions, elle était sortie, comme on dit (785).	
	–Et la température, toujours quarante degrés, n'est-ce pas ? –Oui, monsieur. Le médecin fit une moue. Il demeura encore là <b>deux minutes</b> , les yeux fixés sur Coupeau. Puis, il haussa les épaules, en ajoutant : – Le même traitement, bouillon, lait, limonade citrique, extrait mou de quinquina en potion... Ne le quittez pas, et faites-moi appeler (788).	
	Pourtant, Gervaise, ayant vu les médecins poser leurs mains sur le torse de son homme, voulut le tâter elle aussi. Elle s'approcha doucement, lui appliqua sa main sur une épaule. Et elle la laissa <b>une minute</b> (794).	

## Seconde

	Puis, les employés étaient passés, soufflant dans leurs doigts, mangeant leur pain d'un sou en marchant ; des jeunes gens efflanqués, aux habits trop courts, aux	
--	---	--

	yeux battus, tout brouillés de sommeil ; de petits vieux qui roulaient sur leurs pieds, la face blême, usée par les longues heures du bureau, regardant leur montre pour régler leur marche à <b>quelques secondes</b> près (379-380).	
	Son existence s'était gâtée, mais elle ne voulait pas s'en aller si tôt ; oui, elle aimait mieux crever la faim pendant des années, que de crever la mort, l'histoire d'une <b>seconde</b> (664-665).	*année
	Le mal gagnait petit à petit. On aurait dit une musique sous la peau ; ça partait <b>toutes les trois ou quatre secondes</b> , roulait un instant ; puis ça s'arrêtait et ça reprenait, juste le petit frisson qui secoue les chiens perdus, quand ils ont froid l'hiver, sous une porte (787).	

A2.2. CRONÉMICA EN *LA DESHEREDADA* DE BENITO PÉREZ GALDÓS

AÑO		
	Está meditando ahora la carta que ha de dirigir al Papa en este día, siguiendo una costumbre que se repite infaliblemente en los trescientos sesenta y cinco de <b>cada año</b> , y ya lleva veinte de encierro (70).	* día
	–No, señora –repuso el otro, escribiendo un poco–. Soy seglar. Hace <b>treinta y dos años</b> que trabajo en esta oficina. Pero, volviendo al asunto, el mundo, señorita, es un valle de lágrimas. Váyase usted acostumbrando a esta idea (81).	
	Es un bendito; <b>hace treinta y dos años</b> que está en la casa y pasa largas temporadas, a veces <b>dos y tres años</b> , sin la más ligera perturbación (89).	
	Pues <b>hace cinco años</b> que estoy aquí estudiando Medicina. ¿Y cómo está su señor tío? ¿Hace mucho que ha dejado usted aquel célebre Tomelloso? (91).	
	Bien reconocía la muestra que <b>años</b> atrás estaba en la calle de la Torrecilla, y que decía clarito, con azules caracteres, <i>Cacharrería</i> (96).	
	¡Ya ves qué polla estoy!; <b>sesenta y ocho años</b> , chiquilla, sesenta y ocho miércoles de Ceniza a la espalda. Toda la vida trabajando como el obispo y sin salir nunca de cristos a porras (99).	* miércoles
	Eso sí, siempre tiesa como un ajo, y todavía, aquí dónde me ves, le acabo de dar una patada a la muerte porque <b>el año pasado</b> tuve una ronquera, pero una ronquera (99).	
	No contenta con pensar lo que pasaría al siguiente día, pensó los sucesos del tercer día y los del otro y los del mes próximo, y <b>los del año venidero, y los de dos, tres o cuatro años más</b> (142).	* día, mes
	Eran la discordia del porvenir, una parte crecida de la España futura, tal que si no la quitaran el sarampión, las viruelas, las fiebres y el raquitismo, nos daría una estadística considerable <b>dentro de pocos años</b> (150).	
	Eran niños, y tenían la fisonomía común a todos los niños, la cual, como la de los pájaros, no determina bien los <b>años</b> de vida. La variedad de estaturas más bien indicaba los grados de robustez o cacoquimia que los <b>años</b> transcurridos desde que vinieron al mundo (150).	
	Van siete casos de esta naturaleza en <b>diez años</b> –decía el comisario de Beneficencia, harto sofocado, por ser poco compatibles su gordura y la celeridad del paso. Terrible es el matador hombre; pero el matador niño, ¿qué nombre merece? (162).	
	Él solo sería capaz, si le dejaran, de elevar en <b>pocos años</b> a una altura increíble, dentro de los archivos nacionales, esos grandiosos monumentos papiráceos en que se cifra nuestra bienandanza (168).	
	Habiendo dominado esta ciencia, emprendió el escribir un tratado de ella en sus ratos de ocio, que eran los más del <b>año</b> , y si no lo dejara a la mitad, habría sido un monumento de la humana sapiencia (178).	
	Doña Laura conservaba una casa y una viña en Dolores, que le daban mil reales al <b>año</b> . Las niñas trabajaban para las camiserías (180).	
	Para pagar con desahogo la casa, la familia tenía que ceder un gabinete a caballero decente, sacerdote, o señora viuda sin hijos. <b>Durante tres años</b> proporcionáronle este alivio distintos sujetos. Vacó dos meses el gabinete, hasta que vino Isidora, y con ella los cuatro reales diarios, y a más los ocho de la comida. Sin este refuerzo la hacienda de Relimpio se habría resentido bastante (181).	* mes

	¿Qué mujer no tiene sombrero en los <b>años</b> que corren? Sólo las pordioseras que piden limosna se ven privadas de aquel atavío; pero día llegará, al paso que vamos, en que también lo usen (189).	
	[...] de modo que si este mes se le veía con barba corrida, el que entra llevaba patillas; al <b>año siguiente</b> aparecía con bigote solo (190);	*mes
	Desgraciadamente <b>pasó algunos años</b> alternando entre colocaciones miserables y calamitosas cesantías. El joven se desesperaba, viendo la desproporción grande entre su posición real y la artificial, que se había creado con amistades de chicos pudientes, con la necesidad de vestir bien y sus eternas pretensiones, fomentadas sin cesar por toda la familia (192).	
	Veía <b>transcurrir los años</b> sin que sus medios pecuniarios estuvieran en armonía con sus pretensiones, ni con aquel porvenir brillante que su buena madre le anunciaba (192).	
	Allá una idea feliz, engendrando el más pingüe de los negocios, había hecho poderoso al que <b>un año antes</b> era mendigo (193).	
	<b>Desde el 63</b> todo estaba cerrado allí; sólo se abría los días de limpieza (197).	*día
	Un día de otoño <b>del 72</b> alegróse de súbito el palacio; abriéronse puertas y ventanas; entraron aire y luz a torrentes, y los plumeros de media docena de criados expulsaron el polvo que mansamente dormía sobre los muebles (197).	*día, otoño
	La marquesa de Aransis, viuda desde el <b>54</b> , vivía de asiento en París, en Londres durante la temporada o season, parte del verano en un puerto de Bretaña, y algunos inviernos solía venir a España para templar su salud, no muy buena, en el clima de Córdoba, donde tenía casa y posesiones (197).	*verano, invierno
	<b>Aquel año</b> efectuaba su viaje a fines de septiembre, y mostrándose, sin saber por qué, menos cariñosa que otras veces con su patria, había dicho al entrar en la casa: «Esta vez no estaré sino tres días». Era lunes (198).	*septiembre, lunes
	Llegó la temprana noche. La marquesa había resuelto abrir el cuarto de su hija difunta, que estaba cerrado desde la muerte de esta, acaecida <b>nueve años antes</b> (198).	*noche
	La marquesa, que se había detenido en el umbral, paralizada del temor y respeto que aquel interior, <b>no abierto en nueve años</b> , le infundía, retrocedió un instante; tomó una de las dos lámparas que en el gabinete había, y resuelta, con devoción y ánimo, penetró en la habitación, cuya puerta de par en par abrió (199).	*instante
	Sobre la chimenea permanecía un jarrón con flores que fueron naturales y frescas <b>nueve años antes</b> (200).	
	¡Qué bien recordaba, <b>al cabo de nueve años</b> , la expresión de la cara del médico, las medicinas, los anteojillos de la enferma, nacidos de terribles aberraciones nerviosas! (203).	
	Dentro vio una sortija pequeña, con un papel que decía: «Para mi niño, que hoy cumple cinco años. 12 de abril de <b>1863</b> . Deseo que sea bueno y piense en mí» (205).	*día, abril
	-Es el retrato de sor Teodora de Aransis -indicó Alonso con respeto-, superiora del convento de San Salomó, donde murió ya muy anciana y en olor de santidad <b>hace diez años</b> (210).	
	En tanto, Alonso abría la puerta de la alcoba, y sin traspasar el umbral de ella, en voz baja y con respetuoso acento, hablaba de una persona muerta allí <b>nueve años antes</b> , de la puerta cerrada, del retrato, de la quema de papeles, de la piedad de la señora marquesa (211).	
	Y con efecto -añadió tocándose la punta de la nariz con la ídem del dedo índice-; dicen, y yo estoy en que será verdad, que para <b>el año que viene</b> se hará aquí una capilla... ¡Qué guapa era la señorita! ¡No es verdad?» (211).	
	Hace dos semanas que no veo a Joaquín, y me parece que hace <b>mil años</b> (217).	*semana

Eran dos niñas preciosas, de hermosura delicada y frágil, de esa que luce en la juventud con la belleza enfermiza de una flor de estufa, y luego se disipa en el <b>primer año</b> de matrimonio; rubias, delgadas, quebradizas, porcelanescas (224).	
Que gocen de la vida, de los verdes <b>años</b> (224).	
Las mujeres absorbían su atención, todo su tiempo y todo su dinero, muy abundante al recibir la herencia de su esposa, pero muy mermado <b>ocho años después</b> (229).	
Joaquín bebía los vientos para que le soltase el juez, aunque fuera bajo fianza, por razón de la irresponsabilidad que le daban <b>sus pocos años</b> (239).	
El 23, don José y doña Laura tomaban un berrinche porque no les había caído la lotería, fenómeno extraño que <b>todos los años</b> se reproducía infaliblemente (240).	* día
Concluían ambos por exclamar con cristiana paciencia: « <b>Otro año</b> será» (240).	
A la bendita y honesta cena de esta excelente familia no asistía nunca, <b>desde muchos años</b> , el señorito Melchor, que cenaba con sus amigos (242).	
Probablemente, <b>aquel año</b> iría a cenar en casa de un marqués (242).	
Él y Relimpio, que también perdía la chaveta en cuanto empinaba un poco, por estar privado de mosto <b>durante el año entero</b> , eran los héroes de la fiesta; brindaban con gritos, se abrazaban riendo como locos, y por fin rompían a llorar (242).	
En perfumería había adquirido lo bastante para <b>tres años</b> (243).	
- <b>El año pasado</b> -dijo Mariano con rudeza y desdén- mi tía <i>la Sanguijuelera</i> tenía besugo, y pimientos encarnados, y turrón de frutas, y lombarda, y una granada de este tamaño (247).	
Entonces Isidora vio que la marquesa sacó unos lentes de oro, y aplicándolos a sus ojos, la miraba, la observaba detenidamente, callada, fría, como si examinara un objeto raro, pero no tan raro como para despertar admiración. Isidora creyó que la señora había estado mirándola <b>siglo y medio, año más, año menos</b> (264).	
¡Instante tremendo, que no olvidaría jamás D. José Relimpio aunque viviera <b>mil años!</b> (278).	
El cual, hora es ya decirlo, no era tal Canónigo ni cosa que lo valiera, sino un seglar soltero, viejo y extravagante, a quien <b>desde luengos años</b> se había aplicado aquel apodo por su amor a la vida descansada, regalona y sibarítica (280).	
Cuando tuvo para vivir sin ayuda de nadie, se retiró a su pueblo, donde vivió célibe, entre primas y sobrinos, <b>más de treinta años</b> , dedicado a la caza, a la gastronomía y a la lectura de novelas (280).	
El Tomelloso, a 9 de febrero de <b>1873</b> (281).	* día, febrero
Que no se conozca nunca que has sido pobre, pues si descubres por entre tus sedas el paño burdo de tus <b>primeros años</b> , habrá tontos que se rían de ti. Instrúyete bien en las cosas que no has podido aprender en la pobreza (282).	
La escena en Madrid y principia en diciembre de <b>1875</b> (288).	* diciembre
Se me figura que será una mujer célebre. Vive en la misma casa donde se instaló <b>hace dos años</b> , al final de la calle de Hortaleza (290).	
Desde principios de marzo del <b>73</b> , ocupaba Isidora aquella vivienda. Si había sido feliz o desgraciada en su modesta y bonita casa, ella misma nos lo dirá (293).	* marzo
<b>1873. 1.º de marzo.</b> - Instalación de Isidora en su casa de la calle de Hortaleza, no se sabe sin con propios recursos o a expensas del marqués viudo de Saldeoro (293).	* día, marzo

	<b>1874.</b> Enero.- El día 3 Pavía destruye la República sin disparar un tiro. Desaloja el salón del Congreso y pone en las calles cañones que no hacen fuego (296).	*enero, día
	<b>1875.</b> –Isidora visita a Emilia y se queda encantada de la dichosa paz que reina en la ortopedia (298).	
	Una mañana de diciembre de <b>1875</b> , estaba Isidora triste y sin sosiego. Sus idas y venidas dentro de la casa, sin motivo aparente de tal actividad, indicaban que algo muy grave ocurría (302).	*diciembre, mañana
	El calabrote está en la calle del Clavel -manifestó Relimpio con el aplomo de un agente de Bolsa, que tiene en la memoria las colocaciones de fondos realizadas en <b>todo el año</b> (307).	
	Algo se desconcertó el viejo al verse privado del uso de aquella prenda, no de mucha valía, que Isidora le había regalado el 19 de marzo <b>del año anterior</b> (308).	*día, marzo
	–Si es lo que yo te vengo diciendo <b>desde hace tres años</b> , hija -replicó el anciano con las narices hinchadas por esa satisfacción vanidosa que acompaña a las ideas felices– ¡Si es mi tema! Tú tienes grandes habilidades. Si quieres entrar en una vida de orden, economía y trabajo, aquí me tienes para ayudarte (312).	
	Bien se acordaba también de otra que había pasado <b>algunos años</b> haciendo flores, y de otra cuyos finos dedos labraban deslumbradores encajes (312).	
	[...] cayó enfermo, tuvo que abandonar las luchas políticas, y en octubre del <b>73</b> estaba definitivamente establecido en Madrid, mas no curado de su superstición redentorista (324).	*octubre
	<b>Sus primeros años</b> de trabajo en Madrid fueron muy felices, y ganó bastante dinero (324).	
	Consagrada <b>durante seis años</b> a tirar un periódico rojo, subsistía en ella un resto, un dejo de la fiebre literaria que por tanto tiempo estuvo pasando entre sus rodillos y su tambor (326).	
	En poco tiempo adquirió alguna destreza, al amparo de un cajista viejo casi inválido y de un chico listísimo, a quien <b>años atrás</b> conocimos y conoció mejor Mariano con el nombre de <i>Majito</i> (326).	
	Este -replicó el estampador con el sentimiento de modestia que le inspiraban sus pocas luces al ponerlas frente a la sabiduría del maestro-, este dice que <b>el año que viene</b> ya no trabaja más (329).	
	Mariano pasó algún tiempo en esta vida, sin que ocurriera cosa alguna digna de ser contada. Pero en la primavera del <b>76</b> ya empezó a fastidiarse (335).	*primavera
	Hoy tampoco la he podido ver -dijo aquel día (abril de <b>1876</b> )-. Ese Sr. Botín es un verdugo: no la deja salir de casa; no la deja asomarse al balcón (336).	*día, abril
	JOAQUÍN. <b>Hace unos quince años</b> Sánchez Botín era un zascandil. Andaba por ahí con un gabán perenne y sucio; pero ya dejaba traslucir sus disposiciones para la intriga; adulaba a todo el mundo, y agenciaba cosas de poco valor en las oficinas (348).	
	–Y ahora que nombro a la casa de Aransis, me parece... ¡Ah!, bien decía yo. Ya me acuerdo. Un día..., <b>hace años</b> , estaba yo con mi hermana en el portal del palacio y salieron usted, Miquis y otro sujeto (366).	
	Esta era una habilidosa francesa de mucha labia y trastienda, que <b>en pocos años</b> había hecho gran clientela (399).	
	Sabía, sí, y esto no podía dudarle, que en <b>1851</b> había sacado de pila a una niña, hija de Tomás Rufete. A los seis meses no cabales, Relimpio y Rufete riñeron por cuestión de una pequeña herencia y estuvieron <b>siete años</b> sin hablarse ni tener trato ni comunicación alguna (407).	*mes
	Tristeza tan profunda dominaba al buen tenedor de libros, que con el peso de ella parecía habersele aumentado <b>la cuenta de los años</b> , extremando su vejez (408).	

	JOAQUÍN. Pues poniendo las cosas a tu gusto, siempre <b>pasarán tres, cuatro o cinco años</b> antes que lo ganes. Ayúdame a sentir. Ni cómo he de remediarme yo ahora y sortear mi deshonra, con esos caudales que todavía no se han acuñado (417).	
	Me pasaría la vida haciendo cigarros, lavando ropa, comiendo bodrio, durmiendo en un jergón asqueroso; me casaría con un cafre hediondo, tendría un chiquillo <b>cada año</b> , viviría como una bestia, toda imbécil, toda sucia...; (422).	
	Llegó al taller un día (enero del 77) y encontró al buen catalán festivo y engolfado en el trabajo, como en sus buenos tiempos (445).	*enero
	Un coronel de Artillería, cuya nombre debe usted saber, se presentó en el despacho de Andréu, primo y compañero mío, <b>hace quince años</b> , y le habló de un asunto penoso y delicado (459).	
	Se busca al cómplice de Tomás Rufete, a quien Andréu despidió <b>hace años</b> por infiel (461).	

ESTACIONES DEL AÑO		
<b>Primavera</b>	La escena en Madrid, y empieza en la <b>primavera</b> de 1872 (66).	
	Tras estos emolientes que hicieron, como siempre, un efecto completamente nulo, Miquis habló de la belleza del <b>primaveral día</b> (que era uno de los hermosos de <b>abril</b> ), del barranco de Butarque, a quien dio el nombre de oasis, y finalmente invitó a Isidora a descansar a la sombra de un espeso y verde olmo, porque picaba el sol y la jornada iba a ser un poco larga (93).	*abril
	Miquis estaba alegre como un niño, porque también en él, parroquiano constante del Retiro, hacía sentir su influjo la vegetación nueva de <b>Primavera</b> , los juegos del sol entre las ramas, el meneo de las hojas acariciándose, y aquel ambiente, compuesto de frescura y tibieza, que al mismo tiempo atemperaba el cuerpo y el alma (118).	
	Era el día ventoso, frío y seco, hijo maldito de la malditísima <b>primavera</b> de Madrid (148).	
	Pero ¿qué se vendía y qué se compraba allí? Los matacandiles que en las tardes de <b>primavera</b> dan materia a un animado comercio infantil, ¿se cambiaban por dinero? No, porque la escasez de numerario lo vedaba (154).	
	Mariano pasó algún tiempo en esta vida, sin que ocurriera cosa alguna digna de ser contada. Pero en la <b>primavera</b> del 76 ya empezó a fastidiarse (335).	*año
<b>Verano</b>	Una noche de <b>verano</b> , sin embargo, en que estaba toda la familia reunida en el comedor, como de costumbre, don José empezó a mover la máquina (182)	*noche
	Empezaba el <b>verano</b> . El comedor, expuesto al Poniente, estaba caldeado como un horno (183).	
	¡Qué triste es el <b>verano</b> en esta tierra! Toda la gente elegante se va, y yo me quedo sola, sin amigos, sin amparo (184).	
	La marquesa de Aransis, viuda desde el 54, vivía de asiento en París, en Londres durante la temporada o season, parte del <b>verano</b> en un puerto de Bretaña, y algunos inviernos solía venir a España para templar su salud, no muy buena, en el clima de Córdoba, donde tenía casa y posesiones (197).	*año, invierno
	Problema: ¿por qué misteriosas alquimias pasaba esta cantidad para alimentar las siguientes partidas: casa de diez y ocho mil reales, buena mesa, estreno constante de ropa por todos los individuos de la familia, lujosos vestidos de baile para las niñas, landó, palco a primer turno al Teatro Real, excursiones a los otros teatros, viajes de <b>verano</b> , imprevistos, etc (223).	
	JOAQUÍN.- No lo sé. Dejaré pasar el <b>verano</b> . acá y el ministro han hablado ya. Aunque en el Congreso se tiran a matar, allá, entre bastidores, son	

	amigos y se sirven bien. Cuando papá era Director, servía a este señor en cuanto le pedía, y ahora para el Ministro no hay mejor recomendación que la de mi padre (346).	
	«Va marchando. Ahora viene lo que llaman el alegato de bien probado. Pero hasta que pase el <b>verano</b> no habrá nada. El abogado me da grandes esperanzas. ¡Si esto se resolviera pronto para pagar a Melchor y escapar del lazo que me tiende!...» (373).	
	No tenía ningún vestido propio para viaje, ni sombrero, ni nada de lo que ordena el implacable imperio del <b>verano</b> , que con sus chapuzones iguala en dispendios al invierno con sus bailes y fiestas. <i>Riquín</i> estaba casi desnudo (374).	*invierno
	No volvió a ponerse sombrero más que cuando iba de viaje los <b>veranos</b> , ni a tratar de parecerse a las niñas de Pez, las cuales (dicho sea de paso) continuaban tratando de imitar a las niñas de los duques de Tal (396).	
<b>Otoño</b>	Un día de <b>otoño</b> del 72 alegróse de súbito el palacio; abriéronse puertas y ventanas; entraron aire y luz a torrentes, y los plumeros de media docena de criados expulsaron el polvo que mansamente dormía sobre los muebles (197).	*año
	Eran ya un indescrutable harapo cárdeno, que al ser tocado, caía en partículas secas y sonantes, como los despojos de <b>cien otoños</b> . En los muebles finísimos de caprichosa construcción, los dorados se habían vuelto negros (200).	
	¡Cómo me agradan los terciopelos y las felpas de tonos cambiantes! Un traje negro con adornos de fuego, o claro con hojas de <b>Otoño</b> resulta lindísimo... El buen gusto nace con la persona (216).	
<b>Invierno</b>	Largos meses vivieron con un solo vestido bueno para las dos, un par de botinas comunes y una pelliza blanca de <b>invierno</b> , de lo que resulta que cada día le tocaba a una sola niña salir a paseo con doña Laura (189).	*mes
	La marquesa de Aransis, viuda desde el 54, vivía de asiento en París, en Londres durante la temporada o season, parte del verano en un puerto de Bretaña, y algunos <b>inviernos</b> solía venir a España para templar su salud, no muy buena, en el clima de Córdoba, donde tenía casa y posesiones (197).	*verano, año
	Otras muchas cosas quisiera decirte; pero como creo haber manifestado las más importantes, no digo más, porque las fuerzas me faltan. Acuérdate de lo mucho que hemos hablado de esto en las largas noches de <b>invierno</b> (285).	*noche
	No tenía ningún vestido propio para viaje, ni sombrero, ni nada de lo que ordena el implacable imperio del verano, que con sus chapuzones iguala en dispendios al <b>invierno</b> con sus bailes y fiestas. <i>Riquín</i> estaba casi desnudo (374).	*verano
	–Se ha refugiado en una miserable casa de huéspedes donde no hay más que toreros de <b>invierno</b> , jugadores y gente perdida (403).	
	Para él, todo era... <i>como la luz del mediodía</i> . Si la costumbre de usar chalecos blancos, aun en <b>invierno</b> , significaba algo, Muñoz y Nones era un hombre singularísimo en esta materia (456).	*mediodía
	Su tío, engañado por Rufete, había representado con ella la comedia funesta que tan desgraciada la había hecho. ¡Cuántas veces en las noches del <b>invierno</b> él la embelesaba diciéndole que sería marquesa, que tendría palacio, coches, lacayos, lujos sin fin, y riquezas semejantes a las de <i>Las mil y una noches</i> ! (463).	*noche

<b>MES</b>		
<b>Mes</b>	–Este desgraciado Rufete va a pasar a Pobres, porque hace <b>tres meses</b> que su familia no paga la pensión de segunda. Él no se dará cuenta del cambio de situación. Si se exacerba esta tarde, será preciso encerrarle (70)	*tarde

	Ya hemos dicho que seremos amigos, siempre que usted no se me salga de las vías legales... El país le hará justicia... Calma, serenidad. Si pudiera usted dejar el poder por <b>unos cuantos meses</b> , ¡qué bien nos vendría a los dos! (70).	
	Hace <b>tres meses</b> que no se ha pagado la pensión -dijo ella al cabo, metiendo la mano en alguna parte de su extraña vestimenta (79).	
	Su padre le enviaba treinta y cinco duros <b>al mes</b> , y él sabía arreglarse (128).	
	No contenta con pensar lo que pasaría al siguiente día, pensó los sucesos del tercer día y los del otro y los del <b>mes próximo</b> , y los del año venidero, y los de dos, tres o cuatro años más (142).	* día, año
	Oh! Sí, los tribunales. ¡Qué bonitos son los tribunales!... Todo será cuestión de <b>algunos meses</b> . Después (171).	
	Vacó <b>dos meses</b> el gabinete, hasta que vino Isidora, y con ella los cuatro reales diarios, y a más los ocho de la comida (181).	
	¡Un mes llevaba la pobre de grandes apuros, haciendo diligencias inútiles en pro de su hermano, que en la cárcel seguía, y privada de todo, viendo tantas cosas bonitas sin poder comprarlas! (181).	
	Remolón era el buen señor, y transcurrió <b>otro mes</b> sin que entrase por las puertas la ansiada libranza (181).	
	Habían pasado <b>tres meses</b> sin que su situación variara sensiblemente (183)	
	-¿Es mi casa hospicio? Nos va a arruinar esa... Dios me perdone el mal juicio; pero creo que acabará mal tu dichosa ahijadita. No le gusta trabajar, no hace más que emperifollarse, escribir cartas, pasear y lavarse. Eso sí; más agua gasta ella en un día que toda la familia en <b>tres meses</b> (186).	
	<b>Largos meses</b> vivieron con un solo vestido bueno para las dos, un par de botinas comunes y una pelliza blanca de invierno, de lo que resulta que cada día le tocaba a una sola niña salir a paseo con doña Laura (189).	
	[...] de modo que si <b>este mes</b> se le veía con barba corrida, el que entra llevaba patillas; al año siguiente aparecía con bigote solo (190);	* año
	Aquí un pobrete audaz había redondeado colosal ganancia en <b>pocos meses</b> . Allá una idea feliz, engendrando el más pingüe de los negocios, había hecho poderoso al que un año antes era mendigo. Mil agentes bullían en Madrid, realizando, con maravillosos beneficios, esas combinaciones oscuras entre el Tesoro y los usureros, entre los servicios y las contratas, de que resultaban los únicos milagros del siglo XIX (193).	
	Ella entonces encerró a su hija, con todo el rigor que la palabra indica. Habíala recluido en aquella habitación, de donde no salía nunca, ni tenía comunicación alguna con el exterior. Vivió como emparedada <b>seis meses</b> . ¿De que murió? No se sabía bien. Murió de encierro, y fue víctima de la inquisición del honor (203).	
	Aquellos, sofocados por la necesidad, pedían para el momento; estos para <b>el mes que viene</b> , y algunos estaban atrofiados ya y tan sin fuerzas para pretender, que pedían <i>para cuando hubiese una vacante</i> (228).	
	Isidora no cabía en sí de júbilo. Aquel día, el 24, soltarían a Mariano. Ella misma iba a sacarle de la horrenda cárcel. ¡Oh! ¡Si no se hallara muy mal de dinero, aquel día habría sido uno de los más felices de su vida! ¿En qué había gastado lo que le diera <b>dos meses</b> antes el marqués de Saldeoro por cuenta del Canónigo? (243).	* día
	Concluyó por despreciar el colegio como el colegio le despreciaba a él, de donde vino su costumbre de hacer novillos, la cual aumentó de tal modo que, sin saberlo su hermana, dejó de asistir <b>un mes</b> entero al estudio (258).	
	Había sido comprada <i>in solidum</i> por Joaquín en una liquidación, y provenía de una actriz que no pudo disfrutarla más de <b>un mes</b> (292).	
	Todo lo ocurrido en ese largo espacio de <b>treinta y cuatro meses</b> en que ha estado fuera de nuestra vista, merece algo de historia, y para ello	

	aprovechemos las efemérides verbales de D. José de Relimpio, cuya amabilidad para el suministro de noticias es inagotable (293).	
	Se permite el esplendor de una berlina de Alonso, pero <b>al mes</b> tiene que privarse de este inocente lujo (294).	
	El carlismo establecido no podrá durar <b>un mes</b> . Desde el momento en que se trate de aplicar a la vida real sus ideales, se hundirá por su propio peso y caerá hecho polvo (298).	
	Lo llevé <b>el mes pasado</b> . Del Monte ha de haber cinco papeletas (307).	
	–Total, que no he podido reunir más. Aquí está el papel para el recibo... Pon mil doscientos reales para <b>el mes</b> que viene. –Mejor será para el <b>otro mes</b> . –Mira, mira, no pintes el diablo en la pared. Pon <b>el mes</b> que viene (309).	
	Traeremos al por mayor todo lo que se pueda, para lo cual destinará usted una cantidad que se carga a la cuenta <b>del mes</b> (314).	
	<b>Un mes</b> no completo había transcurrido de esta vida honrada y económica, sin que Isidora pudiera llegar a decidir en qué profesión, arte u oficio había de emplear su talento y ganas de ponerse al trabajo (317).	
	Suponiendo que haya 70.000 que renueven el papel tan sólo una vez <b>al mes</b> , poniendo sólo tres tiras resultan 210.000 tiras a cuarto (325).	
	A los <b>cuatro meses</b> ya componía él solo, si no con ligereza, con exactitud, las leyendas de las aleluyas, que eran en número fabuloso (327).	
	Cuando Mariano llevaba <b>seis meses</b> de aprendizaje con jornal de seis reales, era, ¡cosa rara!, el oficial con quien más simpatizaba Juan Bou. ¿Había entre ellos semejanza grande o disparidad absoluta? No se sabe bien. No se sabe tampoco cuál de estas dos cosas engendra la simpatía. Conste, sin embargo, que también Mariano era fanfarrón, y que en el trato de <b>seis meses</b> con Bou se le había comunicado la idolatría del ente Pueblo (328).	
	La pobre lleva ya <b>tres meses</b> de esta vida y no sé cómo aguanta (337).	
	¿Sabes -le dijo- que mi hijo Melchor ha emprendido un gran negocio? Llegó aquí <b>el mes pasado</b> . Por cierto que me cogió desprevenido. Yo le creía en la Habana (338).	
	«Por cierto que <b>en mes y medio</b> que llevo aquí, Melchor me ha ido facilitando, facilitando cantidades, que será preciso pagarle algún día (372).	
	¡Oh!, si Joaquín estuviese en Madrid, no pasaría ella tan crueles angustias. Pero a París, donde estaba, le había escrito siete veces en <b>tres meses</b> sin obtener contestación (387-388).	
	Sabía, sí, y esto no podía dudarle, que en 1851 había sacado de pila a una niña, hija de Tomás Rufete. A los <b>seis meses</b> no cabales, Relimpio y Rufete riñeron por cuestión de una pequeña herencia y estuvieron siete años sin hablarse ni tener trato ni comunicación alguna (407).	*año
	Supongamos que cuando menos se piensa, mañana, o la semana que entra, o <b>el mes</b> que entra, gana el pleito; (421).	*semana
	A los <b>tres meses</b> de aquella tristísima vida, a la cual llegó a acostumbrarse, porque es ley que nos acostumbremos a todo, sus guardianes le aplicaban con mucha laxitud el reglamento del Modelo, permitiéndole visitas largas, sin bajar al departamento de comunicación (437).	
	<b>Un mes</b> después de la primera entrevista con el suegro de Miquis, Isidora había perdido ya la fe en sus derechos a la casa de Aransis (480).	
	Iba la madre a ver a su hijo, al noble, al precioso y cabezudo Riquín, que recogido y amparado en casa de Castaño durante los <b>cinco meses</b> de prisión, miraba a Emilia como madre y a los niños de aquella como sus hermanitos (482).	
	Pasados <b>tres meses</b> desde que la Rufete salió de la cárcel, Emilia, dando noticia al médico de las observaciones que hacía en la persona de aquella, le decía una noche: –Desde la primera vez que vino en esta temporada hasta ahora ha variado tanto (484).	*noche

	–...Pues sí; desde este suceso, la pobrecita, con los pocos cuartos que pudo salvar y la escasa ropa..., en fin, tomó un cuarto en la calle de Pelayo, número noventa y tres, piso cuarto, puerta número seis, y allí ha estado <b>un mes</b> retirada del mundo sin tratarse con nadie más que conmigo..., pero honradamente, señor don Augusto, honradamente. Yo le juro a usted por lo más sagrado... (486).	
	Mira tú, chavó, qué quieres..., el aire hace a la persona. He vivido <b>tres meses</b> entre perros de presa. No te asombres de que muerda alguna vez (488).	
	Coge la desvergüenza, la traición, la rapiña, la crueldad, júntalo todo, añádele toda la basura que puedas encontrar, revuelve, haz un muñeco, sopla, dale vida y tendrás al que ha sido mi señor y dueño durante <b>tres meses</b> : peor que Bou, peor que Botín y que Joaquín, el cual era ya más malo que Judas (489).	
<b>Enero</b>	La República, el Cantonalismo, el golpe de Estado del 3 de <b>enero</b> , la Restauración, tantas formas políticas, sucediéndose con rapidez, como las páginas de un manual de Historia recorridas por el fastidio, pasaron sin que llegara a nosotros noticia ni referencia alguna de los dos hijos de Tomás Rufete (289).	*día
	1874. <b>Enero</b> .- El día 3 Pavía destruye la República sin disparar un tiro. Desaloja el salón del Congreso y pone en las calles cañones que no hacen fuego (296).	*año, día
	Llegó al taller un día ( <b>enero</b> del 77) y encontró al buen catalán festivo y engolfado en el trabajo, como en sus buenos tiempos (445).	*año
<b>Febrero</b>	Hosanna, hosanna! A principios de <b>febrero</b> , Joaquín visitó una tarde a Isidora para anunciarle que la señora marquesa de Aransis había llegado de Córdoba y deseaba verla (259).	*tarde
	La señora marquesa de Aransis se había dignado fijar el día siguiente, 11 de <b>febrero</b> , a las cuatro de la tarde, para recibir a la señorita de Rufete (259).	*día, hora, tarde
	Oh! La luz de aquel día, de aquel jueves, 11 de <b>febrero</b> , tenía para ella un tinte sonrosado y divino, lleno de poesía y de esperanza, como si todo el día fuera aurora (260).	*día, jueves, aurora
	El Tomelloso, a 9 de <b>febrero</b> de 1873 (281).	*día,, año
<b>Marzo</b>	Desde principios de <b>marzo</b> del 73, ocupaba Isidora aquella vivienda. Si había sido feliz o desgraciada en su modesta y bonita casa, ella misma nos lo dirá (293).	*año
	1873. 1.º de <b>marzo</b> .- Instalación de Isidora en su casa de la calle de Hortaleza, no se sabe sin con propios recursos o a expensas del marqués viudo de Saldeoro (293).	*día, año
	<b>Marzo</b> .- San Pedro Abanto. Inmenso interés despiertan en toda España el estado de la guerra y el sitio de Bilbao (296).	
	Algo se desconcertó el viejo al verse privado del uso de aquella prenda, no de mucha valía, que Isidora le había regalado el 19 de <b>marzo</b> del año anterior (308).	*día, año
<b>Abril</b>	Tras estos emolientes que hicieron, como siempre, un efecto completamente nulo, Miquis habló de la belleza del primaveral día (que era uno de los hermosos de <b>abril</b> ), del barranco de Butarque, a quien dio el nombre de oasis, y finalmente invitó a Isidora a descansar a la sombra de un espeso y verde olmo, porque picaba el sol y la jornada iba a ser un poco larga (93).	*primavera
	En el domicilio de su pariente y padrino, don José de Relimpio (de quien se hablará cuando sea menester), pasó Isidora la noche de aquel <b>día de abril</b> , esperando con impaciencia el amanecer del siguiente para visitar a Encarnación y a su hermanito, que habitaban en uno de los barrios más excéntricos de Madrid (94).	*amanecer, noche

	Los domingos por la mañana, si esta es de <b>abril</b> o mayo, los encantos de Madrid se multiplican; crecen la animación y el regocijo; hay bulla que no aturde y movimiento que no marea (170).	*domingo, mañana, mayo
	Dentro vio una sortija pequeña, con un papel que decía: «Para mi niño, que hoy cumple cinco años. 12 de <b>abril</b> de 1863. Deseo que sea bueno y piense en mí» (205).	*día, año
	<b>Abril</b> .- Desarme de la Milicia por la Milicia. Dos cobardías se encuentran frente a frente y del choque resulta una página histórica (293).	
	Hoy tampoco la he podido ver -dijo aquel día ( <b>abril</b> de 1876)-. Ese Sr. Botín es un verdugo: no la deja salir de casa; no la deja asomarse al balcón (336).	*día, año
<b>Mayo</b>	Los domingos por la mañana, si esta es de abril o <b>mayo</b> , los encantos de Madrid se multiplican; crecen la animación y el regocijo; hay bulla que no aturde y movimiento que no marea (170).	*domingo, mañana, abril
	<b>Mayo</b> .- Bilbao es libre. Alegría, repiques, farolitos. Crece a los ojos del país la gran figura militar del marqués del Duero.- Mariano Rufete, que ha vuelto al lado de su hermana, parece inclinado a mejorar su conducta (297).	
	<i>Riquín</i> tampoco era feliz... En <b>mayo</b> añadió a tan enfadosos temas uno que era más agradable a la concupiscencia de Mariano (338).	
	Estoy cansado. ¡Valientes tías!... Subiré por el Dos de <b>Mayo</b> . Por aquí va mucha gente a pie (449).	*día
<b>Junio</b>	<b>Junio</b> .- Reúnense las Cortes Constituyentes. La guerra toma proporciones alarmantes, y en Navarra se ven y se tocan las desastrosas consecuencias de la desgraciada acción de Eraul (294).	
	<b>Junio</b> .- Muerte del general Concha. Pánico y luto. Retirada. La patria, que creía próxima su salvación, gime (298).	
	Entrado el mes de <b>junio</b> , Mariano notó con envidioso asombro que Melchor avanzaba rápidamente por el camino de la prosperidad (371).	
<b>Julio</b>	<b>Julio</b> .- Alcoy, Sevilla, Montilla. Sangre, fuego, crímenes, desbordamiento general del furor político.- Doña Laura cae gravemente enferma.- La guerra civil crece (294).	
	<b>Julio</b> hacía de Madrid una sartén. <i>Riquín</i> fue atacado de las tos ferina, y era preciso llevarle a otra parte (373).	
<b>Agosto</b>	Los cómicos hacen su <b>agosto</b> ; la gente de mal vivir, hembras inclusive, alardea de su desvergüenza; los borrachos se multiplican (239).	
<b>Septiembre</b>	Aquel año efectuaba su viaje a fines de <b>septiembre</b> , y mostrándose, sin saber por qué, menos cariñosa que otras veces con su patria, había dicho al entrar en la casa: «Esta vez no estaré sino tres días». Era lunes (198).	*año, lunes
	<b>Septiembre</b> .- Cartagena, excursiones de las fragatas. ¡Oh! Don José les perdonaría a los cantonales en su calaverada si aprovecharan el empuje de las fragatas para irse a Gibraltar y conquistar aquel pedazo de nuestro territorio, retenido por la pérfida Inglaterra (295).	
	A mediados de <b>septiembre</b> regresó Isidora a Madrid, dejando fama en la colonia veraniega de El Escorial (375).	
<b>Octubre</b>	[...] cayó enfermo, tuvo que abandonar las luchas políticas, y en <b>octubre</b> del 73 estaba definitivamente establecido en Madrid, mas no curado de su superstición redentorista (324).	*año
	Últimamente, en un triste y húmedo <b>día de octubre</b> , se comieron el sombrero de paja de Italia. ¡Era el último plato! (376).	
<b>Noviembre</b>	Para comprar un pavo, las familias más refractarias al ahorro consagran desde <b>noviembre</b> algunos cuartos a la hucha (240).	
<b>Diciembre</b>	La escena en Madrid y principia en <b>diciembre</b> de 1875 (288).	*año
	Isidora vuelve a Madrid; está algo desfigurada, pero, según sus cuentas, en <b>diciembre</b> concluirá aquello (295).	

	<b>Diciembre.</b> - Castelar reorganiza el Ejército. La patria da un suspiro de esperanza. Se convence de que tiene siete vidas, como vulgarmente se dice de los gatos (295).	
	<b>Diciembre.</b> - La guerra sigue. La Restauración toca a las puertas de la patria con el aldabón de Sagunto. Asombro. La Restauración viene sin batalla, como había venido la República (298).	
	Una mañana de <b>diciembre</b> de 1875, estaba Isidora triste y sin sosiego. Sus idas y venidas dentro de la casa, sin motivo aparente de tal actividad, indicaban que algo muy grave ocurría (302).	* año, mañana

<b>SEMANA</b>		
	¿Sabes dónde está? Pues le puse en la fábrica de sogas de ese que llaman <i>Diente</i> , ¿estás?, y me trae dieciocho reales todas las <b>semanas</b> (98).	
	Una y otra vez en el curso de la <b>semana</b> , y principalmente los domingos y lunes, hacía sus cuentas sobre las costillas de su mujer con una vara de acebuche o simplemente con la mano, más dura que granito (143).	* domingo, lunes
	Por la mucha abundancia, <i>Zarapicos</i> fijó en cinco alfileres el precio de la docena de matacandiles. Hubo temporada en que se cotizaron a diez y once, manteniéndose firme este precio durante toda una <b>semana</b> (156).	
	[...] y se lucieron los oradores; y otros, que ávidos estaban de dar sus nombres al público, adquirieron esa celebridad <b>semanal</b> que a tantos desvanece (169).	
	<b>Semanalmente</b> la engrasaba con cariño, la recorría con interés fraternal, para ver si alguna parte o miembro de ella necesitaba reparación, y todos los días cosía en ella con presteza increíble (182).	* día
	Volvió a la <b>semana</b> siguiente, y la encerrona fue más larga, ¿te enteras? Después siguió viniendo cada tres o cuatro días (187).	* día
	En el paraíso del Teatro Real, adonde iban un par de veces por <b>semana</b> , tenían estas dos niñas finas su círculo de mozuelos galanteadores y estudiantes y empleados de esas categorías ínfimas que rayan en lo microscópico (189).	
	Desde que le asaltaron estos pensamientos, Melchor ideaba todas las <b>semanas</b> un plan o arbitrio nuevo (193).	
	-¡Pobre viejo!... Si le escribo todas las <b>semanas</b> ... ¿Y cómo está Rafaela? ¿Qué tal va con las píldoras? (208).	
	Ya me parece que hablé a usted de ello la <b>semana</b> pasada. Estos dos amigos, esta señorita y este caballero, desean ver el palacio de Aransis (208).	
	En la <b>semana</b> anterior fue grande su disgusto al saber, por Saldeoro, que la marquesa de Aransis había estado en Madrid tres días y que ella, por ignorarlo, no se había presentado a la noble señora (212).	* día
	Hace dos <b>semanas</b> que no veo a Joaquín, y me parece que hace mil años. ¡Estuve tan fuerte aquel día! (217).	* año, día
	Isidora visitaba a su hermano dos veces por <b>semana</b> , llevándole ropa y golosinas (239).	
	¡Cuántas lágrimas derramó aquel día! Mariano estuvo una <b>semana</b> sin parecer por la casa de Relimpio (256).	
	Todo cuanto había hecho en la <b>semana</b> lo contó puntualísimamente; pero ninguna parte de aquella Odisea de travesuras causó tan penoso efecto en el alma de la señorita de Rufete como estas palabras (257).	
	-Sí -afirmó ella levantándose con expresión triunfante-. Creo que está vencida la situación por hoy. Pero la <b>semana</b> que entra... -Dios dirá. -La <b>semana</b> que entra -declaró Isidora- vendo la sala (308).	
	Este ganaba cuatro reales, y <i>Pecado</i> tan sólo dos; pero aquella honrada ganancia llevaba <b>semanalmente</b> a su alma como un grano de legítimo	

	orgullo, el cual bien podía con el tiempo, ser base sobre que se construyera la dignidad de que carecía (326-327).	
	Tan lejos estaba de encontrar allí a su maestro, que al verle se desconcertó, porque hacía una <b>semana</b> que no aparecía por el taller (369).	
	Pues oye: la <b>semana</b> pasada llegó de Francia Joaquín Pez en el estado más deplorable. Sus acreedores, cansados ya de contemplarle, le han caído encima como buitres hambrientos (402).	
	JOAQUÍN.- ¡Soltera! Si yo no me casara contigo, tendrías ocho mil pretendientes por <b>semana</b> (419).	
	Supongamos que cuando menos se piensa, mañana, o la <b>semana</b> que entra, o el mes que entra, gano el pleito; (421).	*mes
	-Esta mañana salió muy temprano. Desde ayer me ha estado marcando porque le tuviera hoy camisa limpia; ha salido hecho un brazo de mar, con la corbata negra y amarilla que se compró la <b>semana</b> pasada (469).	*mañana
	Un día llevó Muñoz un papel, firmolo Isidora, después de negarse resueltamente a aceptar el auxilio que le ofrecía la marquesa, y a las dos <b>semanas</b> el juez decretó la absolución libre (480).	*día
	Y en efecto, venía dos, tres y hasta cuatro veces por <b>semana</b> , trayendo golosinas para <i>Riquín</i> y sus camaradas, y además velas de cera, cálices de plomo, efigies, estampas del Sagrado Corazón, mitras, estolas, y por último un monumento de <b>Semana</b> Santa tan completo y hermoso que no había más que pedir (484).	
	A la <b>semana</b> siguiente me pareció que su traje tenía algunas manchas, y sus botas algunos agujeros. Por fin el lunes de la <b>semana</b> pasada vino muy pálida y quejándose del pecho, con la voz ronca (485).	*lunes

DÍA		
	Está meditando ahora la carta que ha de dirigir al Papa en <b>este día</b> , siguiendo una costumbre que se repite infaliblemente <b>en los trescientos sesenta y cinco</b> de cada año, y ya lleva <b>veinte</b> de encierro (70).	*año
	<b>Cinco días después</b> de su llegada a Madrid y a los cuatro de la escena con la <i>Sanguijuelera</i> , levantóse Isidora más tarde que de costumbre, por haber dormido la mañana, y se arregló aprisa (115).	*mañana, tarde
	No contenta con pensar lo que pasaría al <b>siguiente día</b> , pensó los sucesos del <b>tercer día</b> y los del otro y los del mes próximo, y los del año venidero, y los de dos, tres o cuatro años más (142).	*año, mes
	Semanalmente la engrasaba con cariño, la recorría con interés fraternal, para ver si alguna parte o miembro de ella necesitaba reparación, y <b>todos los días</b> cosía en ella con presteza increíble (182).	*semana
	«Hace <b>cerca de veinte días</b> que no viene a verme. ¿Se habrá ido a veranear sin despedirse de mí?... ¿Creerá que soy una impostora?... Esta idea me mata...» (184)	
	Volvió a la semana siguiente, y la encerrona fue más larga, ¿te enteras? Después siguió viniendo <b>cada tres o cuatro días</b> (187).	*semana
	Cuando concluía de fumar, guardaba la pipa en el estuche y se iba a la cama, de donde no salía hasta la <b>una del siguiente día</b> (194)	
	Desde el 63 todo estaba cerrado allí; sólo se abría <b>los días de limpieza</b> (197).	*año
	<b>Un día de otoño</b> del 72 alegróse de súbito el palacio; abriéronse puertas y ventanas; entraron aire y luz a torrentes, y los plumeros de media docena de criados expulsaron el polvo que mansamente dormía sobre los muebles (197).	*año, otoño
	En Madrid no estaba sino <b>cuatro o cinco días</b> , de paso para Córdoba o Granada. Aquel año efectuaba su viaje a fines de septiembre, y mostrándose,	*año, septiembre, lunes

	sin saber por qué, menos cariñosa que otras veces con su patria, había dicho al entrar en la casa: «Esta vez no estaré sino <b>tres días</b> ». Era lunes (198)	
	De súbito la enfermedad, incubada perezosamente, estalló, desarrollándose con rapidez en <b>seis días</b> (203)	
	Dentro vio una sortija pequeña, con un papel que decía: «Para mi niño, que hoy cumple cinco años. <b>12 de abril</b> de 1863. Deseo que sea bueno y piense en mí» (205).	*año, abril
	En la semana anterior fue grande su disgusto al saber, por Saldeoro, que la marquesa de Aransis había estado en Madrid <b>tres días</b> y que ella, por ignorarlo, no se había presentado a la noble señora (212).	*semana
	Hace dos semanas que no veo a Joaquín, y me parece que hace mil años. ¡Estuve tan fuerte <b>aquel día!</b> (217).	*semana, año
	Pasan carros por la de Hortaleza; pronto empezarán los pregones. Mañana, ¿qué digo mañana?, hoy es <b>miércoles, 17</b> . ¿Recibiré carta y libranza de mi tío? Mi tío no es; pero así le llamo (218).	*miércoles
	<b>El 23</b> , don José y doña Laura tomaban un berrinche porque no les había caído la lotería, fenómeno extraño que todos los años se reproducía infaliblemente (240).	*año
	Pero llegaba la <b>mañana del 24</b> , y entonces D. José era la imagen de la felicidad, siempre que nos representemos a esta embozada en su capa y con su gran cesto enganchado en el brazo derecho (241).	*mañana
	Isidora no cabía en sí de júbilo. <b>Aquel día, el 24</b> , soltarían a Mariano. Ella misma iba a sacarle de la horrenda cárcel. ¡Oh! ¡Si no se hallara muy mal de dinero, aquel día habría sido uno de los más felices de su vida! ¿En qué había gastado lo que le diera dos meses antes el marqués de Saldeoro por cuenta del Canónigo? (243).	*mes
	La señora marquesa de Aransis se había dignado fijar <b>el día siguiente, 11 de febrero</b> , a las cuatro de la tarde, para recibir a la señorita de Rufete (259).	*hora, tarde, febrero
	Oh! La luz <b>de aquel día</b> , de aquel jueves, <b>11</b> de febrero, tenía para ella un tinte sonrosado y divino, lleno de poesía y de esperanza, como si todo el día fuera aurora (260).	*jueves, febrero, aurora
	Sabe que el poner casa la de Rufete no puede atribuirse aún a sospechosos motivos; sabe, pues hay obligación de que se te diga todo, que <b>el mismo día 12 por la mañana</b> recibió nuestra hermosa protagonista dos cartas de Tomelloso (280)	*mañana
	El Tomelloso, <b>a 9 de febrero</b> de 1873 (281).	*año, febrero
	La República, el Cantonalismo, el golpe de Estado <b>del 3 de enero</b> , la Restauración, tantas formas políticas, sucediéndose con rapidez, como las páginas de un manual de Historia recorridas por el fastidio, pasaron sin que llegara a nosotros noticia ni referencia alguna de los dos hijos de Tomás Rufete (289).	*enero
	1873. <b>1.º de marzo</b> .- Instalación de Isidora en su casa de la calle de Hortaleza, no se sabe sin con propios recursos o a expensas del marqués viudo de Saldeoro (293).	*año. marzo
	1874. <b>Enero</b> .- <b>El día 3</b> Pavía destruye la República sin disparar un tiro. Desaloja el salón del Congreso y pone en las calles cañones que no hacen fuego (296).	*año, enero
	Algo se desconcertó el viejo al verse privado del uso de aquella prenda, no de mucha valía, que Isidora le había regalado <b>el 19 de marzo</b> del año anterior (308).	*año, marzo
	Decir cómo aquella casa llena de comodidades se deshizo <b>en unos cuantos días</b> ; contar cómo las feroces prenderas llegaban, venían, tasaban, huían, llevándose en las garras, cuál un dorado reloj, cuál la alfombra o lavabo, sería lacerar el corazón de nuestros lectores (311).	

	Hoy tampoco la he podido ver -dijo <b>aquel día</b> (abril de 1876)-. Ese Sr. Botín es un verdugo: no la deja salir de casa; no la deja asomarse al balcón (336).	*año, abril
	Yo le creía en la Habana. Pero el Capitán General le quitó el destino a <b>los veinte días</b> de haber tomado posesión de él y me lo embarcó para la Península... Intrigas políticas... envidias y miserias (338).	
	Estoy cansado. ¡Valientes tías!... Subiré por <b>el Dos de Mayo</b> . Por aquí va mucha gente a pie (449).	*mayo
	Empezaron a funcionar las modistas, y estas, así como la elección de telas y de sombreros, tuvieron a Isidora febrilmente distraída y excitada <b>durante algunos días</b> (374).	
	Isidora, para atender a las apremiantes necesidades de cada día, empezó a despojarse de su ropa. No era la primera vez que tenía que desnudarse para comer. Poco a poco los vestidos fueron pasando de la cómoda a la cocina, por conducto de las prenderas. Últimamente, en <b>un triste y húmedo día de octubre</b> , se comieron el sombrero de paja de Italia. ¡Era el último plato! (376).	*octubre
	Y véase aquí la eficaz influencia del medio ambiente. A <b>los tres o cuatro días</b> de estar allí, el espíritu de Isidora se adaptaba mansamente a la regularidad placentera de la casa, a la poca luz, al olor de badana, a la vista de los feos objetos, y notaba en sí una tranquilidad, un gozo que hasta entonces le fueron desconocidos (397).	
	<b>Cuatro días</b> pasaron así, cuando Isidora salió para ir, según dijo, a casa de su procurador, y como al otro día y al siguiente repitiese el mismo viaje, los esposos se alarmaron y dieron en creer que Isidora no merecía la caritativa hospitalidad que le habían dado (400).	
	-Se ha refugiado en una miserable casa de huéspedes donde no hay más que toreros de invierno, jugadores y gente perdida... Le visitaste <b>hace cuatro días</b> ; has ido después varias veces (403)	
	Miquis, turbado hasta lo sumo, aprecio con rápida ojeada interior su situación. ¡Se había casado <b>seis días antes</b> , estaba en la luna de miel!... ¡Ser traidor a su joven y amable esposa! (404-405).	
	<b>Tres veces en dos días</b> había ido la pícara a ver a <i>Riquín</i> , porque la ortopedista no se lo había querido entregar; pero ni con preguntas capciosas pudo obtener de ella un indicio del sitio en que moraba (408).	
	En el espacio de <b>quince o veinte días</b> le quitaba por un lado toda esperanza de amor, y dábale por otros tres gollerías o momios pecuniarios a cuál más valioso (409).	
	JOAQUÍN ( <i>Solo, paseándose meditabundo por la habitación, que es de bajo techo, sucia, con feísimos y ordinarios muebles, todo en desorden.</i> ) <b>Ni un día más durará esta vida</b> . Protesto con toda mi energía de ser racional y libre, declaro absurdo y necio el deber de vivir (413).	
	ISIDORA. Pues ya tengo para pagar <b>los ocho días</b> que has estado aquí. <b>Yo no he estado más que tres</b> . El gasto es poco. Hoy te haré traer comida buena de la fonda (416).	
	JOAQUÍN. Tu dinero nos serviría para ir <b>pasar dos días, tres</b> . Luego volveríamos a la misma situación de miseria, y como tus riquezas no habían de ser tales que yo pudiera con ellas romper este cerco en que me hallo (416)	
	Supongamos que cuando menos se piensa, mañana, o la semana que entra, o el mes que entra, gano el pleito; bien porque lo gano, bien porque la marquesa se cansa, reconoce su terquedad, y cede y me llama y me dice... <b>Hace días</b> que me estoy figurando esto y nada tendría de particular que lo que pienso resultase verdad (421).	*mañana, semana, mes
	Pasada la crisis de ira, estuvo <b>dos días</b> sin salir del lecho; apenas hablaba; no tenía fuerzas para nada; sentíase también algo idiota como su hermano, convaleciente de intensa fiebre (436).	

	<b>Tres días después</b> volvió Mariano solo. Parecía más ágil, más despabilado, más dueño de su pensamiento y de su palabra (439).	
	Con ser tan abultados los autos, no contenían tantas ideas, tantas fórmulas de investigación, tantos ni tan variados argumentos como los que ella febrilmente acumulaba en su cerebro aquella tarde, aquella noche, y en las horas claras y oscuras de <b>tres días</b> sucesivos (463).	*tarde, noche, hora
	<b>Al tercer día</b> de andar en brega con estas dudas y sospechas, tomando muy poco alimento, sin dormir, llena de fiebre y medio trastornada, Isidora llegó al colmo de la crisis. Una noche, hallándose sola, corrió furiosa a la reja, se agarró a ella, deseosa de hacerla pedazos, y a gritos, que alborotaron la calle, decía: –Y, sin embargo, soy noble. ¡Jueces, notarios, abuela, gente toda que me tenéis aquí, yo soy noble! (464).	*noche
	<b>Un día</b> llevó Muñoz un papel, firmolo Isidora, después de negarse resueltamente a aceptar el auxilio que le ofrecía la marquesa, y a las dos semanas el juez decretó la absolución libre (480).	*semana
	Volvió <b>al día siguiente</b> ; mas quiso Dios que fuese aquel <b>uno de esos días</b> lúgubres que anublan la perpetua alegría de los meses de Madrid, <b>uno de esos días</b> , por desgracia no muy raros, en que el vecindario está tristísimamente impresionado por una terrible solución de la justicia humana, y encuentra, a su paso por ciertas calles, manifestaciones patibularias que llevan el pensamiento a cosas y personas de edad muy remota (492).	
	Y en la tarde del <b>día anterior</b> , una mujer vestida de negro con un mantón echado por la cabeza, alta, flaca, vieja, semejante a una momia animada por la aflicción, acechaba en las proximidades del Palacio Real la salida y paso de un coche (492).	*tarde
<b>Lunes</b>	Una y otra vez en el curso de la semana, y principalmente los domingos y <b>lunes</b> , hacía sus cuentas sobre las costillas de su mujer con una vara de acebuche o simplemente con la mano, más dura que granito (143).	*domingo, semana
	Uno de ellos logró vender <i>El Cencerro</i> <b>los lunes</b> ; otro merodeaba contraseñas en las puertas de los teatros (155).	
	En Madrid no estaba sino cuatro o cinco días, de paso para Córdoba o Granada. Aquel año efectuaba su viaje a fines de septiembre, y mostrándose, sin saber por qué, menos cariñosa que otras veces con su patria, había dicho al entrar en la casa: «Esta vez no estaré sino tres días». Era <b>lunes</b> (198)	*día, septiembre, año
	Por esta, ¿la ves bien?, por esta con quien me casaré <b>el lunes</b> , Dios mediante, me libro del peligro de tenerte ante mí, y me hago un señor héroe, y atropellando por todo, te doy la batalla y te venzo y por fin me salvo, aunque no quieras (392).	
	Pero si me caso el <b>lunes</b> , y hoy es miércoles... ¡En qué ocasión se le ocurre a uno casarse!... Estoy entre el altar y el abismo (393).	*miércoles
	¡Y este Miquis se casa el <b>lunes</b> , es decir, que el <b>lunes</b> cierra la puerta a la juventud y entra en la madurez de la vida, en el régimen, en la rutina y método! (394).	
	Soltó una carcajada en lo recóndito de su ser, allí donde su alma contemplaba atónita la imagen de la ocasión. «Pero me caso <b>el lunes, el lunes...</b> ». Miró el retrato de su novia (394-395).	
	«Soy un hombre sublime -dice para sí-, un hombre de honor y de caridad, soy también un hombre que se casa <b>el lunes</b> » (395).	
	A la semana siguiente me pareció que su traje tenía algunas manchas, y sus botas algunos agujeros. Por fin <b>el lunes</b> de la semana pasada vino muy pálida y quejándose del pecho, con la voz ronca (485).	*semana
<b>Miércoles</b>	¡Ya ves qué polla estoy!; sesenta y ocho años, chiquilla, sesenta y ocho <b>miércoles de Ceniza</b> a la espalda. Toda la vida trabajando como el obispo y sin salir nunca de cristos a porras (99).	*año

	Pasan carros por la de Hortaleza; pronto empezarán los pregones. Mañana, ¿qué digo mañana?, hoy es <b>miércoles</b> , 17. ¿Recibiré carta y libranza de mi tío? Mi tío no es; pero así le llamo (218).	*día
	Pero si me caso el lunes, y hoy es <b>miércoles</b> ... ¡En qué ocasión se le ocurre a uno casarse!... Estoy entre el altar y el abismo (393).	*lunes
<b>Jueves</b>	Oh! La luz de aquel día, de aquel <b>jueves</b> , 11 de febrero, tenía para ella un tinte sonrosado y divino, lleno de poesía y de esperanza, como si todo el día fuera aurora (260).	*día, febrero, aurora
	ISIDORA.- Ya ves que cumplí mi palabra. <b>El jueves</b> , cuando me pintabas tu compromiso y me decías que tu honor y tu buen nombre estaban en peligro, te dije: «Yo, a quien tan grandes desaires has hecho, te he de salvar...» (343).	
<b>Viernes</b>	El aburrimiento de los dos chicosles llevaba por una especie de proceso psicológico que enlaza el bostezo con el arte, a poner en música los tales pareados, y cuando <i>el Majito</i> cantaba los de la <i>Procesión del Viernes Santo</i> , que dicen: <i>Muchos niños en seguida -van con velita encendida</i> , le contestaba <i>Pecado: Delante van con decencia -los de la Beneficencia</i> (327).	
<b>Sábado</b>	Para los domingos tenía un pantalón azul, más bien recortado que corto, unas botas usadas, de segunda mano, o mejor, de segundos pies, y una camisola que su madre cuidaba de planchar el <b>sábado</b> (144).	*domingo
	El <b>sábado</b> creí observar en su cara algunos cardenales, y traía una mano liada (485).	
<b>Domingo</b>	Si Tomás ya no vivía ¡el pobre! Bien lo dije yo hace <b>cinco mil domingos</b> : «Este acabará en Leganés» (98).	
	Es <b>domingo</b> , hoy no tiene clase, y anoche me dijo que quería enseñarme las cosas bonitas de Madrid, el Museo, el Retiro, la Castellana (115).	*noche
	Una y otra vez en el curso de la semana, y principalmente los <b>domingos</b> y lunes, hacía sus cuentas sobre las costillas de su mujer con una vara de acebuche o simplemente con la mano, más dura que granito (143).	*semana, lunes
	Para los <b>domingos</b> tenía un pantalón azul, más bien recortado que corto, unas botas usadas, de segunda mano, o mejor, de segundos pies, y una camisola que su madre cuidaba de planchar el sábado (144).	*sábado
	Lo que vamos a contar pasó en un <b>domingo</b> . <i>El Majito</i> salió brincando de su casa para ir a enredar a las ajenas (145).	
	No había ido con gusto al trabajo por ser <b>domingo</b> . Nunca iba con gusto, porque él daba a la rueda y su tía cobraba (167).	
	Los <b>domingos</b> por la mañana, si esta es de abril o mayo, los encantos de Madrid se multiplican; crecen la animación y el regocijo; hay bulla que no aturde y movimiento que no marea (170).	*mañana, abril, mayo
	¿Al teatro? Que si quieres... Los domingos la hace ir a misa, y aquí paz (337).	
	Lo primero que me encarga es que vaya a misa todos los <b>domingos</b> . Dice que conviene no dar mal ejemplo al pueblo (349).	
	Don José iba a El Escorial los <b>domingos</b> en el tren de recreo cuando Melchor quedaba en Madrid. ¡Qué feliz aquel día! ¡Diez horas con Isidora y con <i>Riquín</i> ! (374).	
	Aquel día, que era <b>domingo</b> , <i>Riquín</i> había sido elevado a la silla metropolitana, y estaba oficiando de pontifical cuando su mamá y Juan José disputaban (483).	

<b>MAÑANA</b>		
<b>Aurora</b>	La <b>aurora</b> le encontraba engolfado en la misma tesis, y a Rufete diciendo con espantosa jovialidad: «No me convence, no me convence Su Señoría» (75).	

	¡ <b>La aurora!</b> , aun en una casa de locos es alegre; aun allí son hermosos el risueño abrir de ojos del día y la primera mirada que cielo y tierra, árboles y casas, montes y valles se dirigen (75)	
	Todas sus ideas tenían como un tinte de <b>aurora</b> ; detrás de cuanto pensaba, creía notar un resplandor delicioso, el cual, demasiado vivo para contenerse en su alma, salía por los sentidos afuera y matizaba de extrañas claridades todos los objetos (170).	
	¡Oh! La luz de aquel día, de aquel jueves, 11 de febrero, tenía para ella un tinte sonrosado y divino, lleno de poesía y de esperanza, como si todo el día fuera <b>aurora</b> (260).	*día, jueves, febrero
<b>Amanecer</b>	Poco después de <b>amanecer</b> se dirigió al loquero y le dijo: «Hoy no estoy para nadie, absolutamente para nadie» (77).	
	En el domicilio de su pariente y padrino, don José de Relimpio (de quien se hablará cuando sea menester), pasó Isidora la noche de aquel día de abril, esperando con impaciencia el <b>amanecer</b> del siguiente para visitar a Encarnación y a su hermanito, que habitaban en uno de los barrios más excéntricos de Madrid (94).	*noche, abril
	Don José andaba a gatas sirviendo de caballo a <i>Riquín</i> , ya vestido desde el <b>amanecer</b> de Dios, y Mariano cantaba en la cocina rasgueando una guitarra (354).	
<b>Alba</b>	Así, mucho antes del <b>alba</b> , Isidora, despierta y nerviosa, imaginaba estar en la casa de su tía y de su hermano; (94).	
	-Inevitable -gritó Relimpio descargando el puño sobre la mesa y rompiendo un plato-. Elija usted hora y arma. Si quiere usted, a la <b>hora del alba</b> (412).	*hora
<b>Mañana</b>	Estos pobres orates somos nosotros mismos que dormimos anoche nuestro pensamiento en la variedad esplendente de todas las ideas posibles, y hoy por la <b>mañana</b> lo despertamos en la aridez de una sola (72).	
	Últimamente le pusieron una blusa azul. Pero una <b>mañana</b> se comió la mitad (74).	
	Se tragaba mil discursos, artículos, sueltos, decretos, y cuando llegaba la <b>mañana</b> (porque el trabajo duraba toda la noche) y volvía a casa, no descansaba, no, señor (84).	*noche
	Ahí le puse en esa de los <i>Herejes</i> , donde dicen la misa por la tarde y el rosario por la <b>mañana</b> (98).	*tarde
	Cinco días después de su llegada a Madrid y a los cuatro de la escena con la <i>Sanguijuelera</i> , levantóse Isidora más tarde que de costumbre, por haber dormido la <b>mañana</b> , y se arregló aprisa (115).	*día
	Espantóse de no haber previsto lo que le pasaba, y comparo la serenidad de la <b>mañana</b> con el apuro y desasosiego de la tarde (167).	*tarde
	Había estado toda la <b>mañana</b> esperando con mucho anhelo la hora de soltar el trabajo (167).	*hora
	Los domingos por la <b>mañana</b> , si esta es de abril o mayo, los encantos de Madrid se multiplican; crecen la animación y el regocijo; hay bulla que no aturde y movimiento que no marea (170).	*domingo, abril, mayo
	En uno de los testers estaba el gran piano de Erard donde tocaba <b>mañana</b> y tarde el jovencito que había venido con la señora; [...] (198).	*tarde
	Estaba una <b>mañana</b> el buen hombre en el patio, cuando se abrió la puerta y aparecieron tres personas (208).	
	[...] después, tarareando una cancioncilla, pasaba la vista por los periódicos de la <b>mañana</b> , daba algunas órdenes a sus escribientes y se ocupaba un poco de teatros y diversiones (227).	
	Por concluir nuestro panegírico con un hecho concreto de la vida del santo, diremos que una <b>mañana</b> don Manuel mandó que no entrase nadie (228).	

	Pero llegaba la <b>mañana</b> del 24, y entonces don José era la imagen de la felicidad, siempre que nos representemos a esta embozada en su capa y con su gran cesto enganchado en el brazo derecho (241).	*día
	A la siguiente <b>mañana</b> , no repitió Mariano sus exigencias de la noche de Navidad. Estaba de buen humor, alegre, saltón, inquieto y condescendiente (255).	*noche
	Toda la <b>mañana</b> la pasó en estos pensamientos (261).	
	Se confirma lo que esta <b>mañana</b> se decía -murmuró don José demostrando una gran pesadumbre-. El Rey se va, renuncia a la corona, y a mí no hay quien me quite de la cabeza que es la persona más decente (272).	
	Sabe que el poner casa la de Rufete no puede atribuirse aún a sospechosos motivos; sabe, pues hay obligación de que se te diga todo, que <b>el mismo día 12 por la mañana</b> recibió nuestra hermosa protagonista dos cartas de Tomelloso (280)	*día
	Una <b>mañana</b> de diciembre de 1875, estaba Isidora triste y sin sosiego. Sus idas y venidas dentro de la casa, sin motivo aparente de tal actividad, indicaban que algo muy grave ocurría (302).	*diciembre, año
	Con la concisión de los grandes apuros, dijo que era cuestión de vida o muerte para ella reunir en aquella <b>mañana</b> cierta suma, y que contaba con la generosidad de su tía, a quien otras veces había pedido caudales, reembolsándoselos con buenos intereses (303).	
	Veamos cómo pasaba el tiempo la dueña de la casa. Entre bañarse, peinarse, vestir y arreglar a <i>Riquín</i> , se le iba la <b>mañana</b> (317).	
	Podía pensar a mis anchas, y pensar en ti como me diera la gana. Llegó la <b>mañana</b> . ¿Qué creerás que hice? La cantidad era enorme (344).	
	Segura, pues, Isidora de que habría con qué desayunarse a la venidera <b>mañana</b> , pasó tranquila la noche (388).	*noche
	Esta noche, tú y yo nos entenderemos. Las horas, que se arrastran pesadamente de la <b>mañana</b> a la noche, despidiendo como una baba pegajosa, empapan mi alma en desesperación (415).	*noche, hora
	Por la <b>mañana</b> , despertáronla los gritos y desaforadas blasfemias de una mujer que moraba al otro lado del tabique de su cuarto, el graznido de un ave domesticada, el ruido de la calle, el bullicio de la próxima <i>Sala primera</i> , y el <i>tan tan</i> de la campana de Montserrat, iglesia del convento que hoy es prisión del bello sexo (430).	
	Poco le faltaba aquella <b>mañana</b> para figurarse que todo Madrid la compadecía, que era el ídolo de multitudes, que se hacía interesantísima, que era un tipo novelesco, y aun que salían por aquí y por allá bravos caballeros dispuestos a hacer cualquier barrabasada por sacarla de aquel mal paso (431).	
	Mi dinero se salvó en un papel, el auto de prisión; porque trapitos por aquí, trapitos por allá, el caprichito <i>A</i> , la chuchería <i>B</i> , ello es que se me evaporaron diez o doce mil reales en una <b>mañana</b> (446).	
	No durmió en toda la noche, no comió nada a la <b>mañana siguiente</b> (452)	*noche
	Todo fue inútil para calmarla; pero al fin el exceso de la irritación trajo a la <b>mañana</b> siguiente el agotamiento y con él la remisión de un mal tan penoso (465).	
	<i>La Sanguijuelera</i> acompañó a su sobrina a la siguiente <b>mañana</b> , obsequiándola con una retahíla de preciosos consejos que debieran reunirse y archivarse como uno de los mejores ejemplos de la sabiduría humana (466).	
	Esta <b>mañana</b> salió muy temprano (469).	
	En fin, esta <b>mañana</b> me dijo unas cosas que me han partido el corazón (487).	

	Por la noche Augusto, después de prescribirle el reposo, se retiró seguro de hallarla mejor al día venidero, lo que no resultó cierto, porque a la siguiente <b>mañana</b> encontró el médico en su infeliz enferma el mismo silencio, la misma apatía lúgubre y la propia indiferencia del día precedente (494).	*noche
<b>Mediodía</b>	Si esperaba para determinada hora un suceso cualquiera que la interesase, visita, entrevista, escena, diversión, desde <b>mediodía</b> o medianoche antes el suceso tomaba en su mente formas de extraordinario relieve y color, desarrollándose con sus cuadros, lugares, perspectivas, personas, figuras, actitudes y lenguaje (94).	*medianoche, hora
	No usaba más que una comparación. Para él, todo era... <i>como la luz del mediodía</i> (456).	
	-¡Probado!... ¡Si está más claro que la luz del <b>mediodía</b> ! No se trata ya del pleito de filiación, ni Ese es el camino. Eso es cosa juzgada (457).	
	-¿Conque paparrucha?... ¡Ay niña, niña, usted no sabe lo que se dice! La falsificación es tan clara, tan evidente como la luz del <b>mediodía</b> (457).	

<b>TARDE</b>		
	El no se dará cuenta del cambio de situación. Si se exacerba <b>esta tarde</b> , será preciso encerrarle (70).	
	Ahí le puse en esa de los <i>Herejes</i> , donde dicen la misa por la <b>tarde</b> y el rosario por la mañana (98).	*mañana
	¡Ay! Isidora, Isidora, yo te amo, yo te idolatro. ¡Qué hermoso es el mundo! ¡Qué bella está la <b>tarde</b> ! ¡Cómo alumbra el sol! ¡Qué linda eres y yo qué feliz! (128).	
	Sus ojos claros, serenos y como velados, eran, según decía Miquis, de la misma sustancia con que Dios había hecho el crepúsculo de la <b>tarde</b> (131).	
	Espantóse de no haber previsto lo que le pasaba, y comparo la serenidad de la mañana con el apuro y desasosiego de la <b>tarde</b> (167).	*mañana
	Pero al fin, con gusto o sin él, allá fue tranquilo, pensando en que por la <b>tarde</b> se divertiría en el Canal o en la Arganzuela (167).	
	Nada sacó en limpio Isidora de las diligencias de <b>aquella tarde</b> , sino un nuevo gasto en coches y tranvías (176).	
	En uno de los testers estaba el gran piano de Erard donde tocaba mañana y <b>tarde</b> el jovencito que había venido con la señora; [...] (198).	*mañana
	Las niñas dejaban la costura aquel día; no se pensaba más que en la cena, y entre componerse para ir al Teatro Martín con Miquis, y ayudar un poco a su madre, <b>se les pasaba la tarde</b> (241).	
	Por la <b>tarde</b> ocupábase de instalar la mesa en la sala, por ser el comedor muy pequeño para tan gran festín (241).	
	Por la <b>tarde</b> , Mariano salió solo, cuando su hermana no estaba en el cuarto, y volvió ya muy entrada la noche, todo sucio, desgarrado, la camisa rota y la corbata hecha jirones (255).	*noche
	A principios de febrero, Joaquín visitó una <b>tarde</b> a Isidora para anunciarle que la señora marquesa de Aransis había llegado de Córdoba y deseaba verla (259).	*febrero
	La señora marquesa de Aransis se había dignado fijar el día siguiente, 11 de febrero, <b>a las cuatro de la tarde</b> , para recibir a la señorita de Rufete (259).	*hora, día, febrero
	En el tiempo había aquel día un monstruoso pliegue: <b>las cuatro de la tarde</b> (260).	*hora
	Aquella diadema de sombra daba a su rostro matices de poesía crepuscular, como si todo él estuviese formado con tintas y rasgos tomados de la melancolía y sosiego de <b>la tarde</b> (261).	

	Sólo exceptuaba de este chaparrón al bueno de D. José, para quien destinaba <i>in mente</i> la plaza de tenedor de libros en cierta casa. Don José, como siempre, la acompañó <b>aquella tarde</b> (262).	
	Isidora no le contestaba y adelante seguía, llevándolo como rodrigón. Ella miraba al suelo, él el cielo. Sin saber cómo, halláronse en las Vistillas. <b>Caía la tarde</b> (270).	
	Toda <b>aquella tarde</b> estuvo pensando en la clase de ocupación que más le convendría; pero sus grandes cavilaciones no llevaron luz ninguna a la confusión y perplejidad que en su mente reinaba (316).	
	<b>Por la tarde</b> , si no tenía que ir a casa del procurador, solía matar el fastidio en las iglesias, de donde resultó que en aquel periodo oyó más sermones y rezó más novenas que en el resto de su vida (317).	
	<b>Una tarde</b> notó que un señor la miraba con insistencia (318).	
	<b>A la tarde siguiente</b> observó que aquel señor de los ojos irreverentes entraba con unas damas muy guapetonas; que estas pasaban al centro, adornadas con la cinta de la cofradía, y que él se quedaba entre la masa de hombres (317).	
	Marianín, te diré que la vi ayer en misa. <b>Por la tarde</b> fui a sacar al niño a paseo. ¡Ah!; No sabes? Lo del pleito va bien (339).	
	Melchor se despidió <b>por la tarde</b> de su padre y de Isidora, diciéndoles que allí les quedaba la casa, que hicieran de ella lo que gustaran, porque él se iba a Barcelona a emprender un nuevo negocio (375).	
	Por fortuna, don José había tenido la inmensa suerte de encontrar <b>aquella tarde</b> a un bondadoso amigo que le facilitó la cantidad precisa para un mediano almuerzo (388).	
	<b>Esta tarde</b> misma hablaré con Emilia, y mañana te irás a vivir con esa gente, para que aprendas, víbora, para que veas, pantera, para que sepas, demonio con faldas, lo que es el bien (392).	
	Está pálida y ha llorado un poco, porque no puede apartar del pensamiento que su hijo y su padrino no tienen qué comer <b>aquella tarde</b> (395).	
	Le reconoceré ( <i>Escribe otro larguísimo párrafo, y pasa el tiempo y avanza la tarde.</i> ) (424).	
	La irritación y la vergüenza, unidas a un desorden nervioso que casi la privaba de sensibilidad, tuvieron a Isidora toda <b>aquella tarde</b> y noche en un estado parecido al sonambulismo (429).	*noche
	Olvidándose luego del muchacho, siguió pausadamente los pasos contados de su metódica vida; paseó un poco <b>por la tarde</b> , comió después, fue al café, regresó a su casa, y cuando se estaba acostando, ¡ay Dios!, oyóse un estrépito tal, que no parecía sino que reventaba una mina junto a la casa y que esta se venía abajo de golpe (448).	
	Por aquí, por la Carrera abajo, verá la gente que va a paseo, verá los coches, subirá al Retiro, y me estaré allí toda la <b>tarde</b> (449).	
	Cuando Mariano se retiró aquella noche a su miserable alojamiento, después de vagar <b>toda la tarde</b> y parte de la noche por las calles sin tomar alimento, sufrió un ataque epiléptico (452).	*noche
	Con ser tan abultados los autos, no contenían tantas ideas, tantas fórmulas de investigación, tantos ni tan variados argumentos como los que ella febrilmente acumulaba en su cerebro <b>aquella tarde</b> , aquella noche, y en las horas claras y oscuras de tres días sucesivos (463).	*noche, hora, día
	No le haré a usted compañía <b>esta tarde</b> , porque voy a comer con <i>Frascuolo</i> y el marqués de Torbiscón (481).	
	Ya lo sabía... Toma, si le vi, le vi <b>una tarde</b> . Yo iba por la Red de San Luis y pasó él en coche. Me vio, pero el tunante fingió que no me veía (488).	
	Y <b>en la tarde</b> del día anterior, una mujer vestida de negro con un mantón echado por la cabeza, alta, flaca, vieja, semejante a una momia animada por	*día

	la aflicción, acechaba en las proximidades del Palacio Real la salida y paso de un coche (492).	
	<b>Por la tarde</b> , cuando Miquis, después de su tercera visita, se retiraba, D. José cuchicheó con él en la escalera (494).	

<b>NOCHE</b>		
	Estos pobres orates somos nosotros mismos que dormimos <b>anoche</b> nuestro pensamiento en la variedad esplendente de todas las ideas posibles, y hoy por la mañana lo despertamos en la aridez de una sola (72).	*mañana
	Trabajaba <b>todas las noches</b> junto a un quinqué de petróleo que le abrasaba la frente. Se tragaba mil discursos, artículos, sueltos, decretos, y cuando llegaba la <b>mañana</b> –porque el trabajo duraba <b>toda la noche</b> – y volvía a casa, no descansaba, no, señor (84)	*mañana
	Aunque al salir de su cuarto cerraba siempre, yo hallé <b>una noche</b> medios de abrir, y vimos todo (84).	
	En el domicilio de su pariente y padrino, don José de Relimpio (de quien se hablará cuando sea menester), pasó Isidora <b>la noche</b> de aquel día de abril, esperando con impaciencia el amanecer del siguiente para visitar a Encarnación y a su hermanito, que habitaban en uno de los barrios más excéntricos de Madrid (94).	*abril, amanecer
	Si esperaba para determinada hora un suceso cualquiera que la interesase, visita, entrevista, escena, diversión, desde mediodía o <b>medianoche</b> antes el suceso tomaba en su mente formas de extraordinario relieve y color, desarrollándose con sus cuadros, lugares, perspectivas, personas, figuras, actitudes y lenguaje (94).	*mediodía, hora
	Es domingo, hoy no tiene clase, y <b>anoche</b> me dijo que quería enseñarme las cosas bonitas de Madrid, el Museo, el Retiro, la Castellana (115).	*domingo
	–¿Quieres ir <b>esta noche</b> al Teatro Real? ¡El teatro Real! Otro golpe mágico en el corazón y en la mente de la sobrina del Canónigo (138)	
	Dejémosla mal dormida, abrazada consigo misma, a las altas horas <b>de la noche</b> , cuando todo ruido cesara en la casa (142).	*horas
	<b>Una noche de verano</b> , sin embargo, en que estaba toda la familia reunida en el comedor, como de costumbre, don José empezó a mover la máquina (182)	*verano
	<b>Muchas horas de la noche</b> pasaba en su casa en tétrica conversación con las patas de las mesas, o bien escribiendo con mano temblona lo que, según él, le decían este y el otro espíritu; y aunque tales majaderías no agradaban mucho a doña Laura, por ser remachada católica, la bendita señora no le decía una palabra, ni trataba de arrancar de la mente de su hijo las telarañas de aquella ridícula doctrina (192).	*hora
	Llegaba a su casa <b>todas las noches</b> entre una y dos de la madrugada, fatigado, triste, pensativo; soltaba la capa; ponía los codos sobre la mesa del comedor, las quijadas entre las palmas de las manos, y así se quedaba media hora o más en reposada meditación (194).	*hora
	Llegó <b>la temprana noche</b> . La marquesa había resuelto abrir el cuarto de su hija difunta, que estaba cerrado desde la muerte de esta, acaecida nueve años antes (198).	*año
	¿Qué campanas son estas? ¡Las cuatro! Si estoy despierta, si no he dormido nada, sí estoy en mi cuarto miserable... Dios no quiere que yo descance <b>esta noche</b> . Me volveré de este otro lado (217).	*hora
	A la siguiente mañana, no repitió Mariano sus exigencias de <b>la noche</b> de Navidad. Estaba de buen humor, alegre, saltón, inquieto y condescendiente (255).	*mañana

	Por la tarde, Mariano salió solo, cuando su hermana no estaba en el cuarto, y volvió ya muy entrada <b>la noche</b> , todo sucio, desgarrado, la camisa rota y la corbata hecha jirones (255).	*tarde
	<b>Y por la noche</b> , ¡cómo se anticipó a los sucesos! ¡Con qué vigor y fuerza de fantasía construyó en su mente la persona de la marquesa, a quien nunca había visto, y qué bien imaginaba, falsificando la realidad, el cuadro que las dos harían, abrazadas, llorando juntas, sin poder expresar la multitud de afectos propios de un modo tan sublime! (260).	
	No faltaría más...; ¡ir tú sola, <b>de noche</b> , por esas calles! En Madrid hay mucho atrevido. Te lo digo con franqueza, porque yo no soy ningún anacoreta. A los pícaros españoles nos gustan tanto las hembras bonitas... No, hija, no. No puedes <b>andar sola de noche</b> . Estás cada día más guapa, y por dondequiera que vas llamas la atención (274).	
	Madrid, a <b>las ocho y media de la noche</b> , es un encanto, abierto bazar, exposición de alegrías y amenidades sin cuento (274).	*hora
	El cargo principal que contra Isidora se formulaba era que se había quedado fuera de casa en la <b>noche del 11</b> . «Nada, nada -dijo la iracunda señora a su marido del modo más imperioso-. Esa... <i>Sardanápala</i> no tiene que poner más los pies en mi casa. Si la ves, dile que mande por sus cuatro pingos y por los papelotes de su padre». Y en efecto, <b>al anocheecer del 12</b> , Isidora mandó por su equipaje. ¡Temblad, humanos!..., ¡ponía casa! (279).	
	Otras muchas cosas quisiera decirte; pero como creo haber manifestado las más importantes, no digo más, porque las fuerzas me faltan. Acuérdate de lo mucho que hemos hablado de esto en las largas <b>noches</b> de invierno (285).	*invierno
	Sostienes que ese vicio, aberración o como quiera llamarle Miquis, es una fuente de consuelos para ti. Ya, ya se conoce tu sistema. Después de un día de penas, apuros, celos y disputas, llega <b>la noche</b> , y para consolarte... das un baile. ¡Qué gracioso! (301).	
	No prolongaremos la relación circunstanciada de lo que hablaron <b>aquella noche</b> padrino y ahijada (315).	
	Convenciábase pronto de que era imposible; sonaba la campanilla de la puerta anunciando acreedores que entraban fieros como leones; y a los tormentos de zozobra y vergüenza seguían horas y <b>noches enteras</b> de tristeza y desaliento. El nuevo día llegaba acompañado de la escasez, de la privación, de la miseria (319).	*hora
	A <b>medianoche</b> no había dormido aún; estaba sola. Podía pensar a mis anchas, y pensar en ti como me diera la gana. Llegó la mañana. ¿Qué crearás que hice? La cantidad era enorme (344).	*mañana
	– <b>Hace pocas noches</b> –le dijo– comí en casa de la duquesa con tu Pez. Parece que se va a nadar a la Habana, porque aquí se queda en seco. Le han escamado los usureros. ¿Sabes que me da lástima? Es lo que llaman un buen muchacho, servicial, amable, cariñoso, débil, y que no hace daño a nadie más que a sí mismo (367).	
	Con estas y otras cosas, Isidora cayó en grave tristeza. Sus insomnios se repetían casi todas <b>las noches</b> , atormentándola con el alternado suplicio de ilusiones locas y de miserias reales, de delirio suntuario y de terror o desengaño (372).	
	En todo este periodo de desastre, en que los tres desgraciados habitantes de aquella casa –Abades, 40– se iban desprendiendo de su equipaje, como el buque náufrago que arroja su carga para mantenerse una hora más sobre las olas, Juan Bou los visitaba <b>todas las noches</b> después del trabajo (377).	
	Era de <b>noche</b> . Al día siguiente pondría en ejecución su pensamiento. Por fortuna, don José había tenido la inmensa suerte de encontrar aquella tarde a un bondadoso amigo que le facilitó la cantidad precisa para un mediano almuerzo. Segura, pues, Isidora de que habría con qué desayunarse a la	*mañana, hora

	venidera mañana, pasó tranquila la <b>noche</b> . A <b>las once</b> del siguiente día llamaba a una puerta (388).	
	<b>Por la noche</b> fue Miquis un momento cuando estaban comiendo (399).	
	«Emilia, Juan José, amigos queridos: no soy digna de vivir en vuestra casa. Cuidad de mi hijo <b>esta noche</b> . Tened lástima de mí» (406).	
	Convidado por Bou al banquete que celebraba a la siguiente noche, fue don José vestido con su levitita anticuada y su corbata azul de alfiler. Grave y silencioso estuvo <b>toda la noche</b> , sin que los demás comensales pudieran comunicarle su alegría (411).	
	<b>Esta noche</b> , tú y yo nos entenderemos. Las horas, que se arrastran pesadamente de la mañana a <b>la noche</b> , despidiendo como una baba pegajosa, empapan mi alma en desesperación (415).	*mañana, hora
	<i>Es de noche. Agonizante luz de un quinqué con pantalla torcida y sucia alumbraba la estancia. JOAQUÍN, cansado de dar vueltas por el cuarto y de fumar cigarrillos, se arroja vestido a la cama y se duerme. ISIDORA se reclina en el sofá y cierra los ojos. Pero no pudiendo dormir, habla consigo misma</i> (421).	
	¡Que claridad! ¡Qué feo y antipático es el día! Prefiero <b>la noche, tapadora y discreta</b> (423).	
	Luego que almuerce dictaré mis últimas disposiciones, y en cuanto <b>llegue la noche, la querida noche</b> (423).	
	La irritación y la vergüenza, unidas a un desorden nervioso que casi la privaba de sensibilidad, tuvieron a Isidora toda aquella tarde y <b>noche</b> en un estado parecido al sonambulismo (429).	*tarde
	<b>Llegada la noche</b> le servían una cena, que no quiso probar, y al fin, sola, encerrada, abrumada por la pena, el cansancio y la jaqueca, se recostó en la cama, donde su cerebro le reprodujo una, dos, tres veces o más, la serie de impresiones y sucesos que hemos referido (430).	
	Este es para <b>esta noche</b> . <b>Anoche</b> puse uno en la puerta de la casa del duque, y cuando reventó cayeron todos los cristales de dos casas (440).	
	Cuando Mariano se retiró <b>aquella noche</b> a su miserable alojamiento, después de vagar toda la tarde y parte de la noche por las calles sin tomar alimento, sufrió un ataque epiléptico (452).	*tarde
	No durmió en <b>toda la noche</b> , no comió nada a la mañana siguiente (452).	*mañana
	<b>Las noches siguientes</b> las pasó también sin dormir. Un malestar inexplicable que a veces tomaba formas como de entusiasmo, a veces como de abatimiento letal, actuaba sin cesar dentro de él, absorbiendo todas sus fuerzas y pensamiento (453).	
	Con ser tan abultados los autos, no contenían tantas ideas, tantas fórmulas de investigación, tantos ni tan variados argumentos como los que ella febrilmente acumulaba en su cerebro aquella tarde, <b>aquella noche</b> , y en las horas claras y oscuras de tres días sucesivos (463).	*día, tarde, hora
	Su tío, engañado por Rufete, había representado con ella la comedia funesta que tan desgraciada la había hecho. ¡Cuántas veces en las <b>noches</b> del invierno él la embelesaba diciéndole que sería marquesa, que tendría palacio, coches, lacayos, lujos sin fin, y riquezas semejantes a las de <i>Las mil y una noches!</i> (463).	*invierno
	Al tercer día de andar en brega con estas dudas y sospechas, tomando muy poco alimento, sin dormir, llena de fiebre y medio trastornada, Isidora llegó al colmo de la crisis. <b>Una noche</b> , hallándose sola, corrió furiosa a la reja, se agarró a ella, deseosa de hacerla pedazos, y a gritos, que alborotaron la calle, decía: –Y, sin embargo, soy noble. ¡Jueces, notarios, abuela, gente toda que me tenéis aquí, yo soy noble! (464).	*día
	Pasados tres meses desde que la Rufete salió de la cárcel, Emilia, dando noticia al médico de las observaciones que hacía en la persona de aquella, le	*mes

	decía <b>una noche</b> : –Desde la primera vez que vino en esta temporada hasta ahora ha variado tanto (484).	
	<b>Por la noche</b> Augusto, después de prescribirle el reposo, se retiró seguro de hallarla mejor al día venidero, lo que no resultó cierto, porque a la siguiente mañana encontró el médico en su infeliz enferma el mismo silencio, la mismo apatía lúgubre y la propia indiferencia del día precedente (494).	*mañana

<b>HORAS</b>		
	En el dormitorio no cesaban, <b>ni aun a horas avanzadas</b> , los cantos y gritos (75).	
	Redoblan, <b>en aquella hora del despertamiento general</b> , sus acostumbrados dislates, hablan más alto, ríen más fuerte, se arrastran y se embrutececen más; algunos rezan, otros se admiran de que el sol haya salido de noche, aquel responde al lejano canto del gallo, este saluda al loquero con urbanidad refinada; quién pide papel y tinta para escribir la carta, ¡la indispensable carta del día!; quién se lanza a la carrera, huyendo de un perseguidor que aparece montado en el caballo del día, y todo aquel carnavalesco mundo comienza con brío su ordinaria existencia (76).	
	A la <b>misma hora que esto pasaba</b> , una joven llegó a la puerta del establecimiento (78).	
	Iba a la oficina casi todos los días y se pasaba en ella <b>lo menos dos horas</b> . Fue secretario de tres Gobiernos de provincia y no llegó a gobernador por intrigas de los del partido (83).	
	Si esperaba para <b>determinada hora</b> un suceso cualquiera que la interesase, visita, entrevista, escena, diversión, <b>desde mediodía o medianoche</b> antes el suceso tomaba en su mente formas de extraordinario relieve y color, desarrollándose con sus cuadros, lugares, perspectivas, personas, figuras, actitudes y lenguaje. Así, mucho <b>antes del alba</b> , Isidora, despierta y nerviosa, imaginaba estar en la casa de su tía y de su hermano [...] (94).	*mediodía, medianoche
	Las <b>ocho</b> serían cuando salió para hacer verdadero lo imaginado; pero como tenía que ir desde la calle de Hernán Cortés a la de Moratines, en el barrio de las Peñuelas, deteniéndose y preguntando por no conocer muy bien a Madrid, ya habían dado las <b>diez</b> cuando entró por el conocido y gigantesco paseo de Embajadores (95).	
	– <b>Pronto serán las doce</b> –indicó la anciana-. Esperemos a que levanten el trabajo, y nos iremos los tres a comer (106).	
	Se desbarataba riendo, y después le acometió una tos de hilaridad que le hizo suspender el diálogo <b>por más de un cuarto de hora</b> (110).	
	Miquis se echó a reír, y como si tuviera gusto en despoetizar la hermosa situación en que ambos se encontraban, dijo de improviso: –Isidora, ayer he estado trabajando en el anfiteatro con el Dr. Martín Alonso <b>desde las dos hasta las cinco</b> . Éramos tres alumnos. Le ayudábamos a hacer la autopsia de un viejo que murió de corazón. ¡Si vieras, chica!... Cuando el doctor no estaba allí, cogíamos uno de los brazos del muerto, y ¡zas!, nos pegábamos bofetadas unos a otros... Isidora dio un grito (119).	
	–Pues yo te adoro. Mientras más me desdeñas, más me gustas. Cuando pienso que ya se <b>acerca la hora</b> de separarnos, no sé qué me da... Se me antoja robarte (137).	
	Dejémosla mal dormida, abrazada consigo misma, <b>a las altas horas</b> de la noche, cuando todo ruido cesara en la casa (142).	*noche
	Aquel día, aunque era festivo, el soguero tenía trabajo <b>hasta las doce</b> . No había querido ir Mariano; pero su severa tía le cogió por una oreja, y... ¡Valiente holgazán! (145).	
	Había estado toda la mañana esperando con mucho anhelo la <b>hora de soltar el trabajo</b> . Contaba los segundos por las vueltas de la odiosa rueda.	*mañana, segundo

	Creíase motor del misterioso reloj del tiempo. Dale que le dale, había llegado <b>al fin la hora</b> , y la manivela, que para él era parte de sus propias manos, se había quedado sola en el taller, quieta y muda (167).	
	En efecto; además de que en su cuarto, a solas, se pasaba las <b>horas muertas mirándose</b> , no entraba en pieza alguna donde hubiese un espejillo sin que, ya con disimulo, ya sin él, se echase una visual para examinar su empaque, y atusarse después el bigote, o poner mano en los contados cabellos que venían flébiles y pegajosos, desde la nuca, a tapar el gran claro de la coronilla (179).	
	Cuando llegaba <b>la hora del reposo</b> la cubría [la máquina de coser] y la abrigaba bien para que no le cayese polvo (182).	
	Había en el comedor un reloj de pared que era el Matusalén de los relojes. Su mecanismo tenía, al andar, son parecido a choque de huesos o baile de esqueletos. Su péndulo descubierto parecía no tener otra misión que ahuyentar las moscas, que acudían a posarse en las pesas. Su muestra amarilla se decoraba con pintada guirnalda de peras y manzanas. De repente, cuando más descuidada estaba la familia, dejó oír un rumor amenazante. Allí dentro iba a pasar algo tremendo. Pero tanta fanfarronería de ásperas ruedas se redujo a dar la hora. <b>Sonaron once golpes de cencerro</b> (185).	
	Don José tenía la costumbre de acostarse <b>una hora más tarde</b> que su señora y niñas, y <b>esa hora</b> la empleaba en leer <i>La Correspondencia</i> , deleite sin el cual no podía pasar, y después de hacer cigarrillos de papel, valiéndose de un aparato conocido, cilindro de madera lleno de agujeritos, donde se introduce el papel liado, y se cargan y atascan después de picadura (185).	
	Cuando <b>el reloj dio las doce</b> , retiróse don José, dejando <i>La Correspondencia</i> sobre la mesa, para que la leyera Melchor, que entraba siempre alrededor de las dos (186).	
	<b>Muchas horas de la noche</b> pasaba en su casa en tétrica conversación con las patas de las mesas, o bien escribiendo con mano temblona lo que, según él, le decían este y el otro espíritu; y aunque tales majaderías no agradaban mucho a doña Laura, por ser remachada católica, la bendita señora no le decía una palabra, ni trataba de arrancar de la mente de su hijo las telarañas de aquella ridícula doctrina (192).	*noche
	Llegaba a su casa todas las noches <b>entre una y dos de la madrugada</b> , fatigado, triste, pensativo; soltaba la capa; ponía los codos sobre la mesa del comedor, las quijadas entre las palmas de las manos, y así se quedaba <b>media hora o más</b> en reposada meditación (194).	*noche
	Descansó <b>hasta las dos</b> , hora en que el jovencito que la acompañaba se puso al piano para tocar difícilísimos ejercicios, y no lo dejó <b>hasta la hora de comer</b> (198).	
	Había sido discípulo y era ya émulo de los primeros pianistas franceses. Orgullosa de esta aptitud, la marquesa obligaba al muchacho a estudiar <b>diez horas al día</b> . Sin hacerle caso aquella noche, ni aun darse cuenta de lo que el niño tocaba, la ilustre señora, solicitada de otros pensamientos y emociones más crudas y reales que las que produce la música, seguía mirando todo (200).	
	Mirando esto, la marquesa recordó el más triste detalle de aquel día triste. <b>Pocas horas antes</b> de morir, su hija, creyéndose bien por una de esas raras alucinaciones del temperamento, que son la más tremenda ironía de la muerte, había tenido el antojo de engalanarse (201).	
	Y ved aquí un banquero que <b>pasaba horas largas</b> limpiando metales, quitando el polvo, haciendo recorrer tejados y chimeneas, y cobrando, por ayudar al administrador, los recibos de inquilinato de las muchas casas que el marquesado de Aransis posee en Madrid (207).	

	Siento llegar a ese lindo ganso de Melchor: <b>es la una</b> . Yo debería dormirme (214).	
	Me acuerdo de mi hermano preso, y la cabeza se me despeja, doliéndome. Está visto, no me dormiré <b>hasta las dos</b> (215).	
	¡Qué hermosa soy! Cada día estoy mejor. Soy cosa rica, todos lo afirman y es verdad... ¡Dios de mi vida, <b>las dos!</b> Este chasquido que oigo es el muellecito de la caja en que Melchor guarda su pipa (215).	
	Vamos, ¿pues no me estoy riendo, cuando <b>son las dos</b> y no he podido dormirme? Virgen Santísima, sueño, sueño, olvido (216).	
	Yo... ya ves; y en cuanto a Mariano, deja que salga de esa maldita cárcel, que se afine, que se pulimente, que se instruya... ¡Dios me valga! <b>¡Las tres!</b> ¿Pero <b>las horas se han vuelto minutos?</b> La noche vuela, y yo no duermo. Daré otra vuelta y cerraré los ojos; los apretaré aunque me duelan... ¿Por qué no puedo estar quieta un ratito largo? (216).	*minuto
	¿Qué campanas son estas? <b>¡Las cuatro!</b> Si estoy despierta, si no he dormido nada, sí estoy en mi cuarto miserable... Dios no quiere que yo descanse esta noche. Me volveré de este otro lado (217).	
	Por nada del mundo lo aceptaría... ¡Humillarme yo!... Antes morir... <b>¡Las cinco,</b> Virgen del Carmen, y yo despierta! (217).	
	Con cuánta frialdad le despedí..., y ahora me muero porque vuelva... ¡Jesús, <b>acaban de dar las cinco y ya dan las seis!</b> Esto no puede ser. Ese reloj está borracho (217-218).	
	El día en que tenga con qué pagar a esa mujer feroz, será el más alegre de mi vida... <b>¡Las siete ya!</b> Quiero dormir, aunque no despierte más (218).	
	<b>¡Las ocho,</b> Dios de mi vida! Me levanto. Dormiré mañana a la noche (218).	
	Bostezaba en la oficina, cobraba su sueldo, <b>esperaba con ansia la hora</b> y la calle. Amados hermanos míos, tiempo es ya de que digamos con el ángel. <b>¡Ave, María!</b> (226).	
	Serían <b>las cuatro</b> cuando Isidora, acompañada de su padrino, llegó al portal de la casa de Joaquín Pez (232).	
	¡De qué manera y con qué fecundidad de imaginación dio vida en su mente a la entrevista próxima a verificarse! Al llegar al portal, y al decir a don José: «Dése usted una vueltecita por el barrio y vuelva aquí <b>dentro de media hora</b> », ya había ella desarrollado en sí misma cien visiones distintas de lo que había de pasar (232).	
	Don José, a quien <b>las horas se le hacían siglos</b> , no pensaba en apuntar en el Diario ni en el Mayor los gastos extraordinarios de aquel día. Por la tarde ocupábase de instalar la mesa en la sala, por ser el comedor muy pequeño para tan gran festín (241).	*tarde
	La señora marquesa de Aransis se había dignado fijar el día siguiente, 11 de febrero, <b>a las cuatro de la tarde</b> , para recibir a la señorita de Rufete (259).	*tarde, día, febrero
	Su primer juicio fue para apreciar <b>lo que tardaba la hora</b> de su dignificación gloriosa; <b>la hora de una de las más grandes justicias</b> que había visto la tierra. En el tiempo había aquel día un monstruoso pliegue: <b>las cuatro de la tarde</b> (260).	*tarde
	<b>Dieron las tres.</b> Tomó de una gaveta, donde muy guardados estaban, los papeles que su tío le había dado, y que eran testimonio de su derecho incontestable; a saber: dos partidas de bautismo, varias cartas y otro documento interesantísimo (261-262).	
	Serían <b>las tres y media</b> cuando pasaron por la Puerta del Sol. A medida que se acercaba Isidora a los barrios próximos a San Pedro iba sintiendo turbación tan grande, que creyó le faltarían las fuerzas para llegar allá. <b>Miraba la hora en los relojes</b> de las tiendas y tabernas. Unos marcaban <b>ya las cuatro, otros las cuatro menos diez.</b> Nueva confusión. El tiempo	

	estaba también turbado. No sabía si apresurarse o detenerse. <b>No quería llegar ni antes ni después de la hora</b> (262).	
	Madrid, a <b>las ocho y media de la noche</b> , es un encanto, abierto bazar, exposición de alegrías y amenidades sin cuento (274).	*noche
	– Vaya, que tienes unas cosas... Ya <b>van a dar las diez</b> . Isidora no le hizo caso (277).	
	–Te los traeré <b>para las doce</b> . ¡Ay! ¿En qué parará esto?... – <b>Antes de las doce</b> , si puede ser. Váyase usted pronto para que vuelva pronto... Coja usted un coche (305).	
	Convenciase pronto de que era imposible; sonaba la campanilla de la puerta anunciando acreedores que entraban fieros como leones; y a los tormentos de zozobra y vergüenza <b>seguían horas y noches enteras</b> de tristeza y desaliento. El nuevo día llegaba acompañado de la escasez, de la privación, de la miseria (319).	*noche
	Dejaba de asistir al taller con harta frecuencia, y se pasaba <b>horas y más horas</b> en el café del Sur (335).	
	Ya faltase todo el día al taller de Bou, ya asistiese puntualmente, nunca dejaba de ir al café del Sur. A veces no estaba más que un rato, a veces <b>cuatro o cinco horas</b> (336).	
	–Ayer –dijo– estuvo don Melchor hablando <b>más de dos horas</b> con Juan Bou. Ha inventado una rifa para los pobres (339).	
	ISIDORA. Mira el reloj. JOAQUÍN. No me da la gana. ISIDORA. <b>¡Qué horas tan felices si no fueran tan cortas!</b> ( <i>Acaba el gorro de papel y se lo pone.</i> ) ¿Qué tal? (348).	
	ISIDORA. <b>Es hora de marcharme</b> . Mira el reloj. JOAQUÍN. Para que te desengañes ( <i>Mira el reloj.</i> ) ¿Ves? Todavía <b>me debes una hora</b> , según lo convenido. ISIDORA. <b>¡Una hora!</b> (Con pena.) Sesenta minutos me separan de la presencia de ese bruto. No le puedo apartar de mi imaginación. Es una pesadilla que me atormenta noche y día (349).	*minuto
	–Mucho me enfada –dijo con cierta gravedad parlamentaria– que haya usted ido sin mi permiso a la romería. Pero hubiera perdonado fácilmente esa falta. Otras no se pueden perdonar... Estoy aquí <b>desde las cuatro</b> esperándola a usted para decirle que se porta conmigo de una manera infame (357).	
	<b>¡Qué feliz aquel día! ¡Diez horas</b> con Isidora y con <i>Riquín!</i> (374).	
	–Isidora, Isidora —dijo balbuciente la hidra sin hiel. Después se calló por algún tiempo. <b>Pasó un cuarto de hora, que fue para él un cuarto de siglo</b> (383).	
	Era de noche. Al día siguiente pondría en ejecución su pensamiento. Por fortuna, don José había tenido la inmensa suerte de encontrar aquella tarde a un bondadoso amigo que le facilitó la cantidad precisa para un mediano almuerzo. Segura, pues, Isidora de que habría con qué desayunarse a la venidera mañana, pasó tranquila la noche. A <b>las once</b> del siguiente día llamaba a una puerta (388).	*noche
	Hablaron. Él, aunque joven, tenía el arte de la interrogación, y ella comprendía cuán ventajosas le serían la espontaneidad y franqueza. Así, al <b>cuarto de hora</b> de confesión, ya Miquis sabía los últimos episodios de la vida de ella, el viaje al Escorial, la penuria, la declaración de Bou, las proposiciones de aquellas tales (388).	
	Augusto deja a Isidora en su despacho, y tiene que resistir <b>durante una hora</b> la embestida de su suegro, el cual le habla de Sanidad y de la fundación de la Penitenciaría para jóvenes delincuentes (395).	

	-Inevitable -gritó Relimpio descargando el puño sobre la mesa y rompiendo un plato-. Elija usted hora y arma. Si quiere usted, a la <b>hora del alba</b> (412).	*alba
	Ayer te vio y quiso tirarte a la calle. Esta noche, tú y yo nos entenderemos. <b>Las horas, que se arrastran pesadamente de la mañana a la noche</b> , despidiendo como una baba pegajosa, empapan mi alma en desesperación. Esto ya no es vivir (415).	*mañana, noche
	Oye, oye, Isidora: <b>el reloj de las monjas ha dado las tres</b> . Tengo una debilidad... Si persistes en el sibaritismo de traer algo de la fonda, mándalo traer pronto, ya sea almuerzo, ya comida, porque me muero de hambre (417-418).	
	En todo el trayecto desde su cuarto a la salita, lo mismo al subir que al bajar, la Rufete era gran incentivo a la curiosidad de las presas, que se agolpaban a la puerta de la Sala para verla pasar, y luego estaban comentándola <b>tres o cuatro horas</b> (432).	
	Eres un talego. ¿Por qué te estás <b>dos horas</b> mirando al suelo? (444).	
	Con ser tan abultados los autos, no contenían tantas ideas, tantas fórmulas de investigación, tantos ni tan variados argumentos como los que ella febrilmente acumulaba en su cerebro aquella tarde, aquella noche, y <b>en las horas claras</b> y oscuras de tres días sucesivos (463).	*día, tarde, noche
	A eso de <b>las diez</b> almorzó en una taberna jamón con tomate, que estaba muy rico, y después había comprado un periódico y leído la mitad de él, indignándose con todas las picardías que denunciaba, y participando de la noble ira de sus redactores contra el Gobierno (471).	
	-¿A qué hora sale usted? ¿ <b>A las tres</b> ? Dígolo por traer una carretela para llevarla a usted a mi casa. ¿Usted se entera? (480-481).	
	Conque <b>hasta las tres</b> . Voy a ver a mi hermana, que se va a quedar muy triste, usted calcule, con la marcha de su amiga. Adiós... Abur, Pepillo (481).	
	-Que aunque parece que no habla, habla, sí, señor; hoy <b>a las doce</b> estuvo aquí una mujer que la viene persiguiendo <b>hace días</b> ... Es un dragón, ¿me entiende usted?... Pues Isidora charló largamente con ella. No pude entender lo que decían, porque me mandó salir fuera; pero hablaban con animación, y la mujer aquella, a quien vea yo partida por un rayo, le enseñaba, ¡ay!, muestras de vestidos (494).	
	<b>Las diez serían</b> cuando Relimpio, que había descabezado un sueñecillo, despertó con sobresalto porque oyó la voz de Isidora (495).	
	Como la puerta había quedado abierta, Miquis, Emilia y <i>Riquín</i> entraron sin necesidad de fatigar la campanilla a una hora que, según cálculos aproximados, debía de ser la de <b>las nueve de la mañana del día siguiente</b> (500).	
	Oyendo estos disparates, Emilia era un mar de lágrimas. Miquis la llevó a un cercano aposento, y en él la encerró con el pobre <i>Riquín</i> , que también lloraba, para que ambos no presenciasen el fin del buen Relimpio, el cual ocurrió <b>media hora más tarde</b> , y fue tranquilo y suave (501).	

<b>MINUTO</b>		
	En este reconocimiento del lugar empleó Isidora <b>menos de un minuto</b> (88).	
	<b>No tardó cinco minutos</b> en volver acompañada de una mujer joven y flacucha, insignificante, lacrimosa, horriblemente vestida, pero peinada con increíble esmero (101-102).	
	Yo... ya ves; y en cuanto a Mariano, deja que salga de esa maldita cárcel, que se afine, que se pulimente, que se instruya... ¡Dios me valga! ¡Las tres! ¿Pero <b>las horas se han vuelto minutos</b> ? La noche vuela, y yo no duermo. Daré otra vuelta y cerraré los ojos; los apretaré aunque me duelan... ¿Por qué no puedo estar quieta un ratito largo? (216).	*hora

	<b>Tres minutos después</b> , Isidora se unía a don José en la esquina de la calle, y marchaba hacia su casa con el alma llena de turbación, alegre de la victoria y triste de la pobreza, satisfecha y desconcertada, diciendo para sí: «Me ofende porque soy huérfana, y me insulta porque soy pobre; y a pesar de todo...» (237).	
	ISIDORA. Es hora de marcharme. Mira el reloj. JOAQUÍN. Para que te desengañes ( <i>Mira el reloj.</i> ) ¿Ves? Todavía me debes una hora, según lo convenido. ISIDORA. ¡Una hora! (Con pena.) <b>Sesenta minutos</b> me separan de la presencia de ese bruto. No le puedo apartar de mi imaginación. Es una pesadilla que me atormenta noche y día (349).	*hora
	Hubo en mí una revolución, me entró el mareo, y con el mareo pasé a ser otro ser distinto, quiero decirte que fui otro hombre, fui un caballero, un joven, un héroe, qué sé yo... ¿No es cosa buena ser algo por espacio de <b>diez minutos</b> ? (477).	
	–No me riñas; te digo que no me riñas. ¡Ser algo durante <b>diez minutos</b> ! Los que no somos nada, caemos en estos peligros (477).	

<b>SEGUNDO E INSTANTE</b>		
<b>Segundo</b>	Estas observaciones y recuerdos <b>duraron segundos</b> nada más. Isidora gritó: «¡Tía, tía!» (98).	
	Había estado toda la mañana esperando con mucho anhelo la hora de soltar el trabajo. <b>Contaba los segundos</b> por las vueltas de la odiosa rueda. Créase motor del misterioso reloj del tiempo (167).	
	Se atacan con encarnizamiento, se cruzan, se enlazan, se anudan y se retiran tiesos, para volver a embestirse después que pasa una <b>vigésima parte de segundo</b> (182).	
<b>Instante</b>	Isidora salió al pasillo cuando llegaba el Director, que <b>al instante</b> comprendió la causa de su miedo. Sonriendo, la tomó de la mano para obligarla a entrar (88).	
	Su nariz pequeña, redonda, arrugada y dura como una nuececita, no paraba <b>un instante</b> : tanto la movían los músculos de su cara pergaminoza, charolada por el fregoteo de agua fría que se daba todas las mañanas (99).	
	Alborotose <b>en un instante</b> el barrio de las Peñuelas. Salieron todas las mujeres a la calle, gritando, algunas con el cabello a medio peinar (161).	
	Puesto el tesoro en el flamante portamonedas, siguió viendo cosas, y <b>a cada instante</b> emigraban de él las pesetas y los duros, ya para tomar algo de perfumería, ya para horquillas, ¡de que tenía tanta falta!, bien para una peina modesta, bien para papel de cartas, con su elegante timbre de iniciales (174).	
	La marquesa, que se había detenido en el umbral, paralizada del temor y respeto que aquel interior, no abierto en nueve años, le infundía, retrocedió <b>un instante</b> ; tomó una de las dos lámparas que en el gabinete había, y resuelta, con devoción y ánimo, penetró en la habitación, cuya puerta de par en par abrió (199).	*año
	Sintiendo <b>en aquel instante</b> engañosas fuerzas, se había vestido con febril ansiedad diciendo que ya no estaba mala y que iría al teatro aquella noche (201).	
	Una sola idea, tan sencilla como desgarradora, aparecía entre el vértigo de mil ideas secundarias, y se perdía luego en la más caprichosa variedad de diseños que puede concebir la fantasía, para reaparecer <b>al instante</b> transformada (202).	
	Todo el rigor de la madre cedió <b>al instante</b> , como el hielo que se funde (203).	
	La marquesa lloraba de nuevo. Su mano halló <b>al instante</b> un paquete más chico. Abriolo (205).	

	Verlo, correr hacia él, abrirlo, hojear los papeles de música, y dar con su dura mano un acorde en la octava central, fue cosa de <b>un instante</b> (210-211).	
	<b>Por un instante</b> sintióse a punto de perder el conocimiento, y a su turbación uníase, para hacerla más honda, el miedo de darla a conocer ridículamente (212).	
	Me volveré de este otro lado. ¿Para qué, si <b>al instante</b> me he de cansar también? Más vale que abra los ojos, que me distraiga rezando o contándome cuentos (215).	
	<b>A cada instante</b> era visitado el despacho por un ángel que entraba retozando. ¡Qué cháchara suplicatoria y qué mendicidad mezclada de regocijo! (227).	
	Sonaba a <b>cada instante</b> la campanilla, y entraba uno más. Eran los desfavorecidos de la fortuna, pretendientes, cesantes de distintas épocas, de la época de Pez y de la época del antecesor de Pez (227).	
	<b>Por un instante</b> Isidora no hizo más que saltar la mirada de la cajita al rostro, y del rostro a la cajita. La profunda admiración que por el joven sentía se acrecentaba hasta parecer cariño entrañable (235).	
	Quedose parado el Pez; reflexionó <b>un instante</b> . De repente su amor se deshizo en despecho y su despecho en risa (237).	
	<b>Un instante</b> después Isidora vio que se abría suavemente la puerta de su cuarto y que entraba la irónica fisonomía del estudiante (247).	
	Mariano <b>meditó un instante</b> . Después dijo con resolución: [...] (252).	
	Su hermana le contempló <b>un instante</b> movida de un sentimiento extraño en que se combinaban el cariño y el terror (254).	
	Un tercer criado le salió al encuentro, y diciéndole: «Pase usted», la llevó de sala en sala hasta un gabinete. El criado dijo: «La señora saldrá <b>al instante</b> » (263).	
	Isidora se sentó. <b>Instante único</b> , tremendo; ángel con el pie levantado y las alas extendidas, que va a volar y no se sabe si dirigirá su vuelo al suelo o al infinito; <b>instante soberano</b> ; dogal que oprime la garganta; espada de un cabello suspendida; es <b>hermano del instante</b> en que se nace o en que se muere, del <b>instante</b> en que se hunden los imperios, y de aquel, no conocido todavía, en que se acabará el mundo (263).	
	Don José desparramó su vista por toda la redondez de arriba, y apuntando con suficiencia de astrónomo a un astro que brillaba más <b>a cada instante</b> , dijo lacónicamente: «¡Júpiter!» (271).	
	A la momentánea alegría siguió agudísima pena. <b>Por un instante</b> se sintió invadida de un dolor tan grande, que llegó a pensar en que no debía vivir más Tiempo (272-273).	
	¡ <b>Instante tremendo</b> , que no olvidaría jamás don José Relimpio aunque viviera mil años! Cuando el señor del gabán claro pasó por la trágica esquina, Isidora echó a correr, llegóse a él, se le colgó del brazo (278).	
	Él y su compañero <i>el Majito</i> se disparaban <b>a cada instante</b> los versillos, aplicándolos a cualquier idea o suceso del momento (327).	
	¡Ah!..., pues lo mejor es que a <b>cada instante</b> me está sacando a relucir su dinero (350).	
	Pensó en las prenderas, en las peinadoras, en los chismes y enredos que forman invisible tela de araña en torno de toda existencia equívoca e inmoral; y la ignominia de un hecho tan poco noble abatió <b>por un instante</b> el orgullo de su alma (358).	
	<b>En aquel instante</b> , Botín tuvo que dar a su pasión una nueva batalla; pero el caso era tan grave, que la dignidad llevó la mejor parte (360).	
	Daba pena verle, cuando le daba el ataque, todo encendido, agarrotado y sin aliento, como si estuviese a punto de perder la vida en <b>aquel mismo</b>	

	<b>instante...</b> Pero su mamá carecía de recursos para el viaje, de lo que recibía grandísima pena (373).	
	¡Y el pobre Juan Bou tan inocente del efecto que producían sus ladridos! <b>A cada instante</b> decía: «¿No piensa usted como yo?», y andando de un lado para otro, se tiraba con violencia en sillas y sofás para probar su blandura, [...] (381).	
	Después nombró Miquis a la ingrata, y oído su nombre, se puso tan serio el otro, que parecía haber perdido <b>en un instante</b> todo su contento (411).	
	Primero se rió mucho, después todo su empeño era abrazar a don José y llamarle su amigo. Relimpio, por el contrario, más se enfurecía a <b>cada instante</b> (412).	
	Se entrega el documento original a los peritos calígrafos y químicos, y <b>al instante</b> la falsedad salta a la vista. Hecha con precipitación, es mucho más grosera que la de la copia (461).	
	Isidora se echó a reír. <b>En el mismo instante</b> , <i>Riquín</i> le daba bofetadas (467).	
	Y diciéndolo, le entró una pena y una desesperación tal, que si no enderezara su espíritu <b>en el mismo instante</b> por la vía religiosa, habría estado en peligro de perder la razón (474).	
	Algunas veces se encontraba allí con <i>la Sanguijuelera</i> , que también a menudo visitaba a su adorado Anticristo; y ambas regañaban, si bien Encarnación había perdido el humor festivo, y estaba muy caduca y suspirona, no pudiendo apartar de su mente <b>ni un instante</b> la deshonra que había caído sobre la familia (484).	
	Don José <b>suspiraba a cada instante</b> ; iba y venía sin cesar de una parte a otra de la casa con gran desasosiego (494).	
	-Si es que te dan pesadumbre algunos hechos de tu vida pasada, no trates de borrarlos con una vergüenza mayor -dijo Relimpio, sintiéndose dotado por la Providencia, <b>en aquel instante</b> , de una lucidez filosófica que no era propia de él-. Lo mejor es que borres lo pasado con una conducta ejemplar (497-498).	

QUALITÉS PRIMAIRES		
CRIER		
	Mme Boche	– Eh ! par ici, ma petite ! cria la grosse voix de madame Boche (387).
		Elle criait : – Je ne sais rien, là, quand je vous le dis ! Puis, se calmant, elle ajouta d'une voix doucereuse, comme on parle à une personne à qui la vérité ne vaudrait rien : – Moi, je trouve qu'il a les yeux francs... Il vous épousera, ma petite, je vous le promets ! (390).
		Madame Boche levait les bras au ciel, en s'exclamant. Elle s'était prudemment garée entre deux baquets ; et les enfants, Claude et Étienne, pleurant, suffoquant, épouvantés, se pendaient à sa robe, avec ce cri continu : Maman ! maman ! qui se brisait dans leurs sanglots (398).
		– C'est votre mari que vous demandez ? lui cria madame Boche, en l'apercevant la figure à l'envers. Il est chez le père Colombe. Boche vient de prendre des cerises avec lui (701-702).
	M.Boche	On entendit la voix de Boche, au bas de l'escalier. Il appelait madame Boche, il lui criait : – Descends, laisse-les se tuer, ça fera de la canaille de moins ! (556).
		– Ah ! c'est bien ça ! s'écria Boche, dont les instincts sournoisement voluptueux étaient flattés. Ça arrive toujours comme ça ! (605).
	Charles	– C'est deux gosses qui demandent maman ! cria Charles (393).
	L'enfant	L'enfant, en apercevant la clef qu'il avait oubliée à son doigt, parut se souvenir et cria de sa voix claire : – Papa est parti (393).
	Virginie	Virginie, voyant son succès, s'approcha de deux pas, redressant sa haute taille, criant plus fort : – Hein ! avance un peu, pour voir, que je te fasse ton affaire ! (395).
		Comme elle élevait la voix, en souhaitant d'être pincée dans la rue, à la seule fin d'emmener elle-même l'insolent au poste et de le livrer à Poisson, Gervaise, d'un geste, la supplia de se taire, parce que les ouvrières écoutaient (560).
		– Peut-on vous donner un coup de main ? cria Virginie (575).
		– Dans cinquante ans d'ici ! cria Virginie. – Non, non, répondit Gervaise émue et souriante, je serais trop vieille. Allez, il vient un jour où l'on est content de partir (580).
		– Dites donc, madame Coupeau ! cria Virginie qui suivait le travail de la laveuse, les lèvres pincées, vous laissez de la crasse, là-bas, dans ce coin. Frottez-moi donc un peu mieux ça ! (731).
	Tout le monde	L'Assommoir s'était empli. On parlait très fort, avec des éclats de voix qui déchiraient le murmure gras des enrouements (409).
		– Alors, c'est mon tour, bégayait Coupeau d'une voix pâteuse. Hein ! on me garde pour la bonne bouche... Eh bien ! je vais vous dire <i>Qué cochon d'enfant</i> ! – Oui, oui, <i>Qué cochon d'enfant</i> ! criait toute la table (593).
	Gens	– Tiens ! la mariée ! cria l'un des voyous, en montrant madame Gaudron. Ah ! malheur ! elle a avalé un rude pépin ! (443).
		On criait à madame Gaudron de poser ses souliers à plat, à cause de sa position (444).
		– On ferme ! on ferme ! crièrent les voix puissantes des gardiens (447).
		Les hommes s'amuserent à crier très fort, pour éveiller l'écho de l'arche, en face d'eux ; Boche et Bibi-la-Grillade, l'un après l'autre, injuriaient le vide, lui lançaient à toute volée : « Cochon ! » et riaient beaucoup, quand l'écho leur renvoyait le mot ; puis, la gorge enrouée, ils prirent des cailloux plats et jouèrent à faire des ricochets (448).
		On applaudit, on cria bravo : c'était envoyé (457).
		La portière criait toute la journée, les menaçait de son balai (520).

	Mme Lerat	– Ah bien ! s'écria madame Lerat en entrant, nous allons avoir une jolie saucée ! Ça va être drôle ! (438).
		Madame Lerat n'avait pas à se fâcher, on ne disait rien de cru. Elle-même les fit toutes se rouler, en demandant : – Mademoiselle Lisa, mon feu est éteint, passez-moi le vôtre. – Ah ! le feu de madame Lerat qui est éteint ! cria l'atelier. Elle voulut commencer une explication. – Quand vous aurez mon âge, mesdemoiselles... (719-720).
	Mme Putois	Tout d'un coup, elle [Mme Putois] s'écria : – Ah ! non, mademoiselle Clémence, remettez votre camisole. Vous savez, je n'aime pas les indécences (504).
	M.Madinier	Mais M. Madinier, déjà sur le premier palier avec madame Lorilleux, les appelait, criant sous les voûtes : – Venez donc. Ce n'est rien, ces machines... (444).
	Sage-femme	Elle ne se rappelait plus si elle les avait salées. – Taisez-vous donc ! cria la sage-femme. – Ah ! quand vous l'empêchez de se miner, par exemple ! dit Coupeau la bouche pleine (468).
	Nana	– Papa ! papa ! criait-elle de toute sa force ; papa ! regarde donc ! (482).
		– Maman ! maman ! s'écria brusquement Nana, c'est Augustine qui laisse tomber son pain dans la rôtissoire ! (573).
		– Maman ! maman ! cria tout à coup Nana, c'est Augustine qui met ses mains dans mon assiette ! (574).
		– Ah ! vous ne savez pas, dit Léonie, une jolie brune, en se penchant sur sa pelote où elle gaufrait des pétales de rose, eh bien ! cette pauvre Caroline est joliment malheureuse avec ce garçon qui venait l'attendre le soir. Nana, en train de couper de minces bandes de papier vert, s'écria : – Pardi ! un homme qui lui fait des queues tous les jours ! (716).
	Clemence	– Ça, c'est du nanan ! cria Clémence, en ouvrant un nouveau paquet. Gervaise, prise brusquement d'une grande répugnance, s'était reculée (508).
		– Madame ! madame ! cria Clémence, faites-le tenir tranquille, à la fin !... Je m'en vais, si ça continue. Je ne veux pas être insultée (513).
		– Monsieur Coupeau est sur le trottoir d'en face, lui cria Clémence, dès qu'elle l'aperçut. Il a l'air joliment poivré ! (557).
	Goujet	Elle ne vit que Goujet, elle s'avança, se posa devant lui. – Tiens ! madame Gervaise ! s'écria-t-il, la face épanouie ; quelle bonne surprise ! (528).
		Goujet, contrarié, comprenant que le camarade blaguait, à cause de sa bonne amitié pour Gervaise, lui cria : – Dis donc, feignant ! pour quand les quarante millimètres ?... (530-531).
		– Assez causé ! cria Goujet. Zouzou, du nerf ! Ça ne chauffe pas, mon garçon (531).
		Goujet comptait toujours. – Et vingt-huit ! cria-t-il enfin, en posant le marteau à terre. C'est fait, vous pouvez voir (534).
	Maman Coupeau	Et maman Coupeau alla chercher une seconde fois l'oie grasse, que Virginie dut prendre sur ses mains. Elle s'exclama. « Sacrédié ! qu'elle était lourde ! » (560).
		La seule chose qui les contrariait, était de rencontrer leurs pères, surtout quand ils avaient bu. Elles veillaient et s'avertissaient. – Dis donc, Nana, criait tout d'un coup Pauline, voilà le père Coupeau ! (713).
	Lantier	– Ah ! voilà la musique ! s'écria Lantier furieux. Je vous avertis, je reprends la porte, moi ! Et je file pour tout de bon, cette fois... Vous ne voulez pas vous taire ? Bonsoir ! je retourne d'où je viens (381).
		– Dis donc ! cria-t-il, tu as croqué le magot avec moi ; ça ne te va pas, aujourd'hui, de cracher sur les bons morceaux ! (382).
		Lantier leva les deux poings ; puis, résistant au besoin de la battre, il lui saisit les bras, la secoua violemment, l'envoya tomber sur le lit des enfants, qui se mirent de nouveau à crier (382).
		La jeune femme achevait de mettre en paquet le linge sale. Mais quand elle voulut prendre les chemises et les chaussettes de Lantier au fond de la malle, il

		<b>lui cria</b> de laisser ça. – Laisse mon linge, entends-tu ! Je ne veux pas ! – Qu'est-ce que tu ne veux pas ? demanda-t-elle en se redressant. Tu ne comptes pas, sans doute, remettre ces pourritures ? Il faut bien les laver (384).
		Elle le supplia, se défendit de s'être jamais plainte ; mais il ferma la malle brutalement, s'assit dessus, lui cria : Non ! dans la figure. Il était bien le maître de ce qui lui appartenait ! (385).
		Lantier restait debout, évitait de lui adresser directement la parole. Pourtant, quand elle le servit, il s'écria : – Une larme seulement, madame, je vous prie (596).
		Alors, Lantier s'emporta. Il criait en donnant des coups de poing sur ses journaux : – Je veux la suppression du militarisme, la fraternité des peuples... (606).
		– Écoutez, Badingue ! cria Lantier, qui s'était remis à lui donner ce surnom, par amitié ; je retiens votre boîte, un cadeau pour une demoiselle (732).
		– Ah ! fichtre alors, je garderai votre petite machine ! reprit Lantier en riant. Vous savez, je me la mettrai au cou avec un ruban. Puis, brusquement, comme si cette idée en éveillait une autre : – À propos ! s'écria-t-il, j'ai rencontré Nana, hier soir (732-733).
		– Alors, elle ne vous a rien dit ? demanda-t-elle enfin au chapelier. – Qui ça ? cria-t-il. Ah ! oui, Nana !... Mais non, rien autre chose. La gueuse a une bouche ! un petit pot de fraises ! (736).
		Et, comme Gervaise lavait la vaisselle, une vaisselle joliment grasse du gueuleton du chapelier, celui-ci, en train de digérer encore dans la boutique, cria tout d'un coup : – Vous ne savez pas, la mère ! j'ai vu Nana, l'autre jour (747).
	Gervaise	Elle venait d'étaler une chemise sur la planche étroite de la batterie, mangée et blanchie par l'usure de l'eau ; elle la frottait de savon, la retournait, la frottait de l'autre côté. Avant de répondre, elle empoigna son battoir, se mit à taper, criant ses phrases, les ponctuant à coups rudes et cadencés. – Oui, oui, blanchisseuses... À dix ans... Il y a douze ans de ça... (388).
		Et quand on estimait son loyer trop haut, elle triomphait, elle criait, ravie d'être si bien pour si peu d'argent : – Cent cinquante francs, pas un liard de plus !... Hein ! c'est donné ! (466).
		Et comme il insistait, consterné, elle finit par crier : – Mais votre mariage ? Je ne puis pas prendre l'argent de votre mariage, bien sûr ! – Oh ! ne vous gênez pas, répondit-il en rougissant à son tour. Je ne me marie plus. Vous savez, une idée... Vrai, j'aime mieux vous prêter l'argent (491).
		Non, il voulait l'embrasser, il avait besoin de ça, parce qu'il l'aimait bien. Tout en balbutiant, il tournait le tas des jupons, il butait dans le tas des chemises ; puis, comme il s'entêtait, ses pieds s'accrochèrent, il s'étala, le nez au beau milieu des torchons. Gervaise, prise d'un commencement d'impatience, le bouscula, en criant qu'il allait tout mélanger (509).
		Alors, brusquement, la colère remonta à sa gorge, elle cria : – C'est ça, j'aime mieux ça, gardez votre argent !... Je prends maman Coupeau, entendez-vous ! (523-524).
		– Vous me comprenez, s'écria-t-elle avec feu, ils sont trop bien faits... J'aime mieux les vôtres. On sent la main d'un artiste, au moins (537).
		– Non, ne dites pas ça ! s'écria Gervaise désolée. Les chemises pour s'habiller doivent être un peu raides, si l'on ne veut pas avoir un chiffon sur le corps (539).
		– Veux-tu te tenir tranquille ! cria Gervaise. Qu'est-ce que tu as donc dans le corps ? Nous allons boire de la boue, maintenant (545).
		– Ah ! mes enfants, dit-elle, ça vous coupe en deux ! Je ne sens plus mes oreilles. Quel gredin de froid ! – Tiens ! c'est madame Poisson ! s'écria Gervaise. Ah bien ! vous arrivez à propos... Vous allez prendre du café avec nous (545).

		Et, désireuse de rompre la conversation, elle parut s'éveiller en sursaut, elle cria aux ouvrières : – Dites donc, vous autres ! est-ce que vous croyez que le linge se repasse tout seul ?... En voilà des flemmes ! Houp ! à l'ouvrage ! (550).
		– Vous arrivez bien ! cria Gervaise. Maman Coupeau, montrez-lui donc la bête (560).
		– Non, non, maman, cria Gervaise, ne leur donnez pas ces serviettes-là ! J'en ai deux qui sont damassées. – Ah bien ! murmura la vieille femme, ils en crèveront, c'est sûr (564).
		– Nous y sommes ! cria Gervaise, en reparaissant, souriante, les bras nus, ses petits cheveux blonds envolés sur les tempes (569).
		Il ne put achever. Elle s'était levée, en comprenant que Goujet la croyait remise avec Lantier, comme le quartier l'affirmait. Et, les bras tendus, elle cria : – Non, non, je vous jure... Il me poussait, il allait m'embrasser, c'est vrai ; (615).
		– Ils feraient mieux de ne pas cracher en l'air, ça leur retombe sur le nez, criait-elle, quand on la poussait à bout (637-638).
		M'apportez-vous la paire de draps que vous me gardez depuis un mois, et la chemise qui est restée en arrière, au dernier blanchissage ? – Oui, oui, murmura Gervaise, la chemise y est. La voici. Mais madame Goujet se récria. Cette chemise n'était pas à elle, elle n'en voulait pas (639).
		Elle s'arrêta, comptant les pièces. Puis, elle s'écria : – Comment ! c'est ce que vous apportez ?.. Il manque deux paires de bas, six serviettes, une nappe, des torchons... Vous vous moquez de moi, alors ! (640).
		Un soir, elle cria : – Je file demain, moi !... J'aime mieux mettre la clef sous la porte et coucher sur le trottoir, que de continuer à vivre dans des transes pareilles. – Il serait plus sage, dit sournoisement Lantier, de céder le bail, si l'on trouvait quelqu'un... Lorsque vous serez décidés tous les deux à lâcher la boutique... Elle l'interrompit, avec plus de violence : – Mais tout de suite, tout de suite !... Ah ! je serais joliment débarrassée ! (651).
		– Pardon, excuse, je me trompe, balbutia-t-il. On m'avait dit que c'était pour chez vous. Il avait déjà repris le sac, la blanchisseuse dut lui crier : – Laissez donc ça, c'est pour ici ( ).
		Nana, la tête basse, ne répondait toujours rien. Elle avait pris le petit bonnet de tulle, elle demandait à sa mère combien ça coûtait. Et, comme Coupeau allongeait la main pour arracher le bonnet, ce fut Gervaise qui le repoussa, en criant : – Mais laisse-la donc, cette enfant ! elle est gentille, elle ne fait rien de mal (679).
		– Il y a des femmes très bien parmi les fleuristes, apprenez ça ! criait-elle. Elles sont faites comme les autres femmes, elles n'ont pas de la peau partout, bien sûr (681).
		Alors, tout le long de la journée, pour faire la belle, elle tirait la langue. – Cache donc ta menteuse ! lui criait sa mère (709).
		Mais Goujet s'était mis à genoux, il lui prenait les mains, en disant doucement : – Je vous aime, madame Gervaise, oh ! je vous aime encore et malgré tout, je vous le jure ! – Ne dites pas cela, monsieur Goujet ! s'écria-t-elle, affolée de le voir ainsi à ses pieds. Non, ne dites pas cela, vous me faites trop de peine ! (777).
		Alors, quand il l'eut baisée avec tant de respect, il s'en alla à reculons tomber en travers de son lit, la gorge crevée de sanglots. Et Gervaise ne put pas demeurer là plus longtemps ; c'était trop triste et trop abominable, de se retrouver dans ces conditions, lorsqu'on s'aimait. Elle lui cria : – Je vous aime, monsieur Goujet, je vous aime bien aussi... Oh ! ce n'est pas possible, je comprends... Adieu, adieu, car ça nous étoufferait tous les deux (777).
		Seulement, ma petite mère, ça ne peut pas s'arranger comme ça... – Emmenez-moi, emmenez-moi, criait toujours Gervaise, je veux m'en aller... (780).
	Coupeau	Les Lorilleux demeuraient au sixième, escalier B. Coupeau lui cria en riant d'empoigner ferme la rampe et de ne plus la lâcher (422).

		Coupeau, la voyant souffrir, finit par crier : – Ce n’est pas tout ça... Ce que vous dites et rien, c’est la même chose. La noce aura lieu le samedi 29 juillet (429).
		C’était toujours sa bête de peur, un enfantillage dont elle souriait ensuite. – Prenez garde ! cria Coupeau (431-432).
		Tous les regards se portaient avec anxiété sur l’œil-de-bœuf, au-dessus de la glace : il était déjà deux heures moins vingt. – Allez-y ! cria Coupeau. Voilà les Anges qui pleurent (439).
		Et il cherchait à effrayer les dames, en criant que ça remuait (449).
		Elle trouvait Coupeau lâche devant sa sœur. La veille encore, il criait fort, il jurait de les remettre à leur place, ces langues de vipères, s’ils lui manquaient (451).
		– Ah ! zut ! cria Coupeau, mettons-nous à table. Vous allez le voir abouler ; il a le nez creux, il sent la boustifaille de loin... (451).
		Et comme le zingueur recommençait à prêcher, l’autre, qui s’était mis debout, se donna une claque sur la fesse, en criant : – Ah ! tu sais, baise cadet !... Garçon, deux litres de vieille ! (457-458).
		– Il était sur le plateau au café, criait-il ; eh bien ! il doit être compté avec le café... Fichez-nous la paix (459).
		– Je t’amène la séquelle ! cria Coupeau. Tant pis ! ils ont voulu te voir... N’ouvre pas le bec, ça t’est défendu (469).
		– Tiens ! madame Boche ! cria-t-il tout d’un coup. Ohé ! madame Boche ! (479).
		– On moucharde donc ! cria-t-il gaiement en l’apercevant. Elle a fait la bête, n’est-ce pas ? madame Boche ; elle n’a pas voulu appeler... Attends-moi, j’en ai encore pour dix minutes (481).
		– Dis donc, la flâne ! est-ce que tu te crois à la campagne ! dit Coupeau furieux. Tu es comme M. Béranger, tu composes des vers, peut-être !... Veux-tu bien me donner les fers ! A-t-on jamais vu ! se balader sur les toits ! Amène-z-y ta connaissance tout de suite, pour lui chanter des mamours... Veux-tu me donner les fers, sacrée andouille ! Il souda, il cria à Gervaise : – Voilà, c’est fini... Je descends (482).
		– Dis donc ! le forgeron te fait de l’œil, s’écria Coupeau en riant, quand il apprit l’histoire. Oh ! je suis bien tranquille, il est trop godiche... (492).
		Et comme la grande Clémence s’égayait de ce qu’il avait vu la rue soule, il fut pris lui-même d’une joie énorme dont il faillit étrangler. Il criait : – Hein ! les sacrés pochards ! Ils sont d’un farce !... Mais ce n’est pas leur faute, c’est le soleil... (506).
		Était-il bien, au moins ? Mais il ne répondit pas, il cria à Clémence : – Dis donc, ma biche, j’y suis, je t’attends (514).
		Coupeau cria qu’on était chez soi, qu’il emmiellait les voisins ; et il ouvrit toute grande la porte de la rue, la noce continua au milieu du roulement des fiacres et de la bousculade des passants sur les trottoirs (577).
		Mais Coupeau se fâcha et servit un haut de cuisse à Virginie, criant que, tonnerre de Dieu ! si elle ne le décroissait pas, elle n’était pas une femme (578).
		Oui, les voisins en fumaient ! criait Coupeau. Pourquoi donc se serait-on caché ? (581).
		– Je vous dis que c’est de bon cœur ! criait-il. Vous boirez un verre de vin... Les hommes sont des hommes, n’est-ce pas ? On est fait pour se comprendre... (591).
		– Donnez-vous la main, nom de Dieu ! cria Coupeau, et foutons-nous des bourgeois ! (596).
		Coupeau, cette fois, éclata. Est-ce qu’il allait faire son andouille encore longtemps ? Quand on lui disait que c’était de bon cœur ! Il leur rendrait service, là, comprenait-il ! Puis, d’une voix furibonde, il gueula : – Étienne, Étienne ! (602-603).
		Lorsque vint l’heure du déjeuner, Coupeau eut une idée. Il tapa des pieds, en criant : – Faut aller prendre Bec-Salé. Je sais où il travaille... Nous l’emmènerons manger des pieds à la poulette chez la mère Louis (624).

		– Lâchez-nous donc le coude, avec votre politique ! cria le zingueur. Lisez les assassinats, c'est plus rigolo (626).
		Coupeau, un matin qu'il avait les cheveux malades, s'était écrié : « La vieille dit toujours qu'elle va mourir, et elle ne meurt jamais ! » parole qui avait frappé maman Coupeau au cœur (634).
		– Écoute, cria-t-il dans le nez de sa femme, je veux que tu m'écoutes ! Ta sacrée tête fait toujours des siennes. Mais, cette fois, je suivrai ma volonté, je t'avertis ! (670).
		– Tiens ! c'est toi, la vieille ! cria le zingueur, qu'un ricanement étranglait. Ah ! elle est farce, par exemple !... Hein ? pas vrai, elle est farce ! (702-703).
		– Dis donc, Marie-bon-Bec, ne fais pas ta gueule ! cria Coupeau. Tu sais, à Chaillot les rabat-joie !... Qu'est-ce que tu veux boire ? (704).
		– Ah bien ! merci, cria Coupeau qui retourna le verre d'anisette vidé par sa femme, tu nous pompes joliment ça ! Voyez donc, la coterie, ça ne lanterne guère (705).
		Ah ! elle était chouette, comme ça ! disait le père Coupeau, qui ricanait et la blaguait ; une vraie Madeleine-la-Désolée ! Elle aurait pu servir de femme sauvage et se montrer pour deux sous. Il lui criait : « Cache donc ta viande, que je mange mon pain ! » (710).
		– Dites donc ! cria-t-il, furieux, en retirant son brûle-gueule de sa bouche noire, vous ne pourriez pas demander excuse ?... Et ça fait le dégoûté encore, parce qu'on porte une blouse ! (739).
		Cependant, Coupeau, tombant en plein dans la pastourelle, dérangeait la figure et recevait des bourrades. – Je vous dis que c'est ma fille ! cria-t-il. Laissez-moi passer ! (740).
		Des boules noires voyageaient dans les mailles, de vraies boules d'escamoteurs, d'abord grosses comme des billes, puis grosses comme des boulets ; et elles enflaient, et elles maigrissaient, histoire simplement de l'embêter. Tout d'un coup, il cria : – Oh ! les rats, v'là les rats, à cette heure ! (788).
		– Tiens ! cria-t-il, c'est la bande de la chaussée Clignancourt, déguisée en ours, avec des flafla... (791).
	Mme Lorilleux	– Prends les chaises ! cria à son tour madame Lorilleux. C'est cette dame, n'est-ce pas ? Très bien, très bien ! (425).
		– Qu'est-ce que je disais ? cria-t-elle. C'est du jus de poulet. Le garçon payera la robe. Je lui ferai plutôt un procès... (460).
		Madame Lorilleux s'oublia, se tourna d'un mouvement brusque. – Ça, c'est plus fort ! cria-t-elle. Tu vas coucher dans la chambre à la Banban ! Gervaise devint toute pâle. Ce surnom, qu'elle recevait à la face pour la première fois, la frappait comme un soufflet (461).
		– Ah bien ! criait madame Lorilleux dans toute la rue de la Goutte-d'Or, mon imbécile de frère en voit de drôles !... (498).
		– Parbleu ! criait madame Lorilleux, la Banban les gorge, ces goinfres ! Ah ! ils sont bien tous les mêmes !... Mais qu'ils ne m'embêtent pas ! J'irais me plaindre au propriétaire... Hier encore, j'ai vu ce sournois de Boche se frotter aux jupes de madame Gaudron (499).
		Mais madame Lorilleux éclata, furieuse. – Eh bien ! moi, je refuse, oui je refuse !... Ce n'est pas pour les trente francs (658).
		– Vous ne savez pas ? cria un jour madame Lorilleux dans la loge des Boche, où la coterie prenait du café, eh bien ! vrai comme la lumière du jour nous éclaire, c'est la Banban qui a vendu sa fille... (728).
		– Que ça de genre ! ça vient quémander des dix sous ! s'écria madame Lorilleux derrière le dos de Gervaise. Oui, je t'en fiche, je vas lui prêter dix sous tout de suite, pour qu'elle aille boire la goutte ! (756).

	M. Lorilleux	Et elle tourna le dos, elle se remit à tirer son fil d'or, en affectant d'ignorer la présence de sa belle-sœur. Mais Lorilleux avait levé sa face blême, criant : – Qu'est-ce que vous dites ? (522).
		Mais Lorilleux se récriait. Où voulait-on qu'il volât quinze francs par mois ? (523).
		Quand il enfonça le couteau dans la carcasse, qui craqua, Lorilleux eut un élan de patriotisme. Il cria : – Hein ! si c'était un Cosaque ! (577).
		– Dites donc ! s'écria Lorilleux, qui venait de faire une découverte, mais c'est sur votre établi que nous mangeons !... Ah bien ! on n'a peut-être jamais autant travaillé dessus ! (584).
		Elle avait si peur, dans le corridor, qu'elle éprouva ce brusque soulagement des gens qui sonnent chez les dentistes. – Entrez ! cria la voix aigre du chaîniste (753).
		Et, comme elle s'approchait davantage, les pieds sur la claie de bois, le chaîniste lui cria rudement, sans répondre davantage à sa demande : – Dites donc ! faites un peu attention, vous allez encore emporter des brins d'or à vos semelles... Vrai, on dirait que vous avez là-dessous de la graisse, pour que ça colle (755-756).
DEMI-VOIX		Puis, faisant allusion à une affaire connue d'eux seuls, débattue déjà, il demanda simplement, à demi-voix : – Alors, non ? vous dites non ? – Oh ! bien sûr, non, monsieur Coupeau, répondit tranquillement Gervaise souriante (404).
		– Oh ! c'est vilain de boire ! dit-elle à demi-voix (410).
		– Et l'or ? demanda Gervaise à demi-voix (425).
		Ils attendirent sur des chaises, dans un coin de la salle, regardant le haut plafond et la sévérité des murs, parlant bas, reculant leurs sièges par excès de politesse, chaque fois qu'un garçon de bureau passait. Pourtant, à demi-voix, ils traitaient le maire de fainéant ; il devait être pour sûr chez sa blonde, à frictionner sa goutte ; peut-être bien aussi qu'il avait avalé son écharpe (435).
		Il n'y avait là que des chefs-d'œuvre, murmurait-il à demi-voix, comme dans une église (445).
		Et, à demi-voix, afin de n'être pas entendue là-haut, elle dit sa crainte : elle redoutait, en se montrant tout d'un coup, de donner à son mari une secousse, qui le précipiterait (480).
		Gervaise, n'osant s'aventurer, appelait de la porte, à demi-voix : – Monsieur Goujet, monsieur Goujet... (528).
		Gervaise, un peu oppressée, parlait à demi-voix, faisait placer le monde (571).
		Le chapelier l'attendait sous la porte, bien mis, sifflant un air. Elle avait sa robe de soie. Ils suivirent doucement le trottoir, serrés l'un contre l'autre, éclairés par les coups de lumière des boutiques, qui les montraient se parlant à demi-voix, avec un sourire (629).
		On parlait à demi-voix, dans le petit jour qui éclairait la pièce par les fentes des volets (657).
		Goujet la força à boire, pour qu'elle n'étouffât pas ; et son verre eut un petit claquement contre ses dents. – Voulez-vous encore du pain ? demandait-il à demi-voix. Elle pleurait, elle disait non, elle disait oui, elle ne savait pas (776).
		Il se tourna vers l'interne, lui demanda à mi-voix : – Et la température, toujours quarante degrés, n'est-ce pas ? (788).
HAUSSEMENT DU VOIX		La conversation continua, très haut (388).
		Madame Boche ne lavait plus que mollement. Elle s'arrêtait, faisant durer son savonnage, pour rester là, à connaître cette histoire, qui torturait sa curiosité depuis quinze jours. Sa bouche était à demi ouverte dans sa grosse face ; ses yeux, à fleur de tête, luisaient. Elle pensait, avec la satisfaction d'avoir deviné : « C'est ça, la petite cause trop. Il y a eu du grabuge. » Puis, tout haut : – Il n'est pas gentil, alors ? (388-389).
		On vida les verres. Lantier se mit à lire tout haut : « Un crime épouvantable vient de jeter l'effroi dans la commune de Gaillon (Seine-et-Marne). Un fils a tué son

		père à coups de bêche, pour lui voler trente sous... » Tous poussèrent un cri d'horreur. En voilà un, par exemple, qu'ils seraient allés voir raccourcir avec plaisir ! (626).
		Et, comme, dans l'obscurité, le ruissellement sourd recommençait, madame Lorilleux donna l'explication à voix haute, pour se tranquilliser elle-même. – Elle se vide, répéta-t-elle, en allumant une autre chandelle (663).
		Mais madame Lorilleux, élevant la voix, trouvait ça drôle de passer sa nuit de noces dans ce trou infect de l'hôtel Boncœur (461).
		Ils haussaient la voix, parce qu'une voiture passait. Dans la rue de la Nation, large, déserte, leurs paroles, lancées à toute volée, avaient seulement fait mettre à sa fenêtre une petite vieille ; et cette vieille restait là, accoudée, se donnant la distraction d'une grosse émotion, à regarder cet homme, sur la toiture d'en face, comme si elle espérait le voir tomber d'une minute à l'autre. – Eh bien ! bonsoir, cria encore madame Boche. Je ne veux pas vous déranger (480).
		Ensuite, il haussa la voix pour donner des explications, il passa aux machines : les cisailles mécaniques qui mangeaient des barres de fer, croquant un bout à chaque coup de dents, crachant les bouts par-derrière, un à un ; (536).
		La voix de madame Lerat s'élevait, roucouillante et pleurarde, commençant un couplet : <i>Le lendemain, à demi morte, On recueillit la pauvre enfant...</i> (591).
		On le voyait du matin au soir aller de la boutique à la chambre du fond, en bras de chemise, haussant la voix, ordonnant ; il répondait même aux pratiques, il menait la baraque (609).
		La blanchisseuse s'était adossée à l'arbre mort, gaie et reposée, haussant la voix pour se faire entendre, dans l'haleine forte de la scierie mécanique (617).
		Mais la première, quand elle eut jeté un coup d'œil rapide autour de la morte, haussa brusquement la voix pour dire que ça n'avait pas de bon sens, que jamais on ne laissait auprès d'un corps une lampe allumée ; il fallait de la chandelle, et l'on envoya Nana acheter un paquet de chandelles, des grandes (656).
		Alors, au lieu de se jeter par la fenêtre, comme elle en avait eu l'envie un moment, elle se mit à taper et à appeler : – Père Bazouge ! père Bazouge ! Le croque-mort ôtait ses souliers en chantant : Il était trois belles filles. L'ouvrage avait dû marcher dans la journée, car il paraissait plus ému encore que d'habitude. – Père Bazouge ! père Bazouge ! cria Gervaise en haussant la voix (688).
		Elles finissaient par dire des choses très bêtes, tant elles voulaient être malignes. Mais ça ne les empêchait pas de trouver ce jeu-là bien amusant, excitées, les yeux fous, allant de plus fort en plus fort (719).
		Cependant, au bout d'un silence, Lantier qui s'ennuyait haussa la voix. – Vous ne savez pas, Badingue, cria-t-il, j'ai vu votre patron hier, rue de Rivoli (734).
		– Entrez, répéta plus haut le forgeron. Elle entra, peureuse, de l'air d'une fille qui se coule dans un endroit respectable (775).
		Un besoin furieux de parler lui emplissait la bouche de mots, qu'il lâchait sans suite, avec un barbotement de la gorge. Il haussait toujours la voix. – Tiens, c'est toi, bonjour !... Pas de blague ! ne me fais pas manger tes cheveux (791).
VOIX BASSE		Et il regardait le visage de Gervaise, rougi par les larmes. Quand il vit que le lit n'était pas défait, il hocha doucement la tête ; puis, il vint jusqu'à la couchette des enfants qui dormaient toujours avec leurs mines roses de chérubins ; et, baissant la voix [...] (377).
		La respiration régulière de Lantier finit par la rassurer. Elle prit la boule de bleu et le morceau de savon qui lui restaient de son dernier savonnage ; et s'approchant des petits qui jouaient tranquillement avec de vieux bouchons, devant la fenêtre, elle les baisa, en leur disant à voix basse : – Soyez bien sages, ne faites pas de bruit. Papa dort (385).
		– En voilà un caprice ! continuait madame Boche, à voix plus basse (392).
		Et, baissant la voix, à l'oreille de Claude : – Est-ce qu'il y avait une dame dans la voiture ? (393).

		Gervaise ôta ses mains, regarda. Quand elle aperçut devant elle Virginie, au milieu de trois ou quatre femmes, parlant bas, la dévisageant, elle fut prise d'une colère folle. Les bras en avant, cherchant à terre, tournant sur elle-même, dans un tremblement de tous ses membres, elle marcha quelques pas, rencontra un seau plein, le saisit à deux mains, le vida à toute volée (395).
		Il avait baissé la voix, il lui parlait dans le cou, tandis qu'elle s'ouvrait un chemin, son panier en avant, au milieu des hommes (412).
		Alors, jusqu'à une heure du matin, dans la chambre noire, à la clarté fumeuse d'une chandelle qu'ils oubliaient de moucher, ils discutèrent leur mariage, baissant la voix, afin de ne pas réveiller les deux enfants, Claude et Étienne, qui dormaient avec leur petit souffle, la tête sur le même oreiller (419).
		Puis, comme cette caresse faisait un gros bruit, il s'inquiéta le premier, regardant Claude et Étienne, marchant à pas de loup, baissant la voix. – Chut ! soyons sages, dit-il, il ne faut pas réveiller les gosses... À demain (420).
		Ils attendirent sur des chaises, dans un coin de la salle, regardant le haut plafond et la sévérité des murs, parlant bas, reculant leurs sièges par excès de politesse, chaque fois qu'un garçon de bureau passait (435).
		Depuis que les invités se trouvaient là, elle parlait à chacun d'une voix un peu basse et émue, l'air raisonnable, sans se mêler aux disputes (441).
		Boche, se penchant et réclamant une explication, tout bas, à l'oreille, elle reprit : – Sans doute les petits oignons... Ça suffit, je pense (453).
		Madame Boche, à voix basse, accusa Boche de pincer les genoux de madame Lerat. Oh ! c'était un sournois, il godaillait (454).
		Maman Coupeau s'était placée en face de la porte, pour voir le nez des Lorilleux. Elle tirait Gervaise par la jupe, elle l'emmena dans la pièce du fond. Et, toutes deux penchées au-dessus du potage, elles causèrent vivement, à voix basse (568).
		– Hein ! autant lui qu'un autre, continua-t-elle, baissant la voix. Il ne mange pas souvent à sa faim (572).
		On ne la laissa pas se rasseoir ; on lui criait que c'était son tour. Et elle se défendit, la figure blanche, l'air mal à son aise ; même on lui demanda si l'oiseau ne l'incommodait pas, par hasard. Alors, elle dit : Ah ! laissez-moi dormir ! d'une voix faible et douce ; quand elle arrivait au refrain, à ce souhait d'un sommeil peuplé de beaux rêves, ses paupières se fermaient un peu, son regard noyé se perdait dans le noir, du côté de la rue (586).
		Ça aurait pu devenir du vilain, si Goujet, sur un coup d'œil de Gervaise, n'avait ramené le silence et le respect avec <i>Les Adieux d'Abd-el-Kader</i> , qu'il grondait de sa voix de basse. Celui-là possédait un creux solide, par exemple ! Ça sortait de sa belle barbe jaune étalée, comme d'une trompette en cuivre. Quand il lança le cri : « O ma noble compagne ! » en parlant de la noire jument du guerrier, les cœurs battirent, on l'applaudit sans attendre la fin, tant il avait crié fort (587).
		Et, comme il se levait en bégayant des menaces atroces, Gervaise le supplia à voix basse. – Écoute, je t'en supplie... Laisse le couteau... Reste à ta place, ne fais pas un malheur (590).
		– Votre mère m'en veut, je le sais, reprit Gervaise à voix basse. Ne dites pas non... Nous vous devons tant d'argent ! Mais lui, se montra brutal, pour la faire taire. Il lui secoua la main, à la briser. Il ne voulait pas qu'elle parlât de l'argent. Puis, il hésita, il bégaya enfin : – Écoutez, il y a longtemps que je songe à vous proposer une chose... Vous n'êtes pas heureuse. Ma mère assure que la vie tourne mal pour vous... (616).
		Alors, Lantier, qui avait un petit rire en voyant bien qu'elle ne ferait pas dodo sur son oreiller cette nuit-là, lui prit la main, en disant d'une voix basse et ardente : – Gervaise... écoute, Gervaise... (631).
		Au plus fort de sa crise, cet hiver-là, une après-midi que madame Lorilleux et madame Lerat s'étaient rencontrées devant son lit, maman Coupeau cligna les yeux, pour leur dire de se pencher. Elle pouvait à peine parler. Elle souffla, à voix

		basse : – C’est du propre !... Je les ai entendus cette nuit. Oui, oui, la Banban et le chapelier... Et ils menaient un train ! Coupeau est joli. C’est du propre ! (634).
		– Écoutez, maman a tort, dit-il à la blanchisseuse d’une voix presque basse. Vous ne me devez rien, je ne veux pas qu’on parle de ça (642).
		Cependant, Virginie hésitait ; elle cherchait une boutique à louer, elle désirait ne pas quitter le quartier. Alors, Lantier l’emmena dans les coins, causa tout bas avec elle pendant des dix minutes (650).
		– Allons, lève-toi, lui dit sa mère à voix basse. Je ne veux pas que tu restes (654).
		– Ce n’est rien, dit tranquillement Lantier, en baissant la voix. Elle se vide (662).
		– Dépêchez-vous un peu, n’est-ce pas ? Ça n’avance guère la besogne, de rester là comme une borne... Voyons, remuez-vous, je n’ai pas envie de patauger dans l’eau jusqu’à ce soir. Et elle ajouta plus bas, méchamment : – Est-ce que c’est ma faute si sa fille fait la noce ! (734).
		Et elle baissait la voix, elle n’osait plus que bégayer dans le dos des passants. – Monsieur, écoutez donc... Cependant, il devait être très tard (772).
		Il dit très bas, comme si sa mère avait encore pu l’entendre : – Entrez (775).
		Les médecins s’en étaient allés. Au bout d’une heure, Gervaise, restée avec l’interne, répéta à voix basse : – Monsieur, monsieur, il est mort... (794).

<b>QUALIFICATEURS</b>		
<b>BALBUTIER</b>		
	Gervaise	Il avait déjà repris son chapeau sur la commode. Mais Gervaise se précipita, balbutiant : – Non, non ! (381).
		Gervaise, fort étonnée, remuée surtout par cette idée qu’elle allait entrer dans un lieu plein d’or, se tenait derrière l’ouvrier, balbutiant, hasardant des hochements de tête, pour saluer (424).
		Alors, elle sortit à son tour, après avoir balbutié une phrase de politesse : elle espérait bien qu’on se reverrait et qu’on s’entendrait tous ensemble (430).
		Elle avait rougi légèrement, en balbutiant la fin de la phrase (539).
		Gervaise entra, embarrassée, sans oser même balbutier une excuse (639).
		Eh bien ! bonsoir, renvoyez-moi mon linge, nous compterons plus tard. – Oui, c’est ça, bonsoir, balbutia Gervaise (642).
		– Non, monsieur, pas tout à fait, balbutia Gervaise, très contrariée d’entendre parler de ça devant les Lorilleux. Vous comprenez, avec le malheur qui nous arrive... (660).
		– Qu’est-ce que vous voulez ? répéta Lorilleux. – Vous n’avez pas vu Coupeau ? finit par balbutier Gervaise. Je le croyais ici (754).
	Coupeau	Non, il voulait l’embrasser, il avait besoin de ça, parce qu’il l’aimait bien. Tout en balbutiant, il tournait le tas des jupons, il butait dans le tas des chemises ; puis, comme il s’entêtait, ses pieds s’accrochèrent, il s’étala, le nez au beau milieu des torchons. Gervaise, prise d’un commencement d’impatience, le bouscula, en criant qu’il allait tout mélanger (509).
		Il serrait les poings ; puis, il poussa un cri rauque, il s’aplatit en courant. Et il bégayait, les dents claquant d’épouvante : – C’est pour que je me tue. Non, je ne me jetterai pas !... Toute cette eau, ça signifie que je n’ai pas de cœur. Non, je ne me jetterai pas ! Les cascades, qui fuyaient à son approche, s’avançaient quand il reculait. Et, tout d’un coup, il regarda stupidement autour de lui, il balbutia, d’une voix à peine distincte : – Ce n’est pas possible, on a embauché des médecins contre moi ! (784).
	Mme Lorilleux	Et, le cœur crevé, elle [Mme Lorilleux] balbutia, elle dut se montrer très contente : sans doute, la boutique était commode, Gervaise avait raison de la prendre (478).
		Madame Lorilleux, du coup, s’était retournée. Elle brandissait la casserole, comme si elle allait jeter l’eau seconde à la figure de sa belle-sœur. Elle

		bredouillait : – Fichez le camp, ou je fais un malheur !... Et ne comptez pas sur les cent sous, parce que je ne donnerai pas un radis ! non pas un radis !... Ah bien ! oui, cent sous ! (524).
	Père Bazouge	Et, comme les Lorilleux se décidaient à l’emmener, il se retourna, il balbutia une dernière phrase, entre deux hoquets : – Quand on est mort... écoutez ça... quand on est mort, c’est pour longtemps (463).
		– Pardon, excuse, je me trompe, balbutia-t-il. On m’avait dit que c’était pour chez vous. Il avait déjà repris le sac, la blanchisseuse dut lui crier : – Laissez donc ça, c’est pour ici (664).
	Bijard	Il promena un regard autour de lui, de l’air d’un homme tiré d’un long sommeil, vit le ménage en ordre, les deux enfants débarbouillés, en train de jouer et de rire. Et il tomba sur une chaise, balbutiant : – Notre petite mère, notre petite mère... (758).
	Goujet	Il se releva, il était tout frissonnant, et d’une voix balbutiante : – Voulez-vous me permettre de vous embrasser ? (777).
<b>BÉGAYER</b>		
	Lantier	Lantier leva les deux poings ; puis, résistant au besoin de la battre, il lui saisit les bras, la secoua violemment, l’envoya tomber sur le lit des enfants, qui se mirent de nouveau à crier. Et il se recoucha, en bégayant, de l’air farouche d’un homme qui prend une résolution devant laquelle il hésitait encore : – Tu ne sais pas ce que tu viens de faire, Gervaise... Tu as eu tort, tu verras (382).
		– Pourquoi ? pourquoi ? bégayait-il... Parbleu ! tu vas diré partout que tu m’entretiens, que tu laves, que tu raccommodes. Eh bien ! ça m’embête, là ! Fais tes affaires, je ferai les miennes... Les blanchisseuses ne travaillent pas pour les chiens (385).
		Poisson avait pris un air majestueux. Il répondit : – Pourtant, si je n’en veux pas de vos libertés, je suis bien libre. – Si vous n’en voulez pas, si vous n’en voulez pas... bégaya Lantier, que la passion étranglait. Non, vous n’êtes pas libre !... (607).
	Coupeau	– Cré coquin ! bégaya-t-il, quel coup de soleil !... Ça vous tape dans la tête ! (506).
		Alors, Coupeau, que la grosse chaleur grisait davantage, fut pris d’une soudaine tendresse. Il s’avança vers Gervaise, les bras ouverts, très ému. – T’es une bonne femme, bégayait-il. Faut que je t’embrasse (509).
		– Ah bien ! bégaya-t-il sans cesser de ricaner, vous êtes encore joliment toc !... On ne peut plus rigoler, alors ? (513).
		Et, comme il se levait en bégayant des menaces atroces, Gervaise le supplia à voix basse. – Écoute, je t’en supplie... Laisse le couteau... Reste à ta place, ne fais pas un malheur (590).
		– Alors, c’est mon tour, bégayait Coupeau d’une voix pâteuse. Hein ! on me garde pour la bonne bouche... Eh bien ! je vais vous dire <i>Qué cochon d’enfant !</i> – <i>Oui, oui, Qué cochon d’enfant !</i> criait toute la table (593).
		Quand il apprit le malheur, il resta l’œil sec d’abord, bégayant, croyant vaguement qu’on lui faisait une farce (655).
		Coupeau regardait toujours le carreau. Puis, il leva sa face ravagée, il eut un rire d’idiot, en bégayant : – Dis donc, ma biche, je ne te retiens pas... T’es pas encore trop mal, quand tu te débarbouilles. Tu sais, comme on dit, il n’y a pas si vieille marmite qui ne trouve son couvercle... Dame ! si ça devait mettre du beurre dans les épinards ! (748).
		Il serrait les poings ; puis, il poussa un cri rauque, il s’aplatit en courant. Et il bégayait, les dents claquant d’épouvante : – C’est pour que je me tue. Non, je ne me jetterai pas !... Toute cette eau, ça signifie que je n’ai pas de cœur. Non, je ne me jetterai pas ! Les cascades, qui fuyaient à son approche, s’avançaient quand il reculait. Et, tout d’un coup, il regarda stupidement autour de lui, il balbutia,

		d'une voix à peine distincte : – Ce n'est pas possible, on a embauché des physiciens contre moi ! (784).
	Goujet	Mais il ne savait pas se débarrasser de son pot ; et, quand elle le lui eut pris des mains, il bégaya, n'osant l'embrasser (567).
		– Votre mère m'en veut, je le sais, reprit Gervaise à voix basse. Ne dites pas non... Nous vous devons tant d'argent ! Mais lui, se montra brutal, pour la faire taire. Il lui secoua la main, à la briser. Il ne voulait pas qu'elle parlât de l'argent. Puis, il hésita, il bégaya enfin : – Écoutez, il y a longtemps que je songe à vous proposer une chose... Vous n'êtes pas heureuse. Ma mère assure que la vie tourne mal pour vous... (616).
	Gervaise	– Ne causez pas tant, bégaya Gervaise. Vous savez bien... On a vu mon mari, hier soir... Et taisez-vous, parce que je vous étranglerais, bien sûr (396).
		– A-t-on jamais vu ! bégayait-elle. Ça m'a pris juste à la porte (439).
		– Tant pis, bégayait-elle, c'est sa faute, je ne puis pas... Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! il me renvoie de mon lit, je n'ai plus de lit... Non, je ne puis pas, c'est sa faute (632).
		– C'est toi, chenillon ? bégaya Gervaise. Ah bien ! ton père va te ramasser ! Nana ne répondait pas, restait toute blanche, regardait le poêle froid, la table sans assiettes, la pièce lugubre où cette paire de souïards mettaient l'horreur blême de leur hébètement. Elle n'ôta pas son chapeau, fit le tour de la chambre ; puis, les dents serrées, elle rouvrit la porte, elle s'en alla (727).
		Elle-même, quand elle sifflait son verre de rogame sur le comptoir, prenait des airs de drame, se jetait ça dans le plomb en souhaitant que ça la fit crever. Et, les jours où elle rentrait ronde comme une bourrique, elle bégayait que c'était le chagrin (736).
		Un jour, Gervaise qui lui reprochait sa vie crûment, et lui demandait si elle donnait dans les pantalons rouges, pour rentrer cassée à ce point, exécuta enfin sa menace en lui secouant sa main mouillée sur le corps. La petite, furieuse, se roula dans le drap, en criant : – En voilà assez, n'est-ce pas ? maman ! Ne causons pas des hommes, ça vaudra mieux. Tu as fait ce que tu as voulu, je fais ce que je veux. – Comment ? comment ? bégaya la mère (744).
		Puis, elle sentit ses jambes qui se cassaient, elle eut peur de fondre en larmes, bégayant encore : – Vous seriez si gentils !... Vous ne pouvez pas savoir... Oui, j'en suis là, mon Dieu ! j'en suis là... (755).
		Et elle baissait la voix, elle n'osait plus que bégayer dans le dos des passants. – Monsieur, écoutez donc... Cependant, il devait être très tard (772).
		Elle bégayait, elle ne pouvait plus prononcer les mots (776).
		Alors, Gervaise, les bras tendus, ne sachant plus ce qu'elle bégayait, se mit à le supplier avec passion. – Oh ! emmenez-moi, j'en ai assez, je veux m'en aller... Il ne faut pas me garder rancune. Je ne savais pas, mon Dieu ! (779)-
		Il reprit, de sa voix brutale : – Vous buvez aussi, vous ? Gervaise bégaya, se défendit, posa la main sur son cœur pour donner sa parole sacrée (786).
		– Le chapelier ! le chapelier ! hurlait Coupeau. Et, l'interne ayant interrogé Gervaise, celle-ci bégaya sans pouvoir répondre, car cette scène remuait en elle tous les embêtements de sa vie (792).
	Le père Bazouge	Cependant, le père Bazouge s'offusquait de la terreur de la jeune femme. – Eh bien, quoi ! bégaya-t-il, on ne mange personne dans notre partie... (462).
		Comme on se décidait à le laisser tranquille, il parut se souvenir, il bégaya d'une voix caverneuse : <i>Trou la la, trou la la, Trou la, trou la, trou la la !</i> (588).
		– Quoi donc ? quoi donc ? bégaya Bazouge, qui est-ce qui se trouve mal ?... On y va, la petite mère ! (688).
		Et, lorsqu'il empoigna Gervaise dans ses grosses mains noires, il fut pris d'une tendresse, il souleva doucement cette femme, qui avait eu un si long béguin pour lui. Puis, en l'allongeant au fond de la bière avec un soin paternel, il bégaya, entre

		deux hoquets : – Tu sais... écoute bien... c'est moi, Bibi-la-Gaieté, dit le consolateur des dames... Va, t'es heureuse. Fais dodo, ma belle ! (796).
	Bijard	Mais Gervaise, tout d'un coup, entra, attirée par les hurlements de la petite. Devant un pareil tableau, elle fut prise d'une indignation furieuse. – Ah ! la saleté d'homme ! cria-t-elle. Voulez-vous bien la laisser, brigand ! Je vais vous dénoncer à la police, moi ! Bijard eut un grognement d'animal qu'on dérange. Il bégaya : – Dites donc, vous, la Tortillard ! mêlez-vous un peu de vos affaires (693).
	Étienne	– Écoute, dis-lui que tu le veux... Oui, à ce monsieur-là... Dis-lui bien fort : Je le veux ! – Je le veux ! bégaya Étienne, la bouche empâtée de sommeil. Tout le monde se mit à rire (603).
	Une travailleuse	À ce moment, la voisine de Léonie, une petite personne grasse, lui lâcha dans l'oreille une phrase ; et Léonie, brusquement, se renversa sur sa chaise, prise d'un accès de fourire, se tordant, jetant des regards vers le monsieur et riant plus fort. Elle bégayait : – C'est ça, oh ! c'est ça !... Ah ! cette Sophie, est-elle sale ! (718).
GROGNER		
		Coupeau força Gervaise à se lever. Elle pouvait bien s'approcher, elle verrait. Le chaîniste consentit d'un grognement (426).
		Celui-ci grogna, ricana d'un air de mauvaise bête, et finalement prêta les deux pièces de cent sous. Mais Coupeau entendit sa sœur qui disait entre ses dents que « ça commençait bien » (434).
		– Ah ! garce !... ah ! garce !... ah ! garce !... grognait-il d'une voix étouffée, accompagnant de ce mot chaque coup, s'affolant à le répéter, frappant plus fort à mesure qu'il s'étranglait davantage. Puis, la voix lui manqua, il continua de taper sourdement, follement, raidi dans sa cotte et son bourgeron déguenillés, la face bleuie sous sa barbe sale, avec son front chauve taché de grandes plaques rouges (556).
		Elles coururent, effrayées, et tâchèrent de masquer la porte de François. Mais Coupeau devait savoir que Lantier était là. Gervaise demeura stupide, en l'entendant grogner : – Oui, n'est-ce pas ! ma biche, il y a là un cadet de notre connaissance. Faut pas me prendre pour un jobard... Que je te pince à te balader encore, avec tes yeux en coulisse ! (571).
		Elle n'avait pas allongé un sou au marchand de meubles ni aux trois camarades, le maçon, le menuisier et le peintre. Tout ce monde commençait à grogner, on devenait moins poli pour elle dans les magasins (610-611).
		– En voilà des cafards ! grogna Mes-Bottes. Ça doit licher dans les coins (622).
		Depuis qu'il partageait la patronne avec le mari, il se considérait comme tout à fait de moitié dans le ménage ; il ramassait les pièces de vingt sous qui traînaient, menait Gervaise au doigt et à l'œil, grognait, gueulait, avait l'air plus chez lui que le zingueur (647).
		Doucement, sans pousser un cri, glacée et prudente, la blanchisseuse revint dans la chambre de Lantier. Il s'était rendormi. Elle se pencha, en murmurant : – Dis donc, c'est fini, elle est morte. Tout appesanti de sommeil, mal éveillé, il grogna d'abord : – Fiche-moi la paix, couche-toi... Nous ne pouvons rien lui faire, si elle est morte (653).
		Pendant que le croque-mort s'endormait en grognant, elle demeura anxieuse, l'écoutant, n'osant remuer, de peur qu'il ne s'imaginât l'entendre frapper de nouveau (689).
		Mais Gervaise, tout d'un coup, entra, attirée par les hurlements de la petite. Devant un pareil tableau, elle fut prise d'une indignation furieuse. – Ah ! la saleté d'homme ! cria-t-elle. Voulez-vous bien la laisser, brigand ! Je vais vous dénoncer à la police, moi ! Bijard eut un grognement d'animal qu'on dérange. Il bégaya : – Dites donc, vous, la Tortillard ! mêlez-vous un peu de vos affaires (693).

		Elle traita une ouvrière de sabot, l'obligea à recommencer une marguerite. Puis, elle s'en alla de l'air raide dont elle était venue.– Houp ! houp ! répéta Nana, au milieu d'un grognement général (716-717).
		Coupeau grognait, n'ayant même plus l'idée d'allonger des claques. Il perdait la boule, complètement. Et, vraiment, il n'y avait pas à le traiter de père sans moralité, car la boisson lui ôtait toute conscience du bien et du mal (744).
		– Ah ! c'est vous, grogna madame Lorilleux, sans lui dire seulement de s'asseoir. Qu'est-ce que vous voulez ? Gervaise ne répondit pas (754).
		– Mais, ma chère, cria-t-elle, vous savez bien que nous n'avons pas d'argent ! Tenez, voilà la doublure de ma poche. Vous pouvez nous fouiller... Ce serait de bon cœur, naturellement. – Le cœur y est toujours, grogna Lorilleux ; seulement, quand on ne peut pas, on ne peut pas (754-755).
		Quand il aperçut Lalie couchée, il tapa sur ses cuisses avec un ricanement, il décrocha le grand fouet, en grognant : – Ah ! nom de Dieu, c'est trop fort ! nous allons rire !... Les vaches se mettent à la paille en plein midi, maintenant !... (757-758).
		– J'ai soif, oh ! j'ai soif ! grognait-il continuellement. L'interne prit un pot de limonade sur une planchette et le lui donna. Il saisit le pot à deux mains, aspira goulûment une gorgée, en répandant la moitié du liquide sur lui ; mais il cracha tout de suite la gorgée, avec un dégoût furieux, en criant : – Nom de Dieu ! c'est de l'eau-de-vie ! Alors, l'interne, sur un signe du médecin, voulut lui faire boire de l'eau, sans lâcher la carafe. Cette fois, il avala la gorgée, en hurlant, comme s'il avait avalé du feu. – C'est de l'eau-de-vie, nom de Dieu ! c'est de l'eau-de-vie ! (787).
HURLER		
		– Salope ! salope ! salope ! hurla Gervaise, hors d'elle, reprise par un tremblement furieux (396).
		Mais Gervaise, brusquement, hurla. Virginie venait de l'atteindre à toute volée sur son bras nu, au-dessus du coude ; une plaque rouge parut, la chair enfla tout de suite. Alors, elle se rua. On crut qu'elle voulait assommer l'autre (400).
		– Eh ! madame Vigouroux ! madame Vigouroux ! hurla la société. Elle entra, avec un rire de bête, débarbouillée, grasse à crever son corsage (581).
		Elle a hurlé toute la nuit avant de passer. Le forgeron se taisait, arrachait des herbes dans ses poings crispés (614-615).
		Nom de Dieu ! oui, je lui en prêterai, hurla Mes-Bottes. Tiens ! Bibi, jette-lui sa monnaie à travers la gueule, à ce vendu ! (623).
		Lalie, affolée, hurlante, sautait aux quatre angles de la pièce, se pelotonnait par terre, se collait contre les murs ; mais la mèche mince du grand fouet l'atteignait partout, claquant à ses oreilles avec des bruits de pétard, lui pinçant la chair de longues brûlures (693).
		Elle reçut un maître coup de soulier, juste au bon endroit, se releva et devint toute pâle en reconnaissant son père et sa mère. Pas de chance, par exemple ! – À la porte ! hurlaient les danseurs (741).
		– J'ai soif, oh ! j'ai soif ! grognait-il continuellement. L'interne prit un pot de limonade sur une planchette et le lui donna. Il saisit le pot à deux mains, aspira goulûment une gorgée, en répandant la moitié du liquide sur lui ; mais il cracha tout de suite la gorgée, avec un dégoût furieux, en criant : – Nom de Dieu ! c'est de l'eau-de-vie ! Alors, l'interne, sur un signe du médecin, voulut lui faire boire de l'eau, sans lâcher la carafe. Cette fois, il avala la gorgée, en hurlant, comme s'il avait avalé du feu. – C'est de l'eau-de-vie, nom de Dieu ! c'est de l'eau-de-vie ! (787).
		Ce jour-là, à Sainte-Anne, le corridor tremblait des gueulements et des coups de talon de Coupeau. Elle tenait encore la rampe de l'escalier, qu'elle l'entendit hurler : – En v'là des punaises !... (790).

RONFLER		Quelques coups de battoir partaient encore, espacés, au milieu des rires adoucis, des conversations qui s'empêtaient dans un bruit glouton de mâchoires ; tandis que la machine à vapeur, allant son train, sans repos ni trêve, semblait hausser la voix, vibrante, ronflante, emplissant l'immense salle. Mais pas une des femmes ne l'entendait ; c'était comme la respiration même du lavoir, une haleine ardente amassant sous les poutres du plafond l'éternelle buée qui flottait (390-391).
		Il restait bon enfant, il riait tout seul, en lâchant des bouts de phrase. – Est-elle bête, ma femme !... Est-elle bête de me coucher !... Hein ! c'est trop bête, en plein midi, quand on n'a pas dodo ! Mais, tout d'un coup, il ronfla. Alors, Gervaise eut un soupir de soulagement, heureuse de le savoir enfin en repos, cuvant sa soulographie sur deux bons (514).
		Et, par moments, au milieu du bruit des fers et du tisonnier grattant la mécanique, un ronflement de Coupeau roulait, avec la régularité d'un tic-tac énorme d'horloge, réglant la grosse besogne de l'atelier (515).
		Même, elle avait fini, lorsque le zingueur simplement ronflait trop fort, par le lâcher au beau milieu du sommeil, et allait continuer son dodo tranquille sur l'oreiller du voisin (636).
		Et elle pleurait toute seule, très fort dans le silence, sans que le zingueur cessât de ronfler ; il n'entendait rien, elle l'avait appelé et secoué, puis elle s'était décidée à le laisser tranquille, en réfléchissant que ce serait un nouvel embarras, s'il se réveillait (654).
		Coupeau ronflait toujours, deux notes, l'une grave, qui descendait, l'autre sèche, qui remontait ; on aurait dit de la musique d'église, accompagnant les cérémonies du vendredi saint (655).
		Dès que le zingueur eut mangé sa soupe, il ronfla. Le lendemain, il s'éveilla très bon enfant (679).
		Il était effrayant, cet animal, à rire continuellement tout seul, comme si sa profession l'égayait. Même, quand il avait fini son sabbat et qu'il tombait sur le dos, il ronflait d'une façon extraordinaire, qui coupait la respiration à la blanchisseuse (687).

DIFFÉRENTIATEURS		
BÂILLEMENT		La maison paraissait d'autant plus colossale qu'elle s'élevait entre deux petites constructions basses, chétives, collées contre elle ; et, carrée, pareille à un bloc de mortier gâché grossièrement, se pourrissant et s'émiettant sous la pluie, elle profilait sur le ciel clair, au-dessus des toits voisins, son énorme cube brut, ses flancs non crépis, couleur de boue, d'une nudité interminable de murs de prison, où des rangées de pierres d'attente semblaient des mâchoires caduques, bâillant dans le vide (414).
		Les invités piétinaient autour de la table. Tous avaient faim, bâillaient légèrement, l'air embêté. – Si le patron arrivait, reprit la blanchisseuse, nous pourrions commencer (569).
		Alors, j'ai filé, je suis allé schloffer un brin. Il bâillait encore, il avait dormi dix-huit heures (630).
		On était là dans une crampe au gosier générale, bâillant par toutes ces bouches tendues ; et les poitrines se creusaient, rien qu'à respirer cet air, où les moucheron eux-mêmes n'auraient pas pu vivre, faute de nourriture (686).
		La paix chaude du dimanche endormait la maison ; en bas, les ateliers étaient fermés ; les logements bâillaient par leurs croisées ouvertes, montraient des tables déjà mises pour le soir, qui attendaient les ménages, en train de gagner de l'appétit sur les fortifications ; une femme, au troisième, employait la journée à laver sa chambre, roulant son lit, bousculant ses meubles, chantant pendant des heures la même chanson, sur un ton doux et pleurard (710-711).

		Mais, parmi les hautes maisons neuves, bien des masures branlantes restaient debout ; entre les façades sculptées, des enfoncements noirs se creusaient, des chenils bâillaient, étalant les loques de leurs fenêtres (764).
CRACHER		Devant les comptoirs, des groupes s'offraient des tournées, s'oubliaient là, debout, emplissant les salles, crachant, toussant, s'éclaircissant la gorge à coups de petits verres (378).
		Chez les marchands de vin, les mêmes hommes, debout, continuaient à boire, à tousser et à cracher (379).
		Un jour, Gervaise venait de payer aux Boche du cassis avec de l'eau de Seltz, qu'on buvait dans la loge, quand madame Lorilleux était passée, très raide, en affectant de cracher devant la porte des concierges. Et, depuis lors, chaque samedi, madame Boche, lorsqu'elle balayait les escaliers et les couloirs, laissait des ordures devant la porte des Lorilleux (499).
		Alors, la grande Clémence se rhabilla en bougonnant. En voilà des giries ! Avec ça que les passants n'avaient jamais vu des nénaïs ! Et elle soulagea sa colère sur l'apprentie, ce louchon d'Augustine, qui repassait à côté d'elle du linge plat, des bas et des mouchoirs ; elle la bouscula, la poussa avec son coude. Mais Augustine, hargneuse, d'une méchanceté sournoise de monstre et de souffredouleur, cracha par-derrière sur sa robe, sans qu'on la vit, pour se venger (505).
		[...] l'apprentie lui avait craché sur la robe, sans se cacher, par-devant, outrée d'une pareille injustice (514).
		Le louchon rentra ses larmes, nettoya le fer, en le grattant, puis en l'essuyant, après l'avoir frotté avec un bout de bougie ; mais, chaque fois qu'elle devait passer derrière Clémence, elle gardait de la salive, elle crachait, riant en dedans, quand ça dégoulinait le long de la jupe (514).
		Les lendemains de culotte, le zingueur avait mal aux cheveux, un mal aux cheveux terrible qui le tenait tout le jour les crins défrisés, le bec empesté, la margoulette enflée et de travers. Il se levait tard, secouait ses puces sur les huit heures seulement ; et il crachait, traînait dans la boutique, ne se décidait pas à partir pour le chantier (515-516).
		Coupeau, voyant le petit horloger cracher là-bas des pièces de dix sous, lui montra de loin une bouteille ; et, l'autre ayant accepté de la tête, il lui porta la bouteille et un verre (581).
		Ce sacré soûlard était sa préoccupation, une peur sourde mêlée à une envie de savoir. Lui, rigolo, le sac plein tous les jours, la tête sens devant dimanche, toussait, crachait, chantait la mère Godichon, lâchait des choses pas propres, se battait avec les quatre murailles avant de trouver son lit (687).
CRIER		
	advertance	Et, se tournant, il cria de sa voix qui sonnait le cuivre fêlé : – Dis donc, la Gueule-d'Or, voilà une dame pour toi ! Mais un tapage de ferraille étouffa ce cri (527).
	agression	À son tour, elle saisit un seau, le vida sur la jeune femme. Alors, une bataille formidable s'engagea. Elles couraient toutes deux le long des baquets, s'emparant des seaux pleins, revenant se les jeter à la tête. Et chaque déluge était accompagné d'un éclat de voix. Gervaise elle-même répondait, à présent (396-397).
		Ses cris se perdaient dans un râle. Il ne marmottait plus que des mots sans suite, une écume à la bouche, le menton mouillé de salive (788).
	douleur	Cependant, Virginie, ménageant une traîtrise, s'emparant brusquement d'un seau d'eau de lessive bouillante, qu'une de ses voisines avait laissé là, le jeta. Il y eut un cri. On crut Gervaise ébouillantée. Mais elle n'avait que le pied gauche brûlé légèrement. Et, de toutes ses forces, exaspérée par la douleur, sans le remplir cette fois, elle envoya un seau dans les jambes de Virginie, qui tomba (397).
	Effroi/horreur	Gervaise, stupide, la gorge déchirée d'un grand cri, resta les bras en l'air (482).

		La blanchisseuse laissa échapper un léger cri, répétant tout haut : – Ils ne sont plus ensemble ! (550).
		Alors, comme ils descendaient vers le boulevard, Gervaise, en passant devant François, le mastroquet du coin, poussa un léger cri. – Quoi donc ? demanda Goujet. La blanchisseuse ne riait plus. Elle était très blanche, et si émotionnée, qu'elle avait failli tomber (570).
		Mais Gervaise et Virginie, malgré elles, ne quittaient plus du regard le trottoir d'en face. Madame Boche, à son tour, aperçut Lantier, et laissa échapper un léger cri, sans cesser de se barbouiller de ses larmes (590).
		On vida les verres. Lantier se mit à lire tout haut : « Un crime épouvantable vient de jeter l'effroi dans la commune de Gaillon (Seine-et-Marne). Un fils a tué son père à coups de bêche, pour lui voler trente sous... » Tous poussèrent un cri d'horreur. En voilà un, par exemple, qu'ils seraient allés voir raccourcir avec plaisir ! (626).
	folie	Il serrait les poings ; puis, il poussa un cri rauque, il s'aplatit en courant. Et il bégayait, les dents claquant d'épouvante : – C'est pour que je me tue. Non, je ne me jetterai pas !... Toute cette eau, ça signifie que je n'ai pas de cœur. Non, je ne me jetterai pas ! Les cascades, qui fuyaient à son approche, s'avançaient quand il reculait. Et, tout d'un coup, il regarda stupidement autour de lui, il balbutia, d'une voix à peine distincte : – Ce n'est pas possible, on a embauché des physiciens contre moi ! (784).
	joie	Puis, quand l'obscurité devint complète, ce fut une bosse de rires. Les dames poussaient de petits cris. Les messieurs les chatouillaient, leur pinçaient les jambes (448).
		Et l'on n'eut pas le temps de souffler, l'épinée de cochon, montée sur un plat creux, flanquée de grosses pommes de terre rondes, arrivait au milieu d'un nuage. Il y eut un cri. Sacré nom ! c'était trouvé ! Tout le monde aimait ça (574).
		Celui-là possédait un creux solide, par exemple ! Ça sortait de sa belle barbe jaune étalée, comme d'une trompette en cuivre. Quand il lança le cri : « O ma noble compagne ! » en parlant de la noire jument du guerrier, les cœurs battirent, on l'applaudit sans attendre la fin, tant il avait crié fort (587).
	peur	À ce moment, madame Lerat, qui était allée dans le cabinet, poussa un léger cri. Elle avait eu peur, parce qu'elle avait trouvé la chandelle éteinte, brûlée jusqu'au bout (662).
	surpris	Les dames, quand elles eurent le nez sur la peinture, poussèrent de petits cris ; puis, elles se détournèrent, très rouges (446).
	triomphe	Alors, Lantier lui poussant toujours l'image sous le nez d'un air goguenard, il laissa échapper ce cri, en arrondissant les bras : – Eh bien, après ? Est-ce que ce n'est pas dans la nature ? (605-606).
ÉTERNUER		Une plaisanterie faite sur le tonnerre par Boche, disant que saint Pierre éternuait là-haut, ne fit sourire personne. Mais, quand la foudre espaça ses coups, se perdit au loin, la société recommença à s'impatienter, se fâcha contre l'orage, jurant et montrant le poing aux nuées (440).
		– Ah ! ma pauvre femme ! dit Coupeau en embrassant Gervaise. Et moi qui rigolais, il n'y a pas une heure, pendant que tu criais aux petits pâtés !... Dis donc, tu n'es pas embarrassée, tu vous lâches ça, le temps d'éternuer (468).
		Ils ne prononcèrent pas un mot, la tête un peu basse, pesant déjà maman Coupeau du regard. Et ça ne traîna pas, la pauvre vieille fut emballée, le temps d'éternuer (666).
HOQUETER		Et, comme les Lorilleux se décidaient à l'emmener, il se retourna, il balbutia une dernière phrase, entre deux hoquets : – Quand on est mort... écoutez ça... quand on est mort, c'est pour longtemps (463).
		Clémence, très soûle, éclata brusquement en sanglots ; et, la tête tombée au bord de la table, elle étouffait ses hoquets dans la nappe (589).

		La petite comprit, allongea le menton pour mieux voir sa grand-mère, avec sa curiosité de gamine vicieuse ; elle ne disait rien, elle était un peu tremblante, étonnée et satisfaite en face de cette mort qu'elle se promettait depuis deux jours, comme une vilaine chose, cachée et défendue aux enfants ; et, devant ce masque blanc, aminci au dernier hoquet par la passion de la vie, ses prunelles de jeune chatte s'agrandissaient, elle avait cet engourdissement de l'échine dont elle était clouée derrière les vitres de la porte, quand elle allait moucharder là ce qui ne regarde pas les morveuses (654).
		Elle eut un hoquet, des filets de sang coulèrent aux coins de sa bouche (757).
		Des bandes braillaient de sales chansons, de grands silences se faisaient, coupés par des hoquets et des chutes sourdes d'ivrognes (772).
		Le quartier avait disparu, le boulevard paraissait mort, comme si la rafale venait de jeter le silence de son drap blanc sur les hoquets des derniers ivrognes (774).
		Et, lorsqu'il empoigna Gervaise dans ses grosses mains noires, il fut pris d'une tendresse, il souleva doucement cette femme. qui avait eu un si long béguin pour lui. Puis, en l'allongeant au fond de la bière avec un soin paternel, il bégaya, entre deux hoquets : – Tu sais... écoute bien... c'est moi, Bibi-la-Gaieté, dit le consolateur des dames... Va, t'es heureuse. Fais dodo, ma belle ! (796).
PLEUR ET SANGLOT		Quand Gervaise s'éveilla, vers cinq heures, raidie, les reins brisés, elle éclata en sanglots (375).
		Madame Boche vit les larmes lui remonter aux yeux, et, satisfaite sans doute, elle s'éloignait en traitant les hommes de sacrés fainéants, lorsqu'elle revint, pour crier : – C'est ce matin que vous allez au lavoir, n'est-ce pas ?... J'ai quelque chose à laver, je vous garderai une place à côté de moi, et nous causerons (379).
		Et les boulevards avaient pris leur paix du matin ; les rentiers du voisinage se promenaient au soleil ; les mères, en cheveux, en jupes sales, berçaient dans leurs bras des enfants au maillot, qu'elles changeaient sur les bancs ; toute une marmaille mal mouchée, débraillée, se bousculait, se traînait par terre, au milieu de piaulements, de rires et de pleurs (380).
		La jeune femme se remit à sangloter. Les éclats de voix, les mouvements brusques de Lantier, qui culbutait les chaises, venaient de réveiller les enfants. Ils se dressèrent sur leur séant, demi-nus, débrouillant leurs cheveux de leurs petites mains ; et, entendant pleurer leur mère, ils poussèrent des cris terribles, pleurant eux aussi de leurs yeux à peine ouverts. – Ah ! voilà la musique ! s'écria Lantier furieux. Je vous avertis, je reprends la porte, moi ! Et je file pour tout de bon, cette fois... Vous ne voulez pas vous taire ? Bonsoir ! je retourne d'où je viens (381).
		Pendant un instant, les enfants sanglotèrent. Leur mère, restée ployée au bord du lit, les tenait dans une même étreinte ; et elle répétait cette phrase, à vingt reprises, d'une voix monotone : – Ah ! si vous n'étiez pas là, mes pauvres petits !... Si vous n'étiez pas là !... Si vous n'étiez pas là !... (382-383).
		Gervaise ne pouvait pleurer. Elle étouffait, les reins appuyés contre son baquet, le visage toujours entre les mains. De courts frissons la secouaient. Par moments, un long soupir passait, tandis qu'elle s'enfonçait davantage les poings sur les yeux, comme pour s'anéantir dans le noir de son abandon. C'était un trou de ténèbres au fond duquel il lui semblait tomber (394).
		Et elle pleura. Le souvenir de sa course au Mont-de-Piété, en précisant un fait de la matinée, lui avait arraché les sanglots qui s'étranglaient dans sa gorge (394).
		Madame Boche levait les bras au ciel, en s'exclamant. Elle s'était prudemment garée entre deux baquets ; et les enfants, Claude et Étienne, pleurant, suffoquant, épouvantés, se pendaient à sa robe, avec ce cri continu : Maman ! maman ! qui se brisait dans leurs sanglots (398)
		Quand Gervaise mit le pied dans l'allée de l'hôtel Boncœur, les larmes la reprirent (402).

		Seule maman Coupeau s'était mise à pleurer, en disant qu'elle partirait plutôt en avant pour se cacher dans un coin ; et on avait promis de l'emmenner (434).
		Il respirait encore, mais le pharmacien avait de petits hochements de tête. Maintenant, Gervaise, à genoux par terre, sanglotait d'une façon continue, barbouillée de ses larmes, aveuglée, hébétée. D'un mouvement machinal, elle avançait les mains, tâtait les membres de son mari, très doucement (483).
		Clémence lui passa son fer ; l'apprentie finissait les fers sur ses torchons et sur ses bas, quand ils n'étaient plus assez chauds pour les pièces amidonnées. Mais elle empoigna celui-là si maladroitement, qu'elle se fit une manchette, une longue brûlure au poignet. Et elle sanglota, elle accusa Clémence de l'avoir brûlée exprès (512).
		Quand elle aperçut Nana le nez en sang, étranglée de sanglots, elle faillit sauter au chignon de la concierge. Est-ce qu'on tapait sur un enfant comme sur un bœuf ? (521).
		Maintenant, celle-ci pleurait à gros sanglots ; et Lalie, qui s'était approchée, la regardait pleurer, habituée à ces choses, résignée déjà (557).
		Mais, tout d'un coup, il éclata en sanglots, il se sauva comme un fou, débraillé, grondé par Coupeau qui le traitait de sauvage (597).
		Cependant, quand elle eut reporté dans sa chambre ses affaires, jusqu'à ses épingles à cheveux, elle s'assit chez elle, sanglotant à son aise, ne craignant plus d'être surprise avec le chapelier (654).
		Et elle pleurait toute seule, très fort dans le silence, sans que le zingueur cessât de ronfler ; il n'entendait rien, elle l'avait appelé et secoué, puis elle s'était décidée à le laisser tranquille, en réfléchissant que ce serait un nouvel embarras, s'il se réveillait (654).
		Gervaise s'était remise à sangloter, très touchée de la douleur de son mari, raccommodée avec lui ; oui, il avait le fond meilleur qu'elle ne le croyait (655).
		À l'église, Coupeau pleura tout le temps. C'était bête, mais il ne pouvait se retenir (680).
		Elle épongeait le sang avec le coin de son tablier, et faisait taire ses enfants qui pleuraient à gros sanglots, comme s'ils avaient reçu la dégelée de coups de fouet (693-694).
		Gervaise, cependant, se retenait pour ne pas éclater en sanglots (759).
		Alors, quand il l'eut baisée avec tant de respect, il s'en alla à reculons tomber en travers de son lit, la gorge crevée de sanglots. Et Gervaise ne put pas demeurer là plus longtemps ; c'était trop triste et trop abominable, de se retrouver dans ces conditions, lorsqu'on s'aimait. Elle lui cria : – Je vous aime, monsieur Goujet, je vous aime bien aussi... Oh ! ce n'est pas possible, je comprends... Adieu, adieu, car ça nous étoufferait tous les deux (777).
RIRE		Par moments, un ouvrier s'arrêtait court, rallumait sa pipe, tandis qu'autour de lui les autres marchaient toujours, sans un rire, sans une parole dite à un camarade, les joues terreuses, la face tendue vers Paris, qui, un à un, les dévorait, par la rue béante du Faubourg-Poissonnière (378).
		Aux ouvriers avaient succédé les ouvrières, les brunisseuses, les modistes, les fleuristes, se serrant dans leurs minces vêtements, trottant le long des boulevards extérieurs ; elles allaient par bandes de trois ou quatre, causaient vivement, avec de légers rires et des regards luisants jetés autour d'elles ; de loin en loin, une, toute seule, maigre, l'air pâle et sérieux, suivait le mur de l'octroi, en évitant les coulées d'ordures (379).
		Et les boulevards avaient pris leur paix du matin ; les rentiers du voisinage se promenaient au soleil ; les mères, en cheveux, en jupes sales, berçaient dans leurs bras des enfants au maillot, qu'elles changeaient sur les bancs ; toute une marmaille mal mouchée, débraillée, se bousculait, se traînait par terre, au milieu de piaulements, de rires et de pleurs (380).

		Elles tapaient furieusement, riaient, se renversaient pour crier un mot dans le vacarme, se penchaient au fond de leurs baquets, ordurières, brutales, dégingandées, trempées comme par une averse, les chairs rougies et fumantes (386).
		Un rire court. Virginie, voyant son succès, s'approcha de deux pas, redressant sa haute taille, criant plus fort : – Hein ! avance un peu, pour voir, que je te fasse ton affaire ! (395).
		Et elle le trouva au premier rang, regardant, les bras croisés. C'était un grand gaillard, à cou énorme. Il riait, il jouissait des morceaux de peau que les deux femmes montraient. La petite blonde était grasse comme une caille. Ça serait farce, si sa chemise se fendait (399).
		– C'est vous qui le battiez, dit-il enfin. Oh ! vous n'êtes pas bonne ! Vous donnez le fouet au monde. Elle l'interrompit par un long rire (407)
		Et elle se mit à rire plus fort, parce que Coupeau lui racontait que Virginie, désolée d'avoir tout montré, venait de quitter le quartier (407).
		Les Lorilleux demeuraient au sixième, escalier B. Coupeau lui cria en riant d'empoigner ferme la rampe et de ne plus la lâcher (422).
		– Voilà ! dit Coupeau, avec un rire gêné. Il se dandinait, il ne trouvait rien de rigolo. Pourtant, il ajouta : – Ah bien ! ça ne traîne pas (437).
		– Oh ! tout ce qu'on voudra, répondit-elle en riant. Je ne suis pas difficile (441).
		Les hommes s'amuserent à crier très fort, pour éveiller l'écho de l'arche, en face d'eux ; Boche et Bibi-la-Grillade, l'un après l'autre, injuriaient le vide, lui lançaient à toute volée : « Cochon ! » et riaient beaucoup, quand l'écho leur renvoyait le mot ; puis, la gorge enrouée, ils prirent des cailloux plats et jouèrent à faire des ricochets (448).
		Puis, quand l'obscurité devint complète, ce fut une bosse de rires. Les dames poussaient de petits cris. Les messieurs les chatouillaient, leur pinçaient les jambes (448).
		Pourtant, elle continuait, les épaules secouées de son rire ; elle avait marqué cinq grands plis à plat dans le dos, en introduisant le fer par l'ouverture du plastron ; elle rabattait le pan de devant et le plissait également à larges coups. – Ça, c'est la bannière ! dit-elle en riant plus fort (512).
		Ils se regardèrent dans la glace du charcutier, ils rirent plus fort (569-570).
		Alors, comme ils descendaient vers le boulevard, Gervaise, en passant devant François, le mastroquet du coin, poussa un léger cri. – Quoi donc ? demanda Goujet. La blanchisseuse ne riait plus. Elle était très blanche, et si émotionnée, qu'elle avait failli tomber (570).
		Lerat prétendait que le fromage blanc sentait l'amidon ; tandis que madame Lorilleux, entre ses dents, répétait que c'était trouvé, bouffer si vite l'argent, sur les planches où l'on avait eu tant de peine à le gagner. Une tempête de rires et de cris montait (584).
		– Ah ! l'animal ! reprit le zingueur étranglant de rire, tapant sur la table pour s'éclaircir la voix, il songe toujours aux bêtises !... Mais, bougre de serin, on est inventif ! Pas vrai ? (602).
		– Écoute, dis-lui que tu le veux... Oui, à ce monsieur-là... Dis-lui bien fort : Je le veux ! – Je le veux ! bégaya Étienne, la bouche empâtée de sommeil. Tout le monde se mit à rire (603).
		Nana riait alors d'un rire qui lui pinçait drôlement la bouche. Non, non, les hommes ne lui parlaient pas (714-715).
		Puis, elle-même répéta la phrase, qui courut ainsi d'oreille à oreille, au milieu des exclamations et des rires étouffés (719).
SOUPIR		Gervaise ne pouvait pleurer. Elle étouffait, les reins appuyés contre son baquet, le visage toujours entre les mains. De courts frissons la secouaient. Par moments, un long soupir passait, tandis qu'elle s'enfonçait davantage les poings

		sur les yeux, comme pour s'anéantir dans le noir de son abandon. C'était un trou de ténèbres au fond duquel il lui semblait tomber (394).
		Mais le zingueur ne comprit pas qu'elle se donnait ; il se contenta de lui serrer les poignets à les broyer, pour prendre possession d'elle ; et ils eurent tous les deux un soupir, à cette légère douleur, dans laquelle se satisfaisait un peu de leur tendresse (420).
		Mais, tout de même, ils poussaient un gros soupir de soulagement (434).
		Mademoiselle Remanjou soupirait ; s'il y avait eu des feuilles, ça lui aurait rappelé, disait-elle, un coin de la Marne, où elle allait, vers 1817, avec un jeune homme qu'elle pleurait encore (448).
		Enfin, elle renvoyait ça à plus tard, avec un soupir (465).
		Et, quand il eut poussé un gros soupir, un peu remis, il annonça qu'il ne fallait pas compter sur sa mère ; elle avait sa sciatique (567).
		Mais Virginie, qui levait les yeux, s'interrompit et poussa un soupir étouffé. – Ah ! mon Dieu !... Il est là, sur le trottoir d'en face ; il regarde ici (588).
		Ces gros soupirs semblaient soulager leur poitrine oppressée. – Oui, reprit Gervaise embarrassée par leur silence, je me trouvais en course, j'étais sortie... Après avoir tant souhaité une explication, tout d'un coup elle n'osait plus parler (614)
		C'était plus fort qu'elle, son estomac se déchirait, et elle se baissa, avec un soupir (776).
TOUX		Sa sœur empêchait son mari de toucher aux filières, parce qu'il toussait. Elle avait de fameux bras, il lui avait vu tirer l'or aussi mince qu'un cheveu. Cependant, Lorilleux, pris d'un accès de toux, se pliait sur son tabouret (426).
		Quand elle a aperçu la table, tenez ! sa figure s'est tortillée comme ça, les coins de sa bouche sont montés toucher ses yeux ; et lui, ça l'a étranglé, il s'est mis à tousser... Maintenant, regardez-les, là-bas ; ils n'ont plus de salive, ils se mangent les lèvres. – Ça fait de la peine, des gens jaloux à ce point, murmura Gervaise (569).
		Elle raconta, par phrases courtes, toussant et étouffant, que son fils avait dû rentrer ivre mort, la veille (634).
		À ce moment, Goujet toussa dans sa chambre. Gervaise eut un léger tressaillement (640).

<b>ALTERNANTES</b>		
SILENCE		Le silence régnait, ils n'avaient plus échangé une parole. Lui, semblait attendre. Elle, rongant sa douleur, s'efforçant d'avoir un visage indifférent, se hâtait (383).
		Il lui laissa ramasser deux ou trois mouchoirs. Et, au bout d'un nouveau silence, il reprit : – Est-ce que tu as de l'argent ? (383).
		Quand elle quitta la chambre, les rires adoucis de Claude et d'Étienne sonnaient seuls dans le grand silence, sous le plafond noir (385).
		Gervaise s'essuya le front de sa main mouillée. Elle tira de l'eau une autre pièce de linge, en hochant de nouveau la tête. Un instant, toutes deux gardèrent le silence (390).
		Le silence devenait tel, qu'on entendait régulièrement, tout au bout, le grincement de la pelle du chauffeur, prenant du charbon de terre et le jetant dans le fourneau de la machine (391).
		Au bout d'un silence, elle dit encore : – Vous n'y songez pas, vraiment. Je suis une vieille femme, moi ; j'ai un grand garçon de huit ans... Qu'est-ce que nous ferions ensemble ? – Pardi ! murmura Coupeau en clignant les yeux, ce que font les autres ! Mais elle eut un geste d'ennui (405).
		Coupeau, voyant la jeune femme à bout d'arguments, silencieuse et vaguement souriante, avait saisi ses mains, l'attirait vers lui (420).

		Ce qui la gênait surtout, c'était le silence gardé sur son mariage, sur cette affaire si grosse pour elle, sans laquelle elle ne serait certainement pas venue (427).
		Alors, comme on ne parlait pas toujours de leur mariage, elle voulut s'en aller, elle tira légèrement la veste de Coupeau. Celui-ci comprit. Il commençait, d'ailleurs, à être également embarrassé et vexé de cette affectation de silence (428).
		Derrière les portes fermées, on entendait le gros silence, le sommeil écrasé des ouvriers couchés au sortir de table (431).
		Il y eut un silence. Un garçon venait de poser sur la table une gibelotte de lapin, dans un vaste plat, creux comme un saladier (453).
		Cependant, les voix montaient, se croisaient ; on entendait, dans le bruit, des mots lancés très haut par madame Fauconnier, en train de se plaindre de ses ouvrières, d'un petit chausson d'apprentie qui lui avait encore brûlé, la veille, une paire de draps. – Vous avez beau dire, cria Lorilleux en donnant un coup de poing sur la table, l'or, c'est de l'or. Et, au milieu du silence causé par cette vérité, il n'y eut plus que la voix fluette de mademoiselle Remanjou, continuant : – Alors, je leur relève la jupe, je couds en dedans... (454).
		Dans le silence, M. Madinier causait politique (455).
		Les hangars du loueur de voitures, l'établissement voisin où l'on fabriquait de l'eau de Seltz, le lavoir, en face, élargissaient un vaste espace libre, silencieux, dans lequel les voix étouffées des laveuses et l'haleine régulière de la machine à vapeur semblaient grandir encore le recueillement (466).
		Il devait avoir une phrase grave à prononcer ; il la retournait, la mûrissait, sans pouvoir lui donner une forme convenable. Enfin, après un gros silence, il se décida, il retira sa pipe de la bouche, pour dire tout d'un trait : – Madame Gervaise, voudriez-vous me permettre de vous prêter de l'argent ? (491).
		Depuis un instant, sous cette lourdeur de fournaise, un gros silence régnait, au milieu duquel les fers seuls tapaient sourdement, étouffés par l'épaisse couverture garnie de calicot (503).
		Alors, un silence régna. On n'entendit plus, pendant un instant, que les coups sourds, étouffés sur la couverture (510).
		Et elle parla dans le silence, d'une voix lente et continue, sans quitter des yeux le petit fer à tuyauter, qu'elle maniait vivement (514).
		Quand elle se tut, le silence retomba, ne fut plus troublé (515).
		Autour de la boutique, les maisons voisines s'endormaient, le grand silence du sommeil tombait lentement (517).
		Puis, comme tous deux ne se disaient plus rien, noyés de ténèbres, il parut se souvenir, il rompit le silence : – Vous permettez, madame Gervaise, j'ai quelque chose à terminer. Restez là, n'est-ce pas ? vous ne gênez personne (529).
		En effet, les voitures ne faisaient plus de bruit en roulant sur la neige ; c'était à peine si l'on entendait le piétinement des passants ; dans le grand silence du froid, des voix d'enfants seules montaient, le tapage d'une bande de gamins, qui avaient établi une grande glissade, le long du ruisseau de la maréchalerie (543-544).
		Il y eut un silence. Cette vaurienne de Clémence, qui dans les bastringues, menait le chahut avec des cris de merluiche, attristait toujours le monde par ses idées de crevaision, quand elle était à l'atelier (546).
		Les ouvrières plaisantaient, racontaient qu'il avait des peines de cœur. Mais lui, sans les entendre, retombait dans son silence, dans son attitude morne et réfléchie (552).
		Il y eut un silence, la société buvait, les dames levaient le coude, d'un trait, jusqu'à la dernière goutte (568).
		Enfin, au bas de la rue, ils découvrirent Coupeau et Poisson dans l'Assommoir du père Colombe. Ils se tenaient debout, au milieu d'un tas d'hommes ; Coupeau, en blouse grise, criait, avec des gestes furieux et des coups de poing

		sur le comptoir ; Poisson, qui n'était pas de service ce jour-là, serré dans un vieux paletot marron, l'écoutait, la mine terne et silencieuse, hérissant son impériale et ses moustaches rouges (570).
		– Non, avec des Bédouins, répondit le sergent de ville, qui détachait une aile. Il n'y a plus de Cosaques. Mais un gros silence se fit (577).
		Mais, brusquement, une voix forte imposa silence à tout le monde. C'était Boche, debout, prenant un air déhanché et canaille, qui chantait <i>Le Volcan d'amour, ou le Troupiier séduisant</i> (584).
		La blanchisseuse, très inquiète, la supplia de se taire. Un profond silence, tout d'un coup, s'était fait. Madame Putois venait de se lever et chantait : À l'abordage ! Les convives, muets et recueillis, la regardaient ; même Poisson avait posé sa pipe au bord de la table, pour mieux l'entendre (585).
		Ça aurait pu devenir du vilain, si Goujet, sur un coup d'œil de Gervaise, n'avait ramené le silence et le respect avec <i>Les Adieux d'Abd-el-Kader</i> , qu'il grondait de sa voix de basse. Celui-là possédait un creux solide, par exemple ! Ça sortait de sa belle barbe jaune étalée, comme d'une trompette en cuivre. Quand il lança le cri : « O ma noble compagne ! » en parlant de la noire jument du guerrier, les cœurs battirent, on l'applaudit sans attendre la fin, tant il avait crié fort (587).
		Alors, Gervaise, torturée par la présence de Lantier, ne put retenir ses pleurs ; il lui semblait que la chanson disait son tourment, qu'elle était cette enfant perdue, abandonnée, dont le bon Dieu allait prendre la défense. Clémence, très soûle, éclata brusquement en sanglots ; et, la tête tombée au bord de la table, elle étouffait ses hoquets dans la nappe. Un silence frissonnant régnait. Les dames avaient tiré leur mouchoir, s'essuyaient les yeux, la face droite, en s'honorant de leur émotion (589).
		Comme un silence gêné se faisait, Coupeau dit simplement : – C'est un ami. Et, s'adressant à sa femme : – Voyons, remue-toi donc !... Peut-être qu'il y a encore du café chaud (592).
		Tous trois, en silence, trinquèrent et burent leur goutte. Gervaise put alors regarder Lantier à son aise ; car, le soir de la fête, elle l'avait vu dans un brouillard (597).
		Il y eut un silence. Le chapelier murmurait : – Ah ! oui, de cette façon, je ne dis pas... Et encore non, je serais trop sur votre dos (602).
		Puis, à deux cents pas, naturellement, comme s'ils avaient connu l'endroit, ils filèrent à gauche, toujours silencieux, et s'engagèrent dans un terrain vague (613).
		Ces gros soupirs semblaient soulager leur poitrine oppressée. – Oui, reprit Gervaise embarrassée par leur silence, je me trouvais en course, j'étais sortie... Après avoir tant souhaité une explication, tout d'un coup elle n'osait plus parler (614).
		Eh bien ! ma petite, il faudra vous arranger, mais je les veux quand même demain matin, entendez-vous ! Il y eut un silence (639).
		Au milieu du silence écrasé des ténèbres, les ronflements du zingueur mettaient seuls deux notes graves. Nana, étalée sur le dos, avait un petit souffle, entre ses lèvres gonflées (653).
		Et elle pleurait toute seule, très fort dans le silence, sans que le zingueur cessât de ronfler ; il n'entendait rien, elle l'avait appelé et secoué, puis elle s'était décidée à le laisser tranquille, en réfléchissant que ce serait un nouvel embarras, s'il se réveillait (654).
		La porte du cabinet restait grande ouverte ; et, de cette ouverture béante, sortait le gros silence de la mort (657).
		Elles étaient là, pelotonnées, pliées en deux, les mains sous leur tablier, le nez au-dessus du feu, à causer très bas, dans le grand silence du quartier (663).
		De courts silences se faisaient, coupés de chuchotements rapides, une attente agacée et fiévreuse, avec des courses brusques de robe, madame Lorilleux qui

		avait oublié son mouchoir, ou bien madame Lerat qui cherchait un paroissien à emprunter (665).
		Le long du corridor, il y avait un silence de crevaisson, et les murs sonnaient creux, comme des ventres vides (686).
		– Eh bien ! il n’y a plus personne ? reprit Bazouge dans le silence. Attendez, on est complaisant pour les dames. – Rien, ce n’est rien, dit enfin la blanchisseuse d’une voix étranglée. Je n’ai besoin de rien. Merci (689).
		[...] et, quand elle lui portait des restants de viande en cachette, elle sentait son cœur se fendre, en la regardant avaler avec de grosses larmes silencieuses, par petits morceaux, parce que son gosier rétréci ne laissait plus passer la nourriture (694).
		– Qu’est-ce donc ? demanda Gervaise, effrayée. – Les rats, les rats, murmura-t-il. Puis, après un silence, glissant au sommeil, il se débattit, en lâchant des mots entrecoupés (698).
		Mais les parties de volants n’étaient qu’une frime pour s’échapper. Brusquement, la maison tombait à un grand silence (711).
		Rue de la Goutte-d’Or, on aurait dit un coin de province, avec les commères sur les portes, des éclats de voix coupant le silence tiède du quartier vide de voitures (713-714).
		Elle fit lentement le tour de l’établi, au-dessus duquel maintenant toutes les nuques restaient penchées, silencieuses et actives (716).
		– Ah ! dit une troisième fois Gervaise. Elle se tassait, elle attendait toujours. Sa fille n’avait donc pas eu une parole pour elle ? Dans le silence, on entendait de nouveau la scie de Poisson. Lantier, égayé, suçait rapidement son sucre d’orge, avec un sifflement des lèvres (733).
		Cependant, au bout d’un silence, Lantier qui s’ennuyait haussa la voix. – Vous ne savez pas, Badingue, cria-t-il, j’ai vu votre patron hier, rue de Rivoli (734).
		– C’est qu’il m’avait promis de rentrer... Oui, il doit m’apporter de l’argent... Et comme j’ai absolument besoin de quelque chose... Un gros silence régna (754).
		– Si j’avais seulement dix sous, murmura Gervaise à voix basse. Le silence continua. – Vous ne pourriez pas me prêter dix sous ?... Oh ! je vous les rendrais ce soir ! (754).
		– Écoute encore, reprit Lalie après un silence. Nous devons quatre francs sept sous au boulanger ; il faudra payer ça... (758).
		Le ciel restait d’une vilaine couleur de plomb, et la neige, amassée là-haut, coiffait le quartier d’une calotte de glace. Rien ne tombait, mais il y avait un gros silence en l’air, qui apprêtait pour Paris un déguisement complet, une jolie robe de bal, blanche et neuve (760).
		Les deux hommes descendaient vers le boulevard extérieur. Gervaise les suivait. Au bout d’un silence, elle reprit, derrière Coupeau : – J’ai faim, tu sais... J’ai compté sur toi. Faut me trouver quelque chose à claquer (763).
		Et, lorsqu’elle eut redescendu le boulevard, elle vit aussi l’hôpital de Lariboisière, avec son grand mur gris, au-dessus duquel se déployaient en éventail les ailes mornes, percées de fenêtres régulières ; une porte, dans la muraille, terrifiait le quartier, la porte des morts, dont le chêne solide, sans une fissure, avait la sévérité et le silence d’une pierre tombale (768).
		Il y avait de gros murmures, des querelles à voix étouffée, des marchandages furieux, qui tombaient tout d’un coup à de grands silences (771).
		Des bandes braillaient de sales chansons, de grands silences se faisaient, coupés par des hoquets et des chutes sourdes d’ivrognes (772).
		Le quartier avait disparu, le boulevard paraissait mort, comme si la rafale venait de jeter le silence de son drap blanc sur les hoquets des derniers ivrognes (774).
		Elle achevait son pain, elle torchait ses larmes au fond du poëlon, ses grosses larmes silencieuses qui tombaient toujours dans son manger (777).

(SE) TAIRE		La jeune femme se remit à sangloter. Les éclats de voix, les mouvements brusques de Lantier, qui culbutait les chaises, venaient de réveiller les enfants. Ils se dressèrent sur leur séant, demi-nus, débrouillant leurs cheveux de leurs petites mains ; et, entendant pleurer leur mère, ils poussèrent des cris terribles, pleurant eux aussi de leurs yeux à peine ouverts. – Ah ! voilà la musique ! s'écria Lantier furieux. Je vous avertis, je reprends la porte, moi ! Et je file pour tout de bon, cette fois... Vous ne voulez pas vous taire ? Bonsoir ! je retourne d'où je viens (381).
		On l'acclamait, on battait des mains ; une gaieté formidable roulait. Puis, les derniers battoirs eux-mêmes se turent (391).
		M. Madinier se taisait pour ménager un effet. Il alla droit à la <i>Kermesse</i> de Rubens. Là, il ne dit toujours rien, il se contenta d'indiquer la toile, d'un coup d'œil égrillard (446).
		– Ne parlons pas tous à la fois, dit Boche, comme chacun se taisait, le nez sur son assiette (452).
		Elle ne se rappelait plus si elle les avait salées. – Taisez-vous donc ! cria la sage-femme. – Ah ! quand vous l'empêcherez de se miner, par exemple ! dit Coupeau la bouche pleine (468).
		Elle se tut, cachant Nana dans sa jupe, craignant un cri de la petite. Malgré elle, toute pâle, elle regardait (481).
		Comme elle élevait la voix, en souhaitant d'être pincée dans la rue, à la seule fin d'emmener elle-même l'insolent au poste et de le livrer à Poisson, Gervaise, d'un geste, la supplia de se taire, parce que les ouvrières écoutaient (560).
		La vraie vérité était que Lantier, très bavard sur les autres, se taisait ou mentait quand il s'agissait de lui (598).
		Elle a hurlé toute la nuit avant de passer. Le forgeron se taisait, arrachait des herbes dans ses poings crispés (614-615).
		– Votre mère m'en veut, je le sais, reprit Gervaise à voix basse. Ne dites pas non... Nous vous devons tant d'argent ! Mais lui, se montra brutal, pour la faire taire. Il lui secoua la main, à la briser. Il ne voulait pas qu'elle parlât de l'argent. Puis, il hésita, il bégaya enfin : – Écoutez, il y a longtemps que je songe à vous proposer une chose... Vous n'êtes pas heureuse. Ma mère assure que la vie tourne mal pour vous... (616).
		Vers cinq heures, ça commençait à devenir dégoûtant, si bien que Lantier se taisait et songeait à filer ; du moment où l'on gueulait et où l'on fichait le vin par terre, ce n'était plus son genre (627).
		Comme le chapelier haussait la voix, elle le supplia de se taire. Et elle écouta, l'oreille tendue vers le cabinet où couchaient Nana et maman Coupeau. La petite et la vieille devaient dormir, on entendait une respiration forte (632).
		– Taisez-vous, père Bazouge ! dit sévèrement Lorilleux, accouru au bruit des voix. Ce ne sont pas des plaisanteries convenables (665).
		– Eh bien ! et moi ? reprit la grande veuve, les lèvres pincées. Vous êtes galant. Vous savez, je ne suis pas une chienne, je ne me mets pas les pattes en l'air, quand on siffle ! Mais toute la société la fit taire (681).
		Gervaise, les dents serrées, le poussa, en disant : – Tais-toi !... Il n'y a pas besoin de tant d'explications (741).
		Et elle se tut, tremblante, écoutant un pas lourd qui montait l'escalier. Brutalement, le père Bijard poussa la porte. Il avait son coup de bouteille comme à l'ordinaire, les yeux flambant de la folie furieuse du vitriol (757).
		– Dites donc, est-ce qu'il ne jacasse pas tout bas ?... Hein ? vous entendez, qu'est-ce que c'est ? – Des choses qu'il voit, murmura le jeune homme. Taisez-vous, laissez-moi écouter. Coupeau parlait d'une voix saccadée. Pourtant, une flamme de rigolade lui éclairait les yeux (783).

		Mais on se tut brusquement, en apercevant Gervaise qu'on ne regardait plus et qui s'essayait toute seule au fond de la loge, tremblant des pieds et des mains, faisant Coupeau (790).
--	--	---

A3.2. PARALENGUAJE EN *LA DESHEREDADA* DE BENITO PÉREZ GALDÓS

CUALIDADES PRIMARIAS		
Exclamar	El anciano se conmovió un poco, Isidora tanto, que volvieron a salir lágrimas de sus ojos. Llevándose a ellos la punta del pañuelo rojo, <b>exclamó</b> : –¡Mi pobre enfermo! (81).	
	Parándose ante Isidora, <b>exclamó con palabra torpe y muy conmovida</b> : – Señora, nunca hubiera creído esto en una persona como usted! (88).	
	–¡Mariano, hermanito! — <b>exclamó</b> Isidora, que creía sentir su garganta apretada por uno de aquellos horribles dogales—. ¿En dónde estás? ¿Eres tú el que mueve esa rueda? ¿No estás cansado? (105).	
	–¡Usted lo sabe, usted lo sabe!— <b>exclamó</b> la joven rebotando alegría (110).	
	Su flaca pero fuerte mano empuñó la caña, y descargándola sin previo anuncio sobre la cabeza de su sobrina, la rompió al primer golpe. Puso el grito en el cielo la víctima, <b>exclamando</b> : –¡Pero, tía!. (111).	
	–¡Qué ordinario es esto! — <b>exclamó</b> , sin poderse contener—. Vaya, que me traes a unos sitios... —¡Bah, bah!... ¿No te gusta conocer las costumbres populares? (127).	
	—Esto no es para mí—dijo Isidora con remilgo. —¡Impertinencia, tienes nombre de mujer!— <b>exclamó</b> el estudiante, a un tiempo riendo y mascando— ¡Descontentadiza, exigente! (127).	*reír
	–¡Bendita sea tu boca! — <b>exclamó</b> Augusto, apoderándose de las dos manos de ella—. ¡Ay!, prenda, ¡qué frías tienes las manos! (131).	
	–¡Ya te cogí! — <b>exclamó</b> Augusto, fatigadísimo y sin aliento, apoderándose de ella—. Perla de los mares, antes de cogerte se ahoga uno (132).	
	—Su gusto de usted, señora, se amoldará al gusto mío. Eso se lo enseñará a usted mi secretario, que es una vara de fresno. —¡A mí tú! — <b>exclamó</b> ella <b>con brío</b> , deteniéndose y mirándole (136).	
	—¡Y cuánta gente a pie! — <b>exclamó</b> ella sin hacer caso de las gracias de Augusto (137).	
	–¡Suéltame, vieja! — <b>exclamó</b> Rafael, limpiándose la cara (145).	
	El Majito había salido a su encuentro. Pecado era para él más que un amigo, un protector, un maestro amado. Al verle, todo aquel valor homérico de que dio pruebas en la altura, se trocó en llanto de desconsuelo, cosa natural en chicos, cuya rabia se deshíela en lágrimas, y haciendo pucheros que desfiguraban su hermosura, <b>exclamó</b> : –Picos..., mi sombrero... Yo soy Plim (159).	*llanto
	Cuando llegaron al sitio de la catástrofe, los dos señores, dignísimos representantes de lo más meritorio y venerable que hay en los pueblos modernos, se echaron recíprocamente el uno sobre el otro estas <b>dramáticas exclamaciones</b> : – ¡Esto es espantoso! (162).	
	–¡Que venga la guardia de la alcantarilla! — <b>exclamó</b> el concejal inflamado de coraje (165).	
	Cuando lo leyeron los amigos que acompañaban al señor de Lamagorza en su casa, y cuando este les refirió detalles del hecho, <b>oyéronse las exclamaciones más ardientes</b> sobre el estado moral e intelectual del país; se recordaron otros hechos análogos ocurridos antes en Madrid, Valencia y Málaga, y por último se declaró con unanimidad muy satisfactoria que era preciso hacer algo, ¡algo, sí!, y consagrar muchos ratos y no pocas pesetas a la curación del cuerpo social (169).	
	Doña Laura dio varias cabezadas, y entre dormida y despierta, <b>exclamó con ira</b> : –Siempre mirándote al espejo (185).	
	–¡Laura! — <b>exclamó tímidamente</b> don José, ya acostado (187).	

	Como en nuestra moderna edad, tan pronto demasiado enfatuada como descontenta de sí misma, se ha convenido en que sólo lo antiguo es bueno, Miquis, que hacía el papel de artista magistralmente, empezó a manifestar esa admiración lela de viajero entusiasta, y a <b>lanzar exclamaciones</b> , y a torcerse el pescuezo para mirar el techo, quedándose una buena pieza de tiempo con la boca abierta (209).	
	Pasaron de sala en sala, cada vez más admirados; Miquis, enfático y grandilocuente; don José, repitiendo como un eco las <b>exclamaciones</b> de su amigo; Isidora, muda, absorta, abrumada de sentimientos extraños a las emociones del arte; mirándolo todo con cierta ansiedad mezclada de respeto, que más bien parecía el devoto arrobamiento que inspiran las reliquias sagradas (210).	*muda
	—¡Pobre Beethoven mío! — <b>exclamó</b> el estudiante dejando de tocar y haciendo un gesto de desesperación—. ¡Qué lejos estabas de caer entre mis dedos! (212).	
	Salieron, desandando las habitaciones, no sin volver a contemplar de paso lo que ya detenidamente habían admirado. Isidora se quedó atrás. ¡Qué ansiosas miradas! Sin duda querían recoger y guardar en sí las preciosidades y esplendores del palacio... Cuando llegó a la última sala se oprimió el corazón, dilatado por furioso anhelo, y no con palabras, sino con la voz honda, tumultuosa de su delirante ambición, <b>exclamó</b> : —¡Todo es mío! (213).	
	Opinaba doña Laura que todos los premios se los embolsaba el Gobierno, y que la lotería era un puro engaño; pero más juicioso don José, aseguraba que el número jugado era muy bonito y que no habían faltado más que dos unidades (¡que te quemas!) para que tocara premio. Concluían ambos por <b>exclamar con cristiana paciencia</b> : «Otro año será» (240).	
	—Dame más turrón, marquesa — <b>exclamó</b> el muchacho (249).	
	Muertos de risa los demás, le cogieron por los cuatro remos para llevarle a la cama, y él iba cantando el <i>Kirie eleison</i> con voz de sochantre, y los demás riendo y vociferando, de lo que resultaba el más grotesco cuadro y música que se pudiera imaginar. —¡Cuánta grosería! ¡Qué gente tan ordinaria! — <b>exclamó</b> Isidora (253).	*risa
	—Me han asegurado —dijo— que usted pretende pasar por hija de mi desgraciada Virginia. ¿Es cierto que usted lo cree así? —¡Oh!, ¡que si lo creo! — <b>exclamó</b> Isidora echándose a llorar—. Si no lo creyera, no viviría. (264).	*llanto
	—Señora — <b>exclamó</b> Isidora cayendo de rodillas a los pies de la aristócrata—, la voz de la sangre me ha llamado hace tiempo; la voz de la sangre me pone ahora a los pies de la madre de mi madre (265).	
	—Tengo documentos— <b>exclamó</b> Isidora mostrando sus papeles. —No quiero verlos. Supongo qué pruebas son esas. Yo las tengo clarísimas para probar lo que he dicho (267).	
	Levantóse, y mirando a la pobre joven con más lástima que cólera, le dijo: —Si tan convencida está usted, acuda usted a los Tribunales. —Acudiré — <b>exclamó</b> Isidora con firme convicción. —Entretanto, es inútil que disputemos aquí. Puede usted retirarse (267).	
	La marquesa intentó tirar del cordón de la campanilla. Con un movimiento inesperado, Isidora la detuvo, y postrándose ante ella, <b>exclamó con viva explosión de sentimientos nobles</b> : — Señora, usted me echa de su casa, cuando yo esperaba que me recibiría usted con los brazos abiertos. (267).	
	De una taberna, donde vociferaban media docena de hombres entre humo y vapores alcohólicos, <b>salió una exclamación</b> que así decía: «Ya todos somos iguales», cuya frase hirió de tal modo el oído, y por el oído el alma de Isidora, que dio algunos pasos atrás para mirar al interior del despacho de vinos (272).	
	—¡Pobre señor! — <b>exclamó</b> Relimpio ofreciendo a la dinastía extranjera el homenaje de un mareado..., aburrido. Yo me pongo en su caso. (273).	

	—Deja a doña Laura que se la lleve el demonio — <b>exclamó</b> Relimpio, a quien la idea de no acompañar a su sobrina le ponía furioso—. ¡Hay por aquí tanto hombre imprudente!... Ya ves que no cesan de echarte requiebros y decirte flores. Esto es indecoroso, y no sería extraño que yo tuviera un lance (276).	
	Hubo <b>exclamaciones de sorpresa y alegría</b> ... Después siguieron juntos, y se perdieron en la niebla (278).	
	—¡Hablar detenidamente! — <b>exclamó</b> la vieja puesta en jarras—. No digas más; ya entiendo tus <i>detenidamente</i> (303).	
	—¡Cuánta papeleta! — <b>exclamó</b> el santo varón cruzando sus manos con ademán piadoso (306).	
	—Anticristo o lo que seas — <b>exclamó</b> Encarnación volviendo a tomarle en sus brazos—, me tienes boba. Te voy a comer (310).	
	—¡A trabajar, a trabajar! — <b>exclamó</b> inundada de aquel entusiasmo que tan fácilmente se posesionaba de su alma (313).	
	—Perfectamente; muy bien pensado y dicho. — <b>exclamó</b> Relimpio, dando todo su asentimiento a tan hermosa idea—. Si no, acuérdate de lo que hacía mi pobre Laura con lo poco que se ganaba. Hacía milagros (313).	
	Ta, ta, ta — <b>exclamó</b> Juan Bou, radiante, al considerar el triunfo que a su oratoria se preparaba—. ¿Conque célebre y todo..., es decir, hombre grande? ¡Valiente papamoscas! (332).	
	—Usted me es muy antipático. Déjeme usted en paz. —¡Y tiene el atrevimiento de despedirme! — <b>exclamó</b> Botín con sarcasmo—. Usted que estaba muerta de miseria cuando yo. (358-359).	
	— <i>Voto va Deu</i> , ¡qué blando es esto!, ¡qué comodidad! — <b>exclamó</b> riéndose de su propia malicia—. ¡Valientes pícaros! Ya os daría yo [en vez] de sillones de muelles, por ejemplo, un banco de carpintería... ¡Hala, y darle al mazo! (381).	*reír
	—¡Ah! ¡Ya sé, ya sé! — <b>exclamó</b> él <b>con regocijo</b> , variando de pensamientos (383).	
	—Augusto, Augusto — <b>exclamó</b> ella colgándosele del brazo—. Mi necesidad es tan grande, que no puedo tener tesón ni dignidad, ni nobleza (405).	
	—Pues <i>palante</i> — <b>exclamó</b> el catalán, disparando su risa—, y aunque sea de doscientos reales. Pero cuatro o cinco amigos nada más (410).	*risa
	—¡También, también me han corrompido a mi abogado! — <b>exclamó</b> Isidora cuando se quedó sola—. ¡Bien, seré mártir; que me maten de una vez, que acaben conmigo, que me lleven al cadalso! (436).	
	¿Qué es eso? —Un petardo. —¡Ah!, ¿eso que estalla? — <b>exclamó</b> Isidora <b>con espanto</b> —. ¡Y va a estallar aquí!. (440).	
	—¡Cuánto ha robado! — <b>exclamó</b> el muchacho <b>con cierta efusión</b> —. ¡Y nosotros tan pobres..., porque somos buenos, porque no robamos! —¡Oh! — <b>exclamó</b> Isidora sintiendo un nudo en la garganta—. Dios nos protegerá (441).	
	—¡Ah! ¡Tunante!... — <b>exclamó</b> Bou muy asombrado de ver el instrumento músico que el chico mostraba—. Conque tú te ocupas. (448).	
	—¡Mi padre!... ¿Usted está seguro de que era mi padre? — <b>exclamó</b> Isidora sacando fuerzas no se sabe de dónde—. Estas cosas no se pueden apreciar así, señor mío (457).	
	—A mí no se me presenta ese bodrio. Eso no es para mí — <b>exclamaba</b> —. Que me traigan mi baño. ¡Yo no puedo vivir sin baño! Que me saquen de esta pocilga; que me traigan mis vestidos, mi coche; que venga Joaquín... (465).	
	La extraviada imaginación de Mariano veía a este personaje cual si fuese un resumen de todas las altas categorías y la cifra del encumbramiento personal. «¡Cuánta pillería!», <b>exclamó para sí</b> (471).	
	—¡Por María Santísima! — <b>exclamó</b> ella poniéndole la mano en la boca (477).	
	—¡Qué deshonra!... Dios se ha vuelto contra mí, me ha dejado de su mano. Pero yo me haré mujer formal, mujer ordenada, mujer trabajadora, me casaré... — ¡Casarte! — <b>exclamó</b> el viejo <b>con espanto</b> (478).	

	Y al salir hizo un gesto tan irreverente ante las barbas venerables de don José de Relimpio, que este, furioso ya por oírse llamar Pepillo, no pudo contener su indignación, y cuando el ser humano estuvo fuera, <b>exclamó</b> : —¡Canalla!... ¿Pero es posible, hija, que tú, tú, aceptes?. (481).	
	—¡Ay!, ¡no puedo repetirlas! — <b>exclamó</b> Relimpio llorando como un niño (487).	*llanto
	Vacilaba, mirando alternativamente al rostro y la mano de Miquis. De súbito <b>lanzó una exclamación</b> no muy delicada y dijo: —¿Sabes?... ya se me ha ido la delicadeza. Venga el dinero (488).	
	La pobre mujer, en el momento de arrojar su papel dentro del coche, <b>había lanzado con él una exclamación</b> , que sintetizaba su respetuoso cariño hacia el primer personaje de la Nación, y su pena acerba y desgarradora: «Rey mío... Niño-Dios de España, piedad para un desgraciado loco» (493).	
	Luego empezó a recoger tranquilamente algunas prendas de ropa que estaban arrojadas en diversos lugares de la estancia, y con ellas formó un lío. Entonces el santo varón hizo un esfuerzo para vencer su inercia terrorífica, se sacudió todo y con una fuerte voz dijo: —Niña mía, ¿a dónde vas? ¡Ay! — <b>exclamó</b> ella sobresaltada, dando un chillido—. Me ha asustado usted. Yo creí que estaba sola (496).	*chillido
	—¡Qué desgracia!...—murmuró ella llevándose la mano a los ojos, como para disimular una lágrima—. ¿Y quién me va a mantener? —¡Yo! — <b>exclamó</b> Relimpio dándose un golpe tan fuerte en el pecho que este resonó en hueco como una caja (497).	*murmurar
	—No, no te doy la llave; no saldrás mientras yo viva — <b>exclamó</b> don José, haciéndose superior a sí mismo y mostrando la energía que a veces surge del flaco ánimo de los débiles, como en ciertos momentos de crisis las sublimidades brotan del cerebro de los tontos. Isidora le miró con ira, y respiró fuerte apretando contra el talle el lío de ropa. —¡La llave, la llave! —No saldrás sino pasando sobre mi cadáver —gritó con cavernosa voz Relimpio, sintiéndose héroe de teatro (499).	
	—¡Se ha ido, se ha ido! — <b>exclamó</b> poniéndose de rodillas junto al pobre viejo para prestarle algún auxilio (501).	
Gritar	El disparatado juicio, la voz alterada del viejo, su agitación creciente, fueron un rayo de luz para Isidora. Se levantó buscando la puerta; corrió hacia ella despavorida. El terror le daba alas. Entre tanto <b>el anciano gritaba</b> : —Insultándome, sí, sin respeto a mis canas, a mis sufrimientos de padre... (88).	
	Si fío, aventuro lo que es mío. Y si presto, al pagar ponen mal gesto. Pues para librarme de esto, ni doy, ni fío, ni presto. Estas observaciones y recuerdos duraron segundos nada más. <b>Isidora gritó</b> : «¡Tía, tía!» (98).	
	—Si la vecina no tiene que hacer y quiere guardarme la tienda, iremos allá. No es a la vuelta de la esquina; pero yo ando más que un molino de viento... ¡Señá Agustina!...». <b>Gritó desde la puerta</b> ; pero como no respondiera al llamamiento su vecina, salió impaciente (101).	
	—Pecado, ¿qué tal te va? — <b>gritó con bufonesco</b> estilo la Sanguijuelera (105).	
	—¡Mariano! — <b>gritó Isidora</b> extendiendo los brazos en la obscuridad—. ¡Para, para un momento y ven acá! Quiero abrazarte. Soy tu hermana, soy Isidora. ¿No me conoces ya? (106).	
	—¡Más que tú, marquesa del pan pringao! — <b>gritó la vieja</b> , esgrimiendo de tal modo las manos, que Isidora vio los diez dedos de ella a punto de metérselos por los ojos (112).	
	O bien, elevándose a lo teórico, <b>gritaba</b> : «Reconociendo, señores, la revolución que las ciencias naturales, y especialmente la Química, han hecho en la materia médica moderna, no conviene afirmar que la Química, señores, forma un sistema médico por sí sola, porque antes que las leyes químico-orgánicas están las leyes vitales (121).	

	Con la mano siniestra se limpió el polvo y las telarañas que no querían desprenderse de la felpa de su chaqueta, y dando después tres o cuatro brincos, se puso en la calle <b>gritando</b> con todo el vigor de su pecho infantil: «¡Soy Plim!» (147).	
	Los chicos se echaron a reír en inmenso coro, y el animal volvió a hacer la rueda y a echarles otra arenga, diciéndoles «amados compatriotas míos...» con el cuello rojo cual la esencia del bermellón, el moco tieso, las carúnculas inyectadas como un orador herpético. <b>Más gritaban ellos</b> , más gargajeaba él. A cada voz respondía con sus estornudos y su carcajada (152).	*risa
	—Ponte atrás, ¡coles!— <b>gritó el Majito</b> —. ¡Qué coles! Si no te pones atrás, verás. (153).	
	Miróse en un charco verdoso, y estalló en risa. En tanto la refriega había cesado, y el <i>Majito</i> , con la cara soplada, los ojos encendidos, el corazón hirviendo de rabia, se había subido a una colina de las inmediatas al barranco, y desde allí <b>gritaba</b> que iba a matar a uno y a reventar a seis si no le devolvían su sombrero (153).	*risa
	Gonzalete, al recibir la piedra en un hombro, <b>gritó</b> : —¡Repuñales! ¡Maldita sea tu sangre! (156).	
	«¡Leña!, ¡atiza!, ¡dale!». <b>¡Qué ardientes gritos</b> de guerra! (157).	
	Así no hubo en el cotarro uno solo que no temblara <b>al oírle gritar</b> : —¡Estarvus quietos!.. ¡vus voy a reventar!. (159).	
	Alborotóse en un instante el barrio de las Peñuelas. Salieron todas las mujeres a la calle, <b>gritando</b> , algunas con el cabello a medio peinar (161).	
	—El asesino, el asesino, ¿dónde está? — <b>gritó</b> el concejal dándose gran importancia, y brujuleando en la muchedumbre con fieros ojos— (163).	
	Cogió un ladrillo, y apuntando a la por tantos títulos respetabilísima cabeza del apóstol de la Beneficencia oficial, lo disparó con tan funesta puntería, que el buen señor gordo <b>gritó</b> : «¡Carástolis!», y estuvo a punto de caer desvanecido. Testigos respetables dicen que en efecto cayó (164).	
	Miraban todos y no le veían. Un guardia civil arriesgó las botas, acercándose a la boca. Llevaba fusil. —Allí está — <b>gritó</b> —. Le veo los ojos (165).	
	—¡Granuja! — <b>gritó</b> el civil—, sal de ahí o te hago fuego (165).	
	—¡Date, date, canallita! — <b>gritó</b> el guardia—, o te dejo seco (168).	
	—¡Eh, Marianín! — <b>gritó</b> inclinándose para verle mejor y mostrarle lo que llevaba—. Sal; no seas tonto (168).	
	En la puerta, las vendedoras de flores entorpecían el paso de la gente, y alargaban sus manos con puñados de rosas y otras florecillas, <b>gritando</b> : «Un ramito de olor...» (172).	
	La Memoria escrita por Federico sobre no sé qué, pasó desde la tribuna a la prensa, apareció en una Revista; el niño se creció; inscribióse en un círculo más nombrado; hízose oír; le aplaudieron. Primero hablaba y luego <b>gritaba</b> . Ensordecía los pasillos (225).	
	—¡Se burla de ti! — <b>gritó Pecado</b> con aquel arrebató de infantil fanfarronería que en él parecía cólera de hombre (249).	
	—Mariano, loco, bruto y salvaje — <b>gritó</b> ella, despertando otra vez en su letargo de pena y despecho—. Si te oigo hablar así otra vez. (249).	
	—¡Artillero, artillero! — <b>gritó Pecado</b> , dando golpes en la mesa—. Ya me verás, cañonazo va, cañonazo viene... ¡Bum, bum! (252).	*Interjecciones
	Relimpio, con la última copa de cariñena, dio con su cuerpo en tierra. «¡A la Misa del Gallo, vamos a la misa!», <b>gritaba con torpe lengua</b> el insigne galán rodando debajo de la mesa (253).	
	Los carreteros apaleaban a las mulas. Bajaban coches de lujo, cuyos cocheros <b>gritaban</b> para evitar el desorden y los atropellos (275).	
	En la calle de Floridablanca el gentío era más espeso; pero los curiosos no hacían nada, <b>ni siquiera gritaban</b> (277).	

	—¿Pues qué?... ¿Creías que te iba a dar un ojo de buey? — <b>gritó la vieja</b> riendo a todo reír—. ¡Mira ésta!... —Yo quería lo menos dos mil —dijo Isidora con terror (304-305).	*reir
	Después de pasar revista a su tesoro negativo, <b>gritó</b> : «¡Don José!», y como don José, a causa del ruido que él mismo hacía, jugando con Joaquín, no pudiera oír la voz de su ahijada, esta tuvo que levantarse a llamarle por la puerta de la alcoba (306).	
	Bou se levantó, <b>saludó a gritos</b> , estrujó la mano de su amigo, y después fue acometido de una tos tan violenta, que su cara parecía un cuero de vino, y el ojo rotatorio estuvo a punto de desalojar su holgada órbita y caerse al suelo (409).	*tos
	—Inevitable — <b>gritó</b> Relimpio descargando el puño sobre la mesa y rompiendo un plato—. Elija usted hora y arma. Si quiere usted, a la hora del alba. (412).	
	—Alto ahí, amiguito—replicó Encarnación siguiéndole—. Has de arrastrar una calza como los pollos. No saldrás sin mi compañía. Pero Mariano no le hacía caso y salió. La vieja fue detrás de él, <b>gritando</b> : —Aguarda, aguarda, mala sangre. No creas que te me escapas. Yo también tengo buenos remos (439).	
	Y <b>clamamos a gritos</b> , sin que nadie nos oiga. Al contrario, a nuestros clamores responden con sus carcajadas, y nos llaman pordioseros, envidiosos, y nos desprecian, nos injurian (442).	
	El estremecimiento y el ruido dejaron a Bou parado y sin aliento, los vidrios estallaron en pedazos mil, la puerta de la casa saltó del quicio, y el vecindario, alarmadísimo, salía <b>gritando</b> a la calle con pánico horrible. (448).	
	Una noche, hallándose sola, corrió furiosa a la reja, se agarró a ella, deseosa de hacerla pedazos, y <b>a gritos</b> , que alborotaron la calle, decía: —Y, sin embargo, soy noble. ¡Jueces, notarios, abuela, gente toda que me tenéis aquí, yo soy noble! Luego recorría de un ángulo a otro el cuarto con las manos en la cabeza, <b>gritando</b> : —Soy noble, soy noble (464).	
	Arremolinóse la gente; la tropa maniobró, y entre la revuelta muchedumbre, <i>Paloconojos</i> distinguió a un individuo que iba en dirección a la plaza Mayor. — ¡Allá va, allá va! — <b>gritó</b> señalando (470).	
	Inmediatamente le entró como un acceso congestivo, inclinó la cabeza, cerró los ojos y empezó a roncar desafortunadamente. Asustadísima, Isidora le mojó la cabeza, <b>le llamó a voces, a gritos</b> : —¡Padrino, padrino! (476).	
	—No vale, no vale, eso no vale — <b>gritó</b> Isidora con afán—. Mi hijo vendrá conmigo. A esto siguieron algunas lágrimas, y tomando entonces Castaño <b>un tono</b> conciliador, manifestó a la afligida madre que estando el niño en la ortopedia mejor que en ninguna parte, le dejase aquí (484).	tono
Tono	Sigue adelante el médico, y el paciente toma de nuevo <b>su tono oratorio</b> , tratando de convencer al tronco de un árbol (69).	
	—Yo no quisiera hablar de eso—dijo <b>tomando un tonillo enfático de calma y dignidad</b> , que no hacía buena concordancia con su ruso— (86).	
	Miquis se hizo cargo de la situación, y poniéndose todo lo serio que podía, cosa en él de grandísima dificultad, dijo <b>en tono grotescamente</b> compungido: — Lo primero es que usted salga de esta casa...; ¡ay, qué casa!... Nada hay que hacer aquí. Si va usted a Madrid tendré mucho gusto en acompañarla (92).	
	Como quien se quita una máscara, Isidora dejó su aspecto de sumisa mansedumbre, y <b>en tono resuelto</b> pronunció estas palabras: —No quiero que mi hermano trabaje más en ese taller de maromas; no quiero y no quiero (108).	
	La <i>Sanguijuelera</i> <b>cambió bruscamente de disposición y de tono</b> (109).	
	—Perdone vucencia —replicó Encarnación <b>en el tono más cómico del mundo</b> —. Perdone vucencia que no la hubiera conocido... Pero vucencia tendrá que hacer diligencias y buscar papeles (110).	
	—¡Cómo se conoce —dijo al fin la sobrina <b>con vivísimo tono de desprecio</b> — que no es usted persona decente! (112).	

	Tomando <b>un tono hueco</b> , hacía pasar por sus labios todas las palabras retumbantes, todas las frases oscuras de la fraseología científica, y las intercalaba de paradojas de su propia cosecha, graciosas y originales (121).	
	—También tiene bemoles—añadió Augusto <b>en tono sumamente enfático</b> —, porque, señores, debemos principiar declarando que todo el mundo se compone de las mismas sustancias no creadas, no destructibles, y se sostiene por las mismas fuerzas imperecederas que actúan según las mismas leyes, desde el átomo invisible hasta la inmensa multitud de cuerpos celestes, conservándose invariables en el conjunto de su efecto total... ¿Te has enterado? (122)	
	—Vamos, mujer, esposa mía, a ver esas alimañas—dijo Augusto <b>en tono de paciencia</b> —. Desde que me casé contigo me traes sobre un pie (124).	
	—Verdaderamente que sí —dijo Augusto en el <b>tono más enfáticamente burlesco</b> que usar sabía—. El mundo es una sentina, una cloaca de vicios (130).	
	Había en su expresión <b>un tonillo de lástima impertinente</b> , que poco más o menos quería decir: «¡Si yo soy mucho para ti, tan pequeño!» (136).	
	—No vos perdáis, muchachos; no vos perdáis —dijo <b>en tono conciliador</b> el del herrero, interponiéndose (153).	
	Si <b>en el tono menor</b> estaba aquella idea vestida de tinieblas, ahora <b>en el mayor</b> se presentaba bañada en luz resplandeciente. El día sucedía a la noche y la claridad a las sombras en aquella expresión del sentimiento por el órgano musical, tanto más intenso cuanto más vago (202) (música de piano que subraya el ambiente de tristeza).	
	—Pero, hombre, ¿has visto? —le dijo el papá Pez, prejuzgando <b>con su tonillo burlón</b> el asunto de que iba a tratar— (230).	
	Mariano le miraba con cierto espanto. Isidora entreveraba de sonrisas su pena profundísima. Pero se sintió herida en lo más vivo de su alma cuando Miquis, después de transformar el humilde cuarto en aristocrático gabinete, dijo <b>con el mismo tono de encomio</b> : — Bien se conoce en esta rica instalación el buen gusto del marqués viudo de Saldeoro (248).	
	—Cuando este puente se acabe—dijo Relimpio <b>en tono de mucha autoridad</b> —, no servirá sino para que se arrojen de él los desesperados (272).	
	—Lea usted —replicó Isidora alargando la carta con un gesto y <b>tono</b> que se usan mucho en los dramas (303).	
	—¿Sabes lo que te digo?—manifestó la <i>Sanguijuelera</i> <b>en tono de misterio</b> —. Pues digo que este chico es el Anticristo. No te rías. Sí; por lo que sabe, parece que tiene cuatro años (310).	
	—Y no debo nada al casero... Estamos bien. Ahora se verá si soy mujer de gobierno. Principio quieren las cosas... Señor don José —añadió <b>en el tono especial de las cuentas galanas</b> —, desde hoy en adelante trabajaré (312).	
	El estampador era un joven muy aficionado a la charla, <b>hablaba sin ton ni son</b> , escapándose de él el discurso y la palabra como <b>se escapa el aire de un fuelle agujereado</b> (329).	
	Hoy se tiene por barbaridad lo que mañana quizá se mire como una gran acción. Nada, hombre..., <i>palante, palantito</i> ... <b>Siguió hablando en este tono</b> y desarrollando su idea con tal copia de audaces juicios, que los muchachos le oían como si fuera una sibila (333).	
	—Es rico—afirmó Mariano <b>con el tono de asombro mezclado de respeto</b> que empleaba siempre para expresar aquella idea. —Riquísimo. Gana millones. Si le dejan se come a España en menos que pía un pollo (337).	
	Estas sabias apreciaciones duraban poco, y luego volvía don José <b>a la monotonía de sus lamentos pastoriles</b> (338).	
	En la puerta del comedor apareció Botín. Después se paseó en el pasillo. Si Isidora estuviera fuerte en Mitología, le habría comparado al Minotauro vagando por las oscuras galerías del laberinto de Creta. Volvió la bestia al gabinete, y desde allí <b>llamó con voz fuerte</b> : —¡Isidora, Isidora! Y viendo que	*voz fuerte

	esta no acudía, salió otra vez al pasillo y dijo <b>en tono más humanitario</b> : –No llevemos las cosas hasta el último extremo. <i>Riquín</i> está malo. Puedes quedarte aquí hasta mañana (361).	
	–Nada, nada –dijo Melchor <b>en tono paternal</b> –; yo no puedo consentir que carezcas...Pues no faltaba más. (374).	
	Reflexiona, hijo mío—añadió, <b>después de una pausa, con tonillo de propaganda evangélica</b> que sabía adoptar en ciertos casos—; (448).	*pausa
	–No vale, no vale, eso no vale —gritó Isidora con afán—. Mi hijo vendrá conmigo. A esto siguieron algunas lágrimas, y <b>tomando</b> entonces Castaño <b>un tono conciliador</b> , manifestó a la afligida madre que estando el niño en la ortopedia mejor que en ninguna parte, le dejase aquí (484).	*gritar
	—¿Sabes lo que te digo?—replicó Isidora <b>con el tono insolente que se le había pegado de la sociedad gaitesca</b> —. ¿Sabes lo que te digo? Que no me vengas con dianas, que no me marees (491).	
	¡No pronunciarle más, cuando a él le parecía tan dulce, tan armonioso, cifra y compendio de la melodía infinita! Echó don José un gran suspiro y tras él estas palabras: –Ha sido una tontería que te ofrezca la mano y el nombre de un viejo caduco. Tú no puedes vivir sin amor. ¿Cómo habías de quererme a mí, que sólo tengo juventud en el corazón?... Óyeme... Cada vez que decía «óyeme» tomaba una actitud sacerdotal y <b>el tono más solemne del mundo</b> (498).	*suspiro
Volumen		
Voz alta	Un tercero <b>canta en voz alta</b> , mostrando un papel o estado sinóptico de los ejércitos europeos, con división de armas y los respectivos soberanos o jefes, todo lo cual debe ser puesto en música (69).	
	Redoblan, en aquella hora del despertamiento general, sus acostumbrados dislates, <b>hablan más alto</b> , ríen más fuerte, se arrastran y se embrutecen más [...] (76).	*risa
	Isidora salió sin concederle ni una mirada. Él fue tras ella. Desde la sala repitió <b>en voz alta</b> : –Puedes contar con el estanco. (362).	
	Miquis, turbado hasta lo sumo, aprecio con rápida ojeada interior su situación. ¡Se había casado seis días antes, estaba en la luna de miel!... ¡Ser traidor a su joven y amable esposa! «No, no, no», gritó para sí, y luego, <b>en voz alta</b> : –Pobre mujer, criminal o desgraciada, noble, plebeya o lo que seas, yo no te puedo amparar... Busca en otra parte... —¡Ah! ¡Qué amigos estos! —exclamó ella en lo último de la angustia—. ¡Y luego nos injurian si al vernos desamparadas corremos a la degradación! Bueno, bueno; me perderé, me arrastraré (405).	
	Pero ¿por qué no estoy tan contento como debiera? ( <i>Alto.</i> ) Don José, ¿con quién ha hablado hoy Isidora?... ¿En dónde ha estado? (425).	
	El hecho consumado lleva ya en sí una dosis tan grande de lógica, que no necesita argumentaciones retóricas ( <i>Alto.</i> ) ¿No piensa usted lo mismo, hombre de Dios? (426).	
	El martirio me purificará de mis culpas, y hará que resplandezcan mis derechos de tal modo que lo puedan ver hasta los ciegos ( <i>Alto.</i> ) Vamos, cuando usted quiera (428).	
Voz fuerte	En la puerta del comedor apareció Botín. Después se paseó en el pasillo. Si Isidora estuviera fuerte en Mitología, le habría comparado al Minotauro vagando por las oscuras galerías del laberinto de Creta. Volvió la bestia al gabinete, y desde allí llamó <b>con voz fuerte</b> : –¡Isidora, Isidora! Y viendo que esta no acudía, salió otra vez al pasillo y dijo en tono más humanitario: –No llevemos las cosas hasta el último extremo. <i>Riquín</i> está malo. Puedes quedarte aquí hasta mañana (361).	*tono
	Augusto sintió cólera. Aprovechándose de aquel movimiento del alma, desprendió su brazo de la mano de Isidora, y <b>con toda energía le dijo</b> : «Dios te ampare» (406).	

	—¿Usted la conoció?— <b>dijo Isidora con energía</b> apelando a un recurso de gran efecto (458).	
Voz baja	—Muere bien — dijo <b>en voz baja</b> el médico (90).	
	Llegaron al gabinete donde estaba el piano. Dejando que marcharan delante Alonso e Isidora, don José se llegó a Miquis y <b>en voz baja</b> le dijo: – Oiga usted lo que pienso, amigo don Augusto: ¡Lo que es el mundo!. (210).	
	En tanto, Alonso abría la puerta de la alcoba, y sin traspasar el umbral de ella, <b>en voz baja</b> y con respetuoso acento, hablaba de una persona muerta allí nueve años antes, de la puerta cerrada, del retrato, de la quema de papeles, de la piedad de la señora marquesa. (211).	
	—Chúpate esa — <b>dijo por lo bajo</b> el estampador a compañero (331).	
	Pasado un largo rato volvióse para decir algo de mucha importancia a su amiga, y no la vio. Llamóla <b>en voz baja</b> , después a gritos; pero Isidora no respondía (382).	*no contestar
Cuchichear	Había sonsonete de rezos y <b>rumor de cuchicheos</b> mundanos, los cuales, unidos al rodar de coches de lujo en la calle, no permitían oír con claridad el sermón (318).	
	Hablaba con Miquis, y al pasar ella <b>cuchichearon</b> . Apresuró la joven el paso y se fue a su casa, donde Relimpio, celoso del buen desempeño de su cargo, se creyó en el deber de manifestarle seriamente el horroroso déficit que arrojaban los libros (319).	
Alzando voz	—¡Sí!—dijo el otro <b>alzando la voz</b> —, usted me está insultando; usted me está insultando» (88).	
	Dice el señorito Miquis que le dé baños en el río. Oye tú—añadió <b>alzando la voz</b> , como cuando se habla con un sordo—: ¿quieres trabajar, quieres volver al taller del Sr. Bou? (439).	
Chillar	Isidora daba un <b>chillido</b> ; después reían los dos (119).	*reír
	En aquel murmullo se concentraban <b>los chillidos</b> para decir: «Somos granujas; no somos aún la humanidad, pero sí un croquis de ella. España, somos tus polluelos, y cansados de jugar a los toros, jugamos a la guerra civil» (151).	*murmullo
	—Pega, hombre, pega — <b>chilló</b> Rafael preparándose a recibirle, animoso, imponente, con el puño cerrado, y presentando también el codo y antebrazo como un escudo—. Vamos, hombre. (153).	
	—¡Matacandiles! — <b>chillaron</b> muchos, arrojando las armas y saliendo a recibir a los dos individuos, conocidos en la república de las picardías con los nombres de Zarapicos y Gonzalete (154).	
	Con el viento y la bulla que el pavo metía apenas se sentían <b>las chillonas</b> voces provocativas (156).	
	—¡Ladrón! — <b>chilló</b> el Majito, sintiéndose otra vez más valiente por la presencia de Mariano (159).	
	Sin saber cómo, este orden de ideas llevóle a reconocerse culpable. Algo <b>chillaba</b> dentro de él que se lo decía. Era criminal, y sus perseguidores tenían razón en perseguirle, y aun en matarle atándole en un palo y estrangulándole (166).	
	Después se miraba diez y nueve veces al espejo, se acicalaba, y en el colmo ya del regocijo, les quitaba a los chicos del tercero el tambor con que atronaban la casa toda, y tocaba por los pasillos con furor y denuedo, seguido de la turba infantil y por ésta <b>con alegres chillidos</b> aclamado (241).	

#### CALIFICADORES

Balbuir	Éste da vueltas alrededor de dos árboles, trazando con su paso infinitos ochos, sin cesar de mover brazos, manos y dedos, fatigadísimo, sin sudar, y <b>balbuciente sin decir nada</b> , rugoso el ceño, huyendo con indecible zozobra de un perseguidor imaginario (69).	
	—Yo quisiera verle... - <b>balbució</b> Isidora (89).	

	—Y yo..., ¡yo también probaré!— <b>balbució</b> Isidora con el corazón, hecho pedazos, en los labios—. ¡Ah! ¡Qué desgraciada soy, señora! Yo me muero. Rompió a llorar con tanta amargura, que la marquesa, la bondad misma, tuvo lástima de ella (267).	
	Como entraron también irreflexivamente Relimpio y Mariano, Botín hizo un gesto de expulsión, diciendo: —No quiero aquí a nadie. —Con permiso... — <b>balbució</b> don José (357).	
	—Isidora, Isidora —dijo <b>balbuciente</b> la hidra sin hiel. Después se calló por algún tiempo. Pasó un cuarto de hora, que fue para él un cuarto de siglo (383).	*callar
	Absorto la miraba el joven, y <b>con voz balbuciente</b> , que declaraba su sorpresa y embeleso, dijo: —Estás..., no ya hermosa, ni guapa, sino... ¡divina! (402).	
	—Tengo un recelo —le dijo Isidora agitadísima, <b>la voz balbuciente</b> , la expresión turbada y agoniosa—. No me has comprendido. (405).	
	Isidora sintió que se mareaba, que se le iba la vista, que el cuarto daba vueltas, que Muñoz y Nones se reproducía en infinitas imágenes o copias del mismo Muñoz y Nones. —Explíquese usted... — <b>balbució con voz dolorida</b> , cerrando los ojos—. No puedo entender. (457).	
	—Soy muy desgraciado; padezco los mayores tormentos... Tormentos morales, del corazón —dijo Relimpio <b>con la voz más débil y balbuciente</b> que se puede oír—. Cierta día unos amigos me hicieron tomar Champagne (477).	
Gemir	El cáñamo <b>se retorció con áspero gemir</b> , enroscándose lentamente sobre sí mismo. Los hilos montaban unos sobre otros, quejándose de la torsión violenta, y en toda su magnitud rectilínea había un estremecimiento de cosa dolorida y martirizada que irritaba los nervios del espectador, cual si también, al través de las carnes, los conductores de la sensibilidad estuviesen sometidos a una torsión semejante. Isidora lo sentía de esta manera, porque era muy nerviosa, y solía ver en las formas y movimientos objetivos acciones y estremecimientos de su propia persona (104).	
	¡Oh! La sogá era larga, la caverna parecía interminable. En lo obscuro, aun se veía la cuerda blanca <b>gimiendo</b> , sola, tiesa, vibrante. Cuando las dos mujeres anduvieron un poco más, dejaron de ver la sogá; pero oyeron <b>más fuerte el zumar de la rueda acompañado de ligeros chirridos</b> . Se adivinaba el roce del eje sobre los cojinetes mal engrasados y el estremecimiento de las transmisiones, de donde obtenían su girar las roldanas, en las cuales estaban atadas las sogas. Pero nada se podía ver (105).	
	La vieja recogió y unió los dos pedazos de la caña, de lo que resultaba que podía pegar más a gusto, y <b>¡zas!</b> , emprendió una serie de cañazos tan fuertes, tan bien dirigidos, tan admirablemente repartidos por todo el cuerpo de Isidora, que esta, sin poder defenderse, gesticulaba, manoteaba, <b>gemía</b> , se dejaba caer en el suelo, se arrastraba, escondía la cabeza, se revolvió (111).	
	Y cada palabra era un golpe y cada golpe un cardenal leve (es decir, subdiácono), un rasguño o moledura. Incapaz Isidora de desarmar a su verdugo, aunque lo intentó devolviendo cólera por cólera, hubo de rendirse al fin, y sucumbió diciendo con <b>gemido</b> : —Por Dios, tía, no me pegue usted más (112).	
	La marquesa <b>lloraba ya con ruidosos gemidos</b> . Acudió el perro negro y puso su hermosa cabeza sobre las rodillas de la dama, mirándola de hito en hito con sus ojos negros y cariñosos, a cuya dulzura nada podía compararse (206).	
	<i>Junio</i> . —Muerte del general Concha. Pánico y luto. Retirada. La patria, que creía próxima su salvación, <b>gime</b> (298).	
	Oíase <b>el gemido</b> de la prensa, el roce del pegajoso rodillo negro y el rascar de la pluma del maestro sobre la piedra (334).	
	Ya vencía la convicción, y echaba bravatas de pueril orgullo; ya, por el contrario, triunfaba la sospecha, proclamando <b>con gemidos</b> de amargura la derrota de sus vanas grandezas (463).	

Gruñir	—¡Maldita sea la hora en que nací! — <b>gruñó</b> el estudiante—. ¿Dejarte ahora, separarnos?... ¿Vas a tu casa? (138).	
	Las mujeres clamoreaban alzando al cielo sus manos; los hombres <b>gruñían</b> ; la <i>Sanguijuelera</i> misma salió de su tienda a buen paso, medio muerta de terror y vergüenza, y por todas partes no se oía sino: « <i>Pecado, Pecado</i> » (161).	
	—Chica, chica, tú eres tonta — <b>gruñó</b> Mariano con su rudeza propia, exacerbada hasta el salvajismo. —Si no te callas, te pego (250).	*hacer callar
	Mariano <b>gruñía</b> , dando a conocer, con bárbaro modo, su ardiente anhelo de ser sanguijuela (334).	
	Metiendo la mano en su bolsillo, sacó una peseta y la mostró al muchacho, cuyos ojos soñolientos se reanimaron de súbito, y alzó la mano hacía la moneda, diciendo <b>con un gruñido</b> : —Pa mí (438).	
	Una noche fue a pedir dinero a su hermana, y como esta no quisiese dárselo, se enfureció, trabáronse de palabras, asustóse ella, renegaron uno de otro, él le dijo algún vocablo malsonante, lloró Isidora, intervino con más celo que autoridad don José, y, por fin, el chico salió de la casa <b>gruñendo</b> así: —No me quieres dar nada. Pues me lo dará <i>Gaitica</i> . (372).	*llorar
	Traía empuñado en ambas manos el bastón de don José, y caminaba derecho a la <i>Sanguijuelera</i> , todo risas y alegría, con la evidente intención de darle un palo. Ella se dejó pegar, le cogió luego en brazos y le dio tantos y tan sonoros besos, que el muchacho empezó a <b>gruñir</b> y a defenderse a cabezadas (309).	*reír
	—La señorita gasta y come bien, y tiene a su hermanito muerto de hambre — <b>gruñó</b> él, acostado ya. —No seas tonto. Cállate y duerme (254).	*hacer callar
	—Oye tú..., dame una peseta. —¿Para qué? —Vaya que estás lela... Para el pandero. Dióle Isidora la peseta, y la <i>Sanguijuelera se fue gruñendo</i> (311).	
	Mitológicamente hablando, se mordía su propia cola. —Estas mujeres locas —murmuró <b>gruñendo</b> —, si comprendieran su interés; si supieran apreciar lo que valen las relaciones con una persona decente. (361).	*murmullo
Jadear	Como treinta individuos vagan por aquel triste espacio; los unos lentos y rígidos, como espectros; los otros, precipitados y <b>jadeantes</b> (69).	
	Decididamente le pondría cara de perro; él echaría su sermón de costumbre sobre el escándalo, y después se aplacaría. Llegaron <b>jadeantes</b> al piso segundo. Don José, que cargaba a <i>Riquín</i> dormido, iba detrás pitando todavía (357).	
Murmullo	Oíase desde la sala la <b>murmuración del chorro de una fuente</b> , la cual con tal constancia estimulaba el oído, que Rufete se pasaba horas enteras en conversación tirada con el agua charlatana en estos o parecidos términos: «En todo lo que Su Señoría me dice, señor chorro, hay mucha parte de razón y mucho que no puede admitirse (75).	
	—¡Yo! — <b>murmuró</b> Isidora, llena de espanto (88).	
	—Siéntese usted...— <b>murmuró</b> acercando un sillón—. ¿Quiere usted que le traiga un vaso de agua? (90).	
	—Tía... — <b>murmuró</b> ésta sintiendo mucha dificultad para iniciar la cosa grave que iba a decir—, usted sabe que yo y Mariano... ¿Pero usted no lo sabe? (109).	
	«No te quiero— <b>murmuró</b> Isidora. —Pues me echo a llorar (136).	
	En aquel <b>murmullo</b> se concentraban los chillidos para decir: «Somos granujas; no somos aún la humanidad, pero sí un croquis de ella. España, somos tus polluelos, y cansados de jugar a los toros, jugamos a la guerra civil» (151).	*chillar
	—¡Golpe más bien dado! — <b>murmuró</b> un chulo—. Ese chico es de <i>buten</i> (162).	
	—Una persona decentísima, un caballero, un joven... — <b>murmuró</b> Relimpio aletargándose (187).	
	Don José, que ya estaba, si no enteramente dormido, a punto de llegar a estarlo, <b>murmuró</b> claramente estas dulces palabras, que salieron de sus labios envueltas en una sonrisa: —¡Y qué guapa es...! (187-188).	
	—Hija de mi alma, ya te hemos perdonado — <b>murmuró</b> a manera de rezo, al dar los primeros pasos (199).	

	A la madre se le escaparon <b>en un murmullo de dolor</b> estas palabras: –¡Pobre hija mía! ¡Pobre pecadora! (201)	
	Y diciendo esto, levantóse de la caja del piano próximo <b>un murmullo vivo</b> , que pronto fue un lamento, expresión de iracundas pasiones. Era la elegía de los dolores humanos, que a veces, por misterioso capricho de estilo, usa el lenguaje del sarcasmo (201-202).	
	–¡Ah!, se me olvidaba... — <b>murmuró</b> , echando la vista sobre una carta—. Francisco, dile al señorito Joaquín que suba (228)	
	–¿En Córdoba?... Ya — <b>murmuró</b> Joaquín, a quien no le importaba gran cosa que la marquesa estuviera donde mejor le acomodase— (234).	
	–¿Por qué lloras? ¿Por lo que ha dicho esa tía bruja? —¡Gente ordinaria!... — <b>murmuró</b> Isidora. —¿Por qué no le contestaste? —dijo Mariano con extraña rudeza (244).	
	Mariano <b>murmuró</b> algo que no era fácil descifrar, y se durmió sosegadamente (254).	
	–¡Qué feísimo es esto! — <b>murmuró</b> Isidora con ira que indicaba cierta hostilidad contra la Naturaleza (271).	
	–¡Qué horrible está la luna! — <b>murmuró</b> (271).	
	–Se confirma lo que esta mañana se decía — <b>murmuró</b> don José demostrando una gran pesadumbre— (272).	
	Los teatros llaman con sus rótulos de gas, las tiendas atraen con el charlatanismo de sus escaparates, los cafés fascinan con <b>su murmullo</b> y su tibia atmósfera en que nadan la dulce pereza y la chismografía (274).	
	–¡Ah! — <b>murmuró</b> don José con vivo dolor—. Es el marqués viudo de Saldeoro... ¡Ingrata!... ¡Y qué hermosa! (278).	
	–Ésta es del Monte — <b>murmuró</b> Isidora con el corazón oprimido—. Esta... ¿a ver?... es la de mi calabrote (307).	
	–¡Dos mil cc calenturiento sumergido en el doloroso caos de su estupor febril (308).	
	–De aquellas cosas que pasan... — <b>murmuró</b> Mariano, demostrando perspicacia— (338).	
	–Pues voy, voy a hacer tu encargo — <b>murmuró</b> el viejo, consolándole la idea de pasear al niño (340).	
	–Puede usted disponer de toda la ropa blanca — <b>murmuró</b> —. Mande usted por ella mañana (360).	
	Mitológicamente hablando, se mordía su propia cola. –Estas mujeres locas — <b>murmuró</b> gruñendo—, si comprendieran su interés; si supieran apreciar lo que valen las relaciones con una persona decente. (361).	*gruñir
	–No, no te vas —dijo ella deteniéndole con fuerza por un brazo—; no te vas sin decirme si puedo contar contigo. —¿Para qué? — <b>murmuró</b> el médico temblando. ¡Sentía un frío...! (404).	
	–Augusto — <b>murmuró</b> Isidora <b>gravemente</b> , apartándose de la reja—, es la hora de reglamento. Dispénsame que te despida. Estoy fatigada. Adiós. Vuelve mañana (435).	
	–¡Abur!... — <b>murmuró</b> <i>Pecado con gutural sonido</i> (445).	
	–Dígame usted — <b>murmuró</b> ella al fin con temor—, ¿qué tengo que hacer para evitar... eso de ir a presidio? (461).	
	–Todo sea por Dios —dijo Encarnación, y más iba a decir; pero en aquel momento oyéronse cornetas y clarines, luego la <i>Marcha real</i> y el <b>murmullo expectante</b> unido a las frases sueltas «Ya vienen, ya vienen» (469).	
	Relimpio la miró como se mira una visión celeste, y poniendo los ojos en blanco, todo suspenso y como transportado a una esfera ideal por el delirio de la inspiración poética, <b>murmuró</b> con arrullo estas palabras: –¡Hurí, hurí..., nadie osará ya mancillar tu blancura! (476).	

	—Ya me han humillado tanto — <b>murmuró entre dos suspiros</b> —, que el ver salir al último amigo no me causa impresión (490).	*suspiro
	Levantóse, y <b>murmurando</b> no se sabe qué palabras, aunque es de suponer no serían de las más finas, tomó el pesado hierro y se puso a planchar con verdadera furia (491).	
	—¡Qu!...— <b>murmuró</b> ella llevándose la mano a los ojos, como para disimular una lágrima—. ¿Y quién me va a mantener? —¡Yo! —exclamó Relimpio dándose é desgracia un golpe tan fuerte en el pecho que este resonó en hueco como una caja (497).	
Respirar	Sin alzar los ojos del papel estiraba de rato en rato toda la piel de la boca, mostraba los dientes blancos, finos y claros, y <b>por entre los huecos de ellos sorbía una gran porción de aire</b> (80).	
	Y se envasó en el cuerpo, <b>aspirándola por entre los dientes, otra gran cantidad de aire</b> (81).	
	El anciano, <b>después de tragarse la mitad de la atmósfera del cuarto</b> , hizo signos afirmativos, arqueando las cejas y sonriendo como hombre conocedor de las debilidades de sus semejantes (83).	
	—Y todo cuanto he padecido ha sido injusto—añadió ella prontamente, <b>sorbiendo también una regular porción de aire, porque todo es contagioso en este mundo</b> — (86).	
	Isidora le abrazó y le besó tiernamente, admirándose del desarrollo y esbeltez de su cuerpo, de la fuerza de sus brazos, y afligiéndose mucho al notar su cansancio, el sudor de su rostro encendido, la aspereza de sus manos, <b>la fatiga de su respiración</b> (106).	
	¡Qué fiercecilla! ¡Cómo <b>hinchaba las ventanillas de su nariz, y qué fuertemente respiraba</b> , y qué enérgica expresión de voluntad tomó su fisonomía! (108).	
	En sus veinte años, Isidora tenía menos fuerza que la sexagenaria Encarnación. Sin aliento yacía en tierra la víctima, recogiendo sus faldas y sacudiéndoles la tierra, tentándose en partes diversas para ver si tenía sangre, fractura o contusión grave, mientras la <i>Sanguijuelera</i> , <b>respirando como un fuelle en plena actividad</b> , arrojaba los vencedores pedazos de caña y alargaba su mano generosa a la víctima para ayudarla a levantarse (112).	
	El violento palpitar de su seno, <b>cortándole la respiración</b> , apenas le permitió decir: —No quiero nada, no quiero nada (236)	
	<b>Respiraba como el fuelle de una fragua, y siempre tenía tos; pero una tos tan bronca y sofocante</b> que, cuando le daba el acceso, se quedaba mi hombre cabeceando y todo encendido; creeríase que iba a reventar, y el ojo rotatorio se le echaba fuera, mientras el apagado se escondía en lo más hondo de la órbita (Juan Bou, 323).	
	<i>Riquín</i> parecía mejor. Dormía tranquilamente, y <b>su respiración fácil sonaba como el eco de músicas serafinescas</b> tañidas a la parte allá de lo visible (365).	
	Miraba al suelo y <b>su respiración sonaba como el mugido de una tempestad lejana</b> , que a cada rato está más lejos (385).	
Susurro	El <b>susurro</b> y la confusión indicaban que la falange se hacía a sí misma aquella pregunta. Bien pronto nadie se entendía allí. La discordia descompuso las filas, y todo eran empujones, codazos, gritos (152).	
	Se miraba en los cristales, y se detenía larguísimo ratos delante de las tiendas, como si escogiera. No paraba mientes en <b>el susurro</b> de los grupos, que decían: «El Rey se aburre, el Rey se va» (274-275).	
	¡Ay Isidora! ¿Qué significó <b>ese susurro de carcajadas</b> que sentiste dentro de ti?. (276).	
	Ocupaba la imprenta destinada a romances y aleluyas la peor y más lóbrega parte. Todo allí era viejo, primitivo y mohoso. La máquina, sonando como una	

	desgranadora de maíz, tenía <b>quejidos de herido</b> y convulsiones de epiléptico (326).	
Voz ronca	Es frecuente ver dos manos flacas y nerviosas asidas a una reja y <b>oír la voz ronca</b> de una desgraciada que pide le devuelvan los hijos que nunca ha tenido (77).	
	Eso sí, siempre tiesa como un ajo, y todavía, aquí dónde me ves, le acabo de dar una patada a la muerte porque el año pasado tuve una <b>ronquera, pero una ronquera...</b> Pues nada, Dios y la flor de malva aclararon el modo de hablar, y aquí me tienes (99).	
	UNA VOZ ( <i>Que suena cavernosa detrás de la puerta, acompañada de dos golpecitos.</i> ) ¿Se puede? (424).	
	—No se preocupe usted de eso, niña —dijo <b>una voz, la voz áspera y antipática de un ser humano, por la figura</b> , que apareció en la estancia cuando la joven fijaba su atención toda en el funesto papel— (480).	
	Por fin el lunes de la semana pasada vino muy pálida y quejándose del pecho, <b>con la voz ronca</b> . El sábado creí observar en su cara algunos cardenales, y traía una mano liada. Ayer, señor doctor, vino con pañuelo a la cabeza, con bata de percal, zapatillas, la <b>voz muy ronca</b> , y lo más salado de todo fue... que me pidió dos reales. (485).	
	Miquis no dijo nada. La sorpresa que le causó <b>la voz ronca</b> de Isidora, y más que la voz oír algunas expresiones que de la boca de ella se escaparon, túvole perplejo y mudo por breve rato (487).	*no decir nada

#### DIFERENCIADORES

Bostezo	Cuando la llama se extinguía, lamiendo las últimas cenizas, <b>Saúl bostezó con soberano fastidio</b> (206).	
	<b>Bostezaba</b> en la oficina, cobraba su sueldo, esperaba con ansia la hora y la calle. Amados hermanos míos, tiempo es ya de que digamos con el ángel. ¡ <i>Ave, María!</i> (226).	
	El aburrimiento de los dos chicos les llevaba por una especie de proceso psicológico que <b>enlaza el bostezo con el arte</b> , a poner en música los tales pareados, y cuando el <i>Majito</i> cantaba los de la <i>Procesión del Viernes Santo</i> , que dicen: Muchos niños en seguida -van con velita encendida, le contestaba Pecado: Delante van con decencia -los de la Beneficencia (327).	
	ISIDORA ( <i>Bostezando.</i> ) ¡Qué cosas! (348).	
Escupir	Había en las filas renacuajos de dos pies de alto, con las patas en curva y la cara mocosas, que blasfemaban como carreteros; había quien, mudando los dientes, <b>escupía</b> por el colmillo; había quien llevaba una colilla de cigarro detrás de la oreja y una caja de fósforos en un hueco, que no bolsillo, de la ropa (151).	
	¡Pobre <i>Gaitica!</i> El día de la disputa ¡le <b>escupí</b> más...! Es un hombre con el cual no se debe hablar con palabras, sino con una zapatilla: es un bicho asqueroso. Aplastarlo y barrerlo luego (489).	
Grito	Pero como realmente se detenía, <b>oyóse un grito del huso viviente</b> que dijo: — ¡Aire! ¡Aire a la rueda! (106).	
	Asomaban caras curiosas, frentes guarnecidas de rizos, bocas de amarillos dientes descubiertos hasta la raíz por estúpido asombro, bustos envueltos en pañuelos de distintos colores; y más de cuatro andrajosos chiquillos saltaron detrás de Isidora para festejarla con <b>gritos y cabriolas</b> . Sin detenerse, la joven lanzó desde lo profundo de su alma, llena de pena y asco, estas palabras: — ¡Qué odioso, qué soez, qué repugnante es el pueblo! (113)	
	Miquis <b>se echó a reír</b> , y como si tuviera gusto en despoetizar la hermosa situación en que ambos se encontraban, dijo de improviso: —Isidora, ayer he estado trabajando en el anfiteatro con el Dr. Martín Alonso desde las dos hasta las cinco. Éramos tres alumnos. Le ayudábamos a hacer la autopsia de un viejo que murió de corazón. ¡Si vieras, chica!... Cuando el doctor no estaba allí,	*reír

	<p>cogíamos uno de los brazos del muerto, y ¡zas!, nos pegábamos bofetadas unos a otros... Isidora <b>dio un grito</b> (119).</p>	
	<p>Él y Relimpio, que también perdía la chaveta en cuanto empinaba un poco, por estar privado de mosto durante el año entero, eran los héroes de la fiesta; brindaban <b>con gritos</b>, se abrazaban riendo como locos, y por fin rompían a llorar (242).</p>	*llanto
	<p>Se oía decir aquí y allí: «La República, la República», pero <b>sin gritos ni amenazas</b> (275).</p>	
	<p>La <i>Sanguijuelera</i>, que algunas veces visita a su sobrina, tiene gran cariño al cabezudito: le coge, le zarandea, <b>le da gritos</b>, y le llama ¡rico!, ¡riquín!... De donde resulta que al muchacho se le pega este nombre, y en lo sucesivo todos le llaman <i>Riquín</i> (297).</p>	
	<p>Por la mañana, despertaronla <b>los gritos</b> y desaforadas blasfemias de una mujer que moraba al otro lado del tabique de su cuarto, el graznido de un ave domesticada, el ruido de la calle, el bullicio de la próxima «Sala primera», y el <i>tan tan</i> de la campana de Montserrat, iglesia del convento que hoy es prisión del bello sexo (430).</p>	*interjecciones
	<p>—Sí, él es... ¡Mariano, <i>Pecado...!</i>». Pero Mariano que las vio y oyó <b>los gritos</b> de su tía, se hizo el tonto y apretó el paso como quien desea evitar un importuno encuentro (470).</p>	
	<p>Cuando llegó el que esperaba, Mariano era todo ojos. Miró bien... En el acto sacó de debajo de la blusa una pistola vieja, y apuntando con mano no muy firme, salió el tiro con fugaz estruendo... Movimiento y estupor en la muchedumbre, <b>gritos</b>, pánico, sacudidas (473).</p>	
	<p>Cuando la llevaron a su cuarto, el volver en sí fue la vuelta de la desesperación y de <b>los gritos</b>; pero ya no se acordaba de la religión, sino de la libertad, y decía: —Que me saquen de aquí (475).</p>	
Llanto	<p>—Mi madre murió en aquellos días—prosiguió Isidora, <b>casi completamente ahogada por el llanto</b>— (85).</p>	
	<p>Desde la mitad de esta relación, ya tenía Isidora que <b>beberse las lágrimas entre palabra y palabra</b> (85).</p>	
	<p>El <i>Majito</i> había salido a su encuentro. <i>Pecado</i> era para él más que un amigo, un protector, un maestro amado. Al verle, todo aquel valor homérico de que dio pruebas en la altura, <b>se trocó en llanto</b> de desconsuelo, cosa natural en chicos, cuya rabia se deshíela en lágrimas, y haciendo pucheros que desfiguraban su hermosura, exclamó: —Picos..., mi sombrero... Yo soy <i>Plim</i> (159).</p>	*exclamar
	<p>Cuando la comprendieron, los unos echaron a correr llevados de un compasivo horror; los otros rompieron a llorar con ese clamor intenso, sonoro, dolorido, que indica en ellos la intuición de las grandes desdichas (161).</p>	
	<p>Él y Relimpio, que también perdía la chaveta en cuanto empinaba un poco, por estar privado de mosto durante el año entero, eran los héroes de la fiesta; brindaban con gritos, se abrazaban riendo como locos, y por fin rompían a llorar (242).</p>	*grito
	<p>El sucesor de los Rufetes (o Aransis, que ello está por saber) declaró con un gesto de fastidio y <b>preludio de llanto</b> el agravio que a su dignidad se hacía pasando de los brazos de don José a los de la niñera (306).</p>	
	<p>Una noche fue a pedir dinero a su hermana, y como esta no quisiese dárselo, se enfureció, trabáronse de palabras, asustóse ella, renegaron uno de otro, él le dijo algún vocablo malsonante, <b>lloró</b> Isidora, intervino con más celo que autoridad don José, y, por fin, el chico salió de la casa gruñendo así: —No me quieres dar nada. Pues me lo dará <i>Gaitica</i>. (372).</p>	*gruñir
	<p>¡Qué suerte! Estaba. Pasó la joven al despacho, y allí, sola con el médico, no pudiendo contener la pena que se desbordaba de su corazón, <b>rompió a llorar</b> (388).</p>	

	—Es verdad lo que has dicho. ¿Cómo es que todo lo sabes y todo lo averiguas?— dijo Isidora, <b>rompiendo a llorar</b> —. Augusto, ten compasión de mí (403).	
	ISIDORA. ¡Cuánto he andado, cuánto he corrido hoy!... He vuelto a casa de Emilia para ver a <i>Riquín</i> . He querido traérmele, temiendo que les molestase; pero Emilia no lo ha consentido... <b>Hemos llorado</b> . ( <i>Se conmueve</i> .) (415).	
	Pues no hay otro remedio, adelante. El sí y el no me vuelven igualmente loca ( <b>Rompe a llorar</b> , y para sofocar sus lamentos muerde el pañuelo. <b>Larga pausa</b> .) (422).	*pausa
	ISIDORA. —Esto es una infame trama de mis enemigos... Pero Dios no consentirá que me pierdan ni que me deshonen ( <b>Llora</b> .) ¡Y a esto llaman justicia, ley! (428).	
	—Ellos nos han quitado lo que es nuestro, ¿verdad, hermana? Isidora <b>rompió a llorar</b> . —Sí, sí, sí—dijo <b>entre lágrimas y sollozos</b> —. Picardía tras picardía, nos han quitado nuestro derecho, es decir, nos lo han negado. (441).	
	El cabello..., efectivamente. En los ojos hay algo..., pero no, no es tal la semejanza que pueda inducir a suponer parentesco. Isidora no pudo contener su dolor. <b>Se echó a llorar</b> (458).	
	La señora está disgustadísima; aborrece el escándalo y <b>llora mucho</b> al ver que el nombre de su pobre hija es traído y llevado por las lenguas que gozan en resucitar deshonras pasadas (462).	
	Algunas veces se encontraba allí con la <i>Sanguijuelera</i> , que también a menudo visitaba a su adorado Anticristo; y ambas regañaban, si bien Encarnación había perdido el humor festivo, y estaba muy caduca y suspirona, no pudiendo apartar de su mente ni un instante la deshonra que había caído sobre la familia. Cuando se hablaba de esto, <b>las dos lloraban</b> , y, olvidando toda rencilla, confundían sus almas en un solo sentimiento (484).	*suspiro
	Don José también se había eclipsado, por lo que estaban los de Castaño disgustadísimos y llenos de temor. Un día, por fin, entró Relimpio en casa de Miquis, y entre <b>lloroso y turbado</b> , le dijo: —Venga usted, venga usted, Sr. don Augusto, a ver si la sana (485).	
	—¡Ay!, ¡no puedo repetirlas! —exclamó Relimpio <b>llorando como un niño</b> (487).	*exclamar
	Dejó la plancha y se sentó en un miserable sofá de paja. Un ratito no muy largo estuvo <b>llorando</b> , y después dijo así: —No quería que nadie me viese en este estado (487).	
Risas	Redoblan, en aquella hora del despertamiento general, sus acostumbrados dislates, hablan más alto, <b>ríen más fuerte</b> , se arrastran y se embrutecen más [...] (76).	*voz alta
	Así, mucho antes del alba, Isidora, despierta y nerviosa, imaginaba estar en la casa de su tía y de su hermano; los veía como si los tuviera delante; hablaba con ellos preguntando y respondiendo, ya con seriedad, ya con risas, y oía las inflexiones de la voz de cada uno (94-95).	
	Como un petardo que estalla, así reventó en estrepitosa risa la <i>Sanguijuelera</i> , apretándose la cintura y mostrando sus dos filas de dientes semisanos. Se desbarataba riendo, y después le acometió una tos de hilaridad que le hizo suspender el diálogo por más de un cuarto de hora (110).	
	La <i>Sanguijuelera</i> , echando la cabeza fuera de la puerta, la despedía <b>con una carcajada que produjo siniestros ecos</b> de hilaridad en toda la calle (112).	
	Isidora <b>rompió a reír</b> , y después, haciendo gala de uno de sus talentos más brillantes, el de retratar en cuatro rasgos a una persona, se explicó así: —¿No le conoces? Si le hubieras visto alguna vez, no le olvidarías (116).	
	Miquis <b>se echó a reír</b> , y como si tuviera gusto en despoetizar la hermosa situación en que ambos se encontraban, dijo de improviso: —Isidora, ayer he estado trabajando en el anfiteatro con el Dr. Martín Alonso desde las dos hasta las cinco. Éramos tres alumnos. Le ayudábamos a hacer la autopsia de un viejo	*grito

	que murió de corazón. ¡Si vieras, chica!... Cuando el doctor no estaba allí, cogíamos uno de los brazos del muerto, y <b>¡zas!</b> , nos pegábamos bofetadas unos a otros... Isidora <b>dio un grito</b> (119).	
	Isidora daba un chillido; después <b>reían los dos</b> (119).	*chillar
	Isidora vio un araña que se descolgaba de un hilo, un pájaro que llevaba pajas en el pico, una pareja de mariposas blancas que paseaban por la atmósfera con esa elegante desenvoltura que tanto ha dado que hablar en poesía, y sobre estos accidentes y otros dijo cosas que <b>hicieron reír a Miquis</b> (122).	
	Ambos se detuvieron mirándose <b>entre risas</b> . —Si no me das un abrazo me meto en la jaula del león... Quiero que me almuerce. O tu amor o el suicidio (124).	
	—¿Quieres ver al oso? Aquí me tienes. —Sí que lo eres —dijo Isidora <b>riendo con toda su alma</b> (125).	
	—Esto no es para mí—dijo Isidora con remilgo. —¡Impertinencia, tienes nombre de mujer!—exclamó el estudiante, <b>a un tiempo riendo</b> y mascando— ¡Descontentadiza, exigente! (127)	*exclamar
	— <b>No te rías</b> ; esto es serio. Estamos hablando de la cosa más grave, de la cosa más trascendental (132).	
	<b>Las risas de Isidora</b> oíanse desde lejos. Al llegar al barrio de Salamanca guardaron más compostura y desenlazaron sus brazos (133)	
	—No espumaré yo el tuyo, paleta. —¡Marquesa de pañuelo de hierbas! —Sacamuelas. Los dos <b>se echaron a reír</b> (136).	
	Los chicos <b>se echaron a reír</b> en inmenso coro, y el animal volvió a hacer la rueda y a echarles otra arenga, diciéndoles «amados compatriotas míos...» con el cuello rojo cual la esencia del bermellón, el moco tieso, las carúnculas inyectadas como un orador herpético. Más gritaban ellos, más gargajeaba él. A cada voz respondía con sus estornudos y su carcajada (152).	*gritar
	Hasta el pavo, <b>con aquella carcajada</b> que parecía un vómito de sonidos, exclamaba: «¡Abaa... jojojo el <i>Majito!</i> » (153).	
	Miróse en un charco verdoso, y <b>estalló en risa</b> . En tanto la refriega había cesado, y el <i>Majito</i> , con la cara soplada, los ojos encendidos, el corazón hirviendo de rabia, se había subido a una colina de las inmediatas al barranco, y desde allí gritaba que iba a matar a uno y a reventar a seis si no le devolvían su sombrero (153).	*gritar
	Morir matando era su ilusión. Estaban ebrios, y los más intrépidos <b>se reían de los pucheros</b> de los desanimados. (158).	
	En vez de llorar, el desvergonzado <i>Zarapicos</i> <b>se echó a reír</b> como un sátiro (159)	
	Al mismo tiempo <b>reía y lloraba</b> . Pecado se cegó; no veía nada; llevó la mano a la cuerda que sujetaba sus calzones a la cintura. La última injuria que cambiaron fue referente a sus respectivas madres (160).	
	¿Nos atrevemos a decir que la agresión inicua y casi sacrílega de que había sido objeto el señor comisario, <b>provocó algunas sonrisas y aun risotadas</b> entre aquella gentuza, y que hubo quien entre dientes dijo que había tenido el chico la mejor sombra del mundo?... Digámoslo, sí, para eterno baldón de la clase chulesca (164).	
	—Eso es, mírate bien —le decía doña Laura—, para que no te olvides de esa cara preciosa. ¡Lástima que no vengan los pintores a sacar tu figura de gorrión mojado! Don José se reía con esto. ¡Era tan bueno!... Si la miel es condición y substancia precisa en la naturaleza del hombre, aquel era, más que hombre, un merengue andando. <b>Riendo decía</b> a su cara consorte: —No todos tenemos la suerte de conservarnos como tú, que estás tan hermosa y frescachona como cuando te conocí (179).	
	Emilia y Leonor hilvanaban junto a la mesa, ya despojada de manteles, a ratos silenciosas, a ratos charlando por lo bajo sobre cosas que las <b>hacían reír</b> (183).	*silencioso
	—Mujer —dijo, <b>riendo don José</b> sin dejar su obra—. Si no me miro al espejo, si estoy cosiendo. (185).	

	Yo me he puesto detrás de la puerta a escucharles, y les he sentido charlar muy animados, sumamente animados; pero no he podido entenderles una sola palabra. <b>Les he oído reír</b> , sí, reír mucho, pero ¿de qué...? Aquí hay algo, Relimpio; aquí hay algo (187).	
	Cuando Isidora llegó a Madrid, recibió don Manuel una carta del Canónigo recomendando a su sobrina, e indicando de un modo vago el asunto que tanto había <b>hecho reír al señor Director</b> (231).	
	—¿Me porto mal —dijo él con voz blanda—; me porto mal en pago de la ofensa que usted me hizo despidiéndome y diciéndome que no podía quererme? Isidora fluctuaba <b>entre el reír y el temer</b> . Se reía y estaba pálida. Después sintió frío (236).	
	Quedóse parado el Pez; reflexionó un instante. De repente su amor se deshizo en despecho y <b>su despecho en risa</b> . —¿Escenita?... ¿Gritar en la calle? ¡Qué ridiculez! Usted se empeña en que hagamos el oso (237).	
	Contempló satisfecho su obra, y luego, con gran ligereza, echó una rúbrica que parecía el dibujo de un puñal. <b>Se echó a reír</b> como un bruto, dejando el papel sobre la mesa (246).	
	—¡Eh!, ya me has revuelto todo —dijo Isidora al entrar de la calle—. ¡Jesús, qué desorden! Mira, te voy a pegar. <b>Mariano reía</b> . —¿Y qué has escrito aquí? Mariano Rufete, alias Pecado... ¿Qué es eso de Pecado? ¡Como yo vuelva a oírte dándote a ti mismo esos apodosos...! —Como los toreros —observó estúpidamente Mariano sin cesar de reír (246).	
	Después se oyeron las ruidosas cuestiones a que dio motivo el gran acto de trincharlo. <b>Las risas sucedían a las risas</b> , y los comentarios a los comentarios (249).	
	—Mi tía la <i>Sanguijuelera</i> —contestó el chico con tan graciosa naturalidad, que Isidora <b>no pudo contener la risa</b> (252).	
	<b>Muertos de risa los demás</b> , le cogieron por los cuatro remos para llevarle a la cama, y él iba cantando el <i>Kirie eleison</i> con voz de sochantre, y los demás riendo y vociferando, de lo que resultaba el más grotesco cuadro y música que se pudiera imaginar. —¡Cuánta grosería! ¡Qué gente tan ordinaria! — <b>exclamó</b> Isidora (253).	*exclamar
	Mariano se puso de un salto en la puerta, siempre con el puño cerrado. <b>Riando como un desvergonzado bruto</b> , dijo a su hermana: —Abur, chica (256).	
	Isidora se quedó yerta; pero como el mostrar enfado por aquel ultraje habría sido ocasión de que entrara más en malicia el chico, harto malicioso ya, fingió tomar a broma el caso, aunque le destrozaba el alma, <b>y se echó a reír</b> (257).	
	—Ya, ya. Las mujeres sois todas unas... Bien sé lo que hacéis para tener siempre dinero. Los chicos me lo han dicho. <b>Risas</b> , azotes, lágrimas sucedieron a esta declaración; pero también paces al siguiente día (257).	
	Su barbarie llegó a ser proverbial en las clases; los alumnos todos <b>celebraban con risas</b> y pataleo los dislates que decía en sus lecciones, y el maestro mismo, cargando sobre él el peso de su desdén pedagógico, solía decir, reprendiendo a cualquiera de los alumnos: «Eso no se le ocurre ni al mismo Rufete. Eres más tonto que Rufete» (258).	
	Todo esto había sido adquirido por Joaquín, que <b>se reía mucho contemplando</b> al fraile embobado junto a la muchacha, o al capuchino beodo. Pero a Isidora no le hacían maldita gracia los cromos frailecos (293).	
	Isidora quisiera un aparato para que la cabeza de <i>Riquín</i> no creciera tanto. Juan José, que algo entiende de Medicina, <b>se ríe</b> y receta al hijo reconstituyentes y a la madre un Manual de doctrina cristiana. Consternación (298).	
	—¿Pues qué?... ¿Creías que te iba a dar un ojo de buey? —gritó <b>la vieja riendo a todo reír</b> —. ¡Mira ésta!... —Yo quería lo menos dos mil —dijo Isidora con terror (304-305).	*gritar

	Su deformidad incipiente no era tal que le privara de los encantos de la niñez, <b>antes bien daba risa</b> verle erguir su cabezota con cierto aire de valentía, como un hijo de Atlante predestinado a superar a su padre en la facultad de cargar grandes pesos (306).	
	Traía empuñado en ambas manos el bastón de don José, y caminaba derecho a la <i>Sanguijuelera</i> , <b>todo risas</b> y alegría, con la evidente intención de darle un palo. Ella se dejó pegar, le cogió luego en brazos y le dio tantos y tan sonoros besos, que el muchacho empezó a gruñir y a defenderse a cabezadas (309).	*gruñir
	—Pues si no... ¡Y qué bonito es, qué rico, qué galán! ¡Le quiero más...! ¡Qué tonta soy! Me da rabia conmigo misma. Desde que veo un mocoso, ya se me cae la baba. Isidora <b>reía</b> . Cogió a <i>Riquín</i> y le hartó de besos (310).	
	—Éste dice también —añadió el denunciador <b>sin poder contener la risa</b> — que quiere ser célebre. —¡Célebre! (332).	
	Yo me río de él, no lo puedo remediar ( <b>Ríe.</b> ) Cuidado que es feo, ¿no es verdad? (350).	
	Cuando el bigote se le desengoma y la barba negra y cana se le desordena, parece un escobillón inglés ( <b>Ríe.</b> ) Las manos las tiene bonitas...; sin duda es de contar tantos billetes de Banco. (350).	
	Y una vez que estés casada te daré un estanco». ¡Un estanco! ( <b>Riendo con estrépito.</b> ) Ese animal no sé qué se figura. (351).	
	ISIDORA ( <b>Riendo.</b> ) Es verdad, es verdad. Entre la palabra y el rebuzno, ¿qué hay? Un discurso de Botín (351).	
	Entre su doncella y la peinadora la vistieron de chula rica. Aquella mañanita de San Isidro, mientras duró el atavío chulesco, todo era regocijo en la casa, <b>todo risas</b> y alegrías (354).	
	Salieron gozosos, acomodándose en una carretela que alquiló Isidora..., y a vivir. Llegaron a la pradera. Isidora sentía un regocijo febril y salvaje. Todo le llamaba la atención, todo era un motivo de grata sorpresa, de asombro y <b>de risa</b> (355).	
	Nunca había comido Isidora cosas tan ricas. ¡Cuánto <b>rieron</b> viendo cómo se atracaba Mariano! Don José compró dos pitos, uno para <i>Riquín</i> y otro para él, y ambos estuvieron pita que te pitarás todo el santo día (355).	
	—Todavía —dijo Botín <b>haciendo esfuerzos para reír</b> , y golpeándose con el bastón el pie bonito—, todavía tiene usted algo que agradecerme. Puede usted llevarse todo lo del niño (360).	
	Isidora, turbada y nerviosa, varió la conversación y <b> fingió ganas de reír</b> . —¡Ah!, me han dicho que te casas. ¿Es verdad? (367).	
	Oírle contar sus épicas luchas por la causa del pueblo era el gran pasmo de D. José y de <i>Riquín</i> ; pero Isidora <b>no contenía fácilmente la risa</b> (377).	
	Isidora <b>no podía contener la risa oyéndole cantar</b> : Vienen luego los ciriales, con las mangas parroquiales (380).	
	— <i>Voto va Deu</i> , ¡qué blando es esto!, ¡qué comodidad! — <b>exclamó riéndose</b> de su propia malicia—. ¡Valientes pícaros! Ya os daría yo [en vez] de sillones de muelles, por ejemplo, un banco de carpintería... ¡Hala, y darle al mazo! (381).	*exclamar
	«¿No piensa usted como yo?», y andando de un lado para otro, se tiraba con violencia en sillas y sofás para probar su blandura, se arrodillaba en el cojín de un reclinatorio, daba vueltas alrededor de un biombo, <b>se reía como un salvaje</b> , ponía el dedo en los bronces, acariciaba las mejillas de las ninfas doradas, decía chicoleos a las damas retratadas, y siempre que iba de una sala a otra, daba fuertes golpes con su bastón sobre el piso, como deseando que también la alfombra recibiese, con el lenguaje de los palos, la expresión contundente de la ira del pueblo. (381).	
	<b>Bou no contestó nada</b> , ni hizo movimiento alguno. —¿Viene usted? Al decir esto, la miró desconsolado. Isidora <b>sintió provocación de risa</b> , pero se contuvo (386).	

	–¡Ah!, tu novia... Ya sé que te casas pronto, maulón. ¿Sabes que no vale nada? – Te pego si lo vuelves a decir. Vale más que tú. No es muy guapa; pero es un ángel. –Si no vale dos cominos –dijo Isidora <b>riéndose descaradamente</b> ante el retrato (392).	
	Y él volvió a pasearse y a mirarla... ¡Qué hermosa estaba! ¿Quién lo metía a él a moralista ni a redentor de samaritanas? <b>Soltó una carcajada</b> en lo recóndito de su ser, allí donde su alma contemplaba atónita la imagen de la ocasión (394).	
	Miquis solía pasar por allí, pero estaba muy poco tiempo. Como vivía enfrente, por las tardes enviaba con su criada unos papelitos que <b>hacían reír</b> a Isidora, a Emilia y al mismo don José taciturno (397).	
	Récipe: Del extracto de paciencia, 100 gramos. Del ajetreo de máquinas de coser, c. s. Mézclase y agítese s. a. Para tomar a todas horas. <i>Doctor Miquis.</i> – ¿Ves? —decía Emilia, <b>riendo</b> —. Te manda que trabajes y me ayudes a coser en la máquina (397).	
	<b>Ya no se reía</b> Isidora de las cartas y recetas. Desde el día anterior estaba muy ensimismada, y hablaba muy poco (400).	*exclamar
	Al ver a Miquis, Isidora se turbó un momento. Después <b>se echó a reír</b> (401).	
	Miquis, que le apreciaba y <b>se reía con él</b> , fue a darle la enhorabuena, y le encontró en su taller trabajando como siempre (409).	
	—Pues <i>palante</i> —exclamó el catalán, <b>disparando su risa</b> —, y aunque sea de doscientos reales. Pero cuatro o cinco amigos nada más (410).	
	<b>Echóse a reír</b> Juan Bou y dijo que no pensaba correrse mucho, ni hacer el oso, ni ponerse en ridículo como un indianete sin seso; que tan sólo obsequiaría a cuatro amigos, y que sin abandonar su taller, trataría de ver qué sabor tiene la sangre del pueblo (410-411).	
	Era tan flojo de cerebro, que en cuanto bebía dos copas se ponía perdido, y he aquí que al probar el Champagne, el buen tenedor de libros, después de haber dado varias pruebas de no ser dueño de sus ideas, se dirigió a Juan Bou y con lengua solemne aunque torpe, le dijo: –¡Caballero, usted me dará una satisfacción, o me verá obligado a llevar la cuestión a un terreno...! <b>Todos prorrumpieron en risas.</b> Exacerbado con ellas el humor pendenciero de don José, se puso éste como la grana, y uniendo el gesto impetuoso a la dicción enfática, añadió: –Porque usted se empeña en mancillar el honor de una joven de altísima familia, y yo no permito, ¿lo entiende usted?, no permito... ¡yo que soy su segundo padre...! (411-412).	
	Lo más particular fue que Bou, que también era hombre incapaz de llevar con aplomo tres copas de vino blanco, empezó a disparatar. Primero <b>se rió mucho</b> , después todo su empeño era abrazar a don José y llamarle su amigo (412).	
	JOAQUÍN. Esas ideas de vivir ocultamente, y eso de hacer un nido y. ( <b>Riendo.</b> ) Estupideces, hija (416).	
	ISIDORA ( <b>Riendo.</b> ) Mejor es soñar que ver (418).	
	DON JOSÉ ( <i>Levántase bruscamente, los ojos brillantes y airados, la actitud trágica.</i> ) Sí, lo repito. Un caballero no recoge sus palabras. ¡Es usted un miserable, y le voy a romper a usted el bautismo! JOAQUÍN ( <b>Soltando la risa.</b> ) ¡Don Pepe! (426).	
	Y el pícaro Anticristo la miraba, echándose el fusilillo a la cara con infantil gracejo, y ¡zas!, disparaba un tiro que la dejaba muerta en el acto; acudían otros chicos, camaradas de <i>Riquín</i> , y <b>entre risotadas y gritos</b> la cogían y la arrastraban por las calles (436).	
	Por delante de la mesa se paseaba una sombra andrajosa: era ella, Isidora. Todos la miraban y <b>prorrumpían en carcajadas.</b> <b>Ella se reía también; pero, ¡cosa rara!, se reía de hambre.</b> La debilidad contraía sus músculos haciéndola reír..., y por aquí seguía de disparate en disparate hasta que despertaba y volvía al tormento de la realidad, no menos cruel que el de los sueños (436).	

	—Sí, para ti estaba —dijo, <b>riendo</b> la <i>Sanguijuelera</i> , guardándose la moneda con más viveza que un prestidigitador (438).	
	Isidora <b>se echó a reír</b> . En el mismo instante, <i>Riquín</i> le daba bofetadas (467).	
	De pronto se detuvo, dióse una manotada en la frente, <b>se echó a reír</b> , y mirando a Isidora con gozo, dijo: —¡Maldita memoria mía! Ya no me acordaba. (479).	
	—¿Enferma yo? —dijo Isidora <b>echándose a reír con descaro</b> —. Usted sí que lo está, de la cabeza, lo mismo que ese tonto de Miquis. Yo estoy buena y sana (496).	
	<b>Por lástima del pobre viejo no se echó a reír</b> Isidora con el desenfado que había adquirido últimamente. En la pérdida de tantas nobles cualidades conservaba algo de piedad (498).	
Suspiro	Pero como su ánimo no estaba para vanidades, fijó toda su atención en las palabras consoladoras que había oído, contestando a ellas con una mirada y <b>un hondísimo suspiro</b> (80).	
	Isidora dio <b>otro suspiro</b> . Grandísimo consuelo le infundían las palabras sensatas y filosóficas de aquel bondadoso sujeto, a quien desde entonces tuvo por sacerdote (81).	
	Reflexionaba Isidora en aquellas sabias palabras, fijos los ojos en las rayas de la estera de cordoncillo; pero su pena y la situación en que estaba la reclamaron, y <b>volvió a suspirar</b> y a asombrarse de que el Director tardase tanto (87).	
	El Director dio <b>un gran suspiro</b> , expresión oficial de sus sentimientos compasivos, e Isidora quedose fría, aguardando terribles noticias (89).	
	El paciente <b>dio un gran suspiro</b> , abrió los ojos, miró a todos uno por uno; y no con furia, no con espasmos de insensato, ni iracundas recriminaciones, sino con apagada voz, con sentimiento tranquilo, que más que nada era profundísima lástima de sí mismo, pronunció estas palabras: —Caballeros, ¿es cierto lo que me figuro?... ¿Es cierto que estoy en Leganés? (90).	
	Agustina dio <b>un conmovedor suspiro</b> , seguido de dos expectoraciones. Con esto anunciaba un relato sentidísimo de sus desgracias. Pero la <i>Sanguijuelera</i> , cortándole la palabra, se echó un mantón sobre los hombros y salió con su sobrina, tomando el camino de la calle de las Amazonas, adonde llegaron pronto (102).	
	Ya desde París había traído la idea de realizar aquel acto tristísimo. Su deseo procedía de una piedad entrañable, del temor mismo, que a veces nos estimula robando su aguijón a la curiosidad. «La abriré esta noche»—, pensó <b>dando un gran suspiro</b> , y después de comer se trasladó a un hermoso gabinete, la mejor y más rica pieza de la casa (198).	
	El tal marqués viudo de Saldeoro está loco por mí; pero no seré tonta, no le daré a conocer que me gusta... ¡Y cómo me gusta!... En fin, <b>suspiremos y esperemos</b> (217).	
	Al poner sobre la cómoda la última porción de tan variados bastimentos, lanzó de su pecho <b>un suspiro enorme</b> (247).	
	Don José llamo la atención de su ahijada hacia la magnificencia del crepúsculo que desde aquel despejado sitio se gozaba; alzó los ojos ella y miró, <b>arrojando un suspiro</b> tan grande sobre el inmenso paisaje que a su vista tenía que parecía querer llenarlo de tristeza (270).	
	El buen Relimpio, en quien no se había entibiado ni un punto la noble simpatía que por su ahijada sentía, se va a vivir con ella, la sirve en todo lo que puede y la acompaña cuando está sola y aburrida. Recuerda el noble anciano a su esposa, y honrando la memoria de sus cualidades, <b>deja escapar melancólicos suspirillos</b> (295).	
	<i>Diciembre</i> . —Castelar reorganiza el Ejército. La patria <b>da un suspiro de esperanza</b> . Se convence de que tiene siete vidas, como vulgarmente se dice de los gatos. La marea revolucionaria principia a bajar (295).	

	No debían de ser ciertamente billetes de Banco, porque Isidora, al volver de cada hoja, <b>daba un suspiro</b> y ponía cara de mal humor (306).	
	Isidora se auxiliaba de sus dedos para calcular. La tersura y fineza de aquellas extremidades de sus manos indicaban no estar ocupadas ya más que en trabajos matemáticos. —Ya comprendo, hija —dijo él <b>entre dos suspiros</b> (307).	
	—He pagado mis deudas y tapado la boca al procurador —dijo Isidora a su padrino la noche del último día de liquidación—. Estoy tranquila. Me queda esto. <b>Dio un gran suspiro</b> mostrando un papel donde había varias monedas y un sucio billete de Banco (311).	
	¡Ah!, mi familia —añadió, <b>suspirando</b> otra vez...—. ¡Si me hubieran acogido con amor, no habría dado yo un mal paso! Mi familia tiene la culpa, ¿no es verdad, padrino? (312).	
	Don José <b>dio un gran suspiro</b> . Puso la cara más desconsolada y agoniosa del mundo, la cara que pondría toda persona a quien se obligara a beber un vaso de vinagre (340).	
	¡Tremendas ironías del destino! Fíate de que el nacimiento y el temperamento te hayan hecho ilustre... si la realidad y el mundo traidor no te permiten manifestarte como eres... <b>Pero no suspires</b> , no te entristezcas. Hoy es día de alegría y juntos los dos aquí olvidaremos todas nuestras penas. (342).	
	Y gracias que renovando a tiempo, con tu divino auxilio ( <i>Da un gran suspiro.</i> ) he podido salvar el honor por el momento (345).	
	Si me canso, me llama «fría, pedazo de mármol». Me <b>toma cuenta del respirar</b> , y si <b>doy un suspiro</b> , ¡ay Dios mío!, ya está armada la tempestad. ¡Y cómo me agobia! (350).	
	Cuando está por moralizar, me dice que si me porto bien haré mi suerte con él; que hay muchos modos de ser honrada una mujer, y que yo puedo serlo todavía ( <i>Da un gran suspiro.</i> ) «Si quieres llevar una buena vida, me dice, yo te protegeré. Te casarás con un criado mío, que es ni pintado para el caso (351).	
	Por cada objeto que no tenía, Isidora <b>echaba a volar media docena de suspiros</b> , encargados de transmitir su desconsuelo a las insondables esferas de lo pasado (365).	
	Pero Juan Bou desconcertaba todas las disquisiciones de sus oficiales, porque de repente se volvía triste y <b>daba unos suspiros</b> que habrían partido la piedra litográfica si esta fuera un poco menos dura (371).	
	A veces, en los largos paseos que daban, iba Juan Bou <b>callado y suspirante</b> . Parecía que su misma fiereza nutría su timidez (378).	
	Deshaciéndose todo en <b>un suspiro colosal</b> , volvió a decir: —Isidora. Esta le miró sin hablarle, fijando en la ciclópea catadura de Bou sus ojos empañados por las lágrimas. Bou sintió que su corazón se partía en una porción de pedazos, y <b>se expresó así con acongojada voz</b> : —Isidora, ya que usted no quiere confiarme sus penas, le voy a confiar las mías. Hace tiempo..., desde que tuve la dicha de conocerla a usted. (383).	
	Isidora <b>llenó el despacho con un suspiro</b> . Era el quejido de su enfermedad, ya extendida y profunda (388).	
	Casi todo el día lo pasaba fuera de su casa, y cuando entraba en ella <b>anunciábase con suspiros</b> (408).	
	( <i>Da un gran suspiro, alza los ojos del suelo, y fijándolos en un espejo que hay en la pared, sucio de moscas y con gran parte del azogue borrado, se contempla en silencio un gran rato.</i> ) (413).	
	Es una guerra universal contra el infeliz caído; es la venganza de la cursilería contra el que fue ídolo de la sociedad y de las damas, hombre de moda y verdadero tipo del bien vestir ( <i>Dando un gran suspiro.</i> ) Yo juro que no se reirán de mí; no, no me humillaré; no haré el mamarracho (414).	
	ISIDORA ( <i>Suspirando fuerte.</i> ) ¡Ay! Dios de mi vida, ¡qué angustia! Por fin he logrado reunir. (415).	

	El cristal más puro no podrá compararse entonces a mi conciencia. Seré tan honrada como los ángeles... Levantaré mi frente. ( <i>Se interrumpe y da un gran suspiro.</i> ) (421).	
	Por eso yo, que he sido y soy tan desgraciada, he de cobrar pronto la felicidad que se me adeuda. ( <i>Suspira y se aflige.</i> ) Sí, sí; no hay debajo del sol una persona más desgraciada (422).	
	JOAQUÍN. ¿Tiene usted muchas penas que olvidar? DON JOSÉ ( <i>Mirándole con ojos dulzones.</i> ) ¿Yo?... ¿Penas yo? ( <i>Contrae horriblemente sus facciones al tratar de contener la emisión de un suspiro.</i> ) (426).	
	Y dicho esto, el abogado, frío, honrado y cruel, se despidió <b>dando un suspiro</b> , último tributo de la ley al volverse hostil (436).	
	Con gran prontitud se guardó <i>Pecado</i> su dinero, y alzando los hombros y <b>echando de sí un enorme suspiro</b> , pronunció torpemente estas palabras: – Yo... de aquellas cosas que pasan..., lo cual que me vi solo, y... no me ha pasado nada (439).	
	Anunciado <b>por un suspiro</b> , reapareció en la persona de don José el conocimiento de sí mismo. Abrió el viejo los ojos, <b>suspiró más</b> , y al ver a Isidora y hacerse cargo de su situación, se avergonzó un poco (476).	
	Algunas veces se encontraba allí con la <i>Sanguijuelera</i> , que también a menudo visitaba a su adorado Anticristo; y ambas regañaban, si bien Encarnación había perdido el humor festivo, y estaba muy caduca y <b>suspirona</b> , no pudiendo apartar de su mente ni un instante la deshonra que había caído sobre la familia. Cuando se hablaba de esto, <b>las dos lloraban</b> , y, olvidando toda rencilla, confundían sus almas en un solo sentimiento (484).	*llanto
	–Ya me han humillado tanto —murmuró <b>entre dos suspiros</b> —, que el ver salir al último amigo no me causa impresión (490).	*murmullo
	Don José <b>suspiraba</b> a cada instante; iba y venía sin cesar de una parte a otra de la casa con gran desasosiego. Por la tarde, cuando Miquis, después de su tercera visita, se retiraba, don José <b>cuchicheó</b> con él en la escalera (494).	
	¡No pronunciarle más, cuando a él le parecía tan dulce, tan armonioso, cifra y compendio de la melodía infinita! <b>Echó</b> don José <b>un gran suspiro</b> y tras él estas palabras: –Ha sido una tontería que te ofrezca la mano y el nombre de un viejo caduco. Tú no puedes vivir sin amor. ¿Cómo habías de quererme a mí, que sólo tengo juventud en el corazón?... Óyeme... Cada vez que decía «óyeme» tomaba una actitud sacerdotal y el tono más solemne del mundo (498).	*tono
	Con un poco de trabajo transportaron a Relimpio al sofá, donde le tendieron, y él entonces entreabrió los ojos y los labios echando una mirada y <b>un suspiro</b> sobre el mundo, de que se alejaba para siempre. La notabilísima alteración de las facciones del anciano alarmó a Miquis, el cual respondía <b>con muda expresión</b> de desconsuelo a las apremiantes interrogaciones de Emilia (501).	
Tos	Julio hacía de Madrid una sartén. <i>Riquín</i> fue atacado de la <b>tos ferina</b> , y era preciso llevarle a otra parte. ¡Pobrecito Anticristo! (373).	
	Bou se levantó, saludó a gritos, estrujó la mano de su amigo, y después fue acometido de <b>una tos tan violenta</b> , que su cara parecía un cuero de vino, y el ojo rotatorio estuvo a punto de desalojar su holgada órbita y caerse al suelo (409).	*gritar
	—Hola, tagarote, ¿qué buscas por aquí? —le dijo, tocado de aquella verbosidad que fuera indeterminable <b>si no le entrecortara la tos</b> — (445).	
	Más hubiera dicho, <b>pero la tos</b> , que por lo homérica, tenía cierta semejanza con la risa de los dioses, <b>le invadió de súbito</b> y allí fue Troya (447).	

**ALTERNANTES**

Interjecciones	Isidora puso atención, y en efecto, del fondo invisible venía un rumor hondo y persistente como el zumbar de las alas de colosal moscardón, zumbido semejante al de nuestros propios oídos, si tuviéramos por cerebro una gran bóveda metálica (104).	
	Isidora notó la confusión del desfile al galope, tomándose unos a otros la delantera, escurriéndose los más osados entre el tumulto; y oía con delicia el chasquido de látigos, el <b>¡jeh!...</b> de los cocheros, y aquel profundo rumor de tanta y tanta rueda, pautando el suelo húmedo entre los crujidos de la grava (137).	
	El militar paseo tenía por música, además del estruendo de las latas, el reír inmenso de la bandada, <b>el pío pío mezclado de voces prematuramente roncás</b> , y salpicado de esos dicharachos que, al ser escupidos de la boca de un niño nos recuerdan al feo abejón cuando sale zumbando del cáliz de la azucena (150).	
	La miseria se familiariza con el peligro como con un pariente. <b>Sintieron silbar la máquina</b> , y los condenados se pusieron a bailar sobre los carriles desafiando el <b>tren mugidor</b> que venía (151).	
	Hizo él la rueda y les echó una arenga, es decir, que después de soltar <b>dos o tres estornudos</b> , que son la interjección natural del pavo, les soltó esa <b>carcajada que parece ladrido</b> (152).	
	Entonces <i>Zarapicos</i> tiró al <i>Majito</i> ; la piedra <b>silbó en el aire</b> y no hirió al muchacho, que al punto disparó la segunda suya (156).	
	<b>¡Zas, zas!</b> , iban y venían los pedruscos del campo del <i>Majito</i> al campo de <i>Zarapicos</i> y viceversa (158).	
	Oyóse una voz, dos, veinte, que dijeron «¡Pecado!», y cien ojos se volvieron hacia el barranco. Por él venía, descendiendo a saltos, un muchacho fornido, rechoncho, tan mal vestido como los demás, el cual <b>a cada paso lanzaba una interjección</b> y amenazaba con el puño (158).	
	—Ahora, ya que tenemos la canilla bien repleta de hilo la metemos en la lanzadera. <b>Ajajá</b> . Fíjate bien en la maña con que hay que ponerla. <b>Pif</b> , ya está (184).	
	—Cojo la punta del hilo, sacándola por la izquierda de la canilla, la meto con mucho cuidado por el primer agujero, <b>pif</b> , ya está. Mira... Ahora mi señor hilo tiene que meterse por el segundo agujero, <b>pif</b> . Muy bien, y después allá va por el tercero (184).	
	— <b>¡Quia, quia!</b> , mujer. Es una huérfana (186).	
	Al fin <b>sonó el chasquido de la metálica lengua</b> al recogerse. Empujada, cedió la puerta <b>con lastimero sollozo</b> de herrumbres, y mostró el ámbito negro, del cual salía <b>un aliento de humedad estacionada</b> , que se nutre de las tinieblas, de la quietud, de la soledad (199).	
	Estrofa amorosa, impregnada de candor pastoril, aparecía luego, y después el festivo rondó, erizado de dificultades, con extravagancias de juglar y esfuerzos de gimnasta. Enmascarándose festivamente, agitaba cascabeles. Se subía, con gestos risibles, a las más agudas notas de la escala, como sube el mono por una percha; descendía de un brinco al pozo de los acordes graves, donde simulaba refunfuños de viejo y groserías de fraile. Se arrastraba doliente en los medios imitando los gemidos burlescos del muchacho herido, y saltaba de súbito pregonando el placer, el baile, la embriaguez y el olvido de penas y trabajos (204).	
	También Relimpio creía de su deber honrar la casa que visitaban, embobándose de admiración y <b>lanzando interjecciones</b> cada vez que el bueno de Alonso señalaba un espejo, un cuadrito o el biombo de cinco hojas, tan lleno de pastores que ni la misma Mesta se le igualara (209).	

	«Papaíto, págame esta cuenta de Bach... Papá, el sastre... Papá, la modista... Papa, la florista... Papá, la cuenta de Arias... Papá, nuestros abanicos... Papá, el caballo... Papá, papá, papá...». Era un <b>pío pío</b> que no cesaba (227).	
	—¡Artillero, artillero! —gritó <i>Pecado</i> , dando golpes en la mesa—. Ya me verás, cañonazo va, cañonazo viene... ¡ <b>Bum, bum!</b> (252).	*gritar
	—Ahora sí que estás hecho una persona decente». Él se miraba riendo, y decía una y otra vez... —¡ <b>Quia, quia!</b> ; ese no soy yo (255).	
	—¿Otra peseta?... Ahí va. Váyase usted pronto. ¡Ay!, ¡qué día está! —dijo Isidora mirando con tristeza al balcón, cuyos cristales, <b>azotados por la lluvia, sonaban con estrépito de perdigonada</b> (305).	
	A todos los cojos, estropeados, seres contrahechos y lastimosos, les arrojaba una moneda. Por último, se le antojó también pitar, y compró el más largo, el más floreado y sonoro de los pitos posibles. Mariano y la doncella también <b>pitaron</b> (356).	
	Quedáronse, pues, solos los tres: Isidora, <i>Riquín</i> y el viejo, y véase por donde vino a ser casi real el sueño ornitológico de don José: los tres <b>gorjeando</b> en las ramas. Eran efectivamente pájaros, porque no tenían más que lo presente y lo que la providencia divina quisiera darles para pasar del hoy al mañana (375).	
	Isidora y Bou estuvieron largo rato en la salita de la portería, hablando de enfermedades en general y del asma en particular, del clima de Madrid, del de Mataró, patria de los Bous, de los médicos, del remedio A o B... Realmente, Isidora no tomaba parte en la conversación <b>sino con monosílabos de cortés aquiescencia</b> , porque sus cinco sentidos estaban puestos en la observación de la portería de su casa, y en admirar la confortable humildad de aquel nido de pobres hecho en un rincón de un palacio de ricos (379).	
	Por la mañana, despertáronla <b>los gritos</b> y desaforadas blasfemias de una mujer que moraba al otro lado del tabique de su cuarto, <b>el graznido de un ave domesticada</b> , el ruido de la calle, el bullicio de la próxima «Sala primera», y el <b>tan tan de la campana</b> de Montserrat, iglesia del convento que hoy es prisión del bello sexo (430).	*grito
	Y mientras ella le quitaba la llave, él, inerte, sin vida, la miraba con espanto, y no podía defenderse, ni sabía detenerla, ni era dueño de ninguna de las energías de su ser, como no fuera de la voz, pues allá casi <b>entre dientes pudo articular tres sílabas y decir</b> : —¡Bribona!. (500).	
Amordazar la boca	Pero doña Laura, implacable y fiera, dijo que Mariano no se sentaría a su mesa, aunque bajase Cristo a mandarlo. Oyó esto Isidora con rabia; mas conteniéndose, devoró tal afrenta y <b>se amordazó la boca</b> para que no saliesen las palabras que del corazón le brotaban (244).	
Callar	Algunas pensionistas, tratadas con esmero, <b>están tranquilas y calladas</b> en habitación clara y limpia, ocupándose en coser, bajo la vigilancia y dirección de dos hermanas de la Caridad (77).	
	Al verle y darse a conocer y preguntar por el señor Rufete, se le vinieron tantas lágrimas a los ojos y la garganta se le obstruyó de tal modo, que <b>tuvo que callarse</b> (78).	
	Sentados uno junto a otro, <b>callaron largo rato</b> , él contemplativo, dolorida ella (93).	
	Apareció entonces la Sanguijuelera, y tía y sobrina se abrazaron y besaron. <b>La joven callaba</b> llorando; la anciana empezó a charlar desde el primer momento, porque no había situación en que pudiese guardar silencio, y antes se la viera muerta que muda (98).	
	Y en efecto, la rueda volvió a tomar su aire primero, su paso natural. <b>Las dos mujeres callaron</b> , consternada y atónita la joven, aburrida la vieja (106).	
	Vosotros no habéis estudiado la cosa, no habéis trabajado por la cosa, no habéis estado en calabozos, no habéis comido ratas desabridas... Se trata de un	

	organismo; ¿sabéis lo que es un organismo? <b>Ambos callaron</b> . Creían que se trataba de un organillo; pero no se atrevían a decirlo (332).	
	Después escupía unas cuantas notas, y <b>callaba</b> para empezar de nuevo al poco rato. Se había contagiado de la afición de sus aprendices a canturriar los pareados de las aleluyas, y así, sin pensarlo, cantaba con la música de Rouget de L'Isle estos versos: Muchos niños pequeñitos, van vestidos de angelitos (334).	
	—Isidora, Isidora —dijo balbuciente la hidra sin hiel. Después <b>se calló por algún tiempo</b> . Pasó un cuarto de hora, que fue para él un cuarto de siglo (383).	*balbucir
	¿Sabes lo que mi suegro dice? Que la falsificación no está hecha por ti. <b>Isidora callaba</b> . Hasta que el diálogo tomó otro giro, estuvo como una estatua, fijos en Miquis los ojos: — Oye. ¿Sabes que te me estás pareciendo a la pantera del Retiro? (434).	
	Pobrecita, has sido víctima de un grande y tremendo engaño. Broma más pesada no se ha dado ni se dará. Quién fue el autor de ella, tú lo sabrás... Pero qué, ¿te has vuelto muda? ¿Eres de piedra? ¿A dónde miras? ¿Estas gozando de alguna visión? ¿Estás en éxtasis? <b>Él también se callaba</b> y la miraba. Metió la mano por la reja exterior e hizo algunas castañetas con los dedos, como cuando se trata de llamar la atención a un animal perezoso. Ni por esas. Isidora no decía nada (434).	
	Él le había impuesto su infame comedia, y ella, por miedo y quizás por la ilusión de que sus hijos fueran marqueses, aunque usurpadores, <b>callaba</b> (464).	
	—El disparate que quiere hacer. <b>Vea usted cómo calla</b> y se sonríe la pícara... A mí me lo ha dicho, pero a usted no se lo quiere decir. —¿Suicidio? —Por ahí... —No, no es suicidio—exclamó el anciano con desesperación, arrancándose (o tratando de arrancarse, que es más verosímil) un mechón de cabellos—. ¿Ve usted? Se ríe... Y que no diga que lo hace por no tener qué comer. Yo... aún puedo trabajar (491).	
Callado	Entonces Isidora vio que la marquesa sacó unos lentes de oro, y aplicándolos a sus ojos, la miraba, la observaba detenidamente, <b>callada</b> , fría, como si examinara un objeto raro, pero no tan raro como para despertar admiración. Isidora creyó que la señora había estado mirándola siglo y medio, año más, año menos (264).	
	Anonadado, y sin valor para pedir a su hermana dinero, Mariano se retiró a un banco de palo que en el estrecho recinto había, y allí permaneció larguísimo rato solo, <b>callado</b> , hecho un ovillo, meditando sobre una sola idea, ya mil veces apurada, como un perro que roe y voltea un solo hueso después de haberle quitado hasta la última hilacha de carne (369).	
	A veces, en los largos paseos que daban, <b>iba Juan Bou callado</b> y suspirante. Parecía que su misma fiereza nutría su timidez (378).	
	—Y ahora —dijo Juan Bou, con un nudo en la garganta—, ¿lloraba usted por ese...? La sospecha de que su rival era una sanguijuela del pueblo, elevaba el aborrecimiento de Juan a los más altos límites. —Sí, sí; por él —repuso decididamente Isidora, para ver si con esto <b>se callaba</b> el monstruo y la dejaba en paz (385).	
	Fiel como un perro y <b>callado como un cenotafio</b> , don José fortalecía de tal modo su discreción, que en esta no hallaba el más breve resquicio la curiosidad de su hija. ¡José, eres una alhaja! (400).	
Hacer callar	— <b>Callate</b> ... Pues no tendrías precio para catedrático. (123).	
	Dice que me ponga detrás... <b>Si no te callas</b> , puñales, te pego la bofetá del siglo (153).	
	¡Qué vergüenza! Zarapicos lo tenía puesto, y estaba tan contento de su adquisición, que amenazó al Majito con subir y sacarle las tripas <b>si no se callaba</b> (156).	
	—Miale, miale... <b>¿Te quieres callar?</b> El sombrero es mío (160).	
	— <b>Calla</b> , Sardanápalo (179).	

	—Chica, chica, tú eres tonta —gruñó Mariano con su rudeza propia, exacerbada hasta el salvajismo. — <b>Si no te callas, te pego</b> (250).	*gruñir
	— <b>Calla, hijo, calla por Dios.</b> Me estás envenenando con tus horribles coplas. Ningún joven guapo y decente aprende tales cosas (252).	
	—La señorita gasta y come bien, y tiene a su hermanito muerto de hambre —gruñó él, acostado ya. —No seas tonto. <b>Cállate y duerme</b> (254).	*gruñir
	—¿ <b>Quiere usted callar?</b> ... Usted, señor don Pepe, no tiene que poner su carne en este garfio (309).	
	ISIDORA. <b>Calla, calla.</b> Te diré... Iré yo sola, o contigo, si quieres acompañarme... Porque no me casaré, Joaquín; viviré soltera riéndome del mundo (419).	
Callar para siempre = morir	<b>Y calló para siempre.</b> Médico y aprendiz observaron con la atención y la frialdad de la ciencia aquel caso de tránsito, y después se fueron a extender el parte (91).	
Contenerse	Su espontaneidad <b>quiso decir algo; pero se contuvo</b> asustada de las indiscreciones que podría cometer (128).	
Enmudecer	<b>Después cayó</b> [Tomás Rufete] en un marasmo profundo. <b>Enmudeció.</b> El chorro de la fuente preguntaba por él y ninguno de los asilados allí presentes sabía darle razón (77).	
Mudo	El enfermo movió tristemente la cabeza. <b>Permaneció largo rato mudo.</b> Después tomó la mano del cura, la besó... Quiso hablar, no pudo, se le vio luchar con la palabra. Al fin, tras un desesperado esfuerzo de voluntad, pudo decir a media voz: —Mis hijos..., la marquesa. (91).	
	Creíase motor del misterioso reloj del tiempo. Dale que le dale, había llegado al fin la hora, y la manivela, que para él era parte de sus propias manos, se había quedado sola en el taller, <b>quieta y muda</b> (167).	
	Pasaron de sala en sala, cada vez más admirados; Miquis, enfático y grandilocuente; don José, repitiendo como un eco las exclamaciones de su amigo; <b>Isidora, muda,</b> absorta, abrumada de sentimientos extraños a las emociones del arte; mirándolo todo con cierta ansiedad mezclada de respeto, que más bien parecía el devoto arrobamiento que inspiran las reliquias sagradas (210).	*exclamar
	Hasta llegó a imaginar que estaría en un balcón esperándola. Miró y no había nadie. <b>La casa estaba muda,</b> cerrada, como el retiro misterioso donde, para gozarse en sí mismo, se hubiera confinado el silencio; la puerta principal entreabierta (263).	
	En tanto don José miraba al Palacio, tratando de adivinar lo que en su interior ocurría; mas nada revelaba el <b>coloso en su muda faz de piedra.</b> En ningún balcón se veía luz. Todo estaba cerrado y sombrío como el disimulo que precede a las grandes resoluciones (273).	
	Mariano no decía nada, y con la barba hundida en el pecho, tan pronto miraba al suelo como al rostro de su hermana. —¿No me dices nada? —preguntó ella impaciente—. ¿ <b>Te has vuelto mudo?</b> Esa cara, ese mirar, ¿qué son?, ¿arrepentimiento o señal de mayor barbarie? (438).	
	—Señor don Augusto de mi alma —dijo a la sazón Relimpio, que hasta entonces, <b>testigo mudo y doliente,</b> no se había atrevido a decir nada—; no se marche usted y exhórtela, predíquele, y amonéstele para que se le quite... eso... de la cabeza (491).	
	Con un poco de trabajo transportaron a Relimpio al sofá, donde le tendieron, y él entonces entreabrió los ojos y los labios echando una mirada y un suspiro sobre el mundo, de que se alejaba para siempre. La notabilísima alteración de las facciones del anciano alarmó a Miquis, el cual <b>respondía con muda expresión</b> de desconsuelo a las apremiantes interrogaciones de Emilia (501).	

Mutis	¡Y con qué cariño miraba ella al pueblo! Parecía que iba diciendo: «Aquí tenéis a vuestra madre...». ¡Pero ahora...! Pasa la corte, y <b>todo el mundo mutis</b> . Dicen que libertad... Miseria, hija (467).	
Mutismo	Tan distraída estaba, de tal modo se le escapaba el pensamiento para entregarse a su viciosa maña de reproducir escenas y hechos pasados, presentes y futuros, el habla y figura de distintas personas, que no atendía a la lección más que con los ojos y <b>con un mutismo respetuoso</b> que Relimpio tomaba por la mejor forma de atención posible (183).	
	—Y ahora— continuó Bou, <b>gozoso del mutismo</b> de Mariano—, si quieres que te dé consejos, te los daré. Porque tú tan callado, tú tan sombrío, no vienes a que te dé trabajo, ni dinero, sino un buen consejo, que valga millones (447).	
No decir nada	<b>Isidora no decía nada</b> (90).	
	—Pues si vuelves aquí, cojo la escoba... y te barro ¡qué puño!, te echo a la calle como se echa el polvo y cáscaras de fruta. <b>Isidora no dijo nada</b> , y recobrándose marchó hacia la puerta (112).	
	Isidora quedó tan turbada por esta irrupción brusca de buenas noticias, que <b>no acertó a decir nada</b> . Miraba embebecida a Joaquín (233).	
	La de Rufete, por no contestarle con la severidad que merecía, <b>no decía nada</b> , y hacía como que miraba las porcelanas (382).	
	<b>Miquis no dijo nada</b> . La sorpresa que le causó la voz ronca de Isidora, y más que la voz oír algunas expresiones que de la boca de ella se escaparon, túvole perplejo y mudo por breve rato (487).	*voz ronca
Sin añadir palabra	Miquis cerró los ojos para no verla. Si la veía un momento más estaba perdido... Por lo que, <b>sin añadir una palabra</b> , echó a correr fuera del gabinete y de la casa (405).	
	Miquis <b>se fue sin añadir una palabra</b> , y don José le siguió hasta la escalera con las manos cruzadas, el mirar compungido y suplicante (491).	
Sin decir nada	<b>Sin decir nada</b> , vistióse ella. Botín tomó entonces un tonillo conciliatorio. No era todo lo fiera que es necesario ser para habitar en medio de los bosques. Tenía algo de hombre, si bien nada de caballero (360).	
	—Mi suegro me ha hablado de ti, me ha hablado también de la marquesa. Isidora, <b>sin decir nada</b> , demostraba inmenso interés (433).	
No despegar labios	Turbado por la presencia y los cariños de su hermana, a quien no conocía, <b>Mariano no despegaba sus labios</b> . La miraba con atención semejante a la estupidez (107).	
	Isidora, <b>sin despegar los labios</b> , clavaba sus ojos en las ascuas de carbón sobre que se calentaban las planchas. Parecía que de aquel rescoldo ardiente y melancólico tomaba sus ideas (491).	
No contestar	—Y tú, linda mocosa, ¿no comes? —añadió la vieja—. ¿O es que te has vuelto tan pava y tan persona decente que no te gustan estos guisos ordinarios? Vamos, que para otro día te pondré alas de ángel... Se conoce que allá en el Tomelloso se estila mucha finura». <b>Isidora no contestó</b> (107).	
	—¿Pero a dónde vamos, hija? —preguntó Relimpio viendo que andaban y desandaban calles, subían costanillas, y divagaban pasando muchas veces por un mismo sitio. <b>Isidora no le contestaba</b> y adelante seguía, llevándolo como rodrigón. Ella miraba al suelo, él el cielo (270).	
	Pasado un largo rato volvióse para decir algo de mucha importancia a su amiga, y no la vio. Llamóla en voz baja, después a gritos; <b>pero Isidora no respondía</b> (382).	*voz baja
	Viendo que <b>Isidora no le contestaba</b> , Bou tomó una silla y se sentó junto a la dolorida (382).	
	<b>Bou no contestó nada</b> , ni hizo movimiento alguno. —¿Viene usted? Al decir esto, la miró desconsolado. Isidora sintió provocación de risa, pero se contuvo (386).	

	Decídete; ¿estampería, estanco o religión con llaves? <b>Isidora no contestó nada</b> , porque ni siquiera oía lo que Encarnación hablaba. Después nombraron a Mariano (466).	
No se oye contestación	<b>No se oyó contestación.</b> Pero el artefacto amenguaba la rapidez de su marcha (105).	
No acertar a contestar	Tan turbada estaba Isidora, que <b>no acertó a contestar</b> al saludo afectuoso de la señora (263).	
Pausa	Usted, señorita – <b>añadió tras breve pausa</b> , quitándose cortesanamente la gorra–, no ve, no puede ver en el infelicísimo Rufete más que un padre putativo, tal y como el Santo Patriarca San José lo era de Nuestro Señor Jesucristo (86).	
	Después se <b>hizo una grande y solemne pausa</b> , porque Berande, a ruegos de todos, iba a recitar versos (251).	
	<b>Durante la pausa</b> lúgubre que siguió a esta última frase, Isidora revolvió su mente hacia el origen de aquella escena; consideró con vergüenza y despecho que su infidelidad había sido descubierta, y pasó revista a las circunstancias que pudieron haber motivado el tal descubrimiento (358).	
	<b>Pausa.</b> Miquis la miraba pestañeando. Sobre ambos, un farol de gas alumbraba con rojiza luz aquella escena indefinible en que la necesidad desesperada, de un lado y la integridad vacilante de otro, se batían con furor. ¡Dinero y hermosura, sois los dos filos de la espada de Satanás! (405).	
	ISIDORA ( <i>Aparte, y después de mirar un rato a Joaquín</i> ). Es preciso sobreponerse a la desgracia... Arreglaré el cuarto que parece una leonera ( <b>Larga pausa. Durante un momento, ambos personajes callan.</b> <i>Isidora coloca las sillas con cierto orden, arregla las camas, quita el polvo. Cuando limpia el espejo, se mira un poco, y dice:</i> ) Parezco qué sé yo qué ( <i>Alto.</i> ) Hoy traeremos dos cubiertos de la fonda (417).	
	( <b>Nueva pausa, durante la cual entran una criada de la casa y un mozo de la fonda. Este sirve el almuerzo. Joaquín demuestra más apetito que Isidora</b> ) (418).	
	Pues no hay otro remedio, adelante. El sí y el no me vuelven igualmente loca ( <b>Rompe a llorar, y para sofocar sus lamentos muerde el pañuelo. Larga pausa.</b> ) (422).	*llanto
	¿Por qué no me hiciste nacer de vil populacho? ¿Por qué no me hiciste canalla de la cabeza a los pies, canalla la figura, canalla los modales, canalla el alma?. ( <b>Gran pausa, durante la cual se adormece.</b> ) No, no; me decidiré por el azul Ultramar con combinación rosa y plata. ( <b>Otra pausa, durante la cual amanece.</b> ) Es de día; me levantaré y saldré sin que él me vea. Aún es demasiado temprano. Procuraré no hacer ruido. (423).	
	Luego que almuerce dictaré mis últimas disposiciones, y en cuanto llegue la noche, la querida noche. ( <b>Pausa de algunas horas, durante la cual entra y sale una zafia criada, arréglase el personaje, y luego almuerza lo que te traen de la fonda.</b> ) (423).	
	Reflexiona, hijo mío—añadió, <b>después de una pausa</b> , con tonillo de propaganda evangélica que sabía adoptar en ciertos casos—; (448).	*tono
Romper silencio	Siendo al fin más fuerte que su timidez su apetito de charlar, <b>rompió el silencio de esta manera:</b> –Señorita, ¿se cansa usted de esperar?. (80).	
Silencio	Como en el despacho aquel <b>reinaban el silencio</b> y la calma; como en el pasar y repasar del anciano escribiente había algo de oscilación de péndulo; como, además, del propio interior de Isidora se derivaba una dulce somnolencia que aletargaba su dolor, la joven se entretuvo, pues, un ratito contemplando la habitación (87).	
	¡ <b>Qué silencio</b> tan hondo y suave se aposentaba en la sosegada estancia, y cómo se sentía el ambiente puro del campo! Sólo cuando se abría la puerta entraba un eco lejano y horripilante de risas y gritos que no eran como los gritos y risas del mundo (88).	

	Su flexible cuerpecillo se escurría y <b>deslizaba en silencio</b> de hueco en hueco, hasta que al fin, apoyado en un cofre, dio una voltereta agitando las patitas en el aire, y se sumergió como el nadador en persecución de la perla (146).	
	Pecado no dijo ni oyó más; sacó de la cintura una navajilla, cortaplumas o cosa parecida, un pedazo de acero que hasta entonces había sido juguete, y con él atacó a Zarapicos. Del golpe, el infeliz chiquillo cayó seco. ¡Hombres ya! <b>Silencio terrorífico</b> . Los muchachos todos se quedaron yertos de miedo (160-161).	
	Desde el 63 todo estaba cerrado allí; sólo se abría los días de limpieza. <b>La casa tenía por habitantes el silencio</b> , que se aposentaba en las alcobas, entre luengas colgaduras hechas a imagen del sueño, y la obscuridad se agasajaba en las anchas estancias (197).	
	Dejó de oírse la voz inefable del piano, y Beethoven, con su mundo de sentimientos y de formas, <b>desapareció en el silencio</b> como una viva luz tragada por las tinieblas (206).	
	Y poco después se volvía a cerrar la triste alcoba, y retirándose personas y luces, <b>todo quedaba en silencio</b> y soledad tristísima. Y al día siguiente se hizo una mediana hoguera en la chimenea, donde ardieron con chisporroteo, que parecía una protesta contra la Inquisición, papeles varios, recuerdos, flores, mechones de cabello, cartulinas (206).	
	Los tres <b>contemplaron en silencio</b> el retrato: Alonso, con lástima; Relimpio, con la curiosidad mundana del que se cree experto en cosas femeninas; Isidora, con doloroso pasmo en toda su alma, el cual crecía, dándole tantas congojas, que retiró su vista del cuadro y se apartó de allí para no dar a conocer lo que sentía (211-212).	
	¡ <b>Qué silencio</b> en la casa! Me volveré de este otro lado... ¡Oh!, ¡qué calor tengo! Me deslizaré a esta otra parte que está más fresca (215-216).	
	Augusto <b>la contempló en silencio</b> , asombrado de su hermosura, que cada día iba en dichoso aumento, enriqueciéndose con un encanto nuevo (248).	
	Echado de bruces sobre la mesa, la barba apoyada en el arco que con sus brazos hacía, a Isidora <b>contemplaba en silencio</b> con la seriedad y atención hosca de uno de esos perrazos que muerden a todo el mundo menos a su amo (250).	
	Y <b>siguió un silencio</b> sólo turbado por los rumores de la actividad taciturna (334).	
	Reclinada la cabeza sobre el brazo, <b>lloraba en silencio</b> , expresando una pena viva y sin espasmos, un dolor tranquilo, como todos los dolores viejos que se normalizan con su monótona permanencia (382).	
	Y como se desgaja la peña del monte y rodando cae al llano y aplasta y destruye cuanto encuentra, hasta que para y queda inerte otra vez, <b>rodeado de muerte y silencio</b> , así se desprendió del alma de Juan Bou su esperanza: rodó, hizo estrago, produjo cólera y despecho; pero bien pronto todo quedó en atonía dolorosa y muda (385).	
	Cuando nada importante quedaba por decir y formuló Isidora la síntesis de su problema, diciendo: –¿Qué debo hacer para poder vivir?, <b>Miquis se quedó en silencio</b> un buen rato, y después le contestó así: –No te apures, no te apures. Veremos. Estás enferma, estás llagada. Tu mal es ya profundo, pero no incurable (388).	
	La de Rufete estaba humillada y abatida. Dificilmente entraba en su cabeza la idea de no ser quien pensaba, y de la lucha que con sus dudas sostenía, resultaba un decaimiento parecido a la agonía de morir. <b>Nones la miraba en silencio</b> , esperando una palabra (461).	
	–Mañana, mañana me tocará a mí. Dicho esto, <b>su silencio fue absoluto</b> durante todo el día. Miquis y don José le hacían mil preguntas, pero ella no contestaba nada. Por la noche Augusto, después de prescribirle el reposo, se retiró seguro de hallarla mejor al día venidero, lo que no resultó cierto, porque	

	a la siguiente mañana encontró el médico en su infeliz enferma <b>el mismo silencio</b> , la misma apatía lúgubre y la propia indiferencia del día precedente. Isidora, no obstante, comió con mediano apetito, y Miquis no hallaba en ella síntomas claros de enfermedad (494).	
Silencioso	Sin haber adquirido por lecturas noción alguna del verdadero arte, ni haber visto jamás sino mamarrachos, comprendía la superioridad de lo que a su vista se presentaba; y <b>con admiración silenciosa</b> , su vista iba de cuadro en cuadro, hallándolos todos, o casi todos, tan acabados y perfectos, que se prometió ir con frecuencia al edificio del Prado para saborear más aquel goce inefable que hasta entonces le fuera desconocido (117).	
	Salieron Isidora y Augusto de la morada de la sinrazón y <b>se alejaron silenciosos</b> del tristísimo pueblo, en el cual casi todas las casas albergan dementes. Isidora no hablaba, y el charlatán Miquis, respetando su dolor, tan sólo indicó esto: –En Carabanchel hallaremos coches (92).	
	Emilia y Leonor hilvanaban junto a la mesa, ya despojada de manteles, <b>a ratos silenciosas</b> , a ratos charlando por lo bajo sobre cosas que las hacían reír (183)	*risas
	Convidado por Bou al banquete que celebraba a la siguiente noche, fue don José vestido con su levitita anticuada y su corbata azul de alfiler. <b>Grave y silencioso</b> estuvo toda la noche, sin que los demás comensales pudieran comunicarle su alegría (411).	
Silenciosamente	<b>Iban silenciosamente</b> por la calle, él delante, ella detrás, porque la estrechez de las aceras no les permitía caminar juntos (363).	

<b>Bouche</b>		
	Madame Boche ne lavait plus que mollement. Elle s'arrêtait, faisant durer son savonnage, pour rester là, à connaître cette histoire, qui torturait sa curiosité depuis quinze jours. Sa bouche était à demi ouverte dans sa grosse face ; ses yeux, à fleur de tête, luisaient. Elle pensait, avec la satisfaction d'avoir deviné : « C'est ça, la petite cause trop. Il y a eu du grabuge. » Puis, tout haut : – Il n'est pas gentil, alors ? (388-389).	
	Et, tout au bout, le ménage Gaudron, l'homme la bouche ouverte, la femme les mains sur son ventre, restaient béants, attendris et stupides, en face de la Vierge de Murillo (445).	
	Coupeau se tourna, reprit le fer que Zidore lui tendait. Mais au moment où la concierge s'éloignait, elle aperçut sur l'autre trottoir Gervaise, tenant Nana par la main. Elle relevait déjà la tête pour avertir le zingueur, lorsque la jeune femme lui ferma la bouche d'un geste énergique (480).	
	Mais, comme il [père Bazouge] jetait à côté le sac de son, il resta les yeux écarquillés, la bouche ouverte, en apercevant Gervaise devant lui (664).	
	Et Nana ne fit pas de façons. Seulement, elle prit madame Lerat par le cou, la força à redescendre deux marches, parce que, vrai, ça ne pouvait pas se répéter tout haut, même dans un escalier. Et elle souffla le mot. C'était si gros, que la tante se contenta de hocher la tête, en arrondissant les yeux et en tordant la bouche. Enfin, elle savait, ça ne la démangeait plus (721).	
	Il s'interrompit pour prendre à poignée cinq ou six morceaux de pâte de guimauve. – Eh bien ! ce ne serait pas plus long que d'avalier ça. Et il jetait, dans sa bouche ouverte, les morceaux les uns après les autres (735).	
Embrasser	Il avait déjà repris son chapeau sur la commode. Mais Gervaise se précipita, balbutiant : – Non, non ! Et elle étouffa les larmes des petits sous des caresses. Elle baisait leurs cheveux, elle les recouchait avec des paroles tendres. Les petits, calmés tout d'un coup, riant sur l'oreiller, s'amusèrent à se pincer. Cependant, le père, sans même retirer ses bottes, s'était jeté sur le lit, l'air éreinté, la face marbrée par une nuit blanche. Il ne s'endormit pas, il resta les yeux grands ouverts, à faire le tour de la chambre (381).	
	La respiration régulière de Lantier finit par la rassurer. Elle prit la boule de bleu et le morceau de savon qui lui restaient de son dernier savonnage ; et s'approchant des petits qui jouaient tranquillement avec de vieux bouchons, devant la fenêtre, elle les baisa, en leur disant à voix basse : – Soyez bien sages, ne faites pas de bruit. Papa dort (385).	
	Il s'était levé, l'avait empoignée par la taille, lui appliquait un rude baiser sur la figure, au hasard (420).	
	Et les quatre témoins donnèrent des tapes sur les épaules du zingueur qui faisait le gros dos. Pendant ce temps, Gervaise embrassait maman Coupeau, souriante, les yeux humides pourtant (437).	
	Elle [Mme Lerat] jouait avec son ombrelle comme avec un bâton. Quand elle eut embrassé Gervaise, elle reprit : – Vous n'avez pas idée, on reçoit un soufflet dans la rue... On dirait qu'on vous jette du feu à la figure (438).	
	Cependant, Coupeau ne disait rien ; il venait derrière Gervaise, la tenait à la taille, la sentait s'abandonner. Lorsque, brusquement, on rentra dans le jour, il était juste en train de lui embrasser le cou (449).	
	– Ah ! ma pauvre femme ! dit Coupeau en embrassant Gervaise (468).	
	Maman Coupeau, après avoir embrassé Gervaise, s'émerveillait de la grosseur de l'enfant. Les deux autres femmes avaient également appliqué de gros baisers sur les joues de l'accouchée (469).	

	Il lui avait glissé délicatement sous le dos une de ses grosses mains, et il l'attirait, il lui baisait le ventre à travers le drap, pris d'un attendrissement d'homme rude pour cette fécondité endolorie encore (471).	
	– Ce sera pour dimanche, si vous voulez, dit le chaîniste. Et Gervaise, ayant consenti d'un signe de tête, tout le monde l'embrassa en lui recommandant de se bien porter. On dit adieu aussi au bébé. Chacun vint se pencher sur ce pauvre petit corps frissonnant, avec des risettes, des mots de tendresse, comme s'il avait pu comprendre (471).	
	Le soir, les Coupeau invitèrent les Goujet à dîner. Au dessert, Cadet-Cassis et la Gueule-d'Or se posèrent chacun deux gros baisers sur les joues. Maintenant, c'était à la vie à la mort (475).	
	Non, il voulait l'embrasser, il avait besoin de ça, parce qu'il l'aimait bien. Tout en balbutiant, il tournait le tas des jupons, il butait dans le tas des chemises ; puis, comme il s'entêtait, ses pieds s'accrochèrent, il s'étala, le nez au beau milieu des torchons. Gervaise, prise d'un commencement d'impatience, le bouscula, en criant qu'il allait tout mélanger (509).	
	Il l'avait empoignée, il ne la lâchait pas. Elle s'abandonnait, étourdie par le léger vertige qui lui venait du tas de linge, sans dégoût pour l'haleine vineuse de Coupeau. Et le gros baiser qu'ils échangèrent à pleine bouche, au milieu des saletés du métier, était comme une première chute, dans le lent avachissement de leur vie (509)	
	Clémence tenait un géranium, madame Putois, un héliotrope ; et Gervaise, qui justement avait les mains blanches de farine, dut leur appliquer à chacune deux gros baisers, les mains rejetées en arrière (565).	
	Tout ce monde s'embrassait, s'entassait dans la chambre, au milieu des trois fourneaux et de la coquille, d'où montait une chaleur d'asphyxie (566).	
	Il n'osait pas entrer, intimidé, avec un grand rosier blanc entre les bras, une plante magnifique dont la tige montait jusqu'à sa figure et mêlait des fleurs dans sa barbe jaune. Gervaise courut à lui, les joues enflammées par le feu des fourneaux. Mais il ne savait pas se débarrasser de son pot ; et, quand elle le lui eut pris des mains, il bégaya, n'osant l'embrasser (567).	
	Ce fut elle qui dut se hausser, poser la joue contre ses lèvres ; même il était si troublé, qu'il l'embrassa sur l'œil, rudement, à l'éborgner. Tous deux restèrent tremblants (567).	
	Tous les invités s'étaient levés, Gervaise s'avança, embrassa sa belle-sœur, comme il était convenu, en disant : – Allons, entrez. C'est fini, n'est-ce pas ?... (568).	
	Quand elle fut entrée, Lorilleux s'arrêta également sur le seuil, et il attendit aussi d'être embrassé, avant de pénétrer dans la boutique (568).	
	Lantier, grave et tranquille, attendait. Lorsque Étienne se décida à s'approcher, il se courba, tendit les deux joues, puis posa lui-même un gros baiser sur le front du gamin. Alors, celui-ci osa regarder son père (597).	
	Il embrassait Étienne sur le front tous les soirs, ne savait que lui dire si l'enfant restait là, l'oubliait pour entrer en compliments avec Clémence (600).	
	Pourtant, quand elle lui parla en tremblant de l'affaire, il approuva beaucoup l'idée, disant que les jeunes ouvriers ont besoin de voir du pays. Le matin où Étienne partit, il lui fit un discours sur ses droits, puis il l'embrassa, il déclama : – Souviens-toi que le producteur n'est pas un esclave, mais que quiconque n'est pas un producteur est un frelon (608).	
	Mais, un soir, se trouvant seul avec elle, il la poussa devant lui sans dire une parole, l'accula tremblante contre le mur, au fond de la boutique, et là voulut l'embrasser. Le hasard fit que Goujet entra juste à ce moment (613).	
	Alors, elle devint très rouge. Il l'aurait prise contre lui pour l'embrasser, qu'elle aurait eu moins de honte (616).	

	Il ne parlait plus, il restait souriant ; et, lentement, il la baisa sur l'oreille, ainsi qu'il la baisait autrefois pour la taquiner et l'étourdir. Alors, elle fut sans force, elle sentit un grand bourdonnement, un grand frisson descendre dans sa chair (632).	
	Puis, il se jeta par terre, il alla tomber devant la morte ; et il l'embrassait, il pleurait comme un veau, avec de si grosses larmes, qu'il mouillait le drap en s'essuyant les joues (655).	
	Madame Lorilleux et madame Lerat avaient embrassé les Coupeau et se tamponnaient les yeux, où de petites larmes roulaient. Mais la première, quand elle eut jeté un coup d'œil rapide autour de la morte, haussa brusquement la voix pour dire que ça n'avait pas de bon sens, que jamais on ne laissait auprès d'un corps une lampe allumée ; il fallait de la chandelle, et l'on envoya Nana acheter un paquet de chandelles, des grandes (656).	
<b>Bras</b>		
Quitter le bras	Ce soir-là, pendant qu'elle guettait son retour, elle croyait l'avoir vu entrer au bal du Grand-Balcon, dont les dix fenêtres flambantes éclairaient d'une nappe d'incendie la coulée noire des boulevards extérieurs ; et, derrière lui, elle avait aperçu la petite Adèle, une brunisseuse qui dînait à leur restaurant, marchant à cinq ou six pas, les mains ballantes, comme si elle venait de lui quitter le bras pour ne pas passer ensemble sous la clarté crue des globes de la porte (375).	*main
	Cependant, couchés côte à côte sur le même oreiller, les deux enfants dormaient. Claude, qui avait huit ans, ses petites mains rejetées hors de la couverture, respirait d'une haleine lente, tandis qu'Étienne, âgé de quatre ans seulement, souriait, un bras passé au cou de son frère (376).	*main, cou
	Il y avait là un piétinement de troupeau, une foule que de brusques arrêts étalaient en mares sur la chaussée, un défilé sans fin d'ouvriers allant au travail, leurs outils sur le dos, leur pain sous le bras ; et la cohue s'engouffrait dans Paris où elle se noyait, continuellement (377).	
	Cependant, aux deux coins de la rue des Poissonniers, à la porte des deux marchands de vin qui enlevaient leurs volets, des hommes ralentissaient le pas ; et, avant d'entrer, ils restaient au bord du trottoir, avec des regards obliques sur Paris, les bras mous, déjà gagnés à une journée de flâne (378).	
	Lantier leva les deux poings ; puis, résistant au besoin de la battre, il lui saisit les bras, la secoua violemment, l'envoya tomber sur le lit des enfants, qui se mirent de nouveau à crier. Et il se recoucha, en bégayant, de l'air farouche d'un homme qui prend une résolution devant laquelle il hésitait encore : – Tu ne sais pas ce que tu viens de faire, Gervaise... Tu as eu tort, tu verras (382).	
	Pendant un instant, les enfants sanglotèrent. Leur mère, restée ployée au bord du lit, les tenait dans une même étreinte ; et elle répétait cette phrase, à vingt reprises, d'une voix monotone : – Ah ! si vous n'étiez pas là, mes pauvres petits !... Si vous n'étiez pas là !... Si vous n'étiez pas là !... (382-383).	
	Elle portait son paquet de linge passé au bras, la hanche haute, boitant plus fort, dans le va-et-vient des laveuses qui la bouscuaient (387).	
	Gervaise ôta ses mains, regarda. Quand elle aperçut devant elle Virginie, au milieu de trois ou quatre femmes, parlant bas, la dévisageant, elle fut prise d'une colère folle. Les bras en avant, cherchant à terre, tournant sur elle-même, dans un tremblement de tous ses membres, elle marcha quelques pas, rencontra un seau plein, le saisit à deux mains, le vida à toute volée. – Chameau, va ! cria la grande Virginie (395).	
	Madame Boche levait les bras au ciel, en s'exclamant. Elle s'était prudemment garée entre deux baquets ; et les enfants, Claude et Étienne, pleurant, suffoquant, épouvantés, se pendaient à sa robe, avec ce cri continu : Maman ! maman ! qui se brisait dans leurs sanglots (398).	
	Et elle le trouva au premier rang, regardant, les bras croisés. C'était un grand gaillard, à cou énorme. Il riait, il jouissait des morceaux de peau que les deux	

	femmes montraient. La petite blonde était grasse comme une caille. Ça serait farce, si sa chemise se fendait (399).	
	Puis, entendant rire à la fenêtre Étienne et Claude, déjà consolés, elle s'approcha, prit leurs têtes sous ses bras, s'oublia un instant devant cette chaussée grise, où elle avait vu, le matin, s'éveiller le peuple ouvrier, le travail géant de Paris (403).	
	Ces trois-là étaient en redingote noire, le dos rond, les bras ballants... (435).	
	Coupeau avait pris le bras de sa femme. Ils marchaient vite, riant, comme emportés, à deux cents pas devant les autres, sans voir les maisons, ni les passants, ni les voitures (437).	
	Elle prit le bras de Lorilleux, marcha devant, sans se retourner, d'un tel pas que Gervaise et Coupeau s'essoufflaient à les suivre (461).	
	Coupeau, pour consoler Gervaise, lui serrait doucement le bras ; et il réussit même à l'égayer, en lui racontant à l'oreille qu'ils entraient en ménage avec la somme de sept sous toute ronde, trois gros sous et un petit sou, qu'il faisait sonner de la main dans la poche de son pantalon (462).	
	Les hommes buvaient à leur soif, revenaient sains comme l'œil, en donnant le bras aux dames (476).	
	Il venait d'apercevoir la concierge traversant la chaussée. Elle leva la tête, le reconnut. Et une conversation s'engagea du toit au trottoir. Elle cachait ses mains sous son tablier, le nez en l'air. Lui, debout maintenant, son bras gauche passé autour d'un tuyau, se penchait (479-480).	
	Gervaise, stupide, la gorge déchirée d'un grand cri, resta les bras en l'air (482).	
	Madame Boche, bouleversée, fléchissant sur ses jambes, prit Nana entre ses bras, pour lui cacher la tête et l'empêcher de voir (482-483).	
	Il restait les bras croisés en face des maisons en construction, avec des ricanements, des hochements de tête ; et il blaguait les ouvriers qui trimaient, il allongeait sa jambe, pour leur montrer où ça menait de s'esquinter le tempérament (489).	
	D'ailleurs, est-ce qu'on voyait quelque chose ? Et elle levait les bras, sa gorge puissante de belle fille crevait sa chemise, ses épaules faisaient craquer les courtes manches (504).	
	Alors, Coupeau, que la grosse chaleur grisait davantage, fut pris d'une soudaine tendresse. Il s'avança vers Gervaise, les bras ouverts, très ému. – T'es une bonne femme, bégayait-il. Faut que je t'embrasse (509).	
	Et, pendant toute cette tuerie, Gervaise voyait, dans un coin de la chambre, la petite Lalie, alors âgée de quatre ans, qui regardait son père assommer sa mère. L'enfant tenait entre ses bras, comme pour la protéger, sa sœur Henriette, sevrée de la veille. Elle était debout, la tête serrée dans une coiffe d'indienne, très pâle, l'air sérieux. Elle avait un large regard noir, d'une fixité pleine de pensées, sans une larme (557).	
	Celle-là [Virginie] apportait un pot d'œillets rouges. Elle prit elle-même la blanchisseuse dans ses grands bras et la serra fortement (565-566).	
	Tous les trois, en cheveux, barraient le trottoir. Le forgeron, qui avait sa redingote, tenait Gervaise à son bras gauche et Virginie à son bras droit : il faisait le panier à deux anses, disait-il ; et le mot leur parut si drôle, qu'ils s'arrêtèrent, les jambes cassées par le rire. Ils se regardèrent dans la glace du charcutier, ils rirent plus fort (569-570).	
	Alors, Poisson se souleva et dit, son verre à la main : – Je bois à la santé de la patronne. Toute la société, avec un fracas de chaises remuées, se mit debout ; les bras se tendirent, les verres se choquèrent, au milieu d'une clameur (580)	
	On entendait le bruit enragé des voix, on distinguait des gestes furieux, comme s'ils allaient se dévisser les bras, à force de claques. Gervaise défaillait, fermait les yeux, parce que ça durait trop longtemps et qu'elle les croyait toujours sur le point de s'avaloir le nez, tant ils se rapprochaient, la figure dans la figure. Puis,	

	comme elle n'entendait plus rien, elle rouvrit les yeux, elle resta toute bête, en les voyant causer tranquillement (591).	
	Nana se trouvait assise sur la descente de lit, auprès de Victor, qu'elle tenait contre elle, un bras passé autour de son cou ; et, ensommeillée, les yeux fermés, elle répétait d'une voix faible et continue : – Oh ! maman, j'ai bobo... oh ! maman, j'ai bobo... – Pardi ! murmura Augustine, dont la tête roulait sur les épaules, ils sont paf ; ils ont chanté comme les grandes personnes (592-593).	
	Alors, Lantier lui poussant toujours l'image sous le nez d'un air goguenard, il laissa échapper ce cri, en arrondissant les bras : – Eh bien, après ? Est-ce que ce n'est pas dans la nature ? (605-606).	
	Gervaise tournait justement le dos à la rue des Poissonniers. Et ils montèrent vers Montmartre, côte à côte, sans se prendre le bras (613).	
	Il ne put achever. Elle s'était levée, en comprenant que Goujet la croyait remise avec Lantier, comme le quartier l'affirmait. Et, les bras tendus, elle cria : – Non, non, je vous jure... Il me poussait, il allait m'embrasser, c'est vrai (615).	
	Il hochait la tête, en l'écoutant. Il l'approuvait, il ne pouvait pas dire le contraire. Brusquement, dans le grand jour, il la prit entre ses bras, la serra à l'écraser, lui posa un baiser furieux sur le cou, comme s'il avait voulu lui manger la peau. Puis, il la lâcha, sans demander autre chose ; et il ne parla plus de leur amour. Elle se secouait, elle ne se fâchait pas, comprenant que tous deux avaient bien gagné ce petit plaisir (617).	
	– Filons, mon petit, dit-il en s'adressant à Coupeau. Il faut être sage, nous serions en retard. Bibi-la-Grillade, les bras ballants, sortit avec eux (620).	
	En face du comptoir, sur un banc, Bibi-la-Grillade, le dos contre le mur, fumait sa pipe d'un air maussade. – Tiens ! Bibi qui fait sa panthère, dit Coupeau. On a donc la flemme, ma vieille ? – Non, non, répondit le camarade en s'étirant les bras. Ce sont les patrons qui vous dégoûtent... J'ai lâché le mien hier... Tous de la crapule, de la canaille... (620).	
	La pluie avait cessé. Le petit tour se borna à faire deux cents pas sur une même file, les bras ballants ; et ils ne trouvaient plus un mot, surpris par l'air, ennuyés d'être dehors (625).	
	Quand maman Coupeau l'emporta, dans une petite caisse à chapeau, elle tomba sur une chaise, les bras mous, les yeux mouillés, comme si on lui enlevait sa fortune (645).	
	M. Madinier vint annoncer d'une voix grave et contenue, en arrondissant les bras : – Les voici ! (665-666).	
	Et, du coup, Nana furieuse se tourna, pendant que Gervaise devait étendre les bras, afin de protéger les affaires que Coupeau parlait de déchirer. L'enfant regarda son père fixement ; puis, oubliant la modestie recommandée par son confesseur : – Cochon ! dit-elle, les dents serrées (679).	
	Ça le saisissait, le curé faisant les grands bras, les petites filles pareilles à des anges défilant les mains jointes ; et la musique des orgues lui barbotait dans le ventre, et la bonne odeur de l'encens l'obligeait à renifler, comme si on lui avait poussé un bouquet dans la figure (680).	
	Les jours de sainte-touche, elle ne lui regardait plus les mains, quand il rentrait. Il arrivait les bras ballants, les goussets vides, souvent même sans mouchoir ; mon Dieu ! oui, il avait perdu son tire-jus, ou bien quelque fripouille de camarade le lui avait fait (684).	
	Il ne se souleva seulement pas, vautre sur le dos, la tête enfoncée dans l'oreiller, faisant claquer le grand fouet par la chambre, avec un vacarme de postillon qui lance ses chevaux. Puis, abattant le bras, il cingla Lalie au milieu du corps, l'enroula, la déroula comme une toupie. Elle tomba, voulut se sauver à quatre pattes ; mais il la cingla de nouveau et la remit debout (692).	

	Il se leva deux fois sur son séant, regardant par terre, dans les coins d'ombre de la pièce. Brusquement, il allongea le bras et parut écraser une bête contre le mur (698).	
	Le gros père Colombe, qui allongeait ses bras énormes, les porte-respect de son établissement, versait tranquillement les tournées (704).	
	Des ouvriers de vingt ans, débraillés dans des blouses grises, causaient lentement avec elles, les bras croisés, leur soufflant au nez la fumée de leurs brûle-gueule. Ça ne tirait pas à conséquence, ces gamins avaient poussé en même temps qu'elles sur le pavé (712).	
	Mais voilà que, dans l'allée, elle aperçut le monsieur planté comme un cierge, en train de jouer de la prunelle avec Nana ! La petite devint très rouge. Sa tante lui prit le bras d'une secousse, la fit trotter sur le pavé, tandis que le particulier emboîtait le pas. Ah ! le matou venait pour Nana ! (720).	
	Coupeau, après avoir roulé les boulevards extérieurs et regardé sous le nez tous les torchons qui passaient, fumait de nouveau sa pipe, tranquille comme Baptiste ; seulement, quand il était à table, il se levait parfois, les bras en l'air, un couteau au poing, en criant qu'il était déshonoré ; et il se rasseyait pour finir sa soupe (728).	
	Gervaise resta toute pâle, les mains tremblantes, tournant sans savoir ce qu'elle faisait, pendant que Nana, aplatie sur la gorge, serrant son oreiller entre ses bras, retombait dans l'engourdissement de son sommeil de plomb (744).	
	Alors, sans une parole, pris d'une rage, il voulut la saisir et l'écraser entre ses bras. Mais elle défaillait, elle murmura : – Oh ! mon Dieu !... oh ! mon Dieu !... (775).	
	Alors, Gervaise, les bras tendus, ne sachant plus ce qu'elle bégayait, se mit à le supplier avec passion. – Oh ! emmenez-moi, j'en ai assez, je veux m'en aller... Il ne faut pas me garder rancune. Je ne savais pas, mon Dieu ! (779).	
	Quand elle le regarda sous le nez, les bras lui tombèrent. Était-ce Dieu possible qu'il eût une figure pareille, avec du sang dans les yeux et des croûtes plein les lèvres ? Elle ne l'aurait bien sûr pas reconnu. D'abord, il faisait trop de grimaces, sans dire pourquoi, la margoulette tout d'un coup à l'envers, le nez froncé, les joues tirées, un vrai museau d'animal (782-783).	
	Et, baigné de sueur, les cheveux dressés sur le front, effrayant, il s'en alla à reculons, en agitant violemment les bras, comme pour repousser l'abominable scène. Il jeta deux plaintes déchirantes, il s'étala à la renverse sur le matelas, dans lequel ses talons s'étaient empêtrés (793).	
<b>Cou</b>		
	Mais c'était toujours à la barrière Poissonnière qu'elle revenait, le cou tendu, s'étourdissant à voir couler, entre les deux pavillons trapus de l'octroi, le flot ininterrompu d'hommes, de bêtes, de charrettes, qui descendait des hauteurs de Montmartre et de la Chapelle (377).	
	Les autres, celles qui restaient, allongeaient le cou, les yeux allumés d'une lueur de cruauté, trouvant ces gaillardes-là très crânes (400).	
	Il n'y a pas de crainte, je ne bois jamais, puis je vous aime trop... Voyons, c'est pour ce soir, nous nous chaufferons les petons. Il avait baissé la voix, il lui parlait dans le cou, tandis qu'elle s'ouvrait un chemin, son panier en avant, au milieu des hommes. Mais elle dit encore non, de la tête, à plusieurs reprises. Pourtant, elle se retournait, lui souriait, semblait heureuse de savoir qu'il ne buvait pas (412).	
	La femme, un coin de la chemise glissé sur l'épaule, la peau rougie par le reflet du brasier, tirait un nouveau fil, gonflait à chaque effort son cou, dont les muscles se roulaient, pareils à des ficelles. Le mari, courbé sous la lueur verte de la boule d'eau, recommençant un bout de chaîne, ployait la maille à la pince, la serrait d'un côté, l'introduisait dans la maille supérieure, la rouvrait à l'aide d'une pointe, continuellement, mécaniquement, sans perdre un geste pour essuyer la sueur de sa face (430).	

	Cependant, Coupeau ne disait rien ; il venait derrière Gervaise, la tenait à la taille, la sentait s'abandonner. Lorsque, brusquement, on rentra dans le jour, il était juste en train de lui embrasser le cou (449).	*taille
	Et au moment où Coupeau poussait les deux femmes au cou l'une de l'autre, en les traitant de bêtes, un pochard, qui semblait vouloir passer à droite, eut un brusque crochet à gauche, et vint se jeter entre elles (462).	
	Lorilleux, qui allongeait le cou derrière les femmes, répétait que la petite n'avait rien de Coupeau ; un peu le nez peut-être, et encore ! C'était toute sa mère, avec des yeux d'ailleurs ; pour sûr, ces yeux-là ne venaient pas de la famille (469).	
	Cependant, un matin, ayant tourné la clef sans frapper, il la surprit à moitié nue, se lavant le cou ; et, de huit jours, il ne la regarda pas en face, si bien qu'il finissait par la faire rougir elle-même (474).	
	Gervaise alla au fond. Elle arriva à une porte, allongea le cou (527).	
	Nana faisait la modeste, parce qu'elle trouvait ça gentil, ce jour-là. Elle continuait à regarder les cadeaux sur la commode, en affectant de baisser les yeux et de ne pas comprendre les vilains propos de son père. Mais le zingueur était joliment taquin, les soirs de ribote. Il lui parlait dans le cou (678).	
	Et Nana ne fit pas de façons. Seulement, elle prit madame Lerat par le cou, la força à redescendre deux marches, parce que, vrai, ça ne pouvait pas se répéter tout haut, même dans un escalier. Et elle souffla le mot. C'était si gros, que la tante se contenta de hocher la tête, en arrondissant les yeux et en tordant la bouche. Enfin, elle savait, ça ne la démangeait plus (721).	
	En passant, elle allongea le cou dans la niche du père Bru, sous l'escalier ; encore un, celui-là, qui devait avoir un bel appétit, car il déjeunait et dînait par cœur depuis trois jours ; mais il n'était pas là, il n'y avait que son trou, et elle éprouva une jalousie, en s'imaginant qu'on pouvait l'avoir invité quelque part (756).	
<b>Coude</b>		
	Lorsque le regard noyé de leur mère s'arrêta sur eux, elle eut une nouvelle crise de sanglots, elle tamponna un mouchoir sur sa bouche pour étouffer les légers cris qui lui échappaient. Et, pieds nus, sans songer à remettre ses savates tombées, elle retourna s'accouder à la fenêtre, elle reprit son attente de la nuit, interrogeant les trottoirs, au loin (376).	
	Quand il se retourna, s'appuyant sur le coude, la face dure et déterminée, Gervaise achevait de ranger la chambre. Elle faisait le lit des enfants, qu'elle venait de lever et d'habiller (383).	
	Lorsque le zingueur eut allumé sa cigarette, il posa les coudes sur la table, avança la face, regarda un instant sans parler la jeune femme, dont le joli visage de blonde avait, ce jour-là, une transparence laiteuse de fine porcelaine (404).	
	Alors, lui, les coudes toujours sur la table, avançant la face davantage, la complimenta en risquant les mots, comme pour la griser (408).	
	Cependant, Mes-Bottes, accompagné de ses deux camarades, était venu s'accouder sur la barrière, en attendant qu'un coin du comptoir fût libre (411).	
	Lorsque le garçon remit à Coupeau le certificat de mariage, celui-ci, le coude poussé par Gervaise, se décida à sortir encore cinq sous (436).	
	[...] et mademoiselle Remanjou, accoudée à une fenêtre, l'aperçut, sous les acacias, faisant sauter une grosse fille en cheveux (460).	
	Ils haussaient la voix, parce qu'une voiture passait. Dans la rue de la Nation, large, déserte, leurs paroles, lancées à toute volée, avaient seulement fait mettre à sa fenêtre une petite vieille ; et cette vieille restait là, accoudée, se donnant la distraction d'une grosse émotion, à regarder cet homme, sur la toiture d'en face, comme si elle espérait le voir tomber d'une minute à l'autre. – Eh bien ! bonsoir, cria encore madame Boche. Je ne veux pas vous déranger (480).	
	Et elle [Mme Putois] restait raide devant l'établi, trop haut pour elle, les coudes en l'air, poussant son fer avec des gestes cassés de marionnette (504).	

	Alors, la grande Clémence se rhabilla en bougonnant. En voilà des giries ! Avec ça que les passants n'avaient jamais vu des nénais ! Et elle soulagea sa colère sur l'apprentie, ce louchon d'Augustine, qui repassait à côté d'elle du linge plat, des bas et des mouchoirs ; elle la bouscula, la poussa avec son coude. Mais Augustine, hargneuse, d'une méchanceté sournoise de monstre et de souffredouleur, cracha par-derrière sur sa robe, sans qu'on la vit, pour se venger (505).	
	Il se haussait, riant d'un rire de poulie mal graissée. Clémence, appuyée fortement sur l'établi, les poignets retournés, les coudes en l'air et écartés, pliait le cou, dans un effort ; et toute sa chair nue avait un gonflement, ses épaules remontaient avec le jeu lent des muscles mettant des battements sous la peau fine, la gorge s'enflait, moite de sueur, dans l'ombre rose de la chemise béante. Alors, il envoya les mains, il voulut toucher (513).	
	Il y eut un silence, la société buvait, les dames levaient le coude, d'un trait, jusqu'à la dernière goutte (568).	
	Ce n'était pas lui qu'elle cherchait, les coudes à l'air, la margoulette enfarinée ; c'était son ancien marlou (571).	
	Gervaise, énorme, tassée sur les coudes, mangeait de gros morceaux de blanc, ne parlant pas, de peur de perdre une bouchée ; et elle était seulement un peu honteuse devant Goujet, ennuyée de se montrer ainsi, gloutonne comme une chatte (578).	
	Et la société s'accouda sur la table, se renversa contre les dossiers des chaises, hochant le menton aux bons endroits, buvant un coup aux refrains (584).	
	Le pis était qu'ils s'entendaient très bien, ces mâtins-là. Jamais ils ne se disputaient : ils se ricanaient dans la figure, le soir, après le dîner, les coudes posés au bord de la table ; ils se frottaient l'un contre l'autre toute la journée, comme les chats qui cherchent et cultivent leur plaisir (647).	
	Puis, il se leva sur un coude, demandant : – Quelle heure est-il ? – Trois heures. – Trois heures seulement ! Couche-toi donc. Tu vas prendre du mal... Lorsqu'il fera jour, on verra. Mais elle ne l'écoutait pas, elle s'habillait complètement. Lui, alors, se recolla sous la couverture, le nez contre la muraille, en parlant de la sacrée tête des femmes (653).	
	Elle rigolait toute seule, les coudes sur la table, les yeux perdus, très amusée par deux clients, un gros mastoc et un nabot, à une table voisine, en train de s'embrasser comme du pain, tant ils étaient gris (706-707).	
	Et, maintenant, sa mère dégringolait à son tour dans son amitié. Elle buvait, elle aussi. Elle entra par goût chercher son homme chez le père Colombe, histoire de se faire offrir des consommations ; et elle s'attablait très bien, sans afficher des airs dégoûtés comme la première fois, sifflant les verres d'un trait, traînant ses coudes pendant des heures et sortant de là avec les yeux hors de la tête (727).	
	Coupeau se dandinait sur ses pieds, en blouse sale, en vieille casquette de drap sans visière, aplatie au sommet du crâne. Et, comme il barrait le passage, il vit un petit jeune homme maigre qui essayait la manche de son paletot, après lui avoir donné un coup de coude (738-739).	
	La concierge criait au monde de se ranger, les gens débarrassaient le milieu de la loge, en se poussant du coude, avec un frémissement de curiosité. Cependant, Gervaise baissait la tête. Vrai, elle craignait de se rendre malade (789).	
<b>Dent</b>		
	Ce louchon d'Augustine, qui rôdait sournoisement autour des enfants, profitait de ça pour prendre les lardons à pleine main, sous prétexte de refaire le partage. Nana, furieuse, la mordit au poignet (575).	
<b>Doit</b>		
	C'était un garçon de vingt-six ans, petit, très brun, d'une jolie figure, avec de minces moustaches, qu'il frisait toujours d'un mouvement machinal de la main. Il portait une cotte d'ouvrier, une vieille redingote tachée, qu'il pinçait à la taille, et avait en parlant un accent provençal très prononcé (380).	

	C'était un garçon de vingt-six ans, petit, très brun, d'une jolie figure, avec de minces moustaches, qu'il frisait toujours d'un mouvement machinal de la main. Il portait une cote d'ouvrier, une vieille redingote tachée, qu'il pinçait à la taille, et avait en parlant un accent provençal très prononcé (380).	
	Mais comme elle se baissait pour rattacher les cordons des souliers d'Étienne, elle vit, à un doigt de Claude, la clef de la chambre avec son numéro de cuivre, qu'il balançait (393).	
	Cependant, Coupeau roulait une nouvelle cigarette (404).	
	En face de lui, Gervaise, en caraco d'Orléans noir, la tête nue, achevait de manger sa prune, qu'elle tenait par la queue, du bout des doigts (404).	
	Et, comme Coupeau ricanait et lui parlait de ses deux enfants, qu'elle n'avait certainement pas mis couvrir sous le traversin, elle lui allongea des tapes sur les doigts, elle ajouta que, bien sûr, elle était bâtie sur le patron des autres femmes ; seulement, on avait tort de croire les femmes toujours acharnées après ça ; les femmes songeaient à leur ménage, se coupaient en quatre dans la maison, se couchaient trop lasses, le soir, pour ne pas dormir tout de suite (408).	
	M. Madinier, pourtant, recommandait de lever les yeux, de les diriger devant soi, très loin ; ça empêchait le vertige. Et il continuait à indiquer du doigt les Invalides, le Panthéon, Notre-Dame, la tour Saint-Jacques, les buttes Montmartre (449).	
	Pourtant, il vint se mettre à plat ventre, la tête au-dessus du trou ; et il passa les fers à Coupeau. Alors, celui-ci commença à souder la feuille. Il s'accroupissait, s'allongeait, trouvant toujours son équilibre, assis d'une fesse, perché sur la pointe d'un pied, retenu par un doigt (479).	
	Justement, M. Marescot, exaspéré, l'air malheureux, écartant ses dix doigts dans une crampe d'avare auquel on arrache son or, cédait à Gervaise, promettait le plafond et le papier, à la condition qu'elle payerait la moitié du papier (495).	
	Maintenant, Nana soignait le petit Victor, qui avait un os d'oie dans le gosier ; elle lui fourrait les doigts sous le menton, en le forçant à avaler de gros morceaux de sucre, comme médicament (582).	
	– Non, non, merci ! j'en ai jusque-là, répondit la concierge. La blanchisseuse s'étant tournée du côté de Virginie, celle-ci fourra son doigt dans sa bouche, comme pour toucher la nourriture (583).	
	Mais, lentement, elle se calma, en le voyant si convenable, ne la regardant pas en face, ne la touchant pas du bout des doigts, quand les autres avaient le dos tourné. Puis, Virginie, qui semblait lire en elle, lui faisait honte de ses vilaines pensées. Pourquoi tremblait-elle ? (600).	
	– Sans doute, mais chacun a ses peines, reprit le propriétaire en élargissant ses doigts immenses d'ancien ouvrier. Je suis bien fâché, je ne puis attendre davantage... Si je ne suis pas payé après-demain matin, je serai forcé d'avoir recours à une expulsion (660).	
	Lorsque Clémence lui dévidait son chapelet, il demeurait tendre et souriant, en tordant ses minces moustaches (608).	
	Et, sans se lâcher les doigts, les yeux noyés d'attendrissement, ils se perdaient au loin, sur la pente de Montmartre blafard, au milieu de la haute futaie des cheminées d'usine rayant l'horizon, dans cette banlieue plâtreuse et désolée, où les bosquets verts des cabarets borgnes les touchaient jusqu'aux larmes (616).	
	Mes-Bottes, soufflant dans ses doigts, fit tout haut une remarque : Ah ! tonnerre de Dieu ! non ! la pauvre maman Coupeau n'allait pas avoir chaud ! (669).	
	La petite, penchée au-dessus de son assiette, ramassait des miettes de gâteau avec son doigt mouillé, qu'elle suçait ensuite. Elle ne se dépêcha pas. Elle avait son rire vicieux. – Mais oui, maman, ça me plaît, finit-elle par déclarer (682).	
	Gervaise resta près de lui jusqu'au soir. Quand l'interne vint, à la visite de six heures, il lui fit étendre les mains ; elles ne tremblaient presque plus, à peine un frisson qui agitait le bout des doigts (698).	

	Ainsi, Lantier l'avait complètement lâchée ; il ne la pinçait même plus pour la forme ; et elle semblait ne s'être pas aperçue de cette fin d'une longue liaison, lentement traînée et dénouée dans une lassitude mutuelle (729).	
	Virginie le pinça, mais le chapelier galamment, sans cesser de sourire, lui rendit le bien pour le mal, en faisant la souris le long de son genou, sous le comptoir ; et il retira sa main d'une façon naturelle, lorsque le mari leva la tête, montrant son impériale et ses moustaches rouges, hérissées dans sa face terreuse (732).	
	– Eh bien ! moi, je puis la voir, je passerai de l'autre côté de la rue, reprit Virginie, qui venait encore de pincer le chapelier d'une main féroce (733).	
	– Oh ! dans le bon sens, répondit le chapelier, très flatté, riant et frisant ses moustaches. Elle était en voiture ; moi, je pataugeais sur le pavé... Vrai, je vous, le jure ! Il n'y aurait pas à se défendre, car les fils de famille qui la tutoient de près sont bigrement heureux ! (747).	
	Mes-Bottes se caressait le menton d'un air conciliant. – Non, ça, c'est défendu, dit-il. Mais quand une femme sait se retourner... (763).	
	Gervaise s'était rapprochée de l'interne, qui battait un air du bout des doigts sur le dossier de sa chaise. – Dites donc, monsieur, c'est sérieux alors, cette fois ? L'interne hocha la tête sans répondre (783).	
	Le médecin se frottait le nez avec le doigt, un tic qui lui était sans doute habituel, en face des cas graves (788).	
<b>Dos</b>		
	Au loin, des cloches d'usine sonnaient ; et les ouvriers ne se pressaient pas, rallumaient des pipes ; puis, le dos arrondi, après s'être appelés d'un marchand de vin à l'autre, ils se décidaient à reprendre le chemin de l'atelier, en traînant les pieds (409).	
	– Suffit ! on est à la hauteur, mon bonhomme... Les mufes sont des mufes, voilà ! Il tourna le dos, après avoir louché terriblement, en regardant Gervaise. Celle-ci se reculait, un peu effrayée (410).	
	Ces trois-là étaient en redingote noire, le dos rond, les bras ballants... (435).	
	Et les quatre témoins donnèrent des tapes sur les épaules du zingueur qui faisait le gros dos. Pendant ce temps, Gervaise embrassait maman Coupeau, souriante, les yeux humides pourtant (437).	
	Et elle tourna le dos, elle se remit à tirer son fil d'or, en affectant d'ignorer la présence de sa belle-sœur (522).	
	Il reprit le bout de chaîne, tourna le dos à son tour, en ajoutant comme à regret : – Quand tout le monde donnera cent sous par mois, nous donnerons cent sous (523).	
	Gervaise tournait justement le dos à la rue des Poissonniers. Et ils montèrent vers Montmartre, côte à côte, sans se prendre le bras (613).	
	En face du comptoir, sur un banc, Bibi-la-Grillade, le dos contre le mur, fumait sa pipe d'un air maussade. – Tiens ! Bibi qui fait sa panthère, dit Coupeau. On a donc la flemme, ma vieille ? – Non, non, répondit le camarade en s'étirant les bras. Ce sont les patrons qui vous dégoûtent... J'ai lâché le mien hier... Tous de la crapule, de la canaille... (620).	
	Le vendredi, il était si soûl, que les camarades lui avaient scellé sa pipe dans le bec avec une poignée de plâtre. Un autre en serait crevé, lui gonflait le dos et se pavanait (622).	
	On ne voyait plus que maman Coupeau sur les trottoirs, cachant des paquets sous son tablier, allant d'un pas de promenade au Mont-de-Piété de la rue Polonceau. Elle arrondissait le dos, avait la mine confite et gourmande d'une dévote qui va à la messe ; car elle ne détestait pas ça, les tripotages d'argent l'amusaient, ce bibelotage de marchande à la toilette chatouillait ses passions de vieille commère (645).	
	Elle resta là un instant, l'échine tendue, l'œil appliqué contre la vitre, entre deux bouteilles de l'étalage, à guigner Coupeau, dans le fond de la salle (702).	

	Cet animal de Lantier avait ce toupet tranquille qui plaît aux dames. Comme Poisson tournait le dos, il lui poussa l'idée farce de poser un baiser sur l'œil gauche de madame Poisson (735).	
<b>Épaule</b>		
	C'était un ouvrier zingueur qui occupait, tout en haut de l'hôtel, un cabinet de dix francs. Il avait son sac passé à l'épaule (377).	
	– Où j'avais affaire, parbleu ! dit-il avec un haussement d'épaules. J'étais à huit heures à la Glacière, chez cet ami qui doit monter une fabrique de chapeaux. Je me suis attardé. Alors, j'ai préféré coucher... Puis, tu sais, je n'aime pas qu'on me moucharde. Fiche-moi la paix ! (380-381).	
	Et, boitant fortement sous le poids du linge mouillé pendu à son épaule, ruisselante, le coude bleui, la joue en sang, elle s'en alla, en traînant de ses bras nus Étienne et Claude, qui trottaient à ses côtés, secoués encore et barbouillés de leurs sanglots (401).	
	À toutes ces bonnes raisons, Coupeau répondait par des haussements d'épaules (419).	
	Ensuite, Lorilleux se disputa avec madame Lerat ; lui, prétendait que, pour avoir un garçon, il fallait tourner la tête de son lit vers le nord ; tandis qu'elle haussait les épaules, traitant ça d'enfantillage, donnant une autre recette, qui consistait à cacher sous le matelas, sans le dire à sa femme, une poignée d'orties fraîches, cueillies au soleil (470).	
	Le médecin, un médecin très cher qui se faisait payer cent sous la visite, craignait des lésions intérieures ; et ce mot effrayait beaucoup, on disait dans le quartier que le zingueur avait eu le cœur décroché par la secousse. Seule, Gervaise, pâlie par les veilles, sérieuse, résolue, haussait les épaules (484).	
	Une fois même, il n'était pas allé loin, il s'était payé avec Mes-Bottes et trois autres un gueuleton soigné, des escargots, du rôti et du vin cacheté, au Capucin, barrière de la Chapelle ; puis, comme ses quarante sous ne suffisaient pas, il avait envoyé la note à sa femme par un garçon, en lui faisant dire qu'il était au clou. Celle-ci riait, haussait les épaules. Où était le mal, si son homme s'amusait un peu ? (503).	
	D'ailleurs, est-ce qu'on voyait quelque chose ? Et elle levait les bras, sa gorge puissante de belle fille crevait sa chemise, ses épaules faisaient craquer les courtes manches (504).	
	Pourtant, elle continuait, les épaules secouées de son rire ; elle avait marqué cinq grands plis à plat dans le dos, en introduisant le fer par l'ouverture du plastron ; elle rabattait le pan de devant et le plissait également à larges coups. – Ça, c'est la bannière ! dit-elle en riant plus fort (512).	
	Coupeau traversait justement la rue. Il faillit enfoncer un carreau d'un coup d'épaule, en manquant la porte. Il avait une ivresse blanche, les dents serrées, le nez pincé (557).	
	Seulement, les uns assuraient qu'il était seul, tandis que les autres l'avaient rencontré en compagnie de sept ou huit soûlards de son espèce. Gervaise haussait les épaules d'un air résigné (628).	
	Elle filait doux maintenant, elle pliait ses grosses épaules, ayant compris qu'ils s'amusaient à la bousculer, tant elle était ronde, une vraie boule (648).	
	Gervaise s'était prêtée à ce jeu ; et, quand elle lui lâcha le bras, les camarades trouvèrent la blague si bonne, qu'ils se jetèrent les uns sur les autres, braillant et se frottant les épaules comme des ânes qu'on étrille. Le zingueur avait la bouche fendue par un tel rire, qu'on lui voyait jusqu'au gosier (703).	
	Mais les gens honnêtes haussaient les épaules ; on la connaît celle-là, de mettre les culottes de poivre d'Assommoir sur le compte du chagrin ; en tout cas, ça devait s'appeler du chagrin en bouteille (736).	
	Gervaise traîna ses savates dans le corridor, alourdie, pliant les épaules (756).	

	Alors, les deux sœurs ne purent pas faire autrement que de tirer leurs mouchoirs. Leur frère avait eu bien des torts, mais enfin c'était leur frère. Boche haussa les épaules, en disant assez haut pour être entendu de tout le monde : – Bah ! c'est un soûlard de moins ! (795).	
<b>Genou</b>		
	Lorsque Gervaise, en entrant, aperçut les petits, qu'elle n'avait pas vus de la journée, elle les prit sur ses genoux, les caressa, avec de gros baisers. – Ont-ils été sages ? demanda-t-elle à madame Boche (450).	
	Le zingueur, comme chez lui, en chaussons de lisières, s'avança, traînant les pieds, sifflotant l'air d'Ohé ! les p'tits agneaux. Arrivé devant le trou, il se laissa couler, s'arc-bouta d'un genou contre la maçonnerie d'une cheminée, resta à moitié chemin du pavé. Une de ses jambes pendait (479).	
	Et, comme en s'en allant il passait de nouveau devant le cabinet, il salua une dernière fois le corps d'une génuflexion dévote, à travers la porte grande ouverte (660-661).	
	Gervaise obéit. Elle retourna dans le coin, recommença à laver. Agenouillée par terre, au milieu de l'eau sale, elle se pliait en deux, les épaules saillantes, les bras violets et raidis. Son vieux jupon trempé lui collait aux fesses. Elle faisait sur le parquet un tas de quelque chose de pas propre, dépeignée, montrant par les trous de sa camisole l'enflure de son corps, un débordement de chairs molles qui voyageaient, roulaient et sautaient, sous les rudes secousses de sa besogne ; et elle suait tellement, que, de son visage inondé, pissaient de grosses gouttes (731-732).	
	Mais son visage de gamine, marbré de taches livides, prenait une telle expression de douleur suprême, que Gervaise, oubliant sa propre agonie, joignit les mains et tomba à genoux près d'elle. Depuis un mois, elle la voyait se tenir aux murs pour marcher, pliée en deux par une toux qui sonnait joliment le sapin. La petite ne pouvait même plus tousser. Elle eut un hoquet, des filets de sang coulèrent aux coins de sa bouche (757).	
	Puis, croyant voir une flamme s'allumer dans ses yeux, elle porta la main à sa camisole, elle ôta le premier bouton. Mais Goujet s'était mis à genoux, il lui prenait les mains, en disant doucement : – Je vous aime, madame Gervaise, oh ! je vous aime encore et malgré tout, je vous le jure ! (777).	
	Et elle se mettait à genoux, toute secouée d'un désir qui la pâlisait. Jamais elle ne s'était ainsi roulée aux pieds d'un homme (779).	
<b>Hanche</b>		
	Elle portait son paquet de linge passé au bras, la hanche haute, boitant plus fort, dans le va-et-vient des laveuses qui la bousculaient (387).	
	Un instant, au milieu de l'allée centrale, elle pinça les paupières, ayant l'air de chercher ; puis, quand elle eut aperçu Gervaise, elle vint passer près d'elle, raide, insolente, balançant ses hanches, et s'installa sur la même rangée, à cinq baquets de distance (392).	
	Mais, la partie une fois engagée, Lantier qui avait un coup de queue extraordinaire, retrouva sa grâce et sa belle humeur, développant son torse, accompagnant d'un effet de hanches chaque carambolage (624).	
	[...] et elles balançaient les hanches, se pelotonnaient, se dégingandaient, histoire d'attrouper le monde et de faire craquer leur corsage sous leurs formes naissantes (711).	
<b>Jambe</b>		
	Gervaise boitait de la jambe droite ; mais on ne s'en apercevait guère que les jours de fatigue, quand elle s'abandonnait, les hanches brisées. Ce matin-là, rompue par sa nuit, elle traînait sa jambe, elle s'appuyait aux murs (383).	
	Cependant, Gervaise, à petits pas, suivait l'allée, en jetant des regards à droite et à gauche. Elle portait son paquet de linge passé au bras, la hanche haute, boitant plus fort, dans le va-et-vient des laveuses qui la bousculaient (387).	

	Elle avait trié le linge, mis à part les quelques pièces de couleur. Puis, après avoir empli son baquet de quatre seaux d'eau froide, pris au robinet, derrière elle, elle plongea le tas du linge blanc ; et, relevant sa jupe, la tirant entre ses cuisses, elle entra dans une boîte posée debout, qui lui arrivait au ventre (387).	
	La moitié des laveuses, assises d'une jambe au bord de leurs baquets, avec un litre de vin débouché à leurs pieds, mangeaient des saucisses dans des morceaux de pain fendus (390).	
	Et, boitant fortement sous le poids du linge mouillé pendu à son épaule, ruisselante, le coude bleui, la joue en sang, elle s'en alla, en traînant de ses bras nus Étienne et Claude, qui trottaient à ses côtés, secoués encore et barbouillés de leurs sanglots (401).	
	Même, si elle boitait un peu, elle tenait ça de la pauvre femme, que le père Macquart rouait de coups. Cent fois, celle-ci lui avait raconté les nuits où le père, rentrant soulé, se montrait d'une galanterie si brutale, qu'il lui cassait les membres ; et, sûrement elle avait poussé une de ces nuits-là, avec sa jambe en retard (408).	
	Et l'on dut rapporter Coupeau chez lui. Lorsque le brancard traversa la foule qui s'écrasait devant la boutique du pharmacien, les femmes du quartier parlaient de Gervaise avec animation : elle boitait, la mâtine, mais elle avait tout de même du chien ; bien sûr, elle sauverait son homme, tandis qu'à l'hôpital les médecins faisaient passer l'arme à gauche aux malades trop détériorés, histoire de ne pas se donner l'embêtement de les guérir (483).	
	Lorsqu'elle bordait le lit et qu'elle encourageait Coupeau d'une voix douce, il restait tout secoué. Jamais il n'avait rencontré une aussi brave femme. Ça ne lui allait même pas mal de boiter, car elle en avait plus de mérite encore à se décarcasser tout le long de la journée auprès de son mari (486-487).	
	Dans le quartier, à la voir passer ainsi, légère, ravie au point de ne plus boiter, on racontait qu'elle avait dû se laisser faire une opération (492).	
	Et Gervaise, agourmandie, s'abandonnait à cette excuse. Tant pis ! ça venait de Coupeau, s'ils n'économisaient plus un rouge liard. Elle avait encore engraisé, elle boitait davantage, parce que sa jambe, qui s'enflait de graisse, semblait se raccourcir à mesure (558).	
	Un vrai chien crotté, quand elle sortait de là-dedans, trempée, montrant sa chair bleue. Avec ça, elle grossissait toujours, malgré ses danses devant le buffet vide, et sa jambe se tortillait si fort, qu'elle ne pouvait plus marcher près de quelqu'un, sans manquer de le jeter par terre, tant elle boitait (729).	
	Elle s'interrompit, pour montrer Gervaise, que la pente du trottoir faisait fortement boiter. – Regardez-la ! S'il est permis !... Oh ! la banban ! (442).	
	Madame Boche, bouleversée, fléchissant sur ses jambes, prit Nana entre ses bras, pour lui cacher la tête et l'empêcher de voir (482-483).	
	Le neuvième jour, le soir où le médecin répondit enfin du malade, elle tomba sur une chaise, les jambes molles, l'échine brisée, tout en larmes. Cette nuit-là, elle consentit à dormir deux heures, la tête posée sur le pied du lit (484).	
	Il restait les bras croisés en face des maisons en construction, avec des ricanements, des hochements de tête ; et il blaguait les ouvriers qui trimaient, il allongeait sa jambe, pour leur montrer où ça menait de s'esquinter le tempérament (489).	
	Sans doute, Gervaise n'entendit pas. Elle s'était remise à frotter le parquet, l'échine cassée, aplatie par terre et se traînant avec des mouvements engourdis de grenouille. De ses deux mains, crispées sur le bois de la brosse, elle poussait devant elle un flot noir, dont les éclaboussures la mouchetaient de boue, jusque dans ses cheveux. Il n'y avait plus qu'à rincer, après avoir balayé les eaux sales au ruisseau (734).	
	C'était le dernier coup, se jeter dans les jambes du forgeron, être vue par lui au rang des roulures de barrière, blême et suppliante (774).	
<b>Langue</b>		

	Ce qui la rendait surtout friande, c'était une vilaine habitude qu'elle avait prise de sortir un petit bout de sa langue entre ses quenottes blanches. Sans doute, en se regardant dans les glaces, elle s'était trouvée gentille ainsi. Alors, tout le long de la journée, pour faire la belle, elle tirait la langue (709).	
<b>Lèvre</b>		
Pincement de lèvres	Ils ne parlèrent pas de sa jambe. Mais Gervaise comprenait, à leurs regards obliques et au pincement de leurs lèvres, qu'ils y faisaient allusion (429).	
	Pourtant, les dames de la société la regardaient, les lèvres pincées, l'air ému de sa toilette (439).	
	Peu à peu, pourtant, le bruit avait dû se répandre qu'une noce visitait le Louvre ; des peintres accouraient, la bouche fendue d'un rire ; des curieux s'asseyaient à l'avance sur des banquettes, pour assister commodément au défilé ; tandis que les gardiens, les lèvres pincées, retenaient des mots d'esprit (446).	*bouche
	Et, comme Boche disait préférer les petits oignons, quand ils étaient bien revenus, madame Lerat pinça les lèvres, en murmurant : – Je comprends ça (453).	
	Elle guettait toujours Boche, elle le vit, dans un coin, pincer la taille de madame Lerat. Alors, à toute volée, elle lança une carafe qui s'écrasa contre le mur. – On voit bien que votre mari est tailleur, madame, dit la grande veuve, avec son pincement de lèvres plein de sous-entendu. C'est un juponnier numéro un... Je lui ai pourtant allongé de fameux coups de pied, sous la table (459).	*taille
	Madame Boche sortit vivement, alla chasser une bande d'enfants qui pataugeaient devant la fontaine, dont le robinet grand ouvert inondait le pavé ; et quand elle revint, droite et sévère dans ses jupes, traversant la cour avec de lents regards à toutes les fenêtres, comme pour s'assurer du bon ordre de la maison, elle eut un pincement de lèvres disant de quelle autorité elle était investie, maintenant qu'elle avait sous elle trois cents locataires (494).	*regard
	Madame Putois pinçait les lèvres, trouvait ça bête, de dire ces choses devant Coupeau ; un homme n'a pas besoin de voir le linge ; c'est un de ces déballages qu'on évite chez les gens comme il faut (507).	
	Mais elle voyait bien, sur le boulon, les deux derniers coups de talon de Dédèle, et elle était joliment contente, elle se pinçait les lèvres pour ne pas rire, parce que Goujet à présent avait toutes les chances (532-533).	
	– Moi, si j'étais là, expliqua madame Lerat en pinçant les lèvres, je lui ferais une peur, je lui crierais quelque chose, n'importe quoi : Je te vois ! ou bien : V'là les gendarmes !... (635).	
	Aussi, lorsque madame Lorilleux ou quelque autre méchante bête affectait en sa présence de dire que Poisson ne pouvait plus passer sous la porte Saint-Denis, devenait-elle toute blanche, la poitrine arrachée, une brûlure dans l'estomac. Elle pinçait les lèvres, elle évitait de se fâcher, ne voulant pas donner ce plaisir à ses ennemis (676).	
	– Eh bien ! et moi ? reprit la grande veuve, les lèvres pincées. Vous êtes galant. Vous savez, je ne suis pas une chienne, je ne me mets pas les pattes en l'air, quand on siffle ! (681).	
	Pourtant, quand le brancard arriva et qu'on chargea Coupeau comme un meuble, elle devint toute pâle, les lèvres pincées ; et si elle rognonnait et trouvait toujours que c'était bien fait, son cœur n'y était plus, elle aurait voulu avoir seulement dix francs dans sa commode, pour ne pas le laisser partir (696).	
	– Dites donc, madame Coupeau ! cria Virginie qui suivait le travail de la laveuse, les lèvres pincées, vous laissez de la crasse, là-bas, dans ce coin. Frottez-moi donc un peu mieux ça ! (731).	
	Alors, les Lorilleux pincèrent les lèvres et échangèrent un mince regard. La Banban mendiait, à cette heure ! Eh bien ! le plongeon était complet (755).	*regard

	Enfin, il était tombé sur leur dos au moment où les deux autres ne l'attendaient pas. Même on ajoutait des détails que les dames se répétaient en pinçant les lèvres (794).	
Lèvres gonflées	En bas, quand la noce se fut engagée dans le musée assyrien, elle eut un petit frisson. Fichtre ! il ne faisait pas chaud ; la salle aurait fait une fameuse cave. Et, lentement, les couples avançaient, le menton levé, les paupières battantes, entre les colosses de pierre, les dieux de marbre noir muets dans leur raideur hiératique, les bêtes monstrueuses, moitié chattes et moitié femmes, avec des figures de mortes, le nez aminci, les lèvres gonflées (444).	
	L'étouffement devenait tel, sous les jupes et les nappes séchant au plafond, que ce louchon d'Augustine, à bout de salive, laissait passer un coin de langue au bord des lèvres (515).	
	À eux deux, ils tâchaient de raisonner le serrurier, de le pousser vers la porte. Mais il se retournait, muet, une écume aux lèvres ; et, dans ses yeux pâles, l'alcool flambait, allumait une flamme de meurtre (556-557).	
	On cherchait des plats, on s'en léchait les lèvres (558).	
	Une légère écume lui venait aux lèvres, ses yeux jaunes sortaient de leurs trous noirs (693).	
	Et il lança un dernier coup de fouet qui atteignit Lalie au visage. La lèvre supérieure fut fendue, le sang coula. Gervaise avait pris une chaise, voulait tomber sur le serrurier. Mais la petite tendait vers elle des mains suppliantes, disait que ce n'était rien, que c'était fini (693).	
	Madame Lerat et Nana se jetaient des coups d'œil, les lèvres cousues (721).	
	Grâce aux détails donnés par les concierges, tous les gens du quartier, les Lorilleux eux-mêmes, montraient la plus grande considération pour le vieux, quand il passait sur les talons de Nana, la lèvre pendante dans sa face blême, avec son collier de barbe grise, correctement taillé (725).	
Sourire	Une voix jeune et gaie lui fit quitter la fenêtre. – Le bourgeois n'est donc pas là, madame Lantier ? – Mais non, monsieur Coupeau, répondit-elle en tâchant de sourire (377).	
	Il ne reprit pas la parole, continua à la regarder, de tout près, avec une tendresse hardie et qui s'offrait, passionné surtout pour les coins de ses lèvres, de petits coins d'un rose pâle, un peu mouillé, laissant voir le rouge vif de la bouche, quand elle souriait (404-405).	
	Alors, Gervaise, prise d'un frisson, recula ; et elle tâchait de sourire, en murmurant : – C'est bête, ça me fait froid, cette machine... la boisson me fait froid... (412).	
	Coupeau encourageait la jeune femme. Ils arrivaient. Et, lorsqu'il fut enfin au sixième, il se retourna pour l'aider d'un sourire (423).	
	Gervaise était retournée s'asseoir, désillusionnée, trouvant tout très laid. Elle sourit pour faire plaisir aux Lorilleux (427).	
	[...] puis, de temps à autre, au coude des rues, elle tournait un peu la tête, jetait un fin sourire à Coupeau, que ses vêtements neufs, luisant au soleil, gênaient (435).	
	Lalie ne se plaignait plus. Elle souleva lentement ses paupières blanches, et voulut sourire de ses lèvres qu'un frisson convulsait (476).	
	Gervaise, tranquilisée, continuait à sourire en suivant ses mouvements. Nana, amusée tout d'un coup par la vue de son père, tapait dans ses petites mains (482).	
	Gervaise, calmée, regrettait déjà sa vivacité. Elle aida Coupeau à se remettre debout. Puis, elle tendit la joue en souriant. Mais le zingueur, sans se gêner devant le monde, lui prit les seins (509).	
	Et Gervaise, en face de la Gueule-d'Or, regardait avec un sourire attendri (533).	
	Puis, un air de douceur et de résignation amollit peu à peu ses traits. Il se tourna vers Gervaise qui se serrait contre lui, il dit avec un sourire triste : – Hein ! ça	

	nous dégotte joliment ! Mais peut-être que plus tard ça servira au bonheur de tous (537).	
	Et voilà qu'elle reconnut Virginie, la fille dont elle avait retroussé les jupes au lavoir. Toutes deux se regardèrent bien en face. Gervaise ferma les yeux, car elle crut un instant qu'elle allait recevoir le maquereau par la figure. Mais non, Virginie eut un mince sourire (540).	
	Et, se penchant vers Gervaise, avec un sourire : – Non, bien sûr, je ne vous en veux pas... L'affaire du lavoir, vous vous souvenez ? (548).	
	Gervaise écoutait toute cette histoire, sans un mot, la face pâle, avec un pli nerveux aux coins des lèvres qui ressemblait à un petit sourire (549).	
	Seulement, quand les Boche connurent le raccommodement projeté, ils se rapprochèrent aussitôt de Gervaise, avec des politesses, des sourires obligeants ; et il fallut les prier aussi d'être du repas (559).	
	Et elles se sourirent, debout aux deux côtés de cette grande table blanche, où les quatorze couverts alignés leur causaient un gonflement d'orgueil (564).	
	– Nous y sommes ! cria Gervaise, en reparaisant, souriante, les bras nus, ses petits cheveux blonds envolés sur les tempes (569).	
	Après le dîner, Lantier avait refusé une consommation au café de la Boule noire, en disant que, lorsqu'on était marié avec une femme gentille et honnête, on ne devait pas gouaper dans tous les bastringues. Gervaise écoutait avec un petit sourire (596).	
	Gervaise continuait à repasser tranquillement une robe blanche. Par moments, l'histoire lui mettait aux lèvres un petit sourire (601).	
	Et tous les deux, le chapelier et l'épicière, se carraient davantage, comme sur un trône, tandis que Gervaise se traînait à leurs pieds, dans la boue noire. Virginie devait jouir, car ses yeux de chat s'éclairèrent un instant d'étincelles jaunes, et elle regarda Lantier avec un sourire mince (732).	
<b>Mâchoire</b>		
	Elle expliquait ses poupées à Mes-Bottes, dont les mâchoires, lentement, roulaient comme des meules. Il n'écoutait pas, il hochait la tête, guettant les garçons, pour ne pas leur laisser emporter les plats sans les avoir torchés (454).	
	Il restait rigolo d'ailleurs, les traits un peu tirés et vieilliss, la mâchoire inférieure saillant davantage, mais toujours bon enfant, disait-il, et la peau encore assez tendre pour faire envie à une duchesse (506).	
	Les hommes déboutonnaient leur gilet, les dames s'essuyaient la figure avec leur serviette. Le repas fut comme interrompu ; seuls, quelques convives, les mâchoires en branle, continuaient à avaler de grosses bouchées de pain, sans même s'en apercevoir (575).	
	Elle disait connaître des hommes joliment bêtes et des femmes joliment coquines ; et elle mâchait d'autres mots plus vifs, avec la verdeur de parole d'une ancienne gilette (637).	
	Et lorsqu'on lui eut apporté un verre de vitriol, et que sa mâchoire se contracta, à la première gorgée, le zingueur reprit, en se tapant sur les cuisses : – Hein ! ça te rabote le sifflet !... Avale d'une lampée (706).	
	D'ailleurs, Lantier avait conquis ce coin-là. La boutique et la boutiquière allaient ensemble. Il venait de manger une blanchisseuse ; à présent, il croquait une épicière ; et s'il s'établissait à la file des mercières, des papetières, des modistes, il était de mâchoires assez larges pour les avaler (730).	
<b>Main</b>		
	Ce soir-là, pendant qu'elle guettait son retour, elle croyait l'avoir vu entrer au bal du Grand-Balcon, dont les dix fenêtres flambantes éclairaient d'une nappe d'incendie la coulée noire des boulevards extérieurs ; et, derrière lui, elle avait aperçu la petite Adèle, une brunisseuse qui dînait à leur restaurant, marchant à cinq ou six pas, les mains ballantes, comme si elle venait de lui quitter le bras pour ne pas passer ensemble sous la clarté crue des globes de la porte (375).	

	Et elle l'examinait, inquiète, retrouvant sur son visage de joli garçon la même dureté, comme si rien, désormais, ne devait le fléchir. Il se fâcha, lui arracha des mains le linge qu'il rejeta dans la malle (384-385).	
	Elle secoua ses mains, qui rougissaient sous la mousse blanche (388).	
	Gervaise ne répondait pas, se dépêchait, les mains fiévreuses (392).	
	Gervaise ôta ses mains, regarda. Quand elle aperçut devant elle Virginie, au milieu de trois ou quatre femmes, parlant bas, la dévisageant, elle fut prise d'une colère folle. Les bras en avant, cherchant à terre, tournant sur elle-même, dans un tremblement de tous ses membres, elle marcha quelques pas, rencontra un seau plein, le saisit à deux mains, le vida à toute volée. – Chameau, va ! cria la grande Virginie (395).	
	Gervaise, peu à peu, s'attendrissait. Une lâcheté du cœur et des sens la prenait, au milieu de ce désir brutal dont elle se sentait enveloppée. Elle ne hasardait plus que des objections timides, les mains tombées sur ses jupes, la face noyée de douceur (420).	
	Et, au fond de la chapelle perdue, dans la poussière d'un coup de balai donné par le bedeau, le prêtre à l'air maussade promenait vivement ses mains sèches sur les têtes inclinées de Gervaise et de Coupeau, semblait les unir au milieu d'un déménagement, pendant une absence du bon Dieu, entre deux messes sérieuses (436).	
	Gervaise, muette, la gorge étranglée par l'angoisse, avait serré les mains, les élevait d'un geste machinal de supplication. Mais elle respira bruyamment, Coupeau venait de remonter sur le toit, sans se presser, en prenant le temps de cracher une dernière fois dans la rue (481).	
	Et tous deux, debout en face des ouvriers, les mains derrière le dos, fumant, crachant, passaient la journée à juger chaque coup de pinceau (496).	
	Pourtant, dans l'odeur forte qui battait son visage penché au-dessus des tas, une nonchalance la prenait. Elle s'était assise au bord d'un tabouret, se courbant en deux, allongeant les mains à droite, à gauche, avec des gestes ralentis, comme si elle se grisait de cette puanteur humaine, vaguement souriante, les yeux noyés. Et il semblait que ses premières paresse vinssent de là, de l'asphyxie des vieux linges empoisonnant l'air autour d'elle (506).	
	Elle en restait les mains tremblantes, à l'idée que deux hommes se mangeraient pour elle ; elle connaissait Coupeau, il était jaloux à tomber sur Lantier avec ses cisailles (562).	
	Clémence tenait un géranium, madame Putois, un héliotrope ; et Gervaise, qui justement avait les mains blanches de farine, dut leur appliquer à chacune deux gros baisers, les mains rejetées en arrière (565).	
	Mais Virginie ramena la rigolade avec Mon petit riquiqui, elle imitait la vivandière, une main repliée sur la hanche, le coude arrondi ; elle versait la goutte de l'autre main, dans le vide, en tournant le poignet (587).	
	Depuis la fête, elle s'attendait bien à revoir son ancien amant un jour ou l'autre ; mais, à pareille heure, au moment de se mettre au lit, l'arrivée brusque des deux hommes l'avait surprise ; et, les mains tremblantes, elle rattachait son chignon roulé dans son cou (596).	
	Justement, Coupeau se leva pour faire le signe de croix des pochards. Sur la tête il prononça Montpernasse, à l'épaule droite Menilmonte, à l'épaule gauche la Courtille, au milieu du ventre Bagnolet, et dans le creux de l'estomac trois fois Lapin sauté (627).	
	Maintenant, Gervaise se moquait de tout. Elle avait un geste vague de la main pour envoyer coucher le monde (642).	
	Et, de la main, il la renvoyait, avec une douceur suppliante (642).	
	Quand le corbillard s'ébranla et descendit lentement la rue de la Goutte-d'Or, au milieu des signes de croix et des coups de chapeau, les quatre croque-morts prirent la tête, deux en avant, les deux autres à droite et à gauche (667).	

	Au dernier signe de croix, il se sauva, sans avoir envie de recommencer (668).	
	Nana, la tête basse, ne répondait toujours rien. Elle avait pris le petit bonnet de tulle, elle demandait à sa mère combien ça coûtait. Et, comme Coupeau allongeait la main pour arracher le bonnet, ce fut Gervaise qui le repoussa, en criant : – Mais laisse-la donc, cette enfant ! elle est gentille, elle ne fait rien de mal (679).	
	Gervaise resta près de lui jusqu'au soir. Quand l'interne vint, à la visite de six heures, il lui fit étendre les mains ; elles ne tremblaient presque plus, à peine un frisson qui agitait le bout des doigts (698).	
	Gervaise resta toute pâle, les mains tremblantes, tournant sans savoir ce qu'elle faisait, pendant que Nana, aplatie sur la gorge, serrant son oreiller entre ses bras, retombait dans l'engourdissement de son sommeil de plomb (744).	
	D'autres fois, on le voyait pendant des heures en contemplation devant ses mains qui dansaient, les regardant sauter comme des grenouilles, sans rien dire, ne se fâchant plus, ayant l'air de chercher quelle mécanique intérieure pouvait leur faire faire joujou de la sorte ; et, un soir, Gervaise l'avait trouvé ainsi, avec deux grosses larmes qui coulaient sur ses joues cuites de pocharde (745).	
	Gervaise, lentement, recula. Elle s'était appuyée un instant à une étagère, et voyant madame Lorilleux lui examiner les mains, elle les ouvrit toutes grandes, les montra, disant de sa voix molle, sans se fâcher, en femme tombée qui accepte tout : – Je n'ai rien pris, vous pouvez regarder (756).	
	Elle tendait les mains, avec le désir de soulager l'enfant ; et, comme le lambeau de drap glissait, elle voulut le rabattre et arranger le lit (759).	
	Elles logeaient toutes à la même enseigne, chez misère et compagnie. Ça donnait plus froid encore, de les voir piétiner et se croiser silencieusement, dans cette terrible température de janvier (761).	
	– Monsieur, écoutez donc... L'homme s'était arrêté. Mais il n'avait pas semblé entendre. Il tendait la main, il murmurait d'une voix basse : – La charité, s'il vous plaît... Tous deux se regardèrent. Ah ! mon Dieu ! Ils en étaient là, le père Bru mendiant, madame Coupeau faisant le trottoir ! Ils demeuraient béants en face l'un de l'autre (773).	
	Coupeau était fou furieux, un échappé de Charenton ! Il se démenait au milieu de la cellule, envoyant les mains partout, sur lui, sur les murs, par terre, culbutant, tapant dans le vide ; et il voulait ouvrir la fenêtre, et il se cachait, se défendait, appelait, répondait, tout seul pour faire ce sabbat, de l'air exaspéré d'un homme cauchemardé par une flopée de monde (790).	
<b>Menton</b>		
	Gervaise en arrêt, le menton tendu, la face convulsée, ne répondait pas, n'ayant point encore le coup de gosier de Paris (395).	
	– Oh ! ce n'est presque rien, ça ne se voit pas, dit Coupeau pour faire sa cour. Elle hochait le menton ; elle savait bien que ça se voyait ; à quarante ans, elle se casserait en deux. Puis, doucement, avec un léger rire : – Vous avez un drôle de goût d'aimer une boiteuse (408).	
	Gervaise haussait le menton, examinait la façade (413).	
	Les Lorilleux, devant la prospérité du ménage, étaient devenus très aimables, faisaient un éloge outré de Gervaise, en laissant échapper de petits gestes restrictifs, des hochements de menton, des battements de paupières, comme pour ajourner leur vrai jugement (469).	
	Les ouvriers la regardèrent en hochant le menton ; il n'y avait pas à dire, c'était à se mettre à genoux devant (534).	
	Alors, elle comprit, elle eut un sourire en hochant le menton ; mais elle restait tout de même un peu serrée à la gorge, inquiète d'être si petite et si tendre parmi ces rudes travailleurs de métal, se retournant parfois, les sangs glacés, au coup sourd d'une ébarbeuse (536).	

	On se la montrait avec des clignements d'yeux et des hochements de menton. Sacré mâtin ! quelle dame ! quelles cuisses et quel ventre ! (576).	*yeux
	Et la société s'accouda sur la table, se renversa contre les dossiers des chaises, hochant le menton aux bons endroits, buvant un coup aux refrains (584).	
	Lui, engourdi, avec son masque immobile de peau tannée, regardait le monde, sans paraître comprendre. On lui demanda s'il connaissait <i>Les Cinq Voyelles</i> . Il baissa le menton ; il ne se rappelait plus ; toutes les chansons du bon temps se mêlaient dans sa caboche (587-588).	
	Comme elle retournait auprès du corps, elle trouva Nana sur son séant, qui se frottait les yeux. La petite comprit, allongea le menton pour mieux voir sa grand-mère, avec sa curiosité de gamine vicieuse (654).	
	Nana et Pauline, auxquelles on avait permis de ne pas se déshabiller ; elles se tenaient raides, de crainte de tacher leurs robes blanches, et on leur criait, à chaque bouchée, de lever le menton, pour avaler proprement (681).	
	[...] il était assis avec des camarades, autour d'une petite table de zinc, tous vagues et bleuis par la fumée des pipes ; et, comme on ne les entendait pas gueuler, ça faisait un drôle d'effet de les voir se démancher, le menton en avant, les yeux sortis de la figure (702).	
	Puis, après son troisième petit verre, elle laissa tomber son menton sur ses mains, elle ne vit plus que Coupeau et les camarades ; et elle demeura nez à nez avec eux, tout près, les joues chauffées par leur haleine, regardant leurs barbes sales, comme si elle en avait compté les poils (707).	
	Alors, toutes les six, se tenant par les bras, occupant la largeur des chaussées, s'en allaient, vêtues de clair, avec leurs rubans noués autour de leurs cheveux nus. Les yeux vifs, coulant de minces regards par le coin pincé des paupières, elles voyaient tout, elles renversaient le cou pour rire, en montrant le gras du menton (711).	
	Dans cette bosse de rires, Nana rigolait, il fallait voir ! Aucun mot à double entente ne lui échappait. Elle en lâchait elle-même de raides, en les appuyant du menton, rengorgée et crevant d'aise (720).	
	Mais Gervaise fut toute surprise de trouver Lalie couchée, sur son étroit lit de sangle, le drap au menton, très pâle. Elle couchée, par exemple ! elle était donc bien malade ! (757).	
	Mes-Bottes se caressait le menton d'un air conciliant. – Non, ça, c'est défendu, dit-il. Mais quand une femme sait se retourner... (763).	
<b>Nez</b>		
	Goujet n'avait jamais un trou, sortait avec des bourgerons propres, sans une tache. Il était très poli, même un peu timide, malgré ses larges épaules. Les blanchisseuses du bout de la rue s'égayaient à le voir baisser le nez, quand il passait (474).	
	Et une conversation s'engagea du toit au trottoir. Elle cachait ses mains sous son tablier, le nez en l'air. Lui, debout maintenant, son bras gauche passé autour d'un tuyau, se penchait (480).	
	Bec-Salé, dit Boit-sans-Soif, essaya bien de blaguer ; mais il barbotait, il finit par retourner à son enclume, le nez pincé (534).	
	Coupeau traversait justement la rue. Il faillit enfoncer un carreau d'un coup d'épaule, en manquant la porte. Il avait une ivresse blanche, les dents serrées, le nez pincé (557).	
	Madame Lorilleux fit le tour, baissa le nez pour ne pas voir les fleurs ; et, sournoisement, elle tâta la grande nappe, tourmentée par l'idée qu'elle devait être neuve (569).	
	Tous les hommes riaient avec une gueularde polissonne, qui leur gonflait les lèvres. Cependant, Lorilleux et madame Lorilleux pinçaient le nez, suffoqués de voir une oie pareille sur la table de la Banban (576).	

	Puis, rue de La Rochefoucauld, M. Lantier avait posé sur le trottoir, devant la maison, le nez en l'air, en attendant que la petite, montée toute seule, lui eût fait par la fenêtre le signe de la rejoindre (600).	
	Goujet, la face toute blanche, avait baissé le nez, en s'imaginant qu'il les dérangeait, qu'elle venait de se débattre pour ne pas être embrassée devant le monde (613).	
	Puis, ces jours-là, il débauchait Coupeau, parlait d'une longue course, l'emmenait ; et, attablés nez à nez au fond d'un restaurant voisin, ils se flanquaient par le coco des plats qu'on ne peut manger chez soi, arrosés de vin cacheté (618).	
	Un jour, en se penchant, elle eut une drôle de sensation, elle crut se voir en personne là-bas, sous le porche, près de la loge du concierge, le nez en l'air, examinant la maison pour la première fois ; et ce saut de treize ans en arrière lui donna un élanement au cœur (673).	
	Puis, après son troisième petit verre, elle laissa tomber son menton sur ses mains, elle ne vit plus que Coupeau et les camarades ; et elle demeura nez à nez avec eux, tout près, les joues chauffées par leur haleine, regardant leurs barbes sales, comme si elle en avait compté les poils. Ils étaient très soûls, à cette heure (707).	
	On pouvait la suivre, si on ne la croyait pas ; elle ne quittait même jamais le trottoir de gauche ; et elle filait joliment, elle devançait toutes les autres demoiselles, comme une voiture. Un jour, à la vérité, madame Lerat l'avait surprise, rue du Petit-Carreau, le nez en l'air, riant avec trois autres traînées de fleuristes, parce qu'un homme se faisait la barbe, à une fenêtre ; mais la petite s'était fâchée, en jurant qu'elle entraît justement chez le boulanger du coin acheter un pain d'un sou (715).	
	Elle n'osa pourtant pas demander qu'on lui répétât la saleté de Sophie, malgré son envie furieuse de la connaître. Mais, pendant un instant, le nez baissé, faisant de la dignité, elle se régala de la conversation des ouvrières (719).	
	Dans la maison, rue de la Goutte-d'Or, on parlait du vieux de Nana, comme d'un monsieur que tout le monde connaissait. Oh ! il restait très poli, un peu timide même, mais entêté et patient en diable, la suivant à dix pas d'un air de toutou obéissant. Des fois même, il entraît jusque dans la cour. Madame Gaudron le rencontra un soir sur le palier du second, qui filait le long de la rampe, le nez baissé, allumé et peureux (725).	
	Madame Lorilleux éventait rudement le feu de la forge, Lorilleux avait baissé le nez sur le bout de chaîne qui s'allongeait entre ses doigts, tandis que Boche gardait son rire de pleine lune, le trou de la bouche si rond, qu'on éprouvait l'envie d'y fourrer le doigt, pour voir (754).	
	Gervaise levait le nez, en priant le bon Dieu de ne pas lâcher sa mousseline tout de suite. Elle tapait des pieds, regardait une boutique d'épicier, en face, puis tournait les talons, parce que c'était inutile de se donner trop faim à l'avance (760).	
	Deux ouvriers, allongeant le pas, faisaient côte à côte de grandes enjambées, en parlant très fort, avec des gestes, sans se regarder ; d'autres, seuls, en paletot et en casquette, marchaient au bord du trottoir, le nez baissé ; d'autres venaient par cinq ou six, se suivant et n'échangeant pas une parole, les mains dans les poches, les yeux pâles (765).	
<b>Pied</b>		
	Je n'étais pas heureuse chez nous ; le père Macquart, pour un oui, pour un non, m'allongeait des coups de pied dans les reins (388).	
	Au loin, des cloches d'usine sonnaient ; et les ouvriers ne se pressaient pas, rallumaient des pipes ; puis, le dos arrondi, après s'être appelés d'un marchand de vin à l'autre, ils se décidaient à reprendre le chemin de l'atelier, en traînant les pieds (409).	

	Et Gervaise fit encore une dizaine de pas, dans l'obscurité, prudemment. Elle buta, compta les trois marches (424).	
	Et Gervaise, très rouge, se rassit, leva les pieds, fit voir qu'il n'y avait rien (430).	
	Elle avait une robe de soie noire, dans laquelle elle étouffait ; le corsage, trop étroit, tirait sur les boutons, la coupait aux épaules ; et la jupe, taillée en fourreau, lui serrait si fort les cuisses, qu'elle devait marcher à tout petits pas (439).	
	Et la noce, déjà lasse, perdant de son respect, traînait ses souliers à clous, tapait ses talons sur les parquets sonores, avec le piétinement d'un troupeau débandé, lâché au milieu de la propreté nue et recueillie des salles (446).	
	Elle guettait toujours Boche, elle le vit, dans un coin, pincer la taille de madame Lerat. Alors, à toute volée, elle lança une carafe qui s'écrasa contre le mur. – On voit bien que votre mari est tailleur, madame, dit la grande veuve, avec son pincement de lèvres plein de sous-entendu. C'est un juponnier numéro un... Je lui ai pourtant allongé de fameux coups de pied, sous la table (459).	
	Elle partit rageusement, en faisant trembler l'escalier sous les coups de ses talons (460).	
	Elle tourna son roux, en piétinant devant le fourneau, aveuglée par de grosses larmes (467).	
	Le zingueur voulut se pencher, mais son pied glissa. Alors, brusquement, bêtement, comme un chat dont les pattes s'embrouillent, il roula, il descendit la pente légère de la toiture, sans pouvoir se rattraper. – Nom de Dieu ! dit-il d'une voix étouffée. Et il tomba. Son corps décrivit une courbe molle, tourna deux fois sur lui-même, vint s'écraser au milieu de la rue avec le coup sourd d'un paquet de linge jeté de haut (482).	
	Trois jours après, il lançait des coups de pied au derrière du petit, matin et soir, si bien que l'enfant, quand il l'entendait monter, se sauvait chez les Goujet, où la vieille dentellière lui gardait un coin de la table pour faire ses devoirs (489).	
	Elle distribua des taloches, souffleta Nana sur les deux joues, flanqua un coup de pied à Pauline, cette grande dinde qui laissait prendre le sabot de sa mère (520).	
	Sur le carreau, au milieu, madame Bijard, les jupes encore trempées par l'eau du lavoir et collées à ses cuisses, les cheveux arrachés, saignante, râlait d'un souffle fort, avec des oh ! oh ! prolongés, à chaque coup de talon de Bijard. Il l'avait d'abord abattue de ses deux poings ; maintenant, il la piétinait (556).	
	Les invités piétinaient autour de la table. Tous avaient faim, bâillaient légèrement, l'air embêté (569).	
	Alors, la société, enlevée, alla au refrain. Les hommes marquaient la mesure à coups de talons. Les dames avaient pris leur couteau et tapaient en cadence sur leur verre (585).	
	Un jour pourtant, Boche était venu chercher Pauline par les deux oreilles, et Coupeau avait ramené Nana à coups de pied au derrière (713).	
	Coupeau voulait tout piler ; mais elle défendait ses affaires avec rage, c'était à elle, des dames les lui avaient données, ou encore elle avait fait des échanges à l'atelier. Par exemple, le cœur, elle l'avait trouvé rue d'Aboukir. Lorsque son père écrasa son cœur d'un coup de talon, elle resta toute droite, blanche et crispée, tandis qu'une révolte intérieure la poussait à se jeter sur lui, pour lui arracher quelque chose (723-724).	
	Coupeau se dandinait sur ses pieds, en blouse sale, en vieille casquette de drap sans visière, aplatie au sommet du crâne. Et, comme il barrait le passage, il vit un petit jeune homme maigre qui essayait la manche de son paletot, après lui avoir donné un coup de coude (738-739).	
	Nana, précisément, s'en allait à reculons, balayant le parquet avec ses plumes, arrondissant son postérieur et lui donnant de petites secousses, pour que ce fût plus gentil. Elle reçut un maître coup de soulier, juste au bon endroit, se releva et devint toute pâle en reconnaissant son père et sa mère (740-741).	

<b>Poing</b>	
	Lantier leva les deux poings ; puis, résistant au besoin de la battre, il lui saisit les bras, la secoua violemment, l'envoya tomber sur le lit des enfants, qui se mirent de nouveau à crier. Et il se recoucha, en bégayant, de l'air farouche d'un homme qui prend une résolution devant laquelle il hésitait encore : – Tu ne sais pas ce que tu viens de faire, Gervaise... Tu as eu tort, tu verras (382).
	La jeune femme, droite devant elle, la face en sueur, les bras ruisselants, la regardait toujours, d'un regard fixe et profond. Alors, la concierge se fâcha, s'appliqua un coup de poing sur la poitrine, en donnant sa parole d'honneur. Elle criait : – Je ne sais rien, là, quand je vous le dis ! Puis, se calmant, elle ajouta d'une voix douce, comme on parle à une personne à qui la vérité ne vaudrait rien : – Moi, je trouve qu'il a les yeux francs... Il vous épousera, ma petite, je vous le promets ! (390).
	Les laveuses, la bouche pleine, ne faisaient plus que des gestes avec les couteaux ouverts qu'elles tenaient au poing (391).
	– Oh ! ce n'est pas la peine, je vous remercie bien, répondit la jeune femme, qui pétrissait de ses poings et barbotait les pièces de couleur dans l'eau claire (391).
	– Voyons, allez-vous-en ! Soyez raisonnable... J'ai les sangs tournés, ma parole ! On n'a jamais vu une tuerie pareille. Mais elle recula, elle retourna se réfugier entre les deux baquets, avec les enfants. Virginie venait de sauter à la gorge de Gervaise. Elle la serrait au cou, tâchait de l'étrangler. Alors, celle-ci, d'une violente secousse, se dégagea, se pendit à son tour à la queue de son chignon, comme si elle avait voulu lui arracher la tête. La bataille recommença, muette, sans un cri, sans une injure. Elles ne se prenaient pas corps à corps, s'attaquaient à la figure, les mains ouvertes et crochues, pinçant, griffant ce qu'elles empoignaient (398).
	– Oui, je vous veux, répétait-il, en tapant son poing sur son genou d'un martèlement continu (420).
	Mais le zingueur ne comprit pas qu'elle se donnait ; il se contenta de lui serrer les poignets à les broyer, pour prendre possession d'elle ; et ils eurent tous les deux un soupir, à cette légère douleur, dans laquelle se satisfaisait un peu de leur tendresse (420).
	Il s'était levé, l'avait empoignée par la taille, lui appliquait un rude baiser sur la figure, au hasard (420).
	Mais, quand la foudre espaça ses coups, se perdit au loin, la société recommença à s'impatisser, se fâcha contre l'orage, jurant et montrant le poing aux nuées (440).
	– Vous avez beau dire, cria Lorilleux en donnant un coup de poing sur la table, l'or, c'est de l'or (454).
	Dans l'escalier, elle fut prise d'une telle crise, qu'elle dut s'asseoir au beau milieu des marches ; et elle serrait ses deux poings sur sa bouche, pour ne pas crier, parce qu'elle éprouvait une honte à être trouvée là par des hommes, s'il en montait (467).
	Il l'avait empoignée, il ne la lâchait pas. Elle s'abandonnait, étourdie par le léger vertige qui lui venait du tas de linge, sans dégoût pour l'haleine vineuse de Coupeau. Et le gros baiser qu'ils échangèrent à pleine bouche, au milieu des saletés du métier, était comme une première chute, dans le lent avachissement de leur vie (509).
	Il se haussait, riant d'un rire de poulie mal graissée. Clémence, appuyée fortement sur l'établi, les poignets retournés, les coudes en l'air et écartés, pliait le cou, dans un effort ; et toute sa chair nue avait un gonflement, ses épaules remontaient avec le jeu lent des muscles mettant des battements sous la peau fine, la gorge s'enflait, moite de sueur, dans l'ombre rose de la chemise béante. Alors, il envoya les mains, il voulut toucher (513).

	Lorsqu'il la quitta enfin dans la cour, il lui serra les poignets à les briser, à cause de sa grosse joie (537).	
	Sur le carreau, au milieu, madame Bijard, les jupes encore trempées par l'eau du lavoir et collées à ses cuisses, les cheveux arrachés, saignante, râlait d'un souffle fort, avec des oh ! oh ! prolongés, à chaque coup de talon de Bijard. Il l'avait d'abord abattue de ses deux poings ; maintenant, il la piétinait (556).	
	Elle voulut rire, le coucher, comme elle faisait les jours où il avait le vin bon enfant. Mais il la bouscula, sans desserrer les lèvres ; et, en passant, en gagnant de lui-même son lit, il leva le poing sur elle. Il ressemblait à l'autre, au soûlard qui ronflait là-haut, las d'avoir tapé. Alors, elle resta toute froide, elle pensait aux hommes, à son mari, à Goujet, à Lantier, le cœur coupé, désespérant d'être jamais heureuse (557).	
	Son mari devait déjà se douter de l'affaire, car depuis quelques jours, en se couchant, il jurait et donnait des coups de poing dans le mur (561-562).	
	Enfin, au bas de la rue, ils découvrirent Coupeau et Poisson dans l'Assommoir du père Colombe. Ils se tenaient debout, au milieu d'un tas d'hommes ; Coupeau, en blouse grise, criait, avec des gestes furieux et des coups de poing sur le comptoir ; Poisson, qui n'était pas de service ce jour-là, serré dans un vieux paletot marron, l'écoutait, la mine terne et silencieuse, hérissant son impériale et ses moustaches rouges (570).	
	Elle se tenait raide, petite et rageuse, la face blême sous son bonnet noir ; elle lançait son poing gauche en avant avec une fierté convaincue, en grondant d'une voix plus grosse qu'elle : Qu'un forban téméraire [...] (585-586).	
	Cependant, Gervaise demeurait glacée, un poing serré contre la bouche pour ne pas crier, clignant les paupières d'épouvante, s'attendant à voir, d'une seconde à l'autre, l'un des deux hommes, là-bas, tomber assommé au milieu de la rue (590).	
	D'abord, quand son mari avait poussé son ancien amant dans la boutique, elle s'était pris la tête entre les deux poings, du même geste instinctif que les jours de gros orage, à chaque coup de tonnerre (592).	
	Moi, je mets l'amitié avant tout, parce que l'amitié, c'est l'amitié, et qu'il n'y a rien au-dessus. Il s'enfonçait de grands coups de poing dans l'estomac, l'air si ému, qu'ils durent le calmer (596-597).	
	Alors, Lantier s'emporta. Il criait en donnant des coups de poing sur ses journaux : – Je veux la suppression du militarisme, la fraternité des peuples... (606).	
	Le patron restait calme, se balançait sur ses gros poings, au bord du comptoir, en répétant poliment : – Prêtez de l'argent à monsieur, ce sera plus simple (623).	
	Cependant, Mes-Bottes, qui regardait son jeu, donnait un coup de poing triomphant sur la table. Il faisait quatre-vingt-treize (627).	
	Ce grand corps de Goujet, les membres cassés par la confiance de maman Coupeau, était allongé sur le lit, les yeux rouges, sa belle barbe jaune encore mouillée. Il devait avoir défoncé son oreiller de ses poings terribles, dans le premier moment de rage, car la toile fendue laissait couler la plume (641-642).	
	Une nuit, elle rêva qu'elle était au bord d'un puits ; Coupeau la poussait d'un coup de poing, tandis que Lantier lui chatouillait les reins pour la faire sauter plus vite. Eh bien ! ça ressemblait à sa vie (648).	
	Gervaise, empêtrée là-dedans, les bras cassés par cette addition, se fâchait, donnait des coups de poing sur la table, ou bien finissait par pleurer comme une bête (651).	
	Quand il fut couché, ronflant à poings fermés, Gervaise tourna encore un instant. Elle veillait maman Coupeau une partie de la nuit (653).	
	Cependant, un soir de janvier, elle cogna des deux poings contre la cloison. Elle avait passé une semaine affreuse, bousculée par tout le monde, sans le sou, à bout de courage. Ce soir-là, elle n'était pas bien, elle grelottait la fièvre et voyait danser des flammes. Alors, au lieu de se jeter par la fenêtre, comme elle en avait	

	eu l'envie un moment, elle se mit à taper et à appeler : – Père Bazouge ! père Bazouge ! (688).	
	Et il fallait souvent que Coupeau s'en mêlât, tapant du poing, gueulant avec des jurons : – Veux-tu bien rentrer ton chiffon rouge ! (709).	
	Et elle se grisa trois jours, furieuse, les poings serrés, la bouche enflée de mots abominables contre sa garce de fille (728).	
	Coupeau, après avoir roulé les boulevards extérieurs et regardé sous le nez tous les torchons qui passaient, fumait de nouveau sa pipe, tranquille comme Baptiste ; seulement, quand il était à table, il se levait parfois, les bras en l'air, un couteau au poing, en criant qu'il était déshonoré ; et il se rasseyait pour finir sa soupe (728).	
	Il levait déjà le poing. Elle recula et parut prendre une décision. – Va, je te laisse, je trouverai bien un homme (763).	
	Il serrait les poings ; puis, il poussa un cri rauque, il s'aplatit en courant. Et il bégayait, les dents claquant d'épouvante : – C'est pour que je me tue. Non, je ne me jetterai pas !... Toute cette eau, ça signifie que je n'ai pas de cœur. Non, je ne me jetterai pas ! Les cascades, qui fuyaient à son approche, s'avançaient quand il reculait. Et, tout d'un coup, il regarda stupidement autour de lui, il balbutia, d'une voix à peine distincte : – Ce n'est pas possible, on a embauché des médecins contre moi ! (784).	
	Le zingueur allongeait les poings. – À nous deux, mon cadet ! Faut que je te nettoie à la fin ! (792).	
	Il lançait ses poings dans le vide. Alors, une fureur s'empara de lui. Ayant rencontré le mur en reculant, il crut qu'on l'attaquait par-derrière (792).	
<b>Taille</b>		
	Cependant, Coupeau ne disait rien ; il venait derrière Gervaise, la tenait à la taille, la sentait s'abandonner. Lorsque, brusquement, on rentra dans le jour, il était juste en train de lui embrasser le cou (449).	
	Mais Lantier ne se lassait pas, la prenait à la taille, en disant des choses pour lui mettre le feu dans le sang. Ah ! elle était bien plantée, avec un loupiau de mari par-devant, qui l'empêchait de se fourrer honnêtement sous sa couverture, avec un sacré salaud d'homme par derrière, qui songeait uniquement à profiter de son malheur pour la ravoir ! (632).	
<b>Tête</b>		
	Et il regardait le visage de Gervaise, rougi par les larmes. Quand il vit que le lit n'était pas défait, il hocha doucement la tête ; puis, il vint jusqu'à la couchette des enfants qui dormaient toujours avec leurs mines roses de chérubins ; et, baissant la voix [...] (377).	
	En passant devant la boutique de madame Fauconnier, elle salua d'un petit signe de tête (385).	
	Gervaise, les reins en deux, les mains enfoncées et crispées dans le linge, se contenta de hocher la tête (390).	
	Gervaise s'essuya le front de sa main mouillée. Elle tira de l'eau une autre pièce de linge, en hochant de nouveau la tête. Un instant, toutes deux gardèrent le silence (390).	
	– Tiens ! la grande Virginie !... Qu'est-ce qu'elle vient laver ici, celle-là, avec ses quatre guenilles dans un mouchoir ? Gervaise avait vivement levé la tête (392).	
	Toutes les femmes se penchèrent. Gervaise reconnut Claude et Étienne. Dès qu'ils l'aperçurent, ils coururent à elle, au milieu des flaques, tapant sur les dalles les talons de leurs souliers dénoués. Claude, l'aîné, donnait la main à son petit frère. Les laveuses, sur leur passage, avaient de légers cris de tendresse, à les voir un peu effrayés, souriant pourtant. Et ils restèrent là, devant leur mère, sans se lâcher, levant leurs têtes blondes (393).	
	Les laveuses s'étaient rapprochées. Il se formait deux camps : les unes excitaient les deux femmes comme des chiennes qui se battent ; les autres, plus nerveuses,	

	toutes tremblantes, tournaient la tête, en avaient assez, répétaient qu'elles en seraient malades, bien sûr (398-399).	
	Alors, lui, les coudes toujours sur la table, avançant la face davantage, la complimenta en risquant les mots, comme pour la griser. Mais elle disait toujours non de la tête, sans se laisser tenter, caressée pourtant par cette voix câline (408).	
	Il avait un rire de poulie mal graissée, hochant la tête, les yeux attendris, fixés sur la machine à souler. Tonnerre de Dieu ! elle était bien gentille ! (411).	
	Quand il fut entré, elle le crut malade, tant il lui parut pâle, les yeux rougis, le visage marbré. Et il restait debout, bégayant, hochant la tête. Non, non, il n'était pas malade. Il pleurait depuis deux heures, en haut, dans sa chambre ; il pleurait comme un enfant, en mordant son oreiller, pour ne pas être entendu des voisins (418).	
	Mais il continuait à hocher la tête, d'un air de résolution inébranlable (419).	
	Elle, la tête levée, cherchait d'où venait un filet de voix, qu'elle écoutait depuis la première marche, clair et perçant, dominant les autres bruits (423).	
	Gervaise, fort émotionnée, remuée surtout par cette idée qu'elle allait entrer dans un lieu plein d'or, se tenait derrière l'ouvrier, balbutiant, hasardant des hochements de tête, pour saluer (424).	
	Ce fut le mari qui leva le premier la tête, une tête aux cheveux rares, d'une pâleur jaune de vieille cire, longue et souffrante (424).	
	Le chaîniste leva la tête, joua la surprise, avec un ricanement ; tandis que sa femme, lâchant les filières, se plantait au milieu de l'atelier (428).	
	La voix ralentie sur ces derniers mots, elle hochait la tête, passant de la figure de la jeune femme à ses mains, à ses pieds, comme si elle avait voulu la déshabiller, pour lui voir les grains de la peau. Elle dut la trouver mieux qu'elle ne comptait (429).	
	Gervaise, la tête basse, ne sachant plus à quoi s'occuper, avait fourré le bout de son pied dans un losange de la claie de bois, dont le carreau de l'atelier était couvert ; puis, de peur d'avoir dérangé quelque chose en le retirant, elle s'était baissée, tâtant avec la main. Lorilleux, vivement, approcha la lampe. Et il lui examinait les doigts avec méfiance (429-430).	
	Quand Gervaise déboucha des corridors sur le palier du sixième, elle ne put retenir cette parole, les larmes aux yeux : – Ça ne promet pas beaucoup de bonheur. Coupeau branla furieusement la tête. Lorilleux lui revaudrait cette soirée-là. Avait-on jamais vu un pareil grigou ! (430-431).	
	[...] puis, de temps à autre, au coude des rues, elle tournait un peu la tête, jetait un fin sourire à Coupeau, que ses vêtements neufs, luisant au soleil, gênaient (435).	
	Elle expliquait ses poupées à Mes-Bottes, dont les mâchoires, lentement, roulaient comme des meules. Il n'écoutait pas, il hochait la tête, guettant les garçons, pour ne pas leur laisser emporter les plats sans les avoir torchés (454).	
	On peut bien mettre ce qu'on voudra, un roi, un empereur, rien du tout, ça ne m'empêchera pas de gagner mes cinq francs, de manger et de dormir, pas vrai ?... Non, c'est trop bête ! Lorilleux hochait la tête. Il était né le même jour que le comte de Chambord, le 29 septembre 1820 (455).	
	Gervaise, très sérieuse, regardait sa fille, les yeux grands ouverts, lentement assombris d'une tristesse. Elle hocha la tête ; elle aurait voulu un garçon, parce que les garçons se débrouillent toujours et ne courent pas tant de risques, dans ce Paris (468).	
	– Ce sera pour dimanche, si vous voulez, dit le chaîniste. Et Gervaise, ayant consenti d'un signe de tête, tout le monde l'embrassa en lui recommandant de se bien porter. On dit adieu aussi au bébé. Chacun vint se pencher sur ce pauvre petit corps frissonnant, avec des risettes, des mots de tendresse, comme s'il avait pu comprendre (471).	

	Il venait d'apercevoir la concierge traversant la chaussée. Elle leva la tête, le reconnut. Et une conversation s'engagea du toit au trottoir. Elle cachait ses mains sous son tablier, le nez en l'air. Lui, debout maintenant, son bras gauche passé autour d'un tuyau, se penchait (479-480).	
	Coupeau se tourna, reprit le fer que Zidore lui tendait. Mais au moment où la concierge s'éloignait, elle aperçut sur l'autre trottoir Gervaise, tenant Nana par la main. Elle relevait déjà la tête pour avertir le zingueur, lorsque la jeune femme lui ferma la bouche d'un geste énergique (480).	
	(...) et les deux femmes revenaient toujours à la toiture, avec des sourires, des hochements de tête, comme pour dire qu'elles ne s'impatientaient pas. En face, la vieille n'avait pas quitté sa fenêtre, regardant l'homme, attendant (481).	
	Il respirait encore, mais le pharmacien avait de petits hochements de tête. Maintenant, Gervaise, à genoux par terre, sanglotait d'une façon continue, barbouillée de ses larmes, aveuglée, hébétée. D'un mouvement machinal, elle avançait les mains, tâtait les membres de son mari, très doucement. Puis, elle les retirait, en regardant le pharmacien qui lui avait défendu de toucher ; et elle recommençait quelques secondes plus tard, ne pouvant s'empêcher de s'assurer s'il restait chaud, croyant lui faire du bien (483).	
	Mais il hochait la tête quand Gervaise lui parlait de ce mariage, il murmurait de sa voix lente : – Toutes les femmes ne sont pas comme vous, madame Coupeau (487).	
	Il restait les bras croisés en face des maisons en construction, avec des ricanements, des hochements de tête ; et il blaguait les ouvriers qui trimaient, il allongeait sa jambe, pour leur montrer où ça menait de s'esquinter le tempérament (489).	
	Gervaise, cependant, demeurait un peu gênée en voyant l'attitude des Boche. Ils affectaient de ne pas la connaître. Ils s'empressaient autour du propriétaire, courbés en deux, guettant ses paroles, les approuvant de la tête (493-494).	
	Boche, cependant, restait impénétrable et digne ; il tournait, regardait en l'air, sans se prononcer. Coupeau avait beau lui adresser des clignements d'yeux, il affectait de ne pas vouloir abuser de sa grande influence sur le propriétaire. Il finit pourtant par laisser échapper un jeu de physionomie, un petit sourire mince accompagné d'un hochement de tête (495).	
	Au milieu de ces cancans, Gervaise, tranquille, souriante, sur le seuil de sa boutique, saluait les amis d'un petit signe de tête affectueux (500).	
	Quand elle allongeait la tête, en camisole blanche, les bras nus, ses cheveux blonds envolés dans le feu du travail, elle jetait un regard à gauche, un regard à droite, aux deux bouts, pour prendre d'un trait les passants, les maisons, le pavé et le ciel : à gauche, la rue de la Goutte-d'Or s'enfonçait, paisible, déserte, dans un coin de province, où des femmes causaient bas sur les portes ; à droite, à quelques pas, la rue des Poissonniers mettait un vacarme de voitures, un continuel piétinement de foule, qui refluit et faisait de ce bout un carrefour de cohue populaire (500).	
	Cependant, Goujet s'était arrêté devant une des machines à rivets. Il restait là, songeur, la tête basse, les regards fixes (536).	
	Gervaise, la tête basse, reçut la leçon en bégayant. Les dix francs devaient compléter l'argent d'un billet qu'elle avait souscrit à son marchand de coke (540).	
	[...] et elle échangeait seulement un petit signe de tête avec la charbonnière d'à côté, qui se promenait tête nue, la bouche fendue d'une oreille à l'autre, depuis qu'il gelait si fort (544).	
	Tout d'un coup, le café qui se mit à couler bruyamment lui fit lever la tête (545).	
	Mais elle faillit étrangler, prise d'une quinte. Elle appuyait sa tête contre le mur pour tousser plus fort (546).	

	Tous les soirs, on avale un verre d'eau bénite en se traçant sur le ventre trois signes de croix avec le pouce. Ça s'en va comme un vent. Maman Coupeau, qu'on croyait endormie, hocha la tête pour protester. Elle connaissait un autre moyen, infallible celui-là (547).	
	Madame Boche, elle aussi, venait de l'apercevoir [à Lantier] au coin du trottoir, avançant la tête d'un air sournois (561).	
	Oh ! ils ont du vice !... Qu'est-ce que vous seriez devenue, si je ne vous avais pas prise avec nous ? Maman Coupeau hocha la tête (564).	
	Ils allaient droit à la porte de chaque marchand de vin, allongeaient la tête, cherchaient devant le comptoir (570).	
	– Asseyez-vous là, mon brave homme, dit la blanchisseuse. Vous voulez bien manger avec nous, n'est-ce pas ? Il hocha simplement la tête. Il voulait bien, ça lui était égal (572).	
	Cependant, madame Lorilleux ne semblait pas contente d'être près du vieux ; elle s'écartait, elle jetait des coups d'œil dégoûtés sur ses mains durcies, sur sa blouse rapiécée et déteinte. Le père Bru restait la tête basse, gêné surtout par la serviette qui cachait l'assiette, devant lui (572).	
	Et elle passa au sergent de ville le couteau de cuisine qu'elle tenait à la main. Toute la table eut un rire d'aise et d'approbation. Poisson inclina la tête avec une raideur militaire et prit l'oie devant lui (576-577).	
	Les têtes s'allongeaient, les regards suivaient le couteau (577).	
	C'était même touchant de regarder cette gourmande s'enlever un bout d'aile de la bouche, pour le donner au vieux, qui ne semblait pas connaisseur et qui avalait tout, la tête basse, abêti de tant bâfrer, lui dont le gésier avait perdu le goût du pain (578).	
	Coupeau, voyant le petit horloger cracher là-bas des pièces de dix sous, lui montra de loin une bouteille ; et, l'autre ayant accepté de la tête, il lui porta la bouteille et un verre (581).	
	– On a bien du tourment avec les enfants, allez ! Ainsi, moi, j'ai l'air d'être heureuse ici, n'est-ce pas ? eh bien ! je pleure plus d'une fois... Non, ne souhaitez pas d'avoir des enfants. Le père Bru hochait la tête (582).	
	Poisson, qui avait voyagé sur mer, dodelinait de la tête pour approuver les détails (586).	
	Tout de suite après, Poisson salua les dames d'un brusque signe de tête et entonna une chanson à boire, <i>Les Vins de France</i> , mais il chantait comme une seringue ; le dernier couplet seul, le couplet patriotique, eut du succès, parce qu'en parlant du drapeau tricolore, il leva son verre très haut, le balança et finit par le vider au fond de sa bouche grande ouverte (586).	
	Alors, toutes trois eurent des figures anxieuses, en échangeant d'involontaires signes de tête (590).	
	Nana se trouvait assise sur la descente de lit, auprès de Victor, qu'elle tenait contre elle, un bras passé autour de son cou ; et, ensommeillée, les yeux fermés, elle répétait d'une voix faible et continue : – Oh ! maman, j'ai bobo... oh ! maman, j'ai bobo... – Pardi ! murmura Augustine, dont la tête roulait sur les épaules, ils sont paf ; ils ont chanté comme les grandes personnes (592-593).	
	– Tu ne reconnais pas ce monsieur ? demanda celui-ci. L'enfant baissa la tête sans répondre. Puis, il eut un léger signe pour dire qu'il reconnaissait le monsieur. – Eh bien ! ne fais pas la bête, va l'embrasser (597).	
	Alors, il prit son air grave, il baisa l'enfant, en ajoutant que la rigolade ne tirait pas à conséquence et que son cœur était mort. Gervaise, penchée sur son ouvrage, hocha la tête d'un air d'approbation (601).	
	Le gamin s'était endormi sur la table. Il leva la tête en sursaut (603).	
	La tête basse, ils suivaient la chaussée défoncée, au milieu du ronflement des usines (613).	

	Cependant, le forgeron hochait la tête. Il se méfiait, parce que les femmes disent toujours non. Gervaise alors devint très grave, reprit lentement : – Vous me connaissez, monsieur Goujet, je ne suis guère menteuse... (615).	
	– Oui, continua-t-il la tête basse, nous nous en irions, nous vivrions quelque part, en Belgique si vous voulez... C’est presque mon pays... En travaillant tous les deux, nous serions vite à notre aise (616).	
	Il hochait la tête, en l’écoutant. Il l’approuvait, il ne pouvait pas dire le contraire. Brusquement, dans le grand jour, il la prit entre ses bras, la serra à l’écraser, lui posa un baiser furieux sur le cou, comme s’il avait voulu lui manger la peau. Puis, il la lâcha, sans demander autre chose ; et il ne parla plus de leur amour. Elle se secouait, elle ne se fâchait pas, comprenant que tous deux avaient bien gagné ce petit plaisir (617).	
	Le forgeron, cependant, secoué de la tête aux pieds par un grand frisson, s’écartait d’elle, pour ne pas céder à l’envie de la reprendre ; et il se traînait sur les genoux, ne sachant à quoi occuper ses mains, cueillant des fleurs de pissenlits, qu’il jetait de loin dans son panier (617).	
	Celui-ci paya sa tournée. Mais, quand vint le tour de Bibi-la-Grillade, il se pencha à l’oreille du patron, qui refusa d’un lent signe de tête (623).	
	Lantier, d’un hochement de tête, approuva cet arrangement. On doit travailler, ça ne fait pas un doute ; seulement, quand on se trouve avec des amis, la politesse passe avant tout (623).	
	Elle luttait, elle disait non de la tête, énergiquement. Dans son trouble, comme pour montrer qu’elle resterait là, elle se déshabillait, jetait sa robe de soie sur une chaise, se mettait violemment en chemise et en jupon, toute blanche, le cou et les bras nus (632).	
	Mais, dans le jour, comme on ne lui tenait pas compagnie du matin au soir, elle grognait, elle pleurait, elle répétait toute seule pendant des heures, en roulant sa tête sur l’oreiller : – Mon Dieu ! que je suis malheureuse !... (633).	
	Elle [Gervaise] se faisait très souple, très douce, courbant la tête, posant le linge sur le lit le plus vivement possible (639).	
	Depuis qu’elle parlait de la dette, Gervaise, la tête basse, semblait suivre le jeu agile de son aiguille reformant les mailles une à une (641).	
	Madame Goujet continuait son raccommodage, sans lever la tête (642).	
	Bien sûr, il ignorait l’inconduite de sa femme ; du moins des personnes, les Boche, les Poisson, juraient leurs grands dieux qu’il ne se doutait de rien, et que ce serait un grand malheur, s’il apprenait jamais la chose. Mais madame Lerat, sa propre sœur, hochait la tête, racontait qu’elle connaissait des maris auxquels ça ne déplaisait pas (646).	
	Et Gervaise, ayant baissé la lampe qui faisait danser de grandes ombres, éclaira le visage de maman Coupeau, la vit toute blanche, la tête roulée sur l’épaule, avec les yeux ouverts. Maman Coupeau était morte (653).	
	Elle se laissa couler du lit à regret, tournant la tête, ne quittant pas la morte du regard (654).	
	– Oh ! c’est bien inutile, murmura madame Lorilleux, en levant la tête d’un air surpris et inquiet. On ne ferait pas revenir maman, n’est-ce pas ?... Il faut aller selon sa bourse (657).	
	Gervaise joignit les mains, les larmes aux yeux, muette et l’implorant. D’un hochement énergique de sa grosse tête osseuse, il lui fit comprendre que les supplications étaient inutiles (660).	
	Tout le monde s’occupa à en rallumer une autre ; et l’on hochait la tête, en répétant que ce n’était pas bon signe, quand la lumière s’éteignait auprès d’un mort (662).	
	Mais comme on achevait le vin à la française, un bruit singulier, un ruissellement sourd, sortit du cabinet. Tous levèrent la tête, se regardèrent (662).	

	L'explication fit hocher la tête, d'un air rassuré, et la compagnie reposa les verres sur la table (662).	
	Quatre croque-morts entrèrent à la file, d'un pas pressé, avec leurs faces rouges et leurs mains gourdes de déménageurs, dans le noir pisseux de leurs vêtements, usés et blanchis au frottement des bières. Le père Bazouge marchait le premier, très soulé et très convenable ; dès qu'il était à la besogne, il retrouvait son aplomb. Ils ne prononcèrent pas un mot, la tête un peu basse, pesant déjà maman Coupeau du regard (666).	
	Juste au moment où la blanchisseuse essoufflée rattrapait la queue, Goujet arrivait de son côté. Il se mit avec les hommes ; mais il se retourna, et la salua d'un signe de tête, si doucement, qu'elle se sentit tout d'un coup très malheureuse et qu'elle fut reprise par les larmes (667-668).	
	Gervaise, demeurée sur le trottoir, appela Goujet qui s'éloignait, après l'avoir saluée d'un nouveau signe de tête (669).	
	Lui, hocha la tête, en répondant : – Non, bien sûr, jamais nous ne serons fâchés... Seulement, vous comprenez, tout est fini (669).	
	Elle ne répondait rien, la bouche toujours pleine, se dépêchant, comme si elle avait eu très faim. Quand ils se lassèrent, elle leva doucement la tête, elle dit : – En voilà assez, hein ? Je m'en fiche pas mal de la boutique ! Je n'en veux plus... Comprenez-vous, je m'en fiche ! Tout est fini ! (670).	
	Nana, la tête basse, ne répondait toujours rien. Elle avait pris le petit bonnet de tulle, elle demandait à sa mère combien ça coûtait. Et, comme Coupeau allongeait la main pour arracher le bonnet, ce fut Gervaise qui le repoussa, en criant : – Mais laisse-la donc, cette enfant ! elle est gentille, elle ne fait rien de mal (679).	
	Quand le médecin des Boche l'eut vu le matin, et qu'il lui eut écouté dans le dos, il branla la tête, il prit Gervaise à part pour lui conseiller de faire porter tout de suite son mari à l'hôpital. Coupeau avait une fluxion de poitrine (696).	
	Et madame Lerat, hochant la tête, murmura avec son sourire pincé, plein de sous-entendu : – Vous avez tort, ma chère ; les vieux sont plus tendres (718).	
	Léonie essuyait les larmes de ses yeux, sans répondre. Quand elle fut un peu calmée, elle se remit à gauffer, en déclarant : – Ça ne peut pas se répéter. On insistait, elle refusait de la tête, reprise par des bouffées de gaieté (719).	
	Un samedi, Nana trouva en rentrant son père et sa mère dans un état abominable. Coupeau, tombé en travers du lit, ronflait. Gervaise, tassée sur une chaise, roulait la tête avec des yeux vagues et inquiétants ouverts sur le vide (727).	
	– Tu redescends ? demanda sa mère, sans pouvoir tourner la tête. – Oui, j'ai oublié quelque chose. Je vais remonter... Bonsoir. Et elle ne revint pas (727).	
	Virginie le pinça, mais le chapelier galamment, sans cesser de sourire, lui rendit le bien pour le mal, en faisant la souris le long de son genou, sous le comptoir ; et il retira sa main d'une façon naturelle, lorsque le mari leva la tête, montrant son impériale et ses moustaches rouges, hérissées dans sa face terreuse (732).	
	Gervaise ne disait rien, ne bougeait pas, les yeux fixes dans le vide. Elle finit par hocher lentement la tête, comme pour répondre aux idées qu'elle gardait en elle, pendant que le chapelier, la mine friande, murmurait : – De cette pourriture-là, on s'en ficherait volontiers des indigestions. C'est tendre comme du poulet... (733).	
	Virginie, assise au comptoir, l'air soucieux en face des boccas et des tiroirs qui se vidaient, hocha furieusement la tête (747).	
	Tombée sur la chaise, la tête basse, les mains entre les cuisses pour se réchauffer, elle calculait déjà le dîner, dès que Coupeau apporterait l'argent : un pain, un litre, deux portions de gras-double à la lyonnaise (753).	
	Gervaise, très humble, les approuvait de la tête. Cependant, elle ne s'en allait pas, elle guignait l'or du coin de l'œil, les liasses d'or pendues au mur, le fil d'or	

	que la femme tirait à la filière de toute la force de ses petits bras, les maillons d'or en tas sous les doigts noueux du mari (755).	
	Lui, abruti, repris par les fumées de l'ivresse, roulait la tête en la regardant passer de ses yeux ronds. Ça remuait en lui toutes sortes de choses ; mais il ne trouvait plus rien, et avait la couenne trop brûlée pour pleurer (758).	
	Bijard, stupide, les yeux sur ce cadavre qu'il avait fait, roulait toujours la tête, du mouvement ralenti d'un animal qui a de l'embêtement (760).	
	Pourtant, pas un chat ne sortait de chez le patron. Enfin, un ouvrier parut, puis deux, puis trois ; mais ceux-là, sans doute, étaient de bons zigs, qui rapportaient fidèlement leur prêt, car ils eurent un hochement de tête en apercevant les ombres rôdant devant l'atelier (761).	
	Seulement, à voir avec quel entrain ça débutait, les petits rentiers, promenant leurs épouses, répétaient en hochant la tête qu'il y aurait bigrement des hommes soûls dans Paris, cette nuit-là (769).	
	Des hommes filaient, sans tourner la tête (770).	
	Elle souleva pesamment la tête, elle reçut au visage un cinglement glacial. C'était la neige qui se décidait enfin à tomber du ciel fumeux, une neige fine, drue, qu'un léger vent soufflait en tourbillons (773).	
	Et, quand elle s'arrêtait, hésitante, tournant la tête, elle devinait, derrière ce voile de glace, l'immensité des avenues, les files interminables des becs de gaz, tout cet infini noir et désert de Paris endormi (774).	
	Goujet, cependant, la regardait, tandis que la neige effeuillait des pâquerettes dans sa belle barbe jaune. Puis, comme elle baissait la tête en reculant, il la retint (775).	
	Lorsqu'elle empoigna la fourchette, elle tremblait tellement qu'elle la laissa retomber. La faim qui l'étranglait lui donnait un branle sénile de la tête. Elle dut prendre avec les doigts (776).	
	Gervaise se leva. Elle avait fini. Elle demeura un instant la tête basse, gênée, ne sachant pas s'il voulait d'elle (777).	
	Elle, éperdue de surprise et d'émotion, ne trouvait pas une parole. Elle dit oui de la tête. Mon Dieu ! elle était à lui, il pouvait faire d'elle ce qu'il lui plairait. Mais il allongeait seulement les lèvres (777).	
	Gervaise s'était rapprochée de l'interne, qui battait un air du bout des doigts sur le dossier de sa chaise. – Dites donc, monsieur, c'est sérieux alors, cette fois ? L'interne hocha la tête sans répondre (783).	
	La concierge criait au monde de se ranger, les gens débarrassaient le milieu de la loge, en se poussant du coude, avec un frémissement de curiosité. Cependant, Gervaise baissait la tête. Vrai, elle craignait de se rendre malade (789).	
<b>Yeux</b>		
	Madame Boche vit les larmes lui remonter aux yeux, et, satisfaite sans doute, elle s'éloignait en traitant les hommes de sacrés fainéants, lorsqu'elle revint, pour crier (379).	
	Tranquillement allongé, les yeux levés au-dessus de lui, sur le lambeau de perse déteinte, Lantier n'écoutait plus, s'enfonçait dans une idée fixe. Il resta ainsi près d'une heure, sans céder au sommeil, malgré la fatigue qui appesantissait ses paupières. Quand il se retourna, s'appuyant sur le coude, la face dure et déterminée, Gervaise achevait de ranger la chambre. Elle faisait le lit des enfants, qu'elle venait de lever et d'habiller. Il la regarda donner un coup de balai, essuyer les meubles ; la pièce restait noire, lamentable, avec son plafond fumeux, son papier décollé par l'humidité, ses trois chaises et sa commode éclopées, où la crasse s'entêtait et s'étalait sous le torchon. Puis, pendant qu'elle se lavait à grande eau, après avoir rattaché ses cheveux, devant le petit miroir rond, pendu à l'espagnolette, qui lui servait pour se raser, il parut examiner ses bras nus, son cou nu, tout le nu qu'elle montrait, comme si des comparaisons s'établissaient dans son esprit. Et il eut une moue des lèvres. Gervaise boitait de	

	la jambe droite ; mais on ne s'en apercevait guère que les jours de fatigue, quand elle s'abandonnait, les hanches brisées. Ce matin-là, rompue par sa nuit, elle traînait sa jambe, elle s'appuyait aux murs (383).	
	Quand Gervaise déboucha des corridors sur le palier du sixième, elle ne put retenir cette parole, les larmes aux yeux : – Ça ne promet pas beaucoup de bonheur. Coupeau branla furieusement la tête. Lorilleux lui revaudrait cette soirée-là. Avait-on jamais vu un pareil grigou ! (430-431).	
	En bas, quand la noce se fut engagée dans le musée assyrien, elle eut un petit frisson. Fichtre ! il ne faisait pas chaud ; la salle aurait fait une fameuse cave. Et, lentement, les couples avançaient, le menton levé, les paupières battantes, entre les colosses de pierre, les dieux de marbre noir muets dans leur raideur hiératique, les bêtes monstrueuses, moitié chattes et moitié femmes, avec des figures de mortes, le nez aminci, les lèvres gonflées (444).	
	Les Lorilleux, devant la prospérité du ménage, étaient devenus très aimables, faisaient un éloge outré de Gervaise, en laissant échapper de petits gestes restrictifs, des hochements de menton, des battements de paupières, comme pour ajourner leur vrai jugement (469).	
	Lorilleux, qui allongeait le cou derrière les femmes, répétait que la petite n'avait rien de Coupeau ; un peu le nez peut-être, et encore ! C'était toute sa mère, avec des yeux d'ailleurs ; pour sûr, ces yeux-là ne venaient pas de la famille (469).	
	Elles coururent, effrayées, et tâchèrent de masquer la porte de François. Mais Coupeau devait savoir que Lantier était là. Gervaise demeura stupide, en l'entendant grogner : – Oui, n'est-ce pas ! ma biche, il y a là un cadet de notre connaissance. Faut pas me prendre pour un jobard... Que je te pince à te balader encore, avec tes yeux en coulisse ! (571).	
	Goujet avait les yeux humides, tant il était touché. Les autres s'apitoyèrent, trouvèrent ça très bien, en ajoutant que ça leur porterait bonheur à tous (572).	
	Seulement, elle qui le connaissait bien, lui voyait jusqu'à l'âme par les deux trous de ses yeux, et retrouvait là un tas de choses, dont elle gardait un léger frisson (612).	
	Cependant, Mes-Bottes, avec ses souliers éculés, sa blouse noire d'ordures, sa casquette aplatie sur le sommet du crâne, gueulait fort et roulait des yeux de maître dans l'Assommoir (622).	
	Alors, le quartier tomba sur Gervaise. Ça devait être elle qui avait débauché le chapelier. On voyait ça dans ses yeux (635).	
	Et les Lorilleux, comme parrain et marraine, attiraient Nana chez eux pour avoir des détails. Quand ils la questionnaient d'une façon détournée, la petite prenait son air bêta, répondait en éteignant la flamme de ses yeux sous ses longues paupières molles (636).	
	Il [Goujet] s'était soulevé, il la [à Gervaise] regardait. De grosses larmes aussitôt remontèrent à ses yeux (642).	
	Elle resta là un instant, l'échine tendue, l'œil appliqué contre la vitre, entre deux bouteilles de l'étalage, à guigner Coupeau, dans le fond de la salle (702).	
	[...] il était assis avec des camarades, autour d'une petite table de zinc, tous vagues et bleus par la fumée des pipes ; et, comme on ne les entendait pas gueuler, ça faisait un drôle d'effet de les voir se démancher, le menton en avant, les yeux sortis de la figure (702).	
	Puis, quand elles s'arrêtaient, en affectant de suffoquer, la gorge renversée et palpitante, on pouvait chercher, il y avait bien sûr par là une de leurs connaissances, quelque garçon du quartier ; et elles marchaient languissamment alors, chuchotant et riant entre elles, guettant, les yeux en dessous (712).	
	Et c'étaient des conseils pratiques sur l'amour, des allusions sur les salopiaux d'hommes, toutes sortes d'histoires de margots qui s'étaient bien repenties d'y	

	avoir passé, dont Nana sortait languissante, avec des yeux de scélératesse dans son visage blanc (722).	
	Et, maintenant, sa mère dégringolait à son tour dans son amitié. Elle buvait, elle aussi. Elle entra par goût chercher son homme chez le père Colombe, histoire de se faire offrir des consommations ; et elle s'attablait très bien, sans afficher des airs dégoûtés comme la première fois, sifflant les verres d'un trait, traînant ses coudes pendant des heures et sortant de là avec les yeux hors de la tête (727).	
	Bijard, stupide, les yeux sur ce cadavre qu'il avait fait, roulait toujours la tête, du mouvement ralenti d'un animal qui a de l'embêtement (760).	
Cligner les yeux	Coupeau cligna les yeux, pour montrer qu'il n'était pas dupe de ce mensonge (377).	
	– Tiens ! murmura-t-il en clignant un œil, elle a une fraise sous le bras. – Comment ! vous êtes là ! cria madame Boche en l'apercevant. Mais aidez-nous donc à les séparer !... Vous pouvez bien les séparer, vous ! (399).	
	Au bout d'un silence, elle dit encore : – Vous n'y songez pas, vraiment. Je suis une vieille femme, moi ; j'ai un grand garçon de huit ans... Qu'est-ce que nous ferions ensemble ? – Pardi ! murmura Coupeau en clignant les yeux, ce que font les autres ! Mais elle eut un geste d'ennui (405).	
	Elle leva les yeux, cligna les paupières, en apercevant la haute tour creuse de la cage de l'escalier, éclairée par trois becs de gaz, de deux étages en deux étages (422).	
	Il [le chaîniste] leva sa face pâle, cligna ses paupières rougies (427).	
	M. Madinier, pourtant, n'avait encore rien proposé. Il était appuyé contre le comptoir, les pans de son habit écartés, gardant son importance de patron. Il cracha longuement, roula ses gros yeux. – Mon Dieu ! dit-il, on pourrait aller au musée... Et il se caressa le menton, en consultant la société d'un clignement de paupières (441).	
	Le galopin se promenait, explorait les environs, ses maigres cheveux blonds s'envolant au grand air, clignant les yeux en face de l'immensité de Paris (482).	
	Boche, cependant, restait impénétrable et digne ; il tournait, regardait en l'air, sans se prononcer. Coupeau avait beau lui adresser des clignements d'yeux, il affectait de ne pas vouloir abuser de sa grande influence sur le propriétaire. Il finit pourtant par laisser échapper un jeu de physionomie, un petit sourire mince accompagné d'un hochement de tête (495).	
	On se la montrait avec des clignements d'yeux et des hochements de menton. Sacré matin ! quelle dame ! quelles cuisses et quel ventre ! (576).	
	Cependant, Gervaise demeurait glacée, un poing serré contre la bouche pour ne pas crier, clignant les paupières d'épouvante, s'attendant à voir, d'une seconde à l'autre, l'un des deux hommes, là-bas, tomber assommé au milieu de la rue (590).	
	Justement, Poisson, en tenue, passait sur le trottoir. Elle lui adressa un petit signe, clignant les yeux, avec un sourire. Le sergent de ville comprit parfaitement. Quand il était de service, et qu'on battait de l'œil, ça voulait dire qu'on lui offrait un verre de vin (604).	
	Au plus fort de sa crise, cet hiver-là, une après-midi que madame Lorilleux et madame Lerat s'étaient rencontrées devant son lit, maman Coupeau cligna les yeux, pour leur dire de se pencher. Elle pouvait à peine parler. Elle souffla, à voix basse : – C'est du propre !... Je les ai entendus cette nuit. Oui, oui, la Banban et le chapelier... Et ils menaient un train ! Coupeau est joli. C'est du propre ! (634).	
	Il semblait lui pousser quelque chose de force, et elle ne disait plus non, elle avait l'air de l'autoriser à agir. C'était comme un secret entre eux, avec des clignements d'yeux, des mots rapides, une sourde machination qui se trahissait jusque dans leurs poignées de main (650).	
	Comme la blanchisseuse semblait se laisser convaincre, Lantier cligna les yeux, en regardant les Poisson. Et la grande Virginie intervint, se montra très aimable (661).	

	Et Lantier, sans se mêler davantage de la cession, en homme qui a conclu enfin sa petite affaire, se confectionna une énorme tartine de fromage de Brie ; il se renversait, il la mangeait dévotement, le sang sous la peau, brûlant d'une joie sournoise, clignant les yeux pour guigner tour à tour Gervaise et Virginie (671).	
	Le gardien de la veille, qui portait des pots de tisane dans le corridor, cligna de l'œil en la rencontrant, pour se montrer aimable (785).	
Regard oblique	Cependant, aux deux coins de la rue des Poissonniers, à la porte des deux marchands de vin qui enlevaient leurs volets, des hommes ralentissaient le pas ; et, avant d'entrer, ils restaient au bord du trottoir, avec des regards obliques sur Paris, les bras mous, déjà gagnés à une journée de flâne (378).	
	Pendant toute cette besogne, elle affectait de tourner le dos à Virginie. Mais elle entendait ses ricanements, elle sentait sur elle ses regards obliques. Virginie semblait n'être venue que pour la provoquer. Un instant, Gervaise s'était retournée, elles se regardèrent toutes deux, fixement (392).	
	La jeune femme, interdite par l'étrange accueil des Lorilleux, mal à l'aise sous leurs regards obliques, avait un bourdonnement aux oreilles qui l'empêchait d'entendre (425).	
	Ils ne parlèrent pas de sa jambe. Mais Gervaise comprenait, à leurs regards obliques et au pincement de leurs lèvres, qu'ils y faisaient allusion (429).	
	– Dites donc, la petite mère, faut pas blaguer, répondit Mes-Bottes, avec un regard oblique sur le ventre de sa voisine. Vous en avez avalé plus long que moi (457).	
	Et elle jetait des regards obliques sur la machine à souler, derrière elle. Cette sacrée marmite, ronde comme un ventre de chaudronnière grasse, avec son nez qui s'allongeait et se tortillait, lui soufflait un frisson dans les épaules, une peur mêlée d'un désir (706).	
Regard fixe	La jeune femme, droite devant elle, la face en sueur, les bras ruisselants, la regardait toujours, d'un regard fixe et profond. Alors, la concierge se fâcha, s'appliqua un coup de poing sur la poitrine, en donnant sa parole d'honneur. Elle criait : – Je ne sais rien, là, quand je vous le dis ! Puis, se calmant, elle ajouta d'une voix douce, comme on parle à une personne à qui la vérité ne vaudrait rien : – Moi, je trouve qu'il a les yeux francs... Il vous épousera, ma petite, je vous le promets ! (390).	
	Cependant, Goujet s'était arrêté devant une des machines à rivets. Il restait là, songeur, la tête basse, les regards fixes (536).	
	Les hommes, le front penché, regardaient fixement devant eux, les paupières battantes (589).	
	Les premières fois, Gervaise l'avait regardée fixement, sans répondre. Puis, tout en évitant elle aussi de préciser, elle se défendit, par des raisons dites en général (637).	
	Elle ne parlait plus, tant elle suffoquait ; mais, de son œil resté bon, vivant et clair, elle regardait fixement les personnes ; et il y avait bien des choses dans cet œil-là, des regrets du bel âge, des tristesses à voir les siens si pressés de se débarrasser d'elle, des colères contre cette vicieuse de Nana qui ne se gênait plus, la nuit, pour aller guetter en chemise par la porte vitrée (652).	
	Elle le regarda fixement, l'air sérieux, avec un pli qui lui traversait le front d'une raie noire. Et elle répondit d'une voix lente : – Tiens ! tu as raison, c'est une bonne idée. Comme ça, nous boirons la monnaie ensemble (705).	
	Madame Lorilleux se tourna et la regarda fixement. En voilà une peloteuse qui venait les empaumer (754).	
Yeux fixes	Pendant l'orage, elle était restée les yeux fixes, regardant les éclairs, comme voyant des choses graves, très loin, dans l'avenir, à ces lueurs brusques (441).	
	Il découpait lentement les gestes élargis, les yeux fixés sur la bête, comme pour la clouer au fond du plat (577).	

	Puis, tout d'un coup, elle s'arrêta, les yeux fixes. Tant pis ! ils diraient ce qu'ils diraient, elle leur lécherait les pieds s'ils voulaient, mais elle allait emprunter dix sous aux Lorilleux (753).	
Regard attentif	Tout en écrivant, elle suivait les pièces d'un regard attentif, pour les reconnaître au passage ; et elle ne se trompait jamais, elle mettait un nom sur chacune, au flair, à la couleur (507).	
	La voix ralentie sur ces derniers mots, elle hochait la tête, passant de la figure de la jeune femme à ses mains, à ses pieds, comme si elle avait voulu la déshabiller, pour lui voir les grains de la peau. Elle dut la trouver mieux qu'elle ne comptait (429).	
	Le médecin la regardait de son œil perçant (786).	
Regard perdu	Alors, Gervaise se sentit étouffer, saisie d'un vertige d'angoisse, à bout d'espoir ; il lui semblait que tout était fini, que les temps étaient finis, que Lantier ne rentrerait plus jamais. Elle allait, les regards perdus, des vieux abattoirs noirs de leur massacre et de leur puanteur, à l'hôpital neuf, blafard, montrant, par les trous encore béants de ses rangées de fenêtres, des salles nues où la mort devait faucher (380).	
	Gervaise avait repris son panier. Elle ne se levait pourtant pas, le tenait sur ses genoux, les regards perdus, rêvant, comme si les paroles du jeune ouvrier éveillaient en elle des pensées lointaines d'existence (410).	
Yeux perdus	Elle rigolait toute seule, les coudes sur la table, les yeux perdus, très amusée par deux clients, un gros mastoc et un nabot, à une table voisine, en train de s'embrasser comme du pain, tant ils étaient gris (706-707).	
Regard muet	Lalie gardait seulement son regard muet, ses grands yeux noirs résignés, au fond desquels on ne devinait qu'une nuit d'agonie et de misère. Jamais une parole, rien que ses grands yeux noirs, ouverts largement (694).	
	Mais, en face du visage hébété de la blanchisseuse, elle recula et trembla. Elle connaissait ce souffle d'eau-de-vie, ces yeux pâles, cette bouche convulsée. Alors, Gervaise passa en trébuchant, sans dire un mot, pendant que la petite, debout sur le seuil de sa porte, la suivait de son regard noir, muet et grave (708).	
	Et, pendant toute cette tuerie, Gervaise voyait, dans un coin de la chambre, la petite Lalie, alors âgée de quatre ans, qui regardait son père assommer sa mère. L'enfant tenait entre ses bras, comme pour la protéger, sa sœur Henriette, sevrée de la veille. Elle était debout, la tête serrée dans une coiffe d'indienne, très pâle, l'air sérieux. Elle avait un large regard noir, d'une fixité pleine de pensées, sans une larme (557).	
Regard noir	Et, pendant toute cette tuerie, Gervaise voyait, dans un coin de la chambre, la petite Lalie, alors âgée de quatre ans, qui regardait son père assommer sa mère. L'enfant tenait entre ses bras, comme pour la protéger, sa sœur Henriette, sevrée de la veille. Elle était debout, la tête serrée dans une coiffe d'indienne, très pâle, l'air sérieux. Elle avait un large regard noir, d'une fixité pleine de pensées, sans une larme (557).	
	Et quand elle eut recouvert Lalie, Gervaise ne put rester là davantage. La mourante s'affaiblissait, ne parlant plus, n'ayant plus que son regard, son ancien regard noir de petite fille résignée et songeuse, qu'elle fixait sur ses deux enfants, en train de découper leurs images (760).	
Yeux pâles	Il y eut des rires. Le vieux resta court, fit de ses yeux pâles le tour de la table, et reprit son air de brute songeuse (489).	
	À eux deux, ils tâchaient de raisonner le serrurier, de le pousser vers la porte. Mais il se retournait, muet, une écume aux lèvres ; et, dans ses yeux pâles, l'alcool flambait, allumait une flamme de meurtre (556-557).	
	Pendant des heures, sans rien se dire, ils restaient le coude sur la table, hébétés au milieu du tremblement du plancher, s'amusant sans doute au fond à suivre de leurs yeux pâles les roulures de barrière, dans l'étouffement et la clarté rouge de la salle (738).	

	Ses yeux pâles regardaient les murailles nues (750).	
Yeux morts	Mais, cet hiver, autour d'elle, on disait qu'elle ne sortirait plus de sa chambre que les pieds en avant ; et elle avait, à la vérité, un fichu râle qui sonnait joliment le sapin, grosse et grasse pourtant, avec un œil déjà mort et la moitié de la figure tordue (652).	
Yeux vifs	Alors, toutes les six, se tenant par les bras, occupant la largeur des chaussures, s'en allaient, vêtues de clair, avec leurs rubans noués autour de leurs cheveux nus. Les yeux vifs, coulant de minces regards par le coin pincé des paupières, elles voyaient tout, elles renversaient le cou pour rire, en montrant le gras du menton (711).	
Regard noyé	On ne la laissa pas se rasseoir ; on lui criait que c'était son tour. Et elle se défendit, la figure blanche, l'air mal à son aise ; même on lui demanda si l'oie ne l'incommodait pas, par hasard. Alors, elle dit : Ah ! laissez-moi dormir ! d'une voix faible et douce ; quand elle arrivait au refrain, à ce souhait d'un sommeil peuplé de beaux rêves, ses paupières se fermaient un peu, son regard noyé se perdait dans le noir, du côté de la rue (586).	
	Pourtant, dans l'odeur forte qui battait son visage penché au-dessus des tas, une nonchalance la prenait. Elle s'était assise au bord d'un tabouret, se courbant en deux, allongeant les mains à droite, à gauche, avec des gestes ralentis, comme si elle se grisait de cette puanteur humaine, vaguement souriante, les yeux noyés. Et il semblait que ses premières paresse vinssent de là, de l'asphyxie des vieux linges empoisonnant l'air autour d'elle (506).	
Regard inquiet	Ses regards inquiets fouillaient les coins, cherchaient, parmi toute cette crasse, le resplendissement qu'elle avait rêvé (425).	
	Tous les regards se portaient avec anxiété sur l'œil-de-bœuf, au-dessus de la glace : il était déjà deux heures moins vingt. – Allez-y ! cria Coupeau. Voilà les Anges qui pleurent (439).	
Yeux vagues et inquiétants	Un samedi, Nana trouva en rentrant son père et sa mère dans un état abominable. Coupeau, tombé en travers du lit, ronflait. Gervaise, tassée sur une chaise, roulait la tête avec des yeux vagues et inquiétants ouverts sur le vide (727).	
	Cependant, Gervaise, qui venait de disparaître doucement, rentra en poussant devant elle Étienne, en manches de chemise, la face déjà endormie. L'enfant souriait, se frottait les yeux. Mais quand il aperçut Lantier, il resta tremblant et gêné, coulant des regards inquiets du côté de sa mère et de Coupeau (597).	
Regard jaloux	Et les hommes, leurs pipes allumées, le couvaient d'un regard jaloux ; car enfin, pour tant manger, il fallait être solidement bâti ! (456).	
Regard suppliant	D'ailleurs, madame Goujet, en voyant les regards suppliants de son grand enfant, se montra très bonne pour Gervaise (492).	
Yeux suppliants	Le plus souvent, elle avait sept minutes, huit minutes de retard ; et, jusqu'au soir, elle se montrait très câline pour sa tante, avec des yeux suppliants, tâchant ainsi de la toucher et de l'empêcher de parler (714).	
Regard lent	Madame Boche sortit vivement, alla chasser une bande d'enfants qui pataugeaient devant la fontaine, dont le robinet grand ouvert inondait le pavé ; et quand elle revint, droite et sévère dans ses jupes, traversant la cour avec de lents regards à toutes les fenêtres, comme pour s'assurer du bon ordre de la maison, elle eut un pincement de lèvres disant de quelle autorité elle était investie, maintenant qu'elle avait sous elle trois cents locataires (494).	
	Et Gervaise lentement promenait son regard, l'abaissait du sixième étage au pavé, remontait, surprise de cette énormité, se sentant au milieu d'un organe vivant, au cœur même d'une ville, intéressée par la maison, comme si elle avait eu devant elle une personne géante (415).	
Regard terrible	Aussi, dès le second jour, comme l'apprentie vidait à la volée un bol d'amidon, juste au moment où madame Lorilleux sortait, celle-ci avait-elle ameuté la rue en accusant sa belle-sœur de la faire insulter par ses ouvrières. Et tous rapports	

	étaient rompus, on n'échangeait plus que des regards terribles, quand on se rencontrait (498).	
	Mais l'épicière le regardait d'un air si terrible, qu'il dut s'interrompre et l'apaiser par une gentillesse (734).	
Regard tendre	C'était le tour de la Gueule-d'Or. Avant de commencer, il jeta à la blanchisseuse un regard plein de tendresse confiante (533).	
	Grâce aux regards tendres et fermes dont il surveillait Gervaise et Virginie, elles affectaient toujours l'une pour l'autre une grande amitié. Lui, régnant sur la blonde et sur la brune avec une tranquillité de pacha, s'engraissait de sa roubardise (677).	
Yeux tendres	Il avait un rire de poulie mal graissée, hochant la tête, les yeux attendris, fixés sur la machine à soûler. Tonnerre de Dieu ! elle était bien gentille ! (411).	
	Et, en attendant que le fer blanchit, le premier, redevenu crâne, posa devant l'enclume en roulant des yeux tendres du côté de la blanchisseuse (532).	
Regard sévère	(...) ; si bien que Poisson jetait à sa femme des regards sévères, en lui ordonnant de s'arrêter, parce qu'elle en avait assez comme ça : une fois déjà, pour avoir trop mangé d'oie rôtie, elle était restée quinze jours au lit, le ventre enflé (578).	
	Les yeux de Boche se rapetissaient, ceux de Lorilleux devenaient pâles, tandis que Poisson roulait des regards de plus en plus sévères dans sa face bronzée d'ancien soldat. Ils étaient déjà soûls comme des tiques (580).	
	Alors, dès que ces pensées la prenaient, Gervaise regardait dans les rues avec des yeux de gendarme (737).	
Regard sérieux	Madame Goujet la regarda un moment d'un air sérieux. Puis, elle répondit : – Mon enfant, ce sera comme il vous plaira (540).	
Regard clair	Quand on descendit et qu'elle [Nana] aperçut sur le seuil de la loge Pauline, également habillée, elle s'arrêta, l'enveloppa d'un regard clair, puis se montra très bonne, en la trouvant moins bien mise qu'elle, arrangée comme un paquet (679).	
Regard allumé	Son regard s'était allumé, il se tourna vers Gervaise, debout au fond de la boutique, en train d'essuyer un plat (747).	
Yeux allumés	Les autres, celles qui restaient, allongeaient le cou, les yeux allumés d'une lueur de cruauté, trouvant ces gaillardes-là très crânes (400).	
	Ah ! Dieu de Dieu ! la poursuivait-on assez elle-même ! Elle couvait sa nièce de ses yeux allumés de continuelles préoccupations polissonnes, elle restait tout échauffée à l'idée de garder et de mijoter l'innocence de ce pauvre petit chat (714).	
	Puis, croyant voir une flamme s'allumer dans ses yeux, elle porta la main à sa camisole, elle ôta le premier bouton. Mais Goujet s'était mis à genoux, il lui prenait les mains, en disant doucement : – Je vous aime, madame Gervaise, oh ! je vous aime encore et malgré tout, je vous le jure ! (777).	
Yeux luisants	Chaque fois que sa mère entra, elle la vit les yeux luisants dans sa face muette, ne dormant pas, ne bougeant pas, très rouge et paraissant réfléchi à des affaires (655).	
Yeux ardents	Il hésita un instant, gêné par les yeux ardents qu'elle fixait sur lui (385).	
Yeux flambants	Et elle se tut, tremblante, écoutant un pas lourd qui montait l'escalier. Brutalement, le père Bijard poussa la porte. Il avait son coup de bouteille comme à l'ordinaire, les yeux flambant de la folie furieuse du vitriol (757).	
Regard mince	Alors, les Lorilleux pincèrent les lèvres et échangèrent un mince regard. La Banban mendiait, à cette heure ! Eh bien ! le plongeon était complet (755).	
	C'était bien sûr le médecin en chef, car il avait des regards minces et perçants comme des vrilles. Tous les marchands de mort subite vous ont de ces regards-là (785).	
Regard de femme	La blanchisseuse, en redescendant, au milieu de la maison calmée, voyait toujours devant elle ce regard d'enfant de quatre ans, grave et courageux comme un regard de femme (557).	

Yeux malades	Elle connaissait déjà la maîtresse du lavoir, une petite femme délicate, aux yeux malades, assise dans un cabinet vitré, avec des registres devant elle, des pains de savon sur des étagères, des boules de bleu dans des bocaux, des livres de bicarbonates de soude en paquets (386).	
Yeux folles	Au bout de la semaine, elle avait la tête et les membres cassés, elle restait hébétée, avec des yeux de folle. Ça use une femme, un métier pareil (648).	
Yeux gourmands	On en causait avec des yeux gourmands. Même, l'oie était achetée (559).	
	Gervaise, d'ailleurs, n'était pas venue pour ce monsieur, et elle se haussait derrière son crâne, mangeant Coupeau des yeux (785).	

<b>Barbilla</b>		
	Echado de bruces sobre la mesa, <b>la barba apoyada en el arco que con sus brazos</b> hacía, a Isidora contemplaba en silencio con la seriedad y atención hosca de uno de esos perrazos que muerden a todo el mundo menos a su amo (250).	
	Se cogió entre los dedos el labio inferior, y moviendo la cabeza y <b>hundiendo la barba en el pecho</b> , metía los ojos debajo de las cejas (308).	
	Mariano no decía nada, y <b>con la barba hundida en el pecho</b> , tan pronto miraba al suelo como al rostro de su hermana (438).	
<b>Besos (boca)</b>		
	El enfermo movió tristemente la cabeza. Permaneció largo rato mudo. Después tomó la mano del cura, <b>la besó...</b> Quiso hablar, no pudo, se le vio luchar con la palabra. Al fin, tras un desesperado esfuerzo de voluntad, pudo decir a media voz: –Mis hijos..., la marquesa. (91).	
	Apareció entonces la Sanguijuelera, y tía y sobrina se abrazaron y <b>besaron</b> (98).	
	Isidora le abrazó y <b>le besó tiernamente</b> , admirándose del desarrollo y esbeltez de su cuerpo, de la fuerza de sus brazos, y afligiéndose mucho al notar su cansancio, el sudor de su rostro encendido, la aspereza de sus manos, la fatiga de su respiración (106).	
	Para preguntar, los sabios y los chicos. <i>La Sanguijuelera</i> , cansada de responder a la misma pregunta, le cogió con una mano los dos carrillos, estrujándoselos, <b>con lo que la boca de Majito resultó como una guinda</b> . Le <b>dio un beso en ella</b> , diciéndole: –¡Qué pesado eres..., y qué rebonito! –¡Suéltame, vieja! — exclamó Rafael, limpiándose la cara (145).	
	Acudió el niño músico, y asustado de ver a la señora tan afligida, le preguntó la causa de su duelo. La marquesa <b>le besó en la frente</b> , le tomó después la mano, buscó en ella un dedo. (206).	
	Su hermana le contempló un instante movida de un sentimiento extraño en que se combinaban el cariño y el terror. <b>Iba a darle un beso; pero cuando ya casi le tocaba con sus labios, se apartó diciendo:</b> –Temo que se despierte y me pida lo que no puedo darle (254).	
	<b>Le besó las manos con religioso respeto.</b> Y el alma se le iba tras los besos, con la más santa y sincera afición que es dado imaginar (265).	
	Traía empuñado en ambas manos el bastón de don José, y caminaba derecho a la <i>Sanguijuelera</i> , todo risas y alegría, con la evidente intención de darle un palo. Ella se dejó pegar, le cogió luego en brazos y <b>le dio tantos y tan sonoros besos</b> , que el muchacho empezó a gruñir y a defenderse a cabezadas (309).	
	—Pues si no... ¡Y qué bonito es, qué rico, qué galán! ¡Le quiero más...! ¡Qué tonta soy! Me da rabia conmigo misma. Desde que veo un mocoso, ya se me cae la baba. Isidora reía. Cogió a <i>Riquín</i> y <b>le hartó de besos</b> (310).	
	Y <b>estallaban los besos como cohetes</b> . En pie ya para marcharse, después de tomar su recibo, la Sanguijuelera, sin soltar a <i>Riquín</i> , dijo a Isidora: –¡Pero qué alma tienes! Dijiste que le ibas a comprar un pandero, y no se lo has comprado. (310).	
	¡Cómo le palpitaba el corazón! Entró, cogió en sus brazos al niño, <b>dióle mil besos en la frente</b> , en los rizos, y cargado con él, entró en la sala (340).	
	ISIDORA ( <i>Gozosa</i> ).- ¿Te pusiste contento cuando recibiste mi carta? JOAQUÍN.- <b>La besé mil veces</b> , y aun creo que se me escapó una lágrima, cosa en mí desusada (343).	
	ISIDORA ( <i>Tapándole la boca</i> .) Aguarda. JOAQUÍN ( <i>Quitándose a viva fuerza la mordaza y besándola mucho</i> .) Déjame hablar a mí. Escucha, escucha. Si ese animal tuviera cien veces más	

	dinero del que tiene; si en vez de haberse comido una parte del país se lo hubiera comido entero, todo su caudal no bastaría para pagar una de tus caricias, aun otorgada con violencia y sin amor (344-345).	
	-Ven -le dijo Isidora sentándole sobre sus rodillas, <b>dándole muchos besos</b> -, y te haré una casulla de oro y un altar de plata. El chiquillo la miraba espantado (483).	
	Hallábase tan acongojado, que la frase se le retortijó en la garganta, y juzgando que más que las palabras serían elocuentes las actitudes, se hincó delante de su ahijada, y le tomó las manos <b>para besárselas</b> , y luego que <b>pasó un rato en estas mímicas</b> , conmovidos ella y él, pudo articular Relimpio estas palabras: -Niña mía, no des ese paso, detente... (497).	
	Tuvo la singularísima piedad de <b>inclinarse sobre él su rostro y darle un rápido beso</b> sobre las venerables canas (500).	
	Abrazando estrechamente a <i>Riquín</i> y <b>cubriéndole de besos la cara</b> , Emilia le decía: -Tan huérfano eres tú como yo; pero en mí tendrás la madre que te falta. Aquella mamá tuya no existe ya, se ha ido para siempre y no volverá; se ha caído al fondo, hijo mío, al fondo... Ya lo entenderás más adelante (502).	
<b>Boca</b>		
	El labio superior demasiado largo y colgante, parece haber crecido y ablandándose recientemente, y <b>no cesa de agitarse con nerviosos temblores, que dan a su boca cierta semejanza con el hocico gracioso del conejo royendo berzas</b> (68).	
	¡Pobre hombre! ¿Y no hay esperanzas de que vuelva a la razón?. El Director hizo signos de cabeza y <b>boca sumamente desconsoladores</b> (79).	
	Algunos <b>llevaban entre sus labios, a modo de cigarro, un caramelo largo</b> , de esos que parecen cilindro de vidrio encarnado, y <b>con un fácil movimiento de succión le hacían entrar en la boca o salir de ella</b> , repitiendo este gracioso mete y saca con presteza increíble (150).	
	-Sí, se suprimirá el dinero, que no sirve más que para negocios indecentes. Suprimiendo el numerario, quedarán suprimidos los ladrones..., y <i>palante</i> . <b>Ambos abrieron medio palmo de boca</b> (331).	
	Se le veía solo, en blusa azul y gorra, con los codos sobre la mesa, el vaso de café delante y <b>en la boca un puro de a cuarto</b> , mirando las nubecillas de humo con estúpida somnolencia (336).	
	Pues no hay otro remedio, adelante. El sí y el no me vuelven igualmente loca ( <i>Rompe a llorar, y para sofocar sus lamentos muerde el pañuelo. Larga pausa.</i> ) (422).	
	DON JOSÉ ( <i>Aparte, apretando los dientes, frunciendo las cejas y contrayéndose todo.</i> ) No te pierdas, José (428).	
	Cuando Mariano se retiró aquella noche a su miserable alojamiento, después de vagar toda la tarde y parte de la noche por las calles sin tomar alimento, sufrió un ataque epiléptico. Parecía que <b>se desbarataba en horribles convulsiones, y se mordió las manos y se golpeó todo</b> , quedándose maltrecho (452).	
<b>Brazos</b>		
	Como treinta individuos vagan por aquel triste espacio; los unos lentos y rígidos como espectros, los otros precipitados y jadeantes. Este <b>da vueltas alrededor de dos árboles, trazando con su paso infinitos ochos, sin cesar de mover brazos, manos y dedos</b> , fatigadísimo sin sudar y balbuciente sin decir nada, <b>rugoso el ceño</b> , huyendo con indecible zozobra de un perseguidor imaginario. Aquel, arrojado en tierra, aplica la oreja al polvo para oír hablar a los antípodas, y su cara de idiota, plantada en el suelo, es como un amarillo melón que se ríe (69).	

	Se sentaba en el suelo, <b>cruzaba los brazos</b> sobre las rodillas, hundía la cara entre las manos, y así pasaba algunas horas oyendo el sordo incesante resbalar del mercurio dentro de su cabeza (74).	
	Apareció entonces la Sanguijuelera, y tía y sobrina <b>se abrazaron</b> y besaron (98).	
	—¡Mariano! —gritó Isidora <b>extendiendo los brazos</b> en la obscuridad—. ¡Para, para un momento y ven acá! Quiero <b>abrazarte</b> . Soy tu hermana, soy Isidora. ¿No me conoces ya? (106).	
	Isidora <b>le abrazó</b> y le besó tiernamente, admirándose del desarrollo y esbeltez de su cuerpo, de <b>la fuerza de sus brazos</b> , y afligiéndose mucho al notar su cansancio, el sudor de su rostro encendido, la aspereza de sus manos, la fatiga de su respiración (106).	
	Cuando el doctor no estaba allí, cogíamos <b>uno de los brazos</b> del muerto, y ¡zas!, nos pegábamos bofetadas unos a otros... Isidora dio un grito (119).	
	—Para pedirte. Agárrate <b>de mi brazo</b> . Vamos aprisa... Cuando digo que me caso... Sí, estudiante y todo (133).	
	Las risas de Isidora oíanse desde lejos. Al llegar al barrio de Salamanca guardaron más compostura y <b>desenlazaran sus brazos</b> (133).	
	Dejémosla mal dormida, <b>abrazada</b> consigo misma, a las altas horas de la noche, cuando todo ruido cesara en la casa (142).	
	El <i>Majito</i> , cansado de parlamentar sin fruto ni resultado alguno, lanzó una piedra en medio de la turba de comerciantes. Al voltear, haciendo honda de <b>su elástico brazo</b> , parecía un gallito de veleta, obediendo más al viento que al coraje (156).	
	Bajarse, elegir el guijarro, cogerlo, hacer el molinete <b>con el brazo</b> y lanzarlo, eran movimientos que se hacían con una celeridad inconcebible (157).	
	Con inflamados ojos miró <i>Pecado</i> su querido ros en la cabeza de aquel monstruo de la rapacidad, y poniéndose <b>los brazos en jarra</b> , habló así: —¿Sabes lo que te digo?..., que si no sueltas el ros te reviento a patás (159).	
	<i>Pecado</i> miró con receloso espanto la hilera de cabezas que en el borde de la tapia se le aparecía, y ante aquella visión de pesadilla se sintió domeñado, aunque no cobarde. Terrible coro de amenazas e injurias brotó de aquella fila de bocas, y <b>más de cincuenta brazos</b> se extendían rígidos por encima de la tapia (163).	
	Una señora de cabello entrecano y gallarda estatura envuelta en pieles, tapada la boca, trémula de frío, subió la escalera, <b>dando el brazo a un señor</b> cacoquimio, y pasó de pieza en pieza, sin parar hasta aquella donde debía reposar del viaje (197).	
	Él y Relimpio, que también perdía la chaveta en cuanto empinaba un poco, por estar privado de mosto durante el año entero, eran los héroes de la fiesta; brindaban con gritos, <b>se abrazaban</b> riendo como locos, y por fin rompían a llorar (242).	
	Y por la noche, ¡cómo se anticipó a los sucesos! ¡Con qué vigor y fuerza de fantasía construyó en su mente la persona de la marquesa, a quien nunca había visto, y qué bien imaginaba, falsificando la realidad, el cuadro que <b>las dos harían, abrazadas</b> , llorando juntas, sin poder expresar la multitud de afectos propios de un modo tan sublime!. (EN SU IMAGINACIÓN) (260).	
	Al despertar creyóse por un momento <b>en los brazos de su abuela</b> . ¡Oh! La luz de aquel día, de aquel jueves, 11 de febrero, tenía para ella un tinte sonrosado y divino, lleno de poesía y de esperanza, como si todo el día fuera aurora (260).	
	El piso húmedo, untado de una especie de jabón negro, era resbaladizo; pero ella se sostenía bien, y en caso de apuro se colgaba del <b>protector brazo de su padrino</b> (275).	
	El contacto de la muchedumbre, aquel fluido magnético conductor de misteriosos apetitos, que se comunicaba de cuerpo a cuerpo por el roce <b>de hombros y brazos</b> , entró en ella y la sacudió (276).	

	Cuando el señor del gabán claro pasó por la trágica esquina, Isidora echó a correr, llegóse a él, <b>se le colgó del brazo</b> (278).	
	—¡Hablar detenidamente! —exclamó la <b>vieja puesta en jarras</b> —. No digas más; ya entiendo tus <i>detenidamente</i> (303) (postura).	
	—Anticristo o lo que seas —exclamó Encarnación volviendo a tomarle <b>en sus brazos</b> —, me tienes boba. Te voy a comer (310).	
	ISIDORA. Cosa clara. ( <i>Se abrazan para comunicarse recíprocamente su confianza.</i> ) ¿Y cuándo te vas? (346).	
	—¿A dónde vamos? —preguntó Isidora cuando salieron a la calle. —¿Qué pregunta!... A mi casa —replicó don José, estrechando a <i>Riquín entre sus brazos</i> con ardiente cariño—. Abades, 40 (363).	
	Avanzó, empezó a ver bien, y en efecto, allí estaba Isidora, sentada junto a una cama en la cual <b>apoyaba su brazo derecho</b> . Reclinada la cabeza <b>sobre el brazo</b> , lloraba en silencio, expresando una pena viva y sin espasmos, un dolor tranquilo, como todos los dolores viejos que se normalizan con su monótona permanencia (382).	
	Los tres chicos corrieron hacia él, y mientras uno se le <b>colgaba de un brazo</b> , el otro se le enredaba en una pierna, y todos le aclamaban como si el joven doctor fuera el más divertido de los juguetes (399).	
	Levantóse para marcharse. —No, no te vas —dijo ella deteniéndole con fuerza <b>por un brazo</b> —; no te vas sin decirme si puedo contar contigo (404).	
	—Augusto, Augusto —exclamó ella <b>colgándosele del brazo</b> —. Mi necesidad es tan grande, que no puedo tener tesón ni dignidad, ni nobleza (405).	
	Augusto sintió cólera. Aprovechándose de aquel movimiento del alma, <b>desprendió su brazo</b> de la mano de Isidora, y con toda energía le dijo: —Dios te ampare. Ya estaba distante cuando oyó esta voz sarcástica: —¡Farsante! (406).	
	Primero se rió mucho, después todo su empeño era <b>abrazar</b> a don José y llamarle su amigo. Relimpio, por el contrario, más se enfurecía a cada instante (412).	
	Ello es que siento deseos de echarme a pensar cosas agradables. Isidora, Isidora, mujer mía. ( <i>La abraza tiernamente.</i> ) Entretengámonos un momento con ilusiones... (418).	
	Pues bien: mi abuela me llama el mejor día; voy allá, subo, entro, espero un ratito en el gabinete del piano, sale ella, me mira, me toma las manos, me las aprieta mucho y me dice: «Basta de pleitos, hija; <b>abracémonos</b> ». Y <b>me abraza</b> , y yo me echo a llorar, y ella también, y todo queda concluido, y yo en la casa y en posesión de lo que es mío... (421) (en imaginación).	
	El jinete vio al chico, y entre bromas y veras, sacudió el siniestro brazo, y con el látigo, quizás sin pensarlo, le cruzó la cara, diciéndole: — <i>Granujija</i> ... (450).	
	Impaciente, inquieta en su asiento, como si por todas partes estuviese rodeada de púas, <b>movía los brazos</b> queriendo expresar con ellos una convicción más enérgica que la que expresaban los labios (458).	
	Acto seguido, Encarnación cogió al niño <b>por un brazo</b> y se dispuso a salir (467).	
	En la calle Mayor encontró a su antigua vecina <i>Paloconojos</i> . Esta y Encarnación, que <b>alzó en sus brazos</b> a <i>Riquín</i> , se colocaron en la embocadura del callejón de San Ginés, lugar donde no era grande la aglomeración de gente, con la ventaja de una retirada segura en caso de corrida o apretujones (468).	
	Y con la loca impaciencia, airada, insensible para todo lo que no fuera su deseo y propósito, avanzó las manos contra el viejo, <b>le atenazó los brazos</b> , le sacudió un momento... ¡Ay!, ¡ay! Relimpio <b>sintió que sus brazos</b> se volvían de algodón. Como si el roce de la piel de Isidora fuese un contacto mortífero, se quedó hecho una momia. Y mientras ella le quitaba la llave, él, inerte, sin vida, la miraba con espanto, y no podía defenderse, ni sabía detenerla, ni era dueño de ninguna de las energías de su ser, como no fuera de la voz, pues allá casi entre dientes pudo articular tres sílabas y decir: —¡Bribona!... (500).	

	<b>Abrazando</b> estrechamente a <i>Riquín</i> y cubriéndole de besos la cara, Emilia le decía: –Tan huérfano eres tú como yo; pero en mí tendrás la madre que te falta. Aquella mamá tuya no existe ya, se ha ido para siempre y no volverá; se ha caído al fondo, hijo mío, al fondo... Ya lo entenderás más adelante (502).	
<b>Cabeza</b>		
	–No es constipado –replica Rufete con prontitud, <b>describiendo arcos con la cabeza</b> – (70).	
	¡Pobre hombre! ¿Y no hay esperanzas de que vuelva a la razón?. El Director hizo <b>signos de cabeza</b> y boca sumamente desconsoladores (79).	
	–Eso es imposible. ¡Verle!, ¿y para qué?... Mal, muy mal está el pobre Rufete – <b>afirmó</b> el Director, <b>moviendo la cabeza</b> -. Llénese usted de paciencia, porque, verdaderamente, si esta enfermedad es incurable, si no cesa de atormentarse el que la padece, mejor es que se vaya a descansar. (89).	
	El enfermo <b>apenas tenía movimiento y vida más que en la cabeza</b> ; no padecía nada; se iba por rápida y llana pendiente, sin choque, sin batalla, sin convulsiones, sin defensa (90).	
	El enfermo <b>movió tristemente la cabeza</b> . Permaneció largo rato mudo. Después tomó la mano del cura, la besó... Quiso hablar, no pudo, se le vio luchar con la palabra. Al fin, tras un desesperado esfuerzo de voluntad, pudo decir a media voz: –Mis hijos..., la marquesa. (91).	
	–¿No está don Juan? –le preguntó la <i>Sanguijuelera</i> extrañando no ver allí al dueño del establecimiento. El huso vivo <b>movió bruscamente la cabeza para decir que no</b> , sin dignarse expresarlo de otro modo (105).	
	La <i>Sanguijuelera</i> , <b>echando la cabeza fuera de la puerta</b> , la despedía con una carcajada que produjo siniestros ecos de hilaridad en toda la calle (112).	
	<b>Asomaban caras curiosas, frentes guarnecidas de rizos, bocas de amarillos dientes descubiertos hasta la raíz por estúpido asombro</b> , bustos envueltos en pañuelos de distintos colores; y más de cuatro andrajosos chiquillos saltaron detrás de Isidora para festejarla con gritos y cabriolas. Sin detenerse, la joven lanzó desde lo profundo de su alma, llena de pena y asco, estas palabras: –¡Qué odioso, qué soez, qué repugnante es el pueblo! (113).	
	–Esta gente <b>-afirmó Isidora con mucho tesón-</b> sabe lo que hace. Es la gente principal del país, la gente fina, decente, rica; la que tiene, la que puede, la que sabe (135)	
	Doña Laura <b>dio varias cabezadas</b> , y entre dormida y despierta, exclamó con ira: –Siempre mirándote al espejo (185).	
	–Yo quiero cenar –afirmó él con brutal terquedad, <b>echando a un lado la cabeza</b> y dando un golpe con ella sobre la mesa (250).	
	Versos –dijo Mariano, <b>alzando su cabeza</b> y poniendo atención. –¿Te gustan los versos? –preguntóle Isidora, gozosa de sorprender a su hermano un síntoma de decencia (251)	
	–¡Malcriado..., glotón! –le dijo cuando otra vez se quedaron solos-. ¿No has comido ya bastante? Mariano <b>negó con la cabeza</b> , por no poder hacerlo con la boca (253).	
	En el portal estaba Alonso y un hombre muy gordo, el cual al pasar la miró con atención picaresca. <b>Ambos le hicieron un frío saludo</b> (269).	
	Se cogió entre los dedos el labio inferior, y <b>moviendo la cabeza</b> y hundiendo la barba en el pecho, metía los ojos debajo de las cejas (308).	
	Traía empuñado en ambas manos el bastón de don José, y caminaba derecho a la <i>Sanguijuelera</i> , todo risas y alegría, con la evidente intención de darle un palo. Ella se dejó pegar, le cogió luego en brazos y le dio tantos y tan sonoros besos, que el muchacho empezó a gruñir y a <b>defenderse a cabezadas</b> (309).	
	JOAQUÍN ( <b>Dando su aprobación expresivamente.</b> ) ¡Mona!... Pues te contaré las gracias de Botín (348).	

	Avanzó, empezó a ver bien, y en efecto, allí estaba Isidora, sentada junto a una cama en la cual apoyaba su brazo derecho. <b>Reclinada la cabeza sobre el brazo</b> , lloraba en silencio, expresando una pena viva y sin espasmos, un dolor tranquilo, como todos los dolores viejos que se normalizan con su monótona permanencia (382).	
	–¿Está usted enojada conmigo por las tonterías que he dicho? ¿Se ha resentido usted?... Isidora <b>negó con la cabeza</b> (383).	
	DON JOSÉ ( <i>Bebe.</i> ) ¡Cómo pica la maldita! ( <i>Apenas ha llegado a su estómago la primer gota del precioso líquido, inclina la cabeza y cierra los ojos, diciendo.</i> ) ¡Mundo miserable! (426).	
	Otras veces era gran señora, y estaba en su palacio, cuando de repente veía aparecer un esqueleto de niño, con la cabeza muy abultada, y los huesos todos muy finos y limpios, cual si fueran de marfil. El esqueleto traía su fusilito al hombro y marchaba con paso militar. Llegándose ella, <b>movía la gran cabeza</b> y se reía y hablaba (436).	
	Levanta esa cabeza, abre esa boca, mueve esa lengua, habla, contéstame... Y, dándole un golpe en la barba, <b>le hizo alzar la cabeza</b> (438).	
	Después el gran coche con seis caballos... Puño, y toda esa gente de galones, ¿para qué sirve? Miale, miale, <b>cómo saluda a todo el mundo, sombrero en mano; y ella también saluda, moviendo la cabeza</b> . Descuidar, que alguno habrá que vos arregle (450).	
	¿Por qué siempre que Tomás Rufete hablaba de la marquesa, de los niños de la marquesa y de la indudable herencia y estado de estos niños, Francisca Guillén <b>bajaba la cabeza</b> , se ponía de mal humor y no añadía palabra alguna a las expresiones de su marido? (464).	
	Inmediatamente le entró como un acceso congestivo, <b>inclinó la cabeza</b> , cerró los ojos y empezó a roncar desaforadamente. Asustadísima, Isidora le mojó la cabeza, le llamó a voces, a gritos: –¡Padrino, padrino! (476).	
	Don José <b>movió la cabeza con expresión de profundísima incredulidad</b> , y cerrando la puerta con llave, se guardó ésta en el bolsillo (495).	
<b>Cejas</b>		
	Como treinta individuos vagan por aquel triste espacio; los unos lentos y rígidos como espectros, los otros precipitados y jadeantes. Este da vueltas alrededor de dos árboles, trazando con su paso infinitos ochos, sin cesar de mover brazos, manos y dedos, fatigadísimo sin sudar y balbuciente sin decir nada, <b>rugoso el ceño</b> , huyendo con indecible zozobra de un perseguidor imaginario. Aquel, arrojado en tierra, aplica la oreja al polvo para oír hablar a los antípodas, y su cara de idiota, plantada en el suelo, es como un amarillo melón que se ríe (69).	
	El anciano, después de tragarse la mitad de la atmósfera del cuarto, hizo signos afirmativos, <b>arqueando las cejas</b> y sonriendo como hombre conocedor de las debilidades de sus semejantes (83).	
	Isidora, triste, <b>cejijunta</b> , ni hablaba ni hacía más que probar la comida. Observaba a ratos con gozo la voracidad de su hermano (107).	
	Se cogió entre los dedos el labio inferior, y moviendo la cabeza y hundiendo la barba en el pecho, <b>metía los ojos debajo de las cejas</b> (308).	
	DON JOSÉ ( <i>Aparte, apretando los dientes, frunciendo las cejas y contrayéndose todo.</i> ) No te pierdas, José (428).	
	No era posible que su tío el Canónigo alterase los tales papeles, y en cuanto al primitivo poseedor de ellos, Tomás Rufete... Al llegar a este punto de su cavilación, Isidora <b>fruncia el ceño</b> y ahondaba, ahondaba en aquel mar inmenso de lo dudoso (432).	
<b>Codos</b>		
	Y se sentó, haciendo silla de una tinaja rota. Puesto <b>el codo en la mesilla y el hueso de la barba en la palma de la mano flaca</b> , aguardó las explicaciones de su sobrina (109).	

	El susurro y la confusión indicaban que la falange se hacía a sí misma aquella pregunta. Bien pronto nadie se entendía allí. La discordia descompuso las filas, y todo eran <b>empujones, codazos, gritos</b> (152).	
	—Pega, hombre, pega —chilló Rafael preparándose a recibirle, animoso, imponente, con el puño cerrado, y <b>presentando también el codo y antebrazo como un escudo</b> —. Vamos, hombre... (153).	
	Don José <b>le daba con disimulo codazos</b> y más codazos para que cesara en sus burlas (209).	
	Todo lo revisaba, lo examinaba por dentro y por fuera; hojeó las novelas, levantó de las botellas las cebollas de jacintos para ver las raíces, abrió el estuche de los tornillos de diamantes americanos, revolvió la caja y los sobres de papel timbrado; y como en el momento de estar sobando el papel echase de ver el tintero y la pluma, tomó esta y trazó sobre un plieguecillo, con no pocos esfuerzos, <b>alargando el hocico y haciendo violentas contorsiones con el codo y la muñeca</b> , estas palabras: <i>Mariano Rufete, alias Pecado</i> (246).	
	Se le veía solo, en blusa azul y gorra, <b>con los codos sobre la mesa</b> , el vaso de café delante y <b>en la boca un puro de a cuarto</b> , mirando las nubecillas de humo con estúpida somnolencia (336).	
	—Déjate de tonterías —replicó ella <b>apoyando los codos en la reja interior y sosteniendo la cabeza entre las palmas de las manos, actitud de aburrimiento que tomaba siempre que estaba largo rato en el locutorio</b> —. ¡Ay, Miquis, esto es morir! (433).	
<b>Dedos</b>		
	<b>Acababa de liar un cigarrillo</b> , y con mucha finura dijo así: —¿Le molesta a usted el humo del tabaco? (82).	
	El bendito señor que la oía, enternecido [30] de tanta desdicha, <b>levantóse de su asiento y dio algunos pasos para vencer su emoción</b> . —Todo sea por Dios —dijo <b>liando nerviosamente otro cigarrillo</b> —. Noble criatura, su juventud de usted ha sido muy triste; ha nacido usted en un páramo... (85).	
	Vaya, vaya, en la Mancha has engordado..., ¡qué duras carnes! —añadió <b>pellizcándola</b> en diferentes partes de su cuerpo—. (101).	
	Isidora <b>se levantó, echando a correr y metiéndose un dedo en cada oído</b> (119).	
	Pero lo que más a doña Laura enfurecía era que, con ser viejo y cascado, <b>se mirase tanto al espejo</b> . En efecto; además de que en su cuarto, a solas, <b>se pasaba las horas muertas mirándose</b> , no entraba en pieza alguna donde hubiese un espejillo sin que, ya con disimulo, ya sin él, se echase una visual para examinar su empaque, y <b>atusarse después el bigote, o poner mano en los contados cabellos que venían flébiles y pegajosos</b> , desde la nuca, a tapar el gran claro de la coronilla (179).	
	Miquis sentía la inspiración en su mente; <b>pero sus dedos</b> , tan adiestrados en la cirugía, <b>apenas acertaban a manejar torpemente algunas teclas</b> , esto es, que no sabían apartarse de la orilla (211).	
	—Y con efecto —añadió <b>tocándose la punta de la nariz con la ídem del dedo índice</b> —; dicen, y yo estoy en que será verdad, que para el año que viene se hará aquí una capilla... ¡Qué guapa era la señorita! ¿No es verdad? (211).	
	—Te pondré interno en un colegio. Mariano <b>hizo con los dedos una señal que quería decir: «Me escaparé»</b> (253).	
	Isidora <b>se auxiliaba de sus dedos para calcular</b> . La tersura y fineza de aquellas extremidades de sus manos indicaban no estar ocupadas ya más que en trabajos matemáticos (307).	
	Y con suma delicadeza realizó la operación, gozoso de que <b>sus dedos jugaran</b> , siquiera por un momento, <b>con los pulpejos de las orejitas</b> de su ahijada (307).	
	<b>Se cogió entre los dedos el labio inferior, y moviendo la cabeza y hundiendo la barba en el pecho, metía los ojos debajo de las cejas</b> (308).	

	Mira, pon atención y verás cómo puedo ayudarte. Yo –dijo <b>marcando por los dedos las distintas funciones que desempeñaría</b> – te haré la compra; yo... te aviaré las luces; yo... te haré todos los recados que exijan cierta inteligencia, como cobrar cuentas, tomar localidades en algún teatro, etc... (314).	
	Yo no puedo ver en la calle un pobre sin echar mano al bolsillo; yo no puedo ver una mujer guapa sin prendarme de ella. ( <i>Isidora le da un pellizco.</i> ) ¡Ay! Será debilidad, será lo que quieras (352).	
	Alejóse un rato el médico. Cuando volvió, ya Isidora había tomado su forma primera. <b>Se abrochaba su vestidillo humilde</b> diciendo: –Ya tengo otra vez la librea de la miseria (403).	
	Mandáronle ropas, y Juan Bou, a quien pidió un libro de entretenimiento, le envió <i>Los Girondinos</i> , de Lamartine, y un gran ramo de flores. Isidora leyó en el libro y <b>deshojó las flores, dándose el gusto de pisotearlas</b> . Le recordaban cosas muy desagradables la osadía y desparpajo de la canalla profanadora (432).	
	Pobrecita, has sido víctima de un grande y tremendo engaño. Broma más pesada no se ha dado ni se dará. Quién fue el autor de ella, tú lo sabrás...Pero qué, ¿te has vuelto muda? ¿Eres de piedra? ¿A dónde miras? ¿Estas gozando de alguna visión? ¿Estás en éxtasis? Él también se callaba y <b>la miraba. Metió la mano por la reja exterior e hizo algunas castañetas con los dedos, como cuando se trata de llamar la atención a un animal perezoso</b> . Ni por esas. Isidora no decía nada (434).	
<b>Labios</b>		
	<b>El labio superior demasiado largo y colgante</b> , parece haber crecido y ablandándose recientemente, y no cesa de agitarse con nerviosos temblores, que dan a su boca cierta semejanza con el hocico gracioso del conejo royendo berzas (68).	
	Algunos <b>llevaban entre sus labios, a modo de cigarro, un caramelo largo</b> , de esos que parecen cilindro de vidrio encarnado, y <b>con un fácil movimiento de succión le hacían entrar en la boca o salir de ella</b> , repitiendo este gracioso mete y saca con presteza increíble (150).	
	–Eres bobo, Relimpio. Esa chica tendrá mal fin. ¡Y qué humos, bendito Dios, qué pretensiones! <b>¡Y qué morros nos pone a veces</b> , después que la estamos manteniendo! Hay que echarle memoriales algunos días para poderle hablar (187).	
	<b>La ira retozaba en sus labios</b> . Miró a Isidora con tanto enojo, que esta se turbó y creyó haber sido desconsiderada y excesivamente altanera. Después el joven abrió la puerta. Indicó a Isidora la salida, dejando escapar de sus labios, trémulos de ira, esta palabreja: – <i>Cursilona!</i> (237).	
	Al pensar esto, un sabor ideal de ipecacuana le <b>hizo contraer los labios</b> . «Adelante, adelante -dijo-; cerrar los ojos y adentro con la medicina, como dice Augusto (476).	
	Con un poco de trabajo transportaron a Relimpio al sofá, donde le tendieron, y él entonces <b>entreabrió los ojos y los labios</b> echando una mirada y un suspiro sobre el mundo, de que se alejaba para siempre. La notabilísima alteración de las facciones del anciano alarmó a Miquis, el cual respondía con muda expresión de desconsuelo a las apremiantes interrogaciones de Emilia (501).	
<b>Manos</b>		
	Acércase a él un señor serio y bondadoso, <b>pónele la mano en el hombro con blandura y cariño, le toma el pulso</b> , lee brevemente en su extraviada fisonomía, en sus negras pupilas, en el caído labio, y volviéndose a un joven que le acompaña, dice a este: – Bromuro potásico, doble dosis (69).	
	Como treinta individuos vagan por aquel triste espacio; los unos lentos y rígidos como espectros, los otros precipitados y jadeantes. Este <b>da vueltas alrededor de dos árboles, trazando con su paso infinitos ochos, sin cesar de mover brazos, manos y dedos</b> , fatigadísimo sin sudar y balbuciente sin decir nada,	

	<b>rugoso el ceño</b> , huyendo con indecible zozobra de un perseguidor imaginario. Aquel, arrojado en tierra, aplica la oreja al polvo para oír hablar a los antípodas, y su cara de idiota, plantada en el suelo, es como un amarillo melón que se ríe (69).	
	<b>Estrecha con mucho afecto la mano del doctor</b> , échale unos cuantos latines muy bien encajados en la conversación, y por último pregunta si ha sido echada al correo su epístola del día anterior, a lo que contesta el médico que sí, y que, forzosamente, Su Santidad anda muy distraído en Roma cuando no se digna contestar a comunicaciones de tanta importancia (70).	
	<b>Poniéndole la mano en el hombro</b> , el facultativo dice a Rufete: –Basta, basta ya de violencias (70).	
	Se sentaba en el suelo, <b>cruzaba los brazos sobre las rodillas, hundía la cara entre las manos</b> , y así pasaba algunas horas oyendo el sordo incesante resbalar del mercurio dentro de su cabeza (74).	
	–Hace tres meses que no se ha pagado la pensión –dijo ella al cabo, <b>metiendo la mano en alguna parte de su extraña vestimenta</b> (79).	
	La del ruso <b>cruzó las manos, y miró al techo</b> (79).	
	Jugaba graciosamente <b>con la pluma, y mojándola y sacudiéndola a golpecitos metódicos</b> , prosiguió así: –Pero no debe esperarse de este pícaro mundo otra cosa que penas, ¡ay!..., penas y amarguras (81).	
	El anciano se conmovió un poco, Isidora tanto, que volvieron a salir lágrimas de sus ojos. <b>Llevándose a ellos la punta del pañuelo rojo</b> , exclamó: –¡Mi pobre enfermo! (81).	
	–¡Ah!... ¡qué bello es el dolor de una hija! –dijo el bebedor de aire <b>soltando resueltamente la pluma</b> -, ¡cuán meritorio a los ojos de Aquel que todo lo ve, que todo lo pesa, que da a cada uno lo suyo!... (81).	
	<b>Enjugándose otra vez las lágrimas</b> , dijo así: –¡Y si viera usted qué bueno ha sido siempre!... ¡Cuánto nos quería! (82).	
	Usted, señorita –añadió tras breve pausa, <b>quitándose cortesanamente la gorra</b> –, no ve, no puede ver en el infelicísimo Rufete más que un padre putativo, tal y como el Santo Patriarca San José lo era de Nuestro Señor Jesucristo (86).	
	De pronto se fijó en el anciano, que seguía pasando por delante de ella con rapidez creciente, y <b>se asombró de ver la agitación de sus manos, el temblor de sus labios y la vivacidad de sus ojos</b> , apariencias muy distintas de aquella su anterior facha bondadosa y simpática (88).	
	Isidora salió al pasillo cuando llegaba el Director, que al instante comprendió la causa de su miedo. <b>Sonriendo, la tomó de la mano para obligarla a entrar</b> (88)	
	–También usted me insulta, señor Director—dijo <b>oprimiéndose el pecho</b> , y con la entonación y los <b>ademanos de un cómico mediano</b> —. No puedo más, no puedo más... ¡Adiós, adiós, ingratos! (89)	
	El enfermo <b>movió tristemente la cabeza</b> . Permaneció largo rato mudo. Después <b>tomó la mano del cura, la besó</b> ... Quiso hablar, no pudo, se le vio luchar con la palabra. Al fin, tras un desesperado esfuerzo de voluntad, pudo decir a media voz: –Mis hijos..., la marquesa... (91).	
	<b>Alzóse con cuidadosa mano las faldas</b> , y avanzó venciendo su repugnancia (96).	
	Atravesaron un antro. Encarnación <b>empujó una puerta</b> (103).	
	–¿Pero dónde está mi hermano? —preguntó Isidora con angustia. La anciana <b>señaló</b> a lo obscuro, diciendo con aterrador laconismo: –En la rueda (105).	
	Isidora echó a andar hacia adentro, <b>dando la mano a su tía</b> . A causa de los accidentes del piso y de la oscuridad, necesitaban apoyarse mutuamente. Anduvieron largo trecho tropezando (105).	
	Cuando se acabó la comida y se marchó <i>Pecado</i> para jugar un poco antes de volver al trabajo, Isidora, sin dejar su asiento y mirando a su tía, que <b>a toda prisa</b>	

	<b>levantaba manteles</b> , le dijo: –Tía Encarnación, tengo que hablar con usted una cosa (107-108).	
	Y se sentó, haciendo silla de una tinaja rota. Puesto <b>el codo en la mesilla y el hueso de la barba en la palma de la mano flaca</b> , aguardó las explicaciones de su sobrina (109).	
	—Mi madre —declaró Isidora <b>poniéndose la mano en el corazón, para comprimir, sin duda, un movimiento afectuoso demasiado vivo</b> —, mi madre... fue hija de una marquesa (110)	
	En el rincón del pasillo había una larga caña que servía para descolgar los cacharros. Encarnación <b>revolvió sus ojos buscándola</b> . [...]Y <b>tomó la caña</b> (111).	
	a gusto, y ¡zas!, emprendió una serie de cañazos tan fuertes, tan bien dirigidos, tan admirablemente repartidos por todo el cuerpo de Isidora, que esta, sin poder defenderse, <b>gesticulaba, manoteaba, gemía, se dejaba caer en el suelo, se arrastraba, escondía la cabeza, se revolvió</b> (111).	
	Y <b>cada palabra era un golpe y cada golpe un cardenal leve</b> (es decir, subdiácono), un rasguño o moledura. Incapaz Isidora de desarmar a su verdugo, aunque lo intentó devolviendo cólera por cólera, hubo de rendirse al fin, y sucumbió diciendo con gemido: –Por Dios, tía, no me pegue usted más (112).	
	En sus veinte años, Isidora tenía menos fuerza que la sexagenaria Encarnación. Sin aliento yacía en tierra la víctima, <b>recogiendo sus faldas y sacudiéndoles la tierra, tentándose en partes diversas para ver si tenía sangre, fractura o contusión grave</b> , mientras la <i>Sanguijuelera</i> , respirando como un fuelle en plena actividad, <b>arrojaba los vencedores pedazos de caña y alargaba su mano generosa a la víctima para ayudarla a levantarse</b> (112).	
	—¡Más que tú, marquesa del pan pringao! —gritó la vieja, <b>esgrimiendo de tal modo las manos, que Isidora vio los diez dedos de ella a punto de metérselos por los ojos</b> (112).	
	Abierta <b>con trémula mano la trampilla</b> , salió andando aprisa, cuesta arriba, en busca de la ronda de Embajadores, que debía conducirla a país civilizado (112).	
	Isidora <b>se puso las manos ante la cara</b> con muestras de horror (119).	
	Miquis cogía una rama seca, y <b>acercándose cautelosamente por detrás de la joven, se la pasaba por la cara</b> y decía con voz lúgubre: «¡La mano del muerto!» (119).	
	Isidora daba un chillido; después reían los dos. Miquis cantaba trozos de ópera, corrían un poco; escondíase él tras las espesas matas de aligustre, para que ella le buscara; encontrábanse fácilmente; <b>se cogían las manos</b> ; se sentaban de nuevo; charlaban, convidados de la hermosura del día y del lugar, donde todo parecía recién criado, como en aquellos días primeros de la fabricación del mundo, en que Dios iba haciendo las cosas y las daba por buenas (119).	
	–¡Bendita sea tu boca! —exclamó Augusto, <b>apoderándose de las dos manos de ella</b> —. ¡Ay!, prenda, ¡qué frías tienes las manos! (131).	
	Miquis intentó <b>abrazarla</b> . Isidora había despuntado un casquillo con intención de comérselo. Variando de idea al ver las facciones de su amigo tan cerca de las suyas, <b>alargó un poco la mano y puso el pedazo de naranja entre los dientes de Miquis</b> . Él se comió lo que era de comer y <b>retuvo un rato entre sus labios las yemas de aquellos dedos rojos de frío</b> . Isidora <b>se levantó bruscamente, y echó a correr</b> por el sendero (131-132).	
	–¡Ya te cogí! —exclamó Augusto, fatigadísimo y sin aliento, <b>apoderándose de ella</b> —. Perla de los mares, antes de cogerte se ahoga uno (132).	
	<b>Despidiéronse con fuertes apretones de manos</b> , que a Miquis no le parecían nunca bastante fuertes (138).	
	Huyendo de tanta vulgaridad, <b>retiróse Isidora a su cuarto, donde se encerró</b> (141).	

	Era la carátula más grotesca que imaginarse puede, pues uno de los lados de su rostro parecía calabaza, y era tal el peso, que <b>no separaba de aquella parte la mano</b> (145).	
	<i>El Majito se metió de un salto</i> en la tienda de <i>la Sanguijuelera</i> . Esta solía mimarle y le obsequiaba unas veces con piñones y <b>otras con azotes</b> (145).	
	Para preguntar, los sabios y los chicos. <i>La Sanguijuelera</i> , cansada de responder a la misma pregunta, <b>le cogió con una mano los dos carrillos, estrujándose los, con lo que la boca de Majito resultó como una guinda. Le dio un beso en ella</b> , diciéndole: –¡Qué pesado eres..., y qué rebonito! – ¡Suéltame, vieja! —exclamó Rafael, <b>limpiándose la cara</b> (145).	
	–¡Toma Pecado! Y le <b>arreó dos nalgadas</b> . Como un jilguero saltó el Majito, y de un brinco se puso en el pasillo, y de otro brinco en el patio interior, y con un tercer brinco se metió en el aposento donde Encarnación vivía, el cual no era notable por su desahogo ni por sus claridades (146).	
	<b>Con la mano siniestra se limpió el polvo</b> y las telarañas que no querían desprenderse de la felpa de su chaqueta, y dando después tres o cuatro brinco, se puso en la calle gritando con todo el vigor de su pecho infantil: «¡Soy <i>Plim!</i> » (147).	
	Todo lo que colgaba de las paredes, ropa, trapos, sogas, se ponía horizontal; balanceábanse las bacías de cobre colgadas en la puerta del barbero; las faldas de las mujeres se arremolinaban; se rompían las vidrieras; los hombres se iban <b>sujetando con la mano sus gorras</b> y sombreros, los curas apenas podían andar; todo lo flotante tendía a tomar la horizontal, y en medio de esta desolación relativa, el <i>Majito</i> avanzaba tieso y altanero, como hombre supinamente convencido de la importancia de sus funciones (148-149).	
	Y era digno de verse cómo se coordinaba poco a poco el menudo ejército; cómo sin prodigar órdenes se formaban columnas; cómo se eliminaba a las hembras, aunque alguna hubo tan machorra que <b>defendió a pescozones</b> su puesto y jerarquía (150).	
	–Mía este –dijo uno de los chicos del carbonero, <b>atacando</b> al general en jefe <b>con el codo</b> , así como los pollos embisten con el ala–. Dice que me ponga detrás... Si no te callas, puñales, te pego la bofetá del siglo (153).	
	El <i>Majito</i> y <i>Colilla</i> , que así se llamaba el del carbonero, <b>se sacudieron el primer golpe en los hombros</b> (153).	
	<b>A los primeros golpes cayó a tierra el ros</b> . Más pronto que la vista lo cogió Gaspar –el de las patas corvas–, se lo puso, y echó a correr hacia abajo, en dirección a las Yaserías. Allí le detuvieron dos muchachos que subían del río; <b>le quitaron la codiciada prenda, y uno de ellos se la puso</b> (153).	
	–¡Matacandiles! —chillaron muchos, <b>arrojando las armas</b> y saliendo a recibir a los dos individuos, conocidos en la república de las picardías con los nombres de <i>Zarapicos</i> y <i>Gonzalete</i> (154)	
	Una de estas alcanzó a una mujer y la detuvo en su camino, obligándola a retirarse <b>con la mano en un ojo</b> (157).	
	<b>Detuviéronse las manos</b> ardientes que empuñaban la piedra, y <b>todos le miraron</b> (159).	
	Al oírse llamar con nombre tan infamante, <i>Zarapicos</i> , que era un rapaz honrado, aunque pobre, no pudo contener el ímpetu de su ira, y <b>echando la mano al cuello</b> del insolente <i>Majito</i> , le derribó en tierra, diciendo: –¡Figuerero!..., ¡coles!, ¡ite deslomo! (159).	
	Pero el <i>Majito</i> supo reponerse, sacudirse, levantarse, y, una vez en pie, <b>sus manos alzaron un canto tan grande como medio adoquín</b> (159).	
	–Suéltalo –le dijo prontamente <i>Pecado</i> con voz y <b>gesto de prudencia</b> . El <i>Majito</i> <b>soltó la piedra refunfuñando</b> feroces amenazas de asesinato. Volviéndose a los desvergonzados comerciantes, <i>Pecado</i> les dijo con imperioso ademán, en que había tanta energía como orgullo: –Dirvos (160).	

	Huyó de su corazón la generosidad, de su espíritu la prudencia, y arremetió a <i>Zarapicos</i> con <b>tal empuje que este dio algunos pasos atrás</b> , y habría caído en tierra si no fuera también un muchachote robusto. Lucharon, ¡ay!, con varonil fiereza. <b>Las bofetadas se sucedían a las bofetadas, los porrazos a los porrazos</b> . De cada golpe se inflaba un carrillo. Trabados al fin de manos y brazos, cayeron rodando (160).	
	<i>Pecado</i> no dijo ni oyó más; <b>sacó de la cintura una navajilla, cortaplumas o cosa parecida, un pedazo de acero que hasta entonces había sido juguete, y con él atacó a Zarapicos</b> . Del golpe, el infeliz chiquillo cayó seco (160).	
	Las mujeres clamoreaban <b>alzando al cielo sus manos</b> ; los hombres gruñían; la <i>Sanguijuelera</i> misma salió de su tienda a buen paso, medio muerta de terror y vergüenza, y por todas partes no se oía sino: « <i>Pecado, Pecado</i> » (161).	
	Los chicos, que en estas cosas suelen ser más diligentes que los hombres, <b>indicaban la dirección</b> que siguió <i>Pecado</i> en su fuga (163).	
	Así, cuando vio aquel cerco de semblantes fieros; cuando <b>se vio amenazado por tantas manos e injuriado por tantas lenguas</b> , desde la provocativa de las mujeres hasta la severa y comedida del guardia civil; cuando notó la saña con que le perseguía la muchedumbre, en quien de una manera confusa entreveía la imagen de la sociedad ofendida, sintió que nacían serpientes mil en su pecho, se consideró menos niño, más hombre, y aun llegó a regocijarse del crimen cometido (164).	
	Después vio un entierro; luego encontró a dos chicas del barrio que le dieron un cacahuete, y él..., él las <b>había administrado un par de nalgadas a cada una</b> , porque eran muy bonitas... (167).	
	<i>Pecado</i> dio un salto hacia fuera y se arrojó en brazos del guardia. –¡Ah tunante...! –dijo este con alegría, <b>echándole la zarpa al cuello</b> y dejándose arrebatar las naranjas (168).	
	Mucha gente va a misa, y a cada paso halla el transeúnte bandadas de lindas pollas, de cintura bien ceñida y velito en la frente, que salen de la iglesia, <b>devocionario en mano</b> , joviales y coquetuelas (170).	
	Y con tanta prisa y con tal desgaire <b>bosquejaba la señal de la cruz sobre la frente, cara y pechos</b> , y tan atropelladamente mascullaba un padrenuestro, al despedirse del santo altar, que parecía decir: «Abur, Dios» (172).	
	En la puerta, las vendedoras de flores entorpecían el paso de la gente, y <b>alargaban sus manos con puñados de rosas</b> y otras florecillas, gritando: «Un ramito de olor...» (172).	
	Con tanto paquete <b>entre las manos</b> se le ajaron las rosas (175).	
	Pero lo que más a doña Laura enfurecía era que, con ser viejo y cascado, <b>se mirase tanto al espejo</b> . En efecto; además de que en su cuarto, a solas, <b>se pasaba las horas muertas mirándose</b> , no entraba en pieza alguna donde hubiese un espejillo sin que, ya con disimulo, ya sin él, se echase una visual para examinar su empaque, y <b>atusarse después el bigote, o poner mano en los contados cabellos que venían fléviles y pegajosos</b> , desde la nuca, a tapar el gran claro de la coronilla (179).	
	Llegaba a su casa todas las noches entre una y dos de la madrugada, fatigado, triste, pensativo; soltaba la capa; ponía los codos sobre la mesa del comedor, <b>las quijadas entre las palmas de las manos</b> , y así se quedaba media hora o más en reposada meditación (194).	
	El que Melchor fundaba en su pipa era disculpable, porque la pipa iba pareciéndose al ébano más puro y reluciente, y el artista, después de arrojar sobre ella, distribuyéndolos bien, chorros de espeso humo, <b>la frotaba con el pañuelo</b> , y se miraba después en aquel espejo de azabache... (194).	
	Trató de abrir la marquesa la puerta, mas <b>con mano tan insegura lo hacía</b> , que la llave tanteaba en el hierro sin acertar a introducirse (199).	

	Sentóse en un sillón junto a la mesa, y <b>cruzando las manos empezó a llorar y a rezar, derramando su vista por todos los objetos de la estancia</b> , los muebles y cortinas, y fijándola en algunos con la saña que a veces emplea contra sí misma el alma dolorida (199-200).	
	La marquesa lloraba de nuevo. <b>Su mano halló al instante un paquete</b> más chico. Abriólo. Dentro vio una sortija pequeña, con un papel que decía: «Para mi niño, que hoy cumple cinco años. 12 de abril de 1863. Deseo que sea bueno y piense en mí.» (205).	
	Acudió el niño músico, y asustado de ver a la señora tan afligida, le preguntó la causa de su duelo. La marquesa <b>le besó en la frente, le tomó después la mano</b> , buscó en ella un dedo... (206).	
	Alonso era complaciente. Entró en su vivienda, sacó un manojó de llaves, y <b>señalando la escalera</b> , dijo con formas respetuosas: –Pasen los señores. Verán lo que hay (208).	
	Iba a seguir emitiendo juicios muy filosóficos sobre aquella revolución próxima, cuando Miquis acertó a ver el piano. Verlo, correr hacia él, abrirlo, hojear los papeles de música, y <b>dar con su dura mano un acorde en la octava central</b> , fue cosa de un instante (210-211).	
	–¡Albricias! –le dijo de buenas a primeras, <b>tomándole las dos manos y apretándoselas mucho</b> –. Papá ha tenido una carta del Canónigo... Papá se propone hablar a la marquesa de Aransis. Todo se arreglará... Esto va bien. ¿No lo dije yo? (233).	
	–Usted dirá –volvió a indicar Joaquín, dejando a un lado la cajita y <b>tomando las manos</b> de Isidora (235).	
	La ira retozaba en sus labios. Miró a Isidora con tanto enojo, que esta se turbó y creyó haber sido desconsiderada y excesivamente altanera. Después el joven abrió la puerta. <b>Indicó a Isidora la salida</b> , dejando escapar de sus labios, trémulos de ira, esta palabreja: –¡ <i>Cursilona!</i> (237).	
	Ya anoecía cuando Isidora regresó acompañada de su hermano, el cual, vergonzoso y cohibido, <b>bajaba los ojos</b> delante de la gente. Recibióle don José Relimpio con ciertos asomos de severidad, <b>dándole una palmada en el hombro</b> y diciéndole: –Hombre, veremos cómo te portas ahora (244).	
	Luego dirigió su atención al tocador de la hermana; fue viendo uno por uno los botes que en él había, metiendo en todos las narices y diciendo «¡qué bueno!» o «¡qué rico!». Se puso pomada, se perfumó con esencias y <b>se lavó las manos, sonriendo de gusto al ver cómo se deslizaban dedos sobre dedos al suave resbalar del jabón</b> (246).	
	–A ver... ¿Es que no quieres ser persona decente?... ¿Pero qué haces, gandul? ¿ <b>Te enjugas las manos en mi vestido?</b> Quitá allá, asqueroso. ¿No ves la toalla? Lo que digo; no quieres entrar por el camino de las personas decentes. Eres un salvaje... Ya se ve; no has tratado sino con cafres (246-247).	
	–Vengo a tener el gusto de saludar a la señora archiduquesa –dijo este, <b>sombrero en mano</b> , con ceremoniosa cortesía–. Bien se ve que estamos ya en plena aristocracia. Esta noche se <i>queda usted en casa</i> ; quiero decir, que recibe usted a sus amigos... (247).	
	–Toma –le dijo Isidora <b>ofreciéndole una bellota</b> –. Es lo mejor que te puedo ofrecer (247).	
	–Como vuelvas a nombrar... –¡Nombre!... ¡Puño! –Como vuelvas a decir... – ¡Puño! –repitió el bergante <b>alzando la mano</b> . –¡Alzas la mano!..., ¡a mí!..., a tu hermana (250).	
	<i>Pecado</i> hizo burla de su hermana con tanto descaro, que esta hubo de ponerle a raya <b>con dos bofetadas muy bien dadas</b> que, o mucho nos engañamos, se oyeron desde la sala. No era ella mujer que se dejaba embromar de un mocoso, aunque este tuviera los buenos puños y los medianos antecedentes del señorito Rufete (250).	

	El bullicio de la sala llegaba ya al delirio. Don José hacía el amor a su mujer echándole ternísimos requiebros <b>entre los aplausos</b> de los divertidos comensales. Doña Laura llamaba a su marido Sardanápalo (250).	
	El ortopédico había empezado a cantar villancicos, <b>acompañándose de golpes dados sobre la mesa con el mango del cuchillo</b> (250-251).	
	—¡Artillero, artillero! —gritó <i>Pecado</i> , <b>dando golpes en la mesa</b> —. Ya me verás, cañonazo va, cañonazo viene... ¡Bum, bum! (252).	
	Gozosa también Isidora de verle sin las siniestras genialidades de la pasada noche, <b>hízole mil caricias</b> , le vistió, le arregló, púsole una elegante corbata, que ha días tenía para él, le peinó, sacándole raya, y cuando estuvo, a su parecer, bastante acicalado y compuesto, llevóle delante del espejo para que se viera, y le dijo: —Ahora sí que estás hecho una persona decente (255).	
	Lo más extraño es que el muchacho, con ser tan bravío y rebelde, <b>no se defendió de los azotes, ni hizo ademán de volver golpe por golpe</b> , ni chistó siquiera... (255-256).	
	—Ya, ya. Las mujeres sois todas unas... Bien sé lo que hacéis para tener siempre dinero. Los chicos me lo han dicho. Risas, <b>azotes</b> , lágrimas sucedieron a esta declaración; pero también paces al siguiente día (257).	
	Se figuraba que <b>tenía en la mano una de aquellas mangas de riego que había visto en las calles, y que, apuntándola a doña Laura, arrojaba sobre ella</b> , en forma de inundación, todo el desdén que puede caber en un corazón tan grande como el depósito del Campo de Guardias (262).	
	—Usted no me ha entendido bien —replicó la de Aransis, <b>viendo cómo Isidora se enjugaba las lágrimas</b> luego que se sentó— (265).	
	La marquesa <b>intentó tirar del cordón de la campanilla. Con un movimiento inesperado, Isidora la detuvo</b> , y postrándose ante ella, exclamó con viva explosión de sentimientos nobles: — Señora, usted me echa de su casa, cuando yo esperaba que me recibiría usted con los brazos abiertos... (267).	
	La marquesa parecía muy disgustada de tal escena. <b>Volviendo el rostro, apartaba de sí a Isidora</b> . Esta se puso en pie. Tuvo otra inspiración más audaz que la anterior. Con gentil arrogancia separó su velo para mostrar más completos el rostro y el busto. Su cara se sublimaba por la fe (268).	
	<b>Tiró de la campanilla</b> , y se alejó serenamente sin prisa y sin cólera, como nos alejamos después de aplastar un insecto (268).	
	Don José desparramó su vista por toda la redondez de arriba, y <b>apuntando con suficiencia de astrónomo a un astro</b> que brillaba más a cada instante, dijo lacónicamente: —¡Júpiter! (271).	
	El pueblo había recogido la corona arrojada en un rincón del Palacio y se la había puesto sobre sus sienas duras. ¡Bien, bien, bien! Y <b>se aplaudió a sí misma, se palmoteó con esas manos inmateriales</b> , que para apoyar sus discursos tiene el corazón. ¡Pleito! Esta palabra, anunciadora de una gran idea, se le quedó fija en la mente desde entonces, como grabada en fuego (276-277).	
	Se sentaba, leía una carta, lloraba un poco, guardaba luego la carta, <b>arrugándola en el bolsillo de la bata</b> ; iba en seguida al comedor, regresaba al gabinete, repetía la lectura, la lágrima y <b>el estrujamiento del dichoso papel</b> ... ¿Qué es eso, señora? ¿Qué pasa? (302).	
	—Lea usted —replicó Isidora <b>alargando la carta con un gesto</b> y tono que se usan mucho en los dramas (303).	
	Yo tengo mucho mundo —añadió <b>señalando del modo más insinuante su ojo derecho</b> —; aquí dentro hay mucho quinqué. Pues, claro, a esto habías de venir a parar (304).	
	—¡Cuánta papeleta! —exclamó el santo varón <b>cruzando sus manos con ademán piadoso</b> (306).	
	Isidora <b>se llevó las manos a las orejas</b> . —¿Tus pendientes?... Espera, te vas a hacer daño. Yo te los destornillaré (307).	

	–Ahora –dijo Isidora con resolución <b>alargando la mano hacia el chaleco</b> del buen hombre–, venga el reloj... –¿El mío?... ¿Y la cadena? –Todo (308).	
	—No, mi niño no es un fenómeno; mi niño no es el Anticristo—dijo Isidora <b>oprimiendo contra su garganta aquella cabeza</b> , mayor de lo conveniente, pero muy hermosa (310).	
	–Nada –replicó con profunda tristeza la joven, <b>haciendo con sus manos un significativo movimiento que representaba el vacío</b> –. ¡Pero trabajaré! ¿No tengo yo manos? (312).	
	Ea, señora –dijo <b>restregándose las manos una con otra con tanta fuerza que a poco más saca lumbre</b> –, empecemos. Disponga usted la compra de mañana (314).	
	<b>Unas veces le hacía señales de que entrase</b> , otras de que no entrase, y don José obedecía con humildad. Llamóle un día <b>con agraciado gesto</b> , desde dentro, alzando el visillo y mostrando su cara preciosa tras el cristal. Relimpio subió (339-340).	
	JOAQUÍN. ( <i>Azotándola con cariño.</i> ) Pero ven acá, tonta... ISIDORA. ( <i>Abofeteándole con amor.</i> ) Escucha, idiota... Digo que las traiciones de dinero no me gustan. Hay algo ahora en mí que las rechaza. Te diré: con gusto o sin gusto mío, él me da cuanto necesito. Es verdad que los tornillos eran míos; me los habías regalado tú. Pero el alfiler me lo dio él..., y el dinero para la sillería... Ya ves (344).	
	ISIDORA. ( <i>Tapándole la boca.</i> ) Aguarda. JOAQUÍN. ( <i>Quitándose a viva fuerza la mordaza y besándola mucho.</i> ) Déjame hablar a mí. Escucha, escucha. Si ese animal tuviera cien veces más dinero del que tiene; si en vez de haberse comido una parte del país se lo hubiera comido entero, todo su caudal no bastaría para pagar una de tus caricias, aun otorgada con violencia y sin amor (344-345).	
	JOAQUÍN. De la Comisión, justo. Todavía no he leído su discurso. ( <i>Incorpórase, y del bolsillo de su levita saca un diario.</i> ) Es un hatajo de necesidades soporíferas (347).	
	ISIDORA. ( <i>Arrebatando el papel de manos de Joaquín.</i> ) Si tú le estuvieras oyendo a todas horas... (347).	
	ISIDORA. ¡Qué horas tan felices si no fueran tan cortas! ( <i>Acaba el gorro de papel y se lo pone.</i> ) ¿Qué tal? (página).	
	Pero ¿qué es eso?... ( <i>Poniéndole la mano en la frente.</i> ) ¿Isidora?... Se ha dormido... ¡Qué hermosa está! ¡Qué cuello y hombros tan admirables!... Pura escuela veneciana... ¡Isidora! (349).	
	Riqueza, mucha riqueza; una montaña de dinero; luego otra montaña de honradez, y al mismo tiempo una montaña, una cordillera de amor legítimo...; eso es lo que quiero. ¡Oh, Dios de mi vida! ( <i>Llevándose las manos a la cabeza.</i> ) ¿Llegará esto a ser verdad? (352).	
	ISIDORA. Te avisaré con mi padrino. ( <i>Despídense con manifestaciones de ardiente cariño.</i> ) (353).	
	A los pobres sin número les <b>daba lo que salía en la mano</b> . A todos los cojos, estropeados, seres contrahechos y lastimosos, les arrojaba una moneda. Por último, se le antojó también pitar, y compró el más largo, el más floreado y sonoro de los pitos posibles. Mariano y la doncella también pitaron (356).	
	Como entraron también irreflexivamente Relimpio y Mariano, Botín <b>hizo un gesto de expulsión</b> , diciendo: –No quiero aquí a nadie (357).	
	–Te he feriado. Toma el pito del Santo. Botín <b>rompió en dos pedazos el tubo de vidrio y lo arrojó al suelo con ira</b> . –Todo ese furor es porque he ido a San Isidro sin tu permiso (357).	
	–Aquí están –dijo Isidora <b>llevándose la mano a la oreja</b> . –Mentira! Esos son falsos. Los buenos los ha vendido usted... ¿Y el alfiler, la cadena, el medallón...? (358).	

	-Todavía –dijo Botín haciendo esfuerzos para reír, y <b>golpeándose con el bastón el pie bonito</b> –, todavía tiene usted algo que agradecerme. Puede usted llevarse todo lo del niño (360).	
	-Tiene algo de calentura –indicó la doncella, <b>tocándole las mejillas</b> . Isidora le examinó. Sus lágrimas volvieron a correr (361).	
	No recibió contestación. De repente <b>oyó el golpe de la puerta cerrándose con violencia</b> . Todos, menos la doncella, habían salido (362).	
	Entregando <b>un sonoro manojó de llaves</b> , Alonso miró a Isidora con atención recordativa (379).	
	«¿No piensa usted como yo?», y andando de un lado para otro, se tiraba con violencia en sillas y sofás para probar su blandura, se arrodillaba en el cojín de un reclinatorio, daba vueltas alrededor de un biombo, se reía como un salvaje, ponía el dedo en los bronces, acariciaba las mejillas de las ninfas doradas, decía chicoleos a las damas retratadas, y siempre que iba de una sala a otra, <b>daba fuertes golpes con su bastón sobre el piso</b> , como deseando que también la alfombra recibiese, con el lenguaje de los palos, la expresión contundente de la ira del pueblo... (381).	
	-¡Y qué cortinas! –decía Bou <b>tocándolas de un modo irreverente</b> con el roten-. Esta gente no gusta de tener frío. ¡Toma!, el frío se ha hecho para el pobre obrero que anda sin trabajo por las calles (382).	
	Bou admiró también aquellas mil chucherías que no servían para nada; las tocaba, <b>las cogía en la mano</b> y las volvía a poner con violencia en su sitio, a riesgo de romperlas (382).	
	Mientras la joven despachaba su correspondencia, que era algo larga, Miquis <b>se paseaba, las manos metidas en los bolsillos, y miraba a Isidora con expresión entremezclada de asombro y miedo</b> , diciendo para sí: «Fuera ciencia, fuera gravedad... Juventud, no te me vayas sin dárteme a conocer... Tiempo hay de encerrarse en esa armadura de cartón que se llama severidad de principios». Y volvió al paseo, y <b>a echarle ojeadas y a meditar</b> (393).	
	Isidora <b>dejó de escribir, poniendo la pluma a un lado</b> . –Voy a descansar un ratito (393).	
	Eponina salió, dejándolos solos. De repente Isidora se fue derecha hacia Miquis, y <b>cruzando las manos delante de él</b> , le dijo con acento de intenso dolor: – ¡Amigo, estoy desesperada! (403).	
	Bou se levantó, saludó a gritos, <b>estrujó la mano de su amigo</b> , y después fue acometido de una tos tan violenta, que su cara parecía un cuero de vino, y el ojo rotatorio estuvo a punto de desalojar su holgada órbita y caerse al suelo (409).	
	Los otros le incitaban, y sabe Dios cómo habría concluido el lance si el catalán, que brindaba a cada momento, no diera de improviso con la mole de su cuerpo en tierra. Levantóse en esto don José y <b>señalando con dramático acento el cuerpo</b> que parecía cadáver, dijo: –¡La suerte me ha sido favorable, caballeros, señal de mi derecho! ¡Le he matado!... (412).	
	Caeré con catástrofe, como las torres, y los que oigan el estrépito de mi fin dirán: «Éste es un hombre...» ( <i>Acércase a un rincón en que hay una percha, de la cual pende un gabán. Toca la tela, reconociendo por fuera algo que abulta dentro de un bolsillo.</i> ) (414).	
	ISIDORA. ( <i>Suspirando fuerte.</i> ) ¡Ay! Dios de mi vida, ¡qué angustia! Por fin he logrado reunir... ( <i>Lleva la mano a su bolsillo como para defenderlo de un brusco movimiento de Joaquín.</i> ) No, no te doy un cuarto (415-416).	
	Anoche no me dejaron dormir estos torerillos y demás gentuza que cantaba y <b>daba palmadas</b> en el comedor. Pero di, ¿no hallaste otro sitio mejor en que meterte? (416).	
	DON JOSÉ. ( <i>Aprovechando el momento en que Joaquín vuelve la espalda, da un papelito a Isidora.</i> ) Toma. ISIDORA. ( <i>Guardando el papelito.</i> ) Padrinito, ahora debe usted retirarse. Es de noche y estará usted cansado. Mañana le	

	necesito. Pero no se moleste usted en subir. Aguárdeme en la puerta y me acompañará a varios sitios donde he de ir. ( <i>Despidiéndose con una mirada cariñosa.</i> ) Abur (420).	
	Yo no soy mala. Es que las circunstancias me obligan a parecerlo. Y si no, que baje una santa del cielo y se ponga en mi lugar, a ver si no haría lo mismo... ( <i>Se da un golpe en la frente.</i> ) (422).	
	UNA VOZ. ( <i>Que suena cavernosa detrás de la puerta, acompañada de dos golpecitos.</i> ) ¿Se puede? (424).	
	DON JOSÉ. ( <i>Pasándose la mano por la frente y el cráneo como para detener una idea que intenta escaparse.</i> ) ¿Qué?... (426).	
	Os mataré a todos, os haré polvo. Soy el defensor de la virginidad ultrajada, de la inocencia perseguida, de la casta paloma... ¡Vamos, al momento, al momento, me bato con los cuatro! JOAQUÍN. ( <i>Le empuja hacia el sofá.</i> ) ¡Pobre hombre! (427).	
	<i>Mutación. La escena representa un aposento semi-elegante que parece ser fonda.</i> ISIDORA. ( <i>Mirando con zozobra hacia la puerta, en la cual ha dado golpes una mano indiscreta.</i> ) ¿Quién es? (427).	
	UN SEÑOR. ( <i>Entrando sombrero en mano y dirigiéndose a Isidora.</i> ) ¿Es usted doña Isidora Rufete? (427).	
	( <i>Sobreponiéndose al dolor y secando sus lágrimas de tal modo que parece que se abofetea.</i> ) Yo probaré mi inocencia... Esto me faltaba, esto; ser mártir. ( <i>Aparte, con entereza y orgullo.</i> ) Bien venida sea esta noble corona. El martirio me purificará de mis culpas, y hará que resplandezcan mis derechos de tal modo que lo puedan ver hasta los ciegos (428).	
	Levanta esa cabeza, abre esa boca, mueve esa lengua, habla, contéstame... Y, <b>dándole un golpe en la barba, le hizo alzar la cabeza</b> (438).	
	<b>Metiendo la mano en su bolsillo, sacó una peseta y la mostró al muchacho, cuyos ojos soñolientos se reanimaron de súbito, y alzó la mano hacia la moneda,</b> diciendo con un gruñido: – <i>Pa mí</i> (438).	
	Con gran prontitud se guardó <i>Pecado</i> su dinero, y <b>alzando los hombros</b> y echando de sí un enorme suspiro, pronunció torpemente estas palabras: –Yo... de aquellas cosas que pasan..., lo cual que me vi solo, y... no me ha pasado nada (439).	
	–¿Has ido al trabajo? –Sí. –¡Mentiroso! –Mira –dijo <i>Pecado</i> <b>abriendo su mano y mostrando algunas pesetas</b> (440).	
	–Pondremos uno de este tamaño –dijo <i>Pecado</i> , <b>expresando con la distancia de una mano</b> a otra la grandeza de sus planes de petardista– (441).	
	Y se marchó despacio, <b>las manos en los bolsillos</b> , la gorra encasquetada, <b>la mirada vagabunda y sin fijeza</b> , como su andar y pensamiento (445).	
	Después el gran coche con seis caballos... Puño, y toda esa gente de galones, ¿para qué sirve? Miale, miale, <b>cómo saluda a todo el mundo, sombrero en mano; y ella también saluda, moviendo la cabeza.</b> Descuidar, que alguno habrá que vus arregle (450).	
	Cuando Mariano se retiró aquella noche a su miserable alojamiento, después de vagar toda la tarde y parte de la noche por las calles sin tomar alimento, sufrió un ataque epiléptico. Parecía que <b>se desbarataba en horribles convulsiones, y se mordió las manos y se golpeó todo</b> , quedándose maltrecho (452).	
	El instinto de conservación de su error era tan grande, que este necesitaba muchos y muy fuertes golpes para someterse. Muñoz y Nones <b>tomó su sombrero</b> (461).	
	Luego recorría de un ángulo a otro el cuarto <b>con las manos en la cabeza</b> , gritando: –Soy noble, soy noble (464).	

	Por último, le trajeron a <i>Riquín</i> , y viéndole y <b>acariciándole</b> , descendió lentamente, en alas del cariño materno, de las borrascosas alturas en que su razón estaba tan nublada (465).	
	Isidora se echó a reír. En el mismo instante, <i>Riquín le daba bofetadas</i> . – No se pega, no se pega (467).	
	– Todavía es temprano. Tenemos para un rato –dijo Angustias <b>desatándose y liándose el pañuelo bajo la barba, con ese movimiento maquinal que en la gente chulesca hace las veces del movimiento de abanico</b> (468-469).	
	Está..., vamos, si usted le ve, no le conoce. Le ha dado el accidente cinco veces, y parece un pergamino mojado. Los ojos se le saltan del casco, <b>las manos le tiemblan</b> y la lengua es un estropajo. A veces se pone a dar vueltas, y marea, hija, marea. En fin, yo no sé qué va a ser de él. No trabaja, no sirve para nada (469).	
	Arremolinóse la gente; la tropa maniobró, y entre la revuelta muchedumbre, <i>Palcoconojos</i> distinguió a un individuo que iba en dirección a la plaza Mayor. – ¡Allá va, allá va! —gritó <b>señalando</b> (470).	
	Completaba la fascinación del globito de agua un bullido juguetón, en el cual cualquier poeta habría podido oír, con buena voluntad, las risotadas de los niños de las náyades. Mariano <b>puso los codos en las rodillas, las quijadas en las palmas de las manos</b> , y estuvo mirando el extraño surtidor... Dios sabe cuánto tiempo (470).	
	Cuando llegó el que esperaba, Mariano <b>era todo ojos</b> . Miró bien... En el acto sacó de debajo de la blusa una pistola vieja, y <b>apuntando con mano no muy firme</b> , salió el tiro con fugaz estruendo... Movimiento y estupor en la muchedumbre, gritos, pánico, sacudidas (473).	
	–Ya me ha pasado –dijo <b>frotándose la frente con la palma de la mano</b> –. ¿Ha sido breve?... ¿He dicho muchos disparates?... No me riñas, no me riñas (477).	
	—¡Por María Santísima! —exclamó ella <b>poniéndole la mano en la boca</b> (477).	
	De pronto se detuvo, <b>dióse una manotada en la frente</b> , se echó a reír, y mirando a Isidora con gozo, dijo: –¡Maldita memoria mía! Ya no me acordaba... (479).	
	Irritada Isidora, manifestó que no admitía tales ideas, y ya se agriaba la cuestión, cuando abrióse una puerta y apareció un señor obispo..., digo, era <i>Riquín</i> , el cual traía en la cabeza una gran mitra de papel, y <b>echando la bendición graciosamente con su mano derecha</b> , cantó en el latín más estropajoso que se ha oído jamás: <i>Dominus vobiscum</i> (482-483).	
	–Sí; ese salvaje, ese canalla, ese asqueroso reptil, ese inmundo..., perdone usted, señor don Augusto; me faltan palabras apropiadas... Para no cansar, ese basurero animado, la <b>abandonó después de darle tantos golpes</b> , que por poco la mata; después de cruzarle la cara... mire usted, por semejante parte, con un navajazo (486).	
	<b>Se limpió una lágrima con la mano</b> (486).	
	Y <b>con la mano derecha abierta y puesta sobre el pecho como una condecoración</b> , los ojos en blanco, protestó el anciano de su honesta conducta (486).	
	–¿Necesitas algo? –dijo Augusto <b>llevándose la mano al bolsillo</b> . Y sacó algunas monedas. Mirólas Isidora con codicia, <b>alargó su mano hacia la mano de Augusto</b> ... De repente se contuvo diciendo: –No; todavía soy noble (488).	
	Y antes que Miquis se lo diera, ella <b>lo tomó de la mano</b> de su amigo. – ¿De qué te espantas, bobo?... ¿de mis nuevas maneras? Ahora soy así (488).	
	Isidora le miró de un modo que indicaba deseos de que no se marchara; <b>pero después se inclinó de hombros</b> . –Ya me han humillado tanto –murmuró entre dos suspiros–, que el ver salir al último amigo no me causa impresión (490).	
	—El disparate que quiere hacer. Vea usted cómo calla y <b>se sonríe</b> la pícara... A mí me lo ha dicho, pero a usted no se lo quiere decir. —¿Suicidio? —Por ahí...	

	—No, no es suicidio—exclamó el anciano con desesperación, <b>arrancándose (o tratando de arrancarse, que es más verosímil) un mechón de cabellos</b> —. ¿Ve usted? Se ríe... Y que no diga que lo hace por no tener qué comer. Yo... aún puedo trabajar (491).	
	Miquis se fue sin añadir una palabra, y don José le siguió hasta la escalera <b>con las manos cruzadas</b> , el mirar compungido y suplicante (491).	
	Hallábase tan acongojado, que la frase se le retortijó en la garganta, y juzgando que más que las palabras serían elocuentes las actitudes, se hincó delante de su ahijada, y <b>le tomó las manos para besárselas</b> , y luego que <b>pasó un rato en estas mímicas</b> , conmovidos ella y él, pudo articular Relimpio estas palabras: —Niña mía, no des ese paso, detente... (497).	
	—¡Qué desgracia!...—murmuró ella <b>llevándose la mano a los ojos</b> , como para disimular una lágrima—. ¿Y quién me va a mantener? —¡Yo! —exclamó Relimpio <b>dándose un golpe tan fuerte en el pecho que este resonó en hueco como una caja</b> (497).	
	Isidora <b>le miró con ira</b> , y respiró fuerte <b>apretando contra el talle el lío de ropa</b> . —¡La llave, la llave! —No saldrás sino pasando sobre mi cadáver —gritó con cavernosa voz Relimpio, sintiéndose héroe de teatro (499).	
	Y al decirlo, <b>oprimía contra su pecho la llave</b> para protegerla de un ataque de su enemiga (499).	
	Isidora marchó hacia la puerta. Bruscamente arrepentida de su acción, retrocedió hacia el sofá donde estaba la yacente estatua de Relimpio, le miró un sí es no es conmovida —todavía era algo noble—, y <b>poniéndole la mano sobre la cabeza llena de canas</b> , le dijo: —Padrinito, le he ofendido a usted..., pero... no lo puedo remediar. Este es mi destino...; quizás no nos veremos más... Adiós (500).	
	Don José se levantó, anduvo como desconcertada máquina hasta un aposentillo interior donde tenía sus trastos, y <b>tanteando con las temblorosas manos</b> en la obscuridad, encontró una botella (500).	
<b>Ojos</b>		
	Y volvió a <b>mirarse</b> las botitas (115).	
	También era motivo de sus detenciones el deseo oculto de <b>mirarse en los cristales</b> , pues es costumbre de las mujeres, y aun en los hombres, <b>echarse una ojeada</b> en las vitrinas, para ver si van tan bien como suponen o pretenden (117).	
	Luego se iban a otro sitio. Isidora, sentada junto a un tronco, se quedaba meditando, <b>mirando por un hueco</b> del ramaje las blancas masas de nubes que avanzaban sobre lo azul del cielo con soberana lentitud (119).	
	—Para dar una lección de armonía de la Naturaleza —dijo Miquis, <b>mirándola a los ojos</b> —, y explicar esos radios de oro que nacen en tu pupila y se extienden por tu iris... Déjame que lo observe de cerca. (123-124).	
	Ambos se detuvieron <b>mirándose</b> entre risas. —Si no me das un abrazo me meto en la jaula del león... Quiero que me almuerce. O tu amor o el suicidio (124).	
	<b>¡Cuánta ternura brilló en sus ojos</b> , mirando a Miquis, que la devoraba con los suyos! (130).	
	Desde que te vi en Leganés, me estoy muriendo, no sé lo que me pasa, no estudio, no duermo, <b>no puedo apartar de mí esos ojos</b> , ese perfil divino y todo lo demás (131).	
	Ella empezó a comer otra naranja, y él la <b>miraba</b> embebecido. Nunca le había parecido tan guapa como entonces (131).	
	Pasado su primer arrobamiento, Isidora empezó a <b>ver con ojos de mujer</b> , fijándose en detalles de vestidos, sombreros, adornos y trapos (135).	
	—Su gusto de usted, señora, se amoldará al gusto mío. Eso se lo enseñará a usted mi secretario, que es una vara de fresno. —¡A mí tú! —exclamó ella con brío, <b>deteniéndose y mirándole</b> (136).	

	Largo rato estuvo perpleja, la cartulina en la mano, <b>sin apartar los ojos del sortilegio</b> que sin duda contenían las letras negras del nombre y las pequeñas de las señas: <i>Jorge Juan</i> , 13 (139).	
	<i>El Majito</i> <b>miró</b> y se estuvo quieto, atento. <b>Sus ratoniles ojos</b> veían en la obscuridad aquel montón de cosas (146).	
	Pero la animación principal de aquel cuadro era <b>un centellear de ojos</b> y un relampaguear de alegrías divertidísimo. Con aquel lenguaje mudo decía claramente el infantil ejército: «¡Ya somos hombres!». ¡Cuántas <b>pupilas negras brillaban</b> en el enjambre con destellos de genio y chispazos de iniciativa! (151).	
	Oyóse una voz, dos, veinte, que dijeron «¡ <i>Pecado!</i> », y <b> cien ojos se volvieron hacia el barranco</b> . Por él venía, descendiendo a saltos, un muchacho fornido, rechoncho, tan mal vestido como los demás, el cual a cada paso lanzaba una interjección y amenazaba con el puño (158).	
	<i>Pecado</i> <b>miró con receloso espanto</b> la hilera de cabezas que en el borde de la tapia se le aparecía, y ante aquella visión de pesadilla se sintió domeñado, aunque no cobarde. Terrible coro de amenazas e injurias brotó de aquella fila de bocas, y más de cincuenta brazos se extendían rígidos por encima de la tapia (163).	
	¡Cuánto habría dado el criminal por que <b>cada mirada suya fuera una saeta!</b> Quería despedir <b>muerres por los ojos</b> (164).	
	El guardia distinguía <b>dos luceros en la obscuridad</b> . Desde allí <i>Pecado</i> <b>atisbaba</b> a sus perseguidores con cierta serenidad provocativa (165).	
	Por <b>mirarlo todo</b> , deteníase también a contemplar las encías con que los dentistas anuncian su arte, las caricaturas políticas de los periódicos, colgados en las vidrieras de los cafés, los libros, los cromos, los palillos de dientes, las aves disecadas, las pelucas y postizos, las condecoraciones, las fotografías, los dulces y hasta los comercios ambulantes en que todo es <i>a real</i> (173).	
	Pero lo que más a doña Laura enfurecía era que, con ser viejo y cascado, <b>se mirase tanto al espejo</b> . En efecto; además de que en su cuarto, a solas, <b>se pasaba las horas muertas mirándose</b> , no entraba en pieza alguna donde hubiese un espejillo sin que, ya con disimulo, ya sin él, se echase una visual para examinar su empaque, y atusarse después el bigote, o poner mano en los contados cabellos que venían flébiles y pegajosos, desde la nuca, a tapar el gran claro de la coronilla (179).	
	Entre sus amigos, solía llevar la conversación desde los temas trillados a los motivos de amor y aventuras; y todo se volvía almíbar, hablando de pies pequeños, de tal pantorrilla hermosa, vista al subir de un coche, <b>de una mirada</b> , de un gesto (179-180).	
	Isidora <b>fijaba los ojos</b> en la operación; pero ¡cuán lejos andaba su pensamiento! (184).	
	Este recuerdo, que siempre la horrorizaba, llevó a la marquesa a contemplar un hermoso cuadro colocado sobre la chimenea. Era un retrato de mujer, en cuyo agraciado rostro hacía contraste la sonrisa de los labios frescos <b>con la melancolía de los ojos pardos</b> , debajo de las cejas más galanas que han podido verse. Resultaba una doble expresión de enamorada y de burlona, y allí se echaba de ver el sentimiento hondo y fuerte, mal disimulado con la hipocresía de un carácter superficialmente picaresco (201).	
	La marquesa, que <b>no había dejado de mirar el rostro</b> de su hija hasta que las lágrimas echaron un velo sobre sus ojos, volvió a rezar, y mientras pronunciaba una oración especialmente consagrada a las ánimas, pensaba así: «Dios te habrá perdonado, pobre alma querida, como te perdoné yo» (202-203).	
	La buena señora recordaba, como se recuerda la impresión de una quemadura, estas palabras de fuego dichas por su hija el día antes de caer enferma: «Mamá, márame con cuchillo; <b>no me mates con tus miradas</b> » (203).	

	Abriendo el pupitre de un escritorio de ébano, la marquesa revolvía papeles, cartas, objetos diversos. <b>Sus ojos deseaban y temían encontrar las cosas;</b> fijáronse en un paquete de cartas, recorrieron con sobresalto algunos renglones, y se apartaron con horror como de un espectáculo de oprobio (205).	
	La marquesa lloraba ya con ruidosos gemidos. Acudió el perro negro y puso su hermosa cabeza sobre las rodillas de la dama, <b>mirándola de hito en hito con sus ojos negros</b> y cariñosos, a cuya dulzura nada podía compararse (206).	
	Isidora miró a Miquis <b>con tan indignados ojos, que el estudiante no se atrevió a seguir.</b> El conserje echó una mirada a la poco flamante levita de don José y al traje sencillamente decoroso de Isidora, sin hallarse completa armonía entre el vestido y las personas. O quizás, hecho a las burlas de Miquis, no quiso llevar adelante sus investigaciones. Subieron (208).	
	Los tres contemplaron en silencio el retrato: Alonso, con lástima; Relimpio, con la curiosidad mundana del que se cree experto en cosas femeninas; Isidora, con doloroso pasmo en toda su alma, el cual crecía, dándole tantas congojas, que <b>retiró su vista del cuadro y se apartó de allí para no dar a conocer lo que sentía</b> (211-212).	
	Las niñas de Pez apenas se fijaron en la muchacha que entraba. Pero esta <b>las examinó bien</b> , y en menos de lo que se dice hizo de ellas crítica acerba, las desnudó, les quitó los sombreros, censuró aquellos talles de araña, y concluyó por considerar en su mente lo que resultaría si la más guapa de las chicas de Pez se vistiera con los arreos de Isidora, y esta se pusiera los de la chica de Pez (233).	
	<b>Mirando y remirando</b> los ojos de Isidora toparon con el Cristo de Velázquez, y estaba ella muy pensativa tratando de averiguar qué haría nuestro Redentor entre tanta diosa, cuando entró Joaquín (233).	
	Conocedor Joaquín de la manera de tocar ciertos registros del alma humana y de los efectos de la sorpresa teatral en los sentidos del hombre, y más aún de la mujer, llegóse a la chimenea, tomó de ella una cajita, abriola y <b>mostró a los ojos admirados de Isidora</b> porción cumplida de dinero, monedas de oro y plata, y dos o tres manojillos de billetes de Banco (234-235).	
	Joaquín la <b>miró.</b> ¡Qué guapa era! Isidora le oía como si oyera una descripción del paraíso a quien realmente ha estado en él. Luego, cuando Joaquín la miró tan de cerca que ella podía contarle los pelos de la barba rubia y los radios dorados de las <b>pupilas oscuras</b> , creyó ver al mismo ángel de la puerta del paraíso mostrando las llaves de él... Por un instante Isidora no hizo más que saltar la mirada de la cajita al rostro, y del rostro a la cajita. La profunda admiración que por el joven sentía se acrecentaba hasta parecer cariño entrañable. ¡Era tan seductor <b>su modo de mirar!</b> ... ¡Tenía un no sé qué tan distinto de todos los demás hombres!... Así lo pensó Isidora, sintiendo herida y traspasada toda aquella parte de su corazón que dejaba libre el orgullo (235).	
	Don José, que se pintaba sólo para arreglar un banquete, contemplaba su obra con legítimo orgullo, y se recreaba en el brillo de la loza y la cristalería, en la muchedumbre de luces, en el adorno y opulencia de la mesa. Después <b>esparcía miradas de felicitación</b> por toda la capacidad de la sala, por la sillería de reps que había sido desnudada de sus fundas de percal, y por las cajitas de dulces, las bandejas de latón y demás chucherías. (242).	
	Ya anoecía cuando Isidora regresó acompañada de su hermano, el cual, vergonzoso y cohibido, <b>bajaba los ojos</b> delante de la gente. Recibióle don José Relimpio con ciertos asomos de severidad, dándole una palmada en el hombro y diciéndole: –Hombre, veremos cómo te portas ahora (244).	
	Y luego, <b>volviendo la vista para observar con una mirada en redondo</b> todo el cuarto, añadió: –Estás perfectamente instalada, marquesa. Magnífico gabinete. Aquí los arcones de roble; ahí el gran armario de tres lunas. Cuadros de Fortuny, tapices de los Gobelinos, porcelanas de Sèvres, y de Bernardo Palissy... Muy bien. Bronces, acuarelas. (248).	

	Mariano <b>le miraba con cierto espanto</b> . Isidora entreveraba de sonrisas su pena profundísima. Pero se sintió herida en lo más vivo de su alma cuando Miquis, después de transformar el humilde cuarto en aristocrático gabinete, dijo con el mismo tono de encomio: – Bien se conoce en esta rica instalación el buen gusto del marqués viudo de Saldeoro (248).	
	Cuando Augusto se marchó, quedose Isidora meditabunda, <b>clavados los ojos en su propia falda</b> (248).	
	–Un tipo, un mequetrefe –repuso ella <b>sin mirar a su hermano</b> , señales claras por donde manifestaba estar aún dentro de la esfera de atracción del pensamiento que la dominaba (249).	
	La criada entró en el cuarto de Isidora, trayendo un plato con varias lonjas de pechuga y un poco de relleno. <b>Encendiéronsele a Mariano con luces mil los ojos, y no parecía sino que cada destello de su mirar era un largo tenedor</b> ; pero Isidora, en quien el orgullo no daba lugar al agradecimiento ni al perdón, vio con repugnancia aquel tardío obsequio (250).	
	– ¿No te gustaría militar y llegar a general? –Sí, sí –afirmó Pecado, <b>despidiendo de sus ojos brillo de animación y alegría</b> –. Para ir mandando la tropa y arreando palos..., así..., ¡toma! (252).	
	<b>Sus ojos eran pardos y de un mirar cariñoso con somnolencias de siesta o fiebre de insomnio, según los casos; un mirar que lo expresaba todo, ya la generosidad, ya el entusiasmo y siempre la nobleza</b> . Rara vez se le conocía el orgullo en su mirada afable y honesta. Miquis decía que había en aquellos <b>ojos mil elocuencias</b> de amor y propaganda de ilusiones. También decía que eran un mar hondo y luminoso, en cuyo seno cristalino nadaban como nereidas la imaginación soñadora, la indolencia, la ignorancia del cálculo positivo y el desconocimiento de la realidad (261).	
	Se levantó, volvió a sentarse. No podía asegurar si dijo o no dijo algo. Se sentía morir. ¡El semblante de la marquesa no expresaba nada..., la marquesa no la había abrazado..., la marquesa no había parado mientes en su fisonomía!... <b>Los dos se miraron</b> (264).	
	Entonces Isidora vio que la marquesa <b>sacó unos lentes de oro, y aplicándolos a sus ojos, la miraba</b> , la observaba detenidamente, callada, fría, como si examinara un objeto raro, pero no tan raro como para despertar admiración. Isidora creyó que la señora había estado mirándola siglo y medio, año más, año menos (264).	
	–Pero ¿tú buscas a alguien? ¿Esperas a alguien? Isidora <b>no apartaba sus ojos</b> de aquella puerta pequeña por donde entra y sale toda la política de España (277).	
	Para no descubrirte, muéstrate al principio circunspecta y callada, que con esto pasarás por modesta, y la modestia es virtud que en todas partes se aprecia; y en este periodo primero de circunspección, <b>dedícate a observar lo que hacen los demás para aprenderlo y hacerlo tú misma luego que te vayas soltando. Observa cómo saludan, cómo manejan el abanico, cómo dan el brazo, cómo se sientan a la mesa y ponen el abrigo</b> . Hasta de la manera de dar limosna a un pobre tienes que hacer particular estudio. Date un buen curso de todas estas cosas para salir consumada maestra (282).	
	¡Ay!, ¡qué día está! -dijo Isidora <b>mirando con tristeza al balcón</b> , cuyos cristales, azotados por la lluvia, sonaban con estrépito de perdigonada (305).	
	Después <b>echó una mirada de cariñoso desconsuelo</b> al armario de luna (308).	
	–Muy bien –dijo Isidora con benevolencia, <b>echando una mirada compasiva</b> a los libros de cuentas–. Todo está muy bien (315).	
	Una tarde notó que un señor <b>la miraba con insistencia</b> . <b>Sus ojos</b> , distraídos de cuanto en la iglesia había, <b>pasaban por delante del orador</b> (con no poca irreverencia) e <b>iban derechos a buscar a Isidora</b> al fondo de la capilla donde ponerse solía (...) <b>Seguía mirándola</b> , y <b>ella le miraba alguna vez</b> sin otro móvil que el de la curiosidad (318).	

	–Eso lo dirá la correa –manifestó Bou sonriendo y <b>sin levantar los ojos de la piedra</b> –. ¿Y qué vas a comer si no trabajas?... Me parece que tú eres de casta de sanguijuela... Y algo he oído yo. No sé quién me dijo si eres noble o no eres noble. (329).	
	–No hay pobreza en la honradez, no hay honra como la del trabajo –afirmó Juan Bou incorporándose y <b>dejando ver el esplendor lumínico de su ojo rotatorio</b> , que parecía una rueda de fuegos artificiales– (330).	
	Ved su cara demacrada y mustia, <b>sus ojos impregnados de cierta melancolía de funeral</b> ; ved también sus mejillas, antes competidoras de las rosas y claveles, ahora pálidas y surcadas de arrugas (336).	
	¡Don José puso una cara tan triste!... <b>Sus ojos vivos se amortiguaron</b> como la llama de la exhausta lámpara colgada delante del santo (...) Don José dio un gran suspiro. Puso la cara más desconsolada y agoniosa del mundo, la cara que pondría toda persona a quien se obligara a beber un vaso de vinagre (340).	
	ISIDORA ( <i>Mirándole a los ojos.</i> ) ¿Estás satisfecho de mí? JOAQUÍN.- Te idolatro (343).	
	ISIDORA ( <i>Cerrando dulcemente los ojos.</i> ) ¡Qué picardía! (348).	
	—No quiero nada —replicó Isidora, bebiéndose sus lágrimas de fuego, pálida, trémula. Y andando hacia la puerta tuvo una inspiración de drama; se volvió a él, <b>le echó rodadas de desprecio por los ojos</b> y le dijo: «Soy la vengadora de los licenciados de Cuba (360).	
	Isidora salió <b>sin concederle ni una mirada</b> (362).	
	Rápida <b>ojeada</b> bastó a Isidora para observar a Melchor, que definitivamente se había dejado toda la barba y tenía un aspecto muy vistoso, aunque nunca simpático; para observar también al hombre de los números, que <b>la miró con cierto azoramiento</b> de bestia taurina al hallarse en medio del redondel (364).	
	En tanto el hombre corpulento que hacía números <b>no quitaba del rostro de Isidora sus ojos</b> , y parecía pasmado, fascinado por religiosa o mitológica visión (366).	
	Juan Bou subió la gran escalera despaciosamente, porque su corpulencia era declarada enemiga de la agilidad. Isidora subió corriendo y en el último peldaño esperó a su amigo, <b>echándole una mirada triste</b> y una sonrisa discreta y amistosa, a la cual se podía dar atrevida interpretación de burla (379).	
	Mientras la joven despachaba su correspondencia, que era algo larga, Miquis se paseaba, las manos metidas en los bolsillos, y miraba a Isidora con expresión entremezclada de asombro y miedo, diciendo para sí: «Fuera ciencia, fuera gravedad... Juventud, no te me vayas sin dárteme a conocer... Tiempo hay de encerrarse en esa armadura de cartón que se llama severidad de principios». Y volvió al paseo, y <b>a echarle ojeadas y a meditar</b> (393).	
	–¿De quién serían esos pobres huesos?... –Son de mujer. Quizás una tan hermosa como tú... <b>Mírate en ese espejo</b> . –Gracias, chico. Tus espejos son muy particulares (394).	
	<b>Contemplóse en el gran espejo</b> , embelesada de su hermosura... Allí, en el campo misterioso del cristal azogado, el raso, los encajes, los ojos, formaban un conjunto en que había algo de las inmensidades movibles del mar alumbradas por el astro de la noche. Isidora encontraba mundos de poesía en aquella reproducción de sí misma (401).	
	<b>Se miraba y se volvía a mirar sin hartarse nunca</b> , y giraba el cuerpo para ver como se le enroscaba la cola. Pero qué, ¿iba a entrar realmente en el salón de baile? Su mentirosa fantasía, excitándose con enfermiza violencia, remedaba lo auténtico hasta el punto de engañarse a sí misma (401).	
	Pausa. Miquis la <b>miraba pestañeando</b> . Sobre ambos, un farol de gas alumbraba con rojiza luz aquella escena indefinible en que la necesidad desesperada, de un lado y la integridad vacilante de otro, se batían con furor. ¡Dinero y hermosura, sois los dos filos de la espada de Satanás! (405).	

	<i>(Da un gran suspiro, alza los ojos del suelo, y fijándolos en un espejo que hay en la pared, sucio de moscas y con gran parte del azogue borrado, se contempla en silencio un gran rato.)</i> (413).	
	ISIDORA <i>(Entra con muestras de cansancio. Viene humildemente vestida y trae un lío de ropa. Siéntase en un sofá inválido que se inclina más de un lado que de otro, y poniendo sus ojos llenos de dulzura en Joaquín, espera que este le dirija la palabra.)</i> ¡Dios mío, qué escalera! (415).	
	ISIDORA <i>(Aparte, y después de mirar un rato a Joaquín).</i> Es preciso sobreponerse a la desgracia... Arreglaré el cuarto que parece una leonera <i>(Larga pausa. Durante un momento, ambos personajes callan. Isidora coloca las sillas con cierto orden, arregla las camas, quita el polvo. Cuando limpia el espejo, se mira un poco, y dice:)</i> Parezco qué sé yo qué <i>(Alto.)</i> Hoy traeremos dos cubiertos de la fonda (417).	
	DON JOSÉ <i>(Aprovechando el momento en que Joaquín vuelve la espalda, da un papelito a Isidora.)</i> Toma. ISIDORA <i>(Guardando el papelito.)</i> Padrinito, ahora debe usted retirarse. Es de noche y estará usted cansado. Mañana le necesito. Pero no se moleste usted en subir. Aguárdeme en la puerta y me acompañará a varios sitios donde he de ir <i>(Despidiéndose con una mirada cariñosa.)</i> Abur (420).	
	JOAQUÍN. ¿Tiene usted muchas penas que olvidar? DON JOSÉ <i>(Mirándole con ojos dulzones.)</i> ¿Yo?... ¿Penas yo? <i>(Contrae horriblemente sus facciones al tratar de contener la emisión de un suspiro.)</i> (426).	
	DON JOSÉ <i>(Bebe.)</i> ¡Cómo pica la maldita! <i>(Apenas ha llegado a su estómago la primer gota del precioso líquido, inclina la cabeza y cierra los ojos, diciendo.)</i> ¡Mundo miserable! (426).	
	La dejaban sola; poco después entraba la celadora, quien, con formas de adulación artera y llamándola señorita, ofreció servirla y acompañarla. Isidora <b>la miraba con repulsión</b> (430).	
	En sus modales, en su manera de hablar, en su espíritu mismo, había dejado el mal huellas quizás más profundas, porque hablaba poco, contestaba tardíamente, cual si necesitara mucho tiempo para recoger y coordinar sus ideas desparramadas y fugitivas. <b>Miraba a su hermana con espantados ojos</b> (437-438).	
	Mariano no decía nada, y con la barba hundida en el pecho, <b>tan pronto miraba al suelo como al rostro de su hermana</b> (438).	
	Ayer he visto al señorito Melchor en coche de dos caballos. Iba con dos señoras, dos tías, ¿eh?, y un caballero. Parecía un marqués. –No le nombres delante de mí –dijo Isidora <b>cerrando los ojos</b> (441).	
	Y se marchó despacio, las manos en los bolsillos, la gorra encasquetada, <b>la mirada vagabunda y sin fijeza</b> , como su andar y pensamiento (445).	
	Isidora sintió que se mareaba, que se le iba la vista, que el cuarto daba vueltas, que Muñoz y Nones se reproducía en infinitas imágenes o copias del mismo Muñoz y Nones. –Explíquese usted... —balbució con voz dolorida, <b>cerrando los ojos</b> —. No puedo entender. (457).	
	<b>Se le nublaron los ojos</b> , y apoyándose en un farol, dijo para sí: «Que me da, que me da». Era el ataque epiléptico, que se anunciaba; pero tanto pudo su excitación, que lo echó fuera, irguió la cabeza, se sostuvo firme. (473).	
	Cuando llegó el que esperaba, Mariano <b>era todo ojos</b> . Miró bien... En el acto sacó de debajo de la blusa una pistola vieja, y apuntando con mano no muy firme, salió el tiro con fugaz estruendo... Movimiento y estupor en la muchedumbre, gritos, pánico, sacudidas (473).	
	Relimpio la miró como se mira una visión celeste, y <b>poniendo los ojos en blanco</b> , todo suspenso y como transportado a una esfera ideal por el delirio de la inspiración poética, murmuró con arrullo estas palabras: –¡Hurí, hurí..., nadie osará ya mancillar tu blancura! (476).	

	Inmediatamente le entró como un acceso congestivo, inclinó la cabeza, <b>cerró los ojos</b> y empezó a roncar desafortunadamente. Asustadísima, Isidora le mojó la cabeza, le llamó a voces, a gritos: –¡Padrino, padrino! (476).	
	–Ven –le dijo Isidora sentándole sobre sus rodillas, dándole muchos besos–, y te haré una casulla de oro y un altar de plata. El chiquillo <b>la miraba espantado</b> (483).	
	Vacilaba, <b>mirando alternativamente al rostro y la mano</b> de Miquis. De súbito lanzó una exclamación no muy delicada y dijo: –¿Sabes?..., ya se me ha ido la delicadeza. Venga el dinero (488).	
	Isidora, pues ella misma era y no una vana imagen, <b>se miró largo rato en el espejo</b> . Aunque este era pequeño y malo, ella quería verse, no sólo el rostro, sino el cuerpo, y tomaba las actitudes más extrañas y violentas, ladeándose y haciendo contorsiones (495).	
	Isidora <b>le miró con ira</b> , y respiró fuerte apretando contra el talle el lío de ropa. –¡La llave, la llave! —No saldrás sino pasando sobre mi cadáver —gritó con cavernosa voz Relimpio, sintiéndose héroe de teatro (499).	
	Con un poco de trabajo transportaron a Relimpio al sofá, donde le tendieron, y él entonces <b>entreabrió los ojos</b> y los labios <b>echando una mirada</b> y un suspiro sobre el mundo, de que se alejaba para siempre. La notabilísima alteración de las facciones del anciano alarmó a Miquis, el cual respondía con muda expresión de desconsuelo a las apremiantes interrogaciones de Emilia (501).	
<b>Pies</b>		
	Isidora <b>cuidaba de ocultar sus pies</b> para que Miquis no viera lo mal calzados que estaban (93).	
	–A casa –dijo la Sanguijuelera, <b>saltando sobre el cáñamo</b> (107).	
	Esto animó a Isidora. Dentro de ella se reía un sentimiento y lloraba otro. <b>Andaba como una máquina</b> . Su corazón no era corazón, sino un martinete que daba golpes terribles (263).	
	—Señora —exclamó Isidora <b>cayendo de rodillas a los pies de la aristócrata</b> —, la voz de la sangre me ha llamado hace tiempo; la voz de la sangre me pone ahora a los pies de la madre de mi madre (265).	
	Un lacayo apareció en la puerta. Era señal de que la ponían bonitamente en la de la calle. Levantóse y salió. <b>Andaba con la teatral arrogancia y la serenidad terrible de que se revisten algunos al subir al cadalso</b> (268).	
	Había entrado <i>Riquín</i> <b>paso a paso</b> , porque sus piernas eran cortas y débiles. Se le había desatado el faldellín, corriéndose por la cintura abajo. Estaba, pues, en traje talar que le arrastraba, y por los bordes de él asomaban sus patitas vacilantes (309) (maneras).	
	Entró ella en la alcoba. Botín <b>se paseaba con lento andar</b> en el gabinete (361) (maneras).	
	Desasosegado, Miquis <b>se sentaba primero en una silla, después en otra, luego paseaba, y de pie y andando, no quitaba los ojos de su enferma</b> (402) (maneras).	
	Dio <b>tres o cuatro pasos en falso, giró como un trompo</b> , y fue a caer en un diván de hule, donde Miquis le mojó la cara (412).	
	Mandáronle ropas, y Juan Bou, a quien pidió un libro de entretenimiento, le envió <i>Los Girondinos</i> , de Lamartine, y un gran ramo de flores. Isidora leyó en el libro y <b>deshojó las flores, dándose el gusto de pisotearlas</b> . Le recordaban cosas muy desagradables la osadía y desparpajo de la canalla profanadora (432).	
	Dice que soy un bruto, que le repugno, que le doy asco. Le mando un ramo de flores y lo <b>pisotea</b> . Le escribo cartas y no me contesta. Voy a verla y me recibe <b>con un gesto...</b> En fin, la he mandado a paseo (446).	
	–Ven –le dijo Isidora <b>sentándole sobre sus rodillas, dándole muchos besos</b> –, y te haré una casulla de oro y un altar de plata. El chiquillo <b>la miraba espantado</b> (483).	

<b>Puño</b>		
	–Eso es, al colegio –replicó Isidora <b>marcando sus afirmaciones con el puño sobre la endeble mesa</b> –. Yo lo quiero así..., y nada más (108).	
	La <i>Sanguijuelera</i> cambió bruscamente de disposición y de tono. <b>No palideció</b> , por ser esto cosa impropia de la inanimada sustancia de los pergaminos; pero <b>abrió los ojos, y empuñando el brazo de su sobrina, le golpeó el codo contra la mesa</b> , y le dijo con ira: –¿De dónde has sacado esas andróminas? (109).	
	Su flaca pero <b>fuerte mano empuñó la caña</b> , y descargándola sin previo anuncio sobre la cabeza de su sobrina, la <b>rompió al primer golpe</b> (111).	
	Se puso el ros y vio que era bueno. <b>Empuñó el sable</b> (147).	
	El tren de mercancías pasó, enorme, pesado, haciendo temblar la tierra, y ellos a un lado y otro de la vía <b>le saludaban con espantosa rechifla, le amenazaban con puños y palos</b> , le trataban de tú, remedaban con insolente escarnio los bufidos de la máquina, el desengonzado movimiento de las bielas, y por último pusieron al guardafreno como hoja de perejil (151).	
	Oyóse una voz, dos, veinte, que dijeron «¡Pecado!», y <b>cientos ojos se volvieron hacia el barranco</b> . Por él venía, descendiendo a saltos, un muchacho fornido, rechoncho, tan mal vestido como los demás, el cual a cada paso lanzaba una interjección y <b>amenazaba con el puño</b> (158).	
	Mariano <b>dio un puñetazo sobre su propia rodilla</b> . Luego Isidora le echó un sermón sobre su detestable maña de decir a cada paso palabras malsonantes, y aunque el muchacho alegó, para defenderse, que también las decían los caballeros, ella se mantuvo inflexible, decidida a castigar las malas palabras como si fueran malas acciones (244).	
	–¿Qué haces? –preguntóle su hermana, previniendo algún desastre. –¿Aciértame que tengo aquí? –le dijo Mariano <b>mostrándole su puño cerrado</b> . Isidora <b>trató de abrir el puño</b> del muchacho; pero este apretaba tan fuertemente sus dedos, que los blandos y flojos de Isidora no pudieron moverlos ni un punto, ni separarlos. Con su fuerza varonil, Mariano <b>hacía de su mano un arca de hierro</b> (256).	
	Traía <b>empuñado en ambas manos el bastón</b> de don José, y caminaba derecho a la <i>Sanguijuelera</i> , todo risas y alegría, con la evidente intención de darle un palo. <b>Ella se dejó pegar, le cogió luego en brazos y le dio tantos y tan sonoros besos</b> , que el muchacho empezó a gruñir y a <b>defenderse a cabezadas</b> (309).	
	Mariano se desperezó y después que hubo estirado bien sus extremidades, <b>descargó el puño sobre la mesa</b> , diciendo: –¡Maldita sea la Biblia! (339).	
	—Inevitable —gritó Relimpio <b>descargando el puño sobre la mesa y rompiendo un plato</b> —. Elija usted hora y arma. Si quiere usted, a la hora del alba... (412).	
	Isidora, sentada y <b>apoyando la sien en el puño</b> , parecía estar con su pensamiento en el más lejano de los mundos posibles (481).	
<b>Rostro</b>		
	<b>La movilidad de sus facciones</b> y el llamear de sus ojos, ¿anuncian exaltado ingenio, o desconsoladora imbecilidad? (68).	
	Acércase a él un señor serio y bondadoso, pónale la mano en el hombro con blandura y cariño, le toma el pulso, <b>lee brevemente en su extraviada fisonomía</b> , en sus negras pupilas, en el caído labio, y volviéndose a un joven que le acompaña, dice a este: – Bromuro potásico, doble dosis (69).	
	–No, no está segura –dice Rufete, <b>demonstrando terror</b> –. No sabe usted qué guerra me hacen esos pillos (71).	
	El médico hace a su compañero <b>la expresiva seña de no tiene remedio</b> , y pasa adelante (71).	
	<b>No hay compasión en sus rostros</b> , ni blandura en sus manos, ni caridad en sus almas (73).	

	Y colérico <b>se abalanzaba a la reja</b> , ponía el oído, <b>hacia señales de conformidad o denegación</b> , oprimía los barrotes (75).	
	Poco después yacía aletargado en una cama <b>con visibles apariencias de bienestar</b> . Al fin, durmió profundamente (78).	
	–También usted me insulta, señor Director—dijo oprimiéndose el pecho, y con la entonación y los <b>ademanos de un cómico mediano</b> —. No puedo más, no puedo más... ¡Adiós, adiós, ingratos! (89).	
	Isidora <b>manifestó deseos de marcharse</b> pronto (92).	
	—¿Y no va a la escuela?—preguntó Isidora <b>expresando no poco disgusto</b> (98).	
	¡Qué fierecilla! ¡Cómo hinchaba las ventanillas de su nariz, y qué fuertemente respiraba, y <b>qué enérgica expresión de voluntad tomó su fisonomía!</b> (108).	
	Tenías <b>carita de hambre</b> atrasada (127).	
	Miquis habló seriamente, sin dejar <b>su expresión irónica, por ser la ironía, más que su expresión, su cara misma</b> (129).	
	–Así es –prosiguió Isidora <b>con cierta fatuidad mal disimulada</b> –, que si me preguntas cosas que no sean de lo que ahora está pasando, quizás no te podré contestar (130).	
	Miróle salir gozosa <i>Paloconojos</i> ; mas no era fácil que el regocijo se pintase en su cara, por tenerla casi toda <b>cubierta con un pañuelo, a causa del dolor de muelas</b> y de la hinchazón que estaba sufriendo aquel día (145).	
	Había <b>caras lívidas y rostros siniestros</b> entre la muchedumbre de semblantes alegres. El raquitismo heredado marcaba con su sello amarillo multitud de cabezas, inscribiendo la predestinación del crimen. Los cráneos achatados, los pómulos cubiertos de granulaciones y el pelo ralo, <b>ponían una máscara de antipatía</b> sobre las siempre interesantes facciones de la niñez (149).	
	<i>Zarapicos</i> no jugaba al muerto; <b>no hacía gestos para hacer reír a sus compañeros</b> ; no decía con voz doliente «¡madre!» para representar una comedia; era que se moría realmente. (161).	
	Cuando regresaron, ella desalentada y pesarosa, él tieso y humeante, doña Laura recibió a su digno esposo <b>con endemoniado gesto</b> , y le dijo: –Quita allá; vicioso... Ya tenemos la chimenea encendida. ¡Contenta me tienes! Tú, con mirarte al espejo y chupar el maldito coracero, crees que no hace falta nada más. Mejor trabájalas. (176).	
	–La verdad por delante. Todavía, todavía... Vamos, que alguien daría un resbalón. –Quita, quita –clamaba la señora <b>con expresión de asco</b> –. ¿Me tomas por esas...? (179).	
	Entre sus amigos, solía llevar la conversación desde los temas trillados a los motivos de amor y aventuras; y todo se volvía almíbar, hablando de pies pequeños, de tal pantorrilla hermosa, vista al subir de un coche, de una mirada, <b>de un gesto</b> (179-180).	
	Cumplido el vencimiento del hospedaje, no sólo no pudo pagar el dinero del gabinete ni los ocho reales de la comida, sino que, por añadidura, tuvo que pedir prestada cierta cantidad a doña Laura. Dióselas ésta <b>con el gesto menos gracioso que se puede imaginar</b> ; pero la esperanza de un nuevo envío del Canónigo, a todos consolaba. Remolón era el buen señor, y transcurrió otro mes sin que entrase por las puertas la ansiada libranza (181).	
	Las relaciones de Isidora con las hijas de su padrino, si cordiales al principio de la vida común, fueron enfriándose poco a poco. Isidora no disimulaba bien su idea de la inferioridad de Emilia y Leonor, ya en posición social, ya en hermosura, buen gusto y maneras de presentarse. Se creía tan por encima de sus primas en esto, que cuando se trataba de prendas de vestir, de la elección de un color, flores o adorno cualquiera, la de Rufete manifestaba a las de Relimpio <b>un desdén compasivo</b> (188).	
	Este recuerdo, que siempre la horrorizaba, llevó a la marquesa a contemplar un hermoso cuadro colocado sobre la chimenea. Era un retrato de mujer, en cuyo	

	<b>agraciado rostro hacía contraste</b> la sonrisa de los labios frescos con la melancolía de los ojos pardos, debajo de las cejas más galanas que han podido verse. Resultaba una doble expresión de enamorada y de burlona, y allí se echaba de ver el sentimiento hondo y fuerte, mal disimulado con la hipocresía de un carácter superficialmente picaresco (201).	
	Revolviendo más, encontró un retrato. La señora <b>puso muy mala cara al verlo</b> . Le causaba horror; mas por lo mismo volvió a mirar la aborrecida imagen, porque el odio tiene también sus embebecimientos (205).	
	—¡Pobre Beethoven mío! —exclamó el estudiante dejando de tocar y <b>haciendo un gesto de desesperación</b> —. ¡Qué lejos estabas de caer entre mis dedos! (212).	
	Una mujer mal vestida atropelló en cierta ocasión al criado, se metió por el pasillo adelante, entró sin anunciarse en el despacho, y encarándose con don Manuel, <b>dijo con lágrimas y gestos de teatro</b> : «Señor, soy viuda de un Pez (228)	
	Un instante después Isidora vio que se abría suavemente la puerta de su cuarto y que <b>entraba la irónica fisonomía del estudiante</b> (247).	
	La marquesa la interrumpió <b>con un gesto de enojo</b> . Volvió a mirarla fijamente y palideció (264).	
	La marquesa parecía muy disgustada de tal escena. <b>Volviendo el rostro, apartaba de sí a Isidora</b> . Esta se puso en pie. Tuvo otra inspiración más audaz que la anterior. Con gentil arrogancia separó su velo para mostrar más completos el rostro y el busto. Su cara se sublimaba por la fe (268).	
	Ya sé que es para pedir dinero. Sí, en cuanto llegó a casa tu don José y <b>vi su cara de carnero a medio morir</b> , dije: «Ojo al Cristo...». Pues mira, hija, toca a otra puerta (303).	
	—Lea usted —replicó Isidora <b>alargando la carta con un gesto</b> y tono que se usan mucho en los dramas (303).	
	El sucesor de los Rufetes (o Aransis, que ello está por saber) <b>declaró con un gesto de fastidio</b> y preludio de llanto el agravio que a su dignidad se hacía pasando de los brazos de don José a los de la niñera (306).	
	Isidora las pasaba, las leía, las iba contando. ¡Ay! Cuando se entregaba a la Aritmética, <b>su cara se volvía lúgubre y desconcertada</b> , cual si estuviera sometida a la acción de fenómenos morbosos (306).	
	—Sí —afirmó ella <b>levantándose con expresión triunfante</b> —. Creo que está vencida la situación por hoy. Pero la semana que entra. (308).	
	¡Don José <b>puso una cara tan triste!</b> ... Sus ojos vivos se amortiguaron como la llama de la exhausta lámpara colgada delante del santo (...) Don José dio un gran suspiro. <b>Puso la cara más desconsolada y agoniosa del mundo</b> , la cara que pondría toda persona a quien se obligara a beber un vaso de vinagre (340).	
	—¿Cuál es la medicina? —Pues que te cases con Juan Bou. Isidora <b>hizo un movimiento de repeler cosa muy nauseabunda..., y puso una cara..., ¡Jesús, qué cara!</b> (390).	
	Mientras la joven despachaba su correspondencia, que era algo larga, Miquis se paseaba, las manos metidas en los bolsillos, y miraba a Isidora <b>con expresión entremezclada de asombro y miedo</b> , diciendo para sí: «Fuera ciencia, fuera gravedad... Juventud, no te me vayas sin dárteme a conocer... Tiempo hay de encerrarse en esa armadura de cartón que se llama severidad de principios». Y volvió al paseo, y a echarle ojeadas y a meditar (393).	
	Era tan flojo de cerebro, que en cuanto bebía dos copas se ponía perdido, y he aquí que al probar el Champagne, el buen tenedor de libros, después de haber dado varias pruebas de no ser dueño de sus ideas, se dirigió a Juan Bou y con lengua solemne aunque torpe, le dijo: —¡Caballero, usted me dará una satisfacción, o me verá obligado a llevar la cuestión a un terreno...! Todos prorrumpieron en risas. Exacerbado con ellas el humor pendenciero de don José, se puso éste como la grana, y <b>uniendo el gesto impetuoso</b> a la dicción enfática,	

	añadió: –Porque usted se empeña en mancillar el honor de una joven de altísima familia, y yo no permito, ¿lo entiende usted?, no permito... ¡yo que soy su segundo padre...! (411-412).	
	ISIDORA ( <i>Entra con muestras de cansancio. Viene humildemente vestida y trae un lío de ropa. Siéntase en un sofá inválido que se inclina más de un lado que de otro, y poniendo sus ojos llenos de dulzura en Joaquín, espera que este le dirija la palabra.</i> ) ¡Dios mío, qué escalera! (415).	
	El simpático doctor sintió viva emoción cuando vio aparecer detrás de las dobles rejas del locutorio aquella figura hermosa, aquel rostro pálido, <b>con expresión de noble conformidad</b> (433).	
	Dice que soy un bruto, que le repugno, que le doy asco. Le mando un ramo de flores y lo pisotea. Le escribo cartas y no me contesta. Voy a verla y me recibe <b>con un gesto...</b> En fin, la he mandado a paseo (446).	
	Pensando en esto, que tanto le ayudaba a combatir su desaliento, vio entrar a don José, el cual venía muy erguido, con los ojos animadísimos, la sonrisa en los labios, <b>y en su rostro una expresión particular y desusada</b> que alarmó a Isidora (476).	
	<b>Y al salir hizo un gesto tan irreverente</b> ante las barbas venerables de don José de Relimpio, que este, furioso ya por oírse llamar <i>Pepillo</i> , no pudo contener su indignación, y cuando el ser humano estuvo fuera, exclamó: –¡Canalla!... ¿Pero es posible, hija, que tú, tú, aceptes?. (481).	
	Hallábase tan acongojado, que la frase se le retortijó en la garganta, y juzgando que más que las palabras serían elocuentes las actitudes, se hincó delante de su ahijada, y le tomó las manos para besárselas, y luego que <b>pasó un rato en estas mímicas</b> , conmovidos ella y él, pudo articular Relimpio estas palabras: –Niña mía, no des ese paso, detente... (497).	
<b>Sonrisa (labios)</b>		
	Otras se decoran con guirnaldas de trapo, flores secas o con plumas de gallina. <b>Sonríen con estupidez</b> o clavan en el visitante extraviados ojazos (77).	
	El anciano, después de tragarse la mitad de la atmósfera del cuarto, hizo signos afirmativos, arqueando las cejas y <b>sonriendo como hombre conocedor de las debilidades de sus semejantes</b> (83).	
	Su rubor leve pasó pronto. <b>Sus labios vacilaron entre la sonrisa de vanidad y la denegación impuesta por las conveniencias</b> (86).	
	Isidora salió al pasillo cuando llegaba el Director, que al instante comprendió la causa de su miedo. <b>Sonriendo</b> , la tomó de la mano para obligarla a entrar (88).	
	De pronto se fijó en el anciano, que seguía pasando por delante de ella con rapidez creciente, y se asombró de ver la agitación de sus manos, <b>el temblor de sus labios</b> y la vivacidad de sus ojos, apariencias muy distintas de aquella su anterior facha bondadosa y simpática (88).	
	Por la mente de Isidora pasaba una visión tan espléndida, que a solas y en presencia del sacerdote, del monaguillo y de los fieles, la venturosa muchacha <b>sonreía</b> (171).	
	Las niñas <b>sonreían</b> . Algo azarada doña Laura despertaba del todo, y decía: –No, no estaba dormida. Yo sé lo que me digo (185).	
	Don José, que ya estaba, si no enteramente dormido, a punto de llegar a estarlo, murmuró claramente estas dulces palabras, que salieron de <b>sus labios envueltas en una sonrisa</b> : –¡Y qué guapa es...! (187-188).	
	Este recuerdo, que siempre la horrorizaba, llevó a la marquesa a contemplar un hermoso cuadro colocado sobre la chimenea. Era un retrato de mujer, en cuyo agraciado rostro hacía contraste <b>la sonrisa de los labios frescos</b> con la melancolía de los ojos pardos, debajo de las cejas más galanas que han podido verse. Resultaba una doble expresión de enamorada y de burlona, y allí se echaba de ver el sentimiento hondo y fuerte, mal disimulado con la hipocresía de un carácter superficialmente picaresco (201).	

	Mariano le miraba con cierto espanto. Isidora <b>entreveraba de sonrisas</b> su pena profundísima. Pero se sintió herida en lo más vivo de su alma cuando Miquis, después de transformar el humilde cuarto en aristocrático gabinete, dijo con el mismo tono de encomio: – Bien se conoce en esta rica instalación el buen gusto del marqués viudo de Saldeoro (248).	
	No sólo se había concluido el dinero, sino que se debía a todo el mundo; y el panadero, la lechera y el de la tienda venían todos los días a dar tormento con su grosero pedir. Don José los recibía <b>con bondadosa sonrisa</b> , les enseñaba los libros de cuentas por el forro, y les decía: «No hay cuidado, señores; estamos esperando fondos, y ya no pueden tardar» (319).	
	–Eso lo dirá la correa –manifestó Bou <b>sonriendo</b> y sin levantar los ojos de la piedra–. ¿Y qué vas a comer si no trabajas?... Me parece que tú eres de casta de sanguijuela... Y algo he oído yo. No sé quién me dijo si eres noble o no eres noble. (329).	
	Botín <b>se sonreía como un demonio</b> que ha ganado un alma (360).	
	Juan Bou subió la gran escalera despaciosamente, porque su corpulencia era declarada enemiga de la agilidad. Isidora subió corriendo y en el último peldaño esperó a su amigo, echándole una mirada triste y <b>una sonrisa discreta y amistosa</b> , a la cual se podía dar atrevida interpretación de burla (379).	
	–¡Quiere a otro hombre! –repuso con aturdimiento el litógrafo–. Después que nos casemos le olvidará usted, y me querrá a mí. Isidora <b>sonrió</b> (384).	
	ISIDORA.- No te desesperes ( <i>Sonriendo con dulzura.</i> ) ¿Y si yo te dijese que tengo probabilidades de reunir algún dinero? (416).	
	–¿Me ha mirado usted bien? Muñoz y Nones, que ya la había mirado bien, consecuente con la dulce afición declarada por Miquis, la volvió a mirar. –En efecto –dijo <b>sonriendo</b> –, es usted muy guapa (458).	
	Principalmente la idea de que todo el mundo se ocuparía de él dentro de poco le embriagaba, le hacía <b>sonreír</b> con cierto modo diabólico y jactancioso (472).	
	Pensando en esto, que tanto le ayudaba a combatir su desaliento, vio entrar a don José, el cual venía muy erguido, con los ojos animadísimos, <b>la sonrisa en los labios, y en su rostro una expresión particular y desusada</b> que alarmó a Isidora (476).	